
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST JAN 1 5 1923

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.

Span 11.1
15

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XXXIXe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME XIX

1917



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille: PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS **Montpellier:** C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA

Paris :
FONTEMOING & Cie, 4, RUE LE GOFF
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

PQ
6001
B8
anné 19-20

Vol. XIX. Janvier-Mars 1917 N° 1.

QUELQUES LETTRES DE MARIANA

ET NOUVEAUX DOCUMENTS SUR SON PROCÈS

La plupart des pièces qui suivent proviennent de Simancas. C'est le très actif et très obligeant directeur de l'Archivo, D. Julián Paz (aujourd'hui chef du département des manuscrits à la Bibliothèque Nationale de Madrid), qui m'en a envoyé les copies, il y a quelques années, à la suite d'une visite rapide où j'avais remarqué l'une d'entre elles. Deux autres ont été copiées par moi au British Museum. J'ai cru devoir ajouter quelques explications pour chacune d'elles. On saura gré à M. Julián Paz des détails nouveaux que contiennent ces documents, en particulier sur le procès de Mariana.

I

Le premier est une lettre adressée au licencié Temiño, c'est-à-dire à Pedro Fernández de Temiño, qui fut évèque d'Avila, et dont il est question dans une lettre de Mariana en date de 1577 à propos des démêlés d'Arias Montano avec le *maestro* León de Castro (cf. mon livre *Mariana historien,* p. 399). Celle-ci est datée du 15 décembre 1580.

Il y est d'abord question de « la qualification des passages qui ont paru mériter la censure dans la lettre de ce docteur en théologie », lequel, d'après les indications qui viennent en tête, serait un certain docteur Francisco Sánchez; et l'on voit que Mariana joignait la copie de cette lettre, qu'on lui avait évidemment envoyée pour avoir son avis. Il ne s'agit pas de l'auteur du *Quod nihil scitur* (né en 1550, d'après Cazac, *Bull. hisp.,* t. V, 1903, p. 347), qui était bien docteur, mais en médecine, et non en théologie. Il ne s'agit pas davantage

du *maestro* Francisco Sánchez de las Brozas, *el Brocense,* qui eut maille à partir avec l'Inquisition en 1584 et en 1593, et mourut à la fin de 1600, en odeur d'hérésie et d'impiété (cf. son *Proceso original* dans le tome II des *Doc. inéditos*, p. 5-170). Bien que ses démêlés avec l'Inquisition eussent précisément pour cause sa manie de causer théologie, il n'est nulle part appelé *doctor*, encore moins *teólogo*. Professeur de rhétorique et de grec à l'Université de Salamanque, c'est en amateur qu'il parlait d'Écriture sainte. Des quatre autres Francisco Sánchez mentionnés par Nicolás Antonio, un était médecin, un autre, juriste. Un troisième, Fr. Francisco Sánchez del Campo, franciscain, publia à Alcalá, en 1597, un livre dont Wadding et Antonio ne donnent que le titre : *Passio duorum*. Le quatrième, né à Lisbonne, bénédictin à Montserrat, suppose Antonio, écrivit un commentaire sur l'Ecclésiaste selon la Vulgate et le texte hébreu. « Vir non solum theologiae peritus, imprimis Biblicae, sed instrumento Hebraicae linguae... bene instructus, » ajoute la bibliographie. Mais avait-il, dès 1580, inquiété l'Inquisition? C'est ce que l'absence de dates, si habituel dans Antonio, ne me permet même pas de conjecturer.

Mariana parle ensuite de certain livre en français de Clément Marot, une manière de catéchisme qui contient à la fin les commandements et l'*Ave Maria*, dont est retranchée la seconde partie (*Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis*, etc.). A la fin est joint un cahier paraissant faire partie d'un ouvrage appelé *Fons vitae*, où l'on trouve réunis « beaucoup de passages de la Sainte Écriture touchant les hérésies », et que d'ailleurs Mariana déclare n'avoir pas vu en entier, mais qui est certainement d'un hérétique, car on y exalte la miséricorde, la foi et l'espérance, en écartant la crainte, ce qui est bien le langage des hérétiques. Il renvoie le livre et le cahier. Dans le livre (de Marot), aux endroits répréhensibles, il a fait une raie en marge, et un pli aux pages.

De quel livre de Marot s'agit il? Dans les *Œuvres de Clément Marot* imprimées à La Haye en 1731 (six tomes), on trouve au tome IV, à la suite des *Cinquante pseaumes de David traduits en François par Clement Marot,* outre la traduction

du *Pater* et du *Credo* et d'autres prières, les *Commandements de Dieu* (p. 339) et la première moitié de la *Salutation angélique;* celle-ci figure déjà dans l'édition de 1543 (Lyon, Et. Dolet) de *Les Œuvres de Clement Marot... augmentées d'ung grand nombre de ses compositions nouuelles par cy-deuant non imprimées* (Bibl. Nat. Paris, Rés. p. Ye 407, f° 182 v; cf. Georges Guiffrey, *Œuvres de Clément Marot,* t. I, Paris, 1912, p. 517, 525, 528). Mais elle se trouve aussi, avec les traductions du *Pater* et du *Credo*, à la suite de *Le Miroir de Tres chrestienne Princesse Marguerite de France, Royne de Navarre* (Paris, 1533, Bibl. Nat. Paris, Rés. Ye 1631-1632), autrement dit le *Miroir de l'âme pécheresse;* suivent encore *Benediction deuant menger, Graces pour ung enfant, Dizain d'ung chrestien malade à son amy.* Le tout en trois pages (fol. 18 v°-20 r°) et sous ce titre : *Instruction et Foy d'ung Chrestien mise en Françoys, par Clement Marot, valet de chambre du Roy.* Il est vrai que cet appendice fait plutôt corps avec une *Epistre familiere de prier Dieu envoyée a Mademoiselle Marguerite Camomille*, une *Aultre Epistre familiere d'aymer Chrestiennement, envoyée a ladicte Camomille,* et signée *Florimond,* enfin *Briefve Doctrine pour deüement escripre selon la propriété du langage Françoys.* Epistres et prières ont une pagination spéciale et constituent en somme un recueil distinct du Miroir. Quant au Miroir lui même, il comporte aussi en appendice *Le VI. Pseaulme de Dauid translaté en Françoys, selon l'hebreu, par Clement Marot, valet de chambre du Roy,* son premier essai, sans doute, dans ce genre (Guiffrey, p. 195, 436).

Voici le texte de la Salutation dans ledit recueil :

Esiouys toi vierge Marie
Plaine de grace abundamment :
Le Seigneur qui tout seigneurie,
Est auec toy diuinement.

Benoiste certes tu es entre
Celles dessoubz le firmament.
Car le fruict qui est in ton ventre,
Est beneict eternellement.

On trouve cette traduction également après les Pseaumes et avec l'*Oraison de Nostre Seigneur*, les *Articles de la Foy* et les

Commandements de Dieu, dans les *Traductions de Clément Marot* publiées à Lyon par Jan de Tournes en 1553 (Bibl. mun. Bordeaux, 14919), et dans les *Œuvres de Clement Marot de Cahors, Vallet de Chambre du Roy*, données à Lyon par Guillaume Roville en 1561 (Bibl. mun. Bordeaux, 14920).

Par contre elle n'est pas incluse avec les *Oraisons* dans les *Pseaumes de David mis en rhythme francoise par Clement Marot et Theodore de Besze... Nouuelle z facile methode pour chanter*, (Pierre Davantes, 1560, Bibl. Nat. Paris, A rés. 10140). Il ne s'agit donc pas de ce curieux recueil ni d'un de ceux qui l'ont suivi, et où l'on trouve les « prières ecclésiastiques, la « forme d'administrer le baptême », la « manière de célébrer la sainte Cène », le mariage, le « catéchisme », etc., veritable manuel à l'usage des réformés.

Au surplus, ce n'est pas, semble-t-il, un volume contenant exclusivement les Psaumes, que Mariana avait sous les yeux. Rien ne prouve, du reste, qu'il s'agissait d'une édition récente. On avait sans doute saisi, chez le Francisco de Atondo dont l'Inquisition faisait le procès, deux livres suspects, celui de Marot et le cahier détaché du *Fons vitae*, et le Marot pouvait être déjà vieux.

Le *Fons vitae* dont Mariana pense que le cahier joint au Marot faisait partie, doit être le *Fons vitae. Ex quo scaturiunt suavissimae consolationes*, que Graesse (t. II, p. 610) signale comme paru en 1561 et contenant « des vers bibliques divisés d'après un ordre systématique », ce qui correspond bien aux quelques mots qu'en dit Mariana : « un livre où sont réunis beaucoup de passages de l'écriture à propos des hérésies ». L'ouvrage, comme supposait Brunet, a-t-il été une première fois édité avant 1543, date où aurait paru *La Fontaine de vie de laquelle ressortent tres doulces consolations*, qui n'en est, vraisemblablement, qu'une traduction? C'est ce que je n'ai pu vérifier.

Quant au Dr Arriaga, dont il est question à la fin de la lettre, c'est encore un de ces candidats qu'on lui recommandait pour les concours aux bénéfices (voir *Mariana historien*, p. 18).

[Archº gr̄al de Simancas.]

(En la carpeta [1] *:)* Toledo Al señor licenciado Temiño 1580
El Padre Mariana de 15 de Diciembre Recibida a 20

Con la calificacion de la carta del doctor Francisco Sanchez y copia de la dicha carta.

Y el libro de Clemente Marot que esta en el proceso de Francisco de Atondo sobre el qual dize aqui su parescer.

(Direccion :) Al muy illustre señor licenciado Temiño del Consejo de Su Magestad de la Santa Inquisicion mi señor en Christo. Madrid.

(Dentro :) Recibida en Madrid 22 de Deziembre 1580.

Jhs

Muy illustre señor,

La de v. m. de los 7 del presente recibi la semana passada con el envoltorio que con ella venia. no se a podido antes de aora hazer respuesta por algunas occupaciones y indisposicion que a avido(.) con esta va la calificacion de los lugares que han parecido dignos de censura en aquella carta de aquel doctor theologo y juntamente va la misma carta y tambien el libro en frances de Clemente Maroth. que es digno de que se vede por aver sido muy grande herege y aver por todas sus obras esparcido el veneno de la heregia(.) los lugares van señalados en el libro con una raya a la margen de las hojas que van dobladas. y para conocer quien fue el dicho Maroth. no es menester mas que mirar al fin del dicho libro (donde pone una manera de doctrina christiana) los mandamientos y el ave Maria. en la qual quita todo aquello Sancta Maria mater Dei ora pro nobis ett. el quadernillo que venia al fin del dicho libro parece ser parte de un libro que se llama Fons vitæ donde estan juntados muchos lugàres de la escritura a proposito de las heregias(.) yo no he visto el libro entero pero tengo por cierto lo que he dicho porque ensalça mucho la misericordia la fee y esperança y quita el temor lenguage proprio de hereges. con esta va tambien el dicho libro y quadernillo. v. m. suppla las faltas y reciba la voluntad de acertar a servir. en el negocio del doctor Arriaga no he podido hazer mas de mostralle la aficion y voluntad de hazer puntualmente lo que v. m. me mandaba por la suya porque no me han llamado para el examen destos beneficios. de Nuestro Señor a. v. m. muchas y muy sanctas pascuas y conserve su muy illustre persona en su santo servicio por muchos años como yo y toda nuestra compañia deseamos. y en nuestras oraciones pedimos. de Toledo y de Diciembre 15 de 1580.

De v. m. siervo en el Señor
(Rúbrica.) Juº de Mariana.

1. Je garde les indications en espagnol telles que me les a fournies M. Julián Paz.

II

Datée de Tolède, février 1590, la lettre qui suit nous montre en plein le caractère peu liant et plutôt renfrogné de Mariana. C'est une réponse à un correspondant qui n'a pas pris la peine de payer lui même le port. Malgré la consigne laissée aux portiers de n'accepter aucune lettre non affranchie, celle-ci lui est parvenue ; et, poliment, il s'en félicite, puisqu'elle prouve qu'on pense à lui, et qu'elle ne contient pas de ces choses ennuyeuses qu'apportent généralement les autres lettres, principalement quand elles viennent des gens du dehors. Il ne demande qu'à rester dans son coin, et fait ce qu'il peut pour cela. Là-dessus, au lieu de répondre à une question posée par son correspondant, il s'excuse sur sa mémoire fatiguée, et prend congé.

A cette époque, Mariana devait être occupé à la rédaction de son *De rege*. C'est en 1590, du moins, qu'il jeta le premier brouillon du chapitre VI du livre I, dans lequel il examine la question de savoir s'il est permis de tuer le tyran, et glorifie le meurtre de Henri III par Jacques Clément (voir *Mariana historien*, p. 35).

[British Museum, ms. Egerton 1874, n° 18, fol. 293.]

Pax xp̄i.

La de V. R. de doce del presente recebi ayer y con porte que fue marauilla uenir a mis manos porq̄ tengo auisado a los porteros que ninguna carta para mi que le truxere la reziban aunq̄ si yo supiera que era de V. R. de buena gana le pagara aunq̄ fuera muy mayor por el gusto que me dio la memoria que V. R. de mi tiene y no traher las pesadumbres que suelen traher otras cartas principalmente de forasteros, yo P^e como que estoy en mi rincon querria me dexasen y uso de las diligencias que puedo para ello viniendo al proposito de lo que V. R. me pregunta cierto que aunq̄ he visto algunas cosas con advertencia tengo ya tan cansada la memoria que de muy pocas me acuerdo..... de Toledo y de febrero 23 de 1590.

Ju de Mariana.

III

Bien que l'*Historia general de España* en castillan et en trente livres n'ait paru qu'en 1601, la traduction des vingt-cinq premiers livres que contenait l'édition latine complète de 1592 (on sait qu'il y en a une incomplète, en vingt livres, de la même année 1592) était terminée dès juin 1593 (voir *Mariana historien*, p. 144). Voici le mémoire adressé au roi par l'auteur en vue d'un subside pour l'impression. Il est du 1er juin 1596. On n'y voit pas si les livres XXVI-XXX, que comprend l'édition de 1601, étaient dès ce moment prévus; mais c'est peu probable, car, quelques semaines après, Mariana répondait évasivement au P. Ferrer, qui lui avait conseillé précisément de continuer en cinq livres jusqu'en 1516 (voir *ib.*, p. 146).

L'auteur dit « la tengo traducida », mais cela ne veut pas dire forcément qu'il a fait la traduction lui-même.

Il avait déjà obtenu, pour la publication de son Histoire latine, une subvention dont nous ne connaissons pas le chiffre (voir *ib.*, p. 137). Il devait en obtenir une de mille ducats pour la quatrième édition de son Histoire en castillan. Ce n'est du reste pas lui qui toucha cette dernière somme : elle ne fut versée intégralement que neuf mois au moins après sa mort (voir plus loin, VI). Il avait un fondé de pouvoirs pour ses affaires d'imprimerie (*ib.*, p. 183), un *hermano*, qui en même temps que les intérêts du père prenait ceux de la Compagnie.

Selon l'habitude, le pétitionnaire indique où pourront être pris les fonds : sur les prises des galères espagnoles ; à défaut de quoi on pourrait lui donner une autorisation de faire entrer en franchise des marchandises anglaises jusqu'à concurrence de dix ou douze mille ducats. Mais le secrétaire Esteban de Ibarra fait observer que la franchise en question est interdite, et que, pour le moment, il n'y a pas de prises. Les cinq cents ducats sur les prises sont pourtant ratifiés par le Conseil de guerre, le 29 juin 1596, et furent sans doute accordés par le roi.

Au dos du document nous voyons les noms de deux des conseillers les plus intimes de Philippe II. En 1594, d'après

le *Diario de Camillo Borghese*, publié par M. Morel-Fatio dans *L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle*, Don Cristóbal de Mora (ou Moura), marquis de Castel-Rodrigo, était des Conseils d'État, de guerre, de Flandre et de Portugal; et Don Juan de Idiáquez, des Conseils d'État, de guerre et de Flandre (p. 181, 183, 187). Don Juan de Idiáquez fut président du Conseil des Ordres de 1599 à 1614. C'est sur sa prière que Mariana écrivit le *De aduentu Iacobi apostoli Maioris in Hispaniam* (*Mariana historien*, p. 80). Sur le rôle de ces deux personnages à cette époque, voir Morel-Fatio, p. 153, 154, 175, 190, 200, de *L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle*. C'est comme membres du Conseil de guerre qu'ils signent. Esteban de Ibarra était secrétaire de ce Conseil, du moins en 1594 (cf. Morel-Fatio, *ibid.*, p. 183). La demande de subvention est examinée par ce Conseil sans doute parce que celles qui concernaient « los derechos que se rescatan, que llaman de puertos y hierros, o otros qualesquier derechos de fronteras... *el quinto de las presas que se hazen* » étaient de son ressort, d'après les *Advertimientos* de 1575, publiés en appendice (II) au *Diario* (*ibid.*, p. 213) par M. Morel-Fatio. Le troisième personnage dont le nom figure au dos de la lettre est Juan de Acuña, fils naturel du sixième comte de Buendia, qui, en 1594, faisait partie du Conseil royal (*ibid.*, p. 182 et 679). Peut-être était-il du Conseil de guerre en 1596. Je n'ai pu vérifier s'il figure comme tel dans la liste des membres des divers conseils en 1598, qui se trouve en appendice à l'*Historia de Felipe II* de Cabrera de Córdoba, t. IV, éd. de 1877 et à laquelle se réfère M. Morel-Fatio.

[Archº gral. de Simancas. Secretaría de Guerra. Lº 452.]

Memorial del P. Mariana pidiendo auxilios para imprimir la traduccion castellana de su historia de España y consulta del Consejo de Guerra sobre el.

(Junio 1596.)

Señor,

Juan de Mariana sacerdote de la Compañia de Jesus digo q^e esta historia general de España en latin que presento en el acatamt^o de V. mag^d ultimamt^e se acabo de imprimir con la ayuda y limosna

que V. Mag[d] me mando hazer para este effecto los años pasados y para que el prouecho desta obra sea mas uniuersal y se comunique tambien a los que no saben latin, la tengo traducida en lengua castellana y a punto para que se pueda imprimir. suplico humilmt a V. Mag[d] se digne de honrrar esta empresa y ayudar con alguna limosna al gasto que sera grande. la mr[d] podria ser en las presas de las galeras de España o en una licencia para meter en estos reynos algunas mercadurias de Ingalaterra hasta en cantidad de diez o doce mill ducados o como y en lo que fuere mas servicio de V. Mag[d] cuya vida y estado guarde y prospere ñro. S[or] por largos tiempos. en esta casa de la Comp[a] de Jhs. de Toledo a 1. de Junio de 1596.

Juan de Mariana.

(ológrafo)

(En las espaldas del documento :) Juan de Mariana sacerdote de la Compañia de Jesus.

A 14 de Junio de 1596.

Al Secretario Esteban de Ibarra en 28 de Junio 1596. Que la licencia de mercadurias inglesas esta prohibida y al presente no hay presas.

Fhõ. A consulta 500 ducados en presas.

Señor,

En un memorial que V. M. mando remitir al Consejo de Juan de Mariana sacerdote de la Compañia de Jhs. dice que la historia general en latin que presento en el acatamiento de V. M. ultimamente se acabo de imprimir con la ayuda y limosna que V. M. le mando hacer para este efecto los años pasados y para que el prouecho desta obra sea mas universal y se comunique tambien a los que no saben latin la tiene traducida en lengua castellana y a punto para que se pueda imprimir. Suplica a V. M. se digne de honrar esta empresa y ayudar con alguna limosna al gasto que sera grande y que la merced se le haga en las presas de las galeras de España o en una licencia para meter en estos reinos algunas mercadurias de Inglaterra hasta en cantidad de 10, o 12,000 ducados o como fuere V. M. servido y haviendolo el Consejo visto le parece que es cosa muy justa y digna de V. M. hazer merced al suplicante para que imprima la obra en lengua castellana y que para ayuda a lo que en ello a de gastar se le podrian dar 500 ducados librados en presas.

V. M. mandará lo que fuere servido.

(En las espaldas del documento : El Consejo de guerra en 29 de Julio de 1596. Por Juan de Mariana de la Compañia de Jesus, señalada de Don Cristoval de Mora, Don Juan de Idiaquez, Don Juan de Acuña.

IV

Le Sor Agustín Alvarez de Toledo dont il est question en tête de la note suivante doit être le licencié des mêmes nom et prénom qui faisait partie, en 1594, du Conseil des Indes (*Diario de Camillo Borghese*, dans *L'Espagne au* XVIe *et au* XVIIe *siècle*, par A. Morel-Fatio, p. 186). C'est probablement aussi le même que le « licenciado Alvarez de Toledo » dont, nous dit Lafuente (*Hist. gen. de España*, t. VIII, p. 165), l'on offrit la maison au duc de Lerme (avec celle du marquis de Auñón), en 1606, afin de le décider à ramener la cour à Madrid; d'où l'on peut, en outre, conclure que le dit licencié était mort à cette date.

[British Museum, ms. Egerton 1875, fol. 348, n° 55 de Gayangos.]

Sobre la nueua imposicion de tributos[1].

V. M. escrivira al Sor Agustin Aluarez de Toledo que beso a su M. las manos por la memoria que de mi tiene, que bien ueo lo poco que yo soy y lo mucho que su M. pone de su casa.

En lo que toca a la difficultad que se offreçe yo confiesso que de cosas semejantes entiendo muy poco y en ese libro puse por la mayor parte lo que halle en otros libros o papeles de mas que no se escriuio a proposito de lo que en estos tiempos corre sino años ha tocando cosas uniuersales y que me parecian podrian seruir para todas naçiones y tiempos.

Todauia pues S. M. manda diga mi pareçer en la difficultad que se offreçe dire breuemente algunos puntos.

Lo primero que yo siempre he tenido por cierto que es muy justo acudan estos reynos a su rey y le siruan en esta ocasion que su patrimonio esta tan acabado y consumido.

Lo segundo que siempre quando se trata de hazer nuevas imposiciones se deue mucho procurar de releuar la gente menuda por ser la que menos puede lleuar la carga y la que de ordinario esta mas cargada, de mas que es comun auiso deue el Principe procurar en su reyno que ni unos crezcan mucho ni otros se adelgaçen demasiado, por los inconuenientes que de lo uno y de lo otro pueden resultar, que no son deste lugar y facilmente se entienden.

1. Ce titre a été écrit après coup de la main de Mariana. L'article est d'une autre main.

Lo terçero que bien es verdad que el patrimonio del rey y sus tributos estan en poder de sus uasallos, como se adúierte y assi que ay sustançia para seruir a su Mag[d], pero deuriase procurar que los que tienen en su poder estos tributos fuessen los que acudiessen con la mayor parte del nueuo seruiçio que se pretende, y no los que en ellos no tienen parte alguna que son los pobres. los quales si para pagar los tributos que estan enagenados y uendidos, lleuan una carga muy pesada que sera si de nueuo les hazen acudir con la mayor parte de los tributos que forçosamente se han de imponer para el sustento de su Magestad.

Lo quarto que esto de agrauar a los ricos y releuar a los pobres se podria hacer entre otras cosas en una de tres maneras : o poniendo los nueuos tributos sobre las rayzes y juros que cada uno tuuiesse como se haze en otras partes y aun creo se hazia assi en Roma antiguamente, que las mercadurias harto cargadas estan, y no creo conuiene impedir mas el comercio. o subiendo los juros que paga su Mag[d] a los particulares, que se lleuaria mas facilmente, o cargando las mercadurias que compran ordinariamente los ricos, y descargando las demas conforme a lo que yo digo y declaro en aquel capitulo de vectigalibus plana 327.

Lo quinto que poner nueuas imposiciones sobre los mantenimientos ordinarios tendra grandes inconuenientes, no solo por q̄ seran forçados los pobres que pagan los tributos uendidos y enagenados, a pagar tambien los que de nueuo se impondran (que es cosa de grande consideracion poner nueua carga y tan grande a los que no pueden lleuar la antigua) sino tambien porque forçosamente los pobres que deuen pagar menos conforme a toda raçon (pues el que tiene circuenta no es justo que pague tanto como el que tiene mill) pagaran mas que los ricos pues gastan mas de los mantenimientos ordinarios. Y esto tendria mas fuerça si la imposicion se hiziesse sobre el pan o uino. pues es cierto que en una Casa de un labrador que tenga ocho personas se come mas pan que en la de un ciudadano que tenga familia al doble y todauia si este camino no se puede huir seria de parecer que el centeno, maiz o, panizo ett[a] quedassen libres para los pobres, y se de forma como se lo moliessen.

Lo sexto digo que yo no se como se podra reparar que estos nueuos tributos que se pretenden imponer, no se uendan, y se buelba con el tiempo a las mismas difficultades, y a que los pobres sean forçados terçera uez a acudir al Principe con otros tributos para sustentalle, y siempre en estas practicas se deue mirar adelante; y sobre todo dar traba como los ministros no puedan meter la mano en la hazienda del rey que sin esto todo lo demas sera de poco momento.

Lo 7 se aduierta que es cierto (a lo menos por tal se tiene) que las

rebueltas de Francia tan graues y de tantas años como sauemos, aunque debaxo de capa differente no han resultado de otra cosa sino de uerse aquel reyno cargado grandemente de tributos, daño que començo en tiempo del rey Luis onçeno, de Francia y se ha continuado hasta estos nrõs y no ay gente mas peligrosa como se uee por las historias, y lo aduierten autores muy graues que la que no tiene que perder, si la aprietan y cargan demasiadamente.

V

Documents sur le procès de Mariana.

1° — A. Lettre du comte de Castro, ambassadeur à Rome, à laquelle le roi fait allusion dans celle du 9 janvier 1609, publiée par Noguera (t. I de l'éd. de l'*Hist. gen. de Esp.*, p. c; cf. *Mariana historien*, p. 104). Le Saint-Père a interdit spontanément la vente des exemplaires et a manifesté beaucoup d'indignation contre l'auteur.

B. Lettre du duc de Lerme au secrétaire Andrés de Prada, en date du 4 janvier 1610, pour indiquer ce qu'il faut répondre à la lettre ci-dessus. La lettre royale du 9 janvier a été rédigée par le dit secrétaire, qui la contresigne, conformément à ces indications. Le roi, bien entendu, n'est personnellement pour rien dans la rédaction.

Dans la supplique qu'il adressa au Pape du fond de sa prison, le 7 mai 1610 (*Mariana historien*, p. 107), l'accusé expose que toute la procédure se trouvait terminée au début du mois de janvier; on n'attendait plus que la sentence; il avait même été amené pour l'entendre. Mais de hautes influences étaient intervenues et, illégalement, avaient fait remettre le prononcé du jugement. C'est qu'on ne le trouvait pas assez sévère, à ce que la supplique donne à entendre. La remise du prononcé de la sentence nous est d'autre part attestée par Noguera, qui a vu le dossier du procès, et qui dit que la sentence devait être rendue le 11 janvier et fut remise au 18. C'est dès le 4, comme en témoigne la lettre ci-dessous, que le duc de Lerme avait décidé d'arrêter le prononcé du jugement. J'avais pensé (*ib.*, p. 104) que la remise pouvait être due à ce que l'évêque des Canaries n'avait reçu de

pouvoirs que pour instruire la cause, et qu'il fallait obtenir pour lui le droit de porter le jugement. Mais la vérité, c'est qu'on craignait surtout que l'accusé n'en appelât à Rome; et le moyen d'y obvier avait paru être que le pape fût prié d'examiner le procès (on sait que les procès ecclésiastiques se font toujours par écrit), de faire prononcer, à Rome, bien entendu, la sentence, et de confier l'exécution de cette sentence à l'évêque des Canaries, auquel le roi adjoindrait les *ministros* qu'il voudrait. On pourrait ainsi éviter l'appel et donner à la « république » toutes les satisfactions désirables pour un délit aussi scandaleux.

C. Minute de la lettre circulaire envoyée également le 9 janvier 1610 aux ambassadeurs du roi pour les charger de recueillir tous les exemplaires qu'ils rencontreront des *Septem Tractatus* et de les brûler (cf. *Mariana historien*, p. 105).

[Archº gr̄al de Simancas. Secrª de Estado. Lº 1862.]

A. — *Carta del Conde de Castro para S. M. de Roma á 10 de Noviembre de 1609 (Recibida el 21).*

Señor,

En sabiendo S. S. que hablaba mal el padre Mariana y con poco respecto del gobierno de V. M. mandó que le traxesen el libro y habiendo visto todos los lugares donde habia semejantes exorbitancias hizo que todos los libros se recogiesen y mandolos suspender aun antes que le hiciese instancia yo, con tanta indignacion contra ese padre que casi era menester aplacallo, porque le di muchas gracias en nombre de vuestra magestad y me ofreci á escribirselo.

Guarde ntro. Sr. la catolica real persona de V. M. como la cristiandad ha menester.

Roma 10 Noviembre 1609.

El Conde de Castro.

B. — *El Duque de Lerma al secretario Prada sobre lo que se habia de responder á Roma acerca del libro del P. Mariana.*

4 Enero 1610.

S. M. a visto la carta inclusa del Embaxador de Roma y a estimado en mucho que S. S. haya tomado como dice la impresion del libro que el Padre Mariana escribió contra el gobierno publico destos

Reynos y manda que por la via del Estado se le escriba que de á S. S. las gracias que merece la voluntad conque a hecho todas las diligencias que contienen esta carta y que le diga que aviendose sustanciado aqui la causa por el Obispo de Canaria con breve y comision del Nuncio a mandado que se le envie copia autentica del proceso para que le vea S. S. y le mande sentenciar por lo que toca a los escritos contra la dignidad real y que mande cometer la execucion de la sentencia al mesmo obispo de Canaria para que con asistencia de los ministros que S. M. nombrare se pueda executar sin embargo de apelacion como en hecho y delito notorio en que esta lesa la magestad Real y porque con esto se de satisfaccion a la republica de delicto tan escandaloso.

Y por lo que toca a lo escrito en desacato de la autoridad pontifical se trata del castigo dello en el Consejo de la General Inquisicion adonde con mucho cuidado se dara publica satisfacion para que cesen semejantes cosas y sea reberenciada la beatitud y persona Pontifical de sus vasallos y subditos como lo es de sus magestades y el tanto del proceso entregara á v. m. Gilimon de la Mota y manda S. M. que con el primer correo vaya este despacho, en esta conformidad haga v. m. el despacho necesario para que S. M. le firme.

Dios guarde a v. m. En Madrid a 4 de Enero 1610.

El Duque.

C. — *Minuta de carta de S. M. sobre el libro del P. Mariana para los embajadores siguientes :*

(Madrid 9 Enero 1610.)

Conde de Castro.
D. Alonso de la Cueva.
D. Juan Vivas.
Conde de Oñate.
D. Baltasar de Zúñiga.
D. Iñigo de Cárdenas.
Marques de Guadaleste.
D. Pedro de Zúñiga.
A los embajadores de Italia, Francia, Flandes, Alemania y Inglaterra.
Por algunas justas causas de un servicio y del bien publico...[1].

2° — D. Lettre du comte de Castro en date du 27 avril 1610, en réponse à la lettre circulaire du 9 janvier. Le Saint-Père a tellement fait diligence qu'il ne reste plus un exemplaire à Rome chez les libraires. On veillera au cas où il serait fait une réimpression.

1. Suit le texte publié par Noguera, p. c.

E. Réponse (également datée du 27 avril 1610) du comte de Castro à la lettre royale du 9 janvier 1610 (cf. A et B). Elle est inspirée par les réflexions de l'auditeur de rote, D. Francisco Peña, publiées par Noguera, p. c-cii (cf. *Mariana hist.*, p. 106). On voit que ces réflexions avaient arrêté la démarche que l'ambassadeur allait faire auprès du pape sur l'ordre du roi. Il attend de nouvelles instructions. Francisco Peña avait conclu sa consultation en conseillant de remettre au pape, non pas le procès lui-même, mais un mémoire prudemment composé, clair et court, où l'on ferait ressortir « todos los méritos del proceso », c'est-à dire les raisons qui le légitimaient, et de lui demander la permission de procéder à la « determinacion de la causa », c'est-à-dire au prononcé du jugement, en lui promettant d'y mettre toute la clémence, toute la bienveillance possibles (Noguera, p. cii). L'ambassadeur, qui évidemment voit là une perspective ennuyeuse pour lui, se garde bien de transmettre pareil conseil. Il se contente de dire qu'il vaut mieux renoncer à faire prononcer la sentence à Rome, et faire juger le procès en Espagne. Il conclut même en disant que le plus sûr serait de ne plus parler de cette affaire.

F. Le duc de Lerme donne de la part du roi au secrétaire Prada (3 juillet 1610) l'ordre de convoquer le *Comendador mayor de León* (D. Juan Idiáquez, Président du Conseil des Ordres) et le P. Confesseur (Fr. Luis de Aliaga), pour qu'ils examinent ensemble les lettres incluses du comte de Castro et le billet également joint (voir G) du même P. Confesseur. Ils verront ce qu'il faut y répondre, quels juges seront désignés pour prononcer la sentence, et ce qu'il convient de conseiller à S. M.

G. Papier joint à l'ordre ci-dessus, et signé *Fr. Luis de Aliaga*. Celui-ci a vu les *deux* lettres incluses du comte de Castro : il s'agit évidemment des deux lettres du 27 avril (D et E) incluses dans le même *legajo* ; le confesseur fait allusion à une lettre datée du 17 avril, mais il y a là une faute de transcription. Il est d'avis qu'on doit prononcer une sentence, autre-

ment on pourrait incriminer l'arrestation, et aucune satisfaction ne serait donnée à l'obligation de châtier une pareille faute. C'est, remarque-t-il, ce qu'il a expliqué déjà de vive voix. D'autre part, pour les raisons alléguées par le comte de Castro, il faut faire rendre la sentence en Espagne, et non à Rome. Si l'on veut user de clémence, on pourra en avoir dans l'exécution, non dans la sentence elle-même. Celle-ci prononcée et l'exécution commencée, *le Saint-Office pourra agir à son tour*. Daté de Lerma, 15 juin 1610.

II. Billet rédigé sans doute par le secrétaire Prada. Le *Comendador mayor de León* et le P. Confesseur, vu les lettres du comte de Castro et la note ci-dessus, donnent leur avis, en réalité celui du P. Confesseur, auquel le *Comendador* se contente de souscrire. Le P. Confesseur opine qu'il convient de sentencier, sans quoi l'on croira qu'il n'y a pas eu de faute; et l'éclat qu'on a fait par l'arrestation doit être justifié. La faute la plus légère contre la personne royale est plus grave que la plus grave qu'on pourrait commettre contre un particulier. Donc, sentencier en toute rigueur de justice; la grâce pourra venir après, et ne pourra être attribuée qu'à la clémence royale.

Voici maintenant pour les juges à désigner. L'évêque des Canaries (Fr. Francisco de Sosa, cf. *Mariana hist.*, p. 102) s'est montré trop doux, et il faut lui adjoindre quatre juges : des ecclésiastiques (c'est-à-dire des séculiers) et non des religieux, car les jésuites s'imaginent que les autres ordres leur en veulent, et l'affaire est plutôt de la compétence des juristes et des canonistes que des théologiens.

Les juges indiqués sont le licencié Villagómez et le Dr Olmedilla, tous deux du Conseil des Indes; D. Pedro de Vega, du Conseil des Ordres; le Dr Cetina, vicaire archiépiscopal de Madrid. Tous séculiers en résidence à Madrid.

La *consulta* est datée du 16 juillet 1610. Ainsi l'on avait mis six mois pour en revenir au point où on en était avant de confier au comte de Castro la mission qu'il avait su si bien décliner. Et le P. Aliaga adopte, en somme, l'avis de l'ambas-

sadeur : faire prononcer la sentence en Espagne. Le président du tribunal qui en sera chargé sera le même évêque des Canaries qui a présidé l'instruction; mais on va l'entourer. Quant à la possibilité de l'appel, tant redouté, le P. Confesseur ne paraît pas s'en inquiéter; mais il y obvie en conseillant la grâce après la condamnation.

[Archº gral de Simancas. Secrª de Estº. Lº 1498.]

D. — *(Carta del Conde de Castro para S. M. Roma 27 Abril 1610.)*

Señor,

En carta de 9 de Enero deste año me manda V. M. que compre y recoxa todos los libros que saco á luz el P. Juan de Mariana de la Compª de Jesus de los siete tratados impresos en Colonia el año pasado y habiendo hecho diligencia sobre esto no se ha hallado en poder de los libreros desta ciudad alguno por haver S. S. á instancia de V. M. suspendido los y recoxido los que habia el maestro del sacro palacio y para caso que se imprimieren otros estare aduertido para executar el orden de V. M. cuya catolica persona guarde nuestro Señor como la cristiandad ha menester.

De Roma 27 de Abril 1610.

El Conde de Castro.

E. — *(Carta del mismo al mismo. de igual fecha.)*

Señor,

Hame mandado V. M. en carta de 9 de Enero deste año que con ocasion de dar al Papa las gracias por las diligencias que havia mandado hazer sobre el libro que compuso el P. Mariana contra el gobierno publico de esos Reinos diga a S. S. que mande sentenciar el proceso cuya copia se me envia que se ha sustanciado contra el en razon de lo que ha escrito contra la dignidad Real y cometer la execucion de la sentencia al Obispo de Canaria para que con asistencia de los ministros que V. M. nombrare se execute, y antes de hazer este oficio con su Beatitud me parecio muy necesario que algunos letrados y particularmente Francisco Peña, Auditor Decano de la Rota, viesen la sustancia que traia este proceso para poder hacer con mayor fundamento la instancia que ordena V. M. los quales habiendo maduramente visto y considerado todo lo que

contiene han sido de parecer que en virtud de solo ello de ninguna manera dará S. S. sentencia contra Mariana que corresponda con gran parte á la acusacion y fundanse en lo siguiente :

Que de su letura consta que el juez á quien el Nuncio cometió la causa antes de examinar testigos sobre el delito ó delitos que se le oponen le mando prender ó recojer su persona y despues examinó testigos y dicen que siendo el Papa tan exercitadó en juzgar causas civiles y criminales luego diria que esta prision fue nula e injusta y formaria mal concepto de toda la causa en favor deste padre.

Que tambien se maravillaria mucho S. S. que el juez se huviese movido a la prision de un sacerdote religioso á instancia del fiscal secular siendo tan prohibido por los sacros cánones que los seculares acusen a los eclesiásticos y principalmente de delicto tan grave como el intentado de lesa magestad porque si para esto no procedio licencia y facultad apostólica hay mucha dificultad en defender este acto.

Quanto a la justicia de la causa tambien se ofrecen algunas dificultades que con facilidad las echaria de ver S. S. y la principal es que no se prueba concluyentemente que el P. Mariana haya cometido delicto de lesa magestad porque no concurren las calidades necesarias para formar la sustancia deste delicto si bien se admite que este reo dijo proposiciones imprudentes y temerarias pero que no llegan á la calidad que se pretende proballe y principalmente por que el declara en sus respuestas y confiesa haber excedido pero sin torcida intencion y promete la enmienda y correccion de sus proposiciones como le fuere ordenado, fuera de que alega en su descargo, repitiendolo muchas veces, que lo que escribió fué enderezado a las acciones de Don Pedro Franqueza y del Lic. Ramirez de Prado y esto no dejaria de ayudar á su justificacion, siendo pues esto ansi he suspendido el dar el proceso hasta que V. M. me mande otra cosa pareciéndome que no seria conveniente que se viese y sentenciase aqui y por el Papa causa enviada en esta manera por V. M. teniendo tanta luz de que la sentencia della no pueda, segun derecho, ser de un exemplar castigo y que para no haver de ser tal es mejor que se de ahi, donde qualquiera misericordia en la condenacion se tendra por nacida de la Real benignidad de V. M. y por dicha seria lo mas acertado que no se hablase mas dese negocio.

Guarde ntro. Señor la católica persona de V. M. como la cristiandad ha menester.

De Roma 27 de Abril 1610.

El Conde de Castro.

F. — *(Orden del Duque de Lerma al secretario Prada.)*

S. M. manda que v. m. junte al Comendador mayor de Leon y al padre confesor y vean las cartas del Conde de Castro embaxador de Roma, aqui inclusas con el papel del padre confesor sobre la causa del padre Mariana y vean quienes seran los jueces para sentenciarla y lo que se responderá á Don Francisco de Castro y consulten á S. M. particularmente lo que pareciere sobre todo.

Dios guarde á v. m. En Aranda a 3 de Julio 1610.

El Duque.

G. — *(Papel del P. confesor á que se refiere la orden ant^{or}.)*

Señor,

E visto las dos cartas inclusas del Conde de Castro que son solas las que venian con el decreto sobre si se sentenciara la causa del P. Mariana y donde.

Y me parece que no se dexe de sentenciar esta causa porque si no se sentenciase no faltaria quien pusiese dolo en la prision y cosas dependientes della y porque no se satisfaria de otra manera con la obligacion de castigar culpa contra la reputacion de las personas a quien toca lo mal escrito en aquel libro como tengo dicho de palabra.

Y pareceme que se sentencie aca por las razones que el Conde decia en su carta de 17 de Abril y porque quando se quisiere usar de misericordia se podra en la execucion y no se debe usar en la sentencia aunque se diga que (...?...) della y dada la sentencia y començada á executar podra el santo oficio hacer lo que le tocare y V. M. mandara lo que fuere mas de su real servicio.

En Lerma á 15 de Junio de 610.

Fr. Luis de Aliaga.

H. — *(Consulta del Comendador mayor de Leon y el P. confesor sobre la causa del P. Mariana. 16 Julio 1610.)*

Señor,

V. M. mando por villete del Duque de Lerma que el Comendador mayor de Leon y el P. confesor viesen las cartas del Conde de Castro que tratan de la causa del P. Mariana y un papel del P. Confesor sobre lo mismo y las dichas cartas contienen lo siguiente :

(Sigue un extracto de ellas.)

Y haviendose visto por el Comendador mayor de Leon y el

P. maestro fray Luis de Aliaga, confesor de V. M. se votó en la forma que se signe :

El P. confesor que conviene que se sentencie la causa del P. Mariana porque haviendo el scripto en ofensa de la auctoridad Real y de los Consejos si se alçase la mano della no se atribuiria á clemencia sino a falta de culpa y quanto mayor ha sido la demostracion que hasta aqui se ha hecho en su prision mas se debe justificar y quitar la ocasion de juzgar que no fué justa que la ofensa en semejantes casos es tanto mas grave quanto mayor es la persona publica a quien se haze de maneta que un mismo delito sera mas grave o mas leve segun la calidad de la persona publica contra quien se cometiere y asi la menor culpa cometida contra la persona Real es mas grave que la mayor que se comete contra persona pribada y particular y en este caso no puede ni debe V. M. usar de clemencia antes de estar sentenciada la causa porque la ofensa que redunda contra su Real persona toca a la republica como miembro de su cabeça que es V. M. Por lo qual le parece que esta causa se debe sentenciar por todo rigor de justicia porque con esto se justifica la prision y sobre la pena caera muy bien el perdon y gracia pues se atribuyen a la natural clemencia de V. M. y no á falta de culpa.

Quanto á los jueces le parece que sean cinco con el Obispo de Canaria porque por lo que a visto en el discurso desta causa le parece que a mostrado mas blandura de la que el caso requiere y asi se deben nombrar otros quatro y que estos sean eclesiásticos y no religiosos porque a los de la compañia les parece que las demas religiones tienen emulacion con ella allende que el caso es mas de juristas y canonistas que no de teólogos y habiendo tomado tiempo para pensar en las personas que para esto podrian ser apropósito le parece lo seran :

El Licenciado Villagomez.

El Dr. Olmedilla, entrambos del Consejo de Indias.

Don Pedro de Vega del Consejo de órdenes.

El Dr. Cetina, vicario arzobispal de Madrid.

Que son todos eclesiásticos y se hallan en la corte.

El Comendador mayor y de Leon se conformó en todo con el Padre confesor.

V. M. mandará lo que mas fuere servido.

3° — I et J. Du papier J signé par le licencié Gilimón de la Mota, en date du 4 septembre 1610, il ressort que le nonce avait autorisé par un bref, non pas seulement l'instruction, mais le jugement ; et il semble aussi en ressortir que c'est le même licencié, procureur du Conseil des Finances, chargé de soute-

nir l'accusation (*Mariana hist.*, p. 103), qui avait signalé le danger de l'appel. Il paraît redouter encore ce danger, et propose que la sentence qui sera rendue (elle ne l'est donc pas encore à cette date) soit communiquée au nonce pour que celui-ci en réfère au Pape, en vue d'obtenir de celui-ci la clause *appellatione remota*. Le pape peut accorder cette clause avant de connaître la sentence, qui peut toujours être mal fondée pourtant; à plus forte raison l'accordera-t-il connaissant la sentence et la voyant approuvée par tant de juges, et, chose intéressante pour nous, par le nonce Decio Carrafa, qui marchait donc d'accord avec le duc de Lerme.

Le licencié parle de trois séances *(juntas)* consacrées à l'affaire du P. Mariana. Le passage est obscur, mais on peut le comprendre ainsi : il s'agit de trois séances tenues par les juges chargés de prononcer la sentence, par conséquent depuis le 16 juillet. A ces séances, le licencié n'a pu assister, parce qu'elles ont eu lieu aux mêmes heures où le Conseil de *Hacienda* tient ses séances l'après-midi, et qu'il n'avait pas d'ordre de S. M. pour manquer à celle-ci. Mais les juges ont trouvé la cause bien instruite. Ceux d'entre eux qui sont conseillers, c'est-à-dire Villagómez, Olmedilla, Pedro de Vega, il les verra chez eux pour achever de les éclairer en cas de besoin.

Cet avis du licencié Gilimón fut envoyé par le duc de Lerme dans la huitaine au secrétaire Prada pour être communiqué au *Comendador mayor de León* et au P. Confesseur. Ce qui se trouve au dos paraît avoir été rédigé par le secrétaire (comme II). C'est la consultation du P. Confesseur et du *Comendador*. La date est le 9 novembre 1610. La sentence a été arrêtée On n'a pas trouvé de délit de lèse-majesté; on a pourtant condamné l'accusé à des peines importantes. D'abord privation de voix active et passive: il est vrai, note-t-on, cette peine-là ne peut être mise à exécution, puisqu'il n'y a pas d'élections dans la Compagnie (ce qui d'ailleurs est faux). Exil perpétuel de la cour, c'est-à-dire de Madrid : on ne note point que ce n'est pas de grande conséquence pour Mariana, qui vit depuis trente-cinq ans à Tolède. Réclusion dans un monastère, ce qui est plus grave. Enfin le livre incriminé sera brûlé.

Sur ce qu'il convient de faire à présent, les avis du P. Confesseur et du Comendador sont distincts. Tous deux sont d'accord pour repousser l'idée de demander à Rome un bref, comme le voulait Gilimón, car on ne donnera pas ce bref sans voir le procès, et si on le voit, on trouvera peut-être à redire ou bien on voudra adoucir la peine. Autant éviter cela. Mais il y a dans cette affaire une part qui concerne le roi, et une autre qui regarde l'Inquisition. Aliaga propose donc de prévenir les ministres de l'Inquisition pour que, au moment où la sentence sera prononcée, ils mettent la main sur le condamné. Celui-ci aura beau en appeler alors, il ne pourra suivre son appel. Qui donc s'en chargerait? La Compagnie? Elle sait trop comment on sert Sa Majesté.

Cet avis, le P. Confesseur l'avait déjà formulé dans un billet de 31 octobre au Roi lui-même (*Mariana historien*, p. 108). Quant au *Comendador*, il pense qu'il n'est pas nécessaire de prévenir les ministres de l'Inquisition, qui savent bien ce qu'ils ont à faire. Il semble avoir vu tout l'odieux du conseil donné par le dominicain auquel Philippe III livrait sa conscience et son gouvernement.

Des deux avis, le roi choisit celui de son confesseur. L'Inquisition dut donc être prévenue, mais a-t-elle fait le procès ?

Dans un article publié par la *Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain*, en 1907, le P. Isturiz contestait qu'une pareille chose ait été possible. Je crois lui avoir prouvé, dans le *Bull. hisp.* (t. X, 1908, p. 97), qu'elle l'a été pour Mariana ; et je crois que l'ordre donné par le roi achève ma démonstration.

De ce procès l'Inquisition s'était occupée dès avant le 9 janvier 1610 (voir *ib.* et *Mariana hist.*, p. 109); mais il lui manquait l'essentiel, la personne de l'accusé. Elle en disposait à présent. Qu'en fit-elle?

Je commence à croire qu'elle n'en fit rien. Je veux dire qu'elle ne s'en prit pas à sa personne, mais à son livre, qui subit la mutilation de l'*Expurgatorium*. Quant à lui, il subit une réclusion de quelques mois dans la prison des jésuites, (sans doute un local *ad hoc* dans la maison professe ou dans le collège), et sur cela nous avons un témoignage formel que j'ai

reproduit, celui de Jacques Sobieski, lequel l'y vit entre mars et juillet 1611. Mais nous savons maintenant que le tribunal présidé par l'évèque des Canaries l'avait précisément condamné à la réclusion. Rien ne prouve que l'Inquisition y ait ajouté sa peine.

A noter en tout cas qu'on l'avait condamné à la réclusion dans un monastère. C'est en somme dans le sien, chez les jésuites de Tolède, qu'on l'avait envoyé. Et le 4 octobre 1611, son emprisonnement était fini depuis longtemps (*Mariana hist.*, p. 109).

[Archº gr̃al de Simancas. Secrª de Estº. Lº 1498.]

I. — (*Papel del Duque de Lerma al secretº Prada. 11 sept. 1610.*)

S. M. ha visto lo que dice el Lic. Gilimon de la Mota en el papel incluso sobre el negocio del P. Mariana y manda que v. m. le comunique con el Comendador mayor de Leon y el P. confesor y avise de lo que pareciere.

Dios guarde á v. m. En Lerma á 11 de Septiembre 1610.

El Duque.

(*A la vuelta*)

A consulta el P. confesor que a visto la sentencia que an dado los jueces y aunque no an hallado delito de crimen de lesa magestad todavia le an condenado en penas de consideracion como an sido privarle de voz activa y pasiva si bien esta no se puede executar por no aver en la compañia electiones, destierro perpetuo de la corte, reclusion en un monasterio y que el libro sea quemado, pero como en esta causa ay dos cosas la una que toca a V. M. y la otra a la Inquisicion le parece que en quanto a la primera no hay para que acudir á Roma ni pedir el breve que advierte el fiscal porque cree que no le daran sin ver la causa y si la been podra ser que no se conformen o que quieran moderar la pena que seria de mucho inconveniente y es bien escusarle sino que al mismo tiempo que la sentencia se publique esten prevenidos los ministros de la Inquisicion para echar mano del porque haciendolo aunque apele no podra seguir la apelacion ni es de creer que la religion la seguira porque sabe como se ha de servir á V. M.

El Comendador mayor de Leon se conformó con el Padre confesor en la primera parte de que no se acuda a Roma sino que los jueces hagan lo que les toca, pero en la segunda le parece que no hay para

que prevenir á los ministros de la Inquisicion pues es de creer que ellos ternan cuydado de hazer su oficio sin que para ello se haga diligencia de parte de V. M.

V. M. lo mandará ver y provar lo que mas fuere servido. En Madrid á 9 de Noviembre 1610.

(Decreto ológrafo del Rey.)

Quedo aduertido desto y lo he mandado executar como dice mi confesor.

[Archº gral de Simancas, Secrª de Estado. Lº 2994.]

J. — *(Papel del Lic. Gilimón de la Mota, citado en la consulta anterior.)*

El negocio del P. Mariana se a visto en tres juntas y por haberse hecho á las horas del Consejo de hacienda de las tardes no me he podido hallar en ellas por no haber tenido orden de S. M. para ello, la causa esta bien sustanciada y asi a parecido a los jueces de los quales a los consejeros ueré en sus casas para si quisieren ser informados de algo.

Luego que el Obispo me dió quenta del breve del nuncio conque se habia de hacer la junta repare en un inconueniente grande que siendo en materia y de personas tan graves y tantos la resolucion que tomaren y sentencia que dieren queda sujeta a no se executar si se apela, como se apelará della, y a que un juez particular á quien se cometiere la causa la pueda revocar ó moderar conque se quitará la autoridad al negocio y no se habra hecho nada de buen efecto es necesario que S. M. preuenga esto y lo que por ahora se me ofrece en ello es que la resolucion que la Junta tomase en la sentencia se consultase con el nuncio y el con S. S. y se sacase breve suyo para que se executase sin embargo de apelacion, que siendo como sera la sentencia dentro de los límites de la jurisdiccion eclesiástica y de tantos jueces y aprobada por el nuncio y la materia exemplar y de S. M. no parece seria dificultoso alcanzarlo pues S. S. puede poner clausula en las comisiones appellatione remota y si esto es antes de saberse la sentencia en que podria aver desman y hierro del juez que lo sentenciase mucho mejor podra ponerla a negocio visto y sabido ya la resolucion que an tomado los jueces y que aprobada por tantos y por el nuncio la a de tener por justa y conviniente.

Guarde Dios á V. S. como deseo. De Madrid 4 de Septiembre 1610.

El Lic. Gilimon de la Mota.

VI

Il s'agit cette fois de la subvention de mille ducats accordée par le roi à Mariana pour une nouvelle édition de son Histoire (édition parue en 1623), le 21 septembre 1622. Nous savons qu'à la fin de 1624 il restait huit cents ducats à payer. C'est le roi lui-même qui le dit dans un ordre au Président du Conseil de Castille, D. Francisco de Contreras, le 20 novembre, et l'affaire ne fut pas réglée avant le 9 décembre (*Mariana hist.*, p. 253-6). Il y avait eu sans doute une réclamation récente, qui était censée rédigée par Mariana; mais celui-ci était mort depuis bien des mois (le 16 février 1624). Avant sa mort pourtant, il avait adressé une première réclamation contre Juan de Salazar, receveur général des *penas de Cámara*. C'est la lettre qui suit. Elle est datée du 4 février 1623 et adressée à une Seigneurie illustrissime sur l'avis conforme de laquelle la faveur a été obtenue, et qui peut être D. Francisco de Contreras, puisque c'est lui qui a contresigné la cédule royale du 21 septembre 1622. Mariana déclare qu'il a dû emprunter afin de pourvoir à l'impression.

[Archº gr̄al de Simancas. — Mem. de la Cámª. Lº 1129, fol. 151.]

Memorial del P. Juan de Mariana para que se le pagase lo que se le habia librado para imprimir su historia.

Toledo 4 de Febrero de 1623.

Sin auer seruido y sin que V. Sª Illma. me conozca me atréuo a suplicar humillmente y dar quexa contra Juº de Salaçar Receptor de penas de camara que no acaua de cumplir la mrd. que con acuerdo de V. Sª Illma. me hizo su magd para ayuda a la ympresion de mi Historia y me haze gastar de prestado muy contra mi boluntad. V. S. Illma se sirua de mandarle y apremialle que cumpla y pague como es racon y me saque deste cuidado y confiado se me hara esta gracia no digo mas sino que Dios gᵉ a V. Sª Illma. muchos años. de Toledo y Hebrero 4 de 623. Juan de Mariana.

(Firma autógrafa. — El texto es de otra mano.)

(En las espaldas del documento :) A 13 de hebrero 1623. Acuda al receptor general.

G. CIROT.

NUESTRA MISIÓN EN FRANCIA

En el mes de mayo último una comisión de sabios y artistas franceses, miembros del Instituto, hizo un viaje por España del que tienen noticia los lectores del Boletín por un excelente artículo de M. Imbart de la Tour, miembro de aquella misión, aquí publicado. La obra de propaganda y aproximación intelectuales entre nuestros dos países, en la que tan ilustres viajeros colaboraron de un modo brillante, ha tenido ahora su segunda parte. Cediendo a la invitación amable del Instituto, un grupo de españoles vino a Francia y después de permanecer en París diez o doce días, visitó algunos puntos del frente de guerra, yendo luego a Toulouse y Bordeaux. Mi amigo el Sr. Cirot me ha honrado pidiéndome para el Boletín un relato de nuestro viaje. Yo haré gustoso esta crónica, hilvanando además con ella algunas de mis impresiones personales. Mi trabajo no tiene otro alcance, aunque eso sea bien poco, dado lo que este periódico y la resonancia que ha tenido nuestra expedición merecen. Cualquiera otro de mis compañeros podrá, con más autoridad y con mejores medios que yo, desentrañar su importancia verdadera y poner de relieve sus consecuencias probables.

I

El 21 de octubre salió de Madrid una parte de la misión española. Ibamos juntos, Gómez Ocaña, M. Pidal, Blay, Bilbao, Castro y yo. En la frontera nos aguardaban de Buen y Picón. En París debía reunirsenos desde el primer momento el Sr Duque de Alba y, pocos días después, los Sres Altamira y Vehils. Otros invitados a este viaje como Ramón y Cajal, Galdós, Unamuno, Bretón, Azorín, Achúcarro, Alvarez Quintero, Candau, Labra, presidente del Ateneo, Gil y Morte, y Sela no pudieron por causas diversas realizarlo. Muchos de ellos enviaron cartas de adhesión, algunas tan significativas como la de Ramón y Cajal; todos nos acompañaron en espíritu y ninguno hay que no lamente haberse quedado en casa. Fuimos recibidos en la frontera por M. Thamin, rector de la Universidad de Burdeos; por M. Radet, decano de la Facultad de Letras; por M. Paris, director de la Escuela

de Estudios superiores hispánicos; por el Subprefecto, en representación del Gobierno y por las autoridades y funcionarios de Hendaya. El Sr Rector Thamin, al dirigirnos una alocución de bienvenida tuvo el acierto de hacer notar la significación de nuestro viaje. « Lo que vosotros realizais viniendo a Francia ahora — dijo — es *un acto.* » Momentos despues una cena íntima nos reunía a todos en el comedor de la estación. El ambiente de cordialidad que allí reinó, las sinceras protestas de comunidad de ideas que cambiamos en los discursos, eran un sabroso anticipo de los sentimientos que íbamos a encontrar dondequiera en nuestra expedición; así, desde el primer momento, su valor y su tono quedaban dados y al descubierto; su valor era el de una demostración de fraternidad y simpatía, más elocuente por el hecho mismo de realizarse que todas las arengas que nosotros pudiésemos pronunciar; su tono, el de esa intimidad afectuosa, sin reservas, que sienta bien entre amigos antiguos. Estos dos caracteres, lejos de amortiguarse fueron acentuándose con el transcurso de los días. Así en Burdeos, donde recibidos en la estación por la municipalidad y las autoridades universitarias, nos detuvimos sólo una hora, con la esperanza, muy grata para nosotros, de consagrar a nuestro regreso una visita detenida a la espléndida capital de la Gironda. Así en París, la noche de nuestra llegada. Una comisión del Instituto nos acogió al apearnos del tren. Conducidos con toda solemnidad a una sala de la estación, donde habían de hacerse las presentaciones y cambiarse los discursos de rúbrica, la fuerza de la emoción que a todos nos embargaba rompió las formas rígidas de la etiqueta; nos abrazamos como hermanos que se encuentran de nuevo; y cuando M. Lamy nos dirijió la palabra comenzó en estos términos : « Señores, he aquí nuestros buenos amigos de España. » El Sr Picón, respondió por todos nosotros con sobrias palabras. Pero ¡ cuantas cosas emocionantes habríamos añadido, permitiéndolo las circunstancias, si, puesto nuestro corazón al desnudo, hubiéramos contado todo lo visto y sentido durante el viaje ! Casi ninguno de los nuestros había vuelto a Francia desde el comienzo de la campaña. Todo lo que sabíamos de la Francia en guerra lo sabíamos de oídas o por la lectura, y en estas informaciones faltaba siempre, como es inevitable, esa emoción primordial que solo el contacto con las personas y las cosas mismas puede darnos. Carecíamos, pues, en nuestros juicios sobre la Francia en armas, de la base de apreciación mas valiosa : no habíamos podido medir el temple del espíritu público. Por eso nuestro viaje desde Hendaya a Paris fué como una iniciación preciosa. El aspecto de los soldados en las estaciones y en los trenes, la vista de las risueñas vegas de Francia desamparadas por su población viril, el espectáculo de algunos heridos que nos miraban pasar desde los andenes, y el ir y venir de las damas de la Cruz Roja, forzaron prime-

ramente nuestra atención, clavándola, por decirlo así, en estas demostraciones inmediatas y menos crueles de la guerra. Después fuimos hablando con toda clase de gentes, paisanos y militares, viejos y jóvenes, y un indecible sentimiento de angustia nos invadía : percibíamos la emoción que se transparentaba en el tono grave de las conversaciones, en el temblor de la voz al relatar penalidades pasadas, en las lágrimas que asomaban traídas por el recuerdo de los muertos, en la serena luz que brillaba en los ojos de los jóvenes al referirnos — más que sin jactancia, con timidez, — sus sacrificios, en la resolución, patente en cada gesto, en cada palabra, de morir por la restauración de la patria. Esta atmósfera moral tan densa nos fué contaminando poco a poco. Difícil es explicar ahora cuales eran nuestros encontrados sentimientos, penosos al mismo tiempo que deleitosos : era una tristeza grave que nos sobrecogía al entrever la inmensidad del sacrificio, era el asombro por la tenacidad del heroísmo, era entusiasmo al ver desplegadas por el pueblo francés las cualidades necesarias para afrontar y dominar esta crisis. En ese estado de ánimo llegamos a París. Nunca habíamos sentido la impertinente curiosidad del viajero que se acerca a contemplar un espectáculo que sólo le afecta desde lejos; de sentirla, la habríamos ahuyentado como una profanación. Ibamos a contemplar con un fervor casi religioso el gran misterio de un pueblo unido hasta la muerte en la defensa de una causa justa. ¡ Quien pudiera decir hasta qué punto estas primeras excitaciones de nuestra sensibilidad se vieron superadas más tarde!

Nuestra estancia en París se inauguró de un modo delicioso. El Señor Director del Museum y Mme Edmond Perrier nos recibieron en su casa, reuniéndonos en un almuerzo íntimo con los individuos de la misión francesa que estuvo en España. Presididos por la buena gracia de Mme Perrier, que, como Mme Hanotaux y la Sra Marquesa de Noailles en días posteriores, vino a poner en la recepción dispensada a los españoles el suave encanto peculiar de la mujer francesa, la amistosa conversación interrumpida en Madrid se reanudaba bajo tan favorables auspicios. Una visita a las instalaciones del Museum, en compañía de los profesores de la casa, nos ocupó casi toda la tarde, dejándonos apenas tiempo para saludar a M. Homolle, que rodeado de su personal nos recibió en la Biblioteca Nacional. La jornada terminó con una recepción en el Hotel Ritz ofrecida a la misión por el *Comité du Livre* y con una comida en la Embajada de España donde tuvimos el honor de ser presentados al Sr Presidente de la Cámara, M. Deschanel, al Sr Ministro de Instrucción Pública, a M. Jules Cambon, a M. Hanotaux, a los prefectos del Sena y de Policía y a otras personalidades considerables. En esta comida de la Embajada trabó la misión conocimiento con el mundo oficial político francés, conocimiento ampliado en días sucesivos en el almuerzo que el Sr. Presidente

del Consejo se dignó ofrecernos, al que asistía S. A. el Príncipe de Mónaco, así como en el que nos dió en el Elíseo el Jefe del Estado. En ambas fiestas nos vimos rodeados de los personajes más salientes de la capital, ministros y exministros, senadores, diputados, altos dignatarios, artistas y catedráticos. La lista sería demasiado larga si hubiera de ser completa. M. y Mme Poincaré tuvieron una frase amable para cada uno de los miembros de la misión. M. Briand nos hizo los honores de su residencia oficial con una gracia infinita, y sobreponiéndose a sus graves preocupaciones, halló manera de consagrarnos una hora de conversación amena. La comunicación frecuente con tan gran número de personas nos fué de gran provecho. Aunque la cordialidad de la acogida no podía sorprendernos, estábamos contentísimos al observar cómo el homenaje que nosotros queríamos tributar a Francia con nuestro viaje era apreciado en su justo valor y recogido con gratitud desinteresada. Los franceses derivan toda su fortaleza de ánimo de la justicia de su causa. Sostenidos por esa convicción, — harto bien fundada — encuentran en su propio espíritu todos los tesoros de serenidad, obstinación y valor necesarios para afrontar confiadamente las dificultades de la guerra. Los problemas de técnica militar, industrial y económica que plantea la campaña los van resolviendo en la forma que su buen ingenio les sugiere y en la medida — cada vez mayor — que permiten sus recursos; mas, aparte de estas cuestiones que tocan al gobierno del país y en las que ni aun la mirada amiga puede posarse, por el momento, sin parecer indiscreta, queda siempre en el fondo la gran cuestión moral planteada por la guerra. Nos pareció que era en este punto donde la opinión francesa que íbamos conociendo de cerca había abrigado y abrigaba todavía las más grandes esperanzas y de donde le habían venido también las mayores tristezas. Cuando se lucha por el derecho propio, se busca, como una proclamación de la justicia que se nos debe, la adhesión moral de los que presencian el combate, no para robustecer así la firmeza de nuestra convicción, sino para elevarla, por la sanción de las conciencias ajenas, a un valor universal. A veces, esa adhesión es moralmente obligatoria; y al no prestarla, la solidaridad se rompe con escándalo. Hay pues fallos o juicios del orden moral que por ser debidos estrictamente no añaden nada a la causa de quien los obtiene a favor suyo, pero amenguan la reputación de quien los rehusa. Y hay también momentos, cuando la sangre corre y las ruinas se amontonan, en que la adhesión otorgada a lo que se defiende con tanto estrago es recibida con lágrimas de gratitud, porque equivale a reconocer como sublime martirio lo que sin esa aprobación justificativa tendría que parecer una estúpida orgía de bárbaros. Sobre estos puntos dolorosos hablamos mucho aquellos días y cuando la conversación venía a recaer en el estado de la opinión española respecto de la

guerra procuramos completar con los datos de nuestra observación personal los informes que ya tenían nuestros interlocutores; y esta labor no fué perdida.

Señalado queda también con eso cual fué el tono de nuestros discursos públicos. Por ejemplo en la recepción del Hotel de Ville, que en nuestro honor abría sus fastuosos salones por primera vez desde que empezó la guerra, y donde contestando a los discursos de M. Mithouard, Presidente del Consejo Municipal, del Sr. Presidente del Consejo del Sena, y de ambos Prefectos, el Sr. Gómez Ocaña leyó en francés y pronunció en castellano dos alocuciones que fueron aclamadas. Y así también en la *Société des gens de lettres*. Las afinidades literarias entre España y Francia, como delatoras de su proximidad espiritual, fueron tratadas muy lindamente en un discurso — demasiado breve, para mi gusto — de M. Pierre Mille, discurso escrito y leído con un amor hacia su asunto en verdad conmovedor; y por M. Decourcelles en una oración muy elocuente, muy documentada, en la que propugnó la necesidad de facilitar, por la frecuente comunicación intelectual entre los dos pueblos, los resultados que es lícito esperar de la comunidad de raza y proximidad geográfica. El Sr. Picón, al recordar en su respuesta los albores de su educación francesa, ofrecía un vivo ejemplo de esa compenetración espiritual.

Nuestras jornadas estuvieron siempre tan llenas que me sería imposible llevar este relato con todo pormenor. No haré, pues, sino mencionar nuestra excursión a Versailles, que nos ocupó un día entero, y donde la misión, dirigida por M. Nolhac, visitó con gran placer y provecho los museos, siendo luego recibida por la Municipalidad; nuestras visitas al hospital Thiers, al Val-de-Grace, Instituto Pasteur y a la *Obra* para los mutilados patrocinada por Mdme Geoffray. Cortos momentos pudimos dedicar a nuestros compatriotas que nos esperaban en la Cámara de Comercio, y al Hospital español de Neuilly, donde pudimos observar con placer de qué manera la acción española aporta a las obras de guerra una contribución estimable. Una visita a las fábricas de municiones, a donde nos condujo M. Hanotaux, nos permitió entrever la magnitud del esfuerzo industrial de Francia, y advertimos que eso que suele llamarse improvisación, y que no es sino rapidez para concebir y ejecutar, no está ni con mucho reñido con la perfección.

Dos palabras hay que decir de las solemnidades académicas mas importantes. Notable fué la sesión de las cinco clases del Instituto a la que fuimos admitidos y donde escuchamos un discurso en verdad admirable de M. Deschanel, leído además de un modo que no puede superarse. La misma noche, en la comida del Instituto, uno de los nuestros dió lectura de una carta de Cajal, en la que este ilustre maestro, después de recordar lo que en su formación científica debe a

Francia, hacía votos por el triunfo de su causa, que es la de la civilización y la del derecho. El Sr. Picón habló despues. Nuestras ideas y sentimientos — vino a decir el Sr. Picón — nos autorizan para representar el alma de la España histórica y el alma de la España contemporánea; y por España histórica entiendo no solo la España guerrera, sino también y sobre todo la España que ha contribuido al progreso de la humanidad. Con esta representación — añadía — venimos a traeros el homenaje de admiración que todo corazón noble y toda conciencia honrada os tributan hoy, en el momento en que Francia ofrece el más alto ejemplo de abnegación que puede dar un pueblo, y que es el resultado de las virtudes propias de los pueblos libres. La Historia reconocerá que habeis luchado por la libertad sin la que los pueblos se degradan y recaen en la barbarie.

Muy honorífica para la misión española fué tambien la sesión en la Sorbona. Después de un discurso de M. Croiset, el Sr. Martinenche leyó la conferencia de Menéndez Pidal en que el maestro, disertando sobre los caracteres de nuestra literatura descubre en ella un carácter popular y naturalista superior al de la literatura de otros pueblos europeos: esta gran manifestación e ingerencia del elemento popular se demuestra por la continuidad de un mismo tema poético a través de las edades, por el despojo que los temas tomados del extranjero sufren de sus elementos fantásticos y sobrenaturales, por la creación de un género como el drama nacional, que tiene muchos puntos de contacto con los géneros populares medioevales. Estudiando especialmente la epopeya, llega al resultado de que la epopeya francesa y española se han inspirado en ideales más humanos, más amplios, que la germánica, que poetiza más bien ideales individuales.

El Sr. Altamira habló después desentrañando el contenido moral que para nosotros tiene la palabra civilización y la importancia del cultivo de los sentimientos comparándola con la de la perfección de las técnicas desde el punto de vista del valor de la vida humana. Una recepción íntima se celebró después en la que el Sr. Rector y Mdme Liard nos hicieron los honores con amabilidad esquisita.

Y ya no me queda espacio para relatar otras fiestas y recepciones, como la de el Centro de Estudios franco-hispánicos, que tuvo para nosotros el atractivo especial que puede suponerse, la sesión musical con que nos obsequió M. Widor y en la que tuvimos el gozo de oir además al maestro Saint-Saëns, y las diversas comidas a que asistimos, como la del mismo Centro de Estudios, la del comité de recepción, en la que el Sr. Duque de Alba resumió en nombre de todos nosotros la profunda impresión que Francia nos había producido, y el gran banquete de la *Union française*, donde M. Bergson, con su elocuencia inimitable y la fineza de su espíritu sutil, y M. L. Barthou, el gran parlamentario, nos dijeron las palabras de despedida. Con ello

y con el almuerzo que ofrecimos a nuestros amigos, nuestra estancia en París terminaba oficialmente. Antes había ido la misión a ofrecer sus respetos al Sr. Arzobispo de París, visita que fué muy fructuosa, porque merced a la transparente sinceridad que unos y otros poníamos siempre en nuestras palabras quedó de manifiesto la realidad de la unión sagrada, no solo dentro de las fronteras francesas, sino también más allá.

II

El lunes 30 de Octubre, de mañana, partimos para el frente. Los Sres. Bernier y Marqueste, miembros del Instituto, nos acompañaban, así como M. Thamin, que tuvo la abnegación — nunca bastantemente agradecida — de venir con nosotros hasta las trincheras. Varios oficiales : los capitanes De Ganay, Bloch — Leroch y Chaumié, y el teniente Legendre, dirigían la expedición o ilustraban con sus explicaciones lo que íbamos viendo. En Epernay la comitiva se dividió en dos grupos; uno siguió hacia Chalons y Verdun y el otro ocupó los automóviles que debían conducirle hasta Reims. Hicimos un breve recorrido remontando las colinas cubiertas de viñedos que hay al norte de Epernay; cruzamos un bosque ya amarillo y medio desnudo por el otoño. La carretera, muy recta, se alargaba ante nuestra vista perdiéndose hacia lo lejos entre los árboles. Encontramos dos ó tres ginetes militares, un camión cargado de heno; fuera de esto, una gran soledad. El día era aun más triste que el camino. Nubes bajas corrían arrastradas por el viento; llovía a ratos. El cielo y el campo tenían el mismo color gris plomizo, desleído. En una revuelta de la carretera hicimos alto y nos apeamos de los coches que fueron a esperarnos más atrás, ocultos entre el follaje para no ofrecer blanco. Las lonas que, tendidas de un árbol a otro tapaban la carretera hinchábanse bajo el huracán como las velas de un navío. La lluvia nos azotaba el rostro y al avanzar resbalabamos en el barro pegajoso; así nos acercamos al borde de la calzada que corre por la falda de una montaña y hace allí una manera de balcón desde el que se mira un extenso valle. Todo estaba en quietud. A lo lejos las formas suaves y redondeadas de unas colinas cerraban el horizonte. « ¡ Allí están los alemanes ! » Nos dijeron. Unas rayas blanquecinas serpenteaban sobre el fondo del valle, ceñían casi a Reims y se alejaban hacia el este; eran las trincheras. De una aldehuela ocupada por los alemanes tenues columnas de humo, que el viento desgarraba, pugnaban por subir. En el centro del paisaje, indecisa entre la niebla, alzándose sobre el caserío de Reims, la masa negra de la catedral mostraba al cielo los muñones de sus torres mutiladas.

Reanudamos la marcha y nos pusimos velozmente en Reims. Unas

cuantas personas nos vieron cruzar la barrera; desde aquí hasta la plaza de la catedral, por las calles en ruinas, no tropezamos con ser viviente. Cuando, dejados nuevamente los coches, pudimos mirar a nuestro sabor, quedamos pasmados. La catedral parece mas alta, ahora que los edificios circundantes están demolidos; en el gran espacio libre que la rodea yergue su cuerpo de mártir, desgarrado, desollado, y ostenta sus llagas abiertas, sin defensa contra las injurias impías. El pueblo de piedra que se alojaba en las torres y en la fachada ha sido víctima del exterminio. No hay estatua que no haya padecido algún suplicio; decapitadas unas, descuartizadas otras, agugereadas todas, no queda de muchas sino un grosero bloque de piedra calcinada. Las columnitas frágiles muestran sus fustes rojizos hechos astillas. La intemperie acaba la obra del fuego y de la artillería; agriétanse las piedras y caen reducidas a polvo. Las dos torres han vertido su llanto de bronce sobre esta desolación. El metal derretido de las campanas ha ido cayendo gota a gota en lágrimas abrasadoras, hasta el suelo. En el interior el estrago es el mismo. Los relieves adosados al muro de la entrada han sido raídos por la metralla; las vidrieras acribilladas. Grandes agugeros abiertos en la techumbre y en los muros dejan pasar el sol y la lluvia. Y así se está la pobre catedral atenazada, como un cuerpo vivo al que todos los días le arrancan un pedazo de carne. Pocas horas antes de nuestra visita los proyectiles alemanes habían llegado hasta la catedral dándole una nueva dentellada.

La misma tarde hicimos una escapada a las trincheras. Fuimos hasta una colina que llaman, si no recuerdo mal, la *Butte du Tir*, y apenas llegados, mientras el comandante del sector nos saludaba, unas piezas del 75 que no pudimos descubrir, se pusieron a tirar alegremente, dándonos la bienvenida. Nos sepultamos en el *boyau* abierto en la tierra gredosa, escurridiza, y de zanja en zanja llegamos a la primera línea. La impresión ingenua de un profano es admirarse de la aparente fragilidad de estas defensas que, gracias a la organización, a la paciencia, a la astucia — sin hablar del valor de sus ocupantes — son impenetrables. Poco a poco fuimos dándonos cuenta de la complicada urdimbre que teníamos a la vista. Jugaron las armas. La artillería hizo fuego de *barrage;* los fusiles en batería dispararon; lanzáronse bombas, y las ametralladoras, armadas y montadas en un santiamen por unos soldados que surgían de un agugero, desgranaron en el silencio mortecino de la tarde sus rosarios de balas. Nosotros estábamos detrás de la alambrada, adonde habíamos llegado arrastrándonos como lombrices por un tubo empapado de barro viscoso. Acurrucados en un hoyo atisbábamos la línea alemana, queriendo descubrir un movimiento cualquiera, una señal de actividad, percibir una voz, un ruido... ¡ Nada !. Un silencio de muerte pesaba sobre el campo. A derecha e izquierda la trinchera francesa se alejaba retor-

ciéndose sobre el terreno, mostrando los bordes blancuzcos de sus zanjas. La aldea que descubrimos por la mañana estaba ahora junto a nosotros. Veíamos distintamente sus casas; con los gemelos explorabamos sus calles. ¡Nadie! Esta sensación de soledad y de silencio nos producía una gran angustia; pensábamos en los pobres soldados obligados a vivir meses y meses bajo tierra, como topos, vigilantes como serpientes, enervados por el acecho. Yo no sé qué tenía aquel rincón adonde ningún rumor del mundo vivo llegaba; hubiéramos querido estar allí días enteros. Nuestro guía, el comandante del sector, nos previno contra el exceso de curiosidad.

— No asomen ustedes la cabeza con el sombrero puesto — nos dijo. Podrían tirar.

Fué preciso volver, apesar de nuestro gusto. El viento había caído y la lluvia, haciéndose cada vez mas espesa, nos calaba, ponía las trincheras intransitables, formando un barro al que se pegaban los piés... y las manos. Retrocedimos. Otra vez los 75 hacían fuego y las balas pasaban sobre nosotros con el ruido de una tela que se rasga. Encorbados bajo el aguacero caminamos penosamente; íbamos dejando atrás los centinelas inmóviles, con su vista clavada en las líneas enemigas que se esfumaban en el crepúsculo. Un mar de fango cubría ya los senderos. Nos refugíamos por un momento en una casucha de tablas medio excavada en la tierra. Era el comedor de los oficiales. Allí nos sirvieron unas tazas de café y las bebimos con deleite, mirando a través de los vidrios de las ventanas los hilos de agua, un agua negruzca, como el suelo y el cielo ensombrecidos por la noche. El comandante del batallón nos ofreció el agasajo. Todos en pié, levantamos nuestras tazas. Este brindis sobrio y un poco original estaba sazonado por las emociones recibidas durante la jornada, de las mas fuertes de nuestra vida.

Por la noche hicimos el trayecto de Reims a Chalons, a todo correr de los autos, por caminos solitarios bordeados de árboles que un momento surgían en el haz de luz de los faros hundiéndose luego en las tinieblas. En Chalons, el General Gouraud nos recibió en su alojamiento y nos retuvo a cenar. Las horas que pasamos allí son de las más bellas de nuestro viaje. En el pequeño comedor, adornado con dibujos hechos por los soldados, los tonos claros de los uniformes ponían su nota alegre en torno de la mesa, servida con sencillez militar. Pronto se impuso a todos un mismo sentimiento fraternal. La conversación versó sobre la guerra. Contáronse episodios notables, proezas y rasgos de abnegación dignos de la inmortalidad. El acento grave con que las cosas eran referidas, la sobriedad en las palabras y en los gestos, el total olvido de sí mismos en que aquellos hombres vivían cumpliendo los deberes mas difíciles, como si realizaran la cosa más natural del mundo, nos daban una muestra del elevado temple

moral del ejército, del que teníamos ante los ojos una representación cabal. Profunda fué la impresión que en este sentido causó en nosotros el General Gouraud. Su alta estatura, la rigidez de su cuerpo, aumentada por la falta de un brazo, la gravedad del semblante, unas luengas barbas rubias y un rápido fruncir de cejas que marca una arruga honda en su frente, componen la figura más guerrera que se puede imaginar. Pero hay en la mirada de sus ojos azules — que se mojan cuando se le habla de Francia — una vislumbre de dolor, y en su voz una entonación conmovedora que descubren un gran corazón, no sólo forjado para los altos hechos de guerra, sino capaz también de compasión. Esta alianza de la aptitud militar con las mas suaves cualidades humanas, pudimos nosotros descubrirlas en aquel jefe, representativo del espíritu del ejército francés: y el que unas y otras puedan vivir juntas en los tiempos que corren, no constituye para Francia el mérito menor.

La visita a Verdún ocupó nuestra siguiente jornada. Cruzamos los campos de Chalons, la Argonne; muchos pueblos fueron quedando atrás donde eran más o menos visibles las huellas de la guerra: Sainte-Menehould, Souilly, Clermont-en-Argonne, que sólo conserva dos casas en pié. En un punto nos detuvimos a ofrecer nuestros respetos al General Nivelle, que muy amablemente se enteró de nuestro programa para el dia. La actividad militar, creciente a medida que nos acercabamos a Verdun, contrastaba con la lúgubre calma de Reims. Los caminos y los campos se cubrían de soldados, de caballos, de máquinas de guerra. Por la carretera, largas hileras de automóviles de todos los tamaños, cargados de tropas y de pertrechos, iban y venían. En las cunetas, grupos de soldados reposaban, todos fornidos, curtida la piel del rostro, llenos de barro, cubiertos con el capacete que les da no sé que aspecto de guerreros antiguos. Las columnas de infantería en marcha obstruían el paso, moviéndose pesadamente, chapoteando en el fango. En las lindes de los bosques las barracas de los campamentos parecían agazapadas, escondiéndose de los aeróplanos. Hormigueaba la tropa bajo los árboles, ocupada en sus faenas: lavar, cortar leña, limpiar los caballos. Algunos hombres se hacían la toilette al aire libre, mostrando su torso desnudo; otros: tendidos en la tierra, fumaban tranquilamente. Era, en fin, un tráfago vigoroso; la vida plena de la guerra, de la que no veíamos los horrores. Todos aquellos caminos canalizaban el fruto de la energía nacional, la absorbían, la chupaban, vertiéndola a pocos pasos de allí en el horno que la consumía sin agotarla. Ya próximos a la plaza comenzamos a ver depósitos de municiones; las cajas, en hileras superpuestas, hacían valla a los dos lados del camino; había también millares de proyectiles ya desembalados, con sus pulidos cartuchos de cobre brillando al sol. Un pelotón de prisioneros, lamentables, pasó junto a nosotros. Venían de Douaumont.

En Verdún, el General Dubois nos recibió en el subterráneo de la Ciudadela y nos hizo admirar una vasta instalación troglodita del siglo XX, es decir, con máquinas de vapor, electricidad, fábricas de harinas y pan, cuarteles y hospitales, que se ríe de todos los bombardeos. Allí fué donde el General, muy amable, nos dió de almorzar. Salimos luego al campo, por un portillo del muro exterior, y después de contemplar los efectos de las marmitas en una vasta pradera convertida en una criba, con hoyos enormes, llenos de agua, cuyos bordes se tocan, subimos a visitar la ciudad. Verdún es una inmensa ruina. Montañas de escombros bordean el Mosa, obstruyen el trazado de las que fueron calles, que los soldados van poco a poco dejando expeditas. Vense las casas reventadas, mostrando la devastación interior. En los dormitorios, en los comedores, en las cocinas, hay todavía huellas de la vida doméstica, bruscamente interrumpida por la catástrofe; muebles abiertos, armarios llenos de ropa, loza en los basares y en las repisas de las chimeneas. De los muros de un almacén de juguetes penden todavía las muñecas, los aros, los balones, delicia de la población infantil dispersa. Dos grandes edificios (El Banco de Francia y el Círculo Militar, según creo) muestran una integridad aparente; pero sólo conservan el caparazón : dentro es el caos. ¡ Que extraordinaria impresión de fuerza, de tenacidad feroz se recible delante de estas ruinas ! El corazón no se conmueve al contemplarlas, como en Reims; al contrario, parece que se inflama de orgullo. No es éste un lugar de tribulación. Cada una de las calles derrumbadas y los montones de piedras nos hablan en un lenguaje de epopeya. Un alma indomable alienta en ellas. El cañon francés, tronando en las inmediaciones, nos decía su cólera. Hé aquí porqué los escombros de Verdún, aunque los veíamos a la dulce luz de una tarde de otoño, no tienen el aspecto melancólico de las cosas muertas, sino una belleza torva, amenazadora, como la de un volcán que esparce a lo lejos el estrago con el propio fuego que le consume.

Desde la ciudad nos llevaron, atravesando zanjas y alambradas, a una batería contra los aeroplanos. Allí pudimos formarnos una idea, aunque incompleta, del insospechado poder de ese enemigo invencible que se llama barro. Para llegar a los cañones había que sumergirse, es la palabra, en unas zanjas cubiertas con ramas, y marchar sobre unas tablas flotantes en una pringue roja ¡ Era de ver el color de los soldados que servían las piezas ! Entonces pudimos dar crédito a lo que nos contaran sobre esa molestísima plaga. El fango invade las trincheras, las inunda, las embadurna, ataca a los soldados, los deglute, los inmoviliza ; casos han ocurrido de tener que cortar los vuelos del capote de los soldados para sacarlos de esa prisión ; casos en que los jumentillos enanos que hacen servicio de transporte por las zanjas han tenido que ser extraídos con cuerdas, después de sepultarse hasta

el vientre. Y así hay que batirse, y hacer funcionar los servicios, y conservar el buen humor; ¿ no es admirable ?

Las últimas horas de nuestra estancia en Verdún las pasamos en uno de los fuertes exteriores. Fué allí, asomados a la tronera de una caseta de mando, donde pudimos contemplar el campo, para siempre famoso, de la defensa. Veíamos a nuestros pies Verdún, y luego, siguiendo el curso del rio, los pueblecitos tan nombrados : Charny, Bras, Vacherauville, dulcemente asentados en el valle, en un ambiente de égloga, bajo la caricia del sol. En el fondo, la Côte-du-Poivre mostraba sus flancos reventados por los cañones, con las rayas blancuzcas de las trincheras y de los *boyaux*. La cresta de Douaumont, de una desnudez trágica, humeaba; copos negros ó azulados surgían de la tierra, flotaban pesadamente en el aire, íbanse luego aclarando, y, rompiéndose sus formas redondeadas, se disolvían ; pero otro y otro brotaba enseguida sin parar, como si el suelo respirara un aliento negro. Más frente a nosotros, otras colinas, coronadas algunas por filas de árboles, sufrían también el fuego o le devolvían. Imposible ver los cañones; pero descubríamos a veces un relámpago, el chorro de llamas que las piezas escupen. Y así la muerte volaba de un campo a otro, en una tarde tan bella, haciendo resonar los gritos de agonía en un escenario de pastoral. Ya anochecía cuando nos arrancamos de nuestra contemplación. Salimos a la carretera. Habia un globo en el aire, meciéndose sobre Verdún. Muy en lo alto, columbramos la motita negra de un aeroplano.

III

Después de nuestra visita al frente aun permanecimos dos o tres días en París : durante ese tiempo el autor de estas líneas tuvo la honra de ser recibido por el Sr. Ministro de Municiones, M. Albert Thomas, y por M. d'Eichthal en su gabinete de Director de la Escuela de Ciencias políticas. Abrigo la esperanza de que las conversaciones que sostuve con estos dos señores no quedarán sin fruto. Hechas con premura nuestras visitas de despedida, partimos para las últimas etapas de nuestro viaje : Toulouse y Bordeaux, dos nombres que nos son muy caros, porque van unidos en la obra de expansión y propaganda intelectual de Francia en España. Dos días no cabales pasamos en cada una de estas ciudades. En Toulouse, adonde llegamos acompañados por el Rector de la Universidad, M. Cavalier, que venía con nosotros desde Paris, toda la poblacion se asoció al recibimiento que las autoridades locales y la Universidad nos dispensaron. Si yo quisiera reducir a cuatro palabras nuestra impresión de aquella visita, diría simplemente : nos pareció que estábamos en nuestra tierra. No podría añadir más, so pena de ocupar muchas más páginas de las que en este

Boletín me están reservadas. Rápidamente fueron pasando ante nuestros ojos los tesoros artísticos que Toulouse guarda en el Capitolio, en el Museo, en la Basílica de Saint-Sernin. Recibidos en la *Société des Savants* con una solemnidad honrosísima para nosotros, visitamos también la Facultad de Letras, la de Medicina, el Instituto químico (hoy destinado a hospital), el Centro electro-técnico, donde tuvimos el placer de hallar una docena de muchachos españoles que allí cursan sus estudios. Una recepción en la Facultad de Derecho, donde el Sr. Rector Cavalier y M. Mérimée nos dijeron muy bellos discursos, fué lo mas culminante de las fiestas académicas a que asistimos. Los Sres. Altamira y Gómez Ocaña, aquél en francés, éste en castellano, afirmaron una vez mas, en nombre de la misión, la ardiente admiración que nos producía el pueblo francés, luchando por un ideal de civilización que es también el nuestro.

Lo mismo en estas recepciones que en los banquetes ofrecidos a la misión española por la Universidad y la Municipalidad, el Sr. Prefecto del Alto Garona, el alcalde, los diputados Bedouce y Prévot, el rector, los decanos y muchos profesores, nos prodigaron las pruebas más inequívocas de amistad sincera. Y como estábamos en una ciudad emporio del Arte, fueron nuestros artistas, Blay y Bilbao, los que llevaron la voz de todos en tales momentos. En Toulouse hallamos, además, uno de los ejemplos más asombrosos del esfuerzo militar de Francia : la fábrica de pólvora, de la que me había hablado con legítimo orgullo M. Albert Thomas. Pero lo característico de nuestra permanencia en Toulouse fué, como queda indicado, la popularidad de que gozábamos. Uno de los periódicos locales encabezaba su informacion con estas palabras en castellano : « ! Salud a nuestros amigos de España ! » Esta delicada atención de emplear nuestra propia lengua para recibirnos simboliza muy bien la perfecta compenetración espiritual en que hemos vivido con los tolosanos durante dos días. Y no quiero olvidar la impresión gratísima que nos produjo el observar que los discursos que hicimos en castellano eran comprendidos como si tuvieramos un auditorio español. En fin, nuestra emoción fué insuperable al asistir una noche al teatro. La concurrencia que llenaba la sala, no hacía, al aplaudirnos, más que exteriorizar sus simpatías hispanófilas. Después que la orquesta tocó la Marcha Real y la Marsellesa, Francia y España fueron vitoreadas al mismo tiempo, y sus banderas aparecieron enlazadas, ondeando sobre el público que puesto en pié las aclamaba. ¡Inolvidable Toulouse, *tierra de amigos*! Cuantos alcanzan la fortuna de verte son para siempre y dondequiera pregoneros de tu belleza, de tu laboriosa vida, de la fecundidad de tu espíritu y de las gracias elegantes de tu hospitalidad.

Muy mermada llegó a Burdeos la misión española. Unos, por enfermedad, habíanse vuelto a España desde París ; otros, por

apremiantes deberes de sus cargos, emprendieron el regreso desde Toulouse; muy contra la voluntad de todos, sólo cuatro de los individuos de la misión pudieron detenerse en Burdeos. No quiero entristecer a los compañeros que forzosamente nos abandonaron contándoles lo mucho que se perdieron. Cierto que dedicar tan sólo día y medio a la visita de una ciudad como Burdeos era condenarse a no arrojar sobre multitud de cosas interesantes más que una ojeada que le encienda a uno el deseo de volver; y era también poner en grave aprieto la buena diligencia y dotes de organización de nuestros guías. Ellos cumplieron como buenos; tanto, que es difícil llenar mejor ni de modo más placentero horas tan cortas; pero si fueron insuficientes para conocer cuanto en Burdeos haya de admirable, no así para la efusión de nuestra amistad: un apretón de manos, bien fuerte, pronto se da; y un gesto de esta índole ha sido nuestro paso por Burdeos: rápido, pero de una fuerza demostrativa eficaz. Visitamos la Universidad, el Museo Colonial, la Cámara de Comercio. Al último de todos nosotros le fué fácil en estas recepciones hacerse intérprete de los sentimientos de la misión entera, así de sus individuos presentes como de los ausentes, porque no hacía más que recordar las observaciones reconfortantes recogidas durante dos semanas y hablaba con la abundancia de su corazón. Una excursión al puerto y a sus poderosas instalaciones nuevas nos ocupó durante una mañana; antes habíamos recorrido — con demasiada prisa, por desgracia — algunos de los monumentos arquitectónicos más importantes de Burdeos y el Museo arqueológico. En las suntuosas comidas a que fuimos invitados por la Universidad y por el Municipio, a las que asistió el Sr. Prefecto de la Gironda, los discursos del Sr. Alcalde, del Sr. Thamin, y de M. Cirot, como más tarde el de M. París en el almuerzo de despedida que nos ofreció la Escuela de Estudios Hispánicos, pusieron digno coronamiento a las incontables muestras de simpatía que por todas partes habíamos ido recogiendo. La vehemente oratoria de nuestro compañero De Buen se acomodó de modo perfecto a nuestros sentimientos de aquella hora. El Sr. Rector, no contento con habernos dejado escuchar una oración magistral en el banquete de los universitarios, nos ofreció, momentos antes de la partida, unas palabras de elogio para cada individuo de la misión, palabras más amables que justas, pero que no por venir inspiradas casi solamente en su fina voluntad hacia nosotros, se las agradecimos menos. En fin, recibimos en Burdeos una prueba de estimación que nos obliga mucho. La Academia Nacional de Ciencias, Bellas Letras y Artes (de Burdeos) nos otorgó el título de miembros no residentes. Aceptamos con júbilo una distinción tan alta, mirándola como una especie de adopción espiritual que nos colma de orgullo. Ella nos unirá aun más estrechamente a la obra de los centros intelectuales de Burdeos, que tiene

siempre títulos especiales para la devoción de un español, porque en esta ciudad, como en el otro hogar de hispanismo que habíamos visitado, se encuentran, además de numerosas gentes que aman a España, otras que, sobre eso, consagran a estudiarla su vida entera. Por todo ello, y por mucho más que he pasado en silencio, me complazco en enviar, desde aquí, a todos nuestros buenos amigos la expresión de nuestra viva gratitud.

IV

Siempre he tenido la creencia de que cuanto concierne a la aproximación franco-española, aun circunscrita a la acción moral e intelectual, camina con retraso. Así tuve la osadía de decirlo en el banquete que en el Hotel Palace, de Madrid, se celebró hace seis meses en honor de la misión francesa que entonces nos visitaba. Y esa apreciación, que pudo parecer inspirada tan sólo por mi amistad impaciente, se ha robustecido ahora, en cada etapa de nuestro viaje por Francia. Ante las protestas de amistad que mutuamente nos hacíamos, ante la perfecta identidad de miras que descubrimos, pensé yo muchas veces : Estas cosas tan bellas y tan sinceras, hace ya tiempo que debieron haberse dicho y, doblada la página, deberíamos estar ahora en plena acción. Pero ya que nos hemos dejado sorprender por los sucesos en una actitud puramente contemplativa, aprovechémonos de nuestro viaje, que ha concluído de romper el hielo, y procuremos recuperar el tiempo perdido.

Una acción común es necesaria para eso, con plena conciencia del fin que se persigue y del valor y eficacia de los medios que se utilicen. De otro modo, la confusión y el cansancio no tardarían en producirse, y con ellos, el fracaso. Discurriendo sobre este mismo tema el Sr. Imbart de la Tour decía : « Dirijámonos ante todo a las ideas. » Sin duda. Pero si mi ilustre amigo lo permite yo tendría que añadir : y a los hombres también. Digo a los hombres como instrumentos activos y elementos organizadores, para poner en práctica esas ideas. Se trata, pues, de averiguar qué ideas deberán agitarse y cuales hombres deberemos captar como más propicios a nuestra obra.

Hay que hacer aquí una distinción importante. De un lado no puede olvidarse que la parte mayor de la opinión española actualmente favorable a Francia, era ya francófila antes de la guerra. De otro hay que considerar que la justicia evidente de la causa francesa ha atraído a su campo un cierto número de gentes que no fueron antes amigos suyos. Los primeros representan en España toda la opinión liberal, en la acepción más amplia del vocablo, que no debe confundirse con ciertas divisas políticas bastante ajadas por el uso. Son amigos de Francia, no solo por la atracción que en general ejerce el genio francés,

sino también por adhesión deliberada a un cierto giro del pensamiento que, por razones históricas, geográficas y lingüísticas, sólo de Francia podíamos recibir. Son los herederos y representantes de todos los que, a partir del siglo XVIII, trabajaron por colocar la vida española en los cauces de libertad y progreso por donde ha corrido la historia de los pueblos europeos en todo ese tiempo. Los segundos — cuya importancia numérica no puedo precisar, pero cuya existencia es notoria — son todos los que, desviados del primer grupo en tiempos normales por su orientación ideal, vieron conturbada su conciencia por el conflicto europeo y se pusieron a examinar honradamente sus antecedentes y causas; hallaron que Francia era víctima de una agresión, e hicieron votos por su triunfo como una reparación debida a la justicia. Esta distinción entre ambos grupos es capital, no sólo para entender el momento presente, sino para fundar el porvenir. La masa liberal es francófila de *Francia entera;* quiere que esta nación se salve por la victoria, tal como es, con la numerosa variedad de matices que enriquecen su vida moral. Los otros han fallado escrupulosamente en el gran litigio europeo como se falla un pleito, oídas ambas partes y en vista de la prueba documental aportada; pero no son quizás extraños a la esperanza de que la guerra forje una Francia nueva, tal como ellos la sueñan, menos distanciada de su manera de pensar. La consecuencia es que la base duradera, sólida, para fundar una inteligencia que abarque no sólo el día presente sino los futuros se encuentra en el primero de los grupos de que vengo hablando. Fuertemente adherido a la causa francesa en la guerra, sabe, igual que el otro, de qué parte está la razón, pero sabe también que Francia además de tener razón tiene otras cosas, anteriores al conflicto presente y que perdurarán una vez acabado. Su amor a estas gracias espirituales forma parte de su vida personal; y se persuade que el haberlas poseído es lo que permitió a Francia adoptar frente a la posibilidad de la guerra y frente a la guerra misma, una actitud que la justifica plenamente. Sobre estas bases deberá cimentarse aquella acción común de que yo hablaba. Cuanto se emprenda fuera de ellas será estéril o acaso perjudicial por una de estas dos causas: o por no hallar un terreno suficientemente preparado para recibir la simiente, o por ir en contra de lo que ha constituido siempre en España la razón de la francofilia.

He oído a bastantes franceses lamentarse de la poca difusión que las noticias y conocimientos exactos relativos a España alcanzan en su país. Es justo que nosotros digamos que tampoco en nuestra patria estamos, en general, mejor informados respecto de Francia. Se impone, pues, una campaña de divulgación recíproca, que vaya creando en torno de las obras de aproximación de cualquier índole: científica y universitaria, comercial e industrial, y en su día, política,

una especie de atmosfera respirable que las permita vivir con lozanía. La norma general de esta propaganda debe ser la sinceridad. No podemos disimularnos nada los unos a los otros. Si ciertas particularidades del carácter español pueden parecer extrañas a los franceses, lo conveniente será, no ocultarlas sino explicarlas para conocer su significación y verdadero alcance. Si ciertos hechos y rasgos de la vida francesa, sobre todo en el orden político y moral, que llegan al público español en fragmentos descabalados, pueden resonar excesivamente en nuestro ambiente y parecer chocantes, no hay que disimularlos o sustraerlos al comentario libre, sino completar la información suministrando a la opinión española los medios necesarios para colocar esos hechos en su ambiente propio y dentro del cuadro de las relatividades que los avaloran. La mejor manera de combatir ciertas campañas tendenciosas no consiste, precisamente, en darles la razón. Antes de la guerra se había hecho cundir la especie de que Francia era un país de decadencia y de indisciplina. Algunos franceses impresionables lo decían también. Los que mirábamos a Francia con serenidad, les hicimos a ellos y a su país la justicia de no creerlos. Cuando la guerra estalló y Francia dió al mundo el ejemplo de abnegación que estamos viendo, comenzaron a hablarnos de un renacimiento de las virtudes cívicas, como si hubieran estado amortiguadas o tenidas en secuestro en los días de la paz. Tal vez se pretendía con eso apagar las alarmas de una parte de la opinión española. Pero se olvida así la verdad capital, la verdad que los españoles amigos de Francia se esfuerzan por inculcar en el ánimo de sus compatriotas, o sea la continuidad del esfuerzo del espiritu francés, que ostenta ahora las virtudes propias de la guerra, como antes había mostrado las que pertenecían a un estado de libertad y de paz. Justamente por haber sido Francia lo que fué desde hace medio siglo, puede ahora remontarse a tan sublime altura sin renegar de sí misma. Tal es nuestra convicción. Y no quiero otra prueba que la ofrecida por la juventud francesa, educada y formada en esos años que para algunos son de infausto recuerdo.

Me parece innecesario advertir que no se trata tampoco de canalizar la amistad francesa en provecho exclusivo de un partido; así lo hicimos constar dondequiera en nuestro viaje, y singularmente en la recepción que la *Gran Logia*, de París, dispensó a algunos de los que figuraban en la misión española. Alli fué donde quedó bien a las claras nuestro deseo de que, debiendo contribuir la aproximación franco-española a la prosperidad y al bienestar de ambos países, se evite, al realizarla, el daño de introducir el desconcierto entre los españoles fundamentalmente francófilos por el empeño de conquistar ciertas porciones de la opinión peninsular que por ahora son inabordables.

MANUEL AZAÑA,
Secretario del Ateneo de Madrid.

Les Académiciens espagnols à Toulouse.

Les relations que Toulouse a nouées avec l'Espagne sont trop anciennes et trop étroites pour qu'elles puissent à aucun moment se rompre. Sur le point d'entreprendre en France un voyage qui, par l'éclat des réceptions et les circonstances tragiques de la guerre, devait rester mémorable, plusieurs membres de la mission espagnole voulurent bien se souvenir de l'échange de bons offices et de la cordiale collaboration qui les attachait depuis longtemps à Toulouse. Aussi, lorsque M. Ellen-Prévot, député et adjoint au maire, et M. le recteur Cavalier les invitèrent, au nom de la Ville et au nom de l'Université, à visiter Toulouse, ils acceptèrent avec un bienveillant empressement, qui double le prix de leur visite.

La délégation, accompagnée depuis Paris par M. le recteur Cavalier, arriva à Toulouse le vendredi matin 3 novembre 1916. Elle comprenait: M. Rafael Altamira, M. Gómez Ocaña, M. Odón de Buen, M. Gonzalo Bilbao, M. Miguel Blay et M. Manuel Azaña. M. Ramón Menéndez Pidal et M. Américo Castro avaient exprimé leurs regrets d'être contraints par l'état de leur santé de rentrer directement en Espagne.

Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer toutes les réceptions et visites qui ont marqué le séjour des Académiciens espagnols. Qu'il suffise de dire que les hôtes de Toulouse ont trouvé dans l'empressement des autorités locales une preuve du plaisir avec lequel ils étaient reçus. M. Lucien Saint, préfet de la Haute-Garonne, M. Jean Rieux, maire de Toulouse, MM. Bedouce et Ellen-Prévot, députés, ont tenu à leur faire personnellement les honneurs de la cité. Car les académiciens espagnols n'ont pas visité seulement à Toulouse la cité universitaire et académique. celle qui déjà recevait de l'Espagnol Martial l'épithète de « Palladienne », ainsi que M. Cartailhac l'a rappelé au seuil de l'hôtel d'Assézat, où toutes les sociétés savantes s'étaient réunies pour fêter leurs confrères dans ce cadre incomparable; ils ont vu encore la cité industrielle et guerrière qui dans la plantureuse vallée de la Garonne a miraculeusement surgi à l'appel de la patrie en danger. Dans les ramiers du grand fleuve, où naguère les poètes et les artistes abritaient leurs rêveries, comme si dans ce site propice l'ombre de Clémence Isaure devait leur apparaître et leur dévoiler ses secrets, à la place des peupliers brûlés par les émanations d'une chimie savante, s'alignent maintenant les pavillons innombrables de la poudrerie, où Français et Françaises, Annamites et Sénégalais manipulent avec une dextérité prudente de formidables explosifs. A l'Arsenal, au Polygone, le spectacle d'une activité analogue a été offert à nos visiteurs, et dans la ville entière, dans le frémissement de la foule, dans

la densité chaque jour accrue de la population, dans le passage incessant des convois automobiles, ils ont saisi sur le vif la transformation que la guerre a imposée à la France et dont Toulouse, d'agricole devenue industrielle, est un des plus remarquables exemples.

Pour avoir complété par des traits nouveaux les traits anciens de sa physionomie, Toulouse n'en reste pas moins fidèle à ses traditions, parmi lesquelles se place le goût et la pratique des études hispaniques. M. le recteur Cavalier et M. Ernest Mérimée, directeur de la section toulousaine de l'Institut français, ont insisté sur ce point avec force à la séance universitaire qui, en présence d'un public très nombreux, a réuni autour des délégués espagnols les professeurs de tous les établissements d'enseignement. A Toulouse a été fondée en 1886 la première chaire de langue et de littérature espagnoles qui ait existé dans une Université française. De Toulouse sont partis les premiers étudiants et les premiers professeurs qui soient allés recevoir et donner des leçons en Espagne. La fondation de l'Institut français d'Espagne, pour laquelle l'Université de Bordeaux s'est cordialement associée à l'Université de Toulouse, était l'aboutissement naturel du mouvement qui, depuis plus de vingt-cinq années, entraînait maîtres et élèves vers une collaboration toujours plus étroite avec leurs collègues et leurs camarades d'outre-monts.

Cette collaboration s'étendra dans de nouvelles directions. M. Rafael Altamira, dans le discours si ingénieux et si vivant qu'il a prononcé en français à la séance universitaire, a voulu sortir des généralités : « Il faudra, a-t-il déclaré, que des professeurs français viennent dans nos salles de conférences former et instruire nos étudiants, tandis que des professeurs espagnols formeront et instruiront les vôtres. » Et M. le recteur Cavalier, prenant acte de cette invitation, s'est engagé, au nom de l'Université de Toulouse, à y répondre dès que la paix, rétablie par la victoire, rendra libres pour les travaux de l'érudition les professeurs et les étudiants retenus aux armées. Mieux encore : dans le domaine de l'art, dans le domaine de la science et de l'industrie, France et Espagne doivent s'entr'aider par un enseignement mutuel. La villa Velázquez, qui serait à Madrid le pendant de la villa Médicis à Rome, et dont M. le recteur Cavalier a rappelé le programme, offrira aux artistes français un asile de méditation et de travail, tandis qu'à Bilbao ou à Barcelone l'ingénieur et le commerçant verront vivre et se développer une Espagne nouvelle, riche par ses mines et ses torrents, par l'endurance de ses ouvriers, par la variété de ses entreprises.

Ces projets se réaliseront par l'effort commun et soutenu des Universités françaises que leur situation géographique prédestine à réserver à l'Espagne une part de leur activité. (Dès à présent, n'est-ce

pas un étudiant espagnol qui, à l'Institut électrotechnique, a souhaité la bienvenue aux Académiciens espagnols?) Mais l'espérance de l'avenir ne doit pas faire oublier la tragique réalité qui depuis près de trente mois fait peser sur la France pacifique le poids d'une guerre inexpiable. Les hôtes de Toulouse, qui avaient été, le 30 et le 31 octobre, les hôtes de Reims et de Verdun, ont tenu, dans leur visite, à ne pas oublier les morts. Au moment du départ, avant de gagner la gare, ils se sont rendus au cimetière où, dans des tombes alignées comme pour une parade, dorment les soldats morts pour la patrie. C'était l'heure où le soleil déclinait : du haut de la colline funèbre, la cité des vivants apparaissait à peine, enveloppée dans un brouillard doré. Les Académiciens espagnols déposèrent sur les tombes des brassées de fleurs, et tandis que M. Gonzalo Bilbao s'agenouillait humblement sur cette terre sacrée, M. Altamira, profondément ému, prononça de simples et inoubliables paroles. A ce moment, d'un groupe de femmes en deuil, mères et épouses, qui étaient venues là pour pleurer et se souvenir, un cri timide s'éleva : « Vive l'Espagne ! » Et d'un même mouvement, se tournant vers elles et s'inclinant, les hôtes de la France répondirent : « Vive la France ! »

Ainsi s'acheva la visite des Académiciens espagnols à Toulouse; elle ne pouvait avoir plus noble ni plus émouvante conclusion.

H. M.

Les Académiciens espagnols à Bordeaux.

Discours de M. Thamin.

Messieurs,

Quand j'ai appris qu'une mission d'académiciens espagnols viendrait en France, je me suis réjoui comme tous les Français; mais, à la différence de ceux dont la joie devait rester muette, je pensais bien que cette mission ne passerait pas par Bordeaux sans que j'aie à lui adresser un discours. Ce discours, je vous l'aurais peut-être en effet adressé si vous vous étiez arrêtés ici, il y a quinze jours. Mais quinze jours de vie en commun l'ont rendu inutile, et je ne le prononcerai pas.

Je comptais vous dire — comme Clémenceau dit aux parlementaires anglais : Nous vous attendions depuis Crécy, — nous vous attendions depuis Rocroi, depuis Saragosse; car il y a des façons de se battre qui préparent et prédisposent à l'amitié, tandis que d'autres n'engendrent que la haine et le mépris. Je comptais vous dire surtout : nous vous attendions depuis deux ans. Car nous avions

échangé, entre professeurs au moins, de tels témoignages d'amitié qu'il nous paraissait contraire à cette amitié, quelles que fussent les exigences de la politique, que vous restiez des spectateurs impassibles des coups échangés, que vous restiez indifférents au sang si proche du vôtre qui coulait à flots. Vous nous aviez écrit des lettres privées ou collectives, quelques-unes très belles. Mais une visite est plus qu'une lettre, et une visite de quinze jours est plus qu'une visite. Elle s'appelle un séjour, et on ne la fait ainsi durer que chez des parents ou des amis très chers.

Je voulais vous dire aussi, car c'est une dette que j'ai contractée envers vous, que c'est chez vous, plus qu'en France même, à force de vous l'entendre invoquer par vous-mêmes, que j'ai pris conscience de notre fraternité latine. Plus facilement accessible à d'autres civilisations, notre pays a trop longtemps oublié peut-être ses affinités propres, telles qu'elles résultent de l'histoire. C'est chez vous, c'est de vous que, personnellement, je les ai rapprises. Et il nous en eût coûté d'autant plus, dans l'Europe de demain, où qui se ressemble s'assemblera, si l'Espagne avait manqué à l'appel fraternel des autres membres de la famille latine et était restée à part des groupements futurs. L'âme latine n'est pas faite seulement d'aspirations, mais de répugnances. Le plus espagnol de nos poètes, Victor Hugo, oppose deux guerriers, le père et le fils, et, avec eux, deux méthodes de guerre. Le père guerroie à l'ancienne mode, qui est de garder l'honneur pour loi, et de rester clément pour les faibles. Avec le fils, qui se croit plus moderne, sans doute,

« On a pour s'attaquer des façons tortueuses
Et sûres, dont le Cid certes n'eût pas voulu,
Et que dédaignerait le lion chevelu. »

Ce fils viole, incendie, et surtout il vole et compte des profits. Le poète ajoute :

« Et c'est pourquoi le père a souffleté le fils. »

Quelque chose souffrait en nous, et le monde ne nous semblait pas dans l'ordre, tant que la chevaleresque Espagne n'éprouvait pas de certains dégoûts, et comme la démangeaison de pareils soufflets.

Enfin, nous l'avouons sans fausse honte, nous tenions beaucoup à votre amitié, et à votre approbation dans le conflit présent, pour certaines raisons qui vous font honneur. Il y a des hommes dont l'amitié constitue une noblesse. Il y a de même des nations avec lesquelles il fait bon frayer. Il y a des peuples nobles. Il y en a d'autres, quelle que soit leur fortune dans l'histoire, qui resteront des manants, des par-

venus, des « coursi » comme vous dites, je crois, parmi les peuples. C'est parce que l'Espagne est une nation noble que nous la voulons avec nous, sans pensée d'utilité immédiate, mais pour la satisfaction de notre conscience — et de la sienne.

Voilà, Messieurs, quelques-unes des choses que je voulais vous dire. et que je ne vous dirai pas. Vous avez vu la France, et cette vision dont vous vous êtes empli les yeux, vaut mieux que tous les discours. Vous avez vu à Versailles la France du passé, à Versailles où nous avons retrouvé des souvenirs communs. Vous avez vu partout la France du présent et son effort multiple, infini, quoique croissant toujours. Vous avez visité les lieux où se fabriquent les engins de mort et ceux où l'on s'ingénie à en réparer les effets. Paris a retrouvé quelque coquetterie pour vous recevoir, s'il n'a rien changé à la sombre gravité de ses soirs, qui contraste avec la joyeuse prodigalité de lumière dont vous aviez le souvenir. Je dois même vous dire que le Paris que vous avez vu ne ressemble pas tout à fait à celui que je vois chaque fois que j'y vais. Je n'avais jamais autant dîné pour ma part chez Ritz et chez Meurice. Mais vous ne vous y êtes pas trompés, et M. Altamira nous disait éloquemment que notre sérénité lui apparaissait comme un des aspects de notre force même. Quoiqu'elle ne se soit pas montrée à vous, vous avez deviné la France qui souffre, et certains gestes, certains regards, ou encore la noble invocation de M. Picon à la femme française nous ont prouvé que vous saviez voir au delà de ce qu'on vous montrait, et que rien de français ne vous était étranger. Cette communion constante de nos âmes s'est achevée au front. Nous avons eu le bon esprit de fêter votre arrivée par une victoire, et vous l'avez faite un peu vôtre, par la large part que vous avez prise à notre joie. Quand, au bruit du canon, vous vous exerciez à distinguer les départs des arrivées, il est advenu que l'un de vous a parlé de *nos* canons, et cela spontanément, sans même s'apercevoir que, par ce possessif, il violait quelque peu votre neutralité.

Vous avez salué avec respect nos généraux. Vous avez admiré nos soldats. En passant devant les champs catalauniques, vous avez senti dans l'amitié d'aujourd'hui le frémissement de l'alliance d'autrefois. Vos genoux ont fléchi avec les nôtres devant le portail de Reims, et devant Verdun détruit votre pitié fut telle, que l'un de vous, qui avait devancé d'un jour dans la malheureuse et glorieuse cité l'équipe de visiteurs dont je faisais partie, me disait à moi, Français : « N'y allez pas, c'est trop cruel. » J'y suis allé cependant, avec quelques-uns d'entre vous, et quand on a fait ensemble ce pèlerinage, on est, n'est-ce pas, Messieurs, de la même religion, où il entre de l'horreur et de l'admiration, et pour ceux qui ont tant souffert, et pour ces ruines victorieuses des sentiments qui dépassent le ton ordinaire des sentiments humains.

Messieurs, vous retournez en Espagne. Nous ne vous demandons pas de rester semblables à vous-mêmes, tels que vous vous êtes montrés à nous, car de cela nous sommes sûrs. Nous vous demandons de faire que le plus grand nombre possible de vos compatriotes vous ressemblent, afin que nous puissions appliquer à l'Espagne entière la chère image que nous gardons de vous, celle d'une Espagne frémissante et vraiment fraternelle.

Vous avez été près de nous des ambassadeurs espagnols, comme un journal d'ici vous appelait hier. Une autre fois, on vous a appelés ici encore des grands d'Espagne. Cela flatte les hommes d'étude et de pensée que nous sommes, que les hommes d'étude et de pensée que vous êtes aient été reçus chez nous, comme vous l'avez été, et que ces titres aient pu leur être décernés. Cela est de bon augure pour nos professions communes.

Mais entre tous les intellectuels de France, ceux de Bordeaux ont des raisons particulières d'être fiers. L'intercambio a été pratiqué entre Bordeaux et vous d'abord, et vos conférences de la Sorbonne me faisaient faire un retour plein de complaisance vers celles que nous avons eu l'orgueil d'entendre ici. L'Université de Bordeaux, et aussi celle de Toulouse, dont je salue ici le représentant, ont fraternisé les premières avec vos Universités. Il semble qu'ici, dans l'amitié franco-espagnole, notre commune frontière et nos relations de tout ordre mettent quelque chose de plus intime, de plus étroit et comme un degré de parenté de plus. Au moment de nous séparer, nous avons la consolation de nous sentir très proches les uns des autres.

Messieurs, vous avez bu souvent à la victoire de la France. Il ne m'appartient pas, à moi, Français, vous, Espagnols, étant présents, de porter ce toast, mais je boirai à la grandeur de l'Espagne, unie à celle de la France. Je boirai à tous les vœux de l'Espagne, sûr que la victoire de la France est l'un d'eux.

LA MAIN DE L'ALLEMAGNE
EN ESPAGNE

(Coupures de Journaux)

I. Amitié hispano-allemande.

Dans la note que j'ai publiée ici il y trois mois[1], j'ai tâché de réagir contre cette opinion, alors assez répandue en France, que le public espagnol était contre nous à peu près unanimement. J'ai voulu montrer en gros quelle était l'orientation de ce public et de la presse qui le conduit; c'était comme une note documentaire à la relation que M. Imbart de la Tour donnait, dans le même fascicule, sur le voyage des Académiciens espagnols.

Ce que j'ai dit, à savoir que l'élite est pour nous, j'ai eu la satisfaction de le voir documenté à son tour et confirmé par d'autres témoignages, en particulier par un article de *La Dépêche* (30 décembre 1916), signé J.-Félicien Court. L'auteur s'est fait expliquer par un membre du Parlement espagnol, M. Augusto Barcia, comment il se fait que lui et tant d'autres intellectuels qui ont étudié en Allemagne sont précisément francophiles :

« Comment cela s'est-il fait? Comment ces hommes réfléchis, qu'on pouvait considérer comme des produits de la kultur, pour employer une expression devenue courante, se sont-ils retournés d'emblée contre une nation qui leur fut réellement hospitalière? L'explication de cette attitude est facile. A leur arrivée en Allemagne, les étudiants espagnols furent frappés de la méthode, de la discipline, de la subordination hiérarchique qui régnaient partout et pour tout. Il n'est pas un Latin qui n'ait éprouvé, de prime abord, cette impression admirative. Mais, le temps aidant, on s'aperçoit que la fameuse organisation germaine a un caractère absolument despotique, qu'elle bride toute initiative hardie, qu'elle oppresse les individualités, qu'elle réduit l'homme à l'état de machine. On constate ensuite les méfaits d'un

1. *Bull. hisp.*, t. XVIII, 1916, p. 194. Je dois signaler la publication en un volume sous le titre *L'Espagne et la guerre* (Bloud et Gay, Barcelone) des articles parus dans le *Correspondant* en octobre 1915 et qui sont une des meilleures choses qu'on ait écrites sur l'Espagne à propos de la guerre actuelle. L'anonymat gardé par les auteurs n'enlève rien à la valeur de leur documentation.

militarisme sans frein, d'un caporalisme qui a tout envahi. L'admiration fait place à un sentiment tout autre, et si l'on continue à penser que l'esprit d'organisation représente indubitablement une force, si l'on peut désirer qu'il pénètre un peu notre génie latin, on n'a plus aucune illusion sur la valeur d'une méticulosité qui veut passer pour de la science et d'une conception de l'ordre qui aboutit à la destruction de la liberté. Ce désenchantement, les Espagnols qui vécurent là-bas le connurent. Ceux qui, malgré leur affection pour la France, avaient gardé quelque sympathie pour l'Allemagne, furent complètement édifiés par la ruée odieuse sur la Belgique et sur votre patrie. Ils passèrent tous dans le camp des francophiles sans la moindre hésitation. »

La plupart étaient d'anciens élèves de Francisco Ginés de los Ríos, qui leur recommandait l'étude de l'Allemagne, de ses philosophes, de ses méthodes. Mais cet homme droit avait une notion de la justice absolument incompatible, dans les circonstances actuelles, avec la germanophilie. Il leur eût lui-même donné l'exemple en anathématisant les méthodes politiques et militaires de l'Allemagne.

Ce que j'ai dit, je le maintiens donc sans crainte; et ce n'est pas le prétentieux volume publié depuis sous le titre de *Amistad hispano-germana* qui le ruinera, au contraire. Il s'agit d'une liste de soi-disant intellectuels germanophiles. Il y a là, je l'avoue, des noms, même des noms d'amis, que je regrette d'y voir. En particulier celui de Benavente (auteur du Manifeste mis en tête), parce que c'est un homme de grand talent, et qui a l'habitude tâter le pouls au public espagnol. (Il faut bien dire pourtant qu'en ce moment il subit une éclipse et se dégoûte de ce même public, qu'il sent s'éloigner de lui : la faute en est-elle à ses dernières œuvres, *Campo de armiño*, *La propia estimación*, *Collar de estrellas*, qui sont loin d'être des succès?)

Benavente et quelques autres à part, dont je ne chercherai pas ici à rabattre la valeur, je ne vois pas en quoi ces listes d'inconnus pourraient donner le change. Pour cela, il faudrait d'abord que tous les Pérez ou Sánchez qui y figurent fussent un peu mieux distingués entre eux et identifiables; il faudrait aussi que le titre d'universitaire, *catedrático* ou *doctor en letras*, celui d'ecclésiastique, ou de médecin, ou d'avocat, impliquât logiquement et nécessairement la qualité d'intellectuel. Je constate en revanche l'absence de tant de noms illustres! Évidemment, ils seront fiers, les signataires de ce document (qu'ils ont peut-être bien signé avant qu'il fût rédigé), de se voir alignés dans un volume où les portraits de Guillaume II et d'Alphonse XIII s'embrassent figure contre figure. Mais leur procession sous la bannière allemande n'en impose que par sa longueur. Encore y en a-t-il déjà qui se défilent ou qui déclarent nettement qu'on les a trompés (voir le *Lepanto* des 3, 17, 24 et 31 décembre); et il nous serait facile

de mettre en route une théorie au moins aussi longue, et vraiment un peu plus brillante[1].

En ce qui concerne le clergé, il n'est pas contestable, je l'ai dit, que la masse nous est hostile. Mais nous avons pour nous beaucoup d'hommes remarquables. Le plus en vue est l'archevêque de Tarragone, D. Antolin López Peláez. On a eu connaissance par les journaux de l'interview que lui a prise le correspondant du *New York Herald*. C'est vraiment un texte à recueillir, et le *Bulletin hispanique* doit à son programme de revue française consacrée à l'Espagne de le conserver et de contribuer à le répandre :

Naturalmente, como español y como miembro de la Iglesia católica, hallándose mi país en paz con todas las naciones del mundo, soy neutral. Mejor diría, soy « hispanófilo ». Pero declarado esto, no puedo ocultar mi simpatía y amor por Francia, ni tampoco mi sentimiento de que una parte del clero menor en España haya aceptado las ideas germanófilas y manifestado tendencias germanófilas, aunque este movimiento, dicho sea en honor de la verdad, se ha exagerado y exagera mucho en el extranjero por personas que desconocen la situación real de España.

Los individuos del clero español que han herido la susceptibilidad de los católicos franceses con sus manifestaciones germanófilas están erróneamente impresionados por la idea de que Francia es enemiga de nuestra religión. Confunden la política del Gobierno francés y los sentimientos de la nación francesa ; el estado francés y Francia. Es una gran equivocación, que yo les señalo constantemente. He prohibido al clero bajo mis órdenes que haga manifestaciones contra Francia, y que exprese, con respecto a la guerra, ideas germanófilas, prestándose a ser instrumento de una propaganda germanófila y beligerante.

Los católicos no pueden apoyar, ni ayudar en ningún modo, la causa de Alemania luterana. Eso sería sencillamente absurdo. Por otra parte, los católicos no pueden olvidar que Francia e Italia son dos grandes naciones católicas, a pesar de la separación en ambas de la Iglesia y el Estado. Los católicos franceses están dando al mundo manifiestas pruebas de su heroísmo patriótico, y los italianos lo mismo. La guerra ha revivido las ideas religiosas en Francia. Francia es hoy un pais de hijos desinteresados que sacrifican cuanto poseen, incluyendo la vida sin un murmullo siquiera, que derraman su sangre á torrentes por elevados ideales. Donde se manifiesta un alma tan sublime es porque los hombres viven en el mundo espiritual y colocan el cumplimiento del deber por encima de todas las otras consideraciones terrenas. ¿ Puede la católica España ser hostil, ni aun indiferente, al noble heroismo de católicos franceses ?

En cuanto a Bélgica, los sufrimientos de ese pueblo admirable siempre despertarán nuestras más ardorosas simpatías. Aquellos que han hablado tanto y de manera tan exagerada en el extranjero del titulado « sentimiento germanófilo » de una parte del clero menor en España ignoran la poderosa y altísima influencia en este país del cardenal Mercier. Este gran hombre, esta gloria de la Iglesia, es un héroe cuyo nombre la Historia inmortalizará

1. C'est bien ce qui a été fait depuis.

por su valor y su carácter sin mancilla en estos días de prueba para su patria. Es también el príncipe de los filósofos cristianos en nuestro tiempo, y su autoridad en las escuelas católicas de Filosofía, especialmente en España, puede compararse únicamente con la de Santo Tomás en las escuelas de la Edad Media y del Renacimiento. El número de discípulos españoles del cardenal Mercier en España es muy importante. Todos nuestros autores cristianos de Filosofía moderna lo siguen y citan en sus libros, compuestos para la educación filosófica de nuestra juventud. En vista de todo ello, puede usted imaginar cómo su heroica conducta inspira entre nosotros sentimientos de amor y simpatía por su causa. Me alegro mucho de tener esta oportunidad de expresar, por medio del *Herald*, mi modesto tributo de admiración a ese ilustre filósofo y patriota. España tampoco puede mirarlo con indiferencia.

Yo no puedo hablar por el Gobierno español, ni decirle lo que España debe o no debe hacer con respecto a la guerra. Sólo puedo decir que obedezco y obedeceré a mi Gobierno y hacia qué lado se inclinan mis simpatías personales. Puedo declararle también a usted que los altos dignatarios de la Iglesia en España no son germanófilos.

Como senador, contribuyo con todas mis fuerzas a ayudar al Gobierno a la pronta aprobación de la ley de Reformas militares, porque deseo que mi país esté preparado para cualquier emergencia.

La neutralidad es ahora la opinión unánime; pero nadie niega que ha de ser benévola para los aliados por la fuerza de razones geográficas, raciales y espirituales.

Pero España debe estar preparada. Y por esto yo acudo a cada sesión del Senado y hago cuanto puedo para que pasen las reformas militares.

L'archevêque de Tarragone n'est pas le seul prélat espagnol qui sache être juste pour notre pays. Peut-être un jour ou l'autre en aurons-nous la preuve manifeste. Peut-être aussi verrons-nous le clergé mieux disposé pour nous, et à sa suite les fidèles.

En attendant, la fête des Rois nous apporte, d'un côté assurément assez différent, un manifeste d'intellectuels de bon aloi, signé des noms de D. Benito Pérez Galdós, D. Miguel de Unamuno, D. Miguel Blay, D. Luis Simarro, D. Juan Medinabeitia, D. Nicolás Achúcarro, D. Amadeo Vives, D. Rogelio Villar, D. Gustavo Pittaluga, D. Manuel Azaña, D. Luis Hoyos Sáinz, D. Jacinto O. Picón, D. Augusto Barcia, D. Marcelino Domingo, D. Fernando Durán, D. Fabián Vidal, D. Alvaro de Albornoz, don Luis Araquistain, D. Mariano García Cortés, señor marqués de Morella y D. Ramón Sánchez Díaz. En voici le texte, emprunté au *Liberal* du 6 janvier [1] :

Los peores enemigos de España se albergan en su propio territorio y se llaman ciudadanos españoles. Son los que por inconsciencia ó por interés, colaboran de continuo á la perpetuación de sus males y persiguen ferozmente todo signo de una España más libre, más culta, más respetada en

1. On le trouvera également dans l'*España* du 18, suivi d'un très grand nombre de noms.

el concierto de las naciones. Cualquier hecho transitorio del curso de la historia les sirve de pedestal para erigir sus rancias baterías y descargar la retrógrada metralla sobre el espíritu del tiempo. De esperar era que en un acontecimiento de la magnitud y complejidad de la guerra europea hallasen también ocasión de combate contra los intereses más vitales de España. Y así ha sido.

La gran catástrofe, que está hacienda un montón de escombros de la parte más viril y espiritual de Europa, ha sacado á su superficie todo el odio que estos enemigos interiores de España sienten hacia los valores ideales que representan los países aliados. No admiran á Alemania en lo que tiene de admirable, porque lo desconocen; á lo sumo les exalta lo que tiene de despreciable, su fuerza mecánica, más que orgánica, y un sistema de vida colectiva en que no cabe el libre juego de la personalidad. En conjunto, admiran á Alemania porque es enemiga de Francia, Inglaterra é Italia, ilustres cunas de tantas libertades político-religiosas,

Este sentimiento negativo les ha movido durante el curso de la guerra á manifestarse de múltiples modos contra los países aliados, sin que fuera á contenerles nuestra situación geográfica, nuestro porvenir histórico y nuestra misma economía actual. Si no se han atrevido á pedir la intervención de España junto á Alemania, han hecho, en cambio, todo lo posible para que los países aliados se enemistaran con España. Esta insensata campaña ha ideado todos los absurdos concebibles para romper entre nuestro país y las potencias de Occidente todo vínculo de simpatía y de interés, de comunidad histórica é intercambio material. Todo el mundo recuerda el sinnúmero de patrañas urdidas, desde el peligro de una invasión de nuestro territorio por los portugueses, hasta la conminación á intervenir en la guerra hecha á nuestro Gobierno por los países aliados.

Todas estas malogradas maniobras han culminado ahora en esa supercherería de la neutralidad en peligro. Lo que es pura germanofilia, devoción á Alemania por odio á los países aliados, pretende enmascararse con el concepto de neutralidad, y los que esto traman pretenden al mismo tiempo desfigurar con el concepto de intervencionismo lo que es puro sentimiento de simpatía hacia los países aliados. Dicho en lenguaje matemático, he aquí la ecuación de esta malévola campaña: germanofilia es á neutralidad como aliadofilia es á intervencionismo.

Para acabar con esta larga serie de mixtificaciones, se constituye la Liga antigermanófilia. Huelga decir que es neutral, absolutamente neutral, como lo son todos los españoles; pero porque somos neutrales sale á la liza esta organización con objeto de combatir y desenmascarar la única antineutralidad que se conoce en España: la de los germanófilos.

Justamente este falso movimiento neutralista ha tomado más cuerpo en el instante mismo de recibir España una respetuosa invitación de los aliados á que cumpla más escrupulosamente sus deberes de neutralidad, en el asunto de suministros á submarinos beligerantes. Se ha querido hacer ver que esta invitación ponía en peligro nuestra neutralidad, cuando en rigor era un aviso de que faltábamos á nuestras obligaciones neutrales. En el fondo no se defendía con esto más que una neutralidad germanófila, esto es, una aparente neutralidad que permitiera á Alemania seguir aprovechándose de España con manifiesta violación del Derecho internacional.

La Liga antigermanófila, en suma, no se propone más que descubrir ó invalidar los propósitos íntimos de quienes posponen los intereses actuales

y futuros de España á las conveniencias de Alemania, y ayudar á los Poderes públicos con todo género de estímulos en el cumplimiento de sus deberes para con España y para con la Humanidad. La Liga antigermanófila no es germanófoba. Admira de Alemania lo que en ella hay de grande y permanente y repudia de ella lo que pugna con el espíritu libertador de la Historia. No simpatiza con el Estado alemán porque representa la negación de las pequeñas nacionalidades en su política exterior y la de la democracia, y, en general, del espíritu civil, en la interior; pero siente, como formada por hombres, los dolores que en estos momentos sufre el pueblo alemán, digno de otro régimen de gobierno y de más nobles destinos. La Liga antigermanófila viene á dar la batalla á los enemigos intestinos de España, á los que se están sirviendo de la terrible tragedia europea para desviar al pueblo español de la única ruta de sus libertades, de sus intereses y de su seguridad internacional. La Liga antigermanófila se llama así por española, por neutral y por humanitaria.

Cette éloquente, cette vigoureuse protestation, on la sent éclater comme un volcan longtemps contenu par le poids des laves amoncelées. Passionnée, elle l'est, mais remarquez-le, de cette passion qui ne fonce pas bestialement sur l'ennemi. L'Espagnol, bien plus qu'on ne croit généralement, sait raisonner dans sa passion. Tout son théâtre, ancien et moderne, en est la preuve. Les auteurs de ce manifeste ont su être justes envers l'Allemagne, comme nous l'étions nous-mêmes et le serions encore, si nous n'étions pas en guerre avec elle. Ce qu'ils détestent de l'Allemagne, c'est cette hypocrite stratégie qui vise à soulever contre nous un pays dont, aujourd'hui, les idées lui sont, aussi bien que les mœurs et les institutions, antipathiques. Combien de fois ne nous sommes-nous pas rendu compte, jadis, dans nos conversations avec les Allemands, que si nous jugions les Espagnols légèrement, eux les jugeaient lourdement et grossièrement. Parbleu, ils font les bons apôtres à présent!

Merci donc aux amis qui, des deux pôles de l'intellectualité espagnole, nous tendent les mains.

Il ne faut pas nous dissimuler, toutefois, et à quoi bon du reste cacher tout ce qui nous reste à conquérir de sympathies, à vaincre de préjugés? L'Espagnol francophobe appartiendrait-il à la faune préhistorique, qu'il faudrait toujours compter avec l'admiration et la sympathie plus ou moins aveugles ou éclairées, mais existantes et courantes pour l'Allemagne. Et cette germanophilie, qui, chez les gens qui se piquent de personnalité, n'implique pas nécessairement la francophobie, qui peut même s'accommoder, quoique cela nous paraisse de prime abord fantastique, avec la francophilie (la France, notre sœur, grande nation, belle littérature, peuple aimable, etc.), sera d'autant plus irréductible qu'elle a la prétention d'être équitable. Songez que M. Vázquez Mella se déclare ami de la France, et il est assurément sincère!

Cette singulière diathèse donne à l'Espagnol une réceptivité extraordinaire au virus germanique.

J'ai bien peur qu'en ce moment même les Allemands, nombreux, actifs et disciplinés comme ils sont, ne soient en train de nous évincer plus que jamais dans les affaires industrielles et commerciales. On peut croire qu'ils ne passent pas tout leur temps à contempler le paysage. Nous aurons fort à faire après la guerre pour reprendre le terrain perdu, — perdu faute d'hommes, et faute de bien des choses que je dirai peut-être plus tard La victoire n'y suffira pas. Il y faudra un effort bien combiné, bien soutenu, vraiment organisé, des méthodes nouvelles et appropriées, de l'esprit de suite et de l'esprit d'ensemble. Il faudrait aussi nous rappeler que l'étranger juge nos femmes d'après les échantillons du café-concert; être plus judicieux dans le choix et la destination des consuls et les armer contre l'anarchie de leurs ressortissants; mieux utiliser nos agents consulaires; prendre la peine d'étudier un pays et ne pas se contenter, pour le juger définitivement, du coup d'œil le long de la voie, et des vieux souvenirs littéraires plus ou moins flamboyants et rutilants. Tâchons, dès à présent, de préparer l'avenir, et commençons par nous rééduquer...

Ce n'est pas le moment, en tout cas, de ralentir la propagande de la défense : au bout de trente mois d'expériences, on a dû voir quels moyens avaient le meilleur rendement. La brochure, bien faite, peut toujours être efficace. Nos ennemis y ont largement recours. J'ai sous les yeux un pamphlet paru sous un nom qui n'est sans doute qu'un pseudonyme, C. Vilar de la Tejera, et faisant partie d'une *Colección popular*. Il est intitulé : *La guerra actual. Conducta de Francia en sus colonias. Opiniones de Pi y Margall y otros*. Parmi ces *otros*, il y a Chateaubriand et Victor Hugo, ce qui serait anodin, si les lecteurs étaient tous capables de se rendre compte du peu de sérieux de pareils témoignages relativement à un pays que ces auteurs connaissaient si mal, et qui s'est si terriblement transformé. Mais il y a un autre chapitre, *Ultrage a la bandera espanola en Orán;* un autre, *El apachismo colonial durante la guerra;* il y a une gravure représentant des « cabezas de moros decapitados expuestas al borde de un camino para ejemplo y escarmiento » ; et pour légende : « La penetración pacífica de los franceses en sus colonias. » Je ne demande pas qu'à toute publication de ce genre nous répondions du tac au tac. Je demande qu'on ne néglige pas l'usage de cette arme réellement pénétrante qu'est la brochure.

A signaler, parmi les innovations heureuses, les films de guerre qu'on déroule dans un cinématographe privé, initiative de M. Triana à Barcelone et de M. Lacoste à Madrid. Ils attirent un public nombreux et sympathique. A Madrid, c'est au Théâtre Benavente qu'on s'est installé; il est vrai que Benavente lui-même n'y a plus affaire.

II. La paix allemande.

Depuis les retentissantes, les importantes manifestations oratoires de MM. Maura et Vázquez Mella, c'est-à-dire depuis trois mois, et à part l'émotion causée par la piteuse révolution de Portugal, « la gran revolucion de Portugal », comme criaient les vendeurs de *El Tiempo* à Barcelone [1], il ne s'était à peu près rien produit de saillant dans le train-train de la politique espagnole. Mais les événements de la fin du quatrième trimestre de 1916 ont dépassé de beaucoup, en retentissement et en importance, ceux qui avaient clos le troisième, et qui les avaient, du reste, un peu préparés : je suis bien certain, en effet, que si M. Maura n'avait pas parlé comme il l'a fait en septembre, le gouvernement présidé par M. de Romanones n'aurait pas été à même d'écrire ce qu'il a écrit le 28 décembre 1916.

A propos des satisfactions de détail obtenues par l'ambassade d'Allemagne à Madrid, je disais que le moment était peut-être venu d'en obtenir, nous aussi, quelques-unes, et des plus sérieuses. Je ne me trompais pas. Si nous savons où est le pôle, pas n'est besoin d'être sorcier pour savoir où tournera l'aiguille de la boussole. Seulement je m'expliquerai sur le mot « satisfaction ».

Quand la proposition de paix fut lancée par les Empires centraux, il y a eu en Espagne un choc, comme en France. Mais tandis qu'en France le choc en retour s'est produit instantanément, par réflexe, par un refus unanime de l'opinion (je parle de celle qui compte), en Espagne, où naturellement le réflexe, même de la part de nos amis, ne pouvait être aussi direct ni aussi rapide, il y a eu quelques jours d'incertitude, d'illusion, d'espoir. Je n'ai pas besoin de dire de quel côté surtout était l'espoir. Tout ce qui était inféodé aux Allemands a cru un moment la paix faite : on oubliait, ou on ignorait ce que c'est que le ressort français.

Bien entendu, la tactique a été tout de suite de présenter la proposition de paix comme un acte inespéré de magnanimité et de pacifisme bénévole. *El Noticiero universal* de Barcelone intitulait aussitôt ses informations de guerre « Luchando por la paz » ; bien entendu, ce sont les Empires centraux qui sont censés lutter dans l'intérêt de la paix, qu'ils ont toujours voulue... En attendant, le même journal (23 décembre) insérait une élucubration pesante et entortillée d'un soi-disant neutre qui signe Muller, lequel, se demandant ironiquement « ¿Quién gana? », toujours avec la belle ironie légère d'outre-Rhin, termine par cette pointe : « Estoy firmemente convencido del aplasta-

1. Ils criaient avant-hier encore (15 février) : « La gran revolucion de Rusia » (!)

miento actual de Alemania. Se aplasta como pulpo... para extenderse..., y donde aplica los tentaculos, hasta el presente..., se hace el vacío. » (Les points de suspension sont de l'auteur.) Tout cela pour dire que ce n'est pas parce qu'ils sont épuisés que les Austro-Allemands offrent la paix. Épuisés, nous n'en disons pas tant; mais à la veille de l'être et, de toute façon, qu'ils en aient assez, c'est ce qui est bien possible.

Le président Wilson, arrivant là-dessus avec sa fameuse note, a été accueilli par la presse *aliadófila* avec tous les égards dus à son autorité et à son prestige. Le *Liberal* (Barcelone) a aligné plusieurs paragraphes d'éloges, mais pour déclarer ensuite que toute cette bonne volonté devait se briser contre la réalité des faits :

Desgraciadamente los deseos del presidente Wilson, tal vez por ser un poco tardíos, vienen á estrellarse contra la realidad de las cosas. Es altamente estimable su resolución; pero considerando fríamente el estado actual del pleito formidable, hay que convenir en que la solución propuesta carece de viabilidad...

Desde el momento en que Alemania quiere falsear el origen de los hechos dolorosos por ella provocados, es imposible que los aliados se avengan á iniciar unas negociaciones que serían el reconocimiento de una sinrazón.

De son côté, tout en défendant loyalement le représentant de la nation américaine d'avoir voulu payer ainsi l'appui fourni par l'Allemagne pour sa réélection, *La Publicidad* (24 décembre) lui reproche d'avoir manqué d'opportunité :

Alemania busca por todos los medios un pretexto, un motivo para entablar negociaciones de paz. Ha llamado a las puertas del Vaticano; ha hecho intrigar en la politica de Rusia, para que el partido germanófilo del Imperio eslavo le sirviera de instrumento. Ahora, el instrumento parece que es el Presidente de los Estados Unidos, ese Presidente que durante toda la época de la submarinación y del torpedeamiento de buques indefensos se dedicó a enviar a Alemania continuadas balas de papel en forma de Nota, que debían causar en Berlín el efecto que producían a Napoleón I las excomuniones papales.

Una mayor energía debió haber empleado entonces el Presidente Wilson para amparar, no tan sólo la vida y la hacienda de sus súbditos, sino el derecho de todos los neutrales y de los indefensos. Le agradecimos aquellos días que sentara, ante la general cobardía, un principio de derecho. Pero detrás de sus palabras no vimos la acción del hombre resuelto y enérgico que sabe ponerse por encima de los acontecimientos del momento para dominarlos. Y si ayer careció de energía, hoy ha carecido de oportunidad.

Le lendemain, le même journal caractérisait plus énergiquement encore, sans images ni ambages, l'intervention : « El desliz de Mr. Wilson es lamentable e imperdonable. Su actuación ante los conflictos motivados por la guerra es una larga serie de palabras vanas

y de fracasos. No ha hecho más que escribir notas, y escribirlas mal, sin tacto y sin clarividencia [1]. »

Le clan opposé battait naturellement des mains. La note des États-Unis, celle de la Suisse, celle, prévue, des États Scandinaves, allaient évidemment forcer la Décuple à accepter enfin cette paix dont les États centraux se faisaient les défenseurs désintéressés. L'Espagne ne pouvait manquer de se joindre aux autres neutres. Dans le *Correo catalán* du 25 décembre, où la première page est ornée d'un dessin allégorique avec cette légende chrétiennement suggestive : « *Gloria a Dios, paz a los hombres de buena voluntad* », s'allongeait un article signé Gravina, dont il vaut la peine de recueillir ici un bon morceau, ne serait-ce que pour compenser, en toute équité, la réunion en un volume (Barcelone, Bloud et Gay) des articles qu'Azorín a publiés jusqu'ici dans l'*A B C* au sujet de la guerre. Les collections de quotidiens seront de plus en plus difficiles à consulter. Il sera plus aisé et l'on ne sera peut-être pas fâché de retrouver dans celle du *Bulletin hispanique* un échantillon de prose espagnole germanophile [2] :

IMPRESIONES. — Ya no es Wilson solamente quien coincide con los imperios centrales en la conveñiencia de terminar el actual horrendo conflicto; Suiza se coloca en igual punto de vista y ratifica con su autoridad y aprueba el paso dado por les Estados Unidos y la Cuádruple. No se hará esperar una declaración semejante por parte de Holanda y los Estados Escandinavos, pues unos y otros sufren enormemente a causa de la actual deplorable situación. Benedicto XV apoya indudablemente con todas sus fuerzas la iniciativa yanquisuiza y opino que España no será nota discorde en el concierto consolador en que se han colocado los neutrales y uno de los grupos belligerantes.

Difícil y penosa es en extremo la situación de la Décuple; vése constreñida a optar por la pacificación, renunciando al soñado aplastamiento del militarismo alemán y aceptando el papel de vencida, o a ponerse en frente de las aspiraciones e intereses de los neutrales; sin cuyo apoyo tiene que renunciar definitivamente a la ya insegura victoria final.

Lo grave de la situación es que la cuestión se halla planteada en los siguientes términos; la oposición sistemática a un arreglo amistoso y razonable implica grave desprecio para con todos los neutrales y una amenaza o lesión innecesaria e injusta a su derecho de libre desenvolvimiento. Planteada en tales términos la cuestión, de perseverar la Décuple en su política de rabioso rencor y fiera revancha, no es de esperar pueda contar con el tonelaje neutral para sus menesteres, ni con colocar empréstitos en las naciones menospreciadas, ni tampoco con aprovecharse de la enorme cantidad de municiones que hasta el momento presente les han servido los

1. Pas plus que les journaux du clan ennemi, *La Publicidad* ne prévoyait la réplique de M. Wilson à la note allemande du 30 janvier. L'attitude des *aliadófilos* et des *germanófilos* vis-à vis du président s'est singulièrement modifiée depuis.

2. On pourrait aussi songer à une section *Poésie*, mais je suis encore insuffisamment documenté.

Estados Unidos. Tampoco podrá aspirar a que los neutrales, ofendidos, entorpezcan la política de represalias que indudablemente ejercerán los neutrales en justa defensa contra un beligerante tan cerril que no se contenta con menos que con la destrucción y completo aniquilamiento del enemigo.

Prescindiendo, pues, de las divisiones que encontrados pareceres acerca del modo de apreciar la actual situación provocada por el acto habilísimo de la Cuádruple habían originado en los diez Estados de la « Entente », échase de ver por lo dicho cuán enorme es el éxito de la calumniada diplomacia imperial y cuán apreciables serán sus resultados.

De empeñarse los aliados en llevar adelante la tragedia, la Cuádruple podrá dirigirse, se dirigirá a los neutrales en estos o parecidos términos : « He hecho cuanto he podido para salvar los intereses de la civilización, de la humanidad y de vosostros mismos ; sois de ello testigos : me hallaba dispuesta, en consideración a los mismos, a una renuncia parcial de los frutos que la victoria conquistada con la sangre de mis hijos puso en mis manos ; a mi generosa propuesta y a vuestra humanitaria y desinteresada mediación ha correspondido el enemigo con palabras de insultador encono denunciadoras de ansias de aplastamiento y exterminio ; ha menospreciado los intereses de la civilización, ha pisoteado todo sentimiento de humanidad y manifestado ser su voluntad proseguir en la obra de destrucción iniciada, por tiempo indefinido, hasta que se vean colmados sus sanguinarios instintos y satisfechas las exigencias de las repugnantes pasiones que han aprisionado su corazón, prescindiendo, desconociendo, conculcando y sacrificando vuestros intereses; ¿ qué debo yo de hacer ? Vosotros, que sois testigos de su orgullo y crueldad, vosotros, que también sois víctimas de su ambición y sed de venganza, decídmelo ; vosotros y nosotros hemos agotado todos los medios de persuasión, pero al enemigo nada le detiene y todo lo menosprecia, a la razón responde con insultos, y a las propuestas pacíficas con apocalípticas amenazas. Decidme : ¿ acaso hay otro medio para volverle a la razón que apalearle sin miramiento, porque si por buena educación y sindéresis no se muestra cuerdo, le fuerze a mostrarse tal la pena ? »

L'article continue. Je l'arrête à cette prosopopée, dont il faut sentir la force et le mouvement.

Mais toute cette éloquence n'est que l'expression d'une manière de voir. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler une manœuvre. Il eût été bien étonnant que la presse germanophile, désemparée devant l'accueil qu'elle savait bien qu'on faisait à la note dans les hautes sphères politiques espagnoles, n'essayât pas de recourir à l'intimidation. C'est M. Pujol, qui, dans un journal tout allemand, au moins d'apparence, et précisément appelé pour cela, quand on l'a fondé il y a trois mois, *La Nación* [1], c'est M. Pujol, dis-je, qui s'est chargé d'engager la manœuvre. L'Espagne a manqué l'occasion de se mettre à la tête du mouvement pacifiste ; elle a eu le tort d'en laisser l'initiative aux

1. Cela dit sans porter atteinte au désintéressement et à l'honorabilité du fondateur, le marquis de Polavieja.

États-Unis : c'est une leçon pour elle. Voilà ce qu'il s'est fait dire, dans une interview, par un diplomate de la Quadruple :

Para España constituye esto una severa lección; los avisos no han faltado : los avisos y consejos de que no se dejase arrastrar por el negocio del contrabando de guerra, que al fin había de ser un mal negocio para España, y la situación es tanto más delicada, ya que el presidente del Consejo se ha colocado abiertamente al lado de los aliados con quienes está ligado por intereses materiales; España, país europeo, ha dejado escapar esta ocasión de intervenir como mediadora en la gran calamidad que aflige la Europa, y a tenido que dejar su puesto a los Estados Unidos.

Le malheur est que le gouvernement espagnol n'a ni compris ni accepté la leçon. Inutile d'analyser ni même de rappeler le contenu de sa réponse à la note des États-Unis : il vaut mieux en reproduire le texte, que beaucoup de nos lecteurs ne connaissent peut-être que par des traductions :

El señor ministro de Estado al señor C. S. Wilson, encargado de negocios de los Estados Unidos de América.

Madrid, 28 de Diciembre de 1916.

Muy señor mío : El Gobierno de S. M. ha recibido por conducto de esta Embajada de su digno cargo copia de una nota que el presidente de los Estados Unidos ha presentado á las naciones beligerantes, expresando el deseo de « que procure una próxima ocasión para obtener de todas las naciones ahora en guerra une declaración de sus respectivos propósitos en cuanto á las bases sobre las cuales podría ésta darse por terminada ». Acompaña á dicha copia otra nota de V. E. de fecha 22 del actual, en la que esta Embajada, con arreglo á instrucciones posteriores de su Gobierno, dice en nombre del presidente que el momento parece oportuno para la actuación del Gobierno de Su Majestad y para que apoye, si lo cree conveniente, la actitud adoptada por el de los Estados Unidos.

Ante el plausible deseo que dicho Gobierno manifiesta de ser secundado en su proposición á favor de la paz, estima el Gobierno de S. M. que tomada la iniciativa por el presidente de la República Norteamericana y conocida ya la diversa impresión que ha producido, no tendría eficacia la actuación á que se ve invitada España por los Estados Unidos, mucho más cuando los imperios centrales han expresado ya su decidida intención de concertar las condiciones de paz sólo entre las potencias beligerantes. El Gobierno de S. M. apreciando que el nobilísimo anhelo del presidente de los Estados Unidos merecerá siempre el reconocimiento de todos los pueblos, está resuelto á no inhibirse de cualquier negociación ó acuerdo encaminado á facilitar la humanitaria que ponga término á la guerra actual, pero suspende su acción reservándola para el momento en que los esfuerzos de cuantos deseen la paz puedan ser más que ahora útiles y eficaces, si hubiere entonces motivo para considerar provechosa su iniciativa y su intervención.

Mientras este momento llega, el Gobierno de S. M. cree oportuno declarar que en todo aquello que se refiera á una inteligencia entre las potencias neu-

trales para la defensa de sus intereses materiales quebrantados durante la guerra, esta dispuesto ahora, como lo ha estado desde el comienzo de la actual lucha, á entrar en las negociaciones que lleven á un concierto capaz de unir á todas las potencias no beligerantes que se consideran lastimadas y con necesidad de remediar ó aminorar sus perjuicios.

Aprovecho la oportunidad para reiterar á V. E. las seguridades de mi distinguida consideración. — *J. Gimeno.*

Les deux premières copies de ce document mémorable ont été remises, assure-t-on, à M. Dato et à M. Maura. On ne l'a probablement pas rédigé (certains journaux l'assurent) ou en tout cas envoyé sans leur aveu; et derrière la signature officielle nous pouvons en supposer d'autres, en particulier une que le public simpliste y a déjà substitué, celle d'Alphonse XIII. Quoi qu'il en soit, les conservateurs et les libéraux se sont rencontrés dans une approbation sans réserves. Voici le jugement, très essentiel, de *La Epoca* :

El Gobierno del conde de Romanones ha interpretado el comun sentir de la opinión verdaderamente española, de la que se siente española por encima de todas las pasiones extranjerófilas.

Nosotros tenemos una altísima misión que cumplir en la tragedia europea.

Somos nación que disfrutó de la hegemonía en un memorable período histórico, que alumbró veinte naciones á la luz de la civilización, que cuando ya la rivalidad franco-alemana pasaba por crisis aguda, prestó su suelo para la obra de concordia llevada á cabo en Algeciras y que hoy tiene la suerte de estar regida por un monarca cuyo nombre es alabado por todos los pueblos y bendecido por madres que hablan todas las lenguas.

España puede realizar una obra de paz: pero en momento oportuno, no ahora.

Hoy se caminaría al fracaso; mañana, cuando el espíritu de los beligerantes se modifique, podemos aspirar al éxito.

A quoi *El Liberal* (31 décembre) ajoutait une réflexion qui n'est pas sans vérité si l'on reste dans la généralité :

España es seguramente la única nación que por su importancia, por representar el nexo espiritual que une á Europa con América y por no haberse contaminado en esta guerra de las impurezas de la realidad material y haber sufrido por ella sólo daños y quebrantos, la que está llamada á pronunciar en el momento oportuno, cuando la justicia haya sido desagraviada, las palabras de concordia que puedan restablecer la fraternidad entre los pueblos.

Et tout en appuyant sur la même idée, *La Publicidad* (1er janvier 1917) relevait avec vivacité une assertion d'un journal madrilègne qu'il n'était pas sans danger de laisser accréditer :

Frente a un grupo de Estados neutrales, a los que compromisos adquiridos y los intereses egoístas han hecho representar un papel desairado,

España ha dado la única contestación juiciosa y congruente a la Nota norteamericana. Ha sido un acierto, sobre todo porque viene a ser algo así como un mirlo blanco, o como un lirio entre cardos. Por esta vez, la palabra de España habrá tenido importancia en el concierto internacional. Y nuestra opinión es que la contestación del Gobierno de Madrid dará un cierto prestigio a España, y la pondrá en condiciones para ejercer de mediadora cuando el momento de las negociaciones de paz sea realmente llegado.,

Con pena hemos visto que un diario madrileño da una interpretación pequeña, ruín, a la actitud del Gobierno español en este asunto. Dice el aludido periódico que España no se ha puesto al lado de los Estados Unidos, porque no ha olvidado todavía que la República de la América del Norte nos arrebató nuestras colonias. He aquí una afirmación necia y torpe. Ella demuestra, por sí sola, que el «sentido internacional» está ausente del periodismo español. Si tal fuera, en verdad, el motivo de la actitud de España, la Nota cuya discreción y justeza hemos alabado, perdería todo su valor y no sería más que una pobre ridiculez. Afortunadamente, ni el texto de la contestación, ni las circunstancias presentes dan pie para sospechar que tal pueda ser la significación del conciso y claro documento que firma el señor Jimeno.

Es este el primer acierto del Gobierno español ante las cuestiones relativas a la guerra. Y lo único que nos faltaría es que se lo quisiera interpretar en un sentido de despecho y de rencor por hechos históricos que no se relacionan con el actual conflicto y que España debe ser la primera interesada en no recordar.

Je ne sais à quel journal fait allusion l'auteur de l'article; toujours est-il que la même idée se trouve perfidement exprimée (et bien gratuitement du reste, comme on pense) dans *El Debate* du même jour : tant il est vrai que la germanophilie ne contribue pas à donner du tact aux journalistes. Je reproduirai ici la plus grande partie de cette appréciation venimeuse, comme pendant au long bout de colonne que j'ai extrait du *Correo Catalán*. Nous aurons ainsi les deux étapes (les deux premières) du douloureux calvaire qu'il va falloir, selon toute apparence, que vous gravissiez, messieurs les partisans de l'Entente hispano-allemande!

Convenimos en que, como sostiene el Gobierno y ponderan sus adictos, España no podía ir á la zaga de ninguna potencia, en especial de los Estados Unidos. Hay acontecimientos históricos dolorosísimos que no pueden olvidarse en muchos años. Nuestra Patria es la nación europea que más pesa entre las neutrales. La historia gloriosísima de la raza española no consiente ciertas postergaciones. Por ésos y otros motivos, á España atañe la iniciativa y aun cierto linaje de dirección en cuanto mancomunadamente emprendan los neutrales, y, sobre todo, en las gestiones encaminadas á la paz.

¡Ah! Pero precisamente aquí encontramos materia de responsabilidades enormes y de censuras graves contra el Gobierno. ¡Se ha dejado suplantar; ha querido, como de costumbre, que el tiempo resuelva, y la realidad le ha sorprendido y le ha obligado á intervenir á deshora... tarde y mal!

Norteamérica lo hizo antes, y la siguieron Suiza, Suecia y los países escandinavos.

La culpa y la torpeza del Gabinete Romanones nos han incapacitado para el papel preeminente que nos competía desempeñar en la solución de la tragedia que asola al mundo. ¿ Qué restaba al funesto jefe liberal, sino sumarnos al coro ó producirse en la forma inconveniente y peligrosa en que lo ha hecho ?

El fondo de la Nota firmada por el Sr. Gimeno y los términos en que está concebida son de una repulsa tan neta y acre como pocas veces se encuentran en los documentos diplomáticos, y dejan á España en situación equívoca y aun tirante con respecto á los Estados Unidos y á los demás países neutros.

¡ Y en la misma Nota, tardía y adusta y molesta para los Estados neutrales, propone el Sr. Gimeno la formación de una Liga neutral que aminore los riesgos y repercusiones de la guerra ! La inoportunidad es evidente... y la inconsciencia tal vez se estime ofensiva ..

Tan incalificable torpeza dificulta, si no imposibilita, toda acción común, en lo futuro, con estos Estados.

Finalmente, el documento á que nos referimos parece un acto de hostilidad á uno de los grupos contendientes, y de simpatía hacia el otro ; y en este sentido lo interpretan los periódicos aliadófilos españoles y la mayoría de los diarios franceses.

¡ No cabe duda ! El Gobierno ha incurrido nuevamente en el doble pecado de imprevisión y de parcialidad, con perjuicio y desdoro de España y su alta representación.

España, Estado católico y nación católica y europea, debió aprovechar alguna de las excitaciones á la paz del Sumo Pontífice para hacer lo que al cabo ha hecho la república yanqui. Una vez más el Poder publico va a remolque de los acontecimientos. Una vez más el país se siente victima de la atonía de la autoridad y del behétrico desgobierno, que eterniza sus males y lo sume en la insignificancia y el ridículo.

El Debate ne cache pas sa fureur ; il cite les autres journaux, trouve l'*A B C* bien calme, menace, vitupère. Cela me console de bien des choses que j'ai eu à y lire : « On y arrive, s'écrie-t-il ironiquement, à cette neutralité bienveillante ! » Et pour calmer l'excitation que commencent à provoquer les exercices de torpillage dont sont victimes les bateaux espagnols, il publie (2 janvier) une bien savante dissertation d'un professeur d'économie politique (*Hacienda pública*) de l'Université de Deusto, D. Ramón de Olascoaga. Quel dommage de ne pouvoir lui faire une place ici ! Mais je suis certain que l'auteur se fera un bonheur de la publier à part. De son exposition, toute imprégnée de la conception germanique du droit, toute pleine d'humour et d'imprévu, il résulterait que ces torpillages ne sont pas une si mauvaise chose pour l'Espagne, attendu que les bateaux coulés sont assurés au prix de leur valeur actuelle, bien supérieure à leur valeur réelle : bonne fortune pour les armateurs, donc aussi pour le pays ! Et les pauvres diables de marins qui font le plongeon dans

l'onde amère? Quantité négligeable sans doute. — Cela me rappelle cet impair d'un journal espagnol qui relatait un accident de chemin de fer où il y avait eu des victimes : « *Afortunadamente* no había más que viajeros de 3ª clase. » La note émanait évidemment de la Compagnie, qui avait écrit la chose telle qu'elle la pensait.

A voir la frénésie avec laquelle la presse germanophile prêche la paix, on devine avec quelle anxiété on l'attend, non seulement dans ces Empires centraux qui se disent victorieux, mais dans tout le clan qui, ici, a partie liée avec eux. C'est que la situation va devenir intenable pour ce clan, pour qui, malgré l'exposé si brillant du professeur de l'Université de Deusto, la recrudescence annoncée de la guerre sous-marine offre la perspective d'un mécontentement certain dans le pays. Aussi a-t-on recours à tous les moyens de propagande. Dans un théâtre de Barcelone, une revue de fin d'année s'est trouvée un beau jour agrémentée d'une apothéose de la paix, où figurent fraternellement groupées les nations alliées et leurs ennemies. Des papiers imprimés, qui rappellent nos bulletins de vote, sont lancés à travers la salle, porteurs de maximes pacifistes et évangéliques. « Amaos los unos á los otros », etc. Au fait, c'est vrai, pourquoi s'entre-tuer ainsi? — Mais que n'a-t-on commencé cette prédication ingénieuse en Allemagne et en Autriche il y a deux ans et demi?

Pour en revenir à la note du gouvernement espagnol, peut-on dire qu'elle soit une satisfaction accordée au gouvernement français? Sans pouvoir me fier qu'à mes suppositions, je n'en crois rien. Je suis persuadé d'abord que le gouvernement espagnol a agi en toute indépendance et sans vouloir plaire plutôt aux uns qu'aux autres; et ensuite qu'il ne pouvait agir autrement, pour peu qu'il eût souci de la logique et de la raison. C'est parce que celles-ci se trouvent être de notre côté, que sa décision est pour nous faire plaisir. Lui devons-nous de la reconnaissance? Non ; je dirai seulement : beaucoup d'estime et peut-être d'admiration, pour avoir su distinguer et énoncer si nettement ce qu'était de l'intérêt et de la dignité de l'Espagne de dire en pareilles circonstances. Aussi le comte de Romanones peut-il opposer le dédain de son grand sang-froid à la marée montante et hurlante des journaux de l'Allemagne.

6 janvier 1917 (Reyes).

III. Le poids de l'Allemagne.

Une campagne inouïe, où s'est surtout distingué un journal républicain, *España nueva,* s'en est suivie contre le comte de Romanones, qu'on accusait d'être intéressé dans les fournitures de contrebande (il s'agit bien entendu de ce que l'Allemagne, et non l'Espagne, consi-

dère comme contrebande). On lui reprochait d'avoir de l'argent dans les mines du Maroc, dans la Compagnie de Peñarroya, dans des affaires de charbon. C'est à un journal militaire, *El Ejército español*, que j'emprunterai l'exposé de cette campagne et la défense du ministre. L'article, intitulé « Hablemos claramente », est un des mieux inspirés qu'il m'ait été donné de lire depuis des mois (20 janvier) :

¿ Como dió principio la campaña ? ¿ Cuándo ? Con sólo aclarar estos dos extremos creemos adelantado la mitad del camino para el juicio de aquélla.

El conde de Romanones viene gobernando desde Diciembre de 1915; tiene ahora en Peñarroya los mismos intereses que entonces : ahora salen los barcos españoles con mineral lo mismo que salían antes ; y, sin embargo, se ha dejado transcurrir un año para emprender esa campaña difamatoria. ¿ Qué patriotismo es ese que se exaspera en Diciembre de 1916 por los mismos hechos que le dejaban indiferente en Diciembre de 1915?

Nosotros recordamos perfectamente el origen de la campaña. Fué una interviú celebrada por *La Nación* con un « alto diplomático de los Imperios centrales residente en Madrid » y que firmó su subdirector, Sr. Pujol. En esa interviú que era expuesta al público con grandes titulares se concluía injuriando al presidente del Consejo, afirmando que se interesaba en empresas de contrabando.

Aquello fué la consigna, el primer impulso. A partir de entonces fueron entrando en línea todos los periódicos germanófilos, y aun cuando subsiguientemente a ciertos rumores que hablaban del próximo relevo del embajador de Austria-Hungría se celebró una reunión en el Ministerio de Estado entre ese diplomático, el jefe del Gobierno y el ministro del departamento, y el primero dió a los otros dos toda suerte de explicaciones, es el hecho que la campaña ha seguido, y que no se ha perdonado medio para asociar a ella a cuantos más mejor.

Queda, pues, sentado en primer término que son los periódicos afectos de modo incondicional a los Imperios centrales, germanófilos antes que españoles, los que han sostenido y siguen sosteniendo esa campaña difamatoria personalísima contra el conde de Romanones, y conste que la iniciación de ella tiene todas las apariencias de obedecer a un embajador extranjero que se escuda en el cargo para traer perturbaciones políticas y pasiones emponzoñadas a un país amigo.

¿ Por qué lo que no suscitaba hostilidades en Diciembre de 1915 las suscita ahora?

No será por las ganancias de los mineros que reparten dividendos que no llegan al 1 y 1/2 por 100; no será por ninguna reclamación fundada. ¿ Por qué, pues ?

¡ Ah ! pues esa campaña ha coincidido con el hecho de no haberse querido asociar España a la iniciativa pacifista de Mr. Wilson.

. . . .

Nosotros, que sentimos por Alemania una admiración profunda ; que cuando el Rey realizó su último viaje a París, fuimos de los pocos que pusimos sobre el tapete la posible conveniencia de cambiar la orientacion de nuestra política internacional, inclinándola del lado de Alemania ; nosotros ahora decimos que nos repugna la idea de ir en la compañía de

esos germanófilos de nuevo cuño, esos *extranjerizados* del siglo xx, tan antipatriotas como los *afrancesados* del siglo xix.

Queremos a la Alemania del método, de la organización y del orden; queremos a la Alemania heroica que ha entregado por su engrandecimiento a toda la juventud; queremos a la Alemania disciplinada, patriota, que sufre toda suerte de privaciones y angustias por su idea nacional; queremos a la Alemania orgullo de la ciencia, de la industria, de la civilización del mundo: pero no podemos aplaudir, justificar, ni disculpar tan siquiera, los torpedeamientos de barcos españoles, ni pretender que para servirla cerremos nuestras fronteras, muriéndonos de hambre.

Cada barco español torpedeado supone medio centenar de familias en la miseria, un encarecimiento de la vida, y eso no puede ni disculparse desde el punto de vista español.

Un barco torpedeado supone que sus tripulantes pasen horas mortales luchando entre la vida y la muerte; supone una disminución de tonelaje fatal; supone que no podremos traer carbón de Inglaterra, y cerrarán los Altos Hornos, y las minas, y muchas fábricas de hilados; supone, en fin, hambre y ruina de españoles. Quien sea español antes que nada, ¿cómo ha de disculpar eso? Quien no sienta extinguido el patriotismo, ¿cómo podría asistir sin bochorno al espectáculo de esos cónsules germanos revisando los barcos antes de darles el salvoconducto, cobrando honorarios, y jactándose en los periódicos, ya como el embajador alemán de haber sido echado a pique el *San Leandro* por no llevar ese documento, o ya como el cónsul alemán de Valencia diciendo en las columnas de *El Mercantil* que si a pesar de todo los armadores toman los salvoconductos « su cuenta les tiene » ?

Pues quienes tanto disculpan y aplauden; quienes con artículos diarios y constantes suministran armas contra España a la Wilhelmstrasse y a la Ballplatz; quienes, no obstante encontrarse caro el papel hacen cotidianos sacrificios derrochándolo a diario para defender una causa que no es la española; esos son quienes cierran contra el conde de Romanones, y quieren todavía hacernos coacción a quienes no podemos olvidar que somos españoles, poniendo a la cabeza de sus informaciones que son ellos ¡ la Prensa libre !

No ; lo decimos de una vez para siempre. En esa compañía no podemos ir. Antes que nada, por encima de todo, somos españoles. Por patriotismo protestamos contra intrusiones extranjeras en nuestra política, y decimos más; que si no hubiera otras conveniencias que aconsejaran la continuación en la jefatura del Gobierno del conde de Romanones, bastaría la de oponerse a toda ingerencia extraña en nuestros asuntos propios.

Y esos españoles que así olvidan serlo, pueden nacionalizarse en los Imperios centrales si les adoran por encima de España. Aun atravesando por épocas de debilidad, conservamos todavía la ropilla y tizona del viejo hidalgo y no podemos resignarnos de buen grado a ser muñecos del retablo que mueva ningún maese Pedro de allende las fronteras.

Conste así.

On a cherché d'autres moyens d'intimidation. *El Pensamiento navarro* du 6 janvier donne en bonne place le texte d'une mercuriale adressée au président du Conseil (3 janvier) par la *Junta neutralista* de la ville de Lumbier. Il paraît qu'on pensait provoquer partout des

remontrances du même genre. Je ne vois pas qu'on ait eu grand résultat. Le même journal (14 janvier) ne craint pas de menacer le gouvernement d'une guerre civile :

La neutralidad de España seguirá tan asegurada como hasta ahora hasta el fin de la guerra, que será para Julio, según rezan los calendarios de valor, y si hubiera algún desdichado que pretendiera hacer el papel de Venicelos griego, aquí nadie daría dos ochavos por su persona, sumada á la de sus secuaces, si es que los tenía.

Cuando una nación tiene la unanimidad de pensamiento que tenemos los españoles, no hay rey ni roque, como suele decirse, que pueda oponerse á ello.

Y podemos asegurar que Navarra se bastaría para ello porque todos seriamos guerrilleros, cualquier cosa antes que senegaleses ó cipayos, destinados á ser carne de cañón. Somos españoles juramentados á no intervenir, por nada ni por nadie, y por nada ni por nadie intervendremos.

Cependant l'activité des Allemands en Espagne ne diminue pas, au contraire. L'anniversaire du kaiser (27 janvier) était une bonne occasion de faire de la réclame. Une souscription, à laquelle ont adhéré des Espagnols qui ne savent apparemment à quelles bonnes œuvres consacrer leur superflu, a réuni, dit-on, 250,000 pesetas. Les Allemands semblent remonter en selle. Du 27 janvier est daté un décret interdisant la vente des bateaux espagnols. Ce n'est pas le moment d'abandonner la partie. On lance des tracts, des journaux. Voici un nouveau périodique barcelonais qui débute le 1er janvier. Si personne ne l'achète dans les kiosques, le service en est fait dans tous les hôtels. Il est en français et s'appelle *La Vérité*. Jugez de l'esprit dans lequel il est rédigé :

Qu'a été Verdun, sinon le bûcher habilement allumé par l'Allemagne pour y brûler le meilleur des forces vives de la France? Qu'a été la Somme, sinon l'effondrement de toutes les illusions militaires des Anglo-Français?

On s'étonnerait à bon droit de la désinvolture et du cynisme des Allemands qui vivent actuellement en Espagne si l'on ne savait à quel point le public y est travaillé par une presse qui, tous les jours, lui vante la vertu allemande, la force allemande.

Il faut tenir compte aussi du caractère de l'Espagnol, très passionné, très dévoué à ses amis, comme entier dans ses idées. *La Publicidad* du 17 février me fournit une plaisante et bien vraie observation :

En ninguna otra parte del mundo puede estar más segura Alemania de la inquebrantable adhesión de sus admiradores. Porque si en Europa y en América ha de poner sordina a sus arrogancias para no herir susceptibilidades morales, en España ha de hacer todo lo contrario. Su prestigio

aumenta al compás de sus audacias. Se mide su altura moral por el numero de buques que torpedean sus submarinos. Incluso algunos de los que más parecen odiarla, la insultan por los atropellos de Bélgica, pero la perdonan públicamente por haber sepultado en los mares algunos buques españoles, no sin lamentar que no hayan sepultado de paso a los armadores.

Des gens qui se sentent à ce point prestigieux auraient bien tort de se gêner.

A Pampelune, les Allemands, pour la plupart internés du Cameroun, officiers, soldats en civils ou civils, tout reluisants de santé et d'argent, circulent comme ils veulent et s'en vont un peu aussi comme ils veulent. Ils ont installé un casino où ils invitent les Pamplonais de leurs amis. Ils y déroulent des films; ils y font de la musique et surtout du vacarme, si bien qu'on a dû les prier de respecter le sommeil des voisins, ce sommeil religieux que troublaient seules jadis les invocations nocturnes du *sereno*. A trois cents qu'ils sont (défalquons la vingtaine qui a disparu), ils font certainement plus de bruit que tous les Pamplonais réunis, gens calmes, rangés et circonspects. Cela ne va pas sans choquer un peu. Au début, on les trouvait même exagérément *comedidos* : ils saluaient toutes les soutanes dans les rues. On déchante.

J'ai parlé des illusions que nourrissait le clergé touchant leur conversion. Ses efforts n'ont pas été sans récompense, à vrai dire. Deux noirs se sont laissés convaincre. Il y a même eu une belle cérémonie. Et Saragosse a eu la sienne aussi pour deux ou trois nègres. En fait de blancs, il n'y en a eu à Pampelune que deux qui parlaient de se convertir pour se marier avec des *novias;* les projets de mariage ont-ils été abandonnés? Toujours est-il qu'il n'a plus été question de baptême. Mais leur appétit, s'il leur ferme les parcimonieuses *casas de huespedes*, force tout de même l'admiration; ils dépensent, on leur en sait gré, chez les tailleurs, dans les magasins de comestibles, les hôtels et les cafés.

Ils ont voulu montrer leur popularité : ils ont réuni dans une fête 3,000 pesetas pour la Croix-Rouge allemande. Mais un notable basque francophile s'est mis en tête de leur donner la réplique. Une quête, autorisée par l'évêque de Pampelune (14 décembre) et au profit des blessés basques français, a produit 8,000 francs. Les villages de la frontière, où l'on pensait qu'il y avait le moins de bon vouloir à notre égard, se sont montrés généreux. Elisondo a donné cent francs. Certains *pueblos* ont versé, bien que leur curé eût fait la sourde oreille. Pour cet appel à la charité et à la fraternité, la *Tradición navarra* avait publié (5 janvier) un article d'un chapelain de la *Diputación* fort à propos inspiré d'un travail érudit qu'avait publié en 1878 la *Revista Euskara*.

Au demeurant, la presse locale, à part *El Pueblo navarro*, est toujours aussi mal disposée. Il y a certainement dans ce pays des rancunes et des préjugés contre nous. A quoi bon le dissimuler? Au fond, oui, tout au fond, surtout dans cette région plutôt fermée à toute influence extérieure, surtout si l'on fait état du seul peuple, ce n'est pas les Allemands qu'on aime tant que cela. C'est nous qu'on n'aime point. Il y a des raisons historiques; il y a des raisons actuelles; il y en a de politiques et surtout de religieuses, plusieurs couches superposées, stratifiées. Et ce que je dis de la Navarre est vrai des Pays basques, vrai de l'Aragon, vrai des Asturies, vrai des deux Castilles, si l'on excepte, comme je l'ai expliqué, l'élite. Le peuple, au fond, ne nous est pas favorable. Mais, des sommets, la lumière descend, ces ressentiments fondront comme neige au soleil, quand on pourra dire certaines choses, faire constater certains actes... Elle commence à descendre cette lumière. J'ai transcrit précédemment l'interview de l'archevêque de Tarragone et le manifeste de la gauche intellectuelle.

Voilà une belle satisfaction à compter parmi celles auxquelles je disais que nous pouvions nous attendre. Je ne porterai pas en compte l'arrestation du commandant Llorente, qui, sous le pseudonyme d'Armando Guerra, s'est distingué par ses talents stratégiques au cours de la guerre qu'il nous faisait jadis dans l'*A B C* et qu'il est allé ensuite continuer dans *El Debate* : pour avoir participé à des manifestations germanophiles et y avoir prononcé des paroles compromettantes, il a été, après un non-lieu, puni de deux mois d'arrêt. Je compterai plus volontiers la réouverture de l'Exposition des Légionnaires à Madrid, après une courte fermeture motivée par une caricature jugée offensante par l'ambassadeur d'Allemagne. La même exposition va maintenant se transporter à Barcelone. Enfin, il faut ajouter le Message aux Alliés (daté du 25 janvier), qui a réuni 80,000 signatures et que plusieurs députés espagnols sont allés porter à Paris :

Las democracias militantes españolas, en vísperas del supremo esfuerzo que la gran nación francesa y sus aliadas se proponen llevar a cabo para aniquilar el militarismo prusiano, saludan a los heróicos combatientes que aúnan sus sacrificios por la hermosa causa de la justicia y de la libertad de los pueblos, lo mismo a los que luchan en el campo de batalla que a los que en la vida civil organizan y sostienen la defensa nacional, y hacen votos fervientes por la pronta terminacion de la guerra con el triunfo definitivo de la civilización.

La *Liga antigermanófila* achève de s'organiser. La section de Madrid, dont l'*España* est l'organe, a invité l'ancien recteur D. Miguel de Unamuno à venir prêter le concours de sa parole, toujours accueillie comme celle d'un enfant terrible qui sait dire aux gens leur fait. Il s'est

moqué copieusement de ces Espagnols « que admiran sólo los estragos del 42, las zeppelinadas, el torpedeamiento de buques indefensos y que en vez de desgranar protestas, se sienten revivir, y exclaman, como suprema oración fúnebre : « Pero qué tíos ! » (*Correspondencia de España* du 29 janvier, *España* du 1er février.)

De leur côté, les intellectuels catholiques catalans, au nombre d'un millier, ont tenu (12 janvier) à exprimer au digne archevêque de Tarragone les sentiments qu'ont produits chez eux ses propres déclarations. J'en prends le texte dans un vaillant journal madrilègne, *El Parlamentario* (31 janvier) :

Al Doctor Antolín López Peláez, Arquebispe de Tarragona, salut i dilecció : Escrivin a Vostra Excel-lencia il-lustrissima significant-vos el goig i alegría que s'empararen dels nostres cors quand haguérem esment que en la guerra que flagella el món sentieu i judicáveu bona i justa la causa de la França, de la Italia, de la Bélgica i de les aliades llurs. I molt especialment ens han alegrat les vostres declaracions relatives al gran conflicte europeu emeses per Vostra Excel-lencia en la interviu amb un corresponsal del *New York Herald*. Car en elles tot declarant-vos oportunament hispanófil, féieu constar les vostres ardents simpatíes per les grans nacions católiques, la França i la Italia, i per l'admirable poble de Bélgica que dins els seus sofriments cruelísims ha tingut el consol de comptar amb el Cardenal Mercier. Amb delectació espiritual hi hem vist també que senyaláveu la ignorancia d'aquells que a l'estranger exageraven el titulat « sentiment germanófil » de una part del clerical menor d'Espanya, tot desconeixen la poderosa i altíssima influencia dins aquets país del gran cardenal belga; i perqué amb aquesta ocasió en feu l'elogi ben merescut, com a gloria de la Iglesia, com a herói que la Historia immortalitzará i com a príncep dels filosops cristians del nostre temps, l'autoritat del qual en les escoles católiques de Filosofía, especialment a Espanya, pot comparar-se únicament amb la de Sant Tomás d'Aqui en les escoles migevals i de la Renaixença ; podent-se imaginar un hom, davant de tot això, fins a quin punt la seva conducta heróica inspira entre nosaltres sentiments d'amor i de simpatia per la seva causa. Ens complavem també en reconéixer en vós l'acert amb que heu dit que tot i essent unanime, ara com ara, l'opinió espanyola en favor de la neutralitat, tampoc nega ningú, que aquesta ha d'esser benévola en vers els aliats per la força de raons geográfiques, racials, i espirituals.

Aquestes declaracions públiques de Vostra Excel-lençia il-lustríssima que interpreten els nostres sentimens i les nostres conviccions en el trágic conflicte actual, ens han mogut a realitzar aquest acte, ben segurs que amb nosaltres senten i pensen tots els católics cristians conscients de la trascendencia del present moment históric.

Bessant vostre Pastoral Anell de Primat de les Espanyes i de Metropolitá de Tarragona.

Dada a Barcelona a XII dies de gener de l'any MCMXVII.

Apeles Mestres, Angel Guimerá, Joaquim Casas-Carbó, Joseph María Roca, Gabriel Estapé, Rosendo Serra, Francisco Maciá, Joan Román García, Josep Bertrán i Musitu, Ramón Miguel i Planas, J. Massó Torrents, Ferrán Valls Taberner, Narcís Oller.

IV. Le blocus allemand.

La réponse du gouvernement espagnol à la Note de M. Wilson a trouvé elle-même une réponse indirecte, hypocrite et brutale, dans les Notes allemande et autrichienne qui lui ont été remises le 31 janvier au soir, la première en allemand, la seconde en français, mais de sens identique. Le blocus des côtes alliées équivaut à celui des côtes neutres. Aussi l'*Imparcial* n'hésitait-il pas, dès le lendemain, à le présenter comme tel. Le public a réellement senti cette fois une secousse. Heureusement, le comte de Romanones a su dire des mots opportuns : « La vida de España no se debe interrumpir, y no se interrumpirá, » a-t-il déclaré au *Congreso*. Sa sérénité s'appuyait peut être sur celle de l'armateur Tallá, qui avait déclaré le matin même persister dans son projet d'établir une ligne de deux vapeurs pour porter les fruits des Canaries en Angleterre. Il est vrai que ce noble geste ne résolvait pas tout le problème. Des millions de caisses d'oranges attendaient sur les quais des côtes du Levant. Les usines de Bilbao allaient manquer de charbon et mettre plus de cent mille ouvriers sur le pavé... *La Nación* offre une fiche de consolation (2 février) en disant que ce blocus va régler la question des subsistances. Son directeur-fondateur, le marquis de Polavieja, s'écrie que voilà une bonne occasion de garder pour le pays les productions militaires des fabriques espagnoles. Voici même une perspective souriante : les ports espagnols vont avoir le monopole du transit entre l'Amérique et les pays alliés ! Reste à savoir si les chemins de fer de la péninsule suffiront à relier avec ceux de la France ce magnifique transit maritime. Dans l'*A B C* du même jour, le sénateur Manuel Linares Rivas fait remarquer que pour l'exportation du minerai, il n'y aura rien de changé, puisqu'on torpillait déjà auparavant les bateaux qui le portaient; que, pour les fruits, on n'aura qu'à les faire manger dans les casernes et les administrations qui dépendent de l'État; qu'enfin, le charbon viendra d'Amérique au lieu de venir d'Angleterre...

Toutes ces jolies histoires permettent à la presse germanophile, j'allais dire allemande[1], de faire bonne contenance et de nier qu'il y ait là un coup direct à l'Espagne. Puisque le public admet qu'on se moque de lui, puisqu'il ne s'en aperçoit même pas, pourquoi se gêner ?

1. Pour qu'on voie à quel point la confusion serait légitime, je reproduirai seulement les manchettes de *El Debate* du 2 février : SENSACIONAL DISCURSO DEL CANCILLER. — EL ALMIRANTAZGO ALEMÁN ESTÁ FIRMEMENTE CONVENCIDO DE QUE INGLATERRA TENDRÁ QUE PEDIR LA PAZ. — HINDENBURG RESPONDE DE LA SITUACIÓN MILITAR EN TODOS LOS FRENTES, « SEAN CUALES FUEREN LAS CONSECUENCIAS DE LA GUERRA SUBMARINA ILIMITADA. »

Et puis, ne parle-t-on pas d'une cession partielle ou totale à l'Espagne des bateaux allemands réfugiés dans ses ports? Ne peut-on obtenir un sauf-conduit pour les fameuses oranges, sans parler des bananes? Bref, affirme *España nueva* (2 février), « la situación creada á España por los bloqueos inglés y alemán no es tan grave como los intervencionistas la pintan. » Aussi bien est-on vite revenu au calme. *El Diario universal* le constatait dès le 2 février au soir : « Quizá diríamos que se han tranquilizado demasiado y demasiado pronto. » Et c'est un journal officieux qui parle. Il faudrait d'abord savoir, explique *El Debate* (3 février) quel est exactement le dommage subi. Et il donne une carte qui montre que l'accès des pays scandinaves est encore libre, si l'on fait un détour, un peu long il est vrai, à l'ouest et au nord des Iles britanniques; et qu'il reste un couloir, bien qu'assez étroit, pour aller jusqu'en Grèce. Enfin, n'y a-t-il pas toutes les autres parties du monde, y compris l'Océanie?

Malheureusement, voici déjà des torpillages et même des victimes. Il y a au moins ceci de nouveau, que les marins n'ont plus le recours des barques de sauvetage, et le délai de quelques minutes pour y monter. Il y a aussi ce fait que les gouvernements autrichien et allemand n'ont pas même attendu vingt-quatre heures pour commencer l'exécution de leurs menaces. Il est vrai que le 3, le gouvernement ne savait pas encore si les torpillages en question avaient eu lieu avant ou après le 1er, six heures du soir, heure fixée pour le blocus. En tout cas, il est temps de faire justice d'une assimilation injurieuse qui revient sans cesse dans les journaux germanophiles. C'est la *Correspondencia de España* du 3, qui s'en charge et d'une façon très nette [1] :

1. *El Liberal* de Barcelone reproduit la même idée (10 février) :

« Es bien notoria, como ya hemos hecho observar repetidas veces, la diferencia que existe entre el bloqueo establecido por Inglaterra contra los imperios centrales y la piratería submarina de éstos contra beligerantes y neutrales. Pretender como pretende la Prensa germanófila que unos y otros nos causan el mismo daño y que la protesta debe ir contra todos en iguales términos de energía, es cosa impropia de hombres de razón que aprecian en algo su seriedad.

El bloqueo de Inglaterra es legítimo. El daño que produce es inevitable en la anormalidad de la guerra. Un beligerante puede bloquear á otro ajustándose á las prescripciones del Derecho internacional.

Inglaterra cumplió esas reglas. España ha podido exportar á Alemania sin más riesgo que el de perder la mercancía. Y aun para este riesgo tenía la garantía del fallo de un Tribunal de Presas.

El barco inglés hubiera detenido al barco español cargado de contrabando; pero no lo hubiera cañoneado, no lo hubiera hundido, ni con aviso ni sin él.

¿Es eso mismo lo que hace Alemania?

Antes del día cinco de este mes había hundido en el mar veintisiete barcos españoles, dando tiempo para el salvamento de la tripulación. Después del día cinco dijo que los hundiría sin importarle que con ellos perecieran las tripulaciones. »

Vemos repetido estos días — sin duda es una consigna — un argumento capcioso, con el que se trata de defender los procedimientos inadmisibles de los Imperios centrales. Es como sigue :

« Inglaterra desde el primer día de las hostilidades, ha bloqueado á Alemania sin protesta de los neutros. »

Es verdad. Usa de su derecho de beligerante. ¿Y por qué no han protestado los neutrales? Porque Inglaterra se atuvo escrupulosamente á lo que ordena el derecho internacional. Su bloqueo es efectivo y mantenido con medios normales. Y *las fuerzas marítimas de Albion no han hundido ningún barco neutral ni causado la muerte de ninguna persona pacífica.*

¿Y Alemania? Alemania, como no puede bloquear á sus rivales, porque carece de elementos, echa á pique los navíos mercantes, enemigos ó neutrales, que se ponen á tiro de torpedo de sus submarinos. Eso no es bloqueo. Eso es piratería. El bloqueo para que sea reconocido y respetado, ha de ser absoluto. Y la nación que lo declare debe estar en condiciones de llevar á sus puertos los barcos que capture, para someterlos al fallo del correspondiente Tribunal de presas.

¿Se ve claro por qué los neutrales no protestaron contra el bloqueo inglés y sí protestan contra la declaración del bloqueo alemán?

¿Cuántos barcos españoles han hundido los ingleses? ¿Cuántos marinos españoles se han ahogado por culpa de Inglaterra? Ninguno.

En cambio, son ya una veintena los vapores de España que yacen en el fondo de los mares porque Alemania los torpedeó. Y la macabra lista de víctimas hispanas que perdieron la vida porque Alemania lo quiso, inaugurada con los nombres de Granados y de su esposa, aumenta de día en día entre los aplausos de los periódicos que han hecho de Germania su patria adoptiva.

Si. Repitamos las severas palabras de *La Epoca :* « No hay derecho humano ni divino, natural ni positivo, ni podrá haberlo nunca, en virtud del cual, á ciudadanos neutrales pueda hacérseles perder la vida. »

Los españoles que se sientan verdaderamente hijos de España, graben esas palabras en su corazón.

Le même journal et l'*Imparcial* ont du reste commencé à ouvrir les yeux du public sur la réalité extérieure, qu'il s'obstine à ne pas vouloir envisager ; dès le 3 février, ils annoncent le départ des ambassadeurs des États Unis, accrédités auprès des Empires centraux. Le trafic avec l'Amérique pourrait donc devenir difficile. Il serait cruel d'insister, et je m'en garderais, s'il ne fallait tout de même montrer l'ineptie odieuse et coupable des arguments fournis par les Allemands en faveur de cette politique d'autruche, que leurs convenances voudraient imposer à l'Espagne.

De son côté, *El Liberal* cherche à éclairer le public en insérant (4 février) une suggestive relation d'un agent d'un des pays alliés sur l'organisation de l'espionnage allemand en Espagne : elle est bien loin encore de donner une idée suffisamment concrète et adéquate de la sinistre besogne de ces gens plus ou moins gradés ou titrés qui commandent à une véritable armée d'espions et de destructeurs, et

dont on trouvera les figures antipathiques dans une photographie prise le jour de la fête du kaiser, et publiée par l'*ABC*. Le même journal demandait en conséquence une surveillance sérieuse.

Lo que nosotros pedimos, aun en estos momentos en que nos encontramos bloqueados y humillados por el capricho feroz de los alemanes, que bombardean en plenas aguas jurisdiccionales españolas nuestros barcos, es la neutralidad, la buena neutralidad.

Pero, por lo mismo, creemos que lo más indispensable es impedir que los 80.000 alemanes de España se sirvan de los aparatos de telegrafía sin hilos para comunicar con los submarinos é indicarles los derroteros de nuestros buques. Por lo mismo, pedimos que se concentren los barcos alemanes y austriacos en puertos determinados, y no se les deje formar alrededor de nuestro territorio una cintura de puestos de observación y de espionaje. Por lo mismo, pedimos que se prohiba á los alemanes residir en el litoral y en las fronteras, donde ejercen ante autoridades miopes ó ciegas une perpetua vigilancia de lo que nuestra marina y nuestro comercio hacen. Por lo mismo, pedimos que se averigüe lo que pasa en los misteriosos círculos alemanes de Madrid, de Barcelona, de Málaga y de San Sebastián, de los cuales salen las órdenes de movilización del espionaje, de las intrigas, de las campañas antiespañolas y hasta de las campañas contra el conde de Romanones. Por lo mismo, pedimos que se ponga algo de más cuidado en la vigilancia de nuestros arsenales, de nuestras estaciones de las fronteras y de nuestras fábricas de artillería, que, un día ú otro, pueden verse sorprendidas du un modo desagradable, como ha sucedido en los Estados Unidos.

La *Correspondencia de España* interroge le gouvernement au sujet de 350 cartouches de dynamites, d'armes, de détonateurs, qui se sont trouvés à un moment donné à Madrid. Mais le gouvernement nie tout, aussi bien le ravitaillement des sous-marins par les ports espagnols que l'emploi des postes de télégraphie sans fil.

La Acción (4 février) ne craint pas de publier un éditorial avec ce titre, qui implique tous les renoncements : A LA GUERRA NUNCA. La *Tribuna* en intitule un TRAIDORES Á LA PATRIA (il s'agit des journaux du bord opposé). Elle a pris texte d'une dépêche de Paris annonçant que la commission des affaires étrangères a décidé de travailler énergiquement et par tous les moyens possibles contre la propagande antifrançaise en Espagne. Elle trouve dans un article d'Hervé une preuve manifeste de cette ingérence intolérable. « Désormais », déclare-t-elle sans qu'on voie bien le lien (car son éditorial du 5, où elle cherche à répondre à l'*Imparcial* qu'elle avait provoqué, est aussi confus littérairement que moralement), « il n'y a plus de francophiles ni de germanophiles, il n'y a que des interventionnistes et des neutralistes ».

L'*A B C* du 5 s'explique sans plus d'ambages :

Si hubiere alguno tan criminal — la palabra es dura, pero no encontramos otra que sea más gráfica — que no vacilase en llevar á España á la guerra, A B C, de cuyo amor al orden no se puede dudar, creería llegado el momento de que el pueblo español, el que trabaja, el que da sus hijos para la guerra, el que sostiene las cargas del Estado, se levantase como un solo hombre para protestar con airada energía é imponer su soberana voluntad. Para impedir que este propósito suicida se llevase á cabo, todos los procedimientos nos parecerían lícitos y factibles, todos, desde la pacífica protesta de la manifestación colectiva, hasta la barricada y el motín.

Le 6 au soir une bande de 200 petits jeunes gens, des *requetes* (« camelots du roi » jaïmistes) fait une tournée devant les rédactions. Le lendemain, en conséquence, la *Acción* annonce : EL PUEBLO ESPAÑOL QUIERE MANTENER LA NEUTRALIDAD.

* * *

Mais la réponse à l'Allemagne est connue.

Le texte, qu'on n'espérait guère avoir avant le 8 au soir, paraît le même jour dans les journaux du matin. On a dit, mais à tort, semble-t-il, que le prince de Ratibor, l'ayant communiqué à un journal à sa dévotion *(la Nación)*, le comte de Romanones l'avait envoyé à toutes les rédactions. Il est vrai qu'il a paru le même jour dans les journaux parisiens du matin; et le fait a fort intrigué, naturellement. Serait-ce l'ambassade d'Allemagne qui le leur aurait communiqué? Je l'emprunte au *Liberal*, non sans collationner avec *El Debate*, qui enlève simplement une virgule à un endroit et en ajoute une à un autre.

El Señor Ministro de Estado
á S. A. S. el Príncipe Max de Ratibor y de Corvey, Embajador de S. M. el Emperador de Alemania :

Madrid, 6 de Febrero de 1917.

Señor Embajador :

Muy señor mío : El Gobierno de Su Majestad ha examinado detenidamente la Nota que se sirvió entregarme V. A. S. el 31 de Enero ultimo, en la que se anuncia el propósito decidido del Gobierno alemán de interrumpir desde el día siguiente todo tráfico marítimo, sin otro aviso y por medio de cualquier arma, alrededor de la Gran Bretaña, de Francia y de Italia y en el Mediterráneo oriental; y debo decir que su lectura le ha producido muy penosa impresión.

La correcta actitud de neutralidad en que desde un principio se colocó España y en que se ha sabido mantener con inquebrantable firmeza y leal-

tad, le da derecho á que no se ponga en tan grave peligro la vida de sus súbditos dedicados al comercio marítimo y á que éste no se perturbe y merme con tal exceso, en toda la extensión de las zonas en que el Gobierno Imperial asegura que ha de apelar, para conseguir su propósito, á todas las armas y á prescindir de todas las limitaciones que se había impuesto hasta ahora en sus medios de lucha naval.

Aun antes de prescindir el Gobierno Imperial de estas limitaciones, ha protestado el Goberno de Su Majestad, por no estimarlas bastantes para excusar del cumplimiento de las prescripciones del Derecho marítimo internacional; pero llevado el método de guerra, que Alemania anuncia, á un extremo inesperado y sin precedentes, el Gobierno español, teniendo en cuenta los derechos y exigencias du su neutralidad, debe presentar con mayor razón su protesta al Gobierno Imperial, tan serena como firmemente, haciendo al mismo tiempo las reservas necesarias que impone la presunción legítima de la ineludible responsabilidad, contraída por el Gobierno Imperial á causa principalmente de las pérdidas de vidas que pueda originar su actitud.

El Gobierno de Su Majestad funda su protesta en la afirmación de que, cerrar por completo el camino de ciertos mares sustituyendo el derecho de captura, innegable en ocasiones, por un pretendido derecho de destrucción en todo caso, está fuera de los principios legales de la vida internacional; y, sobre todo, y más que nada, de que el extender el sentido de ese derecho á destruir en la forma anunciada la vida de los no combatientes, de los súbditos de una nación neutral como España, es contrario á aquellos otros principios observados por todas las naciones aun en los momentos de mayor violencia.

Si el Gobierno alemán, como dice, confía en que el pueblo español y su Gobierno no se cierren á los razonamientos de su decisión y de su necesidad, esperando que cooperen por su parte á evitar más miserias y más sacrificios de vidas humanas, comprenderá asimismo que el Gobierno español, dispuesto á prestar en el momento eficaz su iniciativa y su apoyo á todo aquello que haya de contribuir al advenimiento de una paz cada vez más deseada, no puede admitir como legítimo un régimen de guerra excepcional, por el que, á pesar de sus derechos de neutral y de su escrupulosidad en el cumplimiento de los deberes que en ese concepto le incumben, se dificulta y hasta se impide el tráfico marítimo de España, comprometiendo su existencia económica con serio peligro de la vida de sus súbditos.

El Gobierno de Su Majestad, firme más que nunca en la justicia que le asiste, no duda que el Gobierno Imperial sabrá inspirarse en los sentimientos de amistad que unen á los dos países, y encontrará, dentro de las duras exigencias de la terrible guerra moderna, medios con que satisfacer la reclamación de España, fundada en el deber inexcusable que obliga á su Gobierno á amparar la vida de sus súbditos y á mantener la integridad de su soberanía, á fin de que no se interrumpa el curso de su existencia nacional, para lo cual se siente plenamente apoyado por la razón y el derecho.

Aprovecho la oportunidad para reiterar á V. A. S. las seguridades de mi alta consideración.

(Firmado.) — *A Gimeno.*

Tandis que *El Debate* éprouve le besoin de se recueillir, *El Liberal* n'éprouve aucune difficulté de dire ce qu'il pense de ce document :

Hay frases en el documento que publicamos hoy, que merecen ser subrayadas, y que, de seguro, nuestros lectores subrayarán. Decir francamente á los alemanes que su determinación de torpedear, sin miramientos, los barcos neutrales, sacrificando vidas de ciudadanos ajenos á la gran lucha europa, es ilegítimo, es excelente. Pero mejor aún es indicar á los alemanes, como lo hace el ministro de Estado en sus últimas líneas, que España, apoyada en la razón y el Derecho, espera que Alemania renuncie á sus criminales proyectos, para evitar que nuestro país tenga que tomar las medidas necesarias á la defensa de sus intereses más sagrados.

¿ Decís que no son exactamente éstos los términos del último párrafo de la Nota española ? Examinando sólo su letra, no lo son, en efecto. Pero si se tiene en cuenta el estilo, lleno de elegantes eufemismos de la diplomacia, no hay duda de que las palabras finales del Sr. Gimeno contienen una advertencia bastante clara y bastante enérgica á Alemania.

Son homonyme de Barcelone constate le lendemain que l'approbation est universelle parmi le public. Et j'ai eu l'impression très nette à Madrid, je l'ai encore à Barcelone, que cela est vrai. Est-ce de peur d'avoir contre eux le sentiment public que les journaux germanophiles finissent par se montrer satisfaits? Dès le 9 février, *El Debate* reconnaît le succès de la note. Il produit pourtant ensuite des réserves, déjà indiquées en partie la veille.

Hablando concretamente de la Nota, aplaudimos en ella, desde luego, sus condiciones extrínsecas, el lenguaje. El tono general es digno y firme y, á la vez, respetuoso y aun adecuado á sentimientos de amistad. No hemos visto en ella — lo decimos con viva complacencia — aquellos términos y giros secos, casi agrios, en que se redactó la Nota de contestación á Wilson, aspereza que aun no hemos podido comprender. Discrepamos, pues, de algún colega de la noche que echa de menos no sabemos que altisonancias y galas de concepto y de expresión.

El fondo del documento, en general, nos parece igualmente acertado. Está bien la defensa que se hace de los derechos de España ; bien la protesta contra las infracciones, en nuestro perjuicio realizadas, de leyes y convenios internacionales ; bien los recuerdos á la firme y constante neutralidad de España ; bien, en fin, el ofrecimiento de cooperar al advenimiento de la paz, que fué en la contestación á Wilson lamentablemente omitido, como entonces hicimos constar y censuramos.

Hemos de formular, no obstante, algunos reparos. El primero arranca de la conducta toda del Gobierno en las relaciones internacionales. Es indudable que nuestros derechos de neutrales han sido lesionados más de una vez, por unos y otros beligerantes, desde que la guerra empezó ; es, también, certísimo que de esos atentados debió protestar el Gobierno con igual energía, se tratara de uno ó de otro bando beligerante, y es incuestionable, en fin, que los atentados de que hemos sido víctimas por parte de las

naciones de la Múltiple no han encontrado en nuestro Gobierno la necesaria protesta.

La Nota que comentamos ofrecía ocasión propicia para subsanar este yerro. Y si alguna razón ha podido tener el Gobierno para hacerlo así, para lo que le falta, en absoluto, es para reincidir en él y agravarlo con una frase infeliz que en la Nota se lee, en la que, á la par que se rechaza y condena el bloqueo decretado por Alemania, parece como si se aceptara el bloqueo inglés, tan arbitrario, que no sólo prohibe á los neutrales el tráfico con los beligerantes — como Alemania lo veda —, sino que impide hasta el comercio, no bélico, de unos neutrales con otros. ¿No es sabido, en efecto, que Inglaterra prohibe la exportación de frutas españolas á Dinamarca y á los países escandinavos?

Y se ha llegado á más al aceptar el derecho de captura (bloqueo inglés) y condenar el de destrucción (bloqueo alemán). Porque el Gobierno no se ha limitado á rechazar el segundo, invocando el texto escrito de Convenios y Tratados, sino que su repulsa se apoya aun en «principios» internacionales. Y á esto no hay derecho.

El principio de la destrucción de las presas neutrales será, evidentemente, uno de los temas á discutir en las futuras conferencias internacionales; y el Gobierno español no debe comprometer y definir su criterio, desde ahora para entonces, en contra de la licitud del principio citado. Muy al contrario: la realidad nos dice que para España puede ser el submarino, en tiempos venideros, su principal arma de defensa, y tanto más eficaz será ésta cuanto mayor sea también la eficacia y la intensidad de acción del arma con que la realice. Limitarla declarando ilícitas algunas de sus aplicaciones, es perjudicar las conveniencias de España. La prudencia aconsejaba al Gobierno, en este punto, dejar en suspenso su criterio, eludir todo compromiso.

Convenientísima habría sido una claridad mayor que la usada en la redacción del último párrafo de la Nota. Algunos intervencionistas han interpretado la frase en que se expresa el propósito de que no se interrumpa la vida nacional como indicadora del designio del Gobierno de «amparar y defender» á los buques mercantes españoles que se decidan á surcar las zonas bloqueadas. Es indudable que, dada la situación actual, esos buques serían torpedeados y, aun sin actuar de agoreros, no podemos esquivar la visión de los gravísimos conflictos que en tal caso habrían de producirse, llevándonos á la ruptura con los Imperios centrales. Si tal interpretación fuera exacta, la Nota del Gobierno español sería, indudablemente, el primer paso hacia la guerra.

No admitimos semejante locura. *No creemos que el Gobierno haga eso, ni queremos admitir semejante interpretación.* A nuestro juicio, se abre un compás de espera al apelar á los sentimientos amistosos del Gobierno alemán, con la esperanza de que se encuentren, «dentro de las duras exigencias de la guerra moderna, medios con que satisfacer la reclamación de España»; y abona nuestro parecer la noticia que se nos telegrafió desde Bilbao el pasado día 6 (inserta en El Debate del siguiente día), según la cual las autoridades de Marina han hecho saber que todo buque que surque la zona de bloqueo lo hará por su cuenta y riesgo, y siempre que demuestre que lleva á bordo suficiente número de botes y chalecos salvavidas; y, además, que en esos buques se personará un oficial de Marina que enterará á la marinería, con lectura de la Nota alemana, de los riesgos á que se expone.

Consignada queda nuestra opinión, única que nos parece razonable. Pero la simple duda es harto grave para que el país se siente tranquilo y descuidado.

La Nota, de otra parte — insistimos en ello —, no encierra soluciones definitivas. Es un prólogo... y hay que decir en honor á la verdad que el Gobierno no ha querido engañar á nadie á este respecto. El propio ministro de Estado fijó el carácter de «compás de espera» que la Nota tiene al advertir que su último párrafo abre la puerta á futuras negociaciones. La decisión final de esta questión, por consiguiente, no ha sido aún acordada. Hay que esperarla.

Por ello, y sin regatear al Gobierno el aplauso que le tributamos al principio de este artículo, llamamos la atención del país sobre la situación transitoria que la Nota crea, y le encarecemos que viva vigilante y alerta.

Ces réserves, *La Acción* du même jour les marque plus nettement encore, d'une façon moins entortillée. Elle s'inquiète de l'accueil fait au document par la presse française :

Alaban los diarios parisinos el documento, y entienden que sus declaraciones no son otra cosa que el prólogo de la ruptura de relaciones de España con los imperios centrales. Hablemos nosotros para decir, con la autoridad que no presta el asistimiento, en este punto, de la opinión nacional plena, que la nota no puede decir más que lo que dice; que no valen interpretaciones ni exégesis, por muy sutiles que en tales menesteres sean los diarios del bulevar; que en ella no hay, no puede haber, prólogo, antecedente, ni derivación, al final de los cuales se halle la ruptura con Alemania y con el grupo de naciones que ésta representa. De esto estamos absolutamente seguros; porque si en el pensamiento del Gobierno español — es una hipótesis, que sólo en calidad de tal aceptamos — se albergase ese propósito, agazapado entre las frondas de la retórica diplomática, la hora en que se exteriorizara, sería la misma en que el pueblo español, unánime, impusiera su voluntad soberana. El Gobierno es la representación de España en tanto en cuanto acierta a interpretar su voluntad y sus sentimientos. Y nada más. España no quiere la ruptura de relaciones ni contra los imperios centrales ni contra las naciones de la Ententa. Si a los diarios de París se les ha hecho creer otra cosa, y para corroborar el informe ha sido la diligencia con que a conocimiento de esos periódicos ha llegado el texto de la nota española, sus informadores les han mentido, o son ellos los que, a pesar de vivir en España, continúan sin enterarse. Los españoles defenderán su neutralidad a todo trance y a todo evento. Protestarán, como ahora se ha hecho, contra todo lo que signifique lesión de su derecho y daño de sus nacionales, sean quienesquieran los causantes, los aliados y centrales, que de todos han recibido perjuicio, y no menor de los primeros; pero a la intervención, nunca. Conste, una vez más, que no será la última.

L'*A B C* publie des consultations plus ou moins lapidaires de gens en vue. Je cueille celle d'un érudit par ailleurs fort sympathique, Rodriguez Marín. A la question posée « ¿ Cuál debe ser la actitud de España? », il répond : « Indudáblemente la de una completa y abso-

luta neutralidad. No somos parte en eso lamentabilísimo pleito, y nos debemos limitar al papel de expectadores, excepto en lo que podamos hacer á favor de la paz, pues para procurarla conviene estar dispuestos á toda hora. » Que n'a-t-il commencé par la garder, cette neutralité, en refusant sa signature aux admirateurs de l'Allemagne ?

Vaticinant presque toutes la neutralité et l'amour de la paix, bien suprême, les paroles de ces pythonisses trouvent écho dans la presse de province. *El Día gráfico* de Barcelone les reproduit en grandes lettres en haut de ses folios. — Malgré tout, je persiste à soutenir que l'*A B C* est un des journaux qui ont fait le plus de bien à notre cause par la publication d'articles comme ceux d'Azorín. Un rais de lumière dans une chambre noire ne suffit-il pas à donner l'image de la réalité?

C'est dans la *Publicidad* du 9 que je trouve le sentiment le plus exact, à mon sens, de la vraie situation :

No ; la nota de España no puede causar ninguna desilusión. Podrán disimular los alemanistas el mal efecto que les ha producido, queriéndola presentar como una ventaja para su causa. Es un modo como otro cualquiera de hacer ver que no se ha sentido un bofetón recibido en la mejilla. Pero creemos que esa nota no será recibida como una ofensa por los pueblos aliados. Querrán disimular, presentándola como un triunfo de su causa, los alemanistas, porque éstos siempre han querido dar a entender que eran los únicos mantenedores de la política de la neutralidad de España y que todos cuantos simpatizaban con la causa de los aliados, querían atentar contra esa neutralidad y decantar al pueblo a la intervención. Y en este sentido, como que la nota que ha enviado España a Alemania, en contestación a la que ésta nos remitió, anunciando el cierre de los mares, no representa ninguna ruptura ni declaración de guerra, los alemanistas aparentan tener razón.

Pero esto es una apariencia; no una realidad. Un claro sentido de la realidad ha inspirado la nota de España.

Si el Gobierno de España se hubiese encontrado con una fuerte corriente de opinión, despierta el alma nacional vigorizado por el apoyo que le prestasen todas las fuerzas del país, recogiendo los ecos de una protesta unánime, fundiéndose todas las energías en un mismo sentimiento para poder determinar una acción, creemos, y de ello estamos seguros, que en la nota se hubiese establecido, no una reclamación, en un sentido abstracto, no una protesta más o menos enérgica, no tan sólo un principio de derecho, sino un caso concreto de legítima defensa con el anuncio de un rápido procedimiento ejecutivo, ya con la incautación de buques alemanes para responder de los buques hundidos españoles, ya con el secuestro de bienes de los súbditos de los Imperios centrales para responder de las vidas y haciendas de nuestros marinos. Pero el Gobierno se encuentra como en medio de un desierto. Por un lado una completa indiferencia, una absoluta inconciencia ; por otro lado, con la chillería de los germanófilos. Un país disgregado sin que se observe ni se vea por niguna parte la manifestación del alma colectiva. Y en este sentido lo único que puede hacer un Gobierno es formular una protesta, de tonos mesurados, pero enérgicos y establecer sobre todo un principio de derecho.

En la nota de España, en una forma velada y comedida, se recrimina el procedimiento empleado por Alemania, en su guerra marítima. Dentro la zona de bloqueo tendrá Alemania el derecho de la incautación del buque; no tiene el derecho de su destrucción. España no se resigna a reconocer ese derecho. Formula una protesta.

Ese es el primer paso que da España, de una manera prudente, por su aislamiento, pero decidida, en esa magna y complicada cuestión de Europa. No ha podido España ir tan lejos como los Estados Unidos, a una ruptura diplomática, primeramente por la falta de una conciencia nacional; después por la falta de medios materiales. Y la razón más poderosa es que España no había formulado aún, de una manera terminante, una reclamación de esta índole, como hizo el presidente Wilson en las sucesivas notas de protesta que tuvo que enviar a los Estados centrales.

En esa nota que España acaba de enviar a Alemania se recoge, en parte, el principio jurídico que LA PUBLICIDAD sentó y mantuvo, al iniciar su campaña sobre el torpedeamiento de buques, fundamentando sus argumentos en los principios sentados y reconocidos por todas las naciones signatarias del convenio de La Haya. No existe el derecho de destrucción del buque, dentro de la zona bloqueada, aun cuando se le encuentra transportando pertrechos de guerra; sólo existe el derecho de incautación.

Y ese punto que, claramente, sin ambajes ni rodeos, se expone en la nota de España, condena todo el procedimiento de la campaña alemana.

¿ Pero, qué hará Alemania ante la nota? debemos preguntar. ¿ Esa reclamación de España será suficiente para detener las iras teutónicas o para calmar ese delirio alemán ? ¿ Será como un conjuro la nota de España? No lo creemos. Alemania se encuentra en un estado de verdadera insania. Y con nota o sin nota, con reclamación o sin reclamación continuará su obra destrutora contra nuestros buques, contra nuestro comercio, contra nuestro trabajo. Pero téngase en cuenta que ese poder destructor tiene un radio limitado de acción. Los germanófilos, en sueños, pueden imaginar la figura de una Alemania omnipotente y todo poderosa. La realidad indica cosa bien distinta. Por mucha que haya sido la actividad y la audacia de los submarinos alemanes, no habrán podido llegar nunca a impedir el tráfico marítimo, no de los pueblos neutrales, sino de los pueblos en guerra. Y observando el doloroso espectáculo que se nos ha ofrecido a los españoles, viendo como se torpedeaba a un pobre buque naranjero español, mientras llegaban libres y triunfantes a los puertos del Havre o de Tolón, pertrechos, armas y tropas, hemos deducido que Alemania con sus submarinos hace lo que puede y no lo que quiere. Y aun cuando en la nota anuncia que estrechará el bloqueo y que cerrará los mares, sabemos nosotros que no podrá hacer más de lo que ha hecho contra España.

Sólo que Alemania con su nota quería establecer el derecho de bloquear a España con el pretexto de bloquear a sus enemigos. Y el Gobierno de España no se lo ha querido reconocer.

Les sourdes rancunes contre le pays qui a enlevé à l'Espagne Cuba et les Philippines sont naturellement exploitées par cette même presse qui, il y a deux mois, demandait qu'on emboîtât le pas à

M. Wilson. Je produirai comme exemple le *Diario de Reus* du 9 février :

> ¿Y que debe hacer España ante tal situación?; acordarse del «Maine»! Es decir, de 1898, de aquel amarguísimo trance por que pasara sin el auxilio ni la compasión siquiera de nadie, ¿no es la ayuda moral, y alguna material, que la noble Alemania nos prestara cuando el desastre de Cavite (como hace pocos días recordó en el Senado el señor Sanz y Escartín [1]), cuando hacía añicos nuestros buques y nuestra soberanía en Filipinas aquella escuadra de Dewey, que desde largo tiempo haceehara *(¿acechara?)* la caza, desde el puerto frontero de Hong-Kong, que Inglaterra le prestara, amén de algunos barcos, para aniquitar a la desmedrada España. Ante este doloroso recuerdo, nuestra conducta es clara : dejar que los contendientes «se remojen», o lo que es lo mismo : NEUTRALIDAD, NEUTRALIDAD Y NEUTRALIDAD.

A signaler dans le même genre d'idées un article virulent de Vicente Gay dans le *Día gráfico* du 12. De temps à autre un *leit-motiv* apparaît ainsi, plus ou moins nouveau, dans la presse germanophile, et c'est alors un joli concert à Madrid et dans les provinces.

Mais une voix respectée de tous s'est fait entendre aux Cortes (12 février) : celle de D. Antonio Maura. Elle a paru un moment devoir faire écrouler le comte de Romanones. Le grand chef conservateur a révélé ce qu'il avait déclaré au roi lors de la démission du cabinet, en janvier dernier : « Yo dije a S. M. que a mi sentir ese ministerio no tenía el vigor, la autoridad, el acierto ni la cohesión necesarios para gobernar a España en las circunstancias presentes... que por todo esto el gobierno no tenía la confianza nacional en momentos como los presentes... » (voir le discours entier dans *La Acción* du 13). Nous n'avons pas à intervenir dans la politique intérieure de l'Espagne, mais il nous sera bien permis de constater que cette « sortie » n'est pas pour donner au gouvernement actuel l'autorité dont il a besoin... Elle a produit une stupéfaction. Pourtant, jusqu'à l'heure qu'il est, le président du Conseil paraît avoir résisté à la puissance de ces ondes oratoires.

Cependant, une campagne sournoise et rapide est menée en vue de dégoûter les marins des dangers de la zone prohibée. Des feuilles de tout calibre sont distribuées à profusion. Rien qu'à Barcelone j'en ai vu trois différentes. Il s'agit en somme d'enlever à l'Espagne l'idée et la possibilité d'affronter le blocus. A la lettre, le mot du comte de Romanones « no se interrumpirá » voudrait dire que tout continuera comme avant; mais il peut signifier simplement qu'on s'arrangera comme on pourra pour vivoter. On fera comme le dormeur qui ne se

1. Sénateur pour la Navarre.

sent pas bien du côté gauche et se retourne sur le droit. D'autre part, il était à prévoir — et certainement les germanophiles l'ont prévu dès le premier jour — que l'Allemagne ferait des concessions. La plus importante, annoncée le 12, est celle qui concerne l'exportation des fruits à Cette. L'essentiel est que l'Allemagne fasse montre de bonne volonté et de déférence pour l'Espagne. Le public n'ira pas voir ce qu'il y a sous cette autorisation, et qu'elle est nécessaire à l'Allemagne : 1° parce qu'il faut qu'elle ait l'air de faire tout le possible pour ne pas gêner, pour ne pas interrompre la vie espagnole, 2° parce qu'elle s'ouvre ainsi ou maintient ouverte une voie possible pour la contrebande.

L'attitude du Brésil, de la Bolivie, de l'Uruguay, du Chili et du Pérou ne laisse pas de contrarier les neutralistes; mais celle de l'Argentine les confirme dans leurs espoirs. Somme toute, on vit, on peut vivre.

Dans l'*A B C* du 13, D. Manuel Linares Rivas développe ce thème agréable, que la *Nación* avait indiqué au premier jour : l'exportation supprimée, on va avoir tout pour rien, tout, puisque l'Espagne produit ou peut produire de tout.

Supongamos el bloqueo efectivo, y que por consecuencia no ingrese nada en España ¿Nos arruinaríamos, pereceríamos... ? ¡¡¡ No !!! Para eso sería preciso que viviéramos de la importación, y precisamente es lo contrario. Vivimos de lo nuestro, y el lujo y los grandes negocios los hacen con la exportación ; es decir, mandando fuera lo que nos sobra y á veces lo que nos falta ; pero que nos falta por eso, por mandarlo fuera en busca de más interés.

Y no sólo vivimos de lo nuestro, sino que además y para lo nuestro aun nos sobra enormemente. En cereales, en frutos y en conservas hay en España el cuádruple de lo que necesita la población española. Y si nos hiciera falta más producción de la tierra, tenemos tierra en abundancia sin cultivar en Castilla, Extremadura y en Andalucía. Si la ley marcial del bloqueo nos obligara á cultivarlas, nos habría hecho un gran bien, y nos haría desarrollar una gran riqueza que hoy está abandonada.

Las naranjas y las uvas se van á Inglaterra y á Alemania desde las tierras de Levante El trigo va á Alemania también desde Castilla. El maíz y la cebolla se va á América desde Galicia. El vino se va á Francia desde Andalucía...

Cerrando las puertas de salir, ¿ qué sucedería ? Que maiz y cebollas, que naranjas y uvas y vinos tendrían que consumirse dentro de España. Quizá saldrían más barato y serían menos negocio; pero eso anda muy distante de ser hambre y escasez en España. Al contrario, sería abundancia Por ahí no perdemos, aunque pierdan un poco los cosecheros y los tratantes, esos que compran los huertos en junto y para mandar fuera toda la cosecha, es muy sensible para ellos, pero no lo es para España, ni lo sería para muchas

de sus regiones que no pueden probar una naranja, puesto que la immensa mayoría la embarcan para el extranjero y desdeñan facturarla para sus compatriotas.

On pense si la perspective est pour déplaire aux ménagères. C'est, en effet, une politique de pot-au-feu que l'on s'ingénie à recommander au bon peuple espagnol, tout en lui chantant des refrains qui rappellent *Galatée* :

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire,
Quand tout s'agite autour de nous !

St.-C.

17 février 1917.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

École des Hautes Études Hispaniques.

Monsieur le Directeur,

Étant parti pour l'Espagne avec le dessein d'y étudier le mouvement humaniste à l'époque de la Renaissance, et, plus spécialement, la contribution des humanistes espagnols de ce temps au mouvement européen par lequel se fonda la philologie classique, j'ai été conduit progressivement à borner le champ de mes recherches : la philologie latine, quoique rénovée dans le dernier quart du xve siècle par un disciple de Laurent Valla, le grand Antonio de Lebrija, a cependant en Espagne des racines plus lointaines, assez difficilement accessibles. Les études grecques, au contraire, étaient faciles à suivre dès leurs origines. La tradition constante de l'érudition espagnole les fait remonter au Portugais Arias Barbosa qui, le premier, professa le grec à Salamanque. L'étude sérieuse de l'hellénisme en Espagne confirme l'exactitude de cette donnée, si l'on met à part certains cas isolés d'humanistes catalans sachant le grec. Or il m'a semblé légitime de les mettre à part, d'abord parce que leur influence fut nulle sur la fortune ultérieure des lettres grecques en Espagne, et en second lieu parce que la Renaissance des lettres en Catalogne, en Aragon et dans le royaume de Valence garda assez avant dans le xvie siècle une indépendance marquée à l'égard de l'humanisme castillan. C'est donc sur l'*initiation de la Castille aux études grecques, à l'époque des rois catholiques et de Charles-Quint*, que j'ai été amené à faire converger mes recherches.

L'Espagne n'a jamais été pour l'hellénisme une terre de prédilection. Le cardinal Cisneros, édictant les constitutions de l'Université d'Alcalá, excepte la chaire de grec de la règle générale suivant laquelle les professeurs étaient élus par leurs élèves : c'est, dit son biographe Alvar Gomez, qu'il ne voulait pas faire dépendre du suffrage des étudiants l'enseignement de cette langue, mère de toutes bonnes disciplines. Mais il ajoute : Sans doute aussi ce grand cardinal prévoyait-il, dans sa sagesse, que la connaissance du grec resterait toujours en Espagne le privilège d'un petit nombre de doctes, consacrés aux études désintéressées. — Cette particularité explique que, dans un

temps de ferveur humaniste comme celui qui sert de cadre à mes recherches, l'histoire de l'hellénisme castillan tienne presque tout entière dans les noms d'Arias Barbosa, du Crétois Démétrius Ducas, et d'Hernan Nuñez de Guzman. Ce dernier nom est, il est vrai, considérable.

Tout ce qu'on sait sur Arias Barbosa se résume dans la notice de Nicolas Antonio et dans quelques témoignages de contemporains tel que Marineo Siculo. Ses travaux philologiques, en particulier la grammaire grecque que lui attribue la tradition, ne nous sont pas parvenus. Peut-être des fouilles méthodiques à Salamanque permettraient-elles d'en retrouver les traces. Mais rien n'est moins sûr. — Nicolas Antonio laisse malheureusement dans l'ombre le grec Démétrius Ducas : sans doute est-ce le même que le Crétois Démétrius qui, en 1481, surveillait à Florence la première impression du texte homérique. Nous savons qu'il collabora à la Bible polyglotte d'Alcalá. Il subsiste même quelques exemplaires d'un livre imprimé à Alcalá en 1514, par ses soins et à ses frais : on y trouve, en outre d'un poème sur Hero et Léandre, une rhapsodie de Chrysoloras, Gaza, et autres grammairiens byzantins, avec traduction latine interlinéaire : c'est la première grammaire grecque qui soit sortie des presses espagnoles. Enfin, les registres de l'Academia Complutense (Archivo histórico nacional) fournissent quelques données sur le temps pendant lequel il enseigna le grec à Alcalá.

Hernan Nuñez, lui, fut trop illustre en son temps pour que sa mémoire reste entourée d'une semblable obscurité. Ses contemporains l'appelaient le Commandeur grec, et le P. Schott, dans la substantielle notice qu'il lui consacre à la fin de son Pomponius Mela, lui rend ce témoignage que les études grecques datent en Espagne de son enseignement. J'ai donc étudié de près cette figure et cette œuvre d'humanité, mettant à profit, en outre de ses ouvrages, ce qui nous reste de ses lettres à Francisco Vergara, au fameux théologien Juan Ginés de Sepulveda, et surtout à Zurita, le chroniste d'Aragon. La correspondance de ces savants eux-mêmes, et des témoignages épars dans les écrits de ses élèves et de ses successeurs, enfin certaines pièces d'archives conservées tant à Madrid qu'à Simancas viennent ajouter à ces sources principales d'utiles indications. Il m'a été possible de réunir ainsi les éléments d'une notice qui jetterait quelque lumière sur la *Vie, l'Œuvre et l'Influence d'Hernan Nuñez de Guzman, le Commandeur grec*.

Il m'a paru intéressant de suivre la carrière de cet humaniste, issu d'une grande famille, et dont le père signa à l'acte de mariage des rois catholiques. Tout jeune, il part pour l'Italie, à la conquête de la science nouvelle. Revenu de Bologne riche de savoir, possesseur d'une collection de manuscrits grecs, sa renommée d'helléniste grandit bien

vite en Espagne. D'abord au service du comte de Tendilla, dont il élève les fils dans le culte des bonnes lettres, rédigeant entre temps cette encyclopédie des humanistes qu'est sa glose sur Juan de Mena, il est appelé à Alcalá par le cardinal Cisneros, pour prêter sa collaboration à la Polyglotte, et là, quand meurt Démétrius Ducas, il lui succède dans la chaire de grec de l'Academia Complutense. De cette époque de sa vie datent quelques ouvrages didactiques : éditions d'un poème de Démétrius Moschus et d'un discours de saint Basile, avec traduction latine interlinéaire. — Mais survient la révolte des Comunidades. Hernan Nuñez embrasse la cause des Comuneros avec une ardeur singulière. C'est alors que se place ce qu'il appelle dans une lettre à Vergara « la tragédie de sa vie ». Blessé dans une émeute, obligé de fuir Alcalá, il se réfugie à Salamanque. Mais là, une fois accueilli par l'Université, il est au port : il y professera jusqu'à sa mort les humanités. Cette dernière période de sa vie est la plus féconde. Sa robuste vieillesse, narguant la mort et les médecins, supporte avec aisance le fardeau d'un triple enseignement, car il cumule les chaires de latin, de grec et d'histoire naturelle de Pline. — Et c'est avec ce labeur qu'il mène de front ses grands travaux de critique sur le texte de Sénèque, de Pomponius Mela et de Pline l'Ancien. Enfin, de même que son premier ouvrage avait été un commentaire sur le poète espagnol Juan de Mena, il revient dans ses dernières années au génie de la langue maternelle qu'il maniait d'une plume si alerte : il meurt en composant un recueil de proverbes, fine fleur de la sagesse castillane.

Chose curieuse, cet initiateur de l'Espagne à l'hellénisme, ce Commandeur grec, n'a laissé d'œuvre notable qu'en philologie latine. Son *Démetrius Moschus* et son Saint Basile sont des « ouvrages classiques » dépourvus de portée. Il avait, paraît-il, fait un examen critique de la traduction de Platon par Marsile Ficin : ce travail était perdu dès le temps de Schott. — Ses recueils d'annotations sur Sénèque, Pomponius Mela et Pline restent donc ses titres à la postérité. Il est impossible de donner en quelques mots une idée exacte de sa méthode : Hernan Núñez, comme philologue, n'a certes pas la largeur de vues ni la sûreté de jugement d'Erasme. Pourtant, par son ingéniosité hardie, n'excluant pas la fidélité à la tradition manuscrite, il mérite d'être nommé à côté d'Erasme parmi les fondateurs de la critique verbale. Ses travaux, et sa controverse avec le Dr Villalobos, médecin de Charles Quint, qui avait eu l'audace d'éditer et de commenter Pline sans savoir un mot de grec, montrent avec quelle ampleur Hernan Núñez conçut la tâche du critique. C'est vraiment par son esprit encyclopédique, par son idée de la critique comme synthèse des humanités qu'il a mérité ce jugement si plein de Juste Lipse : « Vir, ut ita dicam, germanae criticae exemplar. »

Il me reste quelques mots à dire des ressources particulières qu'ont fournies à mes recherches les deux grandes bibliothèques sévillanes. J'avais été attiré à Séville tout d'abord par la renommée de la Colombine. La bibliothèque de Fernand Colomb devait, selon toute vraisemblance, donner une juste idée des livres avec lesquels l'Espagne fit ses humanités. Elle devait, d'autre part, présenter un ensemble assez complet des premières productions de l'humanisme espagnol : ces prévisions n'ont pas été déçues. De plus, la collection d'opuscules rassemblée par Fernand Colomb, si curieuse à tant d'égards, contient quelques brochures sorties des presses d'Arnao Guillen de Brocar, le premier imprimeur de l'Academia Complutense : entre autres, un discours prononcé à l'Université, « in principio anni scholastici », par un élève du Commandeur grec; cet élève n'est autre que Juan de Brocar, fils d'Arnao Guillen et plus tard son successeur; quelques années plus tôt, encore enfant, il avait eu l'honneur de présenter au cardinal Cisneros la première Bible polyglotte imprimée en Europe.

Mon attention, d'autre part, avait été mise en éveil par une indication de Gallardo, selon laquelle la magnifique bibliothèque du Comte-Duc serait venue échouer au couvent de l'Ange, à Séville. Ce couvent de jésuites a depuis longtemps disparu, mais de sa bibliothèque, quelques épaves subsistent dans la bibliothèque provinciale et universitaire de Séville. Parmi les livres de cette provenance, il faut signaler un manuscrit sur papier de Démosthène : il date de la Renaissance, sans aucun doute, mais l'examen de certains passages (1re Ol. — Disc. sur la prévaric. de l'Ambass.) invite à y voir la copie d'un bon Ms.; il vaudrait la peine de le collationner plus complètement que je n'ai pu faire. — Parmi les livres du même fonds, j'ai tenu également en mains un exemplaire des Observations sur Pline du Commandeur, pourvu d'annotations marginales du plus vif intérêt : ce sont des variantes accompagnées de l'indication *Caes.* — Il s'agit évidemment du Caesaraugustanus souvent mentionné par le Commandeur dans sa correspondance avec Zurita, et qui lui fut communiqué par ce dernier après la première publication des *Observationes.* Si l'on se rappelle la façon dont se constitua la bibliothèque du Comte-Duc, et en particulier le pillage auquel il soumit celle de Zurita, à la chartreuse de l'Aula Dei, tout porte à croire qu'on est en présence de l'exemplaire même du Chroniste d'Aragon, annoté de sa propre main.

Enfin, un recueil manuscrit d'Opuscula varia conservé à la Bibliothèque provinciale de Séville m'a réservé une bonne surprise : il contient un dialogue sur la médecine dans lequel Hernan Núñez, grand ennemi des médecins, comme on sait, joue le rôle de principal interlocuteur. Il y fait le portrait du parfait médecin, comme Cicéron fit jadis celui du parfait orateur : en fin de compte, il exige de lui la science universelle. Le dialogue vaut ce qu'il vaut : il montre en tout

cas quelle impression produisit sur les contemporains la tendance d'esprit encyclopédique du Commandeur grec.

Tels sont, Monsieur le Directeur, les premiers résultats de mes recherches en Espagne. Mon intention est de les exposer au complet, lorsque les circonstances me le permettront, sous la forme d'un mémoire pour le diplôme d'études supérieures. Chemin faisant, j'ai été sollicité par une foule de sujets intéressants, tenant par des liens divers à ma recherche principale. Peut-être raconterai-je un jour les pérégrinations du grammairien belge Nicolas Cleynaerts, latiniste, helléniste, hébraïsant, que le désir d'apprendre l'arabe entraîna si loin de sa chère université de Louvain. Ce fut Fernand Colomb qui l'entraîna en Espagne. Il fut un temps professeur à Salamanque, passa en Portugal comme précepteur d'un prince, revint en Espagne, cherchant un professeur de grec à travers toute l'Andalousie, puis au Maroc : il devait mourir à Grenade sans avoir revu les Flandres, dont la nostalgie l'accompagnait dans ses courses errantes. Il a raconté ses tribulations dans des lettres latines, spirituelles et colorées, à ses collègues de Louvain.

Toutes ces recherches amorcées ou simplement entrevues, j'espère qu'il me sera donné de les reprendre, de les étendre. Peut-être pourrai-je alors essayer sur l'humanisme espagnol de la Renaissance, sur sa place dans le mouvement européen de l'humanisme, un travail d'ensemble qui ne soit pas trop indigne de l'École des Hautes Études Hispaniques, Je ne pourrai ainsi qu'acquitter bien faiblement ma dette envers l'Institut français de Madrid.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'hommage de mes sentiments respectueux.

M. BATAILLON.

Fontainebleau, École d'artillerie, le 10 décembre 1916.

Les cours pour étrangers en Espagne.

Nous croyons devoir signaler à nos lecteurs, et plus particulièrement aux étudiants en espagnol, les deux documents suivants :

1° Lettre de M. León y Castillo, ambassadeur d'Espagne à Paris, à M. A. Briand, président du Conseil (14 février 1917), pour lui faire connaître que des cours ont été organisés à Madrid par le Comité de perfectionnement des études *(Junta para ampliaciones de estudios)*, à l'usage des étrangers qui désirent se perfectionner dans la connaissance de la langue et de la littérature espagnoles. Ces cours comprennent trois cours trimestriels indépendants et un cours de vacances. —

De plus, un cours est en voie de formation pour préparer des *lecteurs* et professeurs auxiliaires « qui pourraient être utilisés plus tard par les professeurs de langue espagnole dans les établissements d'enseignement à l'étranger ».

2° Lettre de M. Coville, directeur de l'Enseignement secondaire, aux recteurs (27 février 1917) pour les informer de l'existence de ces cours, transmettre copie de la lettre de l'ambassadeur, et les prier de donner à cette communication « la plus grande publicité possible dans les établissements de leur ressort ». Cette lettre-circulaire a été, en effet, envoyée par les recteurs aux doyens de Facultés et aux inspecteurs d'Académie.

Ces deux documents appellent quelques observations. L'utilité de cours faits à l'étranger par des professeurs du pays à l'usage de nos professeurs ou aspirants au professorat de langues vivantes n'est pas douteuse : ils ne sauraient être trop encouragés. En ce qui concerne l'Espagne, nous en avions, par expérience, si bien compris la nécessité que depuis longtemps nous avions organisé pendant les vacances à Burgos, puis, à Pâques, à Madrid, des cours confiés à des maîtres espagnols. Les cours de Pâques nous ayant paru trop brefs, et d'ailleurs difficilement accessibles à la majorité de nos étudiants, nous y avons renoncé, en engageant ceux qui pouvaient faire le voyage de Madrid à cette époque à profiter des facilités nouvelles qu'ils pouvaient trouver ailleurs. Les cours de vacances de Burgos, grâce sans doute à la proximité relative et à l'agrément du climat, ont trop bien réussi pour que nous y renoncions : ils seront repris et développés, dès que les circonstances le permettront.

L'initiative de la *Junta* en faveur des étudiants étrangers est la contre-partie de celle que nous avions prise nous-mêmes au profit des Espagnols désireux de faire plus ample connaissance avec notre langue et nos lettres. C'est à cette pensée qu'a obéi la création de l'Institut français de Madrid (dans sa section toulousaine de l'enseignement), et les cours de français fonctionnant à Burgos concurremment avec les cours d'espagnol. Nous ne pouvons donc qu'accueillir avec sympathie les cours dont l'ambassadeur d'Espagne désire faire connaître l'existence aux intéressés par la voie officielle. On nous permettra seulement de formuler à cette occasion un triple vœu.

1° Si nous sommes bien informés, les cours de la *Junta* étaient, avant la guerre, fréquentés surtout par des Américains du Nord, des Allemands, des Anglais et des Scandinaves. Il y venaient, en général, poursuivre des études philologiques et scientifiques plutôt que pratiques. La grande majorité des étudiants français sont des candidats aux divers examens. Si l'on veut les attirer, il y aurait intérêt à leur assurer (par une organisation appropriée) les secours spéciaux dont ils ont besoin et une préparation aux programmes français.

2° L'immatriculation aux cours, trimestriels ou de vacances, de la *Junta* était jusqu'ici d'un prix relativement élevé (40 ou 50 *pesetas* par mois). Les documents cités plus haut sont muets sur ce point, et nous ignorons s'il ont été modifiés. Or, nos étudiants n'ont, en général, ni les ressources ni les traitements des étrangers qui fréquentent ces cours. Émettons donc le vœu que si, *à titre de réciprocité*, la *Junta* ne peut arriver pour eux à la gratuité complète, elle abaisse du moins considérablement le montant des immatriculations. L'on sait, en effet, que tous nos cours de l'Institut de Madrid sont *gratuits pour les membres de l'enseignement espagnol ou ceux qui s'y préparent*, et que nos cours de Burgos sont *gratuits pour tous les auditeurs*.

3° Et enfin, puisque l'ambassadeur d'Espagne à Paris a eu l'heureuse idée de faire appel au gouvernement français pour informer les intéressés des secours qu'on leur offre à Madrid, nous ne doutons pas qu'à son tour l'ambassadeur de France à Madrid n'imite une si louable initiative, et que, de son côté, le ministre de l'Instruction publique d'Espagne ne veuille, comme vient de le faire son collègue de France, aviser officiellement la jeunesse des Universités, des Écoles normales ou autres écoles spéciales, des ressources que nous leur offrons gratuitement à Madrid et à Burgos.

Et ainsi ce sera tout bénéfice pour les uns et pour les autres.

E. M.

BIBLIOGRAPHIE

Francisco Giner de los Ríos, *Ensayos sobre educación.* (Ediciones de *La Lectura.*) — 355 pages [s. d.].

Cet ouvrage renferme un certain nombre d'articles (exactement vingt-deux), publiés antérieurement dans le *Boletín de la Institución libre de Enseñanza*, revus, corrigés et augmentés par l'auteur en vue d'une nouvelle publication dans la section « Science et éducation » de la Revue *La Lectura.* Le plus ancien de ces *Essais* date de 1870, le plus récent, de 1902. Ils ne renferment donc rien de nouveau, si ce n'est les retouches et les additions introduites récemment, en vue d'en préciser et d'en fortifier la doctrine, ou pour donner à l'expression un caractère plus châtié et définitif. Cette réimpression s'imposait, non seulement parce que tout ce qui est sorti de la plume trop discrète de D. Francisco Giner (dont l'influence personnelle fut si grande) garde toute sa valeur, mais surtout parce qu'il n'est pas facile à tous d'aller chercher ces articles dans le Bulletin spécial qui les a conservés. L'auteur lui-même est mort avant d'avoir pu les publier, mais jusqu'au dernier moment sa main défaillante les a réunis, classés et corrigés. Le plus cher de ses amis, de ses collaborateurs et de ses disciples les a pieusement recueillis sur le lit même du mourant.

Interprète fidèle de la pensée du maître, à l'élaboration de laquelle il avait assisté pour ainsi dire jour par jour, pénétré profondément de sa doctrine philosophique et pédagogique, associé à l'œuvre capitale de l'*Institución libre de Enseñanza,* qu'il continue à diriger, nul n'avait plus d'autorité que M. Manuel B. Cossío, pour mettre au point cette nouvelle édition de l'œuvre magistrale, pour réunir les « fragments et croquis » qui devaient servir à construire le monument interrompu par la mort et pour les présenter au public. C'est ce qu'il a fait dans une brève mais substantielle et émouvante préface.

Introduire un ordre logique entre ces articles, écrits au hasard des polémiques et des besoins du jour, ou sous l'inspiration du moment, n'était pas chose facile. Je ne sais si, malgré sa bonne volonté, et son désir de suivre fidèlement les indications un peu vagues laissées par l'auteur, l'éditeur y aura pleinement réussi : la place définitive de ces matériaux aurait pu sans doute varier. Au demeurant, il importe

peu : sous quelque rubrique qu'on les classe, ces études fragmentaires conservent leur valeur propre, et, dans l'ensemble, elles n'ont rien perdu de l'intérêt qu'elles présentaient à l'origine. Beaucoup des problèmes pédagogiques qu'elles posaient, lorsqu'elles parurent, restent encore à l'ordre du jour, et les solutions proposées s'imposent avec la même force à l'attention : elles constituent une collection de documents précieux pour qui voudra résumer l'histoire, parfois décourageante, de l'enseignement public en Espagne.

Nous ne pouvons songer à passer en revue, encore moins à discuter chacun de ces *Essais*. Nous voudrions plutôt indiquer l'esprit général qui les inspire, les principes sur lesquels ils reposent, les conclusions essentielles qui s'en dégagent. La liberté de conscience est le postulatum nécessaire de tout le système, comme elle est à la base de toute théorie moderne d'éducation rationnelle. Mais ce principe, inscrit désormais dans la loi, n'a plus besoin d'être défendu. Il suffit d'en faire entrer logiquement les conséquences dans la pratique et d'en déduire les applications multiples. A ce point de vue, des articles tels que l'*Esprit de l'éducation dans l'Institution libre d'enseignement*, *l'Enseignement confessionnel et l'École*, ou les *Problèmes urgents de notre éducation nationale* sont par eux-mêmes significatifs.

Ce qui est plus original, ce qui constitue l'un des caractères les plus personnels de l'esprit du maître, c'est l'insistance avec laquelle il met en relief à toute occasion l'idée de tolérance, ou, pour mieux dire, avec laquelle il prêche la tolérance, le respect des opinions d'autrui, même et surtout, pourrait-on dire, quand ces dernières s'opposent le plus brutalement à ce que nous regardons comme la vérité. C'est une idée sur laquelle il ne se lasse point de revenir. La tolérance qu'il recommande à ses amis, à ses disciples, n'est point une conception purement abstraite, philosophique, déduite de la démonstration de l'égalité des droits, mais bien plutôt un sentiment profond, vivant, de nos devoirs vis-à-vis de nos semblables, inspiré par une sympathie effective. Point de haine contre les doctrines, encore moins contre les personnes, mais un appel infatigable à l'union, à la collaboration de tous en vue du bien général. « Nous lançons notre appel aux quatre coins du ciel, sans inimitié contre personne, ni contre les jésuites, ni contre les francs-maçons, les catholiques, les protestants, les athées... mais uniquement contre les indifférents *(haraganes)*, qu'ils soient républicains, libéraux, conservateurs ou carlistes, contre tous ceux qui haussent les épaules quand on parle d'éducation du peuple et des intérêts de la culture. — Notre unique passion, c'est d'éviter la guerre, la barbarie, l'intolérance sauvage, l'africanisme, de travailler en paix, en collaboration avec tout le monde, à la solution d'infinis problèmes... en nous laissant attaquer sans répliquer, et même sans protester, sans nous défendre, et tout cela sans dédain pour nos

adversaires, car cela est aussi naturel chez eux que ce serait inconcevable chez nous. »

Cette attitude stoïcienne, ou, si l'on veut, tolstoienne, est belle, à coup sûr. Quelques-uns la jugeront peut-être imprudente, dangereuse : tendre trop facilement l'autre joue quand on est souffleté, n'est-ce pas encourager la lâcheté, trahir la vérité? Mais le sage estime que la violence finit toujours par avoir tort et par se nuire à elle-même plus qu'elle ne nuit à autrui. Quoi qu'il en soit, après la lecture de ce livre, il n'est point douteux que M. Cossío en a fidèlement résumé l'esprit en donnant comme titre à sa préface cette noble déclaration de l'auteur : Dans cette guerre, ce livre est un livre de paix : *En esta guerra, este es un libro de paz*. Et il a excellemment développé cette devise dans les mots suivants : « Sa préoccupation la plus profonde dans toutes les sphères, et tout particulièrement dans celle de l'enseignement, fut toujours la paix. Concorde sincère et désintéressée d'hommes de bonne volonté, d'où qu'ils viennent, pour une œuvre d'éducation supérieure à toutes les opinions politiques, à toutes les écoles philosophiques, à toutes les croyances religieuses ; pacification des âmes dans ce champ neutre et sacré où se forment les nouvelles générations; respect absolu pour l'enfant auquel on doit éviter la profanation anticipée des haines et des discordes : tel fut l'idéal que D. Francisco prêcha et qu'il pratiqua toute sa vie. »

L'application la plus originale, mais aussi la plus délicate de ces principes, on la trouvera dans sa conception de l'enseignement religieux à l'école, question partout redoutable, mais plus encore en Espagne qu'ailleurs. Il l'expose un peu partout, mais surtout dans l'important essai sur l'*Enseignement confessionnel et l'école*. Fidèle à l'enseignement de Sanz del Río, il croit que tout enseignement serait comme découronné qui ne ferait pas sa place légitime au sentiment religieux, à cette *quaedam perennis religio*, qu'il retrouve la même à la base et comme à la racine de tous les cultes particuliers. Cette base lui semble assez large, soit au point de vue philosophique, soit au point de vue moral, pour que toutes les différences cultuelles s'y puissent rencontrer sans se froisser, pour que toutes les religions s'y puissent mouvoir sans se heurter. Il y voit non seulement la reconnaissance de vérités universelles contre lesquels seul « l'athée de principe » (variété rare en Espagne) pourrait s'élever, mais une admirable préparation à la pratique de la tolérance et comme l'antidote du scepticisme et de l'indifférentisme. Il n'a jamais admis l'école athée ; contre cette conception de certains éducateurs français il n'a cessé de protester. Sur cette « base fondamentale unitaire et commune » tout édifice religieux pourra s'élever plus tard ou même concurremment. Le point de départ lui paraît pouvoir et devoir être le même pour tous, car dans toutes les religions ou toutes les morales

positives, il est certaines croyances, certains préceptes qui sont universellement acceptés, et cela suffit pour donner à l'enseignement religieux et moral à l'école une dignité, une portée sociale qui l'ennoblit singulièrement. La différenciation se fera par la suite ; l'enseignement cultuel, selon le libre choix du père, se donnera, en dehors de l'école, au foyer familial ou au temple, et là encore devra-t-il conserver « un esprit de respect et de tolérance ». En somme, M. Giner se rallie, sur ce point important, aux principes appliqués dans certaines écoles de l'étranger et particulièrement à l' « École modèle » de Bruxelles de 1875. Pratiquement, en ce qui concerne l'Espagne, pour sauvegarder le respect des droits du père de famille et celui de la conscience du maître dissident, il proposait, dès 1882, « en attendant que l'opinion publique soit gagnée à la cause de la neutralité de l'enseignement scolaire, de conserver l'enseignement religieux dans les écoles de l'État, mais de le donner à des heures et dans des conditions telles que l'on en pût dispenser les enfants dont les familles le désireraient. » — Je n'ai point ici à discuter cette thèse, mais il sera permis peut-être de penser que cette solution, si modérée et si sage, avait des chances de ne contenter ni les uns ni les autres, ni les catholiques ni les libres penseurs. Aucun fanatisme ne consentira à admettre de partage ; c'est l'édifice tout entier, de la base au sommet, que chacun d'eux réclame pour soi ; c'est la première impression qu'ils veulent également graver dans l'âme de l'enfant, comme sur une cire vierge, car ils savent par expérience que cette empreinte a des chances de ne plus s'effacer.

Sur la nécessité de mener de front l'instruction et l'éducation à tous les degrés des études, M. Giner a écrit de fortes pages *(El espiritu de la educación en la Institución libre de Enseñanza ; Instrucción y educación ; Enseñanza y educación*, etc.). Peut-être paraîtront-elles moins originales aujourd'hui, car la cause semble désormais gagnée et la thèse est généralement admise, mais cette dernière était neuve encore, en Espagne, il y a vingt-cinq ou trente ans, et elle avait l'inappréciable avantage d'être mise en pratique à l'*Institution libre*, laquelle, à ses risques et périls et avec autant de vaillance que de fermeté, avait ouvert la voie sur ce point. Aussi le meilleur commentaire de ces pages serait-il l'histoire même de cette *Institution*, bien connue au surplus de quiconque a suivi le progrès des idées pédagogiques en Espagne, et dont ici même, à plusieurs reprises, nous avons eu à nous occuper.

Et puisque nous essayons de noter rapidement quelques-unes des idées fondamentales que l'auteur s'est attaché à répandre, n'oublions pas de signaler sa conception originale de l'unité de la méthode à suivre dans tous les degrés de l'enseignement. Au fond, il n'y a qu'une méthode d'exposition, applicable aussi bien dans l'enseignement primaire que dans le secondaire ou le supérieur. On y enseigne

des choses différentes, mais la méthode pour enseigner doit être la même (Voyez *Instrucción y educación*, p. 131). « Une chaire d'institut, aussi bien qu'une chaire de doctorat, celles de droit civil, comme celles de physiologie ou de métaphysique, toutes doivent reproduire, chacune à sa manière, le type fondamental d'une école primaire bien organisée. » L'Université est déjà en puissance dans une école de *párvulos* : le *catedrático* continue, mais suppose le *maestro*.

La méthode unique devrait être non la méthode d'autorité, celle qui impose, qui décrète, comme trop souvent il arrive là même où elle se justifie le moins, dans l'enseignement supérieur, mais bien la méthode intuitive, qui montre et révèle, « qui substitue la réalité à l'abstraction, la lumière qui émane des choses à celle qui vient uniquement de la parole du maître, laquelle, fût-elle la plus vive, la plus pittoresque, la plus brillante, n'est après tout qu'un écho, un reflet décoloré. » De cette réalité vivante, le primaire, quelque borné qu'il soit, ne peut s'écarter absolument ; il y est ramené par la force des choses ; il doit sans cesse reprendre contact avec les réalités. Il n'en est pas de même, en fait, dans l'enseignement supérieur (tel du moins qu'il était organisé à cette date). Celui-ci ne vit plus dans la réalité ; il perd contact avec l'esprit, avec l'âme des auditeurs ; il reste sur eux sans action réelle. Peut-être les conditions mêmes dans lesquelles il se donne, la solennité qui l'entoure, l'infranchissable barrière dressée entre le maître et le disciple, les foules anonymes qui s'amoncellent dans les amphithéâtres (voyez p. 311 : *La aglomeración de alumnos en nuestras clases de Facultad*), sans parler de l'archaïsme de sa discipline, et du déplorable système des interrogations et des examens, peut-être tout cela lui impose-t-il la forme qu'il a prise, la méthode à laquelle il est condamné. Quoi qu'il en soit, « toute cette érudition, tout ce fatras n'ont rien à voir ni avec la conscience, ni avec l'éducation, ni avec le progrès essentiel de l'individu ». « De là, au point de vue pédagogique, la supériorité générale de l'instituteur, malgré la brièveté de ses études ; de là vient aussi que l'Université, avec toutes ses robes, ses toques à franges et ses médailles, a beaucoup à apprendre de l'école, quelque déchue et misérable qu'elle soit en fait chez nous ; de là vient enfin que la réforme des méthodes, et, avec elle, la régénération de notre enseignement, de notre éducation et de notre vie nationale tout entière doit s'attendre avant tout de l'école, plutôt que de l'Université, en tant que corps. »

De pareils passages ne permettent point de le dissimuler : M. Giner est sévère pour la haute Université de son temps. C'est contre elle que ce pacifique exerce de préférence la puissante faculté d'ironie dont il était doué. Il n'attaque jamais les individus, mais il est impitoyable pour toutes les hypocrisies, les prétentieuses insuffisances, et la solennité doctorale. Sa méthode personnelle d'enseigne-

ment, celle qu'il pratiquait, il semble l'avoir décrite lui-même bien souvent sans le vouloir (voyez, par exemple, p. 23, 131). C'était, au témoignage de ceux qui le connurent le mieux, la simplicité même et l'absence complète de toute mise en scène. Il avait horreur de « pontifier » dans la chaire; il en descendait, il se mêlait à ses étudiants, toujours tenus en éveil, discutait avec eux, leur suggérait des idées, des solutions, les amenait peu à peu au but fixé d'avance. Ce professeur éminent n'avait jamais l'air de professer, mais jamais cependant ses auditeurs ne sortaient de ces entretiens, vraiment socratiques, sans avoir retiré à la fois profit et plaisir de cette souple maieutique. Car, s'il n'était pas, s'il ne voulait pas être éloquent, au sens que l'on donne trop volontiers à ce mot dans les *aulas* espagnoles, sa parole familière, toujours improvisée, pleine d'une verve naturelle qui coulait de source, la vivacité d'un esprit toujours jeune et surtout la chaleur rayonnante de son âme pénétraient plus sûrement dans les esprits que les périodes les mieux arrondies ou les artifices sonores de la vieille rhétorique. Et cela était chose nouvelle dans les amphithéâtres retentissant encore du verbe éclatant des Castelar et de ses émules. A lui plus qu'à tout autre peut s'appliquer ce qu'il dit (p. 24) du professeur et de l'enseignement tels qu'il les concevait : « Alors la chaire devient un atelier; le maître, un guide dans le travail; les disciples, une famille; le lien qui les rassemble, purement extérieur naguère, se convertit en lien moral, intime; la vie circule de toutes parts, et l'enseignement gagne en fécondité, en solidité, en attrait, ce qu'il perd en pompe et en vains ornements. »

La vie, la vérité, la nature, le grand air, c'est tout cela, semble-t-il, qu'il aurait voulu introduire à flots dans le vieil édifice désuet et qui sentait le renfermé. Personne n'a plus travaillé que lui à faire tomber les barrières sacro saintes, les entraves inutiles, à chasser l'ennui traditionnel de l'école, du collège, de l'université. Il ne se lassait pas, par exemple, de réclamer plus d'espace pour les jeux des enfants et des écoliers, traqués, pourchassés de places en places par les prétentieux et encombrants « embellissements » d'une municipalité toujours prête à « sacrifier l'hygiène à la splendeur inopportune et ostentatoire de ses fêtes magnifiques ». « Dans l'intérieur de Madrid, disait-il, il n'y a pas un seul endroit où les enfants puissent jouer. » (*El Ayuntamiento de Madrid y el juego de los niños*.)

Cela était écrit en 1887. Depuis, les choses ont changé; mais n'est-ce pas en partie à sa prédication qu'on le doit? De même, ne lui est-on pas redevable, dans une certaine mesure, à lui et à la *Institución libre*, de l'heureux développement qu'ont pris les exercices physiques, la gymnastique, la marche au grand air, les excursions scolaires, la préparation militaire des *Exploradores de España* (boys-scouts), et l'alpinisme? Du moins a-t-il toujours écrit et prêché dans ce sens.

On lira avec fruit son curieux article sur *Aristote et les exercices corporels* ou celui sur les *Vacances dans les établissements d'enseignement*.

Marcheur infatigable lui-même jusque dans les derniers mois de sa vie, heureux, dès que ses cours ou ses occupations lui en donnaient le loisir, d'aller renouveler sa provision d'air pur, on voyait souvent cet allègre et disert péripatéticien (dont les douze ou quinze kilomètres qui séparent l'Obelisco du Pardo n'effrayaient point la robuste vieillesse), suivre *río arriba* le cours du Manzanares en devisant avec quelques amis de choix. Et l'on songeait à certains dialogues de Platon. Je n'oserai affirmer que le paysage vaille celui que nous décrit l'auteur du *Phédon*, mais il a été certainement trop décrié par les touristes étrangers et par certains guides. En tout cas, notre philosophe en sentait le charme et il en parlait avec éloquence. Sans doute la masse imposante, mais un peu lourde, du Palais Royal, ne rappelle que vaguement le Parthénon; les chênes verts du Pardo ne sauraient faire oublier les platanes ou les oliviers de l'Ilissus, mais à mesure que l'on se rapproche de la montagne, les hauts sommets du Guadarrama s'enlèvent avec vigueur dans le ciel pur, les pentes bleuâtres et rousses, si chères à Velázquez, étendent leur tapis de velours entre les coulées de granit, et tout cela le remplissait d'une saine allégresse. Il fut un alpiniste enthousiaste avant la naissance de l alpinisme en Espagne. Combien de fois, bâton ferré en main, n'a t-il point franchi le Port sourcilleux du Lion, alors que revenant d'une maison amie de San Rafael, il redescendait rejoindre le train à Cercedilla! Après avoir, grâce à d'intelligentes et généreuses sympathies, procuré à ses écoliers des vacances vivifiantes sur la côte cantabrique, dans le pittoresque paysage de San Vicente de la Barquera, ce lui fut encore une grande joie de pouvoir leur offrir le modeste mais moins lointain refuge alpin du Guadarrama, au milieu des névés, là même où la jeunesse des deux sexes va maintenant chaque hiver prendre ses fortifiants ébats et se livrer aux sports alpestres. Il a contribué *pro virili parte* à la découverte et à l'utilisation pittoresque et hygiénique de cette splendide montagne qui divise et domine de ses crêtes rocailleuses et de sa masse neigeuse les deux Castilles étendues à ses pieds, et à créer ainsi des joies saines inconnues ou dédaignées il y a une trentaine d'années. L'alpiniste, en effet, avec son sac, son piolet, ses skis, est devenu un « type » madrilègne que l'on ne s'étonne plus de voir, le samedi soir ou la veille des fêtes, descendre vers la gare du Nord. Si l'on ne connaissait l'horreur que le maître professa toujours pour la statuomanie et les vaines démonstrations, c'est là-haut, à l'abri du modeste chalet de l'Institution, à l'orée des premiers sapins, que ses amis, ses disciples, sa famille universitaire devraient lui élever un simple buste ou un médaillon. Il faudrait l'y représenter, non pas certes avec la

robe doctorale, la toque et la médaille, mais tel qu'on aime à se le figurer dans le paysage familier, assis sur le rocher moussu, la tête découverte, déjeunant frugalement, près de la source fraîche, avec le morceau de pain et le chocolat apporté dans sa sacoche, et devisant joyeusement comme un sage de l'antique Grèce.

Mais il est grand temps de m'arrêter, car je m'aperçois que le compte rendu tourne à l'esquisse biographique ou au portrait, et je m'en excuse. Le temps viendra sans doute où il faudra tracer ce portrait. Celui qui mieux que personne pourra le peindre est tout désigné : pour le trouver on n'aura pas à sortir de la Maison. Il a en main déjà tous les éléments nécessaires, tous les matériaux désirables, les manuscrits du maître (d'où il a en grande partie tiré ce premier volume d'*Essais*), sa précieuse et inestimable correspondance, qui révélera, dans la mesure où les convenances permettront de la publier, l'influence profonde, dont on ne se doute pas assez, exercée autour de lui par ce maître de la vie morale, par ce conseiller incorruptible, par ce directeur de conscience, auprès duquel tant d'hommes illustres aimaient à venir chercher un conseil, une lumière, un réconfort, car cette humble cellule, blanchie à la chaux, où il est mort, et dont quelques livres préférés, quelques portraits plus chers et quelques fleurs formaient tout l'ornement, a reçu bien des confidences et des confessions.

Giner a vu le commencement de la guerre actuelle qui devait si profondément émouvoir et diviser les esprits en Espagne. Il professait pour la science et pour la philosophie allemande, à laquelle il avait été initié par le système éclectique de Krause, l'éducateur de sa génération, un respect sincère. Les œuvres des grands pédagogues allemands lui étaient familières, ainsi qu'il est aisé de s'en rendre compte par ses propres livres : il se tenait soigneusement au courant du mouvement intellectuel d'outre-Rhin ; il avait, en Allemagne, des relations et des amis. Il n'hésita point cependant : il prit parti, dès l'abord, avec une sorte de déchirement certes et une vraie douleur, mais fermement, simplement, pour la cause du droit, de l'humanité et de l'indépendance. Ennemi-né de toute démonstration extérieure, il gardait dans l'expression de ses sentiments personnels cette discrétion, cette mesure qui était l'un des charmes de sa nature, mais sur ses sentiments mêmes nul ne put se méprendre. Sa correspondance au besoin en ferait foi. Qu'il me soit permis d'apporter ici un témoignage personnel. Voici ce qu'il écrivait le 23 septembre 1914 : « *De mis sentimientos en esta tragedia, es inutil hablar, querido amigo! Pero las condiciones de toda mi vida; pueden llevarme á desear el triunfo del kaiserismo, que para la propia Alemania (su primera víctima) tiene una representación acentuada por los crímenes de Lovaina, y de*

Reims! Qué horror, amigo mío! Es una pesadilla, como no la ha tenido en siglos esta pobre Humanidad, todavía tan cerca de la prehistoria. »

Ce fut au milieu de cette tempête qu'il disparut. Il s'en alla sans bruit, modestement, sans cortège, conséquent jusqu'au bout avec ses principes philosophiques. Sa pensée du moins demeure. Ses amis auront soin de la conserver pieusement, et de la publier, moins dans un but de vanité posthume contre lequel il protesterait, que pour qu'elle continue, après sa mort, à être encore utile au pays qu'il a aimé virilement, sans le flatter, sans lui cacher jamais la vérité. Ce premier volume nous est garant de leur ferme intention de poursuivre son œuvre.

E. MÉRIMÉE.

---

27 mars 1917.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

APPENDICES

A LA

CHRONIQUE LATINE DES ROIS DE CASTILLE

JUSQU'EN 1236[1]

I

Prise de Zurita.

(CHRONIQUE GÉNÉRALE)

[D'après le ms. castillan Matrit. 1347 (ancien F. 42) et les variantes du ms. galicien Matrit. 8817 (ancien X-61)[2].]

(Fol. 390) Capit° CCCXCVIII°. como el Rey dō a°[3] çerco a çorita.

Cuenta la estoria q̄ a°[4] por su Reyno segu q avedes oydo llegole mandado comō se alçara lope de arenas cō çorita ¶ E el Rey do a q̄ndo lo sopo saco su hueste, ɛ fue la çercar i el conde don lope nō era y ni lo sopo q̄ el conde do nuño no lo llamara[5] ¶ po el conde q̄ndo lo sopo vino y muy biē ḡsado con grāt gente q̄ venia con el ¶ E el Rey diole vn lugar q̄ gr̄dasse con los q̄ conel venia q̄ no tenie por bien de le cōbatir por q̄ lope de arenas tenia el castillo mucho bastecido ¶ El el Rey teniendolo çercado enbiole a dezir lope de arenas q̄ se q̄ria venir asu merced avenir se con el ¶ E q̄ mandasse entrar enel castillo alos condes ([6] don nuño ɛ don lope) con q̄en fablasse su

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XIV, p. 30, 109, 244 et 353; t. XV, p. 18, 170, 268 et 411. Tiré à part, Bordeaux, Feret, 1913 *(Chronique latine des Rois de Castille jusqu'en 1236. I. Le manuscrit et le texte.)*

2. Sur les deux manuscrits auxquels je me réfère ci-dessus, voir ma note * du ch. II de la Chronique. Voir également la note 10. 2, *sub fine*, même chapitre. — Le ms. 1347 mesure 293 sur 210mm. Papier, xve siècle. Les titres et les ¶ sont en rouge. Les initiales manquent, mais la lettre a été indiquée provisoirement par le copiste. J'indique les quelques variantes que présente, quant au sens, le ms. 8817, en mettant entre ( ) les mots ou passages du 1347 qui correspondent à ces variantes : on verra qu'il y a peu de différence. Je garde, en les simplifiant parfois, les abréviations, toutes faciles à résoudre.

3. Alfonso (VIII).

4. Lire « andando ».

5. « q̄ ell conde.. llamara » manque dans 8817.

6. Dom m° ɛ dom estero.

pleytesia, ⁊ los condes fuerō alla ¶ mas luego fueron presos ⁊ biē recabdados ⁊ estando asy el Rey cō grat pesar por los condes. ¶ salio vn ome del castillo q̄ llamauan dominḡllo ⁊ vino se ꝑa | el Rey ¶ E dixole q̄ sy le fiziesse merçed ⁊ algo q̄ le ḡsaria como le diese el castillo ⁊ el Rey le dixo q̄gelo faria muy ḡnadamente ¶ E dominguillo dixo le q̄le diesse vn om̄e aq̄en diese vna ferida do q̄ saliese sangre ¶ E el q̄ fuyria cont̄ el castillo ⁊ diria a lope de arenas q̄ firiera vn om̄e q̄ estaua fablando con̄l Rey, q̄ le cosejaua su daño ¶ E el dixo q̄ onde podria auer om̄e q̄ asy atediese vna ferida ⁊ estaua y estonçes vn caualł̄o toledano ¶ E dixo al Rey señor por tal q̄ vos cobredes çorita yo esperare vna ferida ¶ E dominḡllo firiole estonçes cō vn cuchillo malo q̄ traya en ḡsa q̄ no viniese a peligº ¶ E començo a fuyr cont̄ el castillo ⁊ los de la hueste en pos del diziēdo prendedlo fasta q̄ lo metierō por el castillo ¶ E lope de arenas preguntole como venia ⁊ dominguillo dixo señor yo mate vn om̄e honrrado delos q̄ estaua fablādo conel Rey ⁊ q̄le conssejauā vr̄o daño ¶ E desto plogo mucho alope de arenas ⁊ desy mandole dende adelante q̄ fuese guarda mayor sobᵉ todos los veladores.

Capº CCCXCIX. com̄o mato dominḡllo a lope de arenas ⁊ cobº el Rey a çorita

cuenta la estoria q̄ lope de arenas estando vn dia afeytādose su barua ¶ E non estaua y otº nīgº sy nō el (pl. 391) y ([1] el alfajeme) ⁊ entro dominḡllo por la cama ¶ E lope de arenas dixo ([2] com̄o andas dominḡllo ⁊ el le dixo señor cayo esta noche) vna vela ⁊ nō puede om̄e y estar mandad la adobar ¶ E diziendo esto diole vn tan grande golpe del venablo q̄ nunca jamas fablo ¶ E salio luego del castillo por vn forado q̄ auia fecho ⁊ vino se ꝑa el Rey ⁊ dixole ¶ señor mandad entrar enel castillo q̄ yo conplido he lo q̄ pºmeti q̄ muerto es lope de arenas ¶ q̄ yo le dy tal golpe deste venablo q̄ nunca jamas fablo ⁊ sed çierto q̄ lope de arenas nunca mas vos deseruira ¶ E estādo en esto ssalio al Rey vn sobrino de lope de arenas q̄ dio al Rey el castillo ⁊ donnḡllo conto al Rey como acaesçiera. ¶ E salierō del castillo el conde don lope ⁊ el conde don nuño [3] ¶ E el conde don lope viniera con grā gente de x̄stianos ⁊ moros ⁊ el rey enbiole adezir q̄le agradesçia mucho el ayuda q̄le fiço [4] ¶ E el conde don nuño q̄ndo lo sopo fuese ꝑa el Rey ⁊ dixo le señor el conde don lope vino aq̄ a vr̄o serujº muy ḡsado conviene q̄ gelo ḡlardonedes el serujº q̄ vos ha fecho sȳ lo llamar vos ꝑa ello ¶ E entonçes caualgo el Rey ⁊ fue ([5] en pos del) ⁊ alcançolo ⁊ dixo le cōde vos me avedes fecho grā serujº por q̄ vos so

1. o alfagime.
2. como andas assy Dominguillo ca en esta noite (phrase tronquée).
3. Cette phrase manque dans 8817.
4. 8817 ajoute : « ⁊ o conde quando vyu q era tomado ocastelo logo en outº dia logo moueu. »
5. En pos do diego.

tenudo de vos fa̧zer merçed por ello ¶ E q̄ero q̄ tengads̄ de mi mas trr̄a dela q̄ tenedes fasta aq̄ ¶ E el conde Respondio ⁊ dixo sseñor la vr̄a merçed gradesco vos mucho lo q̄ me dezides q̄ me qredes dar mas en mayor grado vos tēgo por q me conosçedes el seruj° q vos fize ¶ E señor pa vr̄o seruj° no deuo ser llamado, ca el der° llama a todo cauallo cada q̄ su señor le ha menester pa su seruj ¶ (1) E señor yo non vine aq̄ por llenar de vos algo mas por gr̄dar mi der°) ¶ E sed çierto q̄ desta vez no leuare nada de vos q̄ mi seruj° seria alongado (2) ¶ mas ot^a vez verne q̄ vos fare mayor seruj° ⁊ tomare lo q me dierds̄ ca loado sea dios q̄ yo tengo co vos sirua ⁊ he voluntad delo fazer ¶ E el conde fuese su via ⁊ el Rey pa su Real.

II

L'impôt demandé par Alphonse VIII aux nobles, et la conduite de D. Diego López à Alarcos.

(Chronique générale)

[D'après le manuscrit portugais de l'Académie de Lisbonne et celui de Paris (3).]

1. E eu senor nō vim por vosso peyto. seno por conplir meu deuedo ⁊ guardar meu dereyto.

2. 8817 ajoute : « de mays dirā q̄ no veera por vos mays. porlo conde. Dom. m°. »

3. Le morceau publié ici n'a d'équivalent ni dans le texte de la Chronique générale édité par M. Menéndez Pidal, ni dans celui qu'a donné Ocampo, ni dans les manuscrits 1347 et 8817. — Je mets des tirets pour représenter les blancs laissés par le copiste en vue de mettre des ¶, qui n'ont été mis que dans les premières pages du manuscrit. Je reproduis telles quelles toutes les abréviations.

Sur le manuscrit ancien de l'Académie de Lisbonne, M. J. Leite de Vasconcellos donne quelques indications dans *Textos archaicos* (1908, p. 43). C'est un in folio de 440 millimètres sur 310, en parchemin, non paginé, datant du XVe siècle. Les titres des chapitres sont en rouge; les initiales, en couleur et or. L'écriture est droite. La première lettre, O, est formée de quatre hommes nus. D'autres initiales comportent dans leur décoration des lézards, des escargots, des fleurs fantaisistes, des guirlandes dans les marges, des femmes et des hommes nus, un démon barbu et noir, à oreilles d'âne, un joueur de cornemuse qui empale un maure avec sa flûte, des cages contenant des oiseaux, dont un perroquet ou une perruche, des jeux, des culbutes, des luttes; plus loin, un crabe, un cygne, un maître en soutane qui donne des verges à un écolier. A la page où il est question de l'évêque de Compostelle, Atulfo, on voit la scène représentée : le saint homme tenant le taureau par les cornes et le roi à une fenêtre, des spectateurs sur une estrade.

Mais cette décoration curieuse n'est pas le seul attrait de ce beau manuscrit. Le texte, qui commence « Os nobres barooes ⁊ de grande entendimiento que screveron as storias antigas das cauallarias ⁊ dos outros nobres feitos », et termine au recto du dernier folio (le verso est en blanc) : « Eos mouros non o queredo matar por a gran bondade que em elle vyam. trouueron garfos de ferro co quo o prendessen. E trauaron del com aquestos garfos en alguus logares de carne. ⁊ ele aleixaua rasgar por se nō » (le titre du dernier chapitre est : *Como se alçaron todollos mouros d s l [illegible] que elrrey dom afonso auia guaanhados e se perdeo exarez ⁊ maytos outros l[illegible] q̄ elrrey sob'lo fez*), est proche parent d'une rédaction de la Chronique générale contenue dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, manuscrit décrit par M. Morel-Fatio dans son *Catalogue des manuscrits espagnols et portugais* (n° 4 des manuscrits portugais, nouvelle cote « Port. 9 »).

< Como elrrey dom afonso de castella pedyu apeita aos fidalgos.[1] >
([2] Conta a estoria que o muy boo Rey dom afonso de castella que soube sempre guaanhar prez ꝛ hõrra sobre os Reys seꝰ vizinhos. ꝛ

Toutefois, tandis que celui-ci va jusqu'à la mort de Henri II de Transtamare (1379), le manuscrit de Lisbonne s'arrête court, comme j'ai dit plus haut, au milieu d'un épisode qui se trouve raconté de même au chapitre X de la Chronique particulière d'Alphonse X (t. LXVI de la *Bibl. de aut. esp.*, p. 9). — Une copie du manuscrit de Paris, conservée à l'Académie des Sciences de Lisbonne (cote 3-13-3), et exécutée en 1834 en vue d'une publication qui n'a abouti qu'à la mise au pilon de presque tous les exemplaires, m'a permis de comparer de près les deux rédactions et de constater d'autres différences notables. Ainsi, M. Morel-Fatio note que, dans le manuscrit de Paris, « avec le chapitre CCCCXII (fol. 195) commence une histoire des rois de Portugal... qui se termine au chapitre CCCCXXXVIII (fol. 209) », assez développée par conséquent. Dans le manuscrit de Lisbonne, à l'endroit correspondant on lit ceci :

« Onde sabee que en este logar iaz scripto en muitos liuros donde deçendẽ os Reys de portugal ꝛ suas estorias delles. cõuem asaber como o conde dõ anrrique que era casado con dona tareyia filha delrrey dom afonso o que tomou tolledo amouros como ia dissemos. tijnha aprazada a villa de leon que se a quatro meses lhe não acorresse o empador que fosse sua con todas suas perteeças. e como o conde morreo ante que o prazo fosse acabado. Eda contenda q̃ o empador depois ouue con dom afonso seu filho. E como foy vẽcido o empador en hũa batalha q̃ ambos ouueron. E per q̃ guisa dõ afonso depois foy cercado dele en guimarães ꝛ se o empador alçou do çerco. E como depois este dom alfonso peleiou cõ çinco Reis mouros. ꝛ ante q entrasse aa batalha foy alçado por Rey. — Mas desto ꝛ das cousas que aconteceron em sua vida. con toda las outras estorias dos Reys de portugal que depos el ueherõ nos nõ diremos aquy nada. mas contallas emos en fim deste liuro por se entenderem melhor. posto q̃ muitas cousas dellas fossem feitas en este tempo. ꝛ as algũas estorias contem en este logar. »

Vient ensuite le chapitre intitulé : *Como o empador mandou ẽforcar hũu infançõ*, qui, dans le manuscrit de Paris ne vient qu'après l'historique des rois de Portugal ; et celui-ci, en définitive, manque dans le manuscrit de Lisbonne.

Je noterai aussi que le manuscrit de Paris, si j'en juge par la copie de Lisbonne, que j'ai eu davantage le temps d'étudier, abrège beaucoup l'histoire du Cid, telle qu'elle est dans le manuscrit ancien de l'Académie des Sciences. En revanche, dans celui-ci, elle est incomplète : elle s'arrête après la conversion du Maure Alfaque Abucax, qui prit le nom de Gil diaz : « ... E logo em outro dia foi baptizado per mãaos dobispo dom jeronymo ... », ce qui correspond à la fin du chapitre CCCCLX de la copie du manuscrit de Paris, et C°. IIII. LIX (= 459), de ce dernier manuscrit. Le reste du folio (une colonne du verso) est en blanc, et le texte reprend au haut du folio suivant, avec une lettre un peu moins haute : « Ueendo os nobres baroões de castella ꝛ de leon o que o conde dõ pedro fazia. E como sua senhora era por elle cayda en desonrrada fama querendo casar cõ seu vassalo... », ce qui correspond au chapitre CCCCLXXX de la copie du manuscrit de Paris et C°. IIII. LXXX (= 480) de celui-ci.

Sur ces trois manuscrits j'ai déjà dit un mot, note * au chapitre II de la Chronique. Voir aussi note 17,9. Je donne les variantes du manuscrit de Paris, que la copie de Lisbonne reproduit avec soin sans doute, mais non sans quelques infidélités et en résolvant les abréviations d'une façon qui n'est pas toujours sûre.

Je mets entre ⟨ ⟩ les mots ou passages du manuscrit de Lisbonne qui ne se retrouvent pas dans le manuscrit de Paris ; entre ( ) ceux qui correspondent aux variantes du manuscrit de Paris, mises en bas de pages, en renvoi.

1. Voir la note 3 au § 9 de la *Chronique latine des Rois de Castille.*

2. (fol. 219[2]) El Rey dom affonso de castella foy muy nobre Rey ꝛ de grande entendimento. muyto graado. ꝛ amador de justiça. E tanto foy aboa fama pellas outras terras... Elle.

quis emendar en sua vida ꝛ en seu estado como homen de grande entendimento. E foy muy graado ꝛ muy ardido. ꝛ muy teudo na sua terra ꝛ na allxa... Este rey dom afonso) estando [1] en burgos en suas cortes. ueo afalar cõ dom ([2] diego) o boon. ꝛ disselhe como querya hyr cercar cõca <ꝛ fazer mal a mouros per onde quer que podesse>. mas que ([3]) era mĩguado ([4] dauer). E que se ([5] podessem poer) co os fidalgos que lhe dessem ([6] todos) cinquo marauidijs de cada casa : que ([7] per) tanto ([8] farya) <elle> muyto ([9] daquello) que q̃ria. E ([10] rogou)<muyto a dõ diego que> fezesse([11]) q̃nto podesse pera ([12] lhe adjudar a auer estes dinheiros. E dom Diego disse que farya quanto podesse por lhe fazer s'uiço). <E que> outro dia <na manhaa> mandasse cham̃ ([13] aq̃les) fidalgos <ꝛ homẽẽs bõõs> que hy eram. ꝛ q̃ lhes ([14] prometesse muytas mercees. E depois [15] que lhe contasse amĩgua q̃ auija. ꝛ ẽ como tijnha en uoontade de fazer mal a mouros. ahua por s'uiço de ds̄. aoutra poR no minguar daquelo que fezerõ aqueles donde elle vijnha que foron Reis ꝛ senhores de castella. desy por acrecentar en sua honrra ꝛ delles ꝛ do seu senhorio. ꝛ que todo esto nõ podya fazer sen asua ajuda : ꝛ que porem) lhes rogaua que teuessem por bem de lhe fazer<em> s'uiço cada hũu fidalgo per sy de çinquo marauidijs cadaano. E que por tanto auerya elle([16]) como fazer s'uiço ads̄ ꝛ ben aelles. ([17] E dom diego disse esto) por que ([18] era auoz sua pa primeiro falar ꝛ que os outros todos outorgaryam no que el dissesse. E que elle teeria seus) çinco marauidis na ponta do manto pa([19] lhos) dar. ꝛ ([20] q̃ndo)

1. stando huñ dia.
2. diogo (toujours ainsi).
3. o non podia fazer por que.
4. dinheiro.
5. podesse fazer.
6. cada huñ.
7. por.
8. poderia fazer.
9. do.
10. que o rrogaua.
11. com elles.
12. elle delles poder cobrar esto. E dom diogo lhe disse que esto parecia cara cousa de fazer, mas quanto tocaua asua parte que elle faria hi todo seu poder. assynandolhe muytas rrazõoes en como os fidalgos non eram para peitar. pero se esto queria fazer que logo en.
13. todos esses.
14. proposesse o que queria fazer. ꝛ como era grande bem ꝛ seruiço de ds̄. ꝛ como non podia fazer porque era mynguado. ꝛ que pera o comprir lhe era mester sua ajuda delles. ꝛ que.
15. despois (toujours ainsi).
16. en.
17. E disse ajnda mais dom diogo. Senhor.
18. eu hey uos de falar primeiro que todos os outros. outorgarey com uosco ꝛ teerey logo os meus.
19. uollos.
20. tanto que.

os outros esto ([1] uissem. que nõ aueryam) razon de ([2] dizer) contra ello <nada>. Eelrrey ([3] lhe prometeo a fazer por ello merçee. ꝛ disse que outro dya na manhãa mandaria chamɨ̃ todos. ꝛ assi o fez. camandou logo a todo esse dya que en outro pella manhãa fossen todos con elle no paaço. — En outro dia foron todos juntos. ꝛ aseentousse elrrey en seu' estrado. ꝛ começou sua razõ) en esta guisa. Amigos <senhores>. uassalos ꝛ ([4] naturaaes). minha uoontade <he> de fazer ([5] s'uiço adš ꝛ mal aos) ẽmijgos da ([6]) fe ([7] ꝛ agora cõuẽme de uos mostrar como meu feito esta. Eu como q̄r que louuado dš seia muyto hõrrado con a uossa ajuda que me ajudastes sempre muy bem ꝛ muy lealmente : ꝑo estou pobre ꝛ muy minguado dauer. ca ouue muytas razoões por que. Ca quando meu padre morreo. fiquey eu moço muy peq̄no. Desi leuantaronse ꝑ minha terra muytas contendas antre os homeẽs boõs que hy auya. ꝛ outrossi algũas cousas que recrecerõ acastella dos uezinhos que auyamos. per que ouue a tr̄ra a seer mais minguada ꝛ perdeosse ꝛ gastousse hy o mais do auer que en ella auya. tam ben do meu como do uosso ꝛ porem ficou a terra pobre ꝛ estragada. hora amigos por esto. eu sen auossa ajuda non posso fazer o que amȳ compʳa. E por esto uos rogo) que tenhaaes por ben de me fazer s'uiço de çinco marauidijs cadaano cadahũu per pessoa. ([8] ꝛ per tanto auerey eu como possa fazer s'uiço a dš ꝛ parta couosco). Ca amym compre <de> faz' ([9] mal a) mouros por tres cousas. A pʳmeyra por ([10] honrra ꝛ s'uiço de) dš. Asegũda por manteer <mos> aquello q̄ manteuero ([11] aq̄les donde nos vijmos.) Aterceira por acrecentar ([12] en nossa terra. ꝛ en nossa hõrra ꝛ uossa ꝛ de todo nosso senhorio. E esto dito calousse. — Enton se leuantou) dõ diego <o bonn en pee> ꝛ disse. Senhor uos nos ([13] cometees

1. uyrẽ nõ aueram.

2. hir.

3. disse que era muy boo conselho. ꝛ mandou logo a todos os fidalgos que en outro dia veessen a elle. E quando todos foron antelle proposelhes.

4. meꝰ naturaães quero que saybhaaes como he.

5. guerra aos mouros que son.

6. nossa.

7. ꝛ seruiço de dš ꝛ pera esto leuar adiante quero uos dizer como sta minha fazenda. sabee amigos ꝛ muy leaaes vassalos que eu stou muy pobre ꝛ minguado segundo ao meu estado he compridoiro. ꝛ esto por as muitas guerras ꝛ necessidades que sempre ouue des mynha mocidade ataa este tempo como uos outros ben sabees. ca me seruistes en ellas muy lealmente. ꝛ por esto foy necessario de se gastar o thesouro que ficou de meu padre, ꝛ de meus auoos. E por tanto eu non posso fazer o que queria. Rogouos...

8. pera fazer seruiço a dš ꝛ partir conuosco.

9. guerra aos.

10. seruir.

11. os rreys donde eu uenho. ꝛ.

12. no senhorio de castella. ꝛ en minha honrra ꝛ uossa. E logo que elrrey acabou de falar. leuantousse.

13. dissestes tantas boas rrazooeus mostrandonos nossa necessidade. por o qual somos todos theudos a uos fazer seruiço. ꝛ pera esto.

muytas ꝛ boas razõões. aque todos somos theudos. por faz' auos ſuiço pa acrecentamento de uossa hõrra por que he muy grande razon. ꝛ porem senhor) uedes aquy os meus cinco marauidijs. Elrrey ([1] disse que lho gradecia) muyto. — Enton se ([2] alçou) o conde dom nuno de lara ꝛ disse. ([3] Quanto ptcece aesta razon.) nos nen aquelles donde nos vijmos nũca peitarõ nẽ nos faremos. <E> esto digo <eu> por mȳ. ꝛ por ([4]) aqueles queo fazer quiſem <comigo>. ([5] Entom se sayu pella porta do paaço ꝛ) disse. Aquelles que quiſem seer vilaãos fiquẽ. ꝛ os outros ([6] uaanse comigo. — Caualgou entom dom nuno de lara) ꝛ de tres mil caualeiros que ([7] estauõ no paaço. nõ ficarõ con elrrey) se non tres ([8]) ꝛ dom diego ([9] ꝛ todolos outros) se foron con ([10] dom nuno ꝛ disseron) que lhes mandaua fazer. E([11] dom nuno lhe) disse. Jdeuos todos pa ([12] as pousadas ꝛ armaaeuos). <ꝛ colheeuo' todos auossos cauallos.> ꝛ tomaae cada <hũũ> cinq' marauidijs ꝛ ([13] poedeos) en senhos ([14] trapos). ꝛ ([15] ataaeos) nos aluados das laças ([16]) ꝛ saideuos todos ([17] aaquelle agro ꝛ ally) me acharees.

<Como o conde dom nuno liurou os fidalgos da peita ꝛ como se aueo elrrey com elles.>

Os caualeiros se foron pera suas pousadas. ꝛ ([18] guisaron se os) cauallos ꝛ armas. ꝛ cadahũũ seus cinquo ([19] dinheiros) atados nos aluados das lanças <como lhes o conde dom nuno mandara. ꝛ> ([20]) foronsse pa <elle aaquel> ([21] agro) onde ia el estaua armado en çima de seu cauallo. <ꝛ se9 cinquo marauidijs no aluado da laça.> E ([22] depois que ally) foron todos juntos disseron. ([23]) Conde senhor. ([24] todos aqi somos) auosso mandado. <como nos mandaaes fazer>.

1. gradeceolho.
2. leuantou.
3. certamente.
4. todos.
5. ꝛ foysse pello paaço. ꝛ quando sayo pela porta.
6. uaãosse comigo. ꝛ entou foy caualgar.
7. stauã no paaço nõ ficarõ hi.
8. ꝛ elrrey.
9. ꝛ assy forom per todos V. ca todos os outros.
10. oconde do nuno. ꝛ desque for2 com elle aa pousada. preguntaronlhe o
11. elle lhes.
12. uossas pousadas ꝛ armadeu9 (de même : tomade).
13. atadeos.
14. panos.
15. desy poondeos.
16. ꝛ caualgaae en uossos caualos ꝛ sayu9 todos.
17. per aquelle chãao ꝛ hi.
18. corregeron logo se9.
19. mrs.
20. desy.
21. o chãão.
22. quando,
23. ao.
24. exnos aqui.

E elle disse. Uos fezestes come caualeiros fidalgos que uos quisestes estremar de villaãos. assi como fezerõ senpre aquelles ([1] donde) uos vijndes. ([2] E se pr ben teuessees.) pareceme que ([3] f'ia) bem de hyrem ([4] aelrrey deus de uos). ⁊ delhe ([5] dizerdes) assi. < que > o conde dom nuno ⁊ os fidalgos de castella a que < elle > oge ([6] demandou) a peita estam en ([7] este agro). ⁊ q̄ teem ([8] aquelles çinquo dinheiros q̄ lhe demandaua). E que ([9] enuye) aquelle ([10] Recebedor) quєos ha de colher. ⁊ que nos lhe daremos esta peita como sempre deıom aquelles ([11] donde) nos vijmos, E quãto he ao seu corpo. < que este quedo ⁊ > non venha ([12] aca. que) onde elle veer. faremoslhe sempre conhecimẽto como a nosso senhr ([13]) ⁊ guardaremos sua hõrra. Mas aquell's que lhe esto conselharõ ou querem seer colhedores < desta peita > venham < a > ca. ⁊ acharam tal rrecado qual compre anos de lhes dar. < ⁊ qual sempre derõ aquelles donde nos vijmos. > — Os caualeiros < disseron quera ben o que o conde dizia. ⁊ > escolheron ([14] dous quaaes virõ q̄ compʼa ꝑa esto.) ⁊ enuyarõnos aelrrey < cõ aquela messagen >. ([15] Eos caualeiros foron aelrrey ⁊ disseronlhe sua messagen. assi como lhe mandara o conde ⁊ os outros castellaãos). — < Quando elrrey esto ouuyo. disse q̄ se fossem hũũ poco ꝑa fora ⁊ que lhes daria reposta aaquella cousa. E elles se sayron fora de paaço. > — ([16] falou entõ elrrey con dom diego ⁊ disse.) < Dom diego > que uos ([17] semelha) deste feito. ([18] ca amym parece) que non podemos fazer nada do q̄ ([19] queryamos). E dom diego disse. ([20] Senhor ante uollo eu dixe. mas uos tanto me aficastes. que ouue a seguir vossa uoõtade. Mas senhor o que amyn parece pr melhor he esto. seerdes uos escusado ⁊ lançar aculpa

1. dhu.
2. E porem.
3. seera.
4. dous de nos aelrrey.
5. dizerem.
6. pedistes.
7. aquelle chãão.
8. cadalnu os vº mrs.
9. enuyees hy.
10. colhedor.
11. dhu.
12. ca. ca.
13. natural.
14. logo antressy dous.
15. ⁊ elles quando forõ ante elle rrecontaronlhe sua messagem como lhes o conde mandara.
16. Elrrey falou con dom diogo ⁊ disselhe.
17. parece.
18. Eu cuydo.
19. queremos.
20. Certo senhor eu ben uos disse esto que fidalgos non eram pera peitar. Mas o que me desto melhor parece he que seiaaes uos escuso. ⁊ eu culpado.

amyn.) E a maneira seera esta. Uos ([1] enuyarees) dizer ao conde dom nuno ε aaqueelles caualeiros que ([2] aly) estam. que eu nõ uos conselhei ben. ε que uos assi o entendees. ε que por esto me ([3] tiraae) a terra que de uos tenho. ε uos assi o fazee. E mandaae logo fazer ([4]) cartas per q̄ ([5] me nõ conheçam senhorio en ellas. ε mandaae) amyn que me saya < logo > de uossa terra. E dizee aelles qulhes gradecees muijto o que fezeron. < ε que fezeron come muy bõos que eram. > ca ([6] fidalgos nunca peitaron nem eram pa) peitar. ([7] E por esta cousa senhor que uos façaaes. ficarees sen culpa ε elles pagados ε f'am theudos auos f'uir. Disse entom elrrey) adõ diego. ([8] pois que f'a do uosso) se uos ouuerdes dhir fora < da terra ε do rreyno > de castella. Senhor disse elle de myn nõ ([9] ajaaes cuidado. ca eu tal soou ε tamanho poder ey na casa de castella. que tam minguados se acharon elles depois que eu hy nõ for que) elles meesmos uos rogaran por mijn. — ([10] Mandou entom elrrey cham̄ os) caualeiros. ε disse lhes ([11] esta reposta que dissessen ao conde dom nuno. Eenuiou) con elles hũũ seu caualeiro. pa ([12] os fazeR mais certos de) sua reposta. ([13] Eelles se foron aaquel logar onde estaua o conde ε as outras companhas. ε disseronlhe areposta que lhes elrrey mandaua). Eo conde ε os outros ([14] se teuerõ por) muy ([15] contentos) ε disserõ que < desse ds̄ aelrrey muita vida ε saude. que > entendera < muy > ben este feito < ε daua tal reposta qual comp'a. Edepois que esto disseron > ([16] tornousse) o conde dom nuno ([17] pa a pousada ε elles todos con elle). < ficou entom elle ε elles acomer cõ elle aquelles que quiseron > ([18]) Em outro dya ([19] tomou) elrrey aterra adom diego < assi como auya prometido. > ε disse ([20]) que

1. mandarees.
2. com elle.
3. tolhees.
4. as.
5. mha tirem ε.
6. filhosdalgo non deuem.
7. Esse esto fezerdes auersseam por contentes ε seeram auosso seruiço. Elrrey disse.
8. ε de uos como seera.
9. curees. ca eu creo que elles me acharã menos. ε quando sse de myn acharen mĩguados.
10. Entom chamou elrrey os dous.
11. todo aquello que auees ouuydo que lhe conselhara dom diogo que dissesse a dom nuno ε demais mandou.
12. elles seerem certos da.
13. Eos caualeiros foronsse pera o conde. ε contaronlhe todo o que lhes elrrey dissera.
14. foꝛ.
15. contentes de tal rresposta.
16. Enton se tornou.
17. pa sua pousada com todos aquelles caualeiros.
18. E logo.
19. tirou.
20. lhe.

se fosse fora de seu rreyno. ([1] Eenuyou a pos elle suas gentes. que se el ⁊ os seus quisessem) fazer mal na terra qo ([2] ouuessem) con elle. < ꝑa dar aentender aos outᵒs queo fazia de uoontade. Mas don diego que sabia todo como era. foy seu passo ⁊ non quis fazer mal na terra >. ⁊ ([3] foisse a) nauarra. ([4] E) ben como < o > elle ([5] disse aelrrey assi foy) ca non ([6] durou allo) seis ([7] domaas) q̄ lhe ante toda sua terra non fosse entregue. ⁊ que elle non ueesse ([8] aelrrey ⁊ a sua mercee. E) esto foy por rogo do conde dom nuno ⁊ ([9] dos outros) fidalgos < de castella > que disseron aelrrey que tal homen como dom diego nō era ꝑa andar fora da terra([10] nem o podia elle escusar na) casa de castella.

< Como os fidalgos de castella deron os jantares ao conde dō nuno de lara ⁊ aos que delle decenderō ⁊ da morte do conde don nuno. >

Os fidalgos de castella. ([11] ueendo quanto) por elles ([12] fazia) o cōde dom nuno ([13] fallaron antre sy. que homem tam boon ⁊ de tam nobre linhaagem. que lhe nō minguaua outra cousa se non q̄ comesse por que quanto elle ⁊ os de sua linhagē ouueron. todo o auyam dado aos fidalgos en guisa que ficaron pobres. Epois que tanto por elles auya feito.) que lhe dessem jantares per suas herdades ael ⁊ aos que delle decendessem pera semp'. assi como danam aelrrey per toda sua terra. E([14] que) aelles nō montana <esto> muyto. ⁊ ([15]) aelle ⁊ aos que del descendessem seeria acorrimento. ⁊ que os fidalgos por ([16] esta razon) aueryam sempre emparamento quando os rreys quisessem seeR contra elles ([17] ⁊ fazer) o que non deuijam. E por ([18] esta razon) ficaron os de lara ([19] deuiseiros) de mar a mar en castella. Mas logo a poucos dias que hi chegou dom diego. soube o que os fidalgos fezeron por elle ⁊ como <outrosi> fora ([20] muy) ajudador o conde dom nuno ꝑa elle seer tornado ([21] a) sua terra ⁊ honrra. pos con elle seu amor ⁊ ajun-

1. ⁊ mandou logo en pos elle seus caualeiros que se quisesse.
2. peleiassē.
3. dom diego foisse pera.
4. mas.
5. dissera aelrrey. assy aconteceo.
6. tardou.
7. semanas.
8. aa mercee delrrey.
9. dontros nobres.
10. ⁊ mais que elle o non podia escusar nen a.
11. esguardando oque.
12. fezera.
13. de lara. ⁊ sua bondade ⁊ linhagem. ordenaron.
14. esto.
15. que.
16. esto.
17. fazendo.
18. tanto.
19. deuisados.
20. muito.
21. en.

taron casamentos dos(1) filhos do conde dom nuno con <as> filhas de dō diego. cōuem a saber dona orraca q era amayor(2) con o conde dom aluaro q̄ era o mayor filho do conde dom nuno. ɛ dona marya (3) con o conde dō gonçallo seu yrmaão. — A poucos dias <depois desto> (4 morreosse o) conde dom nuno en coca. ɛ foy tragido ao moesteiro de petalles hu jaz. ɛ des conca (5 ataaly). nuca ueo e besta nem en collo descudeiros. mas semp' en collo de caualeiros despada çinta. — <mas hora leixa o conto a fallar desto. ɛ torna a fallar delrrey dom afonso como foy sobre conca.>

*
* *

<Como Dom diego se acolheo ao castello de larcos con o pendom delrrey afōso.6>

<Conta astoria en este loga 7 que dom diego ɛ os outros fydalgos de castella non quiseron entrar con elrrey nalide ante se tiraron afora. ɛ esto por as pallauras q̄ elrrey dissera segundo ia ouuistes. 8 teendo que os despreçara ɛ teuera en pouco. E por esta razon foron delle assi queixosos. queo leixaron no campo con os stremadaaos. por aqual cousa ouue elrrey dom afonso de seer uençido segundo uos ia dissemos. Mas> dom diego q̄ algua' uezes auya dito <presumindo desy> que quatro cousas nunca cuidaua fazeR. A primera leixar seu senhor (9 en) campo <ɛ arredarse afora con oseu pendō>. A segunda que nunca darya uilla nē castello de seu senhor. Aterceira que nuca lāçaria arrefeens que non tirasse. E aq̄rta que depois que ferisse o cauallo das sporas <pera fazer algūa sporoada>. q̄ nō tornaria <o rosto> atras. Mas dš. (10 cuia he toda nobreza ɛ senhorio) ɛ alteza. quis quebrantar <a> sua presumpçō. ca todas aquellas cousas (11 passaron) aquel dia <per elle>. Ca esse dia fugio do campo con o pendo delrrey ɛ se acolheo con elle alarcos. <E> en esse dia deu o castello de larcos a miraamolin. <E> en esse dia <quis fazer hūa sporoada. por ueer se se poderya sayr do castello por que non auya viada ɛ quando foy guisado pera ello con todolos seus. foronse aaporta do castello pera hir dar ennos mouros. Entom> do diego deu das

1. seq.
2. que casasse.
3. que casasse.
4. Morreo esse.
5. ataa petales (fol. 220r).
6. Voir la *Chronique latine des Rois de Castille*, § 13, note 3.
7. Lire « logar ».
8. Allusion à ce que raconte le texte d'Ocampo, reproduit dans le ch. qui précède celui-ci dans notre manuscrit.
9. (fol. 221r) no.
10. cuio he todo senhorio.
11. passou.

esporas ao cauallo ꝑa <os hir> ferir([1]). mas nenhũũ dos seus non quis mouer con elle. E quando sentio queo nenhũũ non ([2]) seguya. tornou ([3] acabeça). <⁊ entom se tornou seu passo> con grande ([4] uergonça). <E en> esse meesmo dya deu doze caualeiros amiraamolin en arrefẽẽs que ac'to dia fosse a marrocos meterse en sua p'sõ ⁊ nunca ([5] alla) foy nẽ os tyrou. ꝑo que lho ueo <depois> ([6] frontar) hũũ daqueles caualeyros([7]) per muytas uezes([8] ꝑ ante) elrrey dõ afonso. ⁊ <per ante> muytos ([9]) nobres <fidalgos> de castella. E dom diego lhe ([10] disse) q̄o non andasse mais ([11] afrontando). ca o nõ podya fazer <en nenhũa guisa>. Eo cavaleiro disse que pois assi era que se q̄ria tornar ꝑa seus companheiros <aa prisom de miraamolin>. ⁊ que ([12] daryam) as carnes <aelle> ⁊ ([13] as almas a ds̄.) E depois q̄o caualeiro foy en marrocos ⁊ miraamolin uyo que dom diego non queria hir a sua p'son ([14] mandoulhe) cortar as cabeças. Este caualeyro que ueo a dom diego era dos descano. <Todas estas quatº minguas passaron ꝑ dom diego en hũũ dia.> Mas quando ([15] el quis fazer sua esporoada) ⁊ os seus o nõ quif'on seguir <como ia ouuistes ⁊> estando muy t'ste aaporta do castello. uio vĩjr os pendõões de seus genrros o cõde dom aluaro ⁊ o conde dom gonçalo ca elles non foron na ([16] lide). Eelle quando os <assy> uỹo vĩjr. disse aos seus. Uaamos acorrer ameus filhos que ueẽ ꝑa nos. Entom sa ỹu con os seus. Eos condes quando chegaron aa hoste. ueerõ ꝑ aq̄la parte onde pousaua dom ([17] pero) fernandez de castro que <a essa sazon> andaua cõ miraamolin. E fezeron sua esporoada <muy boa> de guisa que se ([18] auolueo) toda ahoste. E aesto chegou dom diego q̄os hya acorrer. ⁊ tyrouhos <daly> ⁊ ueosse con elles ꝑa o castello. ([19] E depois que forom) dentro. tirou dom diego todos os seus das pousadas. ⁊ deuhas aos q̄ vijnham con os condes. dizendo q̄ aquelles as m'eçiam ⁊ non elles. porqueo nõ quiserõ seguir <en fazer sua sporoada>.

1. os mouros ⁊ sayr do castello onde non tijnha vianda.
2. o.
3. se.
4. uergonha.
5. la.
6. rrequerer.
7. despois.
8. presente
9. dos.
10. rrespondeo.
11. rrequerendo.
12. lhe dauã.
13. a ds̄ as almas.
14. mandoulhes.
15. dom diogo quisera sayr.
16. batalha.
17. pº (toujours « pedro » dans la copie de Lisbonne).
18. ẽuolueo.
19. Elles.

<Como don diego preiteiou de dar o castello. por sayr en saluo.

Conta a estoria que> quando miraamolin uȳo como se dom diego metera no castello con opendom delrrey. teue firmemente que elrrey era dentro. Efalou con dom pero fernandez de castro queo soubesse certamente([1]). Entom foy dom pero fernandez ao castello ꝛ falou con dom diego ([2] que era) muyto <seu> ([3] amigo). ꝛ p'guntou lhe se era elrrey no castello. ꝛ elle lhe disse que non. mas que se fora ꝑa tolledo. <ꝛ q̄ elle se colhera aly con oseu pendō. E> pero fernandez lhe preguntou. quaaes eram hy com elle. ꝛ se era hy o conde dom alu° ꝛ o conde dom gonçallo de lara. E do diego disse que sy. ([4] Respondeo pero fernādez dizendo). Eu lhe cuydo oge tornar reuidada amal querença que me querem. — Entom se tornou a miraamolin ꝛ disselhe como elrrey non era no castello <mas que era hido ꝑa tolledo>. E miraamolin non o quis creer. ante disse que se non leuantarya de sobre o castello ataa que([5]) tomasse elrrey ꝛ dom diego ꝛ os condes. Mandou entom a dom pero fernandez que tornasse ([6] allo) ꝛ dissesse a dom diego que lhe desse o castello ꝛ ueesse entrar em sua prison el ꝛ ([7] todollos) que hy eram se nō que a todos mandarya cortar as cabeças. ([8] foy el entom adom diego) ꝛ disse([9]) o q̄ lhe miraamolin mandaua dizer. ꝛ <outrossi> como sospeitaua que elrrey era no castello. E dom diego lhe disse que fosse çerto que nō era hy. E pera ([10] seer certo desto) que lhe desse dous caualeiros ꝛ que lhe farya mostrar todo o castelo. fazendolhe elles p'meiro menagem que de cousa que([11] allo) uisse non dissessem ([12] nada) se non <soo> delRey. — Entom mandou dom pero fernandez adous caualeiros que lhe fezessem menagem ꝛ que fossem ao castello. Edō diego mandou con elles outro caualeiro q̄ lhes mostrasse o castello. Een quanto elles ([13] allo) foron. ficaron falando dom pero fernandez ꝛ dom diego. E([14]) dom pero fernandez <lhe disse> que <en toda guisa> desse o castello. ([15] que) melhor era deo dar. ca morrerem quantos hi jaziam. — Elles en esto falando. tornaron os caualeiros q̄ foron ao

1. ꝛ quaes eram hy com elle.
2. ca era.
3. amigos.
4. ꝛ dom pero fernandez lhe disse.
5. no.
6. la.
7. todos os.
8. elle foy la.
9. a dom diogo.
10. esto.
11. la.
12. outra cousa.
13. la.
14. disselhe.
15. ca.

castello ⁊ disserom como no era hy elrrey. <⁊> entom se ([1] tornou) dom pero fernandez pa miraamolin. ⁊ disselhe todo o que ([2] lhe aueera con dom diego). — Quado miraamolin soube ([3] certamente) como hy non era elrrey <dom afonso>. jurou peR sua cabeça ⁊ sobre o liuro alcoron. que sse lhe logo dom diego non desse o castello. q̄ el seeria escabeçado ⁊ quantos con el estauam. Pero se lhe logo desse o castello ⁊ doze caualeiros en arrefeens que a certo dia fosse amarrocos entrar en sua prison. que lhe quitaria ([4] todollos) outros tirando ambos os condes. E esto fez elle por amor de dom pero fernandez porque eram seꝰ emijgos. — ([5] Tornou entom) dom p° feRnandez con este recado a dom diego. ⁊ disselhe ([6] todo o que miraamolin dizia) ⁊ o juramento que fezera. ⁊ que logo en outro dya entendia <de> tomar o castello. ca bem sabya elle que no auya hi vianda. E a do diego pesou muyto ([7] desta cousa). ⁊ ouue ([8] acordo) con os condes ⁊ con todollos out°s <sobresto>. E <elles> todos ([9]) disserō q̄o fezesse se non o feito dos condes. — Entom escolheo dom diego doze caualeiros q̄ desse en arrefēes. ([10] desy) foy a dom pero fernandez ⁊ disse([11]). Todo <o que me dissestes> q̄ro faz' se non que me leixees os condes meus gēros. E <dom> pero fernandez disse q̄ esto non p°dia seer. ca eram seus emijgos. — Entom lhe ([12] moueo) dom diego <outra razon dizendo> que elle nō querya ueeR a entrada do castello. ⁊ que lhe leixasse leuar outros dous caualeiros quaaes el quisesse. ⁊ que no fosse assi soo. E elle disse que lhe outorgaua. Entom mandou dom diego vijr aquelles doze caualeiros. ⁊ ([13] mandoulhos) que se fossem meter en prison de miraamolin. Eelles fezerōno assi. ([14] Entom) fez menagem dom pero fernandez a dom diego. que depois que se elle fosse con aquelles dous caualeiros ⁊ o castello fosse entregue a miraamolin que logo enuyaria quantos no castello ficauan se nō os condes. ([15] Rogou entom) dom diego a dom pero fernandez q̄ o sperasse aly. ([16] desi) foisse ao castello ⁊ disse aos seus ([17] toda a maneyra) que tijnha ([18] hordenada)

1. foy.
2. passara.
3. certo.
4. todos os.
5. Entom tornou.
6. toda a maneyra do mouro.
7. desto.
8. seu conselho.
9. lhe.
10. ⁊.
11. lhe.
12. disse.
13. mandouos.
14. ⁊.
15. Ento rogou.
16. ⁊.
17. todo o.
18. ordenado.

con dom pero fernandez. ⁊ que lhes mandaua que no partissem do castello ataa que elle (1) passasse hua legoa. ⁊ que se (2 alguu) de fora preguntasse por os condes. que dissessem que dentro (3 estauou) < no castello >. — < Entom > (4 se armou) elle. ⁊ fez armar os condes en armas dout"s dous caualeiros. < desy caualgaro > ⁊ forouse onde estaua dom pero fernandez. E dom diego (5 o tomou) pella maao ⁊ foy con elle falando ataa fora do arreal. Entom lhe disse dom diego que se tornasse ⁊ (6 fosse nembrado) da fe de jesu xpo ⁊ da menagem que lhe fezera. — Dom pero fernandez era muy nobre fidalgo ⁊ simprez ⁊ muy uerdadeiro. ⁊ disse (7) q̄ todo o que lhe prometera (8) guardarya muy cōpridamente. Entom se (9 spediron) huu do outro. ⁊ dom diego foisse cōn seus genrros ⁊ antre (10 anoite ⁊ o dia) andaron tanto q̄ foron en saluo (11) < Tornousse entom > dom pero fernandez (12) pa miraamolin. ⁊ disse (13) que fosse receber o castello (14 ⁊ contoulhe entom) como ficara cō dom diego ⁊ amenage que lhe fezera. E miraamolin (15) disse q̄ (16 de todo lhe prazia). <Entom> (17 se foy) ao castello ⁊ entregaronlho. E dom pero fernandez possesse aa porta. (18 ueendo) como sahiam os xpāãos. ⁊ esto por prender os condes ⁊ poer os outros en saluo. E quando todos foron fora ⁊ elle non achou os condes preguntou que fora delles. ⁊ disseronlhe que os dous caualeiros que (19) foron armados con dom diego que esses eram. (20 qn̄do elle) esto ouuyo < pesoulhe muyto de coraço ⁊ > disse. Certo enganoume do diego ⁊ pesame <ende> muito. pero (21 por todo) este no leixarey de guardar a menagem q̄ (22 lhe fez). Entom os leuou consigo pera sua teda ⁊ fez (23 muy ben pensar delles ⁊ logo) en outro dia os pos todos en saluo.

(A suivre.) G. CIROT.

1. nō.
2. alguē dos.
3. staua.
4. Armousse.
5. tomouo.
6. que se nebrasse.
7. lhe.
8. todo lho.
9. espideron.
10. noite ⁊ dia.
11. ⁊.
12. tornousse.
13. lhe.
14. entom lhe contou.
15. lho otorgou ⁊.
16. lhe prazia de todo.
17. ⁊ foisse.
18. por veer.
19. se.
20. ⁊ elle quando.
21. nen por.
22. lliz ⁊.
23. lhe boo gasalhado ⁊ acolhimento (fol. 222').

CAYETANO ALBERTO DE LA BARRERA

Dans un de ses rapports annuels sur l'administration de la Bibliothèque nationale de Madrid [1], — très recherchés aujourd'hui à cause des renseignements précieux qu'ils contiennent, — D. Juan Eugenio Hartzenbusch, directeur de ce grand établissement, a inséré une notice nécrologique sur l'auteur si méritant du *Catálogo bibliográfico y biográfico del teatro antiguo español*, décédé à Madrid le 30 octobre 1872. La Barrera avait lui-même rédigé, avec la précision méticuleuse qu'il apportait dans tous ses travaux, une sorte de *curriculus vitae* jusqu'à l'année 1832, qu'Hartzenbusch nous a rendu le service de reproduire dans sa notice. Nous y apprenons que D. Cayetano, né à Madrid le 7 août 1815, de parents également madrilègnes, appartenait du côté paternel à une famille originaire de la province de Soria, dont plusieurs membres, l'aïeul, le bisaïeul et le trisaïeul du futur bibliographe servirent dans les armées de terre et de mer. La grand'mère de D. Cayetano, une Ortega, était apparentée au célèbre botaniste D. Casimiro Gómez Ortega. Son père, D. Antonio de La Barrera, embrassa la carrière de la pharmacie et s'établit à Madrid, d'abord rue de la Lune, puis à Puerta de Moros. Placé d'abord au Collège impérial de la Société de Jésus, où il fit ses études de latinité, qu'il compléta par un cours de logique et de mathématiques, D. Cayetano se sentait attiré par la jurisprudence, mais la situation de fortune de ses parents ne lui permit pas de se rendre à l'Université d'Alcalá de Henares ; il se résigna à demeurer dans sa famille et ne pensa dès lors qu'à succéder à son père. Toutefois, et par un calcul mal conçu, nous dit-il, au lieu d'entreprendre tout de suite les études de pharmacie, il donna la préférence à celles de médecine, qu'il commença en 1831 au collège de San Carlos, où l'année suivante il gagnait le grade de bachelier en philosophie. C'est ici que s'arrête l'autobiographie. Hartzenbusch, pour la compléter, nous conte que La Barrera, devenu pharmacien à Madrid, *con botica propia*, et une assez jolie aisance, put s'adonner pendant bien des années à ses goûts de bibliographe et d'érudit dont l'heureux résultat fut le *Catálogo*, couronné en 1860 au concours de bibliographie de la Bibliothèque Nationale et imprimé en cette même année aux frais de l'État ; que peu à peu l'amour des lettres envahit ce pharmacien au point qu'il se décida à vendre son officine et à en placer le produit dans une entreprise

1. *Memoria para la Biblioteca Nacional en el presente año, 1873.* Madrid, 1873, gr. in-8°.

financière qui périclita, laissant la fâcheuse victime dans une fort triste situation. Ce fut alors que la réputation qu'il avait acquise par ses travaux littéraires lui servit; elle permit, quelques années plus tard, à des amis d'intercéder en sa faveur et de lui obtenir une place de bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale de Madrid, qu'il occupa jusqu'à sa mort.

J'ai trouvé dans la correspondance d'Antoine de Latour quelques lettres de La Barrera, dont la première concerne le poète dramatique Diamante et d'autres renferment quelques détails intéressants touchant la vie et les infortunes du pauvre érudit. Ces lettres sont écrites avec l'orthographe spéciale qu'avait adoptée La Barrera et dont il parle dans l'une d'elles. Les renseignements sur Diamante sont déjà connus par l'article de Latour (*L'Espagne religieuse et littéraire*, p. 130), mais comme le supplément du *Catálogo*, dont on a annoncé souvent la publication, se fait toujours attendre, il ne paraîtra pas hors de propos de mettre sous les yeux des lecteurs du *Bulletin* la lettre de La Barrera et le document qui l'accompagne.

Eszmo Sr. D. Antonio de Latour. A la honra que V. E. me dispensa, con tal eszeso de bondad i de aprezio sólo puedo corresponder en algun modo reiterándole mi gratitud i mi deseo de complazer-le. Desde luego, i con el mayor gusto, lo verifico respecto de la pregunta que se sirve dirijir-me, impulsado por la misma duda que yo tuve al cesaminar los documentos. Pero esta duda desaparezio mui pronto. Hálla-se evidenziado la identidad del J. B. Diamante, clérigo de epístola en 1648 i ya presbítero en 1656, con el J. B. Diamante, escritor dramático, observando, por una parte, que Barbosa Machado espresamente declara haber sido el poeta hijo de Jacome Diamante, español, i de madre portuguesa; i por otra, que el clérigo prozesado fué en efecto hijo de Jacome Diamante i de su primera mujer Magdalena de Acosta (apellido portugués = da Costa), segun en el espediente apareze acreditado por repetidos documentos, entre ellos una petizion firmada por el mismo Jacome. — Azerca de lo que Barbosa afirmó en orden a la destreza del escritor en los ejerzizios de la jineta i de las armas, lo tengo por suposizion hasta zierto punto arbitraria: una de las que frequentemente suele hazer, como buen luso, para enaltezer a las personas cuyas vidas refiere. — Por último, el hecho de encontrarse en la Biblioteca del Sr. Duque

de Osuna un autógrafo de nuestro escritor con la firma : « Lizenziado D. Juan Bautista Diamante » i la fecha de 1656, confirma plenamente la identidad espresada. — En quanto a las alusiones contenidas en el Vejamen de la Soledad, que yo he zitado i referido, juzgo que pueden tener conecsion con el hecho desgraziado que motivó el prozeso.....

CAYETANO ALBERTO DE LA BARRERA.

Madrid 11 de Febrero 1861.

L'extrait du procès transcrit par la Barrera et qui accompagnait une lettre à D. José Fernandez Espino communiquée à Latour, qui se trouve aussi dans les papiers de ce dernier, est ainsi conçu :

en la ui^{a} de alcalá de henares en v^{te} y ocho dias del mes de Set^{e} de mill y seiss^{os} y q^{ta} y ocho años, en cumplim^{to} del auto del Sor Retor, yo el not^{o} fui a la carzel escolastica desta Vniuersidad y en ella hize parezer ante mí a Don Juan Bautista Diamante, estu^{e} en esta Vniuersidad, presso en la dha carzel, del qual rreziuí juramento en forma de derecho a Dios y a una cruz, el qual le hizo y prometió dezir uerdad y le fué preguntado lo sig^{te}.

Preguntado como se llama, que hedad y trato tiene y de donde es natural. Dixo que se llama Don Juan Bautista Diamante y que es estud^{e} en esta Vniuerss^{d} y Clérigo de epistola, y es natural de la u^{a} de M^{d} y es de hedad de v^{te} y dos años poco mas o menos. Y visto por mí el dho notario que el dicho Don J^{n} B^{ta} Diamante es menor de veinte y cinco a^{s}, aunq^{e} mayor de catorze, le aperziuí y requerí nombrasse curador ad litem con quien Tomalle su confession &^{a} &^{a} &^{a}. — Es copia de la diligenzia que empieza al fol^{o} 78 del proceso, en los treze primeros renglones de ella.

Les autres lettres ont trait à La Barrera lui-même. Dans la première, il rectifie une erreur qui s'était glissée dans l'article de Latour et donne quelques détails sur son caractère et ses habitudes.

...Han informado a V. E. equivocadamente al referirle que tengo arrendada la que fué mi ofizina de Farmazia. La he vendido haze mas de quatro años; i subsisto con el producto

de una finca que poseo en esta capital, adquirida por herenzia en el año de 1852.

Mis años no llegan aun a la media zenturia: acábo de cumplir los 46: nazí el 7 de Agosto de 1815, en esta coronada villa i Córte, calle del Postigo de San Martin, casas del Sr. D. Agustin Duran. Jeneralmente me dizen que represento menos edad de la que en realidad cuento: sin duda los informantes de V. E. tienen diverso modo de ver; i si han juzgado por la madurez i seso que tal vez me atribuyen les debo de estar agradezido.

Respecto de mi ortografía, V. E. mismo es quien juzga; mas yo debo aclarar este punto. Soi, como otros muchos modernos, partidario de la reforma ortográfica radical i completa, i con arreglo a ella tengo escritos la mayor parte de los orijinales de mis trabajos literarios; pero suelo usar, en la correspondenzia, de otra mas parzial i zircunscrita, que desde luego pudiera adoptar-se con grandes ventajas, i sin peligro de ningun cataclismo literario-lengüístico de los que temen la Academia i los Académicos.

Hasta aquí las rectificaziones que V. E. me dispensará en grazia de la verdad biográfica. Con ellas, rebajando algunos grados de la calificazion lisonjera que V. haze de mis limitados conozimientos, i añadiendo un estenso apéndize al capítulo de las rarezas i singularidades que me distinguen, quedarían, el retrato mas aprocsimado i la notizia mas perfecta.

No quiero concluir sin hazer aquí menzion de algunos profesores de la facultad de Farmazia que modernamente han sobresalido en el cultivo de la amena Literatura Española. Tales son: D. Antonio Flores, autor de la novela: *Fé, Esperanza y Caridad*, de *Doce Españoles de brocha gorda*, i de otras obras; D. Pedro Calvo Asensio, que ya por sí, ya en colaborazion ha escrito los dramas: *El conde Fernan Gonzalez*, dos partes; *La accion de Villalar; La cuna no dá nobleza; La venganza de un pechero; Los disfraces*, &ª, i D. Juan Ruiz del Cerro, que ademas de haber escrito varia piezas dramáticas se distingue en la crítica literaria...

CAYETANO ALBERTO DE LA BARRERA

Madrid: 21 de Octubre de 1861.

Mis señas : Calle del Norte ; 15 : 3° izq[da].

Six ans plus tard, La Barrera informe Latour de deux événements, l'un heureux, l'autre fort triste : son mariage et sa ruine. Et en même temps qu'il donne au secrétaire du duc de Montpensier quelques détails sur ses travaux, il le prie d'appuyer de son influence la demande qu'il a adressée à l'autorité compétente à l'effet d'obtenir une place de faveur dans le « corps des archivistes-bibliothécaires ».

... Aquel filósofo retraído i encastillado en su inecspugnable ziudadela, pintado por V. E. en dos preziosas obras de su pluma, ha venido por fin, a los 51 años de su edad a capitular con la soziedad, doblando su zerviz al santo yugo del matrimonio. El 12 de Enero de este año le contraje en la parroquia de San Justo i Pastor de esta córte con D[a] Maria de Loreto Hernandez Cornejo, natural de la misma : encontrando en este enlaze toda la felizidad moral que puede esperar el hombre de una consorte amante i virtuosa. Con mucha satisfaczion suya, porque no puede ménos de estimar a quien ha honrado i favorezido a su esposo, incluyo a V. E. una prueba de nuestros retratos fotográficos, i ofrezco a su disposizion la casa que habitamos : calle de la Pasa, número 1 primero, portal zerrado.

Indicaba yo a V. E., en carta que le dirigí por el año de 1861, que eran ya por aquellas calendas en gran número i de mucha importanzia las adiziones que tenía hechas a mi impreso *Catálogo biográfico y bibliográfico del Teatro antiguo Español*. Proseguí mui asiduamente esta prolija tarea durante los zinco años que subsiguieron hasta el de 1866 ; i aprovechándo-me del feliz descubrimiento de tres tómos de *Cartas orijinales de Lope de Vega*, hecho en el archivo del Sr. Conde de Altamira, escribí para que formase parte de dichas adiziones, aunque en volumen separado, una *Nueva biografía* de aquel Fénix de los Injenios, rico de preziosos i peregrinos datos, i que por sí sola forma un tómo que consta en su ms. de mas 400 páj[s]. Presentado por mí todo este trabajo al último concurso de premios de la Biblioteca Naz[l], ha obtenido *de hecho* el primero siendo adquirido por el Gobierno en prezio *de ocho mil reales*,

i disponiéndo-se que sea impreso a su costa i que de esta impresion se me regalen igual número de ejemplares que de la primera. No se ha dado a este el nombre de *premio* para no sentar el prezedente de que una obra le obtenga dos o mas vezes, creyéndo-se los autores con derecho a él por cualquier trabajo adizional...

A poco de realizado mi enlaze, i cuando las nuevas obligaziones me ecsijían mas seguros i abundantes medios de subsistenzia, he tenido la desgrazia de perder en un soziedad de crédito la mitad de mi pequeño capital. Reduzido así al triste estremo de abandonar las Letras, vender mis libros i volver al ejerzizio de mi profesion, me dezidí, fundando grandes esperanzas en la Real orden de 27 de Diziembre de 1860, por la cual el Gobierno me conzedió opzion a plazas de grazia en el cuerpo de Archiveros-Bibliotecarios, i siguiendo el consejo de varios amigos, a solizitar una de esas plazas, cabalmente cuando el nuevo arreglo parezía favorezer el ésito de mi pretension. Muchos, i de mui distinguida posizion social i literaria se han interesado por mí, pero hasta el dia sin favorable resultado. El Sr. Ministro de Fomento contestó con fecha de 31 del pasado Julio al Eszmo Sr. Jeneral San Roman : que sentía nò poder complazer-le *por ahora*, dándo-me entrada en el cuerpo, por razon de que las economías introduzidas en el presupuesto del ramo hazían nezesaria la supresion de plazas. — Si V. E. con sus elevadas relaziones pudiese en algun modo favorezer mi pretension, no sólo daría esta nueva prueba de aprezio a quien le debe tantas...

Cayetano Alberto de la Barrera i Leirado.

Madrid, 10 de Setiembre de 1867.

En novembre de la même année, La Barrera put annoncer à son correspondant, en le remerciant, l'heureuse réussite de sa sollicitation. Nommé employé à la bibliothèque de Saragosse, D. Cayetano permuta avec un collègue et remplit à la Bibliothèque Nationale de Madrid l'emploi bien modeste qui lui procura juste de quoi vivre, mais qui avait au moins l'avantage de le replacer dans un milieu où il trouvait à satisfaire ses goûts studieux.

Eszmo Sr. D. Antonio de Latour.

Mui señor mio, i mi estimable amigo i favorezedor : rezibí la de V. E. por conducto del Eszmo Sr. D. Santiago de Tejada, con una tarjeta de este caballero, a quien tuve la honra i la satisfaczion de visitar dos dias despues. Acojido por dicho señor con la mas cariñosa amabilidad, su recomendazion en mi favor al Sr. Ministro, que acababa de venir de Zaragoza, llegó al mejor i mas oportuno tiempo. El 28 quedé nombrado ofizial del Cuerpo, con destino a la Biblioteca de Zazagoza...

Habiendo comenzado ayer la presente, hube de interrumpir mi tarea. Entretanto, uno de los ofiziales de la Biblioteca Nazional me ha hecho proposizion de permuta, que yo he azeptado con el *empressement* que V. E. puede figurarse. He dado ya los primeros pasos encaminados al logro de esta nueva solizitud, en el cual pienso que no habrá dificultad...

CAYETANO ALBERTO DE LA BARRERA I LEIRADO.

Madrid, 5 de Nov^bre^ de 1867.

A. M.-F.

LA PRENSA ESPAÑOLA Y LA GUERRA

Aunque tengamos que extendernos algo en estos apuntes, juzgamos indispensable exponer, de un modo sucinto, ciertos antecedentes respecto a la situación de España antes de la declaración de la guerra.

* * *

En España, nadie cree que pueda sobrevenir un acontecimiento tan trascendente para la vida de las naciones. Y, como nadie espera un suceso de tal índole, podemos apreciar, fríamente, cuales son las corrientes de aproximación del país hacia los pueblos beligerantes.

Dada la relación íntima, la comunicación espiritual, del español con los individuos de las naciones europeas, al formarse un estado de opinión en el país, espontáneamente, por impulso individual, debe operarse una aproximación de elementos, que forman mayoría, cuya adhesión es para Francia.

Hay muchas razones para creerlo así. Las leyes españolas, casi en su totalidad, están tomadas — algunas, traducidas literalmente — de Francia e Inglaterra. La educación española ha seguido durante medio siglo la orientación marcada por Francia : su literatura, su teatro, el libro francés, en general, es el que forma la cultura española; hasta el punto que puede decirse que toda mentalidad española está moldeada a la forma de Francia, y que en toda obra producida por un español hay un sedimento del cerebro francés. El idioma francés es el único obligatorio en la enseñanza española, y está tan generalizado, que ninguna persona de mediana educación lo desconoce. Desde hace veinte años, todo español que ha tenido algun medio, ha ido a Francia, ha visitado París, y admira París. Las clases acaudaladas pasan más tiempo en Francia que en España... En general, por condiciones afines de carácter, de raza, hay mayor simpatía entre el francés y el español que entre un español y un ciudadano de cualquiera otra nación del planeta.

Esto, que decimos, es mirando al aspecto general del país. Si separamos la masa de españoles formada por los elementos radicales, anticlericales, literarios y artísticos, puede asegurarse y comprobarse que toda ella — y es la mayoría del país — ama á Francia, por gra-

titud y por romanticismo; la Enciclopedia y la Revolución tienen, aun hoy, un recuerdo y una admiración profunda en España; más profunda que en Francia, porque, para Francia, que ha continuado su evolución, esas dos grandes obras redentoras significan hechos realizados, y para España constituyen una aspiración.

Siendo exactos estos datos que aducimos — y muchos más que podríamos enumerar — para asegurar que las simpatías de España son para Francia ¿qué es lo que ha restado a Francia la adhesión de España?

Hay un hecho que distancia a un gran número de españoles de Francia: la separación de la Iglesia y del Estado.

Pero, este hecho, sólo acusa ignorancia y se hubiera podido vencer fácilmente. Tengan en cuenta que, en el Parlamento, el Sumo Pontífice del clericalismo español, Vázquez de Mella, ha pedido para España la separación de la Iglesia y del Estado, como resolución beneficiosa para la Iglesia. Reducir los elementos clericales, hubiera sido campaña fácil de realizar, y no se ha hecho.

¿Puede decirse que no existiera en España corriente alguna de aproximación hacia Alemania? No. La había, visiblemente, entre ciertos elementos; luego, los hechos han demostrado que había más de lo que se podía suponer, porque el espionaje alemán ha trabajado en España como en todas partes, con la mayor tenacidad.

El elemento germanófilo se reduce en España, antes de comenzar la guerra, a una gran parte de la oficialidad del ejército, a un grupo político y a un número reducido de profesores. Pero, ni España cree en sus políticos, ni en la oficialidad de su ejército, ni el imperativo categórico puede hacer proselitos en un país poco educado, que pasa de la creencia al escepticismo absoluto y que, en general, por instinto, es de un salvaje individualismo.



La declaración de la guerra produce en España una emoción enorme: en el ánimo de la mayoría de los españoles hay el convencimiento de que España tiene, por compromiso ineludible, una acción designada en la lucha. Se cree que existen tratados secretos que nos ligan a Francia e Inglaterra, y en este sentido se habla y se comenta en todas partes; pero nadie se atreve a aventurar juicios, ni a marcar una orientación definitiva. Nadie esperaba los acontecimientos; ninguno está suficientemente preparado para dirigirse al público. Si alguien arriesga una opinión, inmediatemente la retira y calla... Sin embargo, hay un elemento, único, que, desde el primer instante, define su actitud, como si de antemano conociera los acontecimientos que se preparaban y estuviera en los secretos del porvenir. Este

elemento, es el tradicionalista; el que vive en continuo é íntimo trato con el jesuitismo, y se deja gobernar por el.

El diario *El Correo Español* comienza desde el primer día su campaña germanófila. Este diario que nunca fué popular, ni se vendió en las calles, lanza todas las tardes una nube de vendedores con un extraordinario y, rápidamente, organiza su edición, anticipándose a los demás diarios de la noche. A pesar de esta actitud en su campaña, como es un periódico de partido sin arraigo popular, la gente no hace caso de su campaña : todavia, no han comenzado a formarse los dos bandos de aliados y germanófilos. La opinión pública no está preparada para tales acontecimientos : por sí sola, por reflexión propia, es incapaz de formar juicio ; mucho menos de analizar el concepto que separa a los dos contendientes y lo que cada uno de ellos representa para el porvenir de la humanidad. Ni siquiera es capaz de entrever una razón patriótica ó egoista.

Es el momento de encauzar a la opinión : de orientarla, disponiéndola a seguir el camino que más convenga.

Pero, lo que se aprecia en la generalidad del público, sucede igualmente en el interior de cada una de los redacciones de los diarios españoles. En poco tiempo, por razones muy conocidas, el nivel mental de la prensa ha bajado de un modo extraordinario. La prensa ha quedado reducida a una labor de reporterismo, y en ninguna de las redacciones figuran hombres de juicio, que sean capaces de un criterio, y que puedan emprender decididamente una campaña beneficiosa para el país. Esta es la razón por la cual, en los primeros momentos de la lucha, la actitud de la prensa no se diferencia en nada de la del público. Pero, hay otro factor que no podemos perder de vista. En general, la situación de las empresas periodísticas, por causas muy conocidas, es difícil; todas ellas se encuentran en un estado económico muy crítico, que se complica y se agrava doblemente, al faltar el anuncio extranjero. De aqui, un retraimiento, aguardando que alguien venga a ofrecerles una compensación por sus campañas...

La historia de lo sucedido con uno de los diarios que ha hecho, y hace, mas rabiosa y disparatada campaña germanófila puede hacerse extensiva a los demás periódicos.

En los momentos de la declaración de guerra, este diario, como los demás, se encuentra en complicada y difícil situación económica. Diariamente, surge el conflicto por falta de dinero para el papel y para el pago de jornales ; la redacción cobra tarde y a plazos ; la información exterior es nula. A pesar de esto, prevalece el criterio del redactor jefe — aliado, francófilo decidido, — se busca dinero y se envían corresponsales a Francia, a Inglaterra, a Bélgica y a Italia. El diario comienza, mesuradamente, una politica de tendencia aliada

El propósito del redactor jefe, es el de preparar a la opinión; pedir al gobierno la movilisación y una exposición clara y concreta, de cuales son los compromisos contraídos por España, con quién y hasta qué alcance: el objeto, es emprender, decididamente, la campaña intervencionista.

Este criterio del redactor jefe, es objeto de varias conferencias con el director, que, encontrando cada día mayores dificultades económicas, espera, aguarda algún ofrecimiento. Pero, éste tarda y hay que decidirse. Ya parece resuelta su vacilación, y pronto a emprender la campaña, cuando el director recibe la visita de un agente de la Embajada de Austria. El director indica al redactor jefe la necesidad de variar de criterio; el redactor se niega a emprender campaña germanófila, por juzgarla fatal para España, y abandona la redacción. Las negociaciones con la embajada austriaca continúan. El Banco alemán trasatlántico descuenta al diario las letras de corresponsales que nadie quiere descontarle. Un agente de la embajada va todos los días al periódico, encerrándose en un despacho de la administración; él es el que dirige el periódico. Diariamente, lleva hecho el artículo de fondo, que un redactor corrige para darle forma. Los artículos aterradores que envía el corresponsal de Bélgica, se arreglan ó no se publican; se retiran los corresponsales enviados al extranjero; no se publica más información que la que envían las embajadas germánicas; se emprenden campañas verdaderamente absurdas, pero que sirven los intereses políticos de Alemania dentro de España. Una de ellas, — a semejanza de las recientes maniobras realizadas par el espionaje alemán en los Estados Unidos, con objeto de crear un conflicto entra la República norte-americana y Méjico, — fué la pretendida intervención de España en Portugal; campaña que conquistó los simpatías en ciertas esferas, y cuyo fin oculto por parte de Alemania estaba bien claro.

*
* *

Una vez aceptada por las empresas periodísticas la tutela de las Embajadas de Alemania y Austria, sus agentes maniobran con actividad, y con una inteligencia y conocimiento del país, verdaderamente extraordinarias.

Lo importante para ellos, es apoderarse del ejército, de la plutocracia, del clero; de todos los elementos reaccionarios, que, si no toman parte activa en la política, influyen poderosamente en ella, y para los cuales una preponderancia germánica en España equivale a una salvaguardia, a una afirmación de que han de perdurar sus principios.

En poco tiempo, Alemania se hace dueña en Madrid y en provincias

de toda la prensa católica y conservadora, que es la mas numerosa. Armados de esta prensa y convencidos de que una intervención española a favor de Alemania es imposible, dirigen sus campañas al objeto de contener, de obstruccionar todo movimiento en sentido aliado.

El medio más seguro de lograr sus propósitos, disfrazando a un tiempo sus intenciones y halagando a la masa conservadora e ignorante, es la campaña *neutralista*, reforzada por la fantástica amenaza de la guerra civil. Con esta política, ganan rápidamente a la opinión desconcertada y atemorizada por la magnitud de los acontecimientos. Pero, esta pantalla de la neutralidad, conseguido el objeto de los primeros instantes, va definiéndose poco a poco, hasta quedar de manifiesto su verdadero carácter germanófilo. En España, neutralidad quiere decir en todo caso germanofilia; hasta el punto que cuando un político de tanta autoridad, entre sus partidarios, como el Sr. Maura, habla y hace declaraciones en un sentido no conforme con estos principios y esta significación de neutralidad, los periódicos fundados para hacer política exclusivamente maurista, — los jóvenes mauristas : algo así como los jovenes turcos, — arremeten sin el menor miramiento contra Maura; le censuran, le recriminan y, siendo el jefe, le rectifican y le desautorizan.

* * *

Durante todo el período de gobierno conservador, la prensa se limita a esta campaña de neutralidad. Todos los diarios que no están vendidos a Alemania, caminan con balancín, haciendo equilibrios, sin manifestarse francamente en ningún sentido. Diarios populares importantes, y de verdadero abolengo democrático, como el *Heraldo*, navegan entre dos aguas y se les ve maniobrar, apareciendo unos días germanófilos y otros aliados. El mismo *Liberal*, durante mucho tiempo, se detiene en este juego, a pesar de la significación clara y francamente aliada de su director, en aquella época D. Alfredo Vicenti...

La prensa no definida como germanófila — que era la más popular — ha pecado más que la más rabiosamente germánica : esa prensa, no sólo no ha hecho, sino que ha dejado hacer.

Al encargarse del poder el partido liberal, esta prensa no puede continuar su marcha indefinida. Toda ella está ligada a la política del gobierno, y el mismo carácter antiliberal y antidemocrático que entraña la germanofilia, obliga a estos diarios a definirse como aliados ; pero lo hacen de una manera tímida, con reservas. Son aliados, porque no hacen campaña germanófila ; siguen ocultándose, vergonzosamente, tras de la burda armazón de la neutralidad y no

prestan al gobierno el apoyo que le es indispensable para hacer frente a los graves acontecimientos que se ven venir y que son inevitables.

Durante unos meses, *El País* fué germanófilo: *España Nueva* continúa siéndolo.

*
* *

No queremos seguir enumerando al detalle todas la maniobras de la prensa; pero sí debemos hacer constar, para que se vea toda la labor activísima de los agentes alemanes, los hechos siguientes: aparte los diarios ya fundados antes de la guerra y que los Imperios germánicos ganaron para su política, se han fundado en Madrid *El Debate*, que estaba muerto; *La Acción*, *La Nación* y *El Día*. En Barcelona, compran *El Día Gráfico*, y, desde el comienzo de la guerra, fundan una gran revista alemana, primero; luego, otra austriaca. Ambas, con lujo de papel e impresion, bien redactadas e incluyendo frecuentemente artículos de los profesores más celebrados, cosa que, en estos tiempos en que la juventud española ha dado preferencia a los estudios filosóficos, tiene una gran eficacia de propaganda.

Además de estas publicaciones, que se reparten gratis, los alemanes establecen un servicio de información: « Correspondencia alemana de la guerra ». Cuatro páginas, al tamaño de carta comercial, impresas en tipo pequeño y divididas en secciones, telegráfica, de traducción de artículos de prensa alemana y de noticias generales. Esta información que se envía a todos los diarios de España, tiene una cabecera que dice: « Se ruega su publicación gratuita a título de información. » Estas hojas, dan hecha la información a una infinidad de periódicos que, ó no la tienen, ó se la ahorran por este medio.

*
* *

Sólo dos diarios madrileños muestran desde el comienzo de la guerra, por razones particulares, su tendencia aliada: *La Epoca* y *La Correspondencia de España*. Pero, ambos, se limitan a una labor casi informativa; ni uno ni otro hacen verdadera campaña para mover a la opinión. Sólo en estos últimos tiempos *La Correspondencia* ha denunciado algunos hechos que han producido inmediatamente impresión en el público, que, hasta entonces, ignora todas las maquinaciones secretas del espionaje alemán. Esto pudo hacerse desde el primer momento, pero nadie lo hizo.

*
* *

Para terminar hemos de decir algo respecto a la campaña seguida por el diario *A B C*. ¿Puede extrañar a alguien que un periódico

en cuya empresa tienen intereses algunas corporaciones religiosas, haga campaña germanófila? Véase la marcha de este diario, desde su fundación, recuérdense las campañas en el realizadas, principalmente las del *proceso Ferrer* y la que siguió a ésta, en favor de La Cierva.

Pero, aparte de esta tendencia conservadora y clerical que le caracterizó siempre y que le dió su fuerza, hay un motivo de índole privada. Su fundador, director y propietario, de antiguo, pretendió establecer una especie de intercambio y de monopolio entre la prensa francesa y la empresa que él representa : el objeto era acaparar el anuncio extranjero. *A B C* ha tenido una sucursal en París y hasta hubo el propósito de hacer una edición bilingue en la capital de Francia. Todos estos proyectos fracasaron ; un espíritu tan mezquino como el que revela *A B C* no podía encontrar ambiente, para nada, en ningún elemento francés. Además, en cierta ocasión, el gobierno francés concedió un número de distinciones a individuos de España. En la lista indicada al gobierno por la embajada de España, figuraba el nombre del director de *A BC*, que ambicionaba de antiguo la Legión de honor. El nombre fué borrado...

* * *

Y, ahora, conocidos los rápidos apuntes que hemos indicado, si nos desprendemos, por un momento, de nuestra arraigada parcialidad y juzgamos indiferentes toda la enorme labor realizada por los embajadores de Alemania y de Austria, tendremos que reconocer que sus gestiones han sido admirables y de una eficacia maravillosa. Han servido a su causa con un desvelo, con una actividad, con una perseverancia, con una sagacidad, con una devoción y un desprendimiento que está por encima de todo elogio y que es digno de la mayor recompensa. No se puede hacer más en servicio de la patria.

Ellos, con un conocimiento perfecto de las circunstancias y de las personas, han gastado a tiempo y sin taza su dinero; han puesto espías en todas partes, para saberlo todo é inmediatamente denunciarlo; han perseguido al gobierno y a cada uno de los gobernantes grandes y chicos, no dejándoles hacer movimiento que pudiera redundar en perjuicio de sus planes; han corrido continuamente España en todas direcciones, para aprovechar lo que les convenía y desbaratar lo que les perjudicaba. Antes de declararles Italia la guerra, han acaparado cuanto elemento útil había en España; y, después, cuando ya les era imposible la exportación, cuando han sabido por sus espías, que tal ó cual cosa iba a ser adquirida por los aliados, la han comprado ellos a precio fabuloso y a sabiendas de que les era inútil.

Ellos han llegado a formar un ambiente, un estado de opinión que

no existía; se han impuesto al país y han imposibilitado la acción de los gobiernos, creándoles una situación tan difícil, tan arriesgada como la actual.

Han llegado, y esto es público, a detener un día al Rey en la calle; y le han obligado a volverse a palacio, a llamar al jefe del gobierno y que diera a éste las ordenes que ellos deseaban, que exigían en nombre de la *neutralidad* de España...

Pero ¿ porqué han podido realizar esta labor ? ¿ Porqué han podido atraerse un número tan considerable de fuerzas, en un país donde no tenían arraigo y donde es tan difícil aunar voluntades ?... Simplemente, porque no han tenido quien se lo impidiera; quien les opusiera el menor obstáculo, la menor cortapisa; quien contrarrestara en lo más mínimo su acción incesante. Porque han estado solos, a placer; dueños completos de la situación.

Para todos los que, desde el día mismo en que se declaró la guerra, se declararon franca, abierta y decididamente aliados, sigue siendo un enigma la actitud de estos países respecto a España.

Se ha dicho que los gobiernos aliados no querían recurrir a estos bajos recursos, y que esperaban que fuera suficiente lo justo de la causa que defienden para atraer al país. Si los pueblos estuvieran constituidos por más ó menos millones de individuos, pero todos ellos verdaderos ciudadanos, con un concepto justo de la ciudadanía, hubiera podido realizarse ese fenómeno; pero... « Critón, el vulgo hace lo que la casualidad le depara. »

A una masa de población que simpatizaba con Alemania, los francófilos y aliados hemos podido oponer nuestro esfuerzo personal. A los manejos y al dinero alemán; a la actividad incomparable y a la fiscalización y al apoyo de las embajadas de Alemania y de Austria, han debido oponerse iguales fuerzas, por parte de Inglaterra y de Francia.

A muy poca costa, Francia e Inglaterra pudieron apoderarse del país desde los primeros instantes; más tarde, también con poco esfuerzo, pudieron destruir toda la influencia germanófila : tenían en su favor todos los elementos. Pero, el abandono, la indiferencia, la incuria relativa (si se compara con la actividad alemana) de los representantes de Francia e Inglaterra, no teniendo ningún significado, ni otra explicación, se ha traducido en España por desprecio hacia la nación.

Nosotros, nos atrevemos a juzgar en este sentido, porque desconocemos cuáles han sido las gestiones políticas de los gobiernos; pero, en el aspecto exterior, en la parte de política popular, podemos afirmar que nada se ha hecho, al contrario : si no fuera indiscreto, acaso se pudiera demostrar que han trabajado en contra de ellos mismos.

Tan sólo ahora, a partir de fecha recientísima, parece que los gobiernos aliados han venido a darse cuenta de que existe un país en Europa, con veintidós millones de habitantes, en el que no habían reparado, a pesar de que Francia, Inglaterra y Bélgica, tienen en él infinidad de intereses materiales que defender.

En estos últimos días, se ha hablado de cierta discreta protección por parte de Inglaterra a algunos diarios.

Pero ¿ merece la pena, a estas alturas, atraerse una prensa caduca, por todos conceptos desautorizada, y que ha llegado al hecho inaudito de enmudecer ante el torpedeamiento de barcos españoles?

La prensa española estaba agonizando antes de la guerra ; la guerra le ha prolongado la vida, pero morirá positivamente al terminar las hostilidades.

La prensa estaba para morir antes de la guerra, porque la prensa española no se ha renovado. Las redacciones no han marchado en paralelo con el taller de máquinas; el redactor es inferior a la linotipia, y ni uno solo de los directores tiene la capacidad de una rotativa. Esto ya era bastante; pero la campaña de la prensa contra el gobierno de Maura decidió a este señor a acabar con ella. La Cierva, ministro de la gobernación, creó, a este efecto, las conferencias telegráficas con provincias. Desde aquel momento, la prensa de provincias tomó un gran impulso, en perjuicio de la de Madrid, que perdió la venta y una gran parte del anuncio. Sólo había un medio para que la prensa de Madrid recuperara estas pérdidas : la superioridad sobre el diario regional. Dejar de ser periódicos puramente de repertaje, informativos. Imponerse por mentalidad, por nivel intelectual, por información exterior; por la suma de elementos que puede reunir y sostener el diario de Madrid y que el periódico de provincias no puede mantener.

Viendo esto claramente, *El Imparcial*, que bajaba por día, se separó del Trust, y quiso reorganizar su redacción ; pero recurrió a los mismos elementos de siempre y la reforma no ha tenido la eficacia deseada.

La guerra mantiene esta agonía de la prensa : de una parte, la sostiene el dinero alemán; de otra, el arreglo con el Estado, en la cuestión del papel. Al terminar la guerra, fatalmente tendrán que morir la mayoría de estos diarios. Casi nos atreveríamos a hacer una lista de los que tienen sus días marcados.

En estos momentos, la publicación de un nuevo diario, de un diario moderno, orientado en une política democrática, sin pertenecer a partido, y que defienda la causa de los aliados y sus intereses en el territorio español, no constituiría sólo un acierto; sería llenar una necesidad, y, en cierto modo, cumplir con un deber respecto a un país en el que se cuenta con enormes simpatías, con adhesión arraigada, y al que se ha dejado en el más absoluto abandono y a merced de toda la presión y todo el desenfreno alemán

La publicación de un diario, en España, dedicado a una política aliada, tendría, comó primer objeto, la *desalemanisación* de España. España, como raza, ni comprende, ni quiere al alemán; pero, como país atrasado, reaccionario en gran parte, atávico e impresionable, se ha dejado subyugar por él.

Para el porvenir, para la política de mañana, para la unión económica, en oposición a la actual colonia alemana que camina de acuerdo con el elemento clerical, es indispensable una fuerza. Los elementos de las derechas tienen en su programa del porvenir entregar a Alemania las industrias. Alemania vencida, necesita más que nunca a España; le es indispensable, como punto de salida al mar.

Síntoma característico de lo bien urdido de la trama alemàna respecto a España, es el hecho de que, pocos meses antes de la declaración de la guerra, los alemanes lograron, contra la opinión y la oposición más viva de universitarios e intelectuales, la facultad de conceder títulos y revalidas académicas a los jóvenes españoles que hubiesen cursado ó cursaren en el Colegio alemán, de Madrid, establicimiento oficial alemán autónomo dentro de la nación española.

Este Colegio, a cargo de la embajada, tenía el propósito de crear otros establecimientos similares, en todas las poblaciones importantes de España, sobre todo en las marítimas. Y un ministro conservador, Bergamín, se declaró patrocinador, defensor y propulsor de estas aspiraciones alemanas, contra todos los intereses españoles. Ni la discusión muy empeñada de las Cámaras, ni las quejas de los elementos nacionales, fueron bastantes a derogar un decreto que concedía tan monstruoso privilegio a los alemanes. Este decreto, este derecho sigue enfin; y la realización de las intenciones de Alemania, en este punto, significa la germanización de España en muy pocos años.

En el fondo, todo esto respondió a una honda cuestión política, sobre la cual cimentaba Alemania sus empresas ulteriores en España.

El único medio de contrarrestar estos manejos, sería la publicación de un gran diario, libre de todo compromiso político y económico: que no necesite para vivir, ni de la protección de un partido, ni de la subvención de un ministerio, ni del apoyo de las grandes empresas.

Este diario ganaría rápidamente a la opinión, ávida de una publicación verdaderamente independiente, inspirada en un alto criterio y que franca y noblemente aborde los problemas, sin las trabas y las limitaciones que coartan actualmente a toda la prensa española.

* * *

Después de redactadas ligeramente estos apuntes, surge la cuestión grave y difícil por qué atraviesa en estos momentos la política española. El conflicto planteado a los gobernantes españoles, es la comproba-

ción de lo que dejamos expuesto. No hay más que un problema reconocido y declarado por todos : la dificultad de contrarrestar, de vencer todo el ambiente ganado por la propaganda germanófila en España ; la necesidad de desvanecer toda la insidia, de rectificar todas las falsedades propaladas por la prensa germanófila.

Para España, es de una importancia vital la ruptura de la absurda neutralidad en que la han complicada, y en la cual ella pretendió ampararse; pero esta neutralidad ha sido una ardid política que Alemania ha manejado y explotado durante cerca de tres años, y que ahora hay necesidad de destruir de golpe.

Abordada francamente la situación, aun era tiempo de reconquistar lo perdido. Para la generalidad del país, educados como analfabetas, nuestra unión a los aliados significa el envío inmediato de hombres al frente : no se explican, ni les cabe en la cabeza otra clase de intervención, porque, además, hay interés en que la crean así... [1].

X.

Mayo 1917.

1. Quelques réserves que nous ayons à faire touchant certaines assertions de notre collaborateur, notamment en ce qui concerne la propagande française en Espagne, nous avons pensé que l'opinion d'un Espagnol assurément bien informé sur la presse de son pays méritait d'être publiée. Nous nous sommes contentés de supprimer quelques précisions trop concrètes (G. C.).

L'ESPAGNE FRANCOPHILE

Dans le dernier fascicule du *Bulletin hispanique*, j'ai commencé à montrer ce que fait la main de l'Allemagne en Espagne : j'ai tout simplement recueilli des échantillons de la presse germanophile; mais, pour ne pas laisser le lecteur sous une mauvaise impression, j'ai eu soin d'enregistrer aussi les manifestations qui se sont produites en sens contraire et par réaction.

Il faudrait à présent aborder la question de l'espionnage, si formidablement organisé par l'Allemagne dans la péninsule. Je suis obligé de remettre à plus tard cet exposé, qui verra la lumière en temps plus opportun.

En attendant, reposons-nous les yeux, réjouissons-nous en relisant quelques documents qui seront plus tard l'honneur de l'Espagne, et sa défense.

Après quoi, on me permettra quelques réflexions sous forme de remerciements.

Manifeste du comte de Romanones, président du Conseil, remis au roi le 19 avril 1917.

El profundo convencimiento adquirido de que la defensa de las vidas é intereses españoles no puede hacerse eficaz mientras nuestra política ante la guerra se desenvuelva dentro de las mismas limitaciones que hasta ahora, obligan, Señor, á mi conciencia de patriota y de gobernante, conocedor de sus obligaciones ante el presente y el porvenir de su patria, á hacer á V. M. y á la nación las manifestaciones que este documento contiene, y á adoptar irrevocablemente la resolución que tales convencimientos imponen.

Era mi propósito someter á las Cortes esta cuestión ; mas para ello necesitaba el Gobierno de V. M. llevar á la deliberación de aquéllas soluciones concretas que, al examinarlas en Consejo, no logré acerca de las mismas la indispensable unanimidad.

Siempre he estado convencido de que la política internacional que permitiría engrandecer á España es la emprendida en 1902. Aquella política se inició por un Gobierno del cual tenía el honor de formar parte, y fué reiterada y acentuada en los Tratados de 1904 y 1905, y en las declaraciones de Cartagena de 1907 y 1913.

El estallido de la guerra suspendió el desarrollo de aquella política; pero ni debía ni podía, á mi entender, rectificarla. El curso de los sucesos ha

robustecido mi convicción. Hace unas semanas, al dar cuenta á las Cortes de la última nota sobre el bloqueo submarino, afirmé que la vida de España no se interrumpiría; declaro que, á pesar de los esfuerzos del Gobierno, la vida de España corre peligro de interrumpirse.

Se ha labrado en mi ánimo el convencimiento indestructible de que los problemas que la paz planteará ante el porvenir de cada una de las naciones exigen de España no haya rectificación en el camino iniciado en 1902, sin que esta política implique en modo alguno intervenir en la guerra actual.

Pesa en mi ánimo otra consideración. España es depositaria del patrimonio espiritual de una gran raza. Aspira históricamente á presidir la confederación moral de todas las naciones de nuestra sangre. Y esa aspiración se malogrará definitivamente si, en hora tan decisiva para lo futuro como la actual, España y sus hijas aparecieran espiritualmente divorciadas.

Siendo esta mi convicción en punto que afecta á los futuros destinos de la patria, honradamente no puedo gobernar sino ajustando á ella mis actos. Vuestra Majestad, dispensándome una honra para la cual nunca será bastante la gratitud mía, depositó en mí su absoluta confianza, autorizándome en todo momento para proceder como á mi juicio mejor conviniere á los intereses del país. Pero realmente reconozco, después de haber recogido con patriótica ansiedad las manifestaciones de la conciencia pública, algunas surgidas del propio partido que me honra con su dirección y jefatura, que hoy una gran parte de la opinión española no participa de mi convicción.

Para quien sienta hondamente su condición de liberal y noblemente sobrelleve las responsabilidades del Gobierno en una democracia, es un imposible moral gobernar contra el sentir público. Ni debo ni quiero gobernar contra la opinión. No la comparto; pero ante ella me rindo. Y por eso pongo en manos de Vuestra Majestad la dimisión del Gobierno que tengo la honra de presidir.

Esta dimisión tiene carácter irrevocable. Por eso no someto á Vuestra Majestad la elección de dos políticas, sino que declaro resueltamente que hoy no puedo seguir asumiendo, conforme á mis convicciones, las responsabilidades del Gobierno de mi país.

(*Correspondencia de España*, 19 avril 1917.)

Manifeste du parti réformiste.

La Junta Nacional del partido reformista, después de examinar la situación política originada por la ultima crisis ministerial, se juzga en el deber de dirigirse nuevamente a sus correligionarios y al país, ya que la clausura injustificada de las Cortes, dañosa siempre para el régimen parlamentario, impide desde luego tratar ante ellas la política internacional del anterior Gobierno, las graves manifestaciones contenidas en la nota presentada al Monarca por el presidente dimisionario y la significación del actual Gabinete, temas todos que revisten a la hora presente excepcional transcendencia, y que pueden ser decisivos por sus resultados para la vida y el porvenir de España.

Conviene, por de pronto, recordar que al ser llamado al Poder el conde de Romanones, como jefe del partido liberal, se creyo en la obligación de extremar la nota de la llamada neutralidad estricta, avido, por lo visto,

de disipar ciertos recelos nacidos de su significación aliadófila, e interesado por esto mismo en que los elementos reaccionarios y germanófilos del país no le suscitaran con su protesta obstáculos y dificultades de ningún linaje. Siguió, pues, sobre esta materia la misma pauta trazada anteriormente por el señor Dato.

A su pueril afán de vivir tranquilo en el Gobierno lo sacrificó todo, absolutamente todo, desde las reformas económicas y financieras anunciadas cien veces como salvadoras por el partido liberal frente al egoísmo de las oligarquías plutocráticas, hasta las más elementales exigencias de la política internacional, en la cual todo gobernante serio que hubiera querido ser fiel al pacto de Cartagena y facilitar sobre esta base una aproximación más estrecha y cordial con Inglaterra y con Francia debía sentirse moralmente compelido a practicar la neutralidad, no en los términos que señalaba el mensaje de la Corona, sino con aquel matiz de neutralidad benévola para los aliados a que le obligaban en cierto modo, más que sus compromisos, las conveniencias de España.

Habríamos adoptado así, mirando sobre todo el porvenir, la actitud única que nos correspondía, máxime teniendo en cuenta que, al hacerlo, no quebrantábamos ninguno de los deberes fundamentales que la neutralidad implica, ni contrariábamos tampoco los anhelos del país, enemigo resuelto de intervenir voluntariamente y sin causa justificada en la guerra.

Pero el Gobierno liberal entonces, por incapacidad o por miedo, no supo o no quiso adoptar la postura que convenía á nuestros intereses. Como si respondiese en su conducta a sugestiones y temores más altos, procedió en el Poder con las vacilaciones e incoherencias propias tan sólo de quien creyera que la política exterior de España estaba subordinada a los resultados de la guerra. Tuvo especial empeño, además, en mostrarse equidistante de los dos grupos de naciones beligerantes en que se divide la actual contienda, ahogando para conseguirlo la voz de las ideas o de los sentimientos, e impidiendo que se manifestara públicamente la simpatía o la adhesión en favor de cualquiera de ellas. Hasta prohibió que se discutiera el problema en las Cortes, sin comprender que hay ocasiones en que el silencio, lejos de ser virtud, constituye un crimen, porque no sólo se mantiene en la ignorancia y en la desorientación a todo un pueblo sobre asuntos que le interesan muy de cerca, sino que, por efecto de esta misma ignorancia, se le aleja espiritualmente de una lucha en la que se están jugando sus futuros destinos. El resultado de semejante política, mil veces funesta, ha sido esta especie de insensibilidad en que vivimos con relación al conflicto europeo, y la loca esperanza, abrigada por algunos gobernantes, de que tal conducta sería título más que suficiente para oficiar como mediadores en la hora solemne de la paz.

Es de suponer, dada la celeridad con que se precipitan los sucesos, que en estos días se hayan disipado muchas ilusiones. Así parece revelarlo la última nota entregada al Rey por el conde de Romanones, y en la cual se apunta la idea de que por no haber seguido la única política que podía engrandecer a España, la política de los Tratados de 1902 y 1905, la de las declaraciones de Cartagena de 1907 y 1913, estamos a punto de divorciarnos del mundo latino, de perder el depósito que encierra el patrimonio espiritual de una gran raza y de incapacitarnos para presidir la Confederación moral de todas las naciones de nuestra sangre.

Estimamos un acierto esta declaración y consideramos que hay en ella

una clara visión del porvenir. Es lo que tantas y tantas veces hemos sostenido nosotros con visible malquerencia de los partidos turnantes. Afirmamos además que esa es la única bandera en que habrán de vincularse mañana los intereses y el honor del país.

Pero bueno es hacer constar que la política seguida hasta la fecha no ha sido, ni con mucho, la más adecuada para realizar ese ideal que hoy se proclama. Desde los comienzos de la guerra, sin temor a sus fluctuaciones y a sus resultados, ha debido sostenerse, como sostuvo el partido reformista, que España estaría con Inglaterra y Francia vencidas, antes que con Alemania y Austria vencedoras, ya que así lo exigían necesidades de su comercio, apremios de su posición geográfica, vínculos materiales y lazos de ideas; desde los comienzos de la guerra, y sólo por amor al país, ha debido imponerse una neutralidad que hiciera compatible la práctica de sus deberes con aquella solidaridad moral á que estábamos obligados en favor de la causa justa, justísima de las naciones aliadas; desde los comienzos de la guerra en fin, y obedeciendo únicamente al interés nacional, hemos debido poner coto á las maniobras e ingerencias de ciertos elementos que, en su afán de servir a los imperios centrales, no vacilaron en comprometer la acción del Gobierno, lastimando á la vez nuestra soberanía y nuestro patriotismo. Y si eso hubiéramos hecho, no pasaríamos hoy por el sonrojo de que esos mismos elementos tomasen a España por un país conquistado y utilizaran después plumas mercenarias para dar un ambiente de justificación a sus designios.

Mas no hay que perder el tiempo en recriminaciones estériles. Ha llegado la hora de España, si es que España quiere salvarse, y la necesidad de adoptar en la política internacional resoluciones claras y bien definidas.

Seguir en la neutralidad es imposible, sobre todo en esa neutralidad « a todo trance » que predican, entre otros, algunos llamados liberales, y que por transigir con todas las afrentas constituye la claudicación más vergonzosa de la dignidad nacional. La neutralidad, para nosotros, tiene siempre un límite infranqueable, que es el honor de España. Así ha tenido que reconocerlo et Gobierno en la nota oficiosa dando cuenta de su constitución y de sus propósitos, y así lo ha ratificado el presidente del Consejo, Sr. García Prieto, en las referencias hechas a los corresponsales de la Prensa extranjera.

No formulamos, pues, una petición insensata y temeraria si, invocando el honor de España, nada más que el honor de España, reclamamos hoy el rompimiento diplomático con Alemania. Es una exigencia obligada del decoro patrio.

El valor moral de las naciones se acredita en el mundo, aparte de otros motivos, por la energía con que aquéllas defienden su derecho. La resignación ante el agravio, cuando no es un signo de impotencia, es una ejecutoria de vileza. Y los pueblos viles, tarde o temprano, concluyen siempre por ser materia de compensación o de reparto.

Ahora bien; suponer que España ha llegado a este rebajamiento sería la más grave de las injurias que pudiera inferírsele. Y por lo mismo que resulta afrentosa y absurda tal hipótesis, no es dable consentir un solo momento más el que por culpa de Alemania, con manifiesta violación del derecho de gentes, con olvido de nuestro generoso comportamiento y con desprecio a las necesidades de nuestra vida, se paralice el tráfico comercial de España, se torpedeen sin previo aviso sus buques, se hundan en el mar a sus tripula-

ciones y se extienda por muchos de sus hogares, como consecuencia de sus injustas medidas, la inquietud y el hambre. Los casos del « Tavira », del « San Fulgencio », del « Thom » y del « Cabo Blanco » ligitiman sobradamente nuestras exigencias. Por eso repetimos que es, a nuestro juicio, un inexcusable deber de gobierno romper toda relación diplomática con Alemania, evidenciando así que no podemos ni queremos seguir siendo amigos de quien, a sabiendas, nos maltrata y nos escarnece. Esto es lo que pedimos, y nada más que esto.

Estamos seguros que en esta actitud nos acompaña la inmensa mayoría del país.

Los que inspirándose en móviles bastardos pretenden colocar al ejército en contra nuestra, se equivocan, y además le ofenden. El ejército, por su constitución, por el fervoroso culto que rinde a su bandera, es y será siempre un paladín vigilante y acucioso del honor nacional. Reputarle capaz de tolerar el agravio equivaldría a confundirle con una de esas mesnadas indisciplinadas y turbulentas en quienes el egoísmo o la cobardía ahoga los más nobles sentimientos, incluso aquellos que nacen de la dignidad patriótica ofendida. Por eso estamos seguros de que el ejército cumplirá en todo caso con su deber.

Pero aun existen otras razones que nos impulsan a perseverar en la campaña. Quienes conozcan someramente lo que por efecto de la guerra se trama en el mundo saben que nuestra patria corre el gravísimo riesgo, si es que no rompe la neutralidad pasiva y vergonzosa en que vive, de no tener asiento en la Conferencia de la paz.

Que no olviden los españoles lo que esto significa. Es la repetición del Congreso de Viena, agravado considerablemente. Es la muerte moral de España. A la hora misma en que el mapa político de Europa habrá de modificarse profundamente, y en que por una liquidación radical de valores habrá de sufrir transformaciones inesperadas la vida entera, la voz de España no se dejará oir, como si por un acto de suicidio colectivo, obra de la incapacidad y de la inconsciencia, hubiéramos renunciado para siempre a todos los ideales y a todas las esperanzas. Y no es esto lo peor, sino que por efecto del aislamiento en que vamos a quedar se truncará para mucho tiempo el consorcio espiritual y económico con aquellas Repúblicas americanas que son el fruto de nuestra sangre y de nuestra lengua, y hasta nos sentiremos forzosamente humillados dentro de la propia península ibérica, ya que su representación habrá de llevarla a costa nuestra Portugal, cuyos estadistas han tenido el acierto de imponer a su pueblo el sacrificio de hoy para engrandecerle mañana.

No olviden, por último, los españoles que la revolución rusa y la intervención de los Estados Unidos en la guerra ha dado a ésta, como dijo Wilson, el carácter de una lucha política intercontinental, en que pugnan briosamente dos clases de ideales : de un lado la libertad, del otro la autocracia: la primera, representada por las nationes aliadas; la segunda, por los imperios centrales.

Con las naciones aliadas estamos, vibrantes de entusiasmo y de admiración, seguros de que la victoria glorificará muy pronto la grandeza de su causa y el heroísmo de sus hijos.

Nos ligan a ellas nuestras convicciones democráticas, la fe en la justicia, el amor a España. Sabemos que son nuestros intereses y nuestra independencia los que nos exigen vivir en la comunidad de las naciones occidentales.

Sabemos además que triunfarán con ellas los ideales redentores de la paz y del progreso.

Mal harán en permanecer sordos a estos clamores los que están en lo alto y tienen su vida vinculada al honor y a la prosperidad de España. Sobre ellos, injustamente quizás, hacen efectiva la responsabilidad los pueblos cuando se encuentran deprimidos por las torpezas de sus gobernantes

Junta Nacional del partido.

D. Gumersindo de Azcárate.

Diputados a Cortes :

D. Melquíades Alvarez, D. Manuel Pedregal, D. Cándido Damada, D. José Llari, don José Zulueta, D. Ramón Alvarez Valdés, don Juan Uña, D. E. Indalecio Corujedo, don Augusto Barcia, D. Ambrosio Hurtado de Mendoza, D. José María Rodríguez, don Leopoldo Palacios, D. Miguel Moya y Gastón.

Senadores :

D. Antonio Landeta, D. Jerónimo Hou, presidente del Comité provincial de Baleares.

Ex diputados a Cortes :

D. Práxedes Zancada, D. Luis de Zulueta, D. Camilo Pérez Pastor, D. Adolfo Gil y Morton, D. Julio Cervera Baviera, D. José Igual.

Ex senadores :

D. Tomás Romero, D. Mauricio Ulargui.

Don Agustín Cortés Munera, concejal representante de la minoría; D. Adolfo Posada, catedrático ; D. Manuel Garcos Morente, ídem ; D. Luis de Hoyos Sáinz, ídem ; D. Francisco Rivera Pastor, ídem ; D. Gustavo Pittaluga, ídem ; D. Hipólito Rodríguez Pinilla, ídem ; D. Manuel Azaña, abogado ; D. José María González, ídem ; D. Juan Dagas, ídem ; D. Enrique de Mesa, ídem ; D. Ramón Pérez de Agala, ídem ; señor marqués de Palomares de Duero, ídem ; D. Rafael Sánchez Ocaña, ingeniero ; D. Vicente A. y B. Villamil, jefe provincial de Alicante ; D. Gregorio Encinas, comerciante.

Jefes y presidentes de Comités provinciales :

D. Enrique Isábal Pallarés, Zaragoza ; D. Julián Pérez Lozano, Murcia ; D. Wenceslao Montoya Lorenzo, Albacete ; D. Manuel Pérez García, Almería. D. Perfecto, Cáceres ; D. José Marchena Colombo, Huelva ; D. Aniano Massa Lezcano, Palencia, D. José de la Torre y Torre, Santander ; D. Mariano Iñíguez, Soria ; D. Mauricio Fernández Cuevas, Zamora ; D. José Muñoz San Román, Sevilla ; D. Filiberto Villalobos, Salamanca ; D. Gaudencio Moure, Orense ; D. Antonio Jiménez López, Granada ; D. Manuel Rodríguez Piñero, Cadiz ; D. Ramón Bautista Claveria, Oviedo ; D. José Garzon, Jaén ; D. Ubaldo Fuentes Birlaya, Almansa (Albacete) ; D. Eduardo de Aceino Gómez, Linares (Jaén) ; D. Tomás de Aquino Arderíus, Lorca (Murcia) ; don César Puig Martínez, Alcoy (Alicante) ; D. Paulino García del Moral, Santander ; D. Joaquín Dualde, Barcelona ; D. Carlos Rivero Ruiz, Málaga ; D. Matías Peñalva, Palencia, y D. Manuel Rovira Serra, Madrid.

(*Heraldo de Madrid*, 29 avril 1917.)

Quelques paroles du « Mitin » de Madrid (27 mai 1917).

Ovejero.

... En nombre de esta doctrina pacifista me adhiero a este acto en el cual se viene a defender el honor escarnecido de nuestro pueblo.

El proletariado español participa en este acto en este sentido al prestarle su apoyo moral y su ferviente simpatía.

Nos importa mucho decir que si nos duele el ultraje a nuestra dignidad, nos sentimos profundamente indignados ante los buques torpedeados y ante la pérdida de vidas por los criminales atentados cometidos por los alemanes. (Grandes aplausos.)

Nosotros que hemos llorado ante los escombros de Lovaina y ante las piedras sagradas de Reims, sentimos un dolor más grande todavía al ver que aquí se habla de neutralidad precisamente por aquellos que fueron cómplices de la violación de Bélgica. (Gran ovación.)

Cuando se nos interrogue acerca de si queremos conservar la neutralidad, diremos que la neutralidad de Belgica fué violada por el imperialismo prusiano...

Castrovido.

... Se dice que nosotros tratamos de tocar el clarín guerrero, llevando a España a intervenir en el movimiento de las naciones, y esto sería una locura, porque sería criminal valerse de un inválido para tal faena o sería la última calamidad que sufriríamos y por eso no podemos ir. (Grandes aplausos.)

Se no tacha por nuestros adversarios de que tratamos de poner frente a frente la paz y el intervencionismo.

Se trata de poner frente a frente la paz que defendemos; no la paz con vencedores y vencidos, sino la paz con la libertad, la democracia y la justicia; no con vencedores ni vencidos, pero sí excluyendo al militarismo, al clericalismo y al kaiserismo. (Bien.)

Lo que pasa en esta guerra monstruosa, es que no luchan en ella naciones distintas, sino quedebe considerarse como una guerra civil entre la libertad y la reacción, entre la barbarie y la civilización, entre la libertad de los pueblos y el dominio universal en nombre de la cultura como antes se hizo en nombre de la religión.

Los pacifistas, los que nos han dicho intervencionistas, son los intervenidos, los intervenidos inconfesables, los ganados, los comprados, los corrompidos. (Aplausos.)

En España todo responde a la neutralidad y los que amenazan la paz poniendo en litigio el honor ante todos los pueblos beligerantes son los intervenidos; estos que derriban Gobiernos y que se han convertido en sociedad defensora de los que torpedean nuestros barcos, estos que ofenden la dignidad nacional, son los que, como decía antes, ponen en peligro la paz de España.

Decía el gran poeta catalán Maragall, que Castilla le daba lástima porque no miraba al mar.

Es verdad, pero no hay necesidad de ver para tocar una cosa y para sentirla.

Castilla no ve el mar, pero lo ven los vascos, los cántabros, los andaluces, los catalanes y los queridos valencianos...

Castilla en el interior de España no ve al mar, pero dió navegantes para la conquista de América, y Castilla protesta enérgicamente de estos ataques que destruyen nuestra marina y cuestan la vida a nuestros marinos y a infelices pescadores.

Nosotros decimos que de corazón estamos al lado de Bélgica, de Francia, de la república rusa, de Italia, de Portugal y de todos los pueblos que luchan por la civilización y el derecho y que abominan del Kaiserismo...

Menéndez Pallarés.

... La agresión de Alemania a los pueblos libres es un problema de todo el mundo.

Las izquierdas no vienen a este mitin por móviles de partidismo, sino a afirmar su solidaridad con las naciones aliadas, que defienden la independencia de los pueblos, la justicia y la libertad.

La actitud de las derechas no tiene explicación racional posible.

Por su opinión sectarista olvidan los principios de defensa del altar y dejan los evangelios en las zarzas de su germanofilia y prestan su adhesión a los métodos de la guerra, en los que no puede pensar jamás ningún cristiano. No reconocen ningún valor, ningún valor suprasensible.

Saben efectivamente que España, ni étnicamente, ni geográficamente puede sumarse al imperialismo germánico; y descienden a sus tendencias absolutistas en España, refugiándose en la neutralidad.

Es verdad que hasta ahora la opinión nacional en España no había respondido a su historia, a su espíritu de raza y a su alto concepto de la patria.

El horror a la guerra todavía domina en gran parte de la opinion del país, y de ello sacan sofísticas ventajas los germanófilos en quienes el dictado de pacifistas es un verdadero sarcasmo.

El horror a la guerra llenó esta plaza de toros el día que habló Maura, germanófilo germanizado cuyo discurso paradógico fué un documento de pobre dialéctica por el que logró el aplauso para acaso tesis antagónica.

Maura se inspiró en el horror a la guerra, en el sentido vulgar y egoísta, disculpable en un simple ciudadano burgués, pero no en este sentido triste y noble dentro de una visión del conjunto de la vida de la humanidad como hubiera correspondido a un espíritu superior, como lo hubiera hecho un pensador, o un filósofo, o un poeta. (Muy bien. Grandes aplausos.) No es verdad. Los pacifistas somos nosotros.

La guerra es un crimen, es un crimen en quien la provocó, un derecho en quien la repele...

Toda guerra plantea ante el mundo un caso de justicia del universal interés y corresponde a las naciones no complicadas en la contienda formar un estado de opinión unánime, avasallador, que determine qué nación obra criminalmente, provocando y realizando la agresión, y cuál otra realiza el derecho de legítima defensa.

El aislamiento moral y material determinado por la ruptura de relaciones diplomáticas y mercantiles es la sanción más leve que en holocausto a la justicia puede imponerse a toda nación que provocando injustamente la guerra simbolice en un acto perverso el influjo de muchos males, la infracción de todas las leyes y de todos los ideales de la vida.

No olvide España que esta guerra, sin igual en la historia, tuvo como primera página la violación de la neutralidad belga; Bélgica la gloriosa, la heróica y la mártir.

UNAMUNO.

...Se comprende más por pudor que por miedo que no se quiera ir a una intervención armada con un ejército, que no lo hay adecuado para el caso y que cuando podría formarse sería tarde para esta intervención.

Pero es que hay otros modos de intervención en esta guerra civil, en esta revolución que ilumina con llamaradas de sangre la conciencia de la humanidad; porque es esta una guerra contra el absolutismo, y el absolutismo español se defiende,

¿Qué puede retener a los poderes públicos de incorporarse a la historia de Europa? Miedo a la guerra civil, acaso?

Es que la tenemos ya; tenemos la guerra civil en España, y Dios quiera que no adopte la forma vergonzosa de Grecia o no nos lleve acaso al desmembramiento de lo patria, porque hay regiones españolas que quieren ser europeas, viriles, humanas, y si no se les da medios de serlo tendrán, acaso, para conseguirlo, que dejar de ser españolas al cabo.

Ne se hable de separatismo. El separatista será el resto de España, que se separe de la humanidad civilizada. (Aplausos. Muy bien.)

¿Es que se le quiere reservar a España el papel de mediadora, acaso de Celestina, y que se firme la paz aquí en un congreso y con una corrida de toros o sin ella, y ponernos de acuerdo con el Fomento del Turismo para el alboroque de las negociaciones?

Sería un espectáculo bochornoso y de tercería.

Pero no, no intervendrá en la paz quien de una manera o de otra no intervenga en la guerra; y no es intervenir en ésta hacer oficios, por piadosos que ellos sean, de ayuda al desvalido de uno y otro campo, mientras se deja indefensos a los propios súbditos.

Si se defienden con estas notas a las que se contesta con embustes o con mal velados sarcasmos, no sirve querer agazaparse en el derecho internacional constituído, en vez de contribuir a formar el derecho internacional público constituyente.

...Y si no nos defendemos, podrá acaso suceder que para defenderse tengan otros que defendernos a nosotros. (Ovación delirante.)

Dícese que no hay opinión a favor de la intervención en España. Aquí no hay opinión a favor de casi nada, no hay voluntad, lo que hay no es voluntad, sino una real gana de no hacer nada, de no vivir en la Historia. (Muchos aplausos.)

...Y si nos fijamos bien veremos que los germanófilos de la neutralidad a todo trance y costa son los absolutistas partidarios del viejo tradicionalismo, y peor aun que el absolutismo regio es el absolútismo gubernamental.

¿Creen acaso que manteniéndose la neutralidad incondicional a todo trance y costa podrán mantener esta caduca España oficial, la de los ex ministros y caciques inmorales, la del profesorado de la arbitrariedad, la de los doctores analfabetos, la del vergonzoso encasillado electoral, la del presupuesto del cubilete y regaleo chalanesco?

Esta España pasa por la enorme vergüenza de esta ley de juridicciones que no ha podido el Parlamento abolir por miedo a un nuevo Pavia,

Y ante esto, ante esa techumbre que se derrumba y con que está en la picota la patria, ¿ la dignidad y el honor no significan nada?

Se equivocan, porque libre la humanidad de esta pesadilla y cuando se haga la paz roja, porque la paz no va a ser blanca, una política teñida de sangre en el Jordán de la democracia, cuande se haga esta paz roja se presentarán aquí las eternas cuestiones: la civil, la educacional, la religiosa, la económica, la regional...

Y a esta guerra ha acabado de darla su sello la revolución rusa y la entrada de la gran democracia norteamericana.

Y entonces, cuando llegue esta paz roja, si nosotros no hemos sabido incorporarnos a la gran revolución europea será un bochorno y una vergüenza llamarse y tener que ser llamado español. (Aplausos.)

Nos alimentaremos en el suelo siempre querido de la patria, viviremos alejados y estériles, enterrados en nuestras casas, entre ruinas, sin una esperanza de historia, enajenados del sentimiento de la hermandad del rebaño troglodita.

Y cuando esos pueblos gocen la paz roja ganada con su sangre generosa, no habrá aquí, no podrá haber, paz, no la hay todavía; ni será una brasa de ignominia en las entrañas de la conciencia civil; la nuestra será paz de huero renombre, paz negra, paz de lucha tenebrosa de la historia; quedaremos destinados a pastar en este solar de la patria, pero huérfanos en la historia, enterrados en las sombras de la humanidad. (Grandes aplausos.)

Y si los poderes publicos no quieren hacer la revolución desde arriba, de que hablaba Maurā, y esa revolución no puede empezar hoy sino rompiendo con los que han establecido el bloqueo práctico; si no quieren los poderes públicos hacer esta revolución desde arriba y ponerle a la monarquía española un gorro frigio, si queréis, entonces tendremos que hacerla por abajo nosotros, y para esto nos bastará cruzarnos de brazos firmemente, dispuestos a negar nuestro concurso a los que de tal manera, separatistas de la humanidad, se ponen fuera de la historia bajo el peso de las escorias de los obstáculos tradicionales; porque en España — ese Escorial, montón de escorias y cementerio de sus Reyes absolutos — era regida por el primero de los Austrias, nacido y criado en España — aunque no español, que los déspotas no tienen patria... (Gran ovación.)

Melquiades Alvarez.

... ¿ Qué os he de decir de la guerra? ¿ Qué puede decir todo hombre que piense acerca de la guerra? La guerra es azote y educadora de la humanidad a un mismo tiempo. Azote por su trágica desolación, con su cortejo inevitable de dolores y lágrimas. Por las enseñanzas que encierra, sobre todo, por esa corriente ideológica que fluye de su seno, es renovadora de grandes valores con fuerza prolífica bastante para crear un mundo nuevo en el cual, amigos míos, yo abrigo la esperanza de que la paz social se asiente sobre la justicia, no sobre las armas y en el cual la libertad y el trabajo fecunden la vida entera, haciéndola cada vez más generosa, más racional, más progresiva y más humana. (Muy bien.)

Por eso yo no concibo, como no concebía el ilustre Unamuno, que nadie puede desentenderse de la guerra, ni los hombres ni los pueblos. Esa inhibición absurda que algunos pregonan, supondría en los hombres una pasividad rayana en el crimen; en los pueblos, un aislamiento suicida pre

cursor inevitable de su abyección moral y de su muerte. Ya sé yo, ya sabéis todos también, que España, por desgracia, ha pasado por aberraciones y delirios semejantes. Vivimos durante todo el siglo XVI[1] apartados. El régimen militarista aquí en España, sin el freno de cultura que existe en otros países representaría el despotismo permanente y escandaloso de la fuerza. (Prolongados aplausos.)

Españoles que me escucháis : decid a nuestros enemigos que es amor a la justicia el que nos impide estar con los imperios centrales. Tiene fama este país de ser como don Quijote, romántico, caballeroso, un tanto soñador.

Paladín esforzado de las causas, habrá de reconocer que sólo a la voluntad de los imperios centrales y a esa megalomanía germánica sufrida con ensalzaciones de razas y con ambiciones conquistadoras, se debe el desate de esta catástrofe donde perece la juventud entre mares de sangre y donde se destruye la riqueza, entre ruinas y desolaciones. (Grandes aplausos.)

A mí no me extraña, no me ha extrañado nunca, que patrocinen esta causa, legitimas, carlistas y hasta mauristas. (Aplausos.) Tienen miedo al pueblo, viven además de espaldas a la luz y su pasión política no les permite decir con verdad la justicia.

Lo que me extraña, descontando su insensatez, es de que los llamados católicos españoles — ¡ qué sacrilegio, demócratas y republicanos españoles; qué sacrilegio ! — (Aplausos) justifiquen aquella invasión de Bélgica que sirvió para que esta nación escribiese la página más gloriosa de su historia (Ovación), que los católicos justifiquen las deportaciones de Francia ; que los católicos justifiquen a aquel hundimiento del « Lusitania », donde pobres mujeres y niños encontraron la muerte por las asechanzas del imperio germánico. (Nutridos aplausos.)

Yo les diría : católicos insensatos, católicos fanáticos, católicos que degradáis la religión subordinándola al interés político, pensad en lo que hacéis ! (Bravo, bravo ; aplausos prolongados.) Pensad que la Iglesia representa todavía en los pueblos una gran fuerza moral, pero para conservarla es indispensable que esa fuerza viva asociada permanentemente a los sentimientos de la piedad y de la justicia (muy bien, muy bien), y si por un divorcio pasional, esa fuerza moral se separase de la justicia, su prestigio se hundiría definitivamente ante la execración. (Aplausos estruendosos que impiden continuar al orador.)

Decidles, amigos míos, a nuestros adversarios, que el pueblo español no puede estar al lado de los imperios centrales por interés de civilización. Yo no sé si tienen razón los socialistas, muchos socialistas, cuando dicen que el carácter predominante de esta lucha es un antagonismo de intereses económicos; yo sólo diré que la realidad es más compleja, queridos amigos míos, y que la realidad nos dice que en la lucha hay todo eso. Pero hay algo más, hay la contienda de dos civilizaciones, de una civilización occidental que es la nuestra, y de una civilización germánica que es la suya. Para mí la civilización occidental, la nuestra, heredera de la civilización greco-latina elaborada a través de los siglos por una pleyade de artistas, de pensadores, ennoblecida por el renacimiento, purificada por la reforma, templada además en el jugo santo de varias revoluciones. Esta civilización occidental ha hecho surgir todo el movimiento humanitario y democrático que tuvo influencia excesiva en Inglaterra durante el siglo XVII, en Francia durante el siglo XVIII,

1. Lire « XIX »?

que fué la base de la independencia americana, que contribuyó a formar la unidad italiana y que ha influído preferentemente en el desarrollo actual de la revolución rusa. Os lo diría mejor que yo mi sabio e ilustre compañero el señor Unamuno. El pensamiento alemán se desvió de esta dirección científica, formó una cultura suya, una especie de panaceísmo político sobre la base de aquella omnipotencia del Estado, ente divino, que por lo mismo que concentraba en sí la plenitud de la fuerza, sacrificaba a ella todos los intereses y todas las aspiraciones, y de aquí, a la civilización de la guerra, a la idealización de la guerra, no había más que un paso. Lo apoyaba la historia.

Toda la vida de los Hohenzollerns y de Prusia era la apoteosis viviente de la inercia. Habían sido electores en un castillo que dominaba la Suavia, habían sido después reyes de Prusia, habían llegado a ser emperadores de Alemania por efecto de esta eficacia de la fuerza.

Oidlo bien : quieren hacer que para Europa sea Alemania lo que para Alemania ha sido Prusia : el eje de una confederación donde el imperio alemán ejerce el poder absoluto y la hegemonía sobre todos los pueblos y sobre todas las naciones de la tierra...

(Grandes y prolongados aplausos.)

Repito que no predicamos la guerra, pero que por dignidad de España, queremos, amigos míos, que sepa Francia, que sepa Inglaterra, que llenas de pasión, vibrantes de entusiasmo, están a su lado identificadas con su causa desafiando todos los peligros las izquierdas que forman la democracia española. (Grandes aplausos.)

Me pedíais una declaración.

(Voces : ¡ Venga !)

Allá va. Yo, queridos amigos, en unión de los diputados reformistas, estuve en Francia, visité a sus hombres políticos y llegué a las trincheras. Cuando llegué a las trincheras, al ver mi pequeñez, no sabía si arrodillarme o permanecer en pie. Aquellos « poilus », aquella gente del pueblo, aquellos soldados de Francia me parecieron los soldados de la Convención que llevaban en su alma el ideal redentor de la humanidad. (Grandes aplausos.)

Cuando los ví y pasé, yo dije para mis adentros : ¡ qué grandeza la del pueblo francés, qué heroísmo la del pueblo francés, qué virtud tan extraordinaria y tan magnífica la de aquella República redentora que había sabido organizar aquel ejército de héroes !...

Lerroux.

... Izquierdas y derechas, progreso y reacción, derecho y despotismo, esto es para mi el problema que entraña la guerra.

Porque es problema de izquierdas y derechas, Maura se levantaba en el Teatro Real y se nos aparecía respondiendo a sus compromisos como inclinado al grupo occidental de los beligerantes; porque es problema de izquierdas y derechas, iba luego a Beranga, y Maura rectificaba en cierto modo y consentía que los éxitos de su periódico rectificaran lo que publicamente había dicho, borrando aquellas más viriles afirmaciones que había hecho en su primer discurso del teatro Real.

Por esto Maura vino aquí, no hace muchos dias, a acabar de desfigurar

su última situación política, apareciendo en definitiva cobardemente entregado para no perder la jefatura (Aplausos); cobardemente, entregando toda su historia, toda su formalidad en manos de las derechas: peso muerto que le impedirá en el porvenir ser útil a la patria. (Muy bien.)

Problema de izquierdas y derechas nos lo está diciendo, por último, la intervención en la guerra de los Estados Unidos, a donde no les llevaba interés material de ninguna especie y que nos ha presentado el más alto ejemplo de desinterés, de abnegación y de entusiasmo quo en los tiempos modernos ha ofrecido pueblo alguno de ninguna democracia...

Message d'Alomar.

... La neutralidad, con todo su egoísmo materialista, es también una forma de actividad, porque es la aceptación de los actos contra los cuales no se protesta. Así como la llamada masa neutra o pasiva, en los comicios, vota, por abstención, con las mayorías, los pueblos neutrales, ante una guerra de agresión, votan con los agresores. Las naciones que callaron ante la violación de Bélgica y han seguido callando después, están manchadas con la sangre de Lovaina y Lieja. En derecho internacional, la intervención para imponer la libertad o para defender al débil, es una facultad reconocida. En la jurisprudencia futura constituirá, no ya un derecho, sino un deber.

Antiguamente, sólo las guerras de religión, feroces y antropófagas, representaban un germen de sentido universal, más allá de las ruines guerras nacidas del pleito familiar entre monarcas. La guerra de hoy, eco formidable del grito de Valmy y Jemmapes, es la primera gran lucha entre el interés absorbente de un pueblo y el ideal universalista y armónico del principio humano. Es una guerra entre la bestia y el ángel que alientan en nosotros; y por una paradoja honrosísima, los Aliados luchan también por la propia libertad de sus agresores.

Pero faltaba, a los espíritus sencillos, una prueba de que también esos agresores pugnan por la tiranía de todos los demás pueblos, aun los que oficialmente no tienen a deshonor llamarse neutrales. No bastaba, para esas almas simples, ver agruparse en adoración ante la bárbara truculencia a todas las fuerzas que en nuestro país sostienen y excitan la tiranía. Y ahí tenéis a Alemania agrediendo también a nuestros navíos, matando a nuestros marineros, usurpando nuestro dominio juridiccional. Los Aliados, os decía, batallan también por la libertad de sus enemigos, ¡ Los germánicos pelean también por la tiranía sobre sus « amigos » !

Antaño existió una España germánica que también nos legó une pesada culpa que rescatar, en cuanto al territorio de la sagrada Bélgica. La España del siglo XIX adquirió, dolorosamente, otra gran culpa histórica, obstinándose en tiranizar a América, su hija, y en perpetuar un dominio material a costa del más rico y grandioso de los dominios espirituales. Hoy hemos visto a Inglaterra cantar, ante el sepulcro de Washington, la gloria de Francia al socorrer a América contra la propia Gran Bretaña. Sepamos tener también la grandeza de unirnos en una lucha de libertad con los que ayer fueron nuestros adversarios en la lucha por nuestra tiranía...

(*Publicidad*, 28 mai 1917.)

Remerciements.

Dans la guerre actuelle, si quelque chose nous réconforte, maintient notre constance au niveau, au-dessus de l'épreuve, enfin nous remplit d'un orgueil salutaire, c'est bien le spectacle des sympathies agissantes qui se sont déclarées en notre faveur. Une fierté frissonnante nous a repris, nous les vaincus de 70. C'est nous d'abord que l'Allemagne voulait abattre; c'est nous qui, les premiers, l'avons fait définitivement reculer. L'une après l'autre, d'innombrables nations se sont jointes à nous. Cette guerre, avant tout, est notre guerre; la victoire sera surtout notre victoire, comme la paix sera notre paix. Protagonistes d'un drame gigantesque, nous sommes au centre, au premier plan des peuples. Elle n'est pas un vain symbole, la statue de la Liberté éclairant le monde qui se dresse dans le port de New-York : comme elle, la France a derrière soi l'Amérique, prête à la défendre, tandis que les plus mâles démocraties européennes ont toute déjà épousé sa querelle et engagé l'épée.

Non, notre cause, il n'était pas possible qu'elle fût mauvaise, ni qu'elle fût perdue, quand tant d'alliés nous venaient, quand, des pays qui ne se sont pas encore déclarés, tant de voix s'élevaient pour nous encourager, pour dire leur foi dans notre idéal et notre victoire!

Parmi les peuples auxquels les circonstances n'ont pas permis de sortir de la neutralité, il n'en est pas dont l'amitié nous soit plus précieuse que le peuple espagnol. C'est que notre amitié pour lui a et a toujours eu un caractère tout particulier. Ne voyez pas là une de ces déclarations que l'on fait, une nuit de détresse, quand on a besoin d'un voisin jusque-là ignoré ou méprisé, quand la maison brûle ou que des voleurs s'y sont glissés. Lisez nos poètes, nos romanciers, nos historiens. Tous vous diront quelle noble image de l'Espagne nous portons dans l'esprit, image consacrée, que nulle impression, semble-t-il, ne peut dépoétiser ni enlaidir. Nous ne pouvons imaginer que nos écrivains, qui lui ont mis cette auréole, se soient trompés en la voyant belle et chevaleresque. L'idée de l'honneur n'est-elle pas pour nous une idée, littérairement, socialement même, espagnole? Du moins, c'est dans la société reflétée par votre littérature que nos auteurs du XVIIe siècle en ont trouvé la forme la plus originale et la plus typique. Cela n'est-il pas essentiel, définitif? Cela ne résume-t-il pas tout?

A ne lire que nos œuvres, un Espagnol qui serait élevé chez nous apprendrait à aimer son pays. Et cette idée que les autres peuples se font, que vous vous faites de vous-mêmes et de votre patrie, l'hommage éternel d'un Corneille ou d'un Hugo, auxquels l'Espagne a fourni leurs plus heureuses inspirations, n'a-t-il pas contribué

à l'entretenir et à la fixer? Aucune nation autre que l'Espagne n'a eu à ce point le privilège d'occuper, de séduire les écrivains d'une autre; aucune non plus, autre que la France, n'a donné à l'Espagne tant de place dans sa littérature, c'est-à-dire dans ses sentiments les plus intimes et les plus permanents, dans ce qui fait l'âme des enfants pareille à celle des vieillards, et perpétue la mentalité de la race.

Il est au moins un fait qui prouve que cette sympathie pour votre pays n'est pas un sentiment inefficace et superficiel. Comment expliquer que, depuis deux ou trois générations, il ait à ce point intéressé nos travailleurs, nos chercheurs? Car nulle part vous ne trouverez l'hispanisme aussi florissant, aussi productif. Dans quel pays constaterez-vous la rivalité de deux revues déjà anciennes, vieilles l'une de vingt-trois ans, l'autre de vingt ou presque, entièrement consacrées à l'Espagne? Dans quel pays compterez-vous des livres sur votre histoire, votre littérature, votre langue, comme il s'en est publié chez nous depuis trois quarts de siècle? autant d'érudits aussi au courant de vos publications, consacrant leur vie entière à suivre votre vie intellectuelle, vivant en relations constantes et exclusives avec vous? Si luxuriante floraison suppose des racines profondes et une terre bien préparée.

Sans doute, nous sommes vos plus proches voisins. Mais ce n'est pas toujours à son plus proche voisin qu'on s'intéresse le plus. La vérité, c'est que ces vocations d'hispanisants, une ambiance sympathique, cette ambiance littéraire précisément dont je parlais tout à l'heure, les a déterminées. C'est parce que, enfant, il s'est épris du grand héros de Corneille et de l'Espagne de Hugo, que tel des nôtres s'est mis, homme, à étudier votre moyen-âge. Cette vision majestueuse et théâtrale, que d'instinct il sentait à la fois vraie et fausse, il a voulu la contrôler, la reconstituer pièce à pièce. Il y a mis la patience qu'on n'apporte qu'aux choses qu'on aime par l'imagination et la passion.

Le cas de ce patient, bien entendu, n'est pas unique. C'est celui sans doute de presque tous nos hispanisants. Je me rappelle avec quel enthousiasme, quelle fougue, un Boris de Tannenberg parlait de l'Espagne, et combien il regrettait de ne pouvoir se consacrer à elle tout entier! L'Espagne n'est pas pour nous une de ces régions froides et mortes où les candidats au gros bouton de cristal vont prendre des sujets de thèse et piocher méthodiquement un sol aride par une température de o degré. Qu'ils s'occupent de Quevedo ou de Mariana, de Gracian, de Calderon ou de Breton de los Herreros, de l'art dramatique à Valence, ou de votre musique mystique, nos compatriotes ont certainement commencé par une invocation à cette Hellade nouvelle, jardin de poésie et d'art, de spontanéité et de génie. L'hispanisant est d'abord un hispanophile : c'est avec raison que vous rendez le mot qui le désigne par *hispanófilo* et non par *hispanista*.

Un si grand nombre d'*aficionados*, plus ou moins exclusifs, s'expliquerait-il dans un pays où ne régnerait pas une atmosphère saturée de sympathie intellectuelle pour le vôtre? Précisément à cause des contacts perpétuels de nos deux littératures, on peut dire qu'il y a dans tout Français cultivé un hispanisant *(hispanófilo)* qui s'ignore.

Mais de cette tendance hispanophile de nos intellectuels je veux alléguer une autre preuve. On n'est pas sans se souvenir, dans les milieux universitaires espagnols, de certaine visite faite en avril 1908 par quelques professeurs de l'Université de Bordeaux aux universitaires de Madrid, Valladolid et Salamanque. L'un d'eux avait même poussé une pointe timide jusqu'à Séville. Au mois d'octobre suivant un plus grand nombre profita des fêtes du quatrième centenaire de l'Université d'Oviedo pour insister sur ce qui avait été dit en avril; et ainsi firent encore deux autres à Saragosse où ils représentaient l'Université de Bordeaux au Congrès historique international. Ils apportaient, avec le salut de leurs collègues, une idée : celle d'un échange de conférences entre leur Université et les Universités espagnoles. L'intérêt qu'ils avaient à cela, était, si je puis dire, aussi désintéressé que possible : purement scientifique, avec sans doute un peu de ce sentimentalisme que j'avouais tout à l'heure. On voulait lier conversation et devenir amis. Peut-être besoin tout méridional, quoique les Bordelais soient les moins expansifs et les moins liants, dit-on, des méridionaux. Mais surtout et toujours cet engouement, cet entichement, cette toquade pour l'Espagne dont tout Français a un grain dans la tête, un grain qu'on retrouverait, à l'autopsie, jusque dans des têtes de doyens et de recteurs, probablement même de ministres.

Il est naturel de considérer comme des amis les gens pour lesquels on éprouve de l'amitié. Point n'était donc besoin de grandes démonstrations en retour (et certes elles n'ont pas fait défaut), pour persuader aux universitaires français que leurs collègues espagnols étaient des amis; depuis, ceux-là ont toujours traité ceux-ci comme tels. L'*intercambio* (ce mot a été forgé alors) a provoqué des allées et venues, des tournées, des palabres, des toasts, enfin des conférences. Tout cela simplement pour le plaisir d'être ensemble, de faire ensemble acte professionnel. Le mot *intercambio* était bien la seule inscription de leurs bourdons de pèlerins. Aucune devise belliqueuse. Qui pouvait songer aux événements d'aujourd'hui, et à entraîner l'Espagne dans l'orbite française ou franco-anglaise? Si jamais un seul a pensé à cela?

Mais que nous y pensions à présent, quoi de plus naturel, quand celui-là même qui, sans s'effrayer des plus insolites contradictions, vous affirme que votre devoir est de rester neutres jusqu'à la fin de la guerre, vient proclamer en même temps, à deux reprises différentes et à six mois d'intervalle, que l'Espagne doit nécessairement 1 entrer

dans un système d'alliances et non pas rester isolée[1]; 2° vu sa situation géographique et les relations antérieures, choisir l'alliance avec les nations occidentales[2]? Et que pourrions-nous ajouter comme argument objectif capable de vous convaincre?

Comme argument nouveau et personnel, nous n'en avons qu'un, très subjectif, c'est le sentiment même que nous éprouvons, que nous éprouvions déjà pour vous. Ce sentiment est un fait comme un autre; il faut en tenir compte. La guerre d'aujourd'hui prouve la force de l'idée, qui défie les forces matérielles et les domine, qui les produit et les organise. L'idée est encore sur la terre la plus grande des forces. Quand elle tend à la réalisation, quand elle se réalise, sa masse pèse plus que tout le fer extrait des mines des deux mondes. Or, le sentiment est l'idée vivante. C'est lui qui fait l'unité des grandes nations; c'est lui qui les crée, les maintient et les défend. Le sentiment que nous éprouvons à votre égard n'est donc pas de ces choses qui n'entrent pas en ligne de compte dans les rapports officiels entre deux pays.

Il sera facile de tourner en dérision ce sentimentalisme international. Mais la sympathie entre nations, comme entre les individus, peut-elle n'être pas d'ordre sentimental? Il est faux qu'il n'y ait, pour les unir, que les intérêts, surtout quand il s'agit de démocraties, toujours impulsives et simplistes.

Et ne venez pas répéter ce qu'un de vos derniers présidents du Conseil disait, paraît-il, aux journalistes : « Quand nous avons eu la guerre avec les États-Unis, personne ne s'est occupé de nous. » Autant que je me souvienne, la sympathie française allait à l'Espagne.

1. « ... No faltan en España quienes piensan que habiendo vivido siglos enteros aislados y en la indiferencia bien podríamos excusarnos de la preocupación de cambiar de derroteros. Pero esa es gran equivocación; porque es verdad, es verdad que hace dos siglos estamos en el aislamiento y la indefensión de España; pero son los siglos de nuestro desmoronamiento, son los siglos de nuestra decadencia, son los siglos en que hemos ido desprendiéndonos del manto y de la carne de nuestros mayores, los siglos que nos condujeron, como última y siniestra culminación, á 1898... »
(D. Antonio Maura, Discours du 29 avril 1917, texte de *El Debate*.)

2. « ... España, por naturaleza, por historia, pertenece al grupo occidental de los naciones europeas. (Muy bien.) Pertenece al grupo occidental, quiera ó no quiera, y sería inútil no quererlo, porque esa es la realidad...

» La tradición de vida común, de compenetración social en ciencias, en letras, en artes, en economía, en costumbres de la vida entera, formando una red tupidísima, nos coloca en la intimidad de Inglaterra y de Francia.

» Hay que examinar todo eso muy severamente. La situación geográfica, los intereses políticos, hacen para España que al salir de la comunidad con Inglaterra y con Francia, sus obligaciones y necesidades militares se centuplicarían, y no lo piensan mucho los que se dejan llevar de la impresión y de las sugestiones del corazón.

» Hay que mirarlo despacio, vuelvo á decirle; yo no sé la estimación que Inglaterra y Francia harán de la intimidad y de la comunidad con España : les toca á ellas. Yo digo que a España le importara mucho permanecer en el eje y centro natural de su vida... » *(Id.)*

En général, nous n'approuvions pas la politique américaine. Et, sans aller bien loin, le *Bulletin hispanique*, dans son premier fascicule, n'a-t-il pas défendu votre cause par la plume d'un homme qui fait autorité en matière de droit international, Despagnet [1] ?

La force constituée par le sentiment que nous avons pour vous a pour symétrique et complémentaire le sentiment que vous éprouvez et manifestez pour la France. Et de celui-là, qui nierait maintenant la valeur effective ?

Si cette correspondance n'avait pas existé, quelle déception pour nous ! Elle existe. Je ne chercherai pas à la justifier en énumérant les raisons que vous avez de nous aimer. On le dit justement, l'affection ne se commande ni ne se raisonne.

Beaucoup d'entre vous apprécient notre intellectualité, notre raffinement. Quelques-uns goûtent notre littérature comme nous goûtons la vôtre. C'est une tradition, une habitude prise, un sentiment presque naturel chez vous que d'aimer la France [2] ; et ceux mêmes d'entre vous qui préconisent une politique germanophile aiment à se proclamer amis de la France. Cette profession de foi et d'amour sans laquelle ils craindraient de passer pour des hommes sans élégance, les met à l'aise pour nous tourner le dos politiquement. Mais, élégance et littérature à part, il semble bien que, pour la plupart, ce que vous voyez en nous, c'est surtout : 1° les fils de la Révolution, et 2° les adversaires de l'impérialisme allemand. Suivant vos affinités respectives, vous, Espagnols, vous vous êtes dirigés vers nous ou vers nos ennemis. A part de belles exceptions, ceux d'entre vous qui ont intérêt à la conservation des privilèges et des castes, base d'un traditionnel organisme social, ont eu l'intuition d'un danger prochain pour eux si l'Allemagne et l'Autriche, qui représentent le type le plus parfait de cet organisme, venaient à succomber. Cela ne veut pas dire que quiconque n'a pas à défendre de privilèges est forcément pour nous ; car s'il n'y avait pour défendre les privilèges que ceux qui en jouissent, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus de privilèges. Ce qui est vrai, c'est que pour venir à nous, il faut être désintéressé en fait ou en volonté. C'est dire, au total, que chez vous les forces démocratiques, par la même polarisation qui se produit en ce moment dans le monde entier, vont automatiquement, chimiquement, se grouper autour du bloc sans cesse grossissant des alliés.

Mais s'il est une idée dont se sont bien pénétrés depuis un siècle les fils de 89, c'est que l'organisation intérieure d'un pays, sa constitution politique n'est pas une question dont ils aient à se mêler. L'expérience les a instruits à cet égard. Ils comprennent que certaines circonstances

1. T. I, 1899, nos 1-2, *Le traité de paix entre l'Espagne et les États-Unis.*
2. L'*ABC* du 19 mai 1917 contient à ce sujet un article plutôt malveillant et mesquin, mais somme toute assez spirituel, de José Ma Salaverria.

peuvent imposer le maintien de certain état de choses. Aussi bien, loin d'eux l'idée d'une propagande. Et ce n'est pas au nom de leurs principes démocratiques qu'ils vous demandent votre appui, votre appui moral. C'est au nom du droit, de la justice, de l'humanité.

Précisément parce que nous invoquons ces grandes entités, heureusement encore souveraines dans le monde, nous ne pouvons vous reconnaître à vous-mêmes le droit de rester réellement indifférents et littéralement neutres. Ah! s'il n'y avait que l'Alsace-Lorraine entre nous et l'Allemagne, s'il ne s'agissait que d'une revanche de 70, si, en un mot, nous n'avions qu'une querelle à vider; je vais plus loin : si même il n'y avait en face de nous que le militarisme prussien, l'impérialisme allemand, nous aurions mauvaise grâce à ne pas vous concéder à l'abri des coups une place de spectateurs! Mais il y va de tout autre chose! Ce sont les principes de la vie internationale qui sont en jeu. Nous ne pouvons vous laisser libres d'en accepter la violation : vous devez être avec ou contre ces principes, avec ou contre nous par conséquent. Et pour la même raison, nous n'avons pas accepté et nous n'accepterons pas d'arbitrage : nous ne voulons pas paraître en plaideurs, comme parties, devant un tribunal. Ce n'est pas de l'équité simplement que nous demandons. C'est une satisfaction, mais une satisfaction exemplaire et décisive, complète et définitive. Nous considérons notre cause comme jugée. Il n'est plus question que d'exécution.

« Cette guerre ne nous regarde pas! » ai-je entendu dire chez vous ; je l'ai même lu dans quelques-uns de vos journaux. Et c'est peut-être ce que j'ai lu qui faisait dire ce que j'ai entendu. Votre grand orateur de la Droite ne pense pas autrement[1].

Cette guerre ne vous regarde pas? Dans ses causes immédiates

1. « Y esos que fingen acatar, ó que acatan, la voluntad nacional, que no nos piden sino que sin ir á la guerra nos declaremos por un bando, nos sugieren esta pregunta : pues si no vamos á pelear, ¿adónde vamos? (Risas.) ¿A qué vamos? ¿Que nueva cooperación podemos nosotros aportar? Porque nosotros hemos dicho el primer día que seríamos neutrales, y ha sido tan afianzada por la hidalgúía y el honor de España esta afirmación, que no han necesitado preocuparse nuestros vecinos de sus fronteras con nosotros, que no es pequeño descuido, que no es pequeño alivio. (Grandes aplausos.)

» Nosotros no hemos pensado, no hemos, ni por complejidades, enturbiado la resolución de no aprovecharnos de la ocasión para buscar la justicia y el desagravio en nuestras cosas. (Muy bien, muy bien.) Y eso se reconocerá ó no se reconocerá, se estimará ó no se estimará; pero es una honda, una intrínseca, una estabilísima realidad.

» Nosotros, en nuestras relaciones con Inglaterra y con Francia y con Alemania, hemos tenido el trato más amistoso, la mayor complacencia, la suma condescendencia compatible con nuestra posición. Somos amigos, nos conducimos como amigos ; pero como ajenos á la lucha. ¿Qué se nos pide pues? Se nos pide que declaremos la ruptura de relaciones con Alemania. ¡Ah, señores! Nosotros de Alemania no tenemos agravio que justifique la ruptura de relaciones. (Enorme ovación.)

» No tenemos agravios que justifiquen la ruptura de relaciones; y la justicia y la equidad y el buen proceder son la coraza de los débiles. Nosotros no podemos cometer

peut-être; dans ses buts avoués ou secrets, peut-être encore. Mais dans sa forme, dans son aspect, dans ses conséquences morales ? Vous admettriez la violation de la neutralité belge? les déportations de civils ? le bombardement de populations sans défense? la destruction systématique ? la guerre sous-marine, sans égard même pour les neutres? enfin la guerre intégrale, la vraie guerre, la guerre à l'allemande? Ne discutons pas ! Il y a des peuples qui n'admettent pas cette guerre-là, et ces peuples se sont joints à nous.

Cette guerre ne vous regarde pas? Je ne parle pas de vos bateaux torpillés ou canonnés, de vos marins blessés ou tués, de vos eaux territoriales violées. A vous de voir si cela vous regarde ! Au moins ne nous en rendez pas responsables ! — Mais les corps de nos compatriotes qui viennent échouer sur vos rivages ? Quel poète exprimera jamais l'horreur de ce spectacle ? Non ! non ! Cette guerre vous touche : elle vous entoure, elle vous emprisonne, elle vous compromet!

Elle vous compromet, d'abord parce qu'elle a donné lieu à certaines accointances individuelles...; ensuite, parce qu'elle risque de faire ressortir ce fait regrettable que le devoir par vous assumé tout naturellement de défendre votre neutralité est un devoir difficile à remplir; enfin, parce que trop de gens chez vous montrent que ce qu'ils craignent dans la rupture avec l'Allemagne, c'est la guerre, — la guerre, terreur des mères ! une guerre non aventurée cependant, une guerre sur le velours, où vous ne courez les risques ni d'une invasion, ni de grandes hécatombes, ni même de plus de désastres maritimes que vous n'en éprouvez actuellement[1].

la iniquidad de romper relaciones con quien no las ha roto ni dado motivo para romperlas. (Grandes aplausos.)

» ¿ Qué queda? Un anhelo muy natural y muy respetable. En las horas de tribulación, en los horas supremas, el corazón humano pide la compañía de los corazones amigos, y yo no lo censuro; yo lo comprendo, yo me lo explico; pero no hay que olvidar que la adopción del odio ajeno es la marca extrema de la domesticidad.

» España tiene demasiada estatura, aunque la haya encorvado la adversidad; tiene demasiada grandez; piensa demasiado en la gloria futura; tiene demasiada dignidad para ser paje de armas de los naciones que luchan (Imponente ovacion, que dura varios minutos. — Voces de ¡ Viva Maura ! Viva el salvador de España ! etc.) »

M. Vázquez Mella a profité de la consécration de la jeunesse jaimiste au Sacré-Cœur de Jésus pour vanter à nouveau la neutralité : « Si España persiste en la actitud en que se halla colocada, no mezclándose en la guerra europea, podrá presentarse como heraldo de la neutralidad. » (Discours résumé par *El Debate* du 18 mai 1917.)

1. Extraits de la *Memoria de la Asociación de Navieros de Bilbao* (*Publicidad*, [illegible] mai 1917) :

« El tonelaje utilizable en el comercio exterior de España ha experimentado alarmante disminución con motivo de las pérdidas de buques sufridas desde el comienzo de la guerra; si continúa extremándose la persecución de buques neutrales, el movimiento de exportaciones e importaciones llegará a suspenderse o se reducirá muy considerablemente, con gravísimo quebranto para la economía española, ya resentida.

» Los males que deriva la disminución de tonelaje alcanzan a todas las ramas de la industria, mejor dicho, afecta más intensamente que a las Empresas navieras a las

ni d'un blocus beaucoup plus isolant, ni enfin d'un avenir moins flatteur.

Vous dire : « Ce que nous vous demandons, ce ne sont pas vos hommes, » serait vous faire injure ! Une telle restriction mériterait votre ressentiment ; elle ne serait digne ni de vous ni de nous. A vous seuls, d'ailleurs, il appartient de juger si vous devez donner votre sang pour une cause qui ne met pas directement en jeu l'existence de votre patrie. Mais il est bien certain que ce que nous vous demandons avant tout, c'est votre sympathie sans réserves, sans détours, sans division. Nous voudrions sentir en vous dès à présent, pendant la guerre, notre alliée d'après la guerre. Nous voulons dès à présent vous compter dans l'Union des pays non-allemands. La même sentimentalité qui nous attachait à vous, nous porte à vouloir que vous vous attachiez à nous, sinon *usque ad sanguinem*, du moins *in mente*. Nous ne comprendrions pas que les crimes dont nous nous plaignons et pour lesquels tant de peuples ont marqué si manifestement leur réprobation, trouvent chez vous des apologistes. Nous nous étonnons qu'on nous jette l'anathème parce qu'il y a chez nous, ou parce qu'il y avait un parti

demás manifestaciones de la actividad mercantil; siendo esto así, júzguese cuán desacertados han caminado aquellos que con sus insistentes y sistemáticas acusaciones han cultivado la animosidad exteriorizada por la opinión y han conducido a los Poderes públicos a sustentar criterios inadmisibles con la conservación de la Marina mercante.

» Parece lógico que en situaciones como la presente, reveladoras de tan graves peligros, y ante las enseñanzas que los hechos prodigan, se dispensara a la Marina mercante intensa y eficaz protección que tutelara su existencia y preparase su creciente prosperidad; mas, fenómeno inexplicable, las Empresas navieras se han encontrado indefensas ante las agresiones injustas a sus flotas; cierta clase de opinión ha festejado el hundimiento alevoso de sus barcos; han sufrido tenaz persecución; y se ha ensañado contra ellas la maledicencia, exhibiéndolas como monstruosas agrupaciones cuyos egoísmos constituyen la más aterradora amenaza a los intereses nacionales.

» Esta obstinada actitud conduce a entibiar los fervorosos entusiasmos de los armadores, a sembrar justificados recelos en el capital y a retraer a unos y a otro de destinar su trabajo y sus disponibilidades en el aumento de nuestra Marina mercante.

» Las consecuencias se tocarán en días no lejanos, si las aguas continúan discurriendo por los mismos cauces, cuando los buques en su mayoría viejos no sean utilizables, y no se sustituyan en la proporción debida los inservibles y los perdidos.

» Llamarán entonces, los instigadores de tan funesta campaña, a los que ahora acusan, y no serán oídos, porque con inconsciencia supina, destruyeron en ellos las inclinaciones que hoy sienten; acudirán al capital inmovilizado en inversiones de valores públicos y fincas, pero sus requerimientos no serán atendidos, porque la experiencia nos enseña que el capital viciado por la molicie de la renta fija no sabe mudar de colocación, y menos lo haría para sufrir los ataques a que, si la manera de pensar no cambia, se ve expuesto el que en industria marítima se emplea.

» Desde el comienzo de la guerra han sido hundidos por submarinos austro-alemanes 30 buques que representan 65,407 toneladas de registro.

» Han sido hundidos por contacto con minas 5, con 12,503 toneladas.

» Y se han perdido por accidente de mar 15, con 40,864 toneladas.

» En total, 50 buques con 118,774 toneladas.

» De ellos, 37 buques, con 80,942 toneladas, corresponden a los barcos grandes dedicados al comercio exterior y 13 con 37,830 toneladas, a los barcos de navegación regular de altura y gran cabotaje. »

anticlérical, alors que dans aucun pays le catholicisme n'est plus intimement pratiqué. Nous n'admettons pas que certains de vos journaux, dirigés par des Espagnols, soient aussi allemands que s'ils étaient publiés en Allemagne (je ne parle pas de ceux que nos ennemis ont créés eux-mêmes, mais de ceux qui existaient déjà). Nous ne nous expliquons pas que l'on nous déteste pour des raisons de politique intérieure. Voilà ce qui nous choque, nous énerve et finirait par nous révolter.

Quand nos rudes soldats, nos poilus, harassés, mutilés, reviendront dans leurs foyers, faudra-t-il encore qu'ils aient l'écœurement d'apprendre que dans un pays voisin il y a eu des complicités payées, chose pire peut-être, des connivences gracieuses, enfin toute une presse acharnée contre nous, tout un parti soulevé par la mauvaise foi... [1]? Quelle colère, quelle haine peut-être! De quels yeux regarderont-ils les cimes des Pyrénées? Songez qu'ils auront le cœur fier! Tous seront nobles, et de vrais nobles. Leurs titres? La Marne, l'Yser, la Somme, Verdun, Craonne! Ils seront aussi grands que vos héros d'épopée. Ils vaudront les plus braves de votre *Reconquista*. Leur *Reconquête* aura duré moins longtemps, mais combien plus terrible! Ils feront souche de glorieuses lignées. Un jour peut-être, à certaines conditions, ils pardonneront à ces odieux Allemands, parce qu'en définitive ceux-ci se seront battus pour une patrie. Aux avocats de leurs ennemis pardonneront-ils? Quel avenir ces bénévoles défenseurs d'une cause indéfendable et condamnée préparent-ils donc à vos fils et aux nôtres?

C'est pour contribuer à détourner ces présages que j'ai écrit ces quelques lignes, toujours persuadé, ainsi que je tâche depuis longtemps d'en persuader mes compatriotes, que ce qu'il y a de meilleur chez vous est avec nous. Comment en douter, du reste, après les belles et grandioses manifestations récentes, ou en présence de cette grande et généreuse presse qui nous défend avec tant de clairvoyance et de désintéressement?

Puissent-ils aussi et enfin comprendre ceux qui, chez vous, pensent en allemand et agissent en Allemands, que votre avenir est avec nous, et avec nous vos intérêts comme vos aspirations!

Vous ne serez peut-être que les ouvriers de la onzième heure, mais le même salaire vous est assuré qu'à ceux de la première : l'honneur!

L'honneur, non pas de recevoir chez vous les plénipotentiaires de la paix, car s'il y a une première réparation à exiger, c'est que la paix [2] se fasse en Belgique, les Allemands partis, et non en Espagne où il y en a trop. L'honneur, non pas d'être des arbitres : Bismarck n'en a pas demandé en 71 ; nous n'en voulons pas davantage en 1917 ou

1. Voyez la récente brochure de Francisco Melgar, *La Gran Víctima*
2. Avec l'Allemagne : je ne parle pas de ses alliés.

en 1918. Mais l'honneur de paraître en armes au conclave du droit et de la justice. La branche d'olivier est démodée depuis que M. Wilson ne la porte plus. Ce qu'on porte, actuellement, c'est l'épée!

Je sais que le grand orateur auquel j'ai fait plusieurs fois allusion déclare votre épée, sinon émoussée, du moins hors d'état de servir[1]. Je n'en crois rien; il exagère sûrement pour les besoins de sa cause. En tout cas, rappelez-vous donc ce que fait Roland (et comme il est beau, alors!) dans la *Légende des Siècles :*

Et n'ayant plus d'épée, il leur jetait des pierres.

Mais non, pas même cela, pas même des pierres! Jetez-leur votre ressentiment, votre reproche, la sentence de votre justice; et nous, alors, nous saurons que nous avons bien pour nous toute la conscience humaine, soulevée contre une conception abominable de la patrie et du droit.

St-C.

1. «... España vive en una total indefensión. Sostenemos un Ejército. El trato que se ha dado á las cuestions militares durante muchos años ha sido el que resultaba de las incidencias de la vida propia, sin atender, ni proveer, ni preparar aquel fin primordial para el cual el Ejército ha de existir, porque sin él no habría para que sostenerle; y el Ejército necesita la inversión del trato que se viene dando á las cuestiones militares.

» Necesita toda la dotación de material de que carece; necesita una organización adecuada para la verdadera defensa nacional... Todo eso está por hacer, y todo eso representa un esfuerzo enorme, que sigue postergado... Y cuando nosotros hayamos logrado que el Ejército español tenga proporcionalidad específica para poder oponerse á otro contingente análogo de un Ejército extrangero (cosa que ahora, aun centuplicando la cualidad personal de la entidad y la virtud, sería inútil, porque ante el combate estaría aniquilado el Ejército); cuando hayamos logrado eso, no tendremos más que el primer elemento de defensa de nuestro territorio; todavía no tendremos todo para la reciprocidad, porque España, la España a que alcanza nuestra mirada, y aun nuestra ilusión entusiasta, no puede soñar en ofrecer en su trato internacional considerable Ejército que vaya á remotos campos de batalla con nuestros amigos; como no puede obtener poderosas escuadras que vayan con las ajenas a mares remotos, no.»

---

15 juin 1917.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Vol. XIX. Juillet-Septembre 1917 N° 3.

DÉCOUVERTE DE DEUX CENTRES DOLMÉNIQUES
SUR LES BORDS DE LA LAGUNA DE LA JANDA (CADIX)

I. — Les dolmens et l'ancienne bourgade de l'Acizcar (Facinas).

Le colonel W. Verner, en 1914, avait montré à M. l'abbé Breuil un dolmen sous les chênes-lièges à peu de distance de la maison de garde de l'Acizcar. Un nouveau voyage en 1916 permit à ce dernier de faire des recherches aux alentours, qui amenèrent la découverte (*fig. 1*) de nombreux autres monuments analogues et de vestiges de « poblacion » assez importants. Les brèves notes suivantes indiquent les résultats qu'il a pu obtenir.

Dolmen n° 1. A environ 250 pas ouest-nord-ouest de la *casa de guarda del Acizcar* (*fig. 2, 3, 4*).

Extrémité nord-est (cabecera) bien conservée : fond, formé par deux supports de 1 mètre à 1^{m} 10 de haut ; un support ouest à angle droit subsiste debout, de 1 mètre de haut ; son vis à vis est tombé à l'intérieur de la chambre. Deux pierres provenant de la couverture gisent, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Deux petites pierres au sud-ouest indiquent que la galerie s'étendait de ce côté.

Au chevet du dolmen, et au dehors, un empierrement régulier de blocailles forme un bombement, tumulus incomplet ou chaussage.

Le dolmen occupe une position très apparente, qui domine le voisinage.

Dolmen n° 2. A 120 pas du dolmen n° 1 et en plein nord se trouve une très belle galerie dolménique d'environ 5^{m} 50 de

longueur, orientée, comme toutes les autres, avec le chevet au nord-est, mais un peu plus à l'est *(fig. 5 et 6)*.

La « cabecera », haute de 1^{m} 10 au-dessus du sol, a 2^{m}20 de large sur 0^{m} 78 d'épaisseur maxima. Les deux lignes de

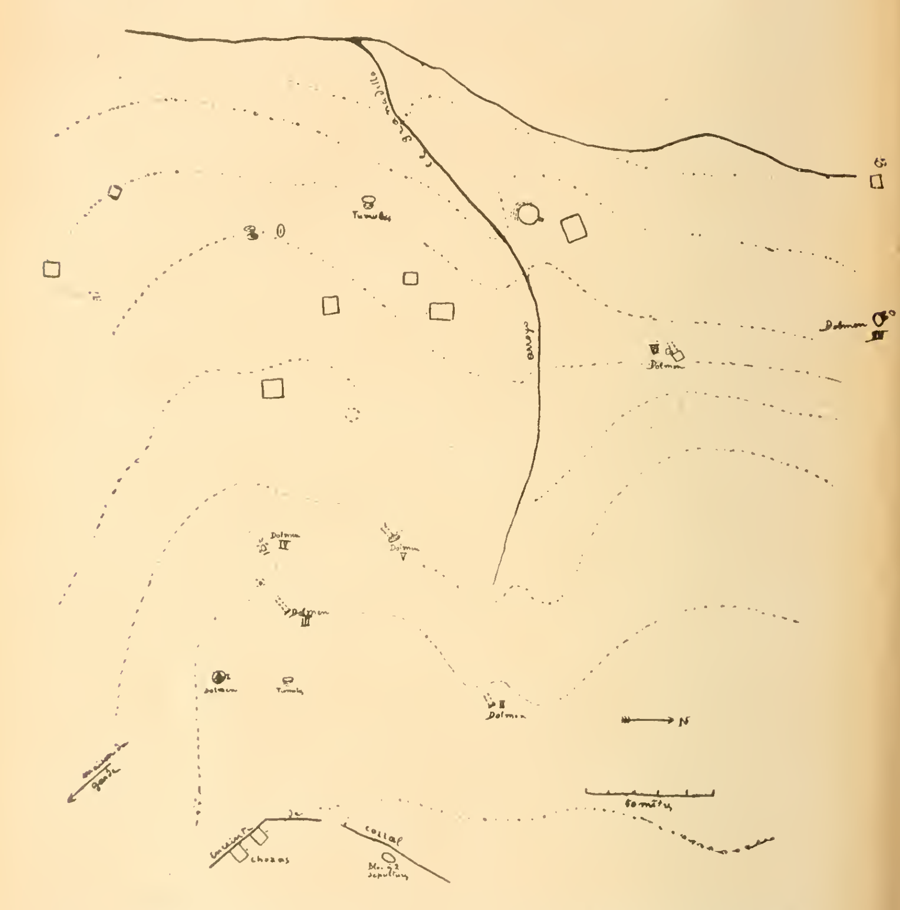


Fig. 1. — Plan partiel du Llano de la Jata (Acizcar), d'après un relevé topographique du colonel W. Verner, complété par M. Breuil pour le pointage de plusieurs monuments. La dimension des monuments est exagérée par rapport à l'échelle du terrain.

supports subsistent assez intactes. Ceux de l'est, à partir de la « cabecera » mesurent : le premier, 1 mètre de haut et autant de large ; le second, 0^{m} 8 sur 0^{m} 78 ; le troisième, distant du second de 1^{m} 20, 0^{m} 25 sur 0^{m} 60 ; le quatrième, 0^{m} 23 sur 0^{m} 57.

La seconde file est composée de cinq grandes pierres mesu-

rant : la première, 0m40 sur 0m65; la seconde, en forme de borne à section rectangulaire de 0m48 sur 0m60 de côté, a 1 mètre de haut; les deux suivantes ont 0m67 et 0m51 de haut pour 0m52 et 0m65 de large. Puis vient un espace vide de 0m80, où l'on n'aperçoit qu'une petite pierre au ras du sol; enfin se trouve le dernier montant, de 0m40 de haut pour 0m85

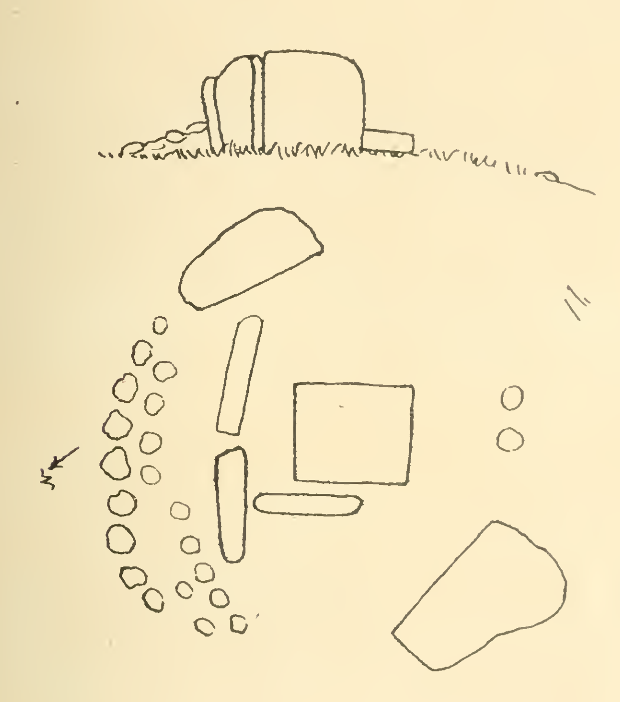


FIG. 2. — Plan et profil du dolmen n° 1 de l'Acizcar.

de large. La galerie a 0m90 de largeur maxima. Une grande dalle brisée en deux fragments gît à droite du côté méridional de la galerie.

Ce monument est placé sur un point nettement surélevé et des traces de chaussage de talus s'aperçoivent sous le gazon.

A 30 pas au nord du dolmen n° 1, contre deux blocs naturels, existe un tumulus semi-circulaire, accolé à ces blocs, de 3 mètres de diamètre, formé de blocs disposés assez régulièrement. Sa hauteur est très faible.

Dolmen n° 3. Au nord-ouest du premier dolmen, à 37 pas. Il forme une galerie d'environ 5 mètres de long (*fig. 7, 8, 9, 10*).



Fig. 3. — Dolmen n° 1 de l'Acizcar, côté sud-ouest.



Fig. 4. — Dolmen n° 1 de l'Acizcar, côté ouest, avec les pierres calant la « cabecera

La pierre de chevet (cabecera), large de 3 mètres, s'élève à 1m 30 au-dessus du sol. Comme dans le précédent, elle est tournée au nord-est.

Les couvertures de la galerie ont couru latéralement; une très grande table gît à l'est, qui, en glissant, a fait s'incliner vers l'intérieur du couloir trois supports. Un quatrième du même côté a été écrasé par une autre table de belle dimension.

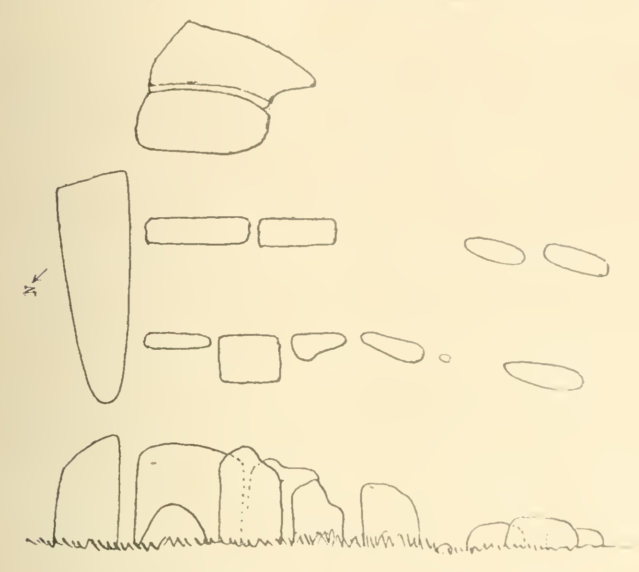


FIG. 5. — Dolmen n° 2 (Acizcar), profil et plan.



FIG. 6. — Dolmen n° 2 (Acizcar), vues sud et sud-ouest

La partie ouest de la galerie n'est conservée que dans sa partie antérieure, où trois supports sont debout; à l'ouest, une pierre, table ou support, gît à plat.

A 10 pas vers le sud-ouest se trouvent, orientées dans le prolongement de l'axe dolménique, trois pierres alignées sur 2 mètres de long. Alors, après un changement de direction

vers l'ouest, vient un alignement de pierres de 19 mètres, que j'ai ainsi notées : 3 pierres, 1 pierre, 2 pierres, 7 pierres, puis d'autres plus petites aboutissant aux vestiges d'un édicule.

A 36 pas du dolmen n° 3, en plein sud, se trouve un monument incertain, composé d'une très grosse table triangulaire posée à plat, entourée d'un cercle de sept gros blocs; six

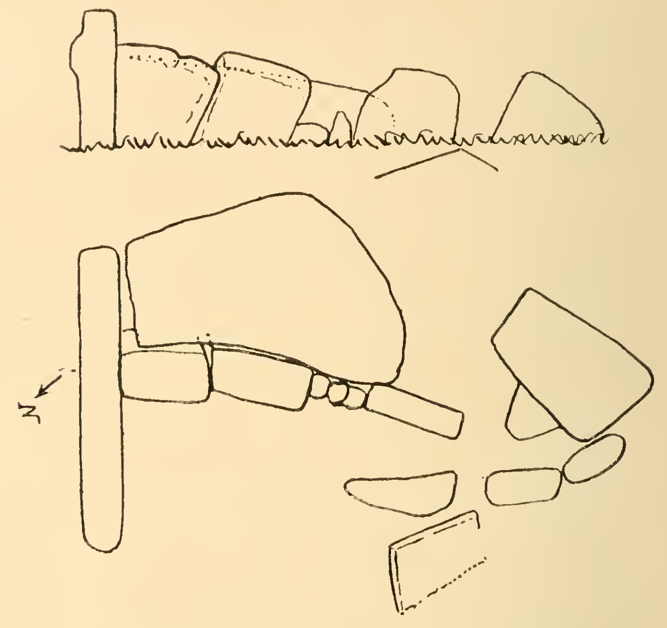


FIG. 7. — Plan et profil du dolmen n° 3 (Acizcar).

forment un arc de cercle continu entourant deux côtés; la septième est seule du troisième côté.

Dolmen n° 4 (fig. 11 et 12). A 13 pas à l'ouest de ce monument douteux; cabecera presque en plein ouest, un peu nord cependant, de 2^m 20 de large sur 1^m 50 de hauteur et environ 0^m 75 d'épaisseur. L'ensemble du monument dépasse 8 mètres de long; la galerie est entièrement effondrée sous le poids d'une énorme table de 3 mètres de long sur plus d'un mètre d'épaisseur. Seul un support demeure oblique à l'extrémité de cette énorme dalle, avoisinant une autre qui a chaviré. Plus en avant, une table plus petite gît à terre, et un petit support isolé termine la galerie vers son entrée ancienne.







Fig. 8 à 10. — Vues du dolmen n° 3 (Aeizcar), de l'est, de l'ouest et du sud-ouest

Au delà, le sol descend en un gradin qui a été fortement chaussé de petits blocs sur 4 mètres de large. On peut voir aussi que les alentours de la grande pierre de chevet ont été consolidés de la même manière.

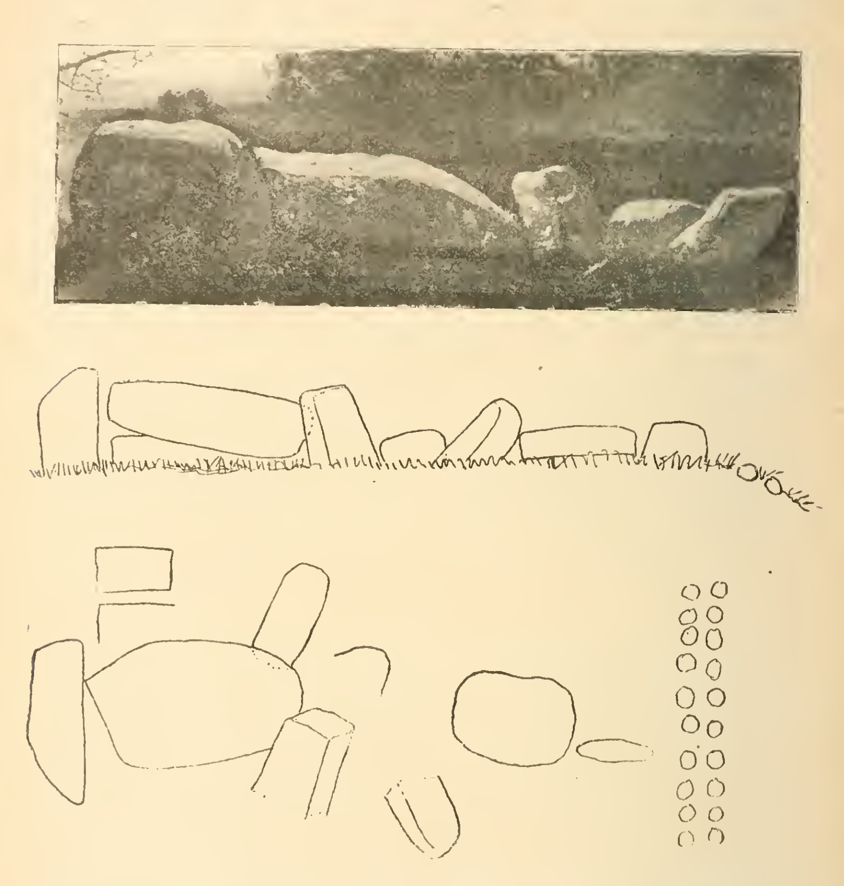


Fig. 11 et 12. — Dolmen n° 4 (Acizcar), plan, profil et vue du côté sud.

Dolmen n° 5 (fig. 13). A 54 pas du grand dolmen n° 4 et au nord se trouve, au ras du sol, un autre monument, apparemment un dolmen aussi, de 6 à 7 pas de longueur, orienté comme les autres.

Une table de 1m25 de largeur, et de forme triangulaire allongée occupe le centre d'une petite butte tumulaire. Les deux files de pierres de la galerie se voient nettement au

ras du sol. Quelques autres pierres analogues s'alignent plus ou moins distinctement vers le nord.

A 70 pas au nord-ouest du grand dolmen n° 4 se trouve un groupe de six blocs volumineux, dont le plus gros s'élève



Fig. 13. — Dolmen n° 5 (Acizcar), plan.

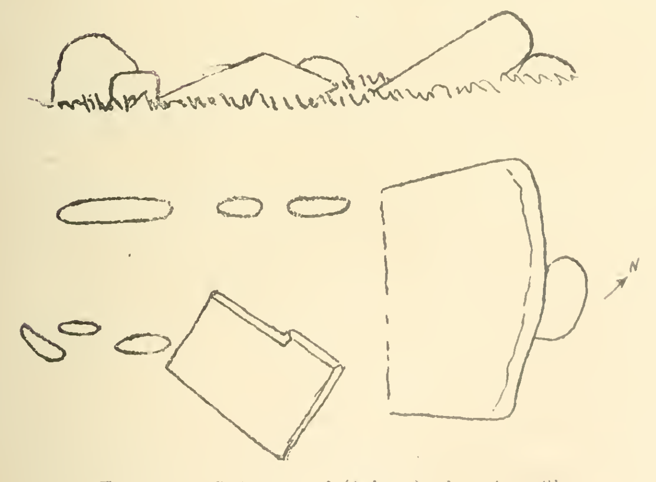


Fig. 14. — Dolmen n° 6 (Acizcar), plan et profil.

de 1 mètre au-dessus du sol. Ils forment un cercle de 8 pas de diamètre.

A 40 pas au sud-ouest se trouve un édifice mal défini, et un carré de pierres de 7 mètres de côté, paraissant former la base des murs d'une maison. Les parois sont faites de deux files de

blocs rectangulaires assez espacées. Du côté de la pente, des blocs plus volumineux soutiennent le terre-plein.

A côté, vers l'ouest, se trouve un groupe de blocs représentant probablement les ruines d'un monument : une ligne de blocs en comprend quatre gros et autant de petits; quatre autres gisent autour, vers les extrémités; un à un bout, trois à l'autre, dont deux d'un seul côté.

A 42 pas au nord-ouest se trouve un autre carré de 6 mètres de côté, présentant les caractères déjà décrits.

En plein sud, à 80 pas, et en descendant, se trouve un ensemble de blocs arrangés difficiles à décrire. Un fort roncier en masque une partie et un sentier le traverse à angle droit. Au nord du roncier, se trouvent quatre pierres analogues à des supports de petit dolmen, mais au ras du sol, sauf une, avec de l'eau entre les pierres : il ne s'agit peut-être que de l'ancienne margelle d'un réservoir d'eau.



Fig. 15. — Dolmen n° 6 (Acizcar), côté sud.

Ensuite, il y a 4 mètres de roncier. De l'autre côté du roncier, sur une longueur de 14 mètres environ, se trouve une sorte de galerie de grosses pierres rangées en double ligne, ne dépassant guère le sol; au voisinage, existent d'autres lignes de pierres à angle droit et des dalles tombées à plat.

Il est fort incertain s'il s'agit d'une galerie ou de débris de murailles de monuments, construites en double parement. Comme il existe au voisinage d'autres constructions analogues, mais nettement reconnaissables comme maisons, nous inclinons vers ce genre d'interprétation.

A 5 pas à l'ouest de l'extrémité de la galerie (?) précédente existe une autre maison carrée, de 6 mètres de côté, à muraille en double parement. Le côté nord en est particulièrement bien conservé. Il est divisé en trois secteurs à peu près égaux par des pierres plus volumineuses placées en travers.

A 30 pas au sud se trouve un bloc oblique dans lequel a été creusée une auge sépulcrale de 2^m10 de long, qui ne mesure actuellement que 15 centimètres de profondeur.

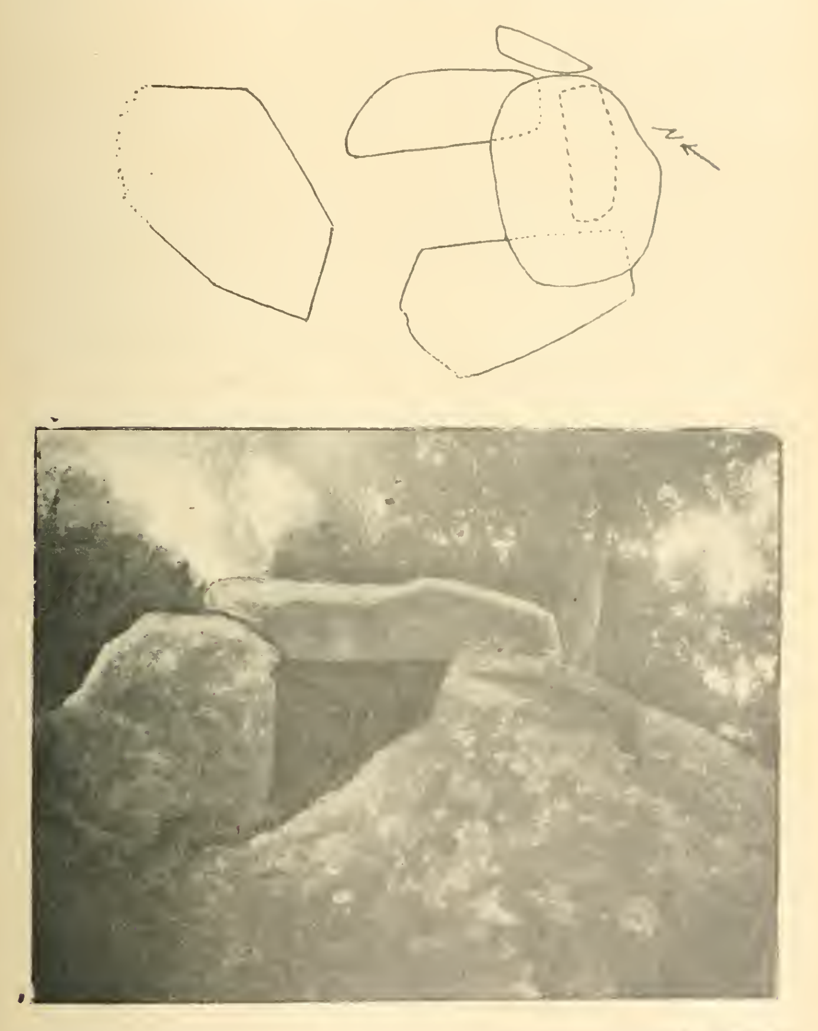


FIG. 16 et 17. — Dolmen n° 7 (Acizcar), dit « Tesoro del Tio Polear », découvert depuis de nombreuses années par le colonel W. Verner : plan et vue du nord-ouest, d'après une photo du colonel W. Verner.

Tout autour, sur une assez large extension de terrain, existent des vestiges d'habitation, dont les pierres roulent sur le sol. La base des murailles dessine toujours un carré.

A l'est du bloc à sépulture creusée, à 5 ou 6 pas, existe une maison carrée bien conservée avec vestige de muraille plus puissante à multiple parement, suivant le sentier sur 5 mètres, puis s'incurvant sur 8 mètres, avec des blocs plus volumineux. En descendant vers le marais, de nombreux vestiges de muraille forment des angles droits.

A 70 pas nord-nord-ouest du roncier et de la petite source



Fig. 18. — Tumulus de l'arroyo el Granadillo, rive gauche.

entre des pierres placées droit, on trouve deux blocs tenant au sol, à plat, présentant chacun deux sépultures : sur l'un, elles sont d'égale taille; sur l'autre, il en existe une grande de contour pédiforme asymétrique et une très petite.

Une autre sépulture creusée existe dans un autre bloc, à 12 pas au nord.

Une grande roche naturelle saillante se dresse à 33 pas au nord-nord-ouest, à la manière d'un observatoire à l'angle du talus vers la vallée et du ravin du ruisseau dit « Canuto del Granadillo ».

Du côté du plateau, c'est-à-dire à l'est, est appliqué un tumulus *(fig. 18)* de 3^{m}50 de diamètre à la base, de 2 mètres de large à son sommet, atteignant à peine 1 mètre de haut. Il est fait de terre rapportée et de blocailles soigneusement disposées en lignes régulières.

A 30 pas du tumulus, vers le nord-est, existe un mur de maison ; 10 pas plus loin est une belle maison rectangulaire, de 10 pas sur 6, dont le côté ouest-sud-ouest, vers la pente, est chaussé de grosses pierres.

Cette maison est particulièrement bien conservée, et le double parement de gros blocs formant la base des parois est fort visible. La largeur des murailles est de environ 1m10, et la distance intérieure entre les deux parements est de 55 centimètres. Certains blocs employés ici ont jusqu'à 1 mètre de long.



Fig. 19. — Cercle de pierres, avec petite galerie annexe ; rive droite de l'arroyo el Granadillo. Diamètre du cercle : huit pas.

Si l'on traverse le *regato del Granadillo*, en plein nord et à 90 pas environ de la maison précédente, se trouve un *dolmen* peu visible, *n° 6*, presque tout enterré *(fig. 14 et 15)* : les supports sont au ras du sol, mais on distingue bien les deux files parallèles. Une grande table d'environ 2m50 sur 1m75 s'incline vers l'intérieur et s'y enfonce dans la terre. Une autre table gît au sud, recouvrant en partie les supports. La longueur totale du monument est de 5 mètres. Son orientation au nord-est est la même que dans les monuments déjà décrits.

En plein ouest du dolmen précédent, et à 70 pas, se trouve une belle maison carrée à gros éléments, de 7 mètres sur 8, toujours à double parement de pierres.

A 7 pas de l'angle sud-ouest de la belle maison est une autre muraille peu visible, terminant une sorte de petite galerie de 4 mètres de large, aboutissant à un terre-plein ressemblant à une aire, entouré d'un cercle de pierres *(fig. 19)* assez volumineuses. Vers le sud, où se trouve le talus, celui-ci a été

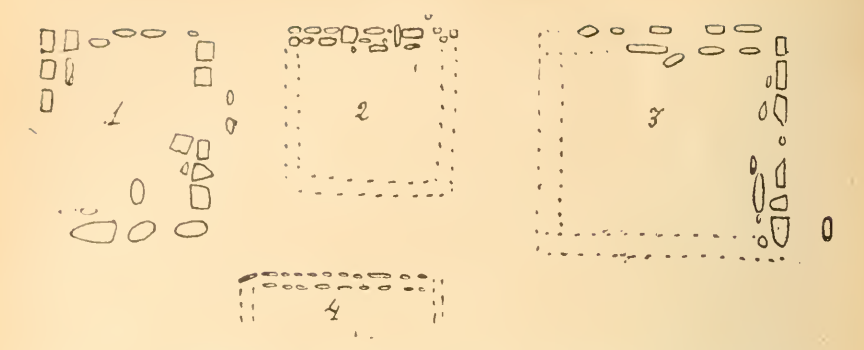


FIG. 20. — Croquis partiels de quelques murailles de maisons carrées de l'Acizcar.

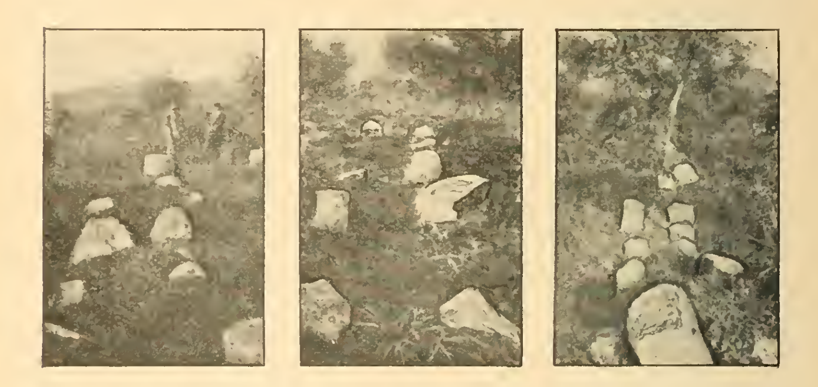


FIG. 21. — Bases de murailles à double parement des maisons carrées de l'Acizcar situées sur la rive gauche de l'arroyo Granadillo.

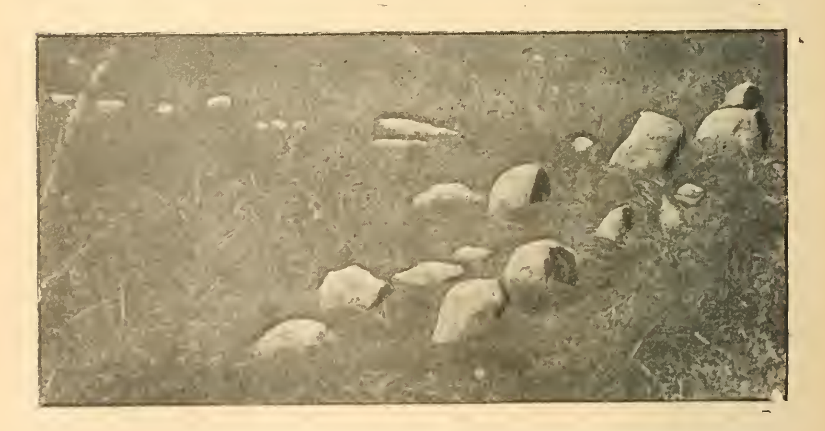


FIG. 22. — Partie d'une maison carrée à bases de murailles à double parement.

soigneusement renforcé par un chaussage de blocailles. La direction de la galerie est au nord-est. Le diamètre du cercle est de 8 pas.

A 80 pas vers le nord est une roche saillante naturelle. entourée de blocailles roulantes. Il nous sert de repère pour aller au delà.

A 90 pas nord-nord-ouest de cette roche repère se trouvent des blocs naturels volumineux, avec deux petites chambres accolées, déterminées par la disposition, contre les grands blocs, de plus petits fermant un espace; un seul est très net. A côté, restes d'une maison carrée, construite comme les autres.

A 52 pas à l'est de cette maison se trouve un *dolmen* bien visible, *n° 7*, connu sous le nom de « El Tesoro del Tio Polear »; il est vidé, et contient de l'eau après les pluies. La partie septentrionale, voisine d'un sentier très fréquenté, a disparu en grande partie, à l'exception d'une large table descendue en contre-bas (*fig. 16 et 17*). L'extrémité méridionale est intacte, sans « cabecera »; une table, demeurée en place, a comme dimensions $2^m 15$ sur $1^m 60$ et 40 centimètres d'épaisseur. Elle repose à l'ouest sur un bloc, apparemment naturel, de 1 mètre de hauteur visible, 60 centimètres de large et de $2^m 25$ de long. Le support parallèle mesure la même hauteur à l'intérieur, sur 2 mètres de large et 25 centimètres d'épaisseur. Un autre support ferme l'entrée de la galerie, et deux pierres, moins volumineuses, consolident encore le monument. Son orientation, au contraire de tous les autres dolmens de la région que nous avons examinés, est nord-ouest-sud-est. On y aurait découvert, lors des fouilles qui y ont été faites, un « botijo verde » et un vase de couleur rouge (?).

A 240 pas vers l'est-nord-est se trouve une maison rectangulaire de 4 mètres sur 3 à l'intérieur, faite de parois à double parement construit en gros blocs.

Une autre, de 4 pas de côté, existe à 17 pas au sud, dont les parois mesurent 1 mètre d'épaisseur.

D'autres monuments, maisons carrées et blocs disposés en muraille entre de grandes roches naturelles, abondent encore en remontant dans la direction de la *casa del Jata*. A peu de

distance de celle-ci, à droite en montant et sur le même plan, se trouvent divers blocs à sépulture creusés et un petit monument ruiné circulaire ressemblant à une tourelle. Immédiatement au-dessus, et après avoir franchi un talus consolidé par des blocs arrangés, on trouve un ensemble bizarre : il s'adosse à gauche en montant à un groupe de roches élevées, au pied desquelles est une sorte de tumulus de blocaux aplatis d'assez grande dimension, sans terre, d'un diamètre de 7 mètres. A 10 mètres à droite commence une muraille courbe, qui débute par quelques grands blocs adossés aux roches et se poursuit en un arc de cercle de 11 pas de long, fait de blocs dressés assez volumineux, disposés en double parement très puissant.

A son extrémité, la paroi forme un angle rentrant et s'arrête après environ 2 mètres.

Je suis informé que de l'autre côté *del regato del Tuerto,* les vestiges antiques se poursuivent, mais le temps m'a manqué pour continuer mes investigations, assez lentes dans un terrain couvert de forêt de chênes-lièges et de broussailles fort épaisses par place.

En résumé, il existe à l'Acizcar, lieu-dit *Llano de la Jata,* un groupe important de dolmens, à orientation constante, et quelques petits tumulus, avoisinant de nombreux édifices carrés, quelquefois circulaires, à murailles en pierre sèche généralement réduites au double parement de leur base (*fig. 20 à 22*). D'assez nombreuses sépultures, entaillées dans le bloc, complètent cet ensemble, entouré en divers points par des dispositifs de murailles de blocs de caractère défensif.

Seules, des fouilles pourraient éclaircir si ces vestiges appartiennent à une seule époque ou à différentes civilisations.

II. — Autres vestiges sur les bords de la Laguna de la Janda.

Nous avons signalé déjà dans le voisinage immédiat des monuments de l'Acizcar un petit nombre de sépultures taillées dans le roc. De telles sépultures sont extrêmement nombreuses dans toute la région à l'est du Barbate et au sud de Castellar de la Frontera; bien que les montagnes situées à

l'ouest et au nord soient de même nature gréseuse, on n'en rencontre plus en dehors de ces limites. Il en existe, notamment au voisinage du Tajo de las Figuras, quelques-unes près des roches peintes néolithiques, et d'autres, en grand nombre, sur le plateau avoisinant, rangées en files sur des roches horizontales (*fig. 23*). Souvent elles occupent la surface d'un promontoire rocheux, comme à Carisuelo (*fig. 24*), ou bien le sommet de blocs isolés, comme à Betin, sur le flanc nord du San Bartholomé. Toutes sont très allongées et étroites, plus larges à l'intérieur que sur les bords, jamais elles ne sont rectangulaires; le côté de la tête est un peu plus large que vers les pieds, et aussi plus profond.



Fig. 23. — Sépultures taillées dans le grès, plateau dominant le Tajo de las Figuras (casas viejas).
(Photo de M. Miles Burkitt.)

Très exceptionnellement, deux sépultures des environs de Los Barrios, dehesa de Bacinete, présentent une entaille spéciale pour la tête (*fig. 25*). Leur dimension varie depuis 2 mètres jusqu'à celle d'un enfant en bas âge. Les seuls vestiges qu'on remarque alentour sont de menus tessons de poterie grossière à grains de quartz et d'autres à pâte plus fine et rosée.

Leur association très fréquente aux roches peintes néolithiques est remarquable: certainement, on a pu les creuser dans le grès peu compact avec des outils de pierre, mais peut-être leur âge est-il postérieur, et l'association simplement due à la succession des populations sur des points favorables à l'habitation. Là encore, des fouilles seules pourront donner des précisions et des certitudes[1].

1. Des sépultures analogues, mais d'aspect plus jeune et beaucoup moins [illegible], ont été signalées à Cogul (Lerida), non loin des roches peintes bien connues.



Fig. 24. — Promontoire rocheux (grès éocènes) criblé de sépultures, dehesa de Carisuelo (Sierra de Zanona).



Fig. 25. — Deux sépultures de la dehesa de Bacinete (Los Barrios) avec entaille spéciale pour la tête.





Fig. 26 et 27. — Sépultures dans une roche gréseuse du cortijo de las Habas, avec rainures de polissage. (Photos du colonel W. Verner.)

Au voisinage du grand cortijo de las Habas, situé entre l'Acizcar et le rio Almodovar, sur un plateau à peine plus haut que la dépression de la Laguna de Tarifa, se trouve un bloc de grès, à ras du sol, et creusé de plusieurs de ces sépultures *(fig. 26 et 27)*. De nombreuses rainures de polissage de haches et de ciseaux, apparemment d'âge néolithique et énéolithique, y sont étroitement associées. Beaucoup de tessons de poterie friable à pâte rosée assez fine se remarquent alentour.

De l'autre côté de l'Almodovar, et à peu de distance (1 kilomètre environ) du cortijo de Tapatanilla, dans les plaines basses, inondées en hiver, et couvertes par les asphodèles, se trouvent deux blocs de grès certainement rapportés, l'un dressé, l'autre renversé, peut-être quelque dolmen ruiné et en partie détruit, peut-être simple menhir *(fig. 28 et 29)*. Ces blocs présentent de nombreuses rainures de polissage, certainement anciennes, mais on n'y voit pas ces larges rainures du bloc de las Habas. Il s'agit là de polissoirs d'âge néolithique ou énéolithique, comme il en existe ailleurs dans la région, mais moins caractérisés.

D'abondants vestiges de stations de cet âge, avec silex et poterie, existent à Taïvilla et entre Taïvilla et Tapatanilla, où les niveaux à cendres d'habitation sont recoupés par les talus de la route de Cadix à Algeciras.

Près de Taïvilla également, sur le haut du versant, opposé au village, de la colline du Machorro, M. Breuil a remarqué, en 1914, plusieurs grands blocs rejetés au coin d'un champ, dont l'un, de pierre tendre (grès marneux fin) présentait sur une face des gravures légères. Ultérieurement, il fit recueillir ce bloc par les soins du colonel W. Verner, et en avril 1916, il revint dans la région, et put l'examiner avec plus d'attention; il retourna aussi voir les blocs demeurés à l'endroit où il les avait vus deux ans auparavant.

Ils se composent d'une table à peu près carrée de plus de 1^m50 de côté, et de plusieurs montants, dont un de calcaire assez grossier, façonné sommairement par des coups sur les côtés longs.

La pierre gravée *(fig. 30)* était un des supports du monument





Fig. 28 et 29. — Monument ruiné (menhir ?) de Tapalamlla,
avec nombreuses rainures de polissage. (Photos du colonel W. Verner.)

ruiné par les laboureurs; elle mesure 55 centimètres de haut, pour 34 centimètres à la base et une épaisseur de 15 centimètres; sa forme générale est triangulaire, et le côté droit a été façonné par des coups destinés à le régulariser. La surface gravée est divisée en trois zones par deux lignes horizontales, espacées de 25 centimètres. La pointe supérieure porte un cercle gravé, et, sur le bord droit, de nombreuses stries parallèles; la zone médiane a aussi un cercle gravé, avec une cupule circulaire au centre, et beaucoup d'autres lignes souvent difficiles à suivre. Une ligne verticale part du centre de cette zone vers le milieu de la base, formant un dessin cruciforme avec la seconde ligne horizontale. Le point d'intersection des deux lignes sert de centre à une figure intermédiaire entre un carré et un cercle, qui s'étend par moitié de chaque côté de la ligne horizontale.

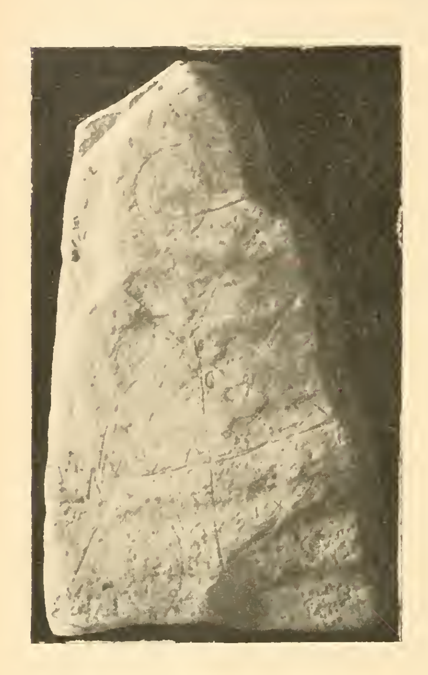


Fig. 30. — Bloc gravé provenant d'une petite chambre funéraire ruinée du Machorro, à Taïvilla.

Suivant celle-ci, se trouve une série de chevrons juxtaposés, médiocrement réguliers, et dont l'assemblage forme des dents de loup.

La zone inférieure est divisée en deux par la ligne verticale; une partie de sa surface manque, du côté droit; dans la moitié gauche, on discerne un ovale peu visible. Quant à la double ligne, en forme d'X, qui se remarque sur la photographie, elle est formée par deux minces filons plus résistants, et formant un relief naturel.

M. Breuil avait songé à rapprocher cette stèle des figures dites « statues-menhirs », dont elle reproduit la division en trois zones. Cette idée lui parut d'autant plus plausible, qu'il

a eu l'occasion de voir, au Musée d'Albuquerque, une haute stèle de granite, ainsi divisée en trois zones, séparées par des bandes horizontales : à la partie supérieure était gravé un cercle simple; à la partie médiane un cercle plus grand en inscrivant un ou deux autres. MM. Pacheco et Cabrera donneront sans doute bientôt la description de cet intéressant monument.

Celui du Machorro, beaucoup plus humble, vient, nous avons pu nous en assurer, d'une sépulture à dalle reposant sur des montants; malheureusement, nous n'avons pas su quel mobilier y était déposé; la trouvaille d'un vase a été mentionnée devant nous par un paysan. Le fait que les pierres ont été partiellement équarries nous porte à ne pas le croire antérieur à l'âge de bronze.

III. — Les dolmens du Tajo de las Figuras (Casas Viejas).

Quelques jours après les recherches dont nous venons de rendre compte, M. Breuil se rendait à cheval du Convento del Cuervo à Casas Viejas. Après avoir franchi le Celemin dans la plaine que domine le « Tajo de las Figuras », il s'approchait des faibles *lomas* herbues qui en entourent le socle, et à son grand étonnement, dans ces terrains découverts déjà si souvent traversés par lui-même et par MM. Pacheco et Cabré, il remarqua à quelques mètres un tumulus, du sommet duquel émergeaient de grandes pierres.

Évidemment son attention, mise en éveil par les constatations faites à l'Acizcar, avait été cette fois appelée sur des blocs, près desquels il était passé maintes fois en 1914 sans en remarquer l'aspect.

Mais, du sommet de ce premier tumulus dolménique, on voyait se bomber tout près une série d'autres monuments semblables, et, en moins d'une demi-heure, dix d'entre eux étaient définitivement repérés et identifiés (*fig. 31*). Des recherches complémentaires, faites quinze jours plus tard, n'ajoutèrent que peu de chose aux premières constatations.

Les dolmens commencent en un point situé au sud-ouest du Tajo de las Figuras, s'échelonnant, presque alignés ouest-sud-ouest, est-nord-est, au sommet du petit talus de graviers dominant immédiatement la plaine de terre noire et d'alluvions modernes. Plusieurs autres forment une seconde ligne à 115 pas plus au nord.

Tous ont été entourés d'un tumulus de gros galets, plus ou



Fig. 31. — Croquis du terrain où se trouvent les dolmens du Tajo de las Figuras.

moins bien conservé. Tous ceux qui ont gardé leur forme sont orientés nettement comme ceux de l'Acizcar, la « cabecera » entre le nord-est et l'est-nord-est.

Dolmen n° 1 (fig. 32). Tumulus en gros galets, mal conservé. Au nord, une table de 1 mètre sur $1^{m}50$ et 25 centimètres d'épaisseur gît à plat, à $1^{m}70$ d'une autre dalle en partie enterrée, d'une largeur de 1 mètre sur 30 centimètres environ. Deux supports en forme de borne, et un autre placé plus en avant en forme de dalle dressée dessinent la paroi orientale de la galerie. La paroi occidentale est faite de cinq pierres qui se suivent, dont les plus grosses, de 30 et 35 centimètres de côté; une seule sort de terre de 35 centimètres. La longueur

totale du monument, non compris la table glissée au nord, est d'environ 2m50.

Dolmen n° 2, à 41 pas au sud-sud-ouest du précédent (*fig. 32 et 33*). Monument d'environ 5 mètres de long, avec tumulus de galets assez apparents, et chaussage de la grande pierre



FIG. 32. — Plan des dolmens 1 à 3 du Tajo de las Figuras.

du chevet. Celle-ci, fendue en deux, présente une hauteur de 54 centimètres au-dessus du sol, pour 1m30 de large et 18 centimètres d'épaisseur.

La chambre est assez indistincte et en grande partie masquée par les terres; plusieurs portions de tables gisent à plat, et cinq supports sont visibles, dont deux symétriques vers l'ouverture de la galerie; le principal, voisin des débris de tables, laisse voir une hauteur de 55 centimètres pour la même longueur et 15 centimètres de largeur.

L'orientation de la « cabecera » au nord-est est très nette.

Le *3ᵉ dolmen* (*fig. 31*) est à 65 pas environ à l'ouest-sud-ouest du second et à 90 pas sud-ouest du premier. Sa longueur est 6 mètres. Il forme butte en bordure de la terrasse. Son orientation est toujours la même. La « cabecera » n'est pas visible, mais la grande dalle qui recouvre le fond de la chambre est en place, elle mesure 2ᵐ35 de large sur 1ᵐ55. La galerie est



Fig. 33. — Dolmen nº 2 du Tajo de las Figuras, vu de l'est.
On aperçoit à droite le dolmen nº 4.

effondrée; quatre piliers ouest sont tombés côte à côte et gisent parallèlement les uns aux autres; ils sont visibles sur une longueur de 1ᵐ50, 1ᵐ42, 1ᵐ23, 1ᵐ20. Trois pierres de l'autre file se voient encore, dont la plus grande apparaît sur 63 centimètres et 67 centimètres.

Un autre bloc allongé vers le milieu de la galerie mesure 1ᵐ62 sur 68 centimètres; d'autres pierres, arrachées et cassées récemment, gisent au voisinage, du côté sud-ouest.

Le *4ᵉ monument*, l'un des mieux conservés, est orienté le chevet au nord-nord-est (*fig. 34 et 35*). Il est à 30 pas ouest du troisième, au centre d'une très forte butte artificielle de galets

de 20 mètres environ de diamètre. Sa longueur est de $8^{m}50$, en y comprenant une table qui paraît déplacée en avant de l'entrée.

La chambre terminale est intacte, recouverte par une

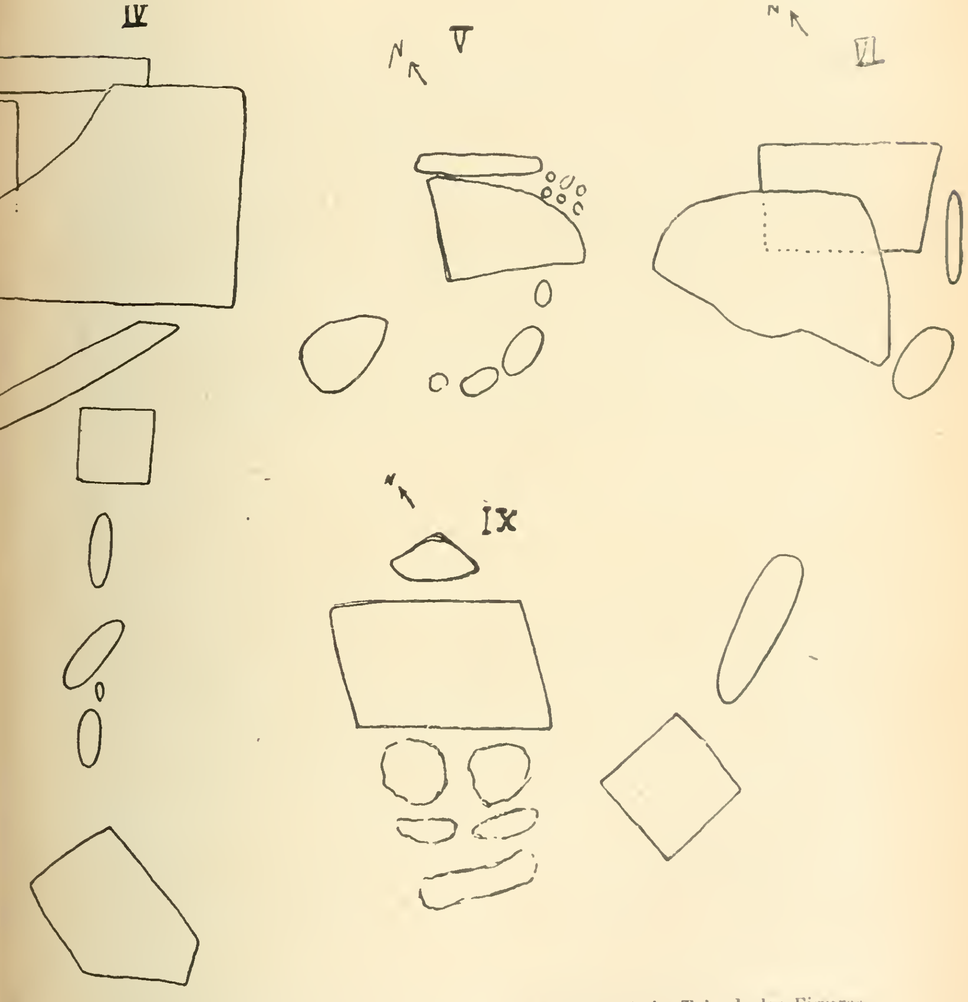


FIG. 34. — Plan des dolmens 4, 5, 6, 10 (IX par erreur) du Tajo de las Figuras.

énorme dalle de 2 mètres sur $2^{m}43$ et 80 centimètres d'épaisseur, dont l'angle nord manque. A cet angle, on peut voir la « cabecera », support de $1^{m}55$ de long sur 28 centimètres d'épaisseur, et le bout du premier pilier ouest, épais de 44 cen-



Fig. 35. — Dolmen n° 4 du Tajo de las Figuras.
Son peu de relief au-dessus du sol empêche d'en obtenir une vue plus complète.



Fig. 36. — Le Tajo de las Figuras, vu du dolmen n° 5 au premier plan, avec la perspective du dolmen-tumulus n° 4, et dans la plaine, des dolmens n°s 2 et 3.

timètres, visible sur 53 centimètres, et qui disparaît sous la grande table. Un petit pilier s'aligne sur la trajectoire, on n'en voit que le sommet qui émerge sur 0m63 × 0m28. Une grande pierre droite ferme la chambre en travers; ce qui en émerge, mesure 2 mètres de long sur 47 centimètres d'épaisseur.

Au delà, on suit bien le côté oriental de la galerie, composé de cinq blocs dont le sommet seul est visible. Au bout de la ligne de pierres, dessinant la paroi, est une table de 1m46 sur 89 centimètres gît à plat.

Le 5e *dolmen* est à 30 pas ouest-sud-ouest du précédent, il ne reste que peu de vestiges du tumulus et de la galerie (*fig. 34 et 36*).

La « cabecera », orientée au nord-est, émerge de 33 centimètres; elle mesure 18 centimètres d'épaisseur et 1m61 de longueur. La table, recouvrant la chambre, s'est inclinée vers l'intérieur de celle-ci et s'y enterre partiellement. On la voit sur 1 mètre de long et sa largeur est de 1m22. Quatre blocs en demi-cercle et un morceau de table de 56 centimètres sur 79 centimètres sont tout ce qui reste du monument, dont la longueur actuelle est de 2m50.

Le 6e *dolmen*, à 11 pas du cinquième, et orienté comme les autres, est d'une longueur actuelle de 5 mètres environ (*fig. 34*).

Sa chambre est bien visible, mais peut-être effondrée sous le poids de la grande dalle de 2m35 sur 1m59 et 29 centimètres d'épaisseur qui la recouvre; en effet, la « cabecera » semble une dalle à plat, s'engageant sous la grande table précédente; sa longueur visible est de 1 mètre, sur 1m70 visible dans l'autre dimension. Un montant épais de 9 centimètres et long de 88 centimètres délimite la chambre à l'est; on n'en voit que le sommet; deux autres blocs apparaissent au sud de la grande dalle. Du reste du monument on ne voit que deux pierres à ras du sol, s'alignant vers le sud-ouest; l'une est un pilier, visible sur 1m42 de long et 25 centimètres d'épaisseur; l'autre est une table rectangulaire de 87 centimètres sur 1 mètre.

Un 7e *dolmen*, sans tumulus, est à 20 pas à l'ouest du précédent (*fig. 37*). On ne voit pas nettement sa « cabecera », mais

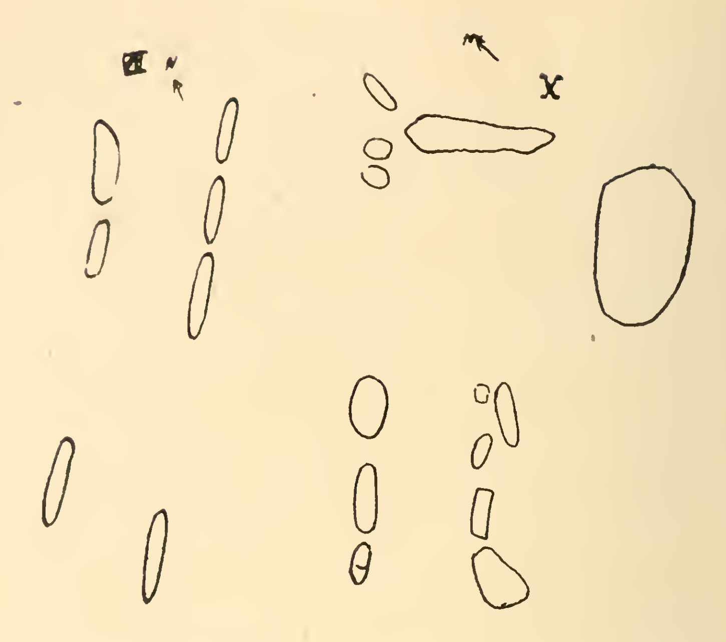


Fig. 37. — Dolmens 7 et 9 (X par erreur) du Tajo de las Figuras.



Fig. 38. — Plan du dolmen n° 8 du Tajo de las Figuras.

la galerie s'aligne toujours du nord-est au sud-ouest; on la suit sur cinq mètres environ, avec une interruption d'environ deux mètres. Du côté est, quatre montants sont visibles, de 70, 76, 78, 87 centimètres de large; l'autre file ne comprend que trois pierres de dimensions analogues; l'espace entre les deux lignes de piliers est de 88 centimètres.

Le *8e dolmen* est à 115 pas du précédent, vers le nord *(fig. 38)*. Le tumulus est très visible, mais le monument est complètement disloqué. On en voit cinq grandes pierres éparpillées sur les flancs et le sommet du tumulus; celle qu'on peut prendre soit pour la « cabecera », soit pour la dalle de la chambre, a 2m52 de large, 34 centimètres d'épaisseur; sa dimension transversale visible — car elle s'enfonce dans le sol — est de 77 centimètres.

Le *9e dolmen* est à 33 pas à l'est du huitième; on peut y constater l'existence d'une motte. L'orientation est régulièrement au nord-est *(fig. 37)*. La pierre du chevet mesure 1m50 sur 36 centimètres d'épaisseur; six blocs délimitent le côté occidental du couloir; le côté oriental est indiqué par cinq autres, avec interruption depuis le milieu de sa longueur jusqu'à la « cabecera ». Une table a glissé latéralement à l'est; elle mesure 1 mètre sur 1m30. La longueur du monument est d'environ 5 à 6 mètres.

10e dolmen. — En passant le petit ruisseau qui traverse le plateau, et en se dirigeant à l'ouest, à une distance de 105 pas environ du dolmen n° 8, existe un tumulus de galets, avec, au centre, une table de 1m72 sur 1m15 et des blocs peu visibles indiquant une galerie enterrée, orientée comme les autres *(fig. 34)*.

Peut-être y a-t-il lieu d'indiquer comme 11e monument un groupe de grandes pierres juxtaposées à plat, situées bien plus à l'ouest, en bordure du thalweg et de la terrasse, au bord du sentier qui longe la clôture de fil de fer de la propriété voisine.

A l'intérieur de celle-ci, dans la bordure boisée d'« *acebuches* », nous n'avons pu trouver de monument certain, quoique plusieurs grandes dalles, en partie éparses, en partie englobées dans des constructions ruinées très postérieures, indiquent que

les dolmens continuaient de ce côté; mais le voisinage d'un groupe de maisons anciennes leur aura été fatal.

Il est à remarquer que les blocs des dolmens ont dû être transportés à quelque distance de leur gîte naturel, car aucune grosse pierre n'existe en dehors de ce monument jusqu'au voisinage des *cerros* gréseux.

La découverte de fragments de silex taillés et de céramique aux alentours des dolmens est assez fréquente.

Ainsi deux groupes importants de sépultures dolméniques avoisinent les deux groupes principaux de roches peintes des sierras de Zanona et de Momia.

Les peintres de ces cavernes et les constructeurs de dolmens ne formaient donc probablement qu'un même peuple.

H. BREUIL,
Professeur à l'Institut de Paléontologie humaine.

Colonel WILLOUGHBY VERNER.

INVENTAIRE DE LA COLLECTION TIRAN

Les documents dont nous publions ci-après l'inventaire ont été pendant de longues années déposés aux archives du ministère des Affaires étrangères. Le chef de ce département ministériel, constatant qu'ils n'avaient ni par leur origine ni par leur nature aucun caractère diplomatique, proposa le 21 mars 1914 à son collègue de l'Instruction publique de les lui remettre pour les Archives Nationales, et celui-ci ayant accepté, le transfert eut lieu le 7 avril de la même année.

Il s'agit d'une collection acquise à Valence en 1842 par M. Melchior Tiran qui avait été chargé d'une mission en Espagne par les ministres de l'Instruction publique, de la Guerre et des Affaires étrangères. Officier de la garde royale avant 1830, ce personnage s'était adonné depuis aux études historiques et on lui avait confié le soin de copier ou d'extraire dans les différents dépôts de la péninsule ibérique les textes espagnols et arabes relatifs à l'histoire de l'Algérie [1]. Au cours de ses recherches, Tiran connut l'existence d'un lot important de documents se rapportant à la politique, à la guerre, aux finances, au commerce, à la littérature et surtout aux affaires religieuses de l'Espagne, rassemblés au XVIIIe siècle par D. Felipe Beltran, évêque de Salamanque et grand Inquisiteur; il décida les héritiers du prélat à les lui céder, et la collection, expédiée à Paris, fut déposée aux archives des Affaires étrangères. Elle ne paraît pas avoir éveillé beaucoup de curiosité, car ce fut seulement en ces dernières années qu'on songea à la classer. M. Théodoric Legrand fut chargé de ce travail et rédigea un inventaire sommaire. Une fois transportés au palais

1. M. Gilbert Jacqueton a donné de très intéressants détails sur la mission de Tiran en Espagne dans son ouvrage *Les Archives espagnoles du gouvernement général de l'Algérie, histoire du fonds et inventaire* (Alger et Paris, 1894, in-8°).

Soubise, les papiers Tiran ont été placés dans la série A B XIX, où ils occupent les numéros 558 à 597. La Direction des Archives a jugé qu'il était utile, tout en conservant dans ses grandes lignes le cadre de classement adopté par M. Legrand, de donner une idée plus détaillée et plus précise des pièces qui composent cette collection.

Georges DAUMET.

AB XIX 558 Administration municipale et provinciale.

« Real cédula en que se declaran algunas dudas tocantes a la eleccion y subrogacion de diputados y personero del comun... », imprimé (15 nov. 1767).

« Real provision para que... no se arriendan los oficios publicos de regidor », impr. (28 avril 1768).

« Real provision... para que... los diputados del comun duren por dos años... », impr. 2 exempl. (31 janvier 1769).

Mémoires et documents concernant les localités suivantes :

Alcalá la Real, province de Jaen, impr. (s. d.).

Bilbao (1746).

Cadiz (1727).

Castelseras, faubourg d'Alcañiz, prov. de Teruel (s. d.).

Castro Urdiales, prov. de Santander (1738).

Cienpozuelos, prov. de Madrid (s. d.).

Cordoue, impr. 4 exempl. (18 août 1771).

Grenade : troubles du 8 octobre 1748 (1749).

Irun (s. d.).

Madrid. « Privilegio de las calidades que han de tener los que huvieren de ser regidores de Madrid » (24 déc. 1638) ; — Règlement pour l'entrée et le transit des marchandises dans cette ville (s. d.) ; — abolition de l'office de « corregidor » de Madrid et création d'un poste de « governador politico y militar » (22 sept. 1746) ; — rétablissement de l'office de « corregidor » (14 oct. 1747) ; — « Consulta » relative à l'approvisionnement de Madrid en pain (1750) ; — « Representacion hecha por la Sala sobre el abasto de pan diario en Madrid (1753); — poids royal (27 mars 1756) ; — « Real cédula... por la qual se divide la poblacion de Madrid en ocho quarteles... » ; — « Bando » défendant les loteries d'objets précieux, effets et comestibles (11 mars 1773) ; — « Reglas que practican los alguaciles de corte y escrivanos, oficiales de la Sala, con asistencia de los porteros que sirven a los Sres alcaldes, assi mayor como todos los demas... », impr. (s. d.).

Oviedo (s. d.).

Pampelune (1767).

Tolède, impr. (1618 et 1620).

Tudela (1736).

« Gobierno politico y economico en lo general y particular de la provincia » (s. d.).

« Consultas », ordonnances et règlements relatifs aux intendants (1718-1779).

Documents relatifs aux fonctions des « corregidores » (1693-1748).

« Real cédula... para la repoblacion de la provincia de Ciudad Rodrigo », impr. 2 ex. (28 nov. 1769).

Pétitions provenant du royaume de Navarre, de la seigneurie de Biscaye et du Guipuzcoa (1711-1757).

Lettre et mémoire de l'« alcalde mayor » de Logroño (1753).

Dispense royale pour l' « alcalde mayor » de Jaca et celui de Valence (11 mars 1728).

558 bis **Noblesse, preuves de pureté de sang, généalogie.**

Lettre de Philippe V à D. Fernando de Valdes, gouverneur du Conseil, ordonnant qu'on observe la « prematica » du 11 février 1723 relative à la manière de prouver la noblesse et la pureté de sang (22 mars 1738).

Mémoires sur les preuves de pureté de sang.

Mémoire du duc de Sesa et Baena, comte de Cabra, pour revendiquer la Grandesse de 1re classe (s. d.).

Acte d'Henri IV, roi de Castille, conférant la qualité d' « hidalgo » à Alfonso, Juan et Diego Ramirez (18 mars 1467).

Mémoires pour réclamer la qualité d' « hidalgo » ou des titres, émanés de diverses personnes, entre autres de Diego Ladron de Guevara, évêque de Panama, puis de Quito, vice-roi du Pérou (XVIIIe siècle).

États de services de divers personnages militaires et civils (XVIIIe siècle).

Arbres généalogiques des maisons de Bourbon et d'Autriche, ouvrage dédié à Da Maria-Luisa-Antonia, infante d'Espagne, femme de l'archiduc Léopold, prince héréditaire de Toscane (1765).

Arbre généalogique de la maison Farnese (1757).

Fragment d'un mémoire historique intitulé : *Origen de la casa de Austria* (s. d.).

Mémoires sur la préséance des nobles castillans et catalans, 2 ex. du mémoire des Castillans (XVIIIe siècle).

Mémoire historique sur l'origine des duchés en Castille (1628).

Mémoire sur le titre et l'office de maréchal en Espagne, impr. (s. d.).

559 Copies de documents anciens, donations aux églises, privilèges, « fueros », actes royaux.

Donations des rois Fruela, Ramiro et Ordoño à l'église d'Oviedo (912, 926, 1036 ?); — du roi Sanche au monastère de San Pedro de Arlanza, province de Burgos, avec la confirmation d'Alphonse X (1069 et 1255).

Donations du comte D. Pedro Assuris et de sa femme Eylo au monastère de San Isidro de Dueñas (1112 et 1117); — de Dª Mayor Perez, fille dudit comte, au même monastère, à un chapitre de chanoines réguliers et à un couvent de Prémontrés (1124, 1146, 1148); — de la comtesse Eylo et de son mari D. Ramiro à l'abbaye de Santa Maria de Retuerta (1151); — de la comtesse Ermesinde à l'église de Burgos (1164); — du comte D. Pedro au monastère de Alcallex (1175-1183); — de la comtesse Ermesinde et d'autres personnes à l'ordre de Calatrava, à l'abbaye de Buenafuente et à celle de Huerta (1223-1255).

Donations et privilèges.

Église de Ségovie (1123-1307).
Église de Burgos, couvent de Santa Maria la Real de cette ville et Hôpital du Roi (1255-1326).
Tolède : monastère de San Clemente (1254-1353).
Église de Salamanque (1255-1311).
Église d'Avila (1256-1302).
Chapitre de Covarrubias, province de Burgos (1260).
Monastère de Valverde (1286).
Église et chapitre de Castrojeriz (1299-1352).
Monastère de Santa-Maria de Benavides (1371).
Monastère de San Millan de la Cogolla, prov. de Logroño (1304-1344).

Privilèges et « fueros » accordés ou confirmés à différentes villes.

Azotan, province de Tolède (1274).
Badajoz (1287).
Burgos (1334).
Cáceres (1290-1301).
Carrion, province de Palencia (1302).
Cordoue (1231).
Escalona (1317).
Lences, province de Burgos (1289 et 1299).

Pampelune (1519).
Pancorbo, province de Burgos (1339).
Plasencia, charte de fondation (1189).
San Esteban de Gormaz, province de Soria (1257).
Sepúlveda, province de Ségovie (1279).
Talavera de la Reina, province de Tolède (1308).
Tolède (1254-1379).
Toro (1283).
Treviño, province de Burgos (1289).
Trujillo, province de Cáceres (1256).
Notes fragmentaires sur le « fuero » de Castille (s. d.).
« Fuero particular de Leon » (1020).
« Fragmentos de fueros e historias antiguas sacados de los manuscritos de la libreria del marques de Agropoli » : fragments de chroniques, analyses et copies de documents relatifs à la Navarre et à l'Aragon, provenant en partie du monastère de San Juan de la Peña (IXe et Xe siècles).

559 bis

Mémoire au roi sur l'origine de la seigneurie de Biscaye et ses « fueros » (XVIIIe siècle).

Ordonnances de Charles II et de Philippe V confirmant les coutumes du Val de Baztan (1696 et 1733).

« Quaderno de las leyes y agravios reparados a suplicacion de los tres estados del reyno de Navarra », impr. (1743-1744).

Mémoire du licencié Antonio de Leon « sobre la importancia, forma y disposicion de la recopilacion de las leyes de las Indias occidentales », impr. (s. d.).

« Cortes. »

Ordonnance de Sanche IV rendue après les « Cortes » de Palencia (1286).

« Cortes » de Valladolid : pétitions et réponses (1293).

« Cortes » de Valladolid : pétitions et réponses (1307).

« Cortes celebradas en los reynos de D. Sancho IV et de D. Fernando IV », impr. en 1775 (1293, 1299, 1305, 1307).

Actes d'Alphonse XI relatifs à la tenue des « Cortes » à Valladolid et à Madrid (1325-1329).

« Cortes » de Valladolid : pétitions et réponses, incomplet (1325).

Ordonnance rendue par Alphonse XI dans les « Cortes » d'Alcalá de Henares, incomplet (1348).

« Cortes » de Toro : pétitions et réponses; ordonnance rendue par Henri II à la suite de ces « Cortes » (1370).

Extraits d'ordonnances rendues par Henri II aux « Cortes » de Burgos et par Jean Ier à d'autres « Cortes » tenues dans la même ville (1369 et 1379).

Ordonnance rendue par Jean Ier aux « Cortes » de Ségovie (1390).

Fragment sur ce qui s'est passé aux « Cortes » de Madrid (1393).

Pétition adressée à Charles II par les députés du royaume d'Aragon demandant la réunion des « Cortes » (s. d.).

Ordonnances de Jean Ier (1379-1386).

Copies et analyses de lois et d'ordonnances (1325-1404).

Délimitation par Alphonse X des territoires de Tolède et de Talavera de la Reina (1262); — délimitation par le même roi des territoires de Tolède et de Cordoue (1264).

Sentences rendues par Alphonse XI dans un différend élevé entre la cité de Tolède et un certain Diego Garcia au sujet de la Puebla de Alcocer, prov. de Badajoz (1332 et 1342).

« Repartimiento » de Séville (1242).

Donations royales à des particuliers; — analyses de testaments (1148-1512).

Copies de testaments.

D. Pedro, comte de Molina (1171 et 1187).

Aimeri, vicomte de Narbonne (1202).

Diego de Peralta, habitant de Ségovie (1545).

D. Alfonso Fernandez de Vargas, señor de Burguillo (1390).

D. Martin Fernandez de Toledo (1354).

D. Alonso de Castilla, évêque de Calahorra (1541).

D. Benito Arias Montano (1598).

D. Alfonso de las Casas (1421).

Analyses des testaments de D. Pedro Suarez de Toledo et de différents membres de la famille de Guzman (XIVe et XVe siècles).

Henri II, roi de Castille (1379).

Résumé des legs faits par Da Beatriz de Silveira (1660).

D. Iñigo de la Cruz Manrique de Lara, comte de Aguilar, impr. (1731).

D. Pedro de Castilla, « alcalde decano de casa y corte » (1750).

D. Ignacio Ortiz de Moncada, curé de la paroisse Saint-Sébastien de Madrid (1696).

Da Maria Barbara de Portugal, femme de Ferdinand VI (1756).

D. Alfonso Pablo Avellaneda, chevalier de Saint-Jacques (1753).

Da Isabel Maria de la Cruz Ahedo (1747).

D. Joseph Antonio San Roman Martin de Barrio, chevalier de Saint-Jacques (1757).

560 Justice.

Règlements judiciaires édictés par Ferdinand IV aux « Cortes » de Valladolid (1299); — Confirmation par Jean II de règlements judiciaires édictés par Alphonse XI et Jean Ier (1427).

Ordonnances royales relatives à l'administration de la justice et à la législation (1588-1779).

Liste alphabétique des ordonnances et statuts généraux relatifs aux tribunaux de la cité et du royaume de Valence, en dialecte valencien (s. d.).

« Breve noticia de los quatro juhicios privilegiados de Aragon... » (s. d.).

« Relacion de las ordenes generales que los reyes D. Phelipe 2° y 3°... dieron... y el Rey nuestro Señor... ha dado tocantes a los consultas de plazas y corregimientos que se hacen por la Camara... » (1622).

Projet de réforme de l'administration judiciaire, présenté à Philippe V (1715).

Instructions relatives au choix des magistrats (1715-1759).

« Relacion de los alguaciles, escribanos y porteros, incluso el alguazil mayor que S. M. a tenido por vien de mandar sirban los dos juzgados de corte y villa de Madrid... » (1726).

« Reflexiones que se deducen del real decreto de 3 de octubre de 1748 en que se declara las causas que deven quedar al conocimiento de la Camara y las que deven remitirse a las chancillerias y audiencias del reyno o a los tribunales ecclesiasticos. »

Décret de Charles III supprimant dans certains cas les privilèges de juridiction, impr. (1776).

« Real provision... creando un promotor de concursos, obras pias y otros juicios universales en Madrid », impr. (1769).

« Memoria de los pleitos y expedientes que paran en poder de... relator de la Camara de Castilla... » (1747).

« Memoria de los pleitos que se han determinado en la Camara por decretos... » (1747).

« Real cédula... reduciendo el arancel de los derechos procesales a reales de vellon en toda la corona de Aragon y para que en todo el reyno se actúe y enseñe en lengua castellana... », impr. (1768).

Lettre de D. Alonso Muñiz à l'évêque de Barcelone au sujet des jours fériés des tribunaux (1749).

Ordonnances et rapports relatifs au salaire des magistrats (1717-1763).

« Real cédula... por la que se prescribe el método... con que... se han de distribuir... las seis plazas de que se compone el nuevo tribunal de la Rota », impr. 2 ex. (1779).

« Noticias particulares de algunos de los tribunales de la Corte... » (s. d.).

560 bis Chancellerie.

« Ordenamiento que fiso el rey Enrrique [II] en Toro... de la tasa de las cartas de su chancilleria » (1369); — « Cortes » de Burgos, pétitions et réponses (1367); — « Ordenamiento que fiso el rey Enrrique... de como hordeno la justicia de su casa e almotaceno las cosas a como valiesen... » (1369).

Formulaires de la secrétairerie royale (xviie siècle).

« Formulario de consultas y de todo genero de autos, decretos y sentenzias del concejo » (s. d.).

« Noticia de la practica que hay en la Secretaria de la Camara y estado de Castilla para la execucion de todos los despachos de gracia que se expiden por ella » (xviiie siècle).

Mémoires relatifs aux privilèges des secrétaires du roi (xviiie siècle).

Conseils : Décrets relatifs à certaines attributions du président ou gouverneur du conseil de Castille (1730) ; — Nomination de l'évêque d'Oviedo, D. Gaspar Vasquez Tablada, au poste de gouverneur de ce conseil (1746); — Nomination du duc de Huescar à la place de conseiller et doyen du Conseil d'État (1754) ; — « Escribanos de la Camara del consejo. » — « Fiscales de la Camara del consejo. » — Mémoire sur une question de préséance des ministres des divers conseils (xviiie s.); — « Consultas » et avis donnés au roi par le conseil de Castille et différents personnages (xviie et xviiie siècles) ; — Ordonnance réglant l'organisation du conseil d'Italie (1701); — Documents relatifs au secrétariat de la Nouvelle-Espagne et à celui du Pérou (xviiie siècle); — Confirmation des privilèges des « Receptores de el número de esta corte, reales consejos, juntas y tribunales » (1725); — Ordonnances et instructions relatives aux notaires et greffiers (1734-1763) ; — Statuts et mémoires relatifs au collège des avocats de Madrid (xviiie siècle); — « Alcaldes » et « alguaciles de la casa y corte ». — « Consulta del consejo... de Castilla... sobre el exercicio y distincion de las escribanias de Camara del consejo y las secretarias de gracia y justicia de la Camara de Castilla » (xviiie siècle).

561 Chancellerie de Valladolid.

« Consulta » et décision royale au sujet de la place que doit occuper le gouverneur de cette chancellerie lorsqu'il réside à la cour (1643); — Mémoire sur l'organisation de cette chancellerie (1715); — Notices sur les « ministros » de la dite chancellerie et mémoires de magistrats qui en font partie. — Tarif des droits perçus (1719); — « Real cédula de Su Magestad... por la que se sirve mandar que las Salas de hijos dalgo de las dos chancillerias se erijan en criminales... »; — « alcaldes

de hijosdalgo » de cette chancellerie (1771); — Affaire où sont impliqués plusieurs « alcaldes del crimen » de cette chancellerie (1717-1718).

Conflits de juridiction. — « Consulta » du conseil de Castille au sujet d'un conflit entre l'Inquisition et la « Sala del crimen » de Valladolid (1641); — « El fiscal del consejo en favor de la regalia y tribunales reales del reyno de Navarra », impr. (1694).

Ordre du roi au sujet de la remise des coupables d'un tribunal à l'autre (1735).

Droit d'asile : conflit entre l'évêque de Pampelune et le vice-roi de Navarre (1745); — Mémoire au sujet de l'impossibilité pour la justice de pénétrer dans les hôpitaux afin d'interroger les blessés (1751). — « Reglas que han de tener los juezes en las causas de immunidad de los templos sagrados... ; » — Mémoire adressé par la « Sala » au sujet d'un conflit de juridiction avec le « consejo » (xviiie siècle).

Pièces relatives a des affaires criminelles, notamment : Procédure contre D. Fernando de Valenzuela, marquis de Valsierra, audition de témoins, son testament, son mémoire au roi, sa lettre au vice-roi de la Nouvelle-Espagne ; — fragment d'un rapport au roi au sujet d'une réclamation de sa veuve, D^a Maria de Uzedo (1677-1684).

Acte d'accusation contre le duc d'Alburquerque, ex-vice-roi de la Nouvelle-Espagne (1678); — Procès-verbaux d'audition de témoins dans l'affaire où sont impliqués D. Alonso de Guzman et D. Domingo Lopez de Calo (1691); — Attaque de brigands en Navarre. — Rapt de Dª Baltasara de Proaño (1719 et 1720); — Affaire de D. Pedro Jimenez Zevadera (1738); — Enquête faite au sujet de l'enlèvement du palais du duc de l'Infantado, à Madrid, d'une collection de cartes géographiques et de vaisselle plate, à l'époque de l'occupation française de 1808 (1816).

562 Pièces relatives à des procès en matière civile.

Mémoires imprimés et manuscrits, lettres, conclusions du « fiscal », documents justificatifs, etc... (1606-1723).

562 bis.

Idem (1730-1778).

563

Idem (1780-1781).

Exposé des titres de plusieurs magistrats ; — mémoires justificatifs et requêtes à l'occasion de poursuites, ou de procès, émanant notamment du marquis d'Aytona, ancien vice-roi de Catalogne, de D. Juan Antonio Salazar Ladron de Guevara, de D. Iñigo Ibañez de Santa Cruz, de D. Juan Manuel de Zuñiga, duc de Bejar, etc. (xviie et xviiie siècles).

564 Inquisition.

Bref adressé par Benoît XIV à l'évêque de Téruel, inquisiteur général, D. Francisco Perez de Prado, au sujet des ouvrages du cardinal Norris, et réponse de l'inquisiteur (1748). — Condamnation de livres par les papes Benoît XIV et Clément XIII (1749-1758). — Édits des inquisiteurs portant prohibition en tout ou en partie d'ouvrages espagnols et étrangers, pour la plupart français (1733-1766).

Idem (1767-1777).

Idem (1779-1801).

Approbation par les Pères du couvent de Saint-Thomas de Madrid d'une traduction de l'ouvrage écrit par Bossuet pour défendre la déclaration de 1682 (1770).

Liste alphabétique par noms d'auteurs de livres prohibés (XVIIIe s.).

Mémoire du licencié Francisco Murcia de la Llana, « corrector general de libros », sur l'abus qui consiste à supprimer les livres au lieu de les expurger, impr. (S. D.); — mémoire sur les limites de la juridiction du Saint-Office, impr. (S. D.); — extraits des actes royaux relatifs à l'Inquisition et publiés depuis 1760 jusqu'à 1777; — « Ynstituciones de la Santa Inquisicion » (1498); — « Compilacion de las instrucciones del oficio de la Santa Inquisicion hechas par... Tomas de Torquemada... e por los otros... señores inquisidores generales... », impr. (1667); — fragment d'un volume intitulé « instruccion que han de gardar los comisarios del Santo Oficio... », impr. (S. D.); — « Orden que comunmente se guarda en el Santo Oficio... recopilado por Pablo Garcia, impr. (1736); — « Consulta » sur des questions soulevées par l'inquisiteur général au sujet de l'expurgation et de la prohibition des livres (1768).

« Testimonio de los papeles que por orden del consejo y por manos del verdugo se quemaron en Madrid el dia 5 de abril 1759. »

Quelques édits des inquisiteurs (1709, 1710, 1713, 1717, 1747, 1776).

Sentence rendue par les inquisiteurs de Tolède contre un religieux bénédictin du couvent de San Placido de Madrid (1738).

Pièces relatives à des conflits de juridiction entre les tribunaux de l'Inquisition et les tribunaux royaux (1619-1763).

Avis du Conseil royal rendu sur une demande de l'inquisiteur général au sujet de la manière de procéder pour expurger et prohiber les livres (1768).

« Dissertatio apologetica an pater Everardus Nidhardus S. J. possit valide ac licite privari dignitate inquisitoris generalis » (S. D.).

« Raggioni della fidelissima città di Napoli negli affari della Santa Inquisitione » (1661).

Traduction d'un mémoire des évêques de Sicile au roi de Naples

Ferdinand IV en faveur du maintien de l'Inquisition. — Pétition adressée au même souverain par les employés des tribunaux de l'Inquisition en Sicile (1780).

« Relacion del auto celebrado... en el convento de S. Francisco de... Cadíz (1783).

« Inventario de los papeles que ha dexado el Exc^{mo} Sor Inquisidor general, pertenecientes a varios encargos y comisiones de S. Mag^{d} »; — lettre à D. Felipe Beltran, inquisiteur général, lui annonçant la saisie à la douane de Vitoria de l'histoire d'Amérique de Robertson (1773); — notes sur les inquisiteurs généraux de 1481-1745.

(A suivre.)

CHRONIQUE IBÉRO-ROMAINE[1]

II. — 1916.

Préhistoire. — L'ouvrage de M. Hugo Obermaier, *L'Homme fossile*[2], est un excellent résumé des principaux résultats acquis dans la Péninsule par l'archéologie préhistorique. En plus de ces données, on y trouvera d'utiles précisions sur la chronologie des phases paléolithiques, la faune, la flore, la géologie et la glaciation de l'Espagne, renseignements qu'il est parfois difficile de se procurer à l'archéologue de métier.

Dans la même collection, M. E. Hernandez-Pacheco a fait publier un mémento des termes techniques paléolithiques, donnant la traduction espagnole du vocabulaire spécial français et allemand[3].

Il n'y a pas eu cette année de publications importantes se rapportant à l'étude de la phase paléolithique espagnole. Dans ce genre d'études on ne peut que citer la notice consacrée par M. E. Hernandez-Pacheco aux peintures rupestres et aux dolmens de la région d'*Albuquerque*[4].

Ces découvertes ont été opérées dans les pays de quartzites siluriens qui s'étendent depuis la *sierra de Alcudia* jusqu'en Portugal et se groupent sur trois points principaux : 1° environs de *Cabeza de Buey* et sierras au sud de *la Serena*; 2° *sierra de San Servan* et son prolongement oriental ; 3° *sierra de San Pedro*. Les monuments (dolmens) et les peintures (stylisations anthropomorphiques et zoomorphiques) appartiennent à la fin du néolithique.

En Catalogne, l'Institut d'Estudis Catalans a subventionné des fouilles aux dolmens de la *serra de l'Arca*, où l'on a recueilli des objets néolithiques[5].

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XVIII, p. 175.

2. H. Obermaier, *El Hombre fósil*. Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas. Memoria n° 9. Madrid, 1916, 1 vol. in-4°, p. 151-263.

3. *Nomenclatura de voces técnicas y de instrumentos típicos del paleolítico*. Preambulo de E. Hernandez-Pacheco. Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas. Memoria n° 10. Madrid, 1916, in-4°.

4. *Pinturas prehistóricas y dolmenes de la región de Albuquerque*, por E. Hernandez-Pacheco, segun datos y dibujos de Aurelio Cabrera. Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas. Nota n° 8. Madrid, 1916, in-8°.

5. P. B[osch] G[impera], *Els dolmens de la serra de l'Arca* (*Ayguafreda*), dans l'*Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans : MCMXIII-MCMXIV*, p. 804-806.

C'est principalement dans les nécropoles contemporaines de la fin du néolithique et des premiers âges des métaux que semble s'être porté l'effort des chercheurs. En Catalogne, l'exploration des sépultures de *San Genis de Vilasar*, de *Santa Maria de Mirales* et de *Guissona* a permis d'étudier les transformations apportées dans les rites funéraires et le mobilier archéologique au cours de ces périodes[1]. Dans les premières, qui correspondent à l'une des phases de la civilisation néolithique espagnole, les cadavres sont déposés dans une fosse recouverte par une ou plusieurs dalles. A droite et près de la tête du squelette, on a recueilli une hachette trapézoïdale; près de la ceinture, un couteau de silex; autour du cou, les restes d'un collier, composé de vingt-quatre grains de malachite perforés, et près de la main droite un bracelet de perles ovoïdes. A la hauteur de la ceinture, était placé un petit vase, travaillé à main, de forme ovale, muni de deux anses fixées au milieu de la panse. A *Santa Maria de Mirales*, le squelette était couché dans une sépulture de pierre, formant une cavité ovale, recouverte par une dalle surmontée de deux autres plus petites. Autour du cadavre étaient déposés une grande hache de fibrolite, deux autres plus petites, trois couteaux de silex et un collier de malachite. Ces découvertes ont la plus grande analogie avec celles faites à *Almeria*, découvertes que l'on peut classer dans le temps à l'époque précédant immédiatement pour l'Espagne la civilisation de *los Millares*, contemporaine des derniers temps du néolithique et des débuts du cuivre. Cette sépulture, ainsi que celle de *Villasar de Mar*, représente en Catalogne la fin du néolithique et se trouve ainsi contemporaine des stations œnéolithiques de la Péninsule. La tombe de *Guissona* nous ramène aux premiers temps du bronze. Le cadavre, déposé dans une fente du rocher, était accompagné de vases du même type que ceux de *El Argar* (Almeria).

Sous le titre de *Estudios acerca de los principios de la Edad de los metales en España*, M. P. Bosch Gimpera[2] a traduit deux mémoires de M. H. Schmidt se rapportant à la protohistoire de l'Espagne[3]. Le premier est consacré à l'étude de la période de civilisation espagnole caractérisée par l'emploi de la hallebarde de cuivre ou de bronze et la présence de vases campaniformes dans les sépultures et les stations (*El Argar*, *los Millares*, *Palmella*), civilisation antérieure à la première période sicule et à celle de *Remedello*, mais contemporaine de celle de *Anghelu Ruju* (Sardaigne). Il semble que le premier type de la halle-

1. P. B[osch] G[impera], *ibid.*, p. 806-814.
2. Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas. Memoria n° 8. Madrid, 1916, in-4°.
3. *Die Dolchstale in Spanien*, dans les *Opuscula archaeologica Oscari Montelio septuagenario dicata d. IX m. sept. MCMXIII*. Stockholm, 1913, p. 70-78; — du même, *Zur Vorgeschichte Spaniens*, dans les *Zeitschrift für Ethnologie*, 1913, p. 238-253.

barde ait été en silex et ce prototype serait venu jusqu'en Europe centrale par l'intermédiaire de l'Italie du Nord. Le second mémoire traite plus particulièrement des vases campaniformes à incrustations de boutons de cuivre *(Ciempozuelos)* qui accompagnent généralement les premiers objets de métal dans les stations espagnoles vers le milieu du IIIe millénaire avant notre ère.

Les Orientaux, les Grecs et les Ibères. — Délaissant pour une fois les hypothèses aventurées dont il a trop souvent émaillé ses monographies sur la domination carthaginoise dans la région de Cadix, M. Pelayo Quintero expose sobrement, dans les *Memorias* de la *Junta superior de excavaciones*, le résultat de ses derniers travaux à la nécropole punique de *Punta de la Vacca*[1]. Deux groupes distincts de sépultures ont été explorés. Le premier, situé à deux mètres de profondeur, se composait de six logettes séparées les unes des autres par un petit mur. Chacune d'elles renfermait un squelette. On y a recueilli, parmi d'innombrables tessons de poterie grossière, une amphore grecque à figures rouges et un petit anneau d'or décoré d'un chaton de pierre verte, taillée en forme de scarabée. Le deuxième groupe découvert à trois mètres plus bas ne comprenait que deux logettes. Auprès du squelette, qui reposait sur une couche de sable fin, étaient disposés un collier de vingt-quatre perles d'or, alternant avec vingt-quatre grains d'agate, trois coulants d'or, ornés d'une rosette remplie de matière colorante, deux pendants d'oreilles faits d'une pépite d'or taillée et une fibule de même métal. Le mobilier de ces deux dernières tombes est particulièrement intéressant. Le style de ces objets diffère entièrement de celui des bijoux recueillis dans les tombes supérieures et rappelle celui des joyaux de la vieille civilisation tartessienne.

Deux autres articles[2], mais qui n'apportent aucune donnée nouvelle à nos connaissances en la matière, résument les découvertes puniques faites aux Baléares, principalement dans la petite île d'Ibiza.

Les travaux de déblaiement poursuivis par l'*Institut d'Estudis catalans*, au cours de la campagne de 1914 aux ruines d'Ampurias[3], ont eu pour principal résultat de préciser la topographie générale des différentes cités. La muraille d'enceinte a été vue depuis la porte de la ville grecque jusqu'au mur qui la réunit à la ville romaine. A l'angle sud-ouest de l'enceinte s'élevaient des constructions d'époque hellénistique. Sur cet emplacement, près des ruines d'un grand temple, on a dégagé une place de forme irrégulière, à laquelle don-

1. Pelayo Quintero, *Excavaciones en Punta de la Vacca* (*Cadiz*); Madrid, 1916, in-8°. — du même, *La necrópolis de Cádiz*, dans l'*Anuari*, 1913-1914, p. 850-856.

2. *Anuari*, 1913 et 1914, p. 840 et suiv.; *Arte Español*, t. V, 1916, p. 340 et suiv.

3. J. P[uig] y C[adafalch], *Excavaciones d'Empuries* dans l'*Anuari*, 1913-1914, p. 838-839 avec un plan.

nait accès une porte percée dans l'ancienne muraille et les escaliers conduisant à l'acropole. A peu près au centre de la ville, s'ouvrait la *via decumana*, donnant accès au *forum* romain et se prolongeant vers le port. Le *forum* d'Ampurias était de forme rectangulaire et occupait l'emplacement d'anciens édifices démolis lors de sa construction. Sur le côté ouest de cette place s'ouvrait une rue montant vers la ville grecque; une autre voie partait de l'angle nord-ouest dans la direction d'une petite place où l'on découvrit quelques-unes des tombes d'un cimetière chrétien. Au même point aboutissait une rue dont le tracé était parallèle à celui de la *via decumana*.

La céramique recueillie dans les ruines de la ville a été étudiée par MM. Cazurro et Gandia [1]. La poterie ibérique d'Ampurias fait l'objet d'une courte notice de M. P. Bosch Gimpera [2]. Celle-ci apparaît dans les deux couches les plus profondes. La première (v[e] et iv[e] siècles) a fourni les spécimens les plus intéressants, caractérisés par une riche décoration animale et végétale. Les vases des iii[e] et ii[e] siècles (2[e] couche) montrent des ornements géométriques où dominent les cercles concentriques et les lignes ondulées. Les uns et les autres appartiennent au groupe du Sud-Est qui s'étend sur la côte orientale de l'Espagne et dans le Midi de la France.

Les relations d'Ampurias et des colonies gréco-ibériques de l'Espagne avec la Provence sont attestées par la découverte de vases ibériques mêlés à des poteries grecques, à la nécropole d'Ensérine, près de Béziers [3].

Très intéressants et remplis de promesses pour l'avenir sont les premiers résultats de l'exploration scientifique entreprise, sous les auspices de l'Institut d'*Estudis Catalans* aux établissements ibériques de la frontière des anciennes provinces de Catalogne et d'Aragon *(Caceres, Calaceit et Maçalio)*. La région étudiée est comprise entre les rios Algas et Matarranya. Elle est parsemée de stations et de cimetières appartenant aux premiers âges du métal, et dont l'occupation se poursuit parfois jusqu'à la conquête romaine [4].

Les nécropoles sont particulièrement nombreuses dans les arrondissements de *Calaceit* et de *Maçalio*. La plupart sont à incinération, quelques-unes à inhumation. Presque toutes ont été violées. Ce sont des caisses de pierre rectangulaires, faites de plaques de roche, de quinze à vingt centimètres d'épaisseur. Le fond est généralement constitué par la roche en place. Une pierre plate leur sert de couvercle.

1. M. Cazurro i E. Gandia, *Les estratificaciones de la cerámica de Ampurias y su época*, dans l'*Anuari*, 1913-1914, p. 657-686.

2. *Anuari*, 1913-1914, p. 840-841.

3. E. Pottier, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1916, séance du 15 septembre.

4. P. Bosch Gimpera, *Campanya arqueológica de l'Institut d'Estudis Catalans al limit de Catalunya i Aragó*, dans l'*Anuari*, 1913-1914, p. 819-838.

Aux abords existe toujours un tumulus. A la nécropole de la *Font de Oro* (Calaceit), un tumulus renfermait deux cistes. Ces nécropoles, qui se rencontrent sur tout le territoire exploré, occupent de petites plates-formes rocheuses *(Font de Oro, la Clota)*, le versant d'un ravin *(barranco de San Cristofol, de Maçalio)*; parfois elles sont isolés au milieu des champs *(Els Castellans)*. La céramique recueillie dans ces tombes présente une forme conique tronquée et semble étroitement apparentée à celle de la station de *El Argar* (débuts de l'âge du bronze).

Les stations ibériques proprement dites sont fort nombreuses. La plupart occupent le sommet des hauteurs en de véritables positions stratégiques *(San Antoni, Els Castellans, la Gessera)*; quelques-unes sont dispersées dans les vallées. Beaucoup de fragments de céramique grecque ont été recueillis dans les ruines : poterie à figures noires des v[e] et iv[e] siècles aux *Humbries*, poterie hellénistique à *San Antoni*. La céramique indigène est en général très simplement ornée; cependant, dans les stations des *Humbries* et de *San Antoni*, le décor rappelle celui des plus riches stations de la Péninsule. La découverte de ces fragments de céramique est très importante, car elle permet d'établir une chronologie relative de ces diverses stations. L'occupation territoriale du pays aurait commencé au v[e] siècle av. J.-C. et se serait poursuivie jusqu'à la fin du iii[e] siècle, pour ne reprendre qu'à la fin du premier. Il y aurait donc eu, d'après ces données, une interruption dans l'occupation de près de deux siècles. Faut-il l'attribuer aux guerres qui agitèrent la Péninsule pendant toute cette période ou plus simplement à l'exploration encore très incomplète de la région? C'est aux fouilles prochaines de le décider.

Les caractères architectoniques des constructions sont plus ou moins semblables dans toutes les stations. Perchées au sommet d'une hauteur, elles sont entourées d'une forte muraille, faite de gros blocs irréguliers, affectant quelquefois la forme de constructions cyclopéennes *(Les Escudines, la Gessera, Tossal Redo, Els Castellans, serra Miljana)*, protégées par des tours *(San Antoni, Els Castellans)*. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de donner les grandes lignes de l'organisation de ces établissements, celui de *la Gessera* ayant été seul déblayé.

La muraille d'enceinte de *la Gessera* est en gros blocs d'appareil irrégulier; elle s'interrompt au nord où l'escarpement du rocher est à lui seul suffisant pour assurer la défense et au sud où existe un escalier naturel conduisant au village. Les maisons, de forme quadrangulaire, mais de plan irrégulier, reposent directement sur le roc et sont disposées de chaque côté d'une voie centrale. Les portes ne s'ouvrent pas toujours sur cette rue. Elles sont couvertes d'un toit plat, fait de terre retenue par des branchages. Quelques-unes sont intérieurement enduites de stuc.

En dehors de la poterie, le mobilier archéologique recueilli dans les maisons est assez pauvre. Les objets de métal sont rares dans les plus anciennes stations; ils abondent dans les plus récentes.

A *Valjunquera*, au *cerro de Virablanc*, l'*Institut d'Estudis Catalans* a déblayé une forteresse ibérique de l'âge du fer [1].

Le gouvernement espagnol a poursuivi l'exploration des ruines de Numance. M. Mélida [2] nous donne un résumé des dernières campagnes dans les *Memorias de la Junta superior de excavaciones y Antigüedades.* Trois rues délimitant un nombre égal d'îlots de maisons ont été dégagées dans la partie occidentale de la ville. Plus de dix citernes ou caves ont été découvertes, ainsi qu'un édifice précédé d'une sorte de péristyle ou de patio. Des recherches ont été dirigées sur le rebord oriental du *cerro* pour retrouver l'ancienne muraille, mais sans résultat. Il en a été de même sur les pentes de la colline et dans la plaine, vers le Sud-Est, dans la direction du petit village de *Garay* où l'on pensait que se cachait la nécropole de Numance. Par contre, on a recueilli sur cet emplacement les restes de mors de chevaux en fer mêlés à des ossements d'équidés et de bovidés et des ruines de constructions qui ont pu servir d'écuries et d'étables.

Parmi les objets ramassés dans les fouilles, c'est toujours la céramique numantine qui attire l'attention. De nombreux fragments sont décorés de représentations humaines montrant des guerriers, une épée droite attachée à la ceinture; des femmes, la tête surmontée de la haute tiare. Le corps est formé de deux triangles opposés par la pointe, le visage est blanc. Sur d'autres tessons on voit des chevaux stylisés d'une taille très supérieure aux guerriers, armés de fouets, qui les conduisent. Une grande œnochoé, qui a pu être reconstituée, était ornée de peinture noires et orangées où les têtes de chevaux et les oiseaux se mêlaient au décor géométrique.

Il n'est pour ainsi dire pas de ville ayant joué un rôle important dans l'histoire de l'Espagne qui ne possède des ruines ibériques. A *Tolède*, par exemple, au n° 10 de la calle de San Miguel, existent les ruines d'un hypogée taillé dans le roc; calles de la Libertad, del Comercio et de Belen, on a pu suivre la trace d'une muraille cyclopéenne dont l'une des sorties aurait été à la porte de Doce Cantos. Les environs immédiats de la cité présentent eux aussi des traces d'occupation antique : castrum au *Cerro de Bu;* sépultures taillées dans le roc au *Castillo de San Servando* [3].

1. *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. LXVIII, 1916, p. 439; — *Arte español*, t. V, 1916, p. 305.

2. J. Ramón Mélida, *Excavaciones en Numancia*. Madrid, 1916, in-8°.

3. M. Castaños y Montijano, *Nieblas de la primitiva historia de Toledo*, dans le *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXIX, 1916, p. 5-15.

J'ai eu l'occasion de signaler dans ma Chronique de l'an dernier la découverte d'un lot très important d'idoles de bronze recueillies sur l'emplacement du sanctuaire ibérique de *Castellar de Santisteban*, (Jaen). MM. Sanjuan Moreno et Diego Jimenez de Cisneros leur consacrent un important article dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*[1].

Le sanctuaire est situé à quelque distance au nord de la petite ville de *Castellar de Santisteban*, dans un groupe de cavernes naturelles, ouvertes à la base du rebord septentrional du plateau de calcaire miocène qui domine le pays, au lieu dit *Los Altos del Sotillo*. Comme le pays est très pauvre en eaux potables, il est intéressant de signaler que ces grottes se trouvent dans le voisinage immédiat de sources. C'est devant la principale de ces cavernes qu'on a recueilli les statuettes mêlées à des fibules ibériques et à des lampes et épingles romaines. Les statuettes, au nombre de 1,500, représentent un type unique, celui de l'orante ou de l'orante. Quelle que soit en effet l'attitude du personnage, bras écartés du corps ou retombant le long des cuisses, celui ci tend invariablement à exprimer une idée de prière ou de supplication, et les diverses séries qu'on peut établir d'après ces figurines ne sont, en dernière analyse, que la transformation industrielle d'une même conception artistico-religieuse. D'autre part, la pauvreté artistique de toutes ces statuettes les classe dans la catégorie de ces offrandes populaires qui se retrouvent dans les sanctuaires de la civilisation de La Tène et par là elles s'apparentent étroitement aux statues du *Cerro de los Santos* et du *Llano de la Consolación* dont elles ne sont que la simplification industrielle.

Comme son voisin, le sanctuaire de *Despeñaperros*, la caverne sacrée de Castellar fut fréquentée depuis le ve siècle av. J.-C. jusqu'au Bas-Empire. Situés l'un et l'autre sur la grande voie naturelle qui unit les anciens établissements phéniciens et puniques aux colonies grecques de la côte orientale de la Méditerranée, les trois sanctuaires du *Cerro de los Santos*, de *Castellar de Santisteban* et de *Despeñaperros* ont été l'un des principaux foyers où, sous l'influence de l'Orient et de la Grèce, la civilisation ibérique acquit ce caractère d'extrême originalité qui lui assure une place à part dans l'histoire de l'art antique.

Il est à remarquer que les statuettes représentant des cavaliers ibériques, fréquentes à *Despeñaperros* et en quelques autres points de la Péninsule, font entièrement défaut à *Castellar*. M. E. Albertini[2] a

1. *Descubrimientos arqueológicos realizados en las cuevas existentes en lás proximidades de Castellar de Santisteban*, dans le *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXVIII, 1916, p. 170-209.

2. *Note sur la provenance d'une statuette ibérique*, dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, t. XX, 1916, p. 294-297.

eu la bonne fortune de retrouver la provenance exacte du grand *Jinete* de la collection Vives au Musée archéologique national de Madrid.

Il a été découvert à *Buñol*, à 37 kilomètres à l'ouest de Valence, dans une région semée d'antiquités ibériques : à *Cheste*, entre Buñol et Valence, M. Mélida a signalé un trésor de bijoux d'or et d'argent; le musée de Valence possède une fibule de bronze à incrustations d'argent, montrant une tête barbue et casquée, découverte à *Turris*, au sud-est de Buñol; enfin, dans la même direction, mais plus avant dans l'intérieur des terres, entre *Fuenterrobles* et *Caudete*, on signale des bijoux ornés de cavaliers et de têtes de chevaux. Il y a là un nouveau foyer d'art ibérique qui semble se rattacher à celui des sanctuaires que nous venons de signaler.

Ces divers foyers diffèrent sensiblement de la civilisation ibéro-celtique, souvent étroitement apparentée à celle de La Tène que nous ont révélées les fouilles du marqués de Cerralbo aux nécropoles des provinces de *Soria* et de *Guadalajara*. Je signale ici pour mémoire l'importante communication de M. de Cerralbo sur ses récentes découvertes [1]. Les lecteurs du *Bulletin hispanique* en trouveront un compte rendu détaillé dans l'un des prochains fascicules.

A *Miravenche*, dans la province de Burgos, M. Cabré a exploré une fort belle sépulture de guerrier ibérique, contenant des bouterolles d'un type assez particulier. Elle forment un rectangle dont les quatre coins se terminent par des rosaces. La plupart des armes recueillies étaient ornées d'applications d'émail [2].

Dans l'un de ces derniers travaux sur les antiquités ibériques, le regretté J. Déchelette [3] a recherché les origines helléniques de certaines boucles de ceinturon recueillies à l'*Acebuchal* (Séville), appartenant au IVe siècle av. J.-C., — à *Aguilar de Anguita*, mêlées à des épées courtes à antennes du IVe siècle, — à *Ampurias*, dans la nécropole de *Cabeza de Mataro*, avec des fibules de La Tène II et III. D'après lui, le prototype espagnol serait la boucle de l'*Acébuchal*, elle-même fortement inspirée des objets similaires trouvés à Olympie. Cette théorie n'est pas acceptée par M. P. Bosch Gimpera, qui, dans le compte rendu qu'il a fait de ce travail pour l'*Anuari d'Estudis Catalans* [4], y voit un type particulier à l'Europe du Sud-Ouest, surtout fréquent à l'époque hallstattienne.

Les Romains. — Comme toujours la découverte des antiquités romaines, si elle n'apporte pas de l'inédit, a fourni un riche butin

1. Marqués de Cerralbo, *Las Necrópolis ibéricas*. Madrid, 1916, in-8°.
2. J. Cabré Aguilo, *Una sepultura de guerrero ibérico de Miravenche (Burgos)*, dans *Arte español*, t. III, 1916. p. 1-15.
3. J. Déchelette, *Agrafes de ceinturon espagnoles*, dans les *Opuscula archaeologica Oscari Montelio...*, p. 233 et suiv.
4. P. 942.

archéologique. En dehors des grands travaux de déblaiement entrepris à *Merida* et à *Italica*, beaucoup de stations de moindre importance ont été explorées ou découvertes au cours de cette année.

Le site de *Clunia* a été méthodiquement reconnu par M. D. Ignacio Calvo [1]. La difficulté reste d'assigner un emplacement exact à chaque monument. A environ 100 mètres au sud de l'ermitage de N. S. de la Virgen de Castro existe un énorme monticule de pierres de construction, sous l'amoncellement desquelles se cache un temple dédié à Jupiter Cluniense (inscriptions). Le *forum* est bordé à l'ouest par une série de constructions totalement détruites. Au nord de cette place s'élevait une basilique, dont la partie septentrionale, comprenant des boutiques carrées, a pu être en partie déblayée. Le théâtre dominait un ravin vers l'est. Une large conduite de 2 mètres de hauteur, creusée à même le calcaire, conduisait au cœur de la ville les eaux amenées par l'aqueduc.

A *Mérida*, le théâtre est entièrement dégagé et les fouilles se poursuivent actuellement dans la petite basilique chrétienne que nous avons signalée l'an dernier. Un vaste appartement carré, avec au centre un bassin pour recueillir les eaux de pluie, vient d'être reconnu. Il communiquait par son côté droit avec la grande pièce à abside. On a également mis à jour un *atrium* dont l'entrée devait se faire au midi. Enfin, des fouilles ont été exécutées à l'amphithéâtre, voisin du théâtre où l'on a déjà déblayé trois des vomitoires, dont la largeur va en diminuant à mesure qu'on avance vers les gradins [2].

Un excellent résumé des travaux de dégagement et de restauration faits à l'amphithéâtre romain d'*Italica* (Séville) a été présenté à la *Junta superior de excavaciones* par M. Amador de los Rios [3].

Dans un article du *Boletin de la R. Academia de la Historia* [4], M. Mélida publie un article de mise au point sur les antiquité romaines de *Ségovie*. M. A. Blasquez y Delgado, dans les *Memorias* de la *Junta superior de excavaciones y antiguedades* [5], fait le récit de son exploration scientifique des voies romaines de la vallée du *Duero*, vers *Coca* et *Simancas* et de *Tricio* à *Sasamon* et à *Carrion de los Condes*. Au cours de cet itinéraire, il note soigneusement le tracé des routes antiques, les ponts, fortins, cimetières et établissements romains qu'il a rencontrés sur sa route. C'est là un excellent mémoire.

1. *Excavaciones en Clunia*, dans les *Memorias* de la *Junta sup. de excavaciones y antigüedades*, Madrid, 1916, in-8°; — *En las ruinas de Clunia*, dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, t. XXI, 1916, p. 92-113.

2. *Excavaciones de Mérida*. Madrid, 1916, in-8°; R. Lantier, *La basilique chrétienne du théâtre romain de Mérida*, dans le *Bull. hisp.*, t. XVIII, 1916, p. 132-134.

3. *Excavaciones en el anfiteatro de Itálica*. Madrid, 1916, in-8°, et *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, t. XX, 1916, p. 381-410, et II, p. 124.

4. T. LXVIII, 1916, p. 55-58.

5. *Vías romanas del valle del Duero*. Madrid, 1916, in-8°.

Toujours aux environs de Ségovie, sur la route conduisant à la *sierra*, à peu de distance d'un arroyo, se dressent les ruines d'une construction carrée en pierre très épaisse. C'est très probablement la tour de protection d'une de ces mines romaines de cuivre ou de fer qui abondent dans la région. Elle est connue dans le pays sous le nom significatif de la Mina. A quelque distance de là, à *Arcones*, on a reconnu un cimetière romain où les morts étaient inhumés dans des sarcophages formés par de larges pierres plates[1].

A *Soto de Burela*, partido de Briviesca (Burgos)[2], sur le versant méridional de la *sierra de Oña*, se dressent les ruines d'un établissement romain, villa ou poste militaire, qui a fourni une inscription funéraire décorée d'un buste gravé au trait. Des « pierres romaines » sont signalées au *despoblado de los Villares*, près de *Plasenzuela* (Caceres)[3]. Parmi les antiquités romaines de la petite ville de *Niebla* (Andalousie), il faut signaler son enceinte défendue par des tours, un vieux pont et une citerne située près de l'Alcazar[4]. L'importance de la station de *Peñaflor* (Séville), emporium de la navigation sur le Guadalquivir et du Génil, nœud de routes importantes, au milieu d'un pays fertile se traduit par les nombreuses inscriptions funéraires qu'on y recueille[5]. Au *cerro de El Castro* et au *despoblado* qui s'étend entre *Rosiños de Vidriales*, *Fuentecalada* et *Santibañez* (Saragosse) existent les ruines de thermes et de fours de verriers. Les cippes funéraires et les débris architectoniques y sont nombreux. C'est peut-être l'antique station de *Petavonium* sur la route de *Bracarra* à *Asturica*[6].

En Catalogne, près de *Terrassa*, à *Sant Julia d'Altura*[7] et à Tossa, près de *Lloret del Mar*[8], on a découvert des ruines d'habitations romaines détruites par l'incendie. On y a recueilli de nombreux tessons de poterie sigillée, des fragments d'enduits stuqués et un abondant *instrumentum domesticum*. Les fouilles de l'établissement romain de *Sabadell* ont amené la découverte de maisons et d'une vaste cave contenant 68 *dolia* encore en place, reposant sur un sol couvert de débris d'incendie. Un peu en arrière de cette construction, on a déblayé les ruines d'un four à poterie. Les monnaies recueillies dans la fouille et la présence de tessons de céramique ibérique peinte permettent d'attribuer ces constructions aux premiers temps de l'époque impériale[9].

1. *Bol. de la R. Soc. de Excursiones*, XXIV, 1916, p. 71 et p. 199.
2. *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXIX, 1916, p. 190-192.
3. *Arte español*, t. V, 1916, p. 347.
4. *Betica*, t. IV, 1916, nos 46 et 50.
5. *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, t. LXIX, 1916, p. 114-126.
6. *Bol. de la Com. prov. de mon. hist. y artist. de Orense*, t. V, 1916, p. 177-179.
7. *Anuari*, 1913-1914, p. 861.
8. *Ibid.*, p. 861-862.
9. *Ibid.*, p. 858-861.

En Aragon, à *Belchete*, l'antique *Belia*, on a recueilli de nombreux tessons de céramique romaine et un scyphus décoré de bacchantes dansant au son de la flûte dont joue un satyre. On lit entre les figures l'inscription : MARCO EPRIANO TIGRAN. [1].

A *Llafranc* (Gérone), près de Palafrugell, on a découvert une mosaïque représentant une scène de sacrifice : un personnage brandit un glaive au-dessus d'un homme qui baisse la tête [2]. A Tarragone, au lieu dit la *Baixada del Toro*, des ouvriers en creusant une canalisation mirent à jour une mosaïque à décor géométrique bleu sur fond blanc [3].

De nombreuses inscriptions funéraires provenant de *Poza de la Sal* [4], *Trujillo* [5], *Serradilla* [6], Alentisque et *Riha de Saelices* [7] sont publiées dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*. Le *modius* de *Puente-Genil* [8] a donné lieu à un savant article de M. Michon, où l'on trouve d'importantes remarques sur la métrologie romaine.

RAYMOND LANTIER.

1. *Arte aragonés*, I, 1916, sans pagination.
2. *Anuari*, 1913-1914, p. 861.
3. *Ibid.*, p. 865.
4. *Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, LXVIII, 1916, p. 66 et 74.
5. *Ibid.*, p. 163-170.
6. *Ibid.*, p. 282.
7. *Ibid.*, p. 411-418.
8. *Mémoires de la Soc. des Antiq. de France*, t. LXXIV, 1916, extrait de 100 pages.

EL PUNTO DE VISTA ESPAÑOL

EN LA CUESTION DE LA GUERRA[1]

« La verdad os hará libres, » dice la máxima evangélica que estableció el supremo deber de lealtad. Y en este texto angular puedo cimentar mi escrito, para decir a Francia cuanto se siente en España acerca de ella en la épica contienda que la brinda hoy, entrelazados el dolor y la gloria.

Pero bay otro texto, que quiero que base mis líneas; es el clásico latino « Amicus Plato, sed magis amica veritas ». Esta actitud de espíritu me dará libertad para decir a la Francia, a través de la viva simpatía que me inspira, toda la verdad y sólo la verdad de lo que España cree acerca de ella, su admiración y sus quejas, los aplausos que la tributa y los recelos que la inspira, sus cariños de raza y sus querellas de hermana, cuanto constituye en fin el acervo complejo de ideas que agitan hoy el alma de España, juez de campo que presencia el terrible duelo, arma al brazo la espada de Quijano y vistiendo el traje de su escudero.

Sería erróneo generalizar; aquí como en todos los países, existen opiniones divergentes : un criterio juicioso da por supuesto siempre un coeficiente razonable de excepciones.

Sin embargo, yo recojo el pensar de la mayoría, entendiendo por tal, no el vulgo de campesinos semi-analfabetos, que nada piensan ni nada saben en su alejamiento de la vida civil, sino el sentir de la gente que destaca entre la intelectualidad, que es la que da el tono al pensamiento nacional.

No *creemos todavía* que Francia luche por la justicia y el derecho de la humanidad, por la libertad de los pueblos oprimidos, ni que haga una cruzada para extirpar una raza brutal; quizá un día nos convenza de ello, a fuerza de decirlo cotidianamente; *non vi sed semper cadendo* parece ser su máxima en este respecto.

Y no creemos eso de Francia, porque antes de la guerra se fraguaron injusticias y se holló el derecho, como acaeció con la violencia que nos hicieron los yanquis; y Francia no salió por nuestros fueros, que eran los de la razón; antes de la guerra, yacían Polonia y Fin-

1. A titre documentaire.

landia bajo el yugo ruso, Irlanda bajo el inglés, la Italia irredenta bajo los austriacos; y no sacó Francia su espada, sino que se alió con algunos de ellos.

Pero si no creemos las sonoras frases de sus discursos fogosos como lema justificante de su guerra, si no estimamos ésta altruista, en cambio estamos convencidos de que lucha por una causa más legítima, más noble y más sagrada : lucha en defensa propia.

Cuantos aquí pensamos sin leer antes la primera columna de un rotativo, creemos en conciencia que Francia no quería la guerra, que estará limpia en la Historia de la mancha de sangre que estigmará el nombre del causante.

Es una justicia que todos la hacemos, hasta los que más contaminados se hallan de germanofilia.

Si, pues, todos creemos en la justicia de Francia, ¿y porqué existen germanófilos?

La lógica exigiría que no los hubiera, si es que D. Quijote representa nuestro emblema.

Asi sería la lógica, pero la realidad es que hay muchos partidarios de Germania, aunque no tantos como ahí se cree. No son tampoco los más, ni los más valiosos.

¿Cuáles son las causas de la germanofilia de algunos españoles, y quiénes son estos?

Esta pregunta encierra en sí todo el nudo de la cuestión que motiva este artículo.

Son muy complejas : unas reales y otras imaginarias.

Entre las primeras figura la de que España no debe ni quiere entrar en la guerra. No debe, porque ninguna causa legítima tendría para ello, ni histórica ni actual. Alejada de la política internacional, no ligada en alianzas, no siente el pueblo ese espíritu de relación que le entrene en esas cuestiones. Además ningún interés práctico la impulsaría, ni siquiera el estímulo de Gibraltar, que en culto a la verdad hay que decir que a nadie quitó nunca la calma, aunque todo buen español anhele reivindicarlo : pero no a precio de guerra. Lirismos de simpatía podrán despertar sentimientos de adhesión espiritual en muchos, pero en ninguno genera ánimo belicoso. Las gentes desconfían de los pocos intervencionistas, y todos advierten que son políticos que vigorizaron su opinión a la vuelta de Paris. Sólo concebimos la idea de que España entre en la guerra, en el caso de que fuese invadido nuestro suelo, u ofendida nuestra bandera en una ofensa apreciada por nosotros : en este caso, guerrearía decidida contra el agresor.

Y ¿qué relación tiene el que España no deba ni quiera ir a la guerra, con que haya en ella germanófilos? Pues que todos estamos convencidos de que, sin mediar la opresión indicada, es absurdo pensar en

ir a la guerra al lado de los Imperios centrales; y en cambio, la comunidad de raza y la proximidad geográfica hacen que no se estime así el que pudiera colocarse al lado de Francia, cuya natural tendencia quieren contrabalancear.

Otra causa de la germanofilia es el que en España *se cree* que Francia la ha menospreciado frecuentemente, quizá no tanto en algo concreto de la diplomacia como en el tono general de su actitud hacia ella. La verdad es que estando tan próxima y siendo latina, la desconoce, y por ello no la cotiza en todo su valor : *l'Espagne et le Maroc* es una frase que está clavada en el alma de los españoles. Muchos franceses, y aun cultos, por desconocernos nos consideran sólo como el país de los toros y de las castañuelas.

Cuando con motivo del eclipse total de sol vino a España Flamarion, la intelectualidad madrileña le ofreció un banquete : a los postres se levantó a brindar al gran Echegaray saludando con júbilo al sabio francés : al verle levantar, este preguntó quién era el que hablaba y al decirle que Echegaray, interrogó « ¿ Y quién es Echegaray ? ». En España hasta los niños que estudian bachillerato saben quién es Flamarion.

Todo español medianamente culto habla mejor o peor el francés ; conocemos su historia y literatura, sentimos un gusto especial por sus cosas : no hay señorita educada que no pida en vuestra lengua el último figurín de vuestra moda : la Francia heróica, la Francia legendaria encuentra siempre calor en el corazón de los españoles...

Pero... también nosotros tenemos una historia gloriosa, una literatura intensa, una lengua en la que expresa sus ideas casi todo un continente, hombres cumbres beneméritos de la humanidad que merecen homenaje ; y aquí se cree que no se le tributa en justa correspondencia por los franceses.

Causa imaginaria de germanofilia es entre otras la cuestión religiosa. El confundir a Francia Nación con Francia Estado, ha hecho que viendo la orientación láica y persecutoria de la Iglesia seguida por los gobiernos librepensadores, se haya tomada a aquella por éste y creído que era espíritu nacional francés lo que fué solo hijo de la pasión sectaria de ciertos gobernantes.

Este error se ha explotado por los adversarios de Francia, y..... Francia se ha cuidado poco de desvirtuarlo. Las derechas españolas mermaban así su simpatía por vosotros.

La exaltación de Ferrer en París y las manifestaciones contra una España que creían *negra* (precisamente por no conocerla sino a través de novelas y leyendas no depuradas), aumentó la herida de España, que se advierte justa, culta y libre.

Otra causa, en fin, fomentadora de las imaginativas, ha sido la intensa propaganda hecha por los enemigos de Francia, y la negli-

gencia vuestra en cultivar la amistad de España. Sobre este punto se ha escrito bastante en estas columnas; yo sólo añadiré, que ninguna empresa habría sido tan fácil como cumplir este elemental cuidado de previsión.

España es un pueblo de corazón, meridional, impresionable, propicio por sangre y por afecto a estrecharse con Francia en fraternal abrazo; pero Francia (lo dice una pluma amiga) no le alargó la mano, le puso más bien el codo.

Se puede hablar así? Amigo es el que dice la verdad, porque si hay falta, podrá remediarse; no lo es quien adula entre falacias y bajezas.

Bien sé que muchos lectores habrán objetado al articulista mientras leían; y dirán: «Pero ¿es que Alemania conoce y considera a España? es que Alemania no es protestante? es que allí no se coreó la injusticia a España con el asunto Ferrer?»

Tiene razón el lector: ni Alemania conoce a España (aunque desde la guerra se intensifica la relación por sus agentes), ni es católica, ni nos vindicó ante la ofensa de Europa, creyendo como todos que defendía a un mártir de la libertad de pensar.

Pero es que los germanófilos ni conocen ni estiman más a Alemania que a Francia; para muchos de la gente apasionada, ella es sólo la nación que evitará que Francia nos siga menospreciando, la que nos dará el rango que en el mundo merecemos...

Así discurren los apasionados, que no son germanófilos por Germania, sinó por otras causas ajenas a ella.

Ahora bien: ¿cuántos son? ¿quiénes son?

Descartada la masa que no piensa, y calculando sólo entre los conscientes, son los menos.

Y quiénes son? Los partidos extremos de la derecha. La intelectualidad, en su inmensa mayoría, simpatiza con Francia; el profesorado, la literatura, los artistas, los políticos están con vosotros sólidamente ligados.

Este es un balance verdad, genéricamente expuesto, acerca de la conciencia española ante la guerra, cuyo conocimiento tiene para Francia incuestionable interés.

***

Cuanto queda dicho sobre el sentir de España respecto á la guerra, se refiere sólo á la conciencia social que representa la masa del pueblo, colectivamente considerado.

Pero para fijar bien el punto de vista español en este respecto, importa recoger el asunto en otras de las facetas con que se nos ofrece.

Sin duda alguna, es la más interesante la que afecta al criterio que

adoptan los partidos políticos, que al fin y al cabo son la expresión plástica de la realidad internacional, porque ellos concretan actitudes al ejecutar cuanto contiene su programa.

Existen en España, entre los partidos dinásticos, dos grandes agrupaciones en torno á los cuales ha girado la vida pública desde la Restauración : el partido liberal y el conservador.

Ambos estan subdivididos en otros nucleos, que no tiene otra diferencia que el nombre de la persona que es su caudillo, por más que quieran revestirse de intrínsecas cualidades específicas.

El partido liberal, fundado por Sagasta cuando se lograban en España las grandes conquistas de la democracia (sufragio universal, jurado, etc.), se hallaba al comenzar la guerra bajo la dirección unica del Conde de Romanones : causas bien recientes y que se refieren á la guerra por cuya intervención más ó menos veladamente se pronunció el Conde, han hecho que se fraccione el partido, acatando unos su jefatura y formando otros un grupo muy nutrido que, dirigido por el Marqués de Alhucemas, se hace paladín de la neutralidad.

El partido conservador histórico, el formado por Cánovas del Castillo a raíz de la Restauración, está dirigido por Dato, y una fracción minúscula sigue las inspiraciones de Maura.

Dato, que mandaba en Agosto de 1914, declaró oficialmente nuestra neutralidad, y esa norma oficial estrictamente observada ha sido *credo* constante de su partido, que la mantiene con escrupulosa exactitud. Ahora bien, si ese es dogma de su programa, en el fondo de su pensamiento guarda simpatía predilecta por los aliados, pero con una habilidad tal que no pueden enojarse los beligerantes adversos. Fresco está el decreto declarando prohibida la entrada de submarinos en las aguas jurisdiccionales españolas, cuya disposición tiene un alcance en pro de nuestros intereses, que no es preciso ponderar; basta decir, que esa disposición no se atrevieron á dictar ni Holanda, ni los Estados Unidos, ni el mismo Conde de Romanones, bien tildado de aliadista.

Maura ha expuesto su pensamiento en tres discursos diferentes : en el Teato Real, en Beranga y en la Plaza de Toros de Madrid; los dos primeros, los más sinceros, rebosaban afecto e inclinación á los aliados; en el tercero echó agua al vino, pero un análisis minucioso, deja entrever que si adoptó una situación equivoca, fué impulsado por motivos marginales referentes al pensar de sus adeptos, que creyeron ver en el un decidido intervencionista y pusieron trabas á su pensamiento.

Los partidos antidinásticos son en España el tradicionalista, el republicano y el socialista.

El primero es campeón de la neutralidad por el sistema del contrapeso á que ya aludí; es decir, apareciendo germanófilo, resta fuerza á

la corriente aliadista en la que hay más probabilidades de encontrar la guerra. No quieren creer que su jefe, D. Jaime, lucharía gustoso en el bando contrario: Melgar, su secretario, se ha encargado en divulgar el secreto.

Los republicanos son las avanzados del intervencionismo: quizá sea más oratorio que real, y quizá se prodigue porque se le ve remoto; pero es el caso que Lerroux, el jefe, y Melquíades Alvarez, también caudillo, arbolan la bandera aliadista con sones de clarín de guerra.

Los socialistas puros son por *credo* pacifistas; pero Pablo Iglesias, que los manda, ha expresado ya su evolución al manifestar su simpatía por la causa de Francia.

Un grupo indefinido dentro de la gama política, en lo que á la dinastía se refiere, es el catalanismo. No profesamos su idea, cuantos nacimos en la hermosa tierra de Cataluña: pero cuenta con número respectable y directores preclaros, los cuales no pueden disimular nunca su francesismo.

Este es el balance de los partidos, fielmente reflejado, que como puede advertirse, se inclina del lado nuestro.

Queda un punto por tratar: es el referente á la actitud del Rey.

Alfonso XIII resulta en la cuestión de la guerra, cual en las cuestiones de política interior, un perfecto monarca constitucional. Consciente de sus deberes, sabe muy bien (y lo practica con exquisita corrección), que no le incumbe más que seguir las orientaciones de sus gobiernos responsables. Proclamada la neutralidad por los poderes públicos, y siendo este el deseo arraigado de los españoles, sólo tocaba al Rey acomodarse al tono que le marcaban sus ministros.

Con exquisita pulcritud la ha practicado y es seguro que nadie podrá afirmar que salió de los moldes que la Constitución le marcaba.

En el terreno de los afectos familiares, ve equilibradas las tendencias entre su esposa, que es inglesa, y su madre, que es austriaca.

Pero su temperamento activo debía hallar actuación intensa con ocasión de la guerra; y he aquí que su alma generosa, juvenil, la halló cumplida, laborando con amplio espíritu de humanidad por los soldados heridos y prisioneros, por los desaparecidos, por los sentenciados á muerte, cuya pena logró conmutar en múltiples ocasiones. Su Palacio de Madrid se ha convertido en Alcázar de la caridad paterna.

A él acuden á centenares de miles las madres atribuladas que inquieren por sus hijos, las esposas que viven muriendo de angustia y de dolor, los hijos desgraciados que entrelazan á la alegría infantil el sello de tristezas prematuras .. Cuantos sufren en esta guerra terrible ven en él el ángel tutelar que les ayuda y les consuela.

Pero si entre los repliegues de su alma pudiera vislumbrarse los más íntimos sentires, aquellos que se guardan con sagrado sigilo, es

seguro, que se descubriría claro que tiene más de Borbón que de Hapsburgo; por algo fué siempre Francia su tierra extranjera predilecta; y por algo le mimábais en los albores de su vida, cuando arrullaron su paso triunfal por Paris los aplausos fogosos, que suenan à triunfo en el rememorar jubiloso de sus ilusiones mozas...

El Rey está también por Francia, en lo que tiene de libre, en el fuero interno de su alma.

Y el Rey, en conclusión, es el emblema plástico de los españoles.

Z.

Julio 1917.

BIBLIOGRAPHIE

José Ramón Mélida, *Cronología de las antigüedades ibéricas anteromanas.* 1 vol. in-12 de 63 pages. Madrid, 1916.

Dans ces pages, M. Mélida expose ses idées sur la civilisation ibérique pré-romaine. Très justement, il a su dégager des campagnes de fouilles et des livres le caractère de profonde originalité et de variété qui est l'essence même de cette civilisation. On retrouve, au cours de ces conférences, prononcées au mois de mai 1916 à l'Ateneo de Madrid, l'influence très marquée des travaux du regretté J. Déchelette.

La première de ces conférences est consacrée aux temps préhistoriques. Après avoir recherché dans les auteurs anciens, l'*Ora maritima* de Rufus Sextus Avienus et la *Géographie* de Strabon, des renseignements sur les populations qui occupaient la Péninsule, l'auteur expose les principales découvertes de peintures paléo et néolithiques. Au cours de cette étude, il fait appel à l'autorité de M. l'abbé H. Breuil; parfois même il accorde trop de crédit aux affirmations contenues dans le livre de M. J. Cabré Aguilo, *El Arte rupestre de España.* Il fait commencer la chronologie des antiquités ibériques au gisement de Torralba (paléolithique) et la conduit jusqu'à la prise de Numance par les Romains (132 av. J.-C.). L'extrême variété de l'art ibérique quaternaire, les transformations apportées par l'introduction des métaux dans la Péninsule sont très justement mises en lumière. Avec Déchelette, M. Mélida (p. 28) pense que les influences étrangères qui apparaissent dans la civilisation espagnole à la période énéolithique sont l'œuvre des empires maritimes préhelléniques, et non des Phéniciens, comme le soutient M. Siret.

C'est par la comparaison des découvertes faites dans le sol de la Péninsule avec celles opérées en Grèce et dans les îles, que l'auteur, au cours de sa deuxième conférence, développera sa théorie. L'étude des différentes couches archéologiques de Numance, dont il a été l'heureux explorateur, celles des vases de Ciempozuelos, incrustés de boutons de cuivre, des idoles de schiste à représentations humaines de Portugal, d'Estremadure et d'Andalousie, des dolmens et chambres sépulcrales de Galice, de l'Algarbe et de l'Andalousie le conduit à rechercher à ces époques lointaines (III et II millénaires avant notre ère) les prototypes jusqu'en Orient. D'une façon encore plus visible apparaît le régionalisme dont les âges du bronze et du fer nous ont laissé des manifestations encore plus sensibles.

Les formes sépulcrales et les types d'habitation présentent alors un caractère nettement différencié d'après les régions. Il est à regretter que M. Mélida n'ait pas recherché, en dehors de toute influence étrangère, l'origine de ces formes régionales dans la nature même du sol. Si l'analogie entre les talayots des Baléares et les nouraghes de

Sardaigne n'est pas douteuse, la citania de Portugal, de Galice ou d'Estremadure est une forme particulière aux pays granitiques et aux populations pastorales. Elles diffèrent complètement des acropoles du sud-est de l'Espagne dont Meca et le Tolmo à Minateda sont des exemples caractéristiques.

C'est aux époques d'Halstatt et de La Tène qu'apparaît très nettement le double courant d'influences étrangères, maritimes et continentales, qui façonneront l'art ibérique. Ce sera l'œuvre des colons grecs, phéniciens et carthaginois venus à la conquête de l'Eldorado espagnol, et des Celtes descendus au VIe siècle vers le centre de la Péninsule. L'auteur aurait pu préciser les divers foyers d'où rayonne cette civilisation aux aspects si divers : sanctuaires du Cerro de los Santos, de Castellar de Santisteban et de Despeñaperros, vallée du Guadalquivir où se trahit l'influence gréco-orientale; provinces de Soria et de Guadalajara où brille l'art de La Tène allié aux vieilles formes ibériques; enfin le nord-ouest, en Galice, les vallées du Minho et du Douro et l'Estremadure où les formules proprement indigènes semblent avoir, à l'abri des montagnes, persisté avec leur originalité native.

Ce petit livre, comme on le voit, dépasse de beaucoup le public auquel il s'adresse. Il est plein d'enseignements et sera un guide à consulter pour l'étude d'une civilisation et d'un art que nous ne faisons encore qu'entrevoir.

RAYMOND LANTIER.

José Pella y Forgas, avocat, président de la Royale Académie de Barcelone, ancien président de l'Académie de jurisprudence et de législation. *Código civil de Cataluña. Exposición del derecho catalán, comparado con el código civil español.* Barcelone, 1916 et 1917. Deux in-8°, VI-320 et 288 pages.

Cet ouvrage est dû à un jurisconsulte barcelonais, avocat très apprécié et historien de valeur, qui, unissant à la connaissance du passé la pratique du droit, remplit les deux conditions nécessaires pour une étude pareille. Il ne s'agit pas tant, en effet, de rechercher ce qu'était jadis le droit de la Catalogne que de préciser ce qui en reste aujourd'hui. On sait que, par le décret de *Nueva planta*, en 1716, Philippe V reconnut l'existence des lois catalanes, à défaut de dispositions contenues dans ledit décret ou de décisions postérieures. M. Pella s'est appliqué à définir parallèlement l'une et l'autre législation : législation ancienne, législation actuelle.

Le premier volume est consacré aux personnes, le second aux biens.

Certains passages appellent particulièrement l'attention. Dans le tome I (pp. 178 et ss.), l'auteur expose qui est citoyen catalan, « à qui le droit catalan reconnaît la *ciudadanía* ». Combien de souvenirs et d'idées, combien d'aspirations et d'événements possibles dans ce simple mot!

Le tome II débute par des considérations sur les origines, partie romaines et partie barbares, et sur la nature de la propriété catalane, où

le collectivisme, le collectivisme familial notamment, tiendrait une place exceptionnelle. Le Catalan, lorsqu'il parle de son bien, dit *lo nostre*.

Le chapitre consacré aux servitudes (pp. 192 et ss.) est, à coup sûr, l'un des plus attachants; M. Pella possède remarquablement le sujet, ayant déjà publié sur la matière un livre devenu classique et d'ailleurs épuisé. Il professe que le corps municipal de la Barcelone antique a persisté à travers le Moyen Age et a toujours connu des causes relatives aux servitudes, par l'organe du *mostasaf*[1]. Dès le XIIIe siècle, on compile les règlements faits à Barcelone sur ces questions; ce code embryonnaire, développé au XIVe siècle, doit son nom à Jacques de Sanctacilia, un agrimenseur qui vivait vers 1330. Les *Ordinaciòns de Sanctacilia* régissent toute la Catalogne.

Il ne saurait être question de donner ici une analyse de ce long chapitre, si pénétrant et si plein, sur les servitudes. Je me borne à mentionner l'*atans*, une servitude de voisinage qui fait vaguement songer à l'*antoxá* des vallées andorranes; qui pourrait dire quelle fut, dans un passé lointain, l'affinité de l'une et de l'autre?

M. Pella connaît les travaux, même les plus récents, de nos auteurs; c'est ainsi qu'il cite le travail de M. Grand sur le complant du pays nantais. Il admet sur les rapports du droit catalan avec les lois germaniques des théories qu'on a plaisir à lire, si on n'est pas toujours convaincu. Je préfère ce qu'il dit des analogies entre le droit de la Catalogne et celui du Midi de la France : il est certain que les vieux ouvrages sur la jurisprudence du parlement de Toulouse, par exemple, peuvent être d'un grand secours pour comprendre le droit catalan.

Les deux volumes de M. Pella s'adressent principalement aux hommes de loi; ils ne sauraient laisser indifférents les érudits qui sont curieux du passé, ni les penseurs qui aiment à réfléchir sur l'évolution des lois. Pauvres *Constitucións de Catalunya!* On dirait un arbre qui dépérit sous la ramure étouffante d'un autre arbre, après avoir crû jadis, droit et vigoureux, au clair soleil de la liberté[2].

J.-A. BRUTAILS.

1. Le *mostasaf* survit en Andorre, avec d'autres attributions. Dans ce petit pays les procès concernant les servitudes sont jugés par *lo politich*, par les juridictions administratives, conseil de *cuart* ou de section, *comú* ou conseil de la commune, conseil général.

2. Sur quelques points, je ne partage pas complètement les idées de M. Pella. Par exemple, t. II, p. 18, je ne pense pas que le *mansus* et le *jugerum* soient une même chose : le *jugerum* est la terre qu'un attelage de bœufs peut labourer *en un jour;* le *mansus* est le bien pour l'exploitation duquel il suffit d'un attelage de bœufs. — Même volume, p. 55, M. Pella, traduisant l'article *Strate* des *Usages*, adopte le sens du texte catalan et rend *emparamentum* par *empriu :* dans mon *Étude historique sur la loi* Strate (Paris, 1888. Extrait de la *Revue historique de droit français et étranger*), j'ai fait observer que les deux mots exprimaient des idées bien différentes.

---

18 octobre 1917.

LA RÉDACTION : E. MERIMEE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Vol. XIX. Octobre-Décembre 1917 N° 4.

PROMENADE ARCHÉOLOGIQUE A BOLONIA
(PROVINCE DE CADIX)

Entre Tarifa et Barbate, une large baie très mollement arrondie en demi-cercle, ourlée de sable en pente douce, trop ouverte à l'Orient et mal abritée contre le redoutable *Levante*, bien protégée à l'ouest par une falaise à pic; en face, les montagnes du Maroc dans la brume et les points brillants au ras des flots de Tanger la Blanche; en arrière, un cirque profond de pierres à la crête déchiquetée sur l'azur, le San Bartolomé, la Silla del Papa aux vestiges préhistoriques, et, s'élevant par ressauts jusqu'au pied de rocs sourcilleux, des étages de champs et de taillis de palmitos, tel est le site que l'on appelait jadis *Villa vieja*, mais qui n'est plus aujourd'hui connu que sous le nom de *Campo de Bolonia*.

Une ville antique y étend ses ruines éparses sous l'envahissement des sables ou la montée plus lente des terres, sans qu'on ait encore percé le mystère de son identité et de son histoire.

La ressemblance du mot *Bolonia* avec *Belo*, nom donné par Strabon, Pline et Pomponius Mela à un port de cette côte, lequel semble bien se confondre avec la *Belon-polis* de Ptolémée et la *Bellone-Claudia* de l'Itinéraire d'Antonin aussi bien qu'avec *Baelo* ou *Bailo* lus sur quelques monnaies rares, autorisent une identification très probable malgré certaines difficultés. Il faut attendre de fouilles méthodiques des preuves qui jusqu'à présent nous échappent, car l'épigraphie de Bolonia se réduit à deux ou trois débris d'épitaphes sans valeur.

Si Bolonia fut bien Baelo ou Belo, elle mérite une exploration sérieuse, car elle eut une réelle importance à l'époque romaine. C'était, au dire de Strabon, un grand comptoir de commerce, exportant surtout du poisson salé. Cela pourtant nous étonne, car la baie, on vient de le dire, est très mauvaise

au Levant, et l'accès par terre, autrefois comme de nos jours, était si malaisé qu'on le peut justement dire impossible au grand trafic. Il n'est pas actuellement de chemin praticable aux chars, même au prix de beaucoup de peine ; les piétons et

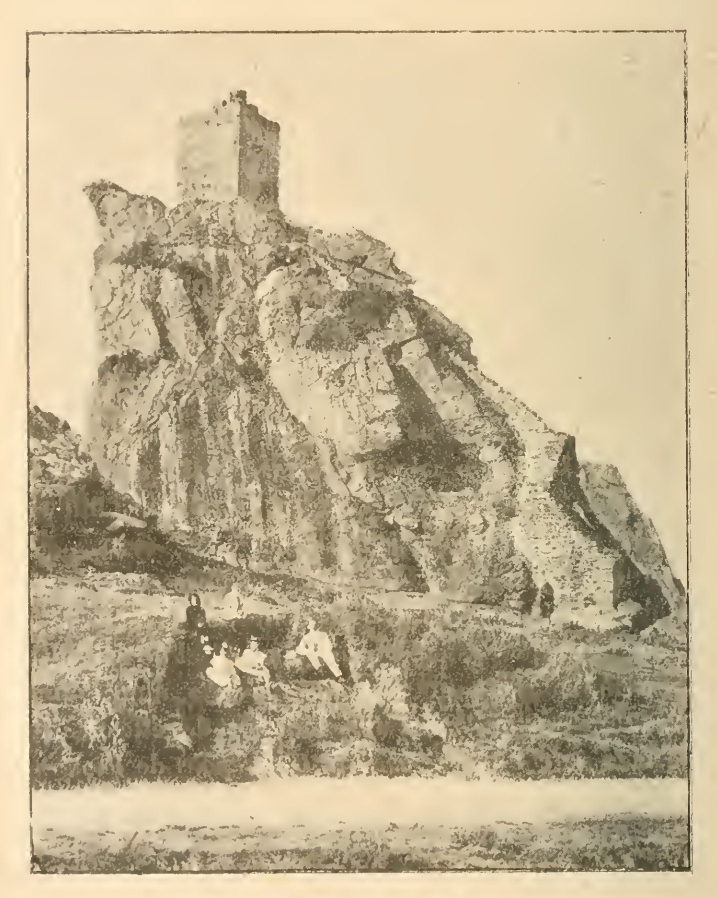


FIG. 1. — Tour de la Peña.

les bêtes de charge, chevaux, ânes ou mulets, ont seuls licence de franchir les cols élevés et rocailleux entre le Campo de Bolonia et la grand'route qui, à distance, va d'Algéciras à Cadix par Tarifa et Vejer de la Frontera.

Pour rejoindre les ruines, le voyage depuis Tarifa est long et fatigant, mais on n'y regrette pas sa peine. Le trajet, sauf

au départ de Tarifa, à travers une plaine nue, marécageuse, et assez longtemps monotone, est d'un pittoresque étrange. Dès que l'on a dépassé la Torre de la Peña, haut perchée sur un roc isolé au bord du chemin et reliée au sol par un raide escalier de pierre *(fig. 1)*, on quitte la route pour s'engager d'abord sur la grève tout unie et mollissant à peine sous les



FIG. 2. — Carrières et dunes de Palomas.

pas, puis à travers les dunes accidentées dont le sable rosit au soleil levant, percé de rares taches vertes, avec un fond gris de hauts rochers buissonneux à gauche, avec, à droite, la moire ondulante de l'Océan bleu. L'on chemine lentement par un sentier qui cède au pied, mais émerveillé de cette nature si sauvage et pourtant de lignes si grandes et si pures, de couleurs si fines sous les premiers feux du jour. Puis c'est l'oasis du cap de Palomas, ses cortijos fleuris, ses jardins cernés de roseaux sonores, ses ravins ensanglantés de lauriers roses, ses sentes pierreuses entre des haies raides d'aloès;

puis c'est de nouveau la dune de sable, mais ici la dune de sable géante qui, depuis des siècles et des siècles, dans une poussée lente, mais invincible, des vagues et des vents, monte, monte toujours à l'escalade des rochers coupés à pic. La sublime barrière résiste encore, et résistera plusieurs millénaires peut-être, mais un jour viendra, jour certain, où les dernières crêtes sentiront leurs roches battues de la poussière submergeante en une tourmente suprême du Levante furieux. Aujourd'hui, comme de grandes vagues figées dont les croupes s'arrondissent en courbes harmonieuses, le sable s'amoncelle sans une tache de verdure, immaculé, si quelques traces de pas n'en sillonnaient la surface vierge, depuis la plage jusque près du sommet des monts. Le soleil, à mesure qu'il prend de la force, l'inonde de lumière éclatante : plus de rose tendre, de l'or flamboyant; le feu de l'air brûle le détail, que le regard ne voit plus, et cette intensité de couleur trop chaude irrite les yeux qui se détournent malgré eux, pour se reposer sur la plaine liquide, maintenant d'un bleu plus profond et plus attirant (*fig.* 2).

Sur le soir, toute cette violence s'apaise; le soleil couchant ramène peu à peu les nuances adoucies et tendres de son lever; mais ce n'est plus le rose de l'aurore, c'est le violet qui lentement se décolore en lilas doux, puis s'évanouit en gris léger et fin, qu'un dernier rayon du ciel rouge ranime par instants fugitifs d'un reflet plus vif; et la nuit vient, endormant dans sa pénombre limpide et flots et sables et rochers, nuit de poésie chaude et troublante, nuit mélodieuse des murmures du ressac, nuit embaumée de la palpitation odorante des fleurs, nuit de rêve oriental aux portes extrêmes de l'Occident, où seuls les éclairs croisés des phares de Tarifa, de Ceuta et de Tanger et le feu fixe de Palomas réveillent en la solitude d'un monde primitif la civilisation éveillée des hommes proches.

Bientôt, tout au loin, au bord de la frange d'écume qui scintille et s'argente le long de la grève incurvée, et sur un long plateau un peu relevé, se détachent deux petits groupes de maisons basses, toutes blanches, et çà et là des taches

grises dans la verdure ondoyante des champs : c'est le Lentiscal et Bolonia, les hameaux modernes, et les ruines de l'antique cité romaine.

L'approche de la ville se signale par une arche mélancolique d'aqueduc perdue au pli qu'un maigre *arroyo* a creusé entre



Fig. 3. — Ruines d'aqueduc.

deux collines *(fig. 3)*, aqueduc amenant jusqu'au centre de Bolonia de l'eau recueillie aux flancs du San Bartolomé. On en peut suivre aisément la trace aux restes d'un étroit canal qui serpente à demi-caché, et souvent interrompu, dans les touffes de palmiers nains et de lentisques. Il est fait de ce conglomérat de cailloux et de ciment dont on sait la dureté, qui résiste au pic. A la traversée des vallons, la maçonnerie de l'œuvre en arcades était plus soignée, et vraiment architecturale, grâce à un parement de pierres bien régulières et bien assisées plaqué solidement sur une âme cimentée. Mais il ne

faudrait pas chercher ici l'appareil savant et l'aspect grandiose qui émerveillent aux chefs-d'œuvre de Tarragone, de Mérida et surtout de Ségovie. La construction est plus modeste, comme il convenait à une ville moins opulente. Elle n'est pas sans majesté, cependant, en sa ruine inutile et solitaire en travers d'un humble ravin et découpant sur un fond de mer sa silhouette dentelée et déchiquetée par le temps.

Un peu plus loin, un autre arroyo, creusant une dépression



Fig. 4. — Ruines d'aqueduc.

semblable, était franchi de même manière par un pont à triple arceau; l'œuvre a souffert plus encore que la première; quelque secousse terrestre l'a ébranlée, disloquée, en partie jetée bas; une seule pile subsiste, décapitée et toute penchée, comme branlante; sa compagne, coupée presque à la base, a glissé, puis est tombée tout d'une masse et s'est allongée en travers de l'eau qui fait autour d'elle nappe dormante, sans s'effriter ni se désagréger, tant est fort le lien de ciment qui donne aux membres précipités de l'aqueduc une cohésion presque éternelle. Les puantes tortues plates et vaseuses,

logées aux creux des pierres écroulées, troublent seules de leur nage indolente le miroir silencieux où se reflète la ruine morte *(fig. 4)*.

Puis apparaît l'enceinte, un vaste quadrilatère oblong dont les deux grands côtés, suivant la pente raide de la colline, descendent perpendiculaires au détroit. La muraille, construite comme l'aqueduc, mais ayant à la base de puissantes assises de dalles larges, mais peu épaisses, tantôt dresse encore à quelques mètres sa crête déchiquetée, tantôt s'affaissant et perdue sous les buissons s'entrecoupe de brèches. Seul un bastion, au milieu de la ligne de l'est, élève presque intacte sa masse lépreuse; un escalier à ciel ouvert y grimpe jusqu'à la plate-forme dominante d'un guetteur. De là-haut, la vue embrasse largement, avec le tableau divers des monts, des dunes, des flots et de la côte africaine, l'ensemble morne de la cité détruite, vaste champ confus de pierres de taille et de moellons. Çà et là quelque monticule signale les restes plus précis d'un édifice, mais c'est seulement à l'automne, quand la moisson est faite, qu'apparaît ainsi la surface désolée où fut la ville florissante, car de cette mort les patients et laborieux indigènes savent faire de la vie féconde; la charrue, sans crainte de s'émousser au choc des pierres innombrables, fertilise la terre qu'elles ont accrochée et retenue entre elles au cours des siècles, et au prix d'un travail pénible l'orge et les fèves qui poussent dru cachent, au printemps et à l'été, sous un manteau d'émeraude ou d'or les vestiges du passé enfoui.

A l'automne, la récolte faite, on distingue clairement des îlots de constructions démolies à travers la ville étagée, et surtout une grande citerne aux voûtes effondrées où aboutissaient les aqueducs, car outre celui dont nous avons suivi la trace, un autre descendait de la montagne occidentale, et l'on en découvre encore par endroits des vestiges certains sous les lentisques d'une large *vereda*.

Mais ce qui frappe surtout l'attention, c'est la ruine du théâtre, encore imposante, qui a résisté à la montée des terres, à l'envahissement des arbres, des ronces et des lianes, à la

main plus redoutable des hommes qui n'ont cessé de lui arracher des pierres, de l'utiliser pour de rustiques habitats, des caves, des étables ou des bauges à porcs.

Les rares visiteurs de Bolonia n'ont pas manqué d'être saisis par la beauté sauvage et désolée du site et l'intérêt du monument. Mais tous ceux qui ont laissé une mention écrite de leurs excursions se sont trompés sur sa destination. Le plus ancien d'entre eux, D. Macario Fariñas, dans son *Traité* (manuscrit)

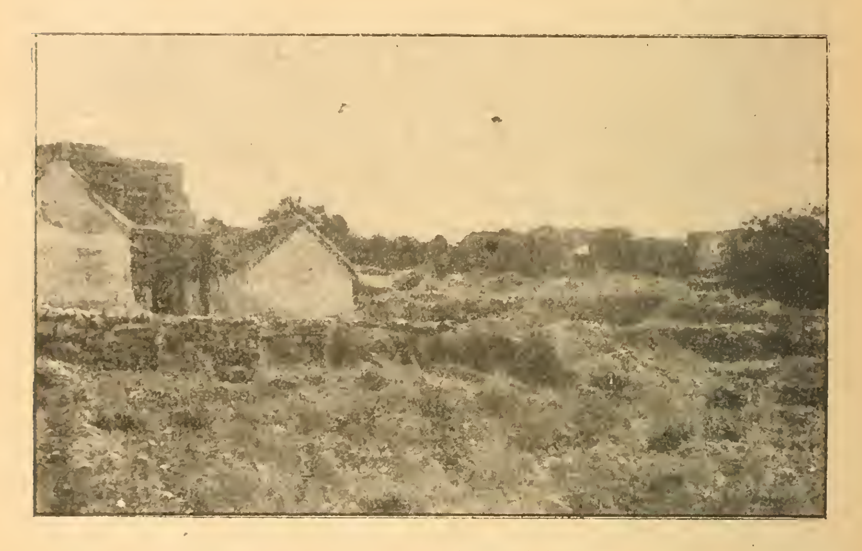


FIG. 5. — Ruines du Théâtre (côté gauche).

des marines de Cadix à Malaga, n'en dit rien; mais l'architecte D. Amadeo Rodriguez, qui présenta en 1889 à la *Commission du Musée archéologique et des monuments historiques de Cadix* une notice sur Belo (*Diario de Cadiz*, n° 8219), y voit un amphithéâtre. « Le bon état de conservation de l'amphithéâtre, dit-il, est digne de remarque. Les degrés, les portails et les caves destinées aux bêtes féroces se distinguent encore parfaitement, et la ressemblance de ce monument avec les constructions analogues qu'on admire à Pompéi et en bien d'autres lieux est frappante. L'hémicycle tourné vers le rivage, et dont l'un des diamètres est formé par la scène, est habilement disposé, de sorte que le fond du tableau soit formé par

la mer et au dernier plan par l'horizon festonné des montagnes d'Afrique, ce qui donne à l'ensemble une beauté et une grandeur impossible à décrire. Un aqueduc en maçonnerie, qui vient se perdre dans les alentours de ce monument, me fait soupçonner qu'il aurait peut-être servi en certaines occasions de naumachie. » Cet amphithéâtre qui a une scène et comme toile de fond la mer et les montagnes du Maroc, des caves destinées aux bêtes féroces, et peut se transformer en



FIG. 6. — Ruines du Théâtre (côté droit)

naumachie, dénote chez le bon architecte de bien rudimentaires notions d'archéologie classique. On s'étonne que plus récemment, en 1907, le R. P. Jules Furgus, dont on connait les belles découvertes préhistoriques à Orihuela, et dont un affreux accident a brisé si tôt la carrière scientifique, car il est mort au champ d'honneur d'une chute dans la montagne abrupte qu'il explorait sans prudence, on s'étonne que le R. P. Furgus ait adopté les erreurs de D. Amadeo. « Ce qui attire singulièrement l'attention, a-t-il écrit, c'est l'amphithéâtre, dont les hautes murailles sont à différents intervalles percées par des antres profonds, destinés à renfermer les bêtes féroces. Ce monument, autrefois sans doute magnifique, d'où

l'on peut contempler à très courte distance la vaste plaine des eaux du détroit de Gibraltar et les hautes montagnes de la côte d'Afrique, pouvait, dit-on, contenir plus de 50,000 personnes. » Le R. P. Furgus a vu trop grand, beaucoup trop grand. Les gradins, tels qu'ils se présentent encore, aux deux tiers enterrés, donnent plutôt l'impression d'un édifice assez modeste, destiné à deux ou trois milliers de spectateurs tout au plus. Une ligne saillante, qui ferme en diamètre très nettement tracé l'arc de la *cavea*, accuse avec une suffisante certitude la forme classique d'un théâtre. Elle suit, à n'en pas douter, le mur arrière de la scène, qui doit subsister à une certaine hauteur sous la terre, et la déclivité brusque du sol à cet endroit même confirme ce qui est plus qu'une hypothèse. Quant aux caves ou aux antres des bêtes féroces, ce sont tout simplement les couloirs intérieurs, plus ou moins obstrués aujourd'hui, qui donnaient accès aux divers étages et desservaient les *vomitoria*. Ce qui a pu faire illusion et évoquer la terrifiante image des lions, des tigres et des belluaires, c'est que ces couloirs sont maintenant au ras du sol, et que les voûtes basses et puissantes, où l'ombre s'épaissit aux plus fortes ardeurs du soleil, ont quelque chose de mystérieux et de tragique. Mais la terreur se dissipe vite, cédant à des visions plus douces. L'énorme figuier qui tout à son aise étend sa large frondaison touffue au devant d'un des « antres » béants, les plantes sans nombre qui fleurissent aux joints des pierres, l'odorante végétation qui pare de verdure et de taches multicolores toute la ruine, sont d'une douce poésie champêtre; où l'imagination de quelques érudits enthousiastes s'est figuré des bêtes féroces, nous vîmes une pauvre famille de pâtres, le père, la mère, une bande d'enfants beaux et déguenillés à plaisir, hôtes gratuits de l'arcade débonnaire, accroupis en cercle autour d'un humble *puchero*.

Le théâtre est placé tout contre la muraille occidentale de la ville, pas tout à fait à mi-hauteur, en un site dominant d'où la vue est, en effet, très étendue et fort belle. Le déblaiement en serait facile, n'était que l'on a construit à la bouche de l'un des couloirs de gauche une assez grande maison qu'il

faudrait exproprier et démolir, et que le maître utilise le couloir même pour sa cave et son étable à porcs. On retrouverait certainement sous trois ou quatre mètres de terre l'orchestre et la scène. Les rangs inférieurs de gradins doivent être assez bien conservés sous les décombres, et il serait intéressant de faire revivre dans son ensemble un petit édifice auquel on ne connaît pas encore de similaire. Était-il magnifique, comme le supposait le Père Furgus? On en peut douter; du moins la construction en était habilement soignée, comme on en juge par le mur extérieur demi-circulaire qui soutient les gradins, fortement établi par des chaînages de grosses pierres de taille contenant un fort blocage de moellons cimentés, et surtout par l'appareil très robuste des voûtes. Les gros claveaux de pierre dure assemblés à sec ont résisté, et résistent encore, sans une rupture, sans un fléchissement, à toutes les pressions, toutes les poussées, tous les ébranlements qui partout ailleurs ont abattu les constructions plus légères, aussi bien qu'à la lente dislocation des racines sournoisement glissées à travers les joints et les fissures. (*Fig.* 5 et 6.)

Du théâtre un sentier descend vers la partie basse de la ville et vers le port. C'est là que se trouvaient sans doute le forum, les monuments principaux et le quartier commerçant; c'est là que s'égrènent aujourd'hui autour de la dune aplanie en place publique les maisons, ou plutôt les chaumières des indigènes, et que s'élève carrée, basse, blanche sous ses tuiles rouges qui détonent et déshonorent le hameau pittoresque, la caserne des carabiniers.

Les habitants de Bolonia ne sont pas des pêcheurs, comme leurs ancêtres de l'époque romaine, et l'on ne voit sur le bord de la plage qu'une pauvre petite barque échouée et démolie. Ceux qui viennent de Tarifa ou de Barbate, de juin en août, installer dans la baie les filets géants d'une *almadraba* (pêcherie de thons), campent çà et là sur le sable, contre un ressaut de la dune, dans des huttes éphémères. Mais les Boloniens établis à poste fixe sont des agriculteurs et des bergers, des planteurs de blé, d'orge et de fèves, des éleveurs de bœufs et de cochons.

Les débris de la ville antique leur fournissent en nombre inépuisable des pierres taillées, des tronçons de colonnes, pour édifier leurs maisons à toits de palmiers nains, et pour enclore par des murailles basses leurs *corrales* et leurs jardins. Ils sont hospitaliers et serviables, vivant de peu, entassés dans leurs petits logis, dont quelques-uns sont fort propres. Une colonie de gitanes qui y a fait élection de domicile et semble y prospérer, égaie les seuils au pittoresque de ses haillons multicolores.

Presque toutes les cases sont précédées d'un joli *patio* plein de fleurs cultivées avec grand soin, dans les vases les plus hétéroclites, vieilles marmites, casseroles brisées, bidons à pétrole, fonds de barriques, le tout méticuleusement blanchi à la chaux; c'est, à l'ombre d'une treille, une vibrante harmonie de couleurs et de parfums, rouges géraniums flamboyants, liserons d'un violet sombre, veloutés et doux, capricieuses capucines brunes, rouges ou jaunes, basilics vert sombre, ou grands lis blancs au capiteux arome; taches vivement nuancées riant sur le blanc dur des murs enchaulés, senteurs excitées au feu d'un soleil brûlant, toute une poésie d'élégance rustique sur un rivage aride et déshérité.

L'une des maisons est d'une grâce particulière. Une sorte de vieux philosophe des champs, épave d'on ne sait quels orages, s'y repose à sa façon d'une vie que l'on devine agitée et décevante. Pour subvenir à son existence toute primitive et à celle de ses enfants, d'un pas à peine appesanti par l'âge et la fatigue, il arpente les grèves, les dunes et les sentiers rocailleux des monts, et va de *cortijo* en *cortijo* apprendre à lire aux petits rustres, car Bolonia n'a pas d'école, pas plus que de curé. Mais dès la pointe du jour, ou le soir sous les étoiles qui se lèvent, ou bien aux jours de fêtes, il cultive comme un personnage d'églogue son jardin que des murs de pierres antiques patiemment amoncelées défendent contre le sable. La muraille de la ville traverse l'enclos verdoyant, et peu à peu le maestro en descelle les moellons pour gagner quelques pouces de terrain ou hausser ses défenses. De ses courses à travers les fermes le brave homme rapporte des

plantes inaccoutumées ou des pousses d'arbres à fruits qui s'acclimatent, prospèrent, et qu'il montre avec orgueil. Par ailleurs, du sable creusé devant sa maison, sur la place du village, il a retiré des fûts grossiers de colonnes pour soutenir les pampres opulents de son *patio*, et c'est là qu'il savoure à l'ombre l'aguardiente, son péché mignon — ou plutôt son gros péché — en lisant et relisant quelques bouquins tirés



Fig. 7. — Débris antiques au bord de la mer.

d'un coffre sale. Celui qui fait ses délices, — car il sait lire un peu le français, — c'est un vieux Télémaque !

Il est surprenant que l'archéologie n'ait séduit le bonhomme qu'autant qu'elle a pu le servir à édifier ou orner son originale demeure. Car tout semble inviter à la recherche son activité curieuse. Ayant creusé des trous pour extraire des colonnes, il n'a pas eu l'idée d'élargir la fouille pour savoir de quelle construction elles proviennent, pas même pour retrouver leurs chapiteaux et leurs bases. Cela vaut mieux peut-être pour une entreprise future, car il ne semble pas douteux que tout ce site est riche en antiquités, et qu'il cache un quartier de la ville assez bien conservé. Il y avait dans tous les cas une

importante usine à salaisons, dont le maître d'école a nettoyé jadis, au hasard de son jardinage, plusieurs bassins presque intacts.

Du reste, tout le long de la muraille qui borde la mer, quand le vent a balayé un peu du sable qui la recouvre, on



Fig. 8. — Ruines du prétendu temple de Baal.

aperçoit d'assez nombreux vestiges de bassins du même genre. Le sol et les parois en sont formés d'un conglomérat très résistant de mortier, de petits cailloux et de débris de tuiles ou de briques réduits presque en poudre. Ils devaient s'aligner en assez grand nombre, et à des niveaux différents, ce qui s'accorde bien avec le souvenir que les anciens nous ont donné de Belo. Ces établissements avaient débordé de l'enceinte murée, car on reconnaît encore quelques fosses de même type le long du talus des dunes, assez loin vers l'Occident, jusqu'aux bords de la plage où les ancres énormes d'une récente almadraba abandonnée dressent tristement leurs cornes rongées et noires en alignements bizarres, et semblent

les bras crispés des naufragés à demi enfouis d'une lamentable armada.

Presque en face de la caserne des carabiniers, l'intérêt se concentre sur un étroit terre-plein, en arrière d'une masure décrépite et d'une affreuse baraque couverte en tôle ondulée qui sert de cantine, et sur le bout de plage qu'il domine. (*fig. 7*). Là se voyaient encore il y a quelques années plusieurs énormes chapiteaux de style étrange, posés sur des fûts de colonnes émergeant un peu du sable. Une excellente photographie faite il y a au moins vingt-cinq ans, et dont nous pouvons reproduire ici une épreuve, montre bien l'un de ces monuments dont le style semble corinthien, mais interprété par la maladresse ou la fantaisie d'un sculpteur indigène (*fig. 8*). La grosseur de l'œuvre que l'on voit, l'importance de celle qu'on soupçonne, ont excité l'imagination des visiteurs; ils ont inventé un temple de Baal (le nom de Belo les a peut-être mis dans cette voie) dont aucun auteur n'a jamais fait mention. Pour nous, la situation de la ruine et le peu d'élévation de la plate-forme, qui ne pourrait contenir que des colonnes assez courtes, semblent peu favorables à l'hypothèse d'un temple; seules des fouilles pourront révéler la vérité.

Pour le moment, une seule des colonnes affleure la surface du terre-plein, mais sans son chapiteau, qui a disparu avec les autres. Il y a quelques années, on eut l'idée d'enlever ces précieux restes pour les emporter au Musée provincial de Cadix, et on les précipita sur la plage au pied du mur, pour en rendre l'embarquement plus facile. Un petit voilier monté par neuf hommes s'en vint de Tarifa, mais en doublant la pointe de Palomas le bateau se perdit corps et biens sur de dangereux récifs, et depuis lors les chapiteaux sont restés à l'abandon dans le sable, mêlés à de nombreux blocs, travaillés ou non, détachés de la muraille ou des édifices qu'elle soutenait. Le sable les a promptement recouverts et assez profondément enfouis; on ne les voit plus. Mais les habitants de Bolonia en connaissent le gisement à peu près exact, car parfois un grand souffle de Levante ou quelque grande marée déferlant en lames puissantes balaie le linceul qui les cache, et pendant

quelques jours ils réapparaissent à la surface, bien nettoyés et brillant au soleil, pour la grande joie des enfants qu'émerveille le dessin mystérieux de leurs rinceaux et de leurs acanthes.

Il sera facile, en somme, de les sauver, et, si l'on en juge par la photographie, ils en valent la peine, car les spécimens



Fig. 9. — Carrières antiques à Palomas.

de l'architecture de la Grèce et de Rome modifiée au goût et à la technique espagnols sont encore trop rares pour que l'on néglige des monuments d'autant plus intéressants qu'ils furent élaborés au fond d'une province difficilement accessible, où durent se combiner à des éléments indigènes originaux des éléments asiatiques ou africains avec des éléments classiques.

C'est, du reste, ce que font supposer aussi quelques gros fragments décorés que l'on remarque çà et là encastrés dans les murs des patios ou des jardins, fragments de corniches ou de frises, ou même de frontons, malheureusement rongés par l'air marin. Ils proviennent tous d'édifices de grandes dimen-

sions et construits en gros appareils, contrastant avec les bâtisses en moellons que nous avons notées jusqu'ici. Ils permettent de soupçonner une architecture monumentale, religieuse ou civile, puissante, riche et originale.

Les pierres proviennent en partie de la falaise de l'ouest, où l'on voit encore de grandes tailles antiques, mais surtout de très belles carrières situées à la crête de la montagne qui



FIG. 10. — Tambours de colonnes abandonnés à Palomas.

domine Palomas, et à mi-flanc duquel passe le sentier de Tarifa à Bolonia. C'est là que le sable monte le plus hardiment à l'escalade des roches, et ce serait une ascension longue et difficile d'atteindre les coupes énormes ; mais on les voit très nettement de loin, défendant avec majesté leur haute muraille verticale et nue contre l'envahisseur, et sur la pente de la dune, au bord du chemin, on croise avec étonnement plusieurs gros tambours de colonnes qui, taillés et dégrossis dans la carrière même et restés inutiles, ont roulé lourdement vers la mer et se sont arrêtés à mi-hauteur dans le sable mou, peu propre aux glissements, sur un étroit plateau où le temps finira par les ensevelir. *(Fig. 9 et 10.)*

Reste enfin la nécropole de Bolonia qui s'étend tout le long de la plage, en dehors de la muraille de l'est. Par malheur, elle fut connue des indigènes depuis un temps immémorial, et n'a cessé d'être l'objet d'un pillage systématique.

Un important mausolée la signale tout d'abord aux regards. C'est une construction quadrangulaire surmontée, au-dessus



FIG. 11. — Tombeau antique.

d'une corniche délicatement profilée, par un couronnement en pyramide. Le tombeau s'élevait certainement sur un socle de hauts gradins, aujourd'hui enterrés; il paraissait donc plus élancé et plus svelte, et la silhouette en rappelait quelques beaux tombeaux lyciens. Construit en moellons cimentés, comme presque toute la ville, il était du haut en bas recouvert d'un stuc qui s'est conservé en mainte place, malgré les dégradations continuelles des surfaces et de la maçonnerie. Si le monument n'a pas disparu, et découpe encore sur la vaste esplanade nue du cimetière sa tache grise, égayée au pied par le foison-

sonnement vert d'un palmier nain, c'est assurément qu'il prit de très bonne heure un caractère sacré. Quelques voyageurs semblent l'avoir désigné sous le nom de Tour de Bolonia; mais les habitants du canton l'appellent encore la chapelle de Santa Catalina, et il semble bien que la petite chambre funéraire ménagée dans la masse presque sous la corniche, depuis bien longtemps ouverte à tous les vents, après avoir abrité l'urne cinéraire d'un riche ibéro-romain, est devenue la niche de quelque image primitive de la sainte *(fig. 11)*.

Tout autour le champ est semé de sépultures. Le R. P. Furgus, qui en a fouillé une trentaine, a noté avec soin ses observations : « Un dièdre presque à angle droit, dit-il, formé par deux grandes dalles en terre cuite (tuiles romaines) de $0^{m}60$ de longueur et de $0^{m}40$ de largeur, donnait à la sépulture l'aspect d'une petite tente funéraire. L'arête du dièdre, parallèle aux deux bords appuyés sur le sol, était recouverte de deux tuiles ordinaires qui servaient à préserver des infiltrations de l'eau le dépôt funéraire. L'une des dalles était généralement perforée d'un orifice ouvert à environ un quart de la longueur de la dalle. A côté d'une des ouvertures de la petite chambre funéraire se trouvait une cruche ou grand vase dont le couvercle était une écuelle en terre cuite très commune... Ces vases étaient très communs, et bien loin de l'élégante finesse de la céramique qui accompagne ordinairement les tombes grecques et romaines.

» L'intérieur de la chambre funéraire contenait presque toujours un grand nombre d'objets très variés. »

Ces objets, que le R. P. Furgus énumère par le menu, sont surtout des récipients en verre, de toutes formes et de toutes dimensions, depuis des écuelles jusqu'à ce que l'on est convenu d'appeler des lacrymatoires; puis viennent les vases et lampes de terre cuite, où domine le *barro saguntino*, quoique l'auteur n'ait pas nettement reconnu cette fine poterie rouge vernissée et décorée au moule (toute la partie est du cimetière est semée de débris de ce genre). Le métal est rare : des clous en fer et en cuivre, des miroirs, quelques rares bijoux de bronze, très simples et modestes, des monnaies; quant à la pierre, elle

n'est représentée que par un débris d'épitaphe romaine, un mortier en marbre et deux têtes tellement rongées qu'on ne peut leur attribuer aucune valeur. Cependant, si elles restaient uniques, elles donneraient une bien piètre idée de la sculpture funéraire de Bolonia, tant on les devine barbares.

Le Père Furgus n'a pas noté de petites auges de pierre destinées, tels de petits sarcophages, à renfermer des urnes cinéraires fragiles, de terre cuite ou de verre, ou même à remplacer les urnes, ni des cippes plus ou moins hauts en forme d'autels, dont plusieurs gisent sur le sable aux environs de la chapelle de Santa Catalina.

L'explorateur n'a pas non plus porté son attention, et cela est regrettable, sur d'autres tombeaux dont un certain nombre ont été violés et pillés depuis longtemps, et dont plusieurs sont restés presque à découvert. Ceux-là sont de vraies fosses funéraires, oblongues ou carrées, plus ou moins profondes, construites en bonne pierre et revêtues intérieurement de stuc. Peut-être au-dessus de ce caveau, destiné à contenir les urnes de toute une famille, et les offrandes rituelles, s'élevait il un édicule du genre de la chapelle de Santa Catalina, ou simplement un tertre couronné d'un cippe ou d'une stèle. Certainement quelques-uns de ces tombeaux de riches demeurent intacts sous le sable, et promettent à une recherche systématique, avec une riche récolte d'objets divers, toujours précieux, des observations utiles sur une forme de sépulture que nous jugeons, à première vue, assez nouvelle.

Cette nécropole fut utilisée pendant une longue période, puisqu'on y a trouvé des monnaies de Faustine aussi bien que des empereurs Constantin et Constance, et que, d'autre part, à l'extrémité ouest, tout contre la ville, se trouvent des tombeaux chrétiens, aisément reconnaissables aux cuves de pierre creusées à la forme du corps humain, avec cavité ronde pour la tête, recouvertes de larges dalles plates débordantes, et mises en terre sous une mince couche de mortier de brique.

Du reste, tout le terrain autour de la ville, et surtout sur la dune broussailleuse qui borde la plage à l'ouest au delà d'un petit ruisseau, on retrouve des tombes éparses. Le Père Furgus

a signalé particulièrement un petit cimetière, tout près du rivage. Les corps y furent non plus incinérés, mais inhumés :

« Les tombes d'inhumation, dit-il, étaient entassées dans un bloc de maçonnerie presque pétrifiée, ce qui rendait le travail des fouilles très long et très difficile. Pour comble de malheur, les niches ne renfermaient que le squelette, deux ou trois gros clous, en cuivre ou en fer, placés pêle-mêle entre les pieds du cadavre; quelques anneaux de cuivre, mais en lames si minces et si rongées par l'humidité qu'elles tombaient en pièces au moindre contact, et finalement parfois des restes de poterie. Je crois cependant devoir mentionner deux sarcophages en pierre, mais sans inscriptions, qui parurent ici; l'un d'eux contenait deux squelettes parfaitement conservés... Il fallut me résigner à abandonner, sur le rivage, ces deux grands blocs de pierre, en présence de l'impossibilité du transport. »

Nous n'avons pas retrouvé ces deux sarcophages.

*
* *

Telle est Belo, où nous attiraient l'éloignement sauvage du lieu, la curiosité de ruines mal connues dans un paysage rare, et le dessein d'une exploration future. Après notre visite, plus même qu'auparavant, la cité romaine, avec sa muraille et ses tours, son théâtre, ses aqueducs, ses édifices écroulés, son port, les usines de ses pêcheries renommées, ses cimetières, la voici bien sous nos yeux, prête à dépouiller son manteau de sable. Mais cette ville, ce port, dont rien n'apparaît qui ne soit d'époque romaine, où seulement quelques décors de sculpture architecturale sont les témoins d'une population indigène, cette ville et ce port sont-ils la création bien méditée, en un site choisi par eux, de conquérants désireux de faciliter le cabotage et les échanges avec la côte africaine? Sont-ils nés tout simplement de l'exercice de la pêche, pour l'industrie et l'exportation des poissons salés? Mais alors, que signifient ces monnaies à légendes indéchiffrables, écrites en caractères qui ne sont ni grecs, ni phéniciens, ni ibériques, et qu'en désespoir de cause les numismates disent bastulo-

phéniciens? Ne sont-elles pas comme l'affirmation certaine qu'un établissement indigène a précédé le romain? Et, s'il en est ainsi, où se cache, sous quelle couche profonde est ensevelie cette ville primitive, dont l'importance archéologique dépasserait de si haut celle de la ville romaine? Ou bien cette vieille cité d'une tribu peut-être venue d'Afrique s'éleva-t-elle quelque part en arrière de Bolonia, sur une de ces hautes collines décapitées en plateau qui dominent d'un peu loin la rade ouverte, admirables observatoires, et non moins admirables châteaux-forts naturels, où les Romains, du reste, dressèrent des tours de guet et des fortins imprenables?

Voilà ce qu'un temps, sans doute assez prochain, nous dira, et à défaut des découvertes sensationnelles que ce site privilégié semble promettre, quelle idéale saison de fouilles peut rêver l'archéologue artiste sur la plage indolente et vermeille, dans les collines ardentes, en face de cette mer tantôt d'azur comme la Méditerranée, tantôt glauque comme l'Océan, au bord de ce détroit, le plus illustre du monde, où la légende et l'histoire, l'histoire de jadis et l'histoire d'aujourd'hui, hélas! entremêlent leurs souvenirs de poésie éclatante et de drames sombres.

Pierre PARIS.



Hutte indigène sur la plage de Bolonia.

APPENDICES

A LA

CHRONIQUE LATINE DES ROIS DE CASTILLE

JUSQU'EN 1236*

III

Berengère et les Laras.

(CHRONIQUE GÉNÉRALE)

[D'après le manuscrit portugais de l'Académie de Lisbonne et celui de Paris**]

< Como o conde dom aluaro de lara casou elrrey dom anrriq̄ cō afilha delrrey de portugal.

Conta aestoria que > o conde entendeo < muy > ben q̄ elrrey auya ([1] gram sabor) de sayr de suas maãos . ꝛ < esto per conselho da rrainha sua ẏrmaã . ꝛ por esta rrazon > guardauao de tal guisa que se non fezesse. E ꝑor ([2] assessegalo disse) queo q̄ria casar . ([3] desi) foisse con elle ([4] pera pallença) ꝛ leixou hy elrrey ꝛ foisse aportugal . ꝛ pedio aelrrey sua filha que era muy fremosa[5]. ꝛ ([6] auia) nome dona ([7] malfalda). E elrrey de portugal deulha < muy de grado > ꝛ elle ([8] leuouh[a]) ꝛ foisse con ella pera pallença . ([9] Desi partiosse) el rrey ([10] dhi) ꝛ foisse ꝑa medina del campo. ꝛ fez y suas uodas muy honrradamente. E ([11] depois que foron) feitas partiosse < daly > ꝛ foy tomar aterra adom lopo diaz dalfaro. ꝛ pero q̄ ([12] pousou) preto de burgos. nō q's ueer sua ([13] yrmãa) por nō anojar o conde. E foisse a callaforra ꝛ tomou o ([14] castello) q̄ tijnha garçia çapata. ꝛ ([15] tomou logo) atrr̄a a ([16] Ruy) diaz dos cameiros ꝛ aaluaro diaz seu yrmaao. desy tornousse aburgos ꝛ <cō todo esto> no quis ueer sua yrmaã.

* Voir *Bull. hisp.*, t. XIV, p. 30, 109, 244 et 353; t. XV, p. 18, 170, 268 et 411 (tiré à part, Bordeaux, Feret, 1913, *Chronique latine des Rois de Castille jusqu'en 1236 I. Le manuscrit et le texte*); t. XIX, p. 101.

** Voir t. XIX, p. 103, note 3. Je rappelle que les tirets représentent des blancs laissés par le copiste pour mettre des ¶, et à la place desquels le manuscrit de Paris porte *E*. Je mets en bas de page les variantes de ce dernier manuscrit, dans les mêmes conditions que pour l'Appendice II. Le texte de la *Cronica de España* éditée par Ocampo est identique pour le sens et le mot à mot, sauf pour les passages que je porte en note.

1. (Fol. 228, ch. Cº V XLVII) uoolade. — 2. oasessegar disselh'. — 3. ꝛ. — 4. pa palença. — 5. donzela. — 6. auya. — 7. malfalda. — 8. leuoua. — 9. desy partyosse — 10. dhy. — 11. despois q forom. — 12. passou. — 13. Irmãa. — 14. castelo. — 15. tirou. — 16. Rº.

—([1] A Rainha) mandou dizer ao conde q̄ fez'a muy mal de casar seu yrmaão per tal guisa ca ([2] non era o casamento aguisado nen conuijnha . por o gram parentesco q̄ auia) ant' elles. E o conde come < era > homen de ([3] forte condiçon . respondeulhe per) desonestas palauras. — ([4] Arrainha con despecto) do conde. mandou dizer ([5] todo este feito) ao papa innocecio III° ɛ < como eram muy chegados en parentesco. > O papa < quando uyo o recado da rraynha. > mandou suas cartas adom tello bispo de pallença ɛ a dom mouriz bispo de burgos que desto fez ([6] executores) q̄ amoestassem elrrey que se partisse logo da rraynha sua molher por que ([7] estaua) con ella en pecado < mortal >. E se della nō <se> quisesse partir . q̄ posessē ([8] interdicto) no ([9] Reyno). ɛ desta guisa foy partido aquel casamento[a].

< Como o conde dom aluaro buscaua muyto mal aa rraynha dona biringuela. > O Conde dom aluº < trabalhauasse de buscaR todo mal que podia aa rraynha dona biringuella . ɛ por esta rrazon > mandou ([10] aella martin) mēēdez de finoiosa . con cartas < aficadas > en que lhe ([11] enuyaua demandar os castellos) ɛ os portos do mar. E ella quando uyo as cartas disse. Certo esto non demanda meu yrmāāo nem lhe praz dello. mas pois asua uoz ([12] mos) demanda querolhos dar. ([13] ɛ rogo) a dš q̄ ueia ([14] esto ɛ o torto ɛ sen razō) que me o conde faz. passando a jura que ([15] prometeu). E mādoulhe enton entregar todo. se non ualhadolide q̃ leixou ([16] na sy). por q̄ era ([17] de) suas arras[b]. Depois desto moueo o conde preitesia aelrrey dom afonso de leon que casasse elrrey dom anrrique con sua filha dona sancha. con cōdiçon q̄ aa sua morte. ficasse ([18] o Reyno) de leō aelrrey don anrriq̄. ɛ que por fiança desto lhe desse logo ([19] santiuanhes) da mota. E derō lho logo . ɛ apoderaron do alcaçer sancho fernandez queo teuesse en fieldade. E esto fazia o conde por partir sancho fernandez da rraynha q̄ non fosse en sua ajuda. < Todas estas > maneiras ɛ outras muitas buscauª o cōde por empeecer aarrrainha. ɛ por que seus filhos non heredassen o rreyno de leon. E quando > ([20] viron que erraron) en dar o castello a sancho fernandez por que era da parte da rraynha ([21] moueron) outra preitesia aelrrey de leon. q̄

a) Oc. ajoute : « Entonces el conde movio casamiento para si con la reyna doña Mofalda, mas quandol ella oyo touol par grand mal ɛ fue muy sañuda ɛ fuese para Portogal. »

b) Oc. ajoute : « Mas dixo pues tāto mal le venie por el cōde nō queria fincar en castella, ɛ se q̃rie yr a tierras de Leon a biuir en sus arras. »

1. E arreȳa (toujours). — 2. tal casamͫto nō era boo por o gn̄de diuido q̃ era. — 3. maao cōselho rrespondeolh' cō. — 4. Earreȳa com despeito. — 5. o feito do casamͫto. — 6. eixecutores. — 7. staua. — 8. ent'dito. — 9. rregno. — 10. a arreȳa m'tym. — 11. mādaua podir os castelos. — 12. mhos. — 13. pero rrogo. — 14. a sen rrazo — 15. prometeo. — 16. p assy. — 17. das. — 18. o rregno. — 19. santi yuanes. — 20. uyo q errara. — 21. moueo.

lhe leixariam o castello de santiuanhes ꝛ q̄ lhe desse o castello de tedra [a] ꝛ con elle dez mil maravidijs. E elrrey teueo por ben. — El rrey dom anrrique ([1] foisse) ꝑa arraynha sua yrmaã que estava en leon [b] ꝛ pediolhe o castello de tedra q̄ eram suas arras que lhe dera elrrey de leon ꝛ ella deulho logo. < E tornousse [c] ao conde don aluaro ꝛ disse. certo conde uos fazees maa obra en poer desuairo antre mi ꝛ meu yrmaão. > — feito esto partiosse elrrey darrainha sua yrmaa. pero ante que se fosse. pediolhe o jffante dom ferrnando ([2] ꝑa o leuar consigo). ꝛ ella deulho ([3]) — Depois que foron feitas ([4]) vistas antre elrrey de leon ꝛ elrrey dom anrriq̄ [d] tornousse pera castella. ꝛ ajuntou < logo > sua hoste ꝛ foy c'car otielha. E arrainha sua yrmãa foisse a pallẽça. ꝛ ueerõ aella dom gõçallo ([5] rodriguez) giron ꝛ seus jrmaãos ꝛ disseronlhe o quelles auia feito o conde dom aluaro en ([6] lhes estragar seus herdamentos). E aarraynha pesou dello muyto mas non pode < hy > al fazer. — Enton se foy meter en otielha ([7] por adefender ꝛ estando) en esto soube oconde dõ ([8] aluaro) como dom lopo diaz ([9] estaua) en miranda. ꝛ mandou ([10] allo) oconde dom gõçallo seu yrmãão queo deitasse da terra. ꝛ ꝑa esto lhe deu ([11] trezentos ꝛ çinqᵒeenta) caualeiros y muyta gente de pee. — Dom lopo diaz quando ([12] esto soube). mandoulhe dizeR que non trabalhasse por ([13] allo hyr) ca elle o vijria receber. E passou logo o Rio debro com ([14] duzentos) caualeiros ꝛ dous mil homẽẽs de pee escudados. E o conde quando o uyo acolheosse a huũ cabeço. ꝛ dom lopo diaz ([15] sperouho enno) chããо. E elles estando ꝑa ([16] lydarem. veheron) hy abbades ([17] religiosos) ꝛ aueherõnos. E tornousse o conde dom gonçallo pera elrrey. ꝛ dom lopo diaz foisse ꝑa otielha ([18] onde estaua arraynha ꝛ con ella dom gonçallo rodriguez giron ꝛ seus yrmããos, [e] ꝛ don garcia fernandez de uilla mayor. ꝛ dõ guilhem pⁱrez de gozmã. ꝛ dom gil anrriquez [f] ꝛ outros muitos bõõs fidalgos).

< Como elrrei dom anrrique mandou cercar dom afonso tellez en villalba. ꝛ do al que se ffez.

Conta a estoria que > elrrey dom anrriq̄ vijndo con sua hoste muy grande sobre otielha. que chegou a pallença. E vijnha con elle o

a) Oc. : « tiedra. »
b) Oc. : « en Grajal. »
c) Le sujet est évidemment *a rrainha*. Le comte avait donc accompagné le roi.
d) Oc. : « E ouieron sus vistas el rey d'Castiella ꝛ el rey de Leon. E entonces fynco el infante don Ferrando cõ su padre el rey de Leon. »
e) Oc. ajoute (mais non 8817) : « ꝛ don Alfonso tellez de meneses ꝛ Suer Tellez su hermano ꝛ Ruy Gonzalez de orbaneja ꝛ sus hermanos. »
f) Oc. : « Guillen Malrriq̄. »

1. foyse. — 2. q̄ se fosse com elle. — 3. logo. — 4. as. — 5. rroiz. — 6. lhe destruyr suas herdades. — 7. pola deffender ꝛ stando. — 8. aluoro. — 9. staua. — 10. la. — 11. III. — 12. o soube. — 13. hir la. — 14. II. — 15. esperouo no. — 16. peleiar veeron. — 17. ꝛ rreligiosos. — 18. honde staua arreȳa cõ muytos nobres homẽs.

conde dō aluaro ꝛ seus yrmããos. ꝛ martin meendez[a] de ([1] finoiosa) ꝛ seus filhos. ꝛ garcia ordonhez. ꝛ guilhem gonçaluez. ꝛ dom gomez anrriq̄z ([2]) ꝛ dom ([3] ynego) de mendoça. ꝛ pero gōçaluez de manho[b]. ([4] E entom Ruy) diaz dos camejros ꝛ aluaro diaz seu yrmããо. ꝛ joham goçaluez de huzedo[c] vijnhanse ꝑa utiella < hu estaua arraynha > ꝛ chegaron amonçō. E estando hy ꝛ non sabendo parte da vijnda delrrey. viron grandes poos cōtra pallēça[d] ꝛ armaronse logo ꝛ caualgarō < en seus cauallos >. ꝛ eram ꝑ todos trezentos caualeiros ꝛ sayron ([5] da villa). En este chegou o conde dom fernando ꝛ martin meendez de finoiosa ꝛ dom gomez anrriquez ꝛ dom garçia ordonhez. ꝛ tragiam ([6] trezentos ꝛ trijnta) caualeiros. E logo que se ([7] encontraron) començaron ([8] de se) ferir. de tal guisa q̄ en pequeno espaço foron muitos mortos ꝛ derribados damballas partes ꝛ outros presos ([9] ꝛ fora feito muito mal. se non por abandeyra delrrey que pareceo. Entom) elles nō aquiseron ([10] atender) ꝛ tornaronse ꝑa o castello ꝛ ([11] albergarō hy) esso noite ꝛ elrrey foisse pera pallença. E estando hy. soube como dom ([12] afonso tellez) era en villalua. ꝛ mandou trasnoitar sobre elle ꝛ q̄ o ([13] matassen ou prendessē). E q̄ndo chegaron a villalua. ([14] acolheosse elle) ahūa | * torre con oito caualeiros ꝛ con muy pouca ([15] companha). ꝛ aaentrada lhe mataron huū caualeiro ꝛ elle foy ferido. mas logo lhe ueeron en ajuda sesseenta caualeiros que se meteron dentro con elle. E estando assi cercados. logo en outro dia chegou hi elrrey ꝛ mandoulhos combater tam fortemente que os teueron muy aficados ([16] grā peça). mas < quem poderia dizer o gram pesar. q̄ auyam > os rricos ([17] homeēs[e] que estauō en vtiella). por que non podyam acorreR a dom afonso tellez.

< Como arraynha dona biringuella. mandou pedir ajuda a elrrey dom afonso de leon ꝛ como lhe veo. >

Leuantousse elrrey dō anrrique de sobre villalua ꝛ foy sobre utiella ꝛ pousou preto do castello[f]. < ma[g] > os rricos homeens que hy eram. non quif'ō sayr aelle. E enuyaron dizer ao conde dō aluaro. que fosse certo que por elle non leixauō de sayr. mas ([18] queos costrangia alealdade de) non hirem contra seu senhor. ([19] mas que lydariam) con elle

a) Oc. « Nuñez ».
b) Oc.: « de Marrano. »
c) Oc.: « de vzero. »
d) Oc.: « Vieron los grandes poluorones d'la su gête ». ms. 8817 : « grā poō ».
* Voir la planche jointe au fascicule.
e) Oc.: « ꝛ grā coyta auien los ricos omes... ».
f) Oc.: « ꝛ puso çerco al castiello qnto vn migero » (pas dans 8817).

1. finoiasa. — 2. ꝛ don rruy anrriquez. — 3. hynego. — 4. Entom R°. — 5. davila. — 6. IIIXXX. — 7. encont˜rom. — 8. desse. — 9. E quãdo viro abandeira delrrey q̄ a͛ppareceo. — 10. esperar. — 11. dormiron hi. — 12. affonso telez. — 13. matassem ou ꝑndessen. — 14. elle acolheosse. — 15. gente. — 16. (fol. 229) grande pedaço. — 17. homes que stauā en otielha auyam gñde pesar. — 18. por. — 19. pero q̄ peleieriā.

ɛ con quanto poder auya. E o conde disse q̄ō non faria mas queos ([1] teeria) assi cercados. — E elrrei non teue por ben de teer cercada sua irmãã ɛ leuantousse < logo > daly ɛ foisse ꝑa frechelhª ɛ derribou as casas a ([2] Ruy diaz) giron. — Arrainha auya ([3] enuyados) dom lopo diaz ɛ gonçallo ([4] rodriguez) con seu recado a elrrey de leon.[a] que lhe enuiasse ajuda ꝑ seu filho o jffante dom fernando. ca elle estaua entom con seu padre. E elrrey disse q̄ gradeceria muito aquātos con el fossem en ajuda da rrainha. E < foy logo feito. en tal guisa que > ueeron con elle qⁱnhentos caualeiros. E elles vijndo < ꝑa lhes acorrer > chegou dom afonso tellez. ɛ dissel < hes > como ia era decercada arrainha ɛ ([5] todo o al q̄ acontecera ɛ como se elrrey fora apalēça. ɛ entō se tornarō).

< Como morreo elrrey dō anrrique ɛ do que aconteceo da sua m'te. >

El Rey dom anrrique estando en pallença ɛ andando huū dia ([6] iogando o tegelo) con seus donzees. huū do linhagem de mendoça. lançou huū tegello ɛ deu con elle no telhado. ɛ caeo hūa telha que deu aelrrey na cabeça tam grande golpe queo fez ([7] caer) en terra. ɛ nō durou mais ([8]) daquela ferida que onze dias.[b] < ɛ morreo na era de mil ɛ duzentos ɛ cinqᵒeenta ɛ tres annos. > — Estas nouas souberō logo dom gonçallo rodriguez giron ɛ dō lopo diaz. ɛ dom afonso tellez. ɛ ouu'ō seu conselho. que fossem por o jffante dom fernando ɛ o ([9] trouuessem) ꝑa ([10] castella). ɛ q̄ despois queo hi teuessem queo alçaryam por Rey.[c] E ([11] con este acordo se foron) ꝑa elrrey de leon. ɛ disseronlhe como elrrey dom ārrique hya outra vez sobre utiella hu estaua arraynha. ɛ que lhe pediam por mercee q̄ lhes desse o jffante dom fernando que fosse cō elles en acorro aarraynha sua madre. E elrrey deulho. E elles que se q̄riam

a) Oc. ajoute : « ca gelo auie prometido. »

b) Oc. continue : « desi morio della auiēdo reynado dos años ɛ diez meses : en pareyso sea la su anima ». Ms. 8817 : « ɛ moreu dela ».

c) De même le ms. 8817, quant au fond.

Oc. (au lieu de « Estas nouas... por Rey ») : « Finado que fue el rey dō Enrrique de Castiella, el conde don Aluaro Nuñez de Lara su guardador quisiera encobrir la su muerte mucho, ɛ por ēde lo embio luego muy secreto al castiello de Tariego para q fuese alli mas ençelado, empero q̄ las nueuas llegaron a don Lope diaz de faro ɛ a dō Gonçalo ruyz gyron ɛ a dō Alfonso tellez de meneses q estauā en Toro cō el rey don Alfonso de Leon do los auie embiado la reina doña Berenguella, ɛ troxoles el mandado vn buen escudero vasallo dē Gonçalo ruyz gyron mucho encobierto, ca lo auie barrūtado ante que naide. Estōces ouiero aqllos ricos omes su consejo como troxessen a Castiella el infante don Ferrādo fijo del rey d' Leon ɛ de la reyna doña Berenguella, ɛ quel alçasen rey de Castiella, ca pertenescie el regno a su madre doña Berenguela por ser fallescido sin fijos el rey su hermano el rey don Errique. »

1. terria. — 2. Rº rroiz. — 3. enuyado. — 4. rroiz. — 5. por esto non ueo o jffante en acorro a sua madre. — 6. iugando o tigelo. — 7. cayr. — 8. uino. — 9. tºuxessen. — 10. castela. — 11. E foronse.

partir con o jffante. ([1] hũa dona q̄ auya nome dona aldonça ⁊ outra dona sancha.) foron a elrrey ⁊ disseronlhe que non leixasse hir o iffante. ca fosse certo q̄ elrrey de castella era morto. ⁊ que tijnha tempo pa seer emperador. E elrrey mandou aos rricos homeẽs que se non fossem. < ⁊ aelles pesou desto muyto. > — Estando ([2] elles en esto). chegou huu caualeiro q̄ auya nome fernam soarez. que lhes tragia ([3] mandado) da rraynha que se fossem con o jffante. E elles castigaron < muy ben > o caualeiro como dissesse < aelrrey. > ⁊ < depois q̄ o teueron bẽ auisado. > foron ([4]) aelrrey < cõ aquelle caualeiro >. ⁊ < el > disselhe como era viuo elrrey dom anrriq̄ ⁊ que comya < ia > carne. ([5] Enton mandou elrrey que se fossen con) o jffante. As donas foron outra uez aelrrey. ⁊ afirmaron ([6] como) elrrey de castella era morto. ⁊ elrrey mandou outra uez que se non fossen. — ([7] Foronse elles entom outra vez aelrrey) ⁊ fezeronlhe entender que elrrey dom anrrique era viuo < ⁊ saão. ⁊ que non creese q̄ era morto >. ⁊ tanto lhe disserõ < esto per boas pallauras > que os mandou hir. E elles caualgaron a ([8] gram) pressa ⁊ foronse < sua via > ⁊ andaron tanto que ([9] aquel) dia chegarõ a hũa aldea que ha nome ([10] villacide alfer). E depois que comerõ. virõ grandes poos escontra touro[a]. ⁊ caualgaron > ⁊ ([11]) foron a villarpando. ⁊ en outro dia foron ([12] aaguyllar) ⁊ en outro ([13]) foron ([14] a quelhar) hu estauª arrainha. E ally tomaron logo voz ([15] cõ) o jffante. ⁊ alçarõno por rrey so huu ([16] olmo). Desi partironse daly. ⁊ foronsse a palleça onde os receberon con grande alleg^ia. ⁊ daly foron sobre o castello de donas que estaua por o conde dom aluaro. ⁊ tomarõno por força. ⁊ prenderõ dom gil[b] qõ tijnha. E ([17] partironse) daly ⁊ foron aualhadolide. ⁊ ([18]) dali ([19] foron albergar) ahũa aldea que ha nome santa justa[c] E estando hy chegaron nouas como elrrey de leon vijnha con grande hoste < estragando atr̄ra > ⁊ con elle o conde dom aluaro ⁊ se? yrmããos.

< Como alçaron por rrey de castella dom fernando filho delrrey dom afonso de leon ⁊ da rraynha dona biringuella.

Conta a estoria que > estando elrrey don fernando eu valhadolide < q̄ > ueeron a elles os homẽes boos das villaˢ da estremadura daalem da serra. < ⁊ esto > pʳ q̄ arraynha dona ([20] biringuella) lhes mandara dizer. que ([21] esguardassen os muitos ⁊ boõs diuedos que con ella auyam.

a) Oc. : « grãdes poluorones contra Toro ».
b) Oc. : « Gil ordoñez ».
c) Oc. : « ⁊ es aldea de Coca ».

1. duas donas. — 2. assy. — 3. rrecado. — 4. cõ elle. — 5. Elrrey mãdou qsse veessen com. — 6. que. — 7. Elles forõsse pera elrrey. — 8. gñde. — 9. aquelle. — 10. Vilacide alffer (Oc.: « Valde villaçed »). — 11. dhi. — 12. aaguilar. — 13. dia. — 14. aqualhar. Oc. « a otiella ». — 15. por. — 16. hulmo. — 17. sayrõ. — 18. partironse. — 19. ⁊ foꝛ dormir. — 20. biringela. — 21. guardassem sua lealdade : ⁊ ueessen asseu filho.

E ell's por esta rrazon ueeronse aualhadolide). ɛ disseron todos ([1] per hũa) uoz q̄ ([2]) nũca seeriam so o senhorio dos franceses nen dos leoneses. mas que sempre aueryam rey ɛ senhor da linha dos rreys que forom de castella < E depois que todos foron juntos derom o rreyno adona biringuella. > ɛ ella rogouhos que recebessem seu filho por Rey ɛ ([3] aelles prouue muito. E partiron logo con elle)[a] pa hũa egreia de sancta marya ɛ ally o alçaron todos geeralmente p^r rrey. E quando esto foy auya elle dezooito ãnos de sua ([4] hidade). ɛ toda a clerizia cãtaua te deum laudamus[b]. — feito esto chegaron nouas. do grande dampno que elrrey de leon fazia no rreyno. ɛ elles tãto q̄õ souberõ. acordaron todos < en huũ > de ([5] yr lidar) con elle ɛ < queo deitassem da terra > ca elles tijnham q̄ o podiam ben fazer. ([6] por q̄) estauam hy dous mil caualeiros < muy bem guisados >. Mas arraynha nõ o quis consentir. dizendo que non quisesse q̄ o filho ([7] lidasse contra) seu padre. — < En esto > elrrey de leon passou o rrio de pisorga ɛ foy ahũa aldea q̄ chaman ([8] lagoa q̄) he hũa legoa de ualhadolide. E elrrey dom fernando mandoulhe dizer que < lhe non corresse a tr̄ra nem > lhe ([9]) fezesse mais mal. ([10] mas que) deuya auer gram prazer por lhe ds̄ fazer tanta mercee en q̄rer dar ([11] orreino ɛ terra) a huũ seu filho. ɛ specialmente tal < rreyno > donde lhe vijnha muito mal ɛ ([12]) guerra. ɛ que dally ([13] adeante) non lhe vijria del se non muyto f'uiço ɛ ajuda. E el rrey de leon ([14] mandoulhe dizer) queo non fazya se non por que se ueera sen seu mandado mas que o rrogaua que ouuesse com a rraynha que se tornasse pera elle ɛ que desta guisa seeriam ambos senhores de castella ɛ de leon. ɛ que pera esto q̄ ([15] lhe mandarya guaanhar) despensacõ do papa < ɛ > que depois da sua morte que ficassem ([16] todollos Reynos) aelle. — Dom | afonso tellez que fora omessegeiro ([17] desto) tornou < con este rrecado > aelrrey dõ fer-

a) Oc. (au lieu de « ɛ disseron todos.... con elle ») : « E qndo todos fueron jũtados catãdo derecho ɛ lealtad dieron el reyno a doña Berẽguella porq̄ era fija mayor del rey dõ Alfonso su señor. ɛ d'mas reconosciẽ el omenage q̄l fiziera quãdo ella nascio, ca fue la primera fija nin fijo q̄l rey don Alfonso ouo ɛ a q'eu primero fizierã omenage. ɛ de q̄ todos en cõcordia le dierõ el reyno, luejo ally ante todos dio ella el señorio d'l reyno a su fijo el rey dõ Ferrãdo, ɛ rogo a todos q̄l resçebiesen por su rey ɛ señor : ɛ fuerõ mucho todos alegres ende : ɛ mouieron cõel d'l mercado onde estauã ɛ fuerõse... » — Ms. 8817 : « ɛ q^u ndo forõ todos ajũtados catando d'eyto ɛ lealdade derõ oreyno aa rreyna dõna beringuela. filla del Rey dõ afon̄ seu senor por q̄ no auya y out^o h'deyro nẽ hũũ. Et demays rreconoçendo q̄lli fezerõ menagem a ela q^u ndo naçeu. por q̄ foy o p^imeyro fillo nẽ filla q̄ el rrey dõ afon̄ ouuera. ɛ desq̄ todos en huũ lle derõ o Reyno logo aly ant̄ todos. o deu ela al Rey dõ fernãdo· seu fillo... » (fol. 223)·

b) Oc. n'a pas cette dernière phrase.

1. ahũa. — 2. os castelaãos. — 3. ɛ elles fo9̄ dello muyto contentes ɛ foronse cõ elle. — 4. ydade. — 5. hi peleiar. — 6. ca. — 7. peleiasse co. — 8. laguna ɛ. — 9. no. — 10. por q̄ segudo rrazõ elle. — 11. rregno. — 12. muyta. — 13. adiante. — 14. rrespondeolh'. — 15. elle guaanharia. — 16. todos os rregnos. — 17. desta enbaixada.

nando < ⁊ asua madre >. ⁊ contoulhe < s > todo o rrecado que achara en elrrey dom afonso seu padre. E arrainha disse entom. q̄ ia ads̄ nuca mais prazeria que ella tornasse ṗa elle. mas quanto([1]) o rreyno de castella q̄o q̄ria. pera seu filho aqueo ds̄ dera ⁊ os hom̄es boos da terra. — Quando elrrey de leon ([2] soube) o que a rrainha dizia. ([3] ouue mui gn̄ pesar). ⁊ disse que queria hyr a burgos. E elrrey dom fernando ouue medo de cobrar seu padre o castello de donas. ⁊ mandou ([4] alla) dom lopo diaz ([5] dalfaro). ⁊ dom aluaro diaz dos cameiros. ⁊ outros boos caualeiros. E quando o soube elrrey de leon non quis hy estar. ⁊ foisse pera torre queimada ⁊ estragoulha toda. E passou o Ryo darlança ⁊ foisse ṗa ([6] cardena) ⁊ aatorre de mouriente[a]. ⁊ queimou ([7] todallas) uillas que era de garcia fernandez de uilla mayor as q̄es lhe mostraua o conde dom aluaro. ⁊ esto meesmo fazia atodollos out°s rricos hom̄e que eram da parte delrrey dom fernando. < seu filho. > Desi tomou caminho de burgos mas ante que ([8] alla) chegasse mandara < ia > hy elrrey dom fernando muitos boos homẽẽs en guarda do logar. Eelrey de leon quando osoube[b]. queimou villar de miro ⁊ uascones ⁊ villar quira[c]. ⁊ passou per ([9] castro exarez)[d]. ⁊ foy antre pallença ⁊ carrio ⁊ per terra de campos ajuso[e]. ⁊ ([10] en) tornandosse. quanto achou do bispo de pallença todo estragou ⁊ assi entrou en seu rreyno.

< Como e por qual rrazon foy a contenda que ouue arrainha dona biringuella ⁊ elrrey dom fernando seu filho con os cōdes de lara[f].

Deuees de saber que > depois da morte delrrey dom anrrique foy mouuda gram contenda antre arrainha dona biringuella ⁊ seu filho elrrey dom fernando con o cōde dom aluaro ⁊ seus yrmaãos. ⁊ esta contẽda durou longo tempo. ([11] mas arrazon poR que foy he esta). — Elrrey dom afonso oq̄ uenceo ([12] alide) das naues < de tollosa >. ouue < por filho elrrey dom anrrique ⁊ mais > quat° filhas. A primeira foy dona branca. que foy casada con elrrey dom ([13] luis) de françа < o que foy > padre de sam ([14] luis). Asegūnda foy < esta > dona biringuella que foy casada cō elrrey dom afonso de leon. Aterceira foi dona orraca que foy casada con elrrey don a° de portugal. Aquarta foy dona lyonor q̄ foy casada con elrrey dom james daragon. E por que arrainha dona branca era a mayor: teueron os condes de lara q̄ era mais razon pois

a) Oc. : « Tordemorança ».
b) Oc. ajoute : « tornose para Arcos ⁊ por Muñon ».
c) Oc. : « Villaquiran ».
d) Oc. ajoute : « q tenie el conde dō Ferrando ».
e) Oc. ajoute : « contra la Torre de Mormojō. »
f) Tout ce chap. manque dans Oc. et dans 8817.

1. era. — 2. ouuyo. — 3. desprouguelh'. — 4. la. — 5. dalffaro. — 6. (fol. 230). Cardenha. Oc. : « Tordemora ». — 7. todas as (toujours ainsi). — 8. la. — 9. castro xerez. — 10. em. — 11. ⁊ foy por esta causa. — 12. a batalha. — 13. loys. — 14. loys.

elrrey dom anrrique era morto: dar os castellos a ella. que aarainha dona biringuella q̄ era ([1] meor). ꝛ sobresto se moueo aguerra antrelles. — Os condes enuyaron dizer aarrainha dona brāca que ueesse receber seus castellos. ([2] por que) a esta sazon auya ainda ([3] muy poucos dias) que morrera elrrey dom luis seu marido. ꝛ ficarō seus filhos muy peq̄nos. < s.> [a] do luis o que foy canonizado por Santo. ꝛ dō carlo que foy rrey de cezilia ꝛ de proēça ꝛ de ([4] neapoli) con toda ([5] pulha ꝛ calabria). E toda a casa de frança andaua enton en muy grande ([6] aluoroço) contra elrrey porq̄ era pequeno ꝛ contra sua madre. E por esta rrazon mandou dizer arrainha dona brāca aos condes. que dessem os castellos q̄ tijnham a sua yrmaā arrainha dona biringuella. ꝛ que lhes quitaua amenagem que por elles tijnham feita aelrrey dom anrrique seu yrmāao. ca dš poeria assessego na casa de frança. ꝛ que enton seu filho ([7] demandaria) o seu. E esto lhes mandou dizer quatro uezes. ꝛ ([8] outrossi) lhes mandarō dizer os doze pares([9]). Mas por todo esto no leixaron os condes de teer os castellos ataa que non poderom mais fazer. cuidando que dš ([10] ordenarya) | algūa maneira per q̄ arrainha dona branca ueesse aaterra ꝛ que lhe dariam os castellos.

< Como arrainha dona biringuella mandou dizer ao conde dom aluaro que ueesse a vistas con elrrey ꝛ con ella. > [b]

([11] Seendo hūū dia) arrainha dona biringuella cō <seu filho> elrrey dom fernando ꝛ con outros < muitos > ricos homeens en huā aldea acerca de palēça mandou por sua carta dizer ao conde dō aluaro que se ueesse ueer con elrrey ꝛ cō ella. ca queriem con elle ([12] fallar muito de sua prol.) ꝛ que ueesse sen receo nemhuū. O conde ueo < a elles > con < muy > pouca ([13] companha) como homem que se non temya. E ueeronlhe teer o caminho en hūū ualle preto de pallença. dom gonçallo ([14] rodriguez) giron. ꝛ dom lopo diaz dalpharo. ꝛ com afonso tellez. ꝛ prenderōno muy rrefecemente. — Depois que < o conde assi > foy preso. tornousse elrrey ꝛ arrainha pa. pallença ꝛ dally se foron pera valhadolide. ꝛ leixaron o conde preso ēno alcaçer. Estando ([15] ally) foron ajuntados os mais dos homēēs boōs da terra. ꝛ deron aelrrey monte ferreira [c]. E mandou < logo > arrainha por o corpo de seu yrmaao que estaua en ([16] carriego) en huū ataude. ꝛ derōno logo a dous bispos que foron por elle. ca assy o mandara o conde dom

a) « scilicet ».
b) Ce chap. manque également dans Oc. et 8817 jusqu'à « .. ēno alcaçer. »
c) Ms. 8817 : « moeda foreyra ». Oc. (au lieu de « E estando ally... ferreira ») : « El rey don Ferrando ꝛ su madre venieron a Palençia ꝛ juntaron y los de la tierra ꝛ dieronle moneda forera en reconesçençia de rey. »

1. mais moça.— 2. ca.— 3. pouco.— 4. napuli.— 5. apulha ꝛ callabria.— 6. boliço. — 7. rrequeria. — 8. assy. — 9. de frança. — 10. daria. — 11. Estando. — 12. falar cousas de gñde seu proueito. — 13. gente. — 14. rroiz. — 15. hi. — 16. Carryego. Oc. : « Tariego ».

aluaro < que lho dessem se por elle mandasse >. E ella leuouho aas olgas de burgos. ɛ soterrouho a par do jffante dom fernando o graado[a]. — feito esto. foy elrrey sobre o castello de mõçon[b]. ɛ os queo tijnham por o conde defenderõno muy bem. E dally se foy elrrey alerma ɛ alara que eram herdade do conde dom aluaro. ɛ foy < o > sobre o castello de belfurado que estaua por o conde dõ gõçalo. ɛ daly foron ([1] enna egreia ɛ en) nauarrete ɛ deronlhos < logo >. ([2] Desi) tornousse elrrey outra vez abelfurado. ɛ as suas ([3] cõpanhas) foron combater o castello. Mas dom gonçallo ([4] rodriguez) giron ɛ ramiro froles ([5] que eram rricos homeens ɛ ben mancebos por se probarem en armas). tomaron ([6] adeanteira do cambato) ɛ os do castello prenderõnos. Depois que elrrey uyo que nõ podia tomar belfurado. tornousse pera burgos ɛ daly a torre queymada. ɛ desy apallença. ɛ daly se foy outorgado todo orreyno geeralmente. con outorgarmento de sua madre. E < entom > mandarõ por o conde dom aluaro. aq̄ era dada muy maa p'sõ. Quando elle foy antelrrey. preguntou aarraynha dona biringuela por quelhe ([7] mandaua) dar tam maa prison. E ella disse <que> por quea dauam < os seus muy > maa a dom gonçallo rodriguez giron ɛ a dom ramiro frolles. ɛ que se queria seer solto que lhos mandasse dar. E elle disse que nunca ds̄ quisesse que elle fosse dado por tam maaos empregos. mas que lhe non dessem aprison tam maa. ɛ quelhe dessem huũ par de capoões ɛ que logo lhos mãdaria dar ɛ assi foi feito. ca lhe mandóu a rrainha os capoões ɛ elle mandouhos soltar. Entom lhe deron bem peq̄na prison. ɛ foy lhe logo mouida preitesia. que desse os castellos ɛ q̄o mandaria elrrey soltar. E firmaron en esta guisa. que se fosse elrrey a burgos ɛ que fosse ([8] allo) o conde dom aluaro preso en guarda de dom gonçallo rodriguez giron ɛ de cen caualeiros. ɛ que tãto que elrrey fosse entregue dos castellos que o mandasse soltar. Entom se foy elrrey a burgos. ɛ con elle o conde preso. ɛ os castellos foron entregues aarrainha dona birĩguella. segundō mandara per suas cartas arrainha dona branca < como ia

a) Oc. omet « o graado ».

b) Oc. : « muñon » ; — puis (au lieu de ce qui suit) : « ɛ teniē presos los cáualleros quel tenien. ɛ dende fueron a Lerma, ɛ para Lara. ɛ fueron coēllos el concejo de Burgos. ɛ tomarõ los castiellos por fuerça, ɛ los caualleros q̄ los tenien : ɛ desy tornarouse para Bugos dõ fueron resçebidos con gran proçesiõ ɛ con gran honrra. ¶ Esto fecho, el rey don Ferrãdo de Castiella ɛ sus gẽtes mouieron sobre el castiello d' Belforado q̄ estaua por el cõde don Gonçalo, ɛ los de la villa aguardauãse d'los d'l castiello ɛ teniē las cadenas echadas por la villa, ɛ mouieron de yr fueronse pa Najara ɛ a Nauarrete ɛ santa Elena, ɛ dierõgelas luego, peró q̄ a Najara por fuerça la tomaron. E estonces tornose el rey pa Burgos : ɛ estando y el conde ɛ sus amigos fuerõse pa Bilforado : ɛ como tenie el castiello quebrãtarõ la villa ɛ matarõ y muchos omes ɛ astragaron quanto y fallaron... ». Traduit dans le ms. 8817 (fol. 224).

1. logo a nagera ɛ a. — 2. ɛ. — 3. — gentes. — 4. rroiz. — 5. por mostrar sua ardideza. — 6. desauysadam̄te adianteira do cobate. — 7. mãdara. — 8. la,

ouuistes >. E os castellos que lhe foron entregues sō estes. ([1] Canhete). alarcō ([2] tariego testipheo). villa franca de monte doca. Depois q̄ o conde foy solto. foisse pera belfurado.[a] ꝛ como | tijnha o castello seu yrmaão o conde dom gonçallo ([3] quebrantarō). avilla ꝛ mataron muytos homēēs. E < depois que estragaron toda avilla. > foronse pera lutrones[b]. ꝛ o cōde dom fernando ficou en castro ([4] exarez). ꝛ o cōde dom aluaro foisse ꝑa ([5] fornella). E elrrey ꝛ sua madre partironse de burgos ꝛ forōse ꝑa ([6] ualença). Eo conde dom fernando foysse ꝑa villella de salga[c] con duzentos caualleiros pera dar darreuato na ([7] campanha) de elrrey mas non pode. — Estando elrrey en pallença. chegouhy obispo douedo cō ([8] mandado) delrrey de leon seu padre. en q̄ se queria ueer con elle ꝛ con arrainha. ꝛ que elle lhes guaanharia tregoa do conde do aluaro. que andassē pella tr̄ra seguros ꝛ lhe non fezessem mal nenhuū. Arrainha quando esto ouuyo ouue tam gram pesar que pos os geolhos en terra. ꝛ alçou as mãaos ao ceeo ꝛ disse chorando. Oo senhor ds̄ uee tu ([9] tal sem) razon < como esta > dizer q̄ elrrey aia de demandar tregoa ꝑa andar per sua tr̄ra. —[d] < En esto > o conde dom aluaro. foisse pera ualde nebro. ꝛ começou de fazer guerra aelrrey dom fernādo. cuidando de cobrar os castellos que ꝑdera.[e] mas

a) Oc. reprend ici, et 8817 seulement après « lutrones ».

b) Oc. : « brianes ».

c) Oc. : « para ribera de Vallegera ».

d) Ocampo continue : « E q̄ndo esto oyerō les omes buenos q̄ erā y con el rey de Castiella nō lo podierō comportar, ꝛ salieron de Palēcia ꝛ fuerōse contra terrezuela do estaua el cōde dō Aluaro nuñez de Lara. ꝛ quando el conde vio venir esta gēte del rey salio a las barreras con los suyos, mas Ruy gōçalez gyrō ꝛ Ramiro frolez eran caualleros mancebos ꝛ fueron delāte por se prouar en armas, ꝛ fuerō presos : ꝛ desi fue llegādo la gente del rey, ꝛ fue el torneo muy ferido en q̄nto duro, mas luego fue preso el cōde ꝛ cō el q'nze caualleros de los mejores, ꝛ los otros alçarōse al castiello ꝛ estonces dierōles sus presos por tal q̄ los non cōbatiesen ꝛ tornose el rey ꝛ la reyna ꝑa Torquemada a albergar. ꝛ otro dia entrarō en Palēcia : ꝛ alli truxerō preytesia q̄ diese el conde los castiellos al rey ꝛ q̄l soltasen d'la prisiō. ꝛ dierōlo en guarda a gōçalo ruyz girō ꝛ lleuol ꝑa Otiella : ꝛ alli estouo fasta quel rey cobro los castiellos.» Le ms. 8817 traduit à peu près littéralement, mais remplace Ruy Gonçalez par « g° rruiz », supprime « quinze », et après Palencia insère : « du forō muy bem rrecebidos ꝛ forōsse logo a valedolide ꝛ troixerō... »

e) Oc., traduit par 8817, fol. 224 (au lieu de ce qui suit, jusqu'à « Garcia Fernandez de Vilamayor ») : « E el cōde dō Ferrādo vinose ala merçed d'l rey q̄l fizo mucho hōrra, mas enpues se ꝑdio cōel rey a su culpa, ꝛ q'sierale alçar cō Castro : en pero q̄l rey lo sopo ꝛ trasnocho d' palecia ꝛ amanesçio en Castro ꝛ puso el castiello en guarda, ꝛ fuese ꝑa Villaycā q̄ era d' cōde, ꝛ entrol por fuerça luego, ꝛ diol a dō Lopo diaz de faro. E estonce adolesçio el rey ꝛ finco en Castro, ꝛ enbio a su hermano el infante don Alfonso a paredes ꝛ a Bezerril q̄ erā d'el cōde dō Ferrādo, ꝛ derribo los castiellos por el suelo. ꝛ el conde alçose en el castiello d'Arcejon (8817 : orzeio) ꝛ touierolo y çercado, ꝛ ouo a dexar el castiello por preytesia q̄l posiesen a saluo fuera de la tr̄a : ꝛ dexo sus fijos, ꝛ su muger ē guarda al rey : ꝛ el fuese a Marruecos, ꝛ nūca jamas torno ē Castilla. » Cf. plus loin (p. 22) et texte de Pidal, p. 716[b] et 717[b], et notre chronique. § 38 et 39). — Après quoi le texte d'Ocampo mentionne le mariage

1. Canhote. — 2. tarieygo testifeo. — 3. rroubaꝯ. — 4. Xerez. — 5. fernela. Oc. : « Ferrezuelo ». — 6. palença (refait sur « ualença »). — 7. gente. — 8. rrecado. — 9. (fol. 211) esta sen.

el rey dom fernando ([1] tanto) q̄ o soube foy ([2] sobrell) ⁊ cercouho. ⁊ cortoulhe as vinhas ⁊ as ortas. E estando o conde assi cercado. os rricos homeēs delrrey foron lhe correr a terra que tijnha delrrey de leon ⁊ matarõulhe muitas gentes ⁊ fezeron e ella grande dampno. ([3] desi colheronse) acastrelho. E os rricos homeēs eram estes. Dom lopo diaz ⁊ aluaro diaz dalpharo. ⁊ joha gonçaluez de uzedo. ⁊ dom garcia fernadez de villa mayor. — [a] ([4] Quando elrrey de leon) soube q̄ os rricos homees lhe entraro em sua terra. foy sobre elles ⁊ entroulhes a villa. ⁊ elles acolherose ao castello. ⁊ tijnhao' el rrey de leon cercados. ([5] Mas quem pod'ia osmar o grande despeito que auya elrrey dom fernando) por quelhes nō podia acorrer. ⁊ esto por reuerēça de seu padre. [b] < ⁊ porlhe non seer desobediente nem lhe tornar maaos iradas. E por esta rrazon. > ([6] mandou per sua carta dizer a seu padre en esta guisa.) Oo padre ⁊ senhor dom afonso rrey de leon. que sanha ou desauentura he esta. ou por q̄me fazees tal sen razon non uollo merecendo eu. bē parece que uos pesa do meu bem ⁊ de eu seer Rey. pero muito uos deuya prazer por au'des [c] huū filho Rey ([7] en) castella. que sempre sera auosso s'uiço ⁊ auossa honrra. ⁊ non ha ([8] xpãao ne mouro que receando myn nō reçee uos. Poi^s donde uos uem este sanha tam auiuada. < Ca de castella en todollos meus dias. nō uos vijra se non honrra ⁊ bem : donde uos suya vijnr [d] tanto mal. Ben > ([9] uos deuia) de nem-

du roi; puis : « Estando el rey d' Castiella en sus bodas ēla çibdad d' Burgos llegol madado como el cōde do Aluar nuñez fazie guerra d' Valdenebro ⁊ estōce fue el rey sobrel ⁊ corsollas viñas ⁊ las huertas, mas enbiol d'zir su padre el rey su padre q̄l no touiese çercado su castiello, sinō q̄ vernie lidiar cō el. ⁊ estōçes el rey dō Ferrando por nō auer baraja con su padre desçercol, ca non q̄rie fazer ningūa cosa cōtra volun-tad de su padre. ¶ Fecho esto saco el rey de Leō su hueste ⁊ astrago muchas aldeas d'Auila cōtra Salamanca. ⁊ el rey viose en cuyta porque nol osaua tornar mano. Entonçes enbio alla por frōteros a dō Lope diaz de faro ⁊ a don Aluar diaz de los cameros ⁊ a Jūa Gonçalez d'Uzero ⁊ Garci Ferrandez d' Villa mayor. ⁊ mādoles q̄ guardasen la trr̄a d' daño, mas q̄ nō se acostasen al rey su padre : ⁊ ellos fizierōlo assi po q̄l matarō gēte q̄ fuera a correr a vna aldea. ⁊ sopierō como q̄rie yr a correr el rey d' Leō sobre Castejō, ⁊ fuerō se meter dētro por d'fender el castiello. » Cela est encore traduit dans 8817 (fol. 224^v).

a) Oc. et 8817 comme dans le ms. de Paris jusqu'à « de seu padre ».

b) Oc. (au lieu de ce qui suit, jusqu'à « E por esta razon ») : « ⁊ nō tornaua mano contra el en ninguna guisa no mas q̄ contra su madre, ca siempre fizo q̄nto su padre le mādo ⁊ tanbie su madre. ⁊ ningū fecho granado fazie sin su cōsejo della, ⁊ nuca fue ffjo mas obediēte a su padre ⁊ a su madre, ca ella lo meresçie muy bien, ca era muy sesuda dueña ⁊ uerdadera ⁊ muy conprida de todos bienes. todos tenien ojo enella, ⁊ por su consejo se guiauan, ⁊ bien semejaua fija d'l nobre rey don Alfonso, ca en ella fue conprido el prouerbio, cada vna criatura remeda a su natural, ca bien recudio esta dueña alos fechos de su padre. ¶ El rey don ferrando desque sopo como tenia el rey su padre çercados sus ricos omes.... » Traduit dans 8817.

c) « auerdes ».

d) « vinir » (?)

1. logo. — 2. sobre elle. — 3. Feyto esto acolherōse. — 4. Elrrey de leon como ssoube. — 5. Eelrrey dom fernādo auya g^ande despeito. — 6. ⁊ esc'pueolhe en esta maneira. — 7. de. — 8. hy. — 9. deuyau?.

brar q̄ onde erades guerreado. sooes agora preçado ꝛ hónrrado. E bem deuees entender que fazees uosso dampno no mal q̄ amȳ fazees. ꝛ seo uos bem vissees. ia hy mesura deuya (1 aauer). ca eu (2 vedaruollo pod'ia ꝛ) a quātos rreys ouuesse en leon. mas < auos > que sooes meu padre non seeria (3 cousa aguisada). mas eu quero esto soffrer ataa q̄ uos entendaaes (4) o que fazees. —[a] < Depois que > elrrey de leon vyo a carta. (5) mandoulhe dizer queo non fezera por al. se non por o mal que lhe fezeram en sua trr̄a os seus vassallos. ꝛ por dez mil maravidiis que lhe auya de dar elrrey dom anrique do (6 cámbo) de santiuanes da mota. ꝛ que selhos desse que lhe nō faria mais guerra. ꝛ < de > mais que lhe perdoaria o que lhe fezeram os seus. E elrrey dō fernando logo que uyo seu recado mandou lhos dar. E elrrey de leon decercou logo o castello ꝛ foisse pera sua terra. ꝛ assi ficaron aviindos daquella vez.

[b] < Como elrrey don afonso ouuera de lidar con seu filho elrrey dom fernando por que se non fez.

Conta a estoria en este logar. que > o conde dom aluaro ꝛ seus yrmāāos ueendo como orreyno de | castella era en poder da rrainha dona biringuella. que era a cousa do mundo aq̄ ell's (7 moor mal) queriam. començaron de guerrear ꝛ roubar en ual de (8 p°) que he preto de pallença. (9 Ma) elrrey dom fernando (10 tanto) q̄o soube ueosse (11 aanter) de fumos ꝛ medina de Ryo seco. Quando os condes souberō a vijnda del rrey ꝛ o gram poder qur tragia. foronse da terra pera elrrey de leon cuios uassallos eram. Entom començaron de mizcrar < cō elrrey > a rraynha dona biringuella (12) dizendo q̄ ellá fezera que elle non fosse Rey de castella (13). E tanto lhe disseron (14 esto ꝛ out^as) cousas. queo fezerom mouer con sua hoste cōtra castella. — Elrrey dom fernando quādo (15 esto) soube foy en < muy > gram coita. ca el bem sabya que seu padre nō era mouydo atal obra. se non per

a) Oc. (au lieu de ce qui suit, jusqu'à la fin du chap.) : « Entonces el rey de Leon enbiol esta respuesta sin carta, q̄l fazie guerra por diez mill marauedis quel deuie el rey don Enrrique por el camio de Sāliuañes d'la mota, ꝛ si gelos el diesse nol farie guerra ninguna. E entonces el rey don Ferrando non quiso auer guerra con su padre por diez mill marauedis ꝛ mādogelos luogo dar. » De même, à peu près dans 8817.

b) Oc. remplace tout ce chapitre par celui-ci : « Muerte del conde don Aluar nuñez de Lara. Esto fecho partio la guerra q̄ fazie el rey de leon ꝛ tornose para su tierra. E el rey don Ferrando ꝛ la reyna su madre estando en Valladolid llegoles madado como el cōde Aluaro nuñez de Lara era muy mal doliente en Castroverde de vna enfermedad que llaman ydropesia que hincha ꝛ desincha ꝛ durol siete meses, desi fino tan pobre que non auia con que lo lleuar a Ucles do se el mandara soterrar nin para cādelas. E entonces la reyna con mesura comprida ꝛ con piedad mandol dar todo q̄nto ouiesse menester p̄a lo lleuar, ꝛ vn panō de oro p̄a el atau. » C'est ce qu'on trouve traduit dans 8817.

1. dauer. — 2. o poderia bem cont^ariar. — 3. honesta cousa. — 4. melhor. —. 5. ꝛ. — 6. caymbho. — 7. peyor. — 8. po. — 9. mas. — 10. logo. — 11. a outer. — 12. cō elrrey. — 13. ensembra cō seu filho. — 14. desto ꝛ doutras. — 15. o.

enduzimento dos condes. E como quer quelhe fosse graue cousa de ([1]) fazer a desobediencia do padre. ouue de ([2] sacar) sua hoste muy grande contra elle. E ([3] estando) ia as hostes acerca hua da outra. ajuntaronse os prellados ꝛ muitos rreligiosos de boa vida. ([4] disseron) a elrrey dom afonso que fazia < muy > ([5] gram torto ꝛ sen razon) a seu filho. ca bem sabia como lhe sempre fora obediente. ꝛ que fosse c'to[a] se con elle ([6] entrasse en lide) que dš seeria cōtra elle. E tantas boas rrazoões lhe disserō que foy partida abatalha. ꝛ tornaronsse os rreys cadahuū na sua terra. — Quādo oconde dom aluaro uyo que se assi partia abatalha. mandou dizer a dom gonçallo rrodriguez giron ꝛ a dom lopo diaz dalpharo ꝛ aos rricos homeēs que foron en sua p'son. que ajuntassem seis centos caualeiros. ꝛ que elle cō trezentos lidaria cō elles ꝛ aquem dš quisesse dar a honrra q̄ a tomasse. E os outros disserō que lhes prazia. ꝛ ([7] assijnaron) dia certo a que fosse ([8] àlide). E quando foy o dia forom todos juntos no campo. ꝛ poseron suas aazes ꝛ começaron ([9] alide). Mas ([10] aaçima) foron ([11] arrancados do campo) os giroões ꝛ dom lopo diaz ꝛ os tellos. E o conde dom aluaro ꝛ os se⁹ correron empos elles. ataa queos ençarraron en castrelhon. E quando os hy ençarrarō o conde dom aluaro. deu con o conto da lāça na porta ꝛ disse. Ja pello mundo saberam. que o conde dom aluaro con trezētos caualeiros. ençarrou os giroões ꝛ os tellos ꝛ dom lopo diaz dalpharo con seiscentos caualeiros en castrelhon. E ([12] él en dizendo esto.) lançaron de çima da porta huū canto. ꝛ deulhe no ombro tan gran golpe que lhe maçou as tripas. en tal g'sa que daquello morreo ([13] depois apoucos dias). Desi tiraronno os seus < afora >. ꝛ deitarōno en hūa herua uerde < assi > como por morto ꝛ cobrirōno con hūū manto. E quando chegou aelle o conde dom gonçallo seu yrmaão que viinha do encalço ꝛ o uyo assi jazer, preguntouho porque iazia assi. E o conde ([14] mostrouxelhe) ꝛ disse. < Bem > sabees uos que nunca eu dey adeanteira a uos nem a outro nenhūū en quanto eu pude. ꝛ esto mo fez fazer. E uos nō leixees de seguir o encalço ataa que os matees ou ençarrees. ꝛ dom gonçalo assi o fez. E teueron cercado o castello dous dias. E dom lopo diaz que era dentro quando vyo que se non podia sayr. tomou huū froque ꝛ hua aguilhada ꝛ delcalço ([15] come) laurador. ꝛ assi se ([16] sayu) da uilla ꝛ se foy per antrelles queo non conheceo nehuū. E depois queo conde dom aluaro soube como era hido ꝛ uyo queo acoitaua a door fezesse ([17] leuar en andes) a touro. E quando ([18] entendeo) que era acerca de morte. ([19] tomo) o auito de santiago ꝛ morreo en elle. o foy soterrado no castello docres. — Depois desto a poucos dias.

a) « certo ».

1. o. — 2. ajuntar. — 3. honde stauā. — 4. ꝛ foꝫ diš. — 5. grande erro. — 6. peleiasse. — 7. aprazarom. — 8. abatalha. — 9. sua batalha. — 10. efim. — 11. uecidos. — 12. entom. — 13. a pouco tempo. — 14. mostrousselhe. — 15. como. — 16. sayo. — 17. en andas leuar. — 18. uyo. — 19. tomou.

ueo o conde dō fernando aelrrey. ɛ aueosse con elle p̱ esta guisa. que lhe daria o castello de castro ([1] exarez) ɛ o de monçon que elle tijnha. ɛ q̄ elle ficasse por uassallo delrrey. ɛ q̄ ouuesse | certa contia. ɛ q̄os logares teuesse ē tr̄ra delrrey con sua contia. E esta aueēça foy feita antrelles. mas o conde dom gonçalo non se aueo con elrrey. pero mandoulhe entregar o castello de belfurado. depois que uyo que seu yrmāão era auijndo con elle. ca entendeo queo non podya manteer. desi foisse pera os mouros. E logo apouco tempo se desaueo o conde dom fernando delrrey. ɛ ([2] o por que foy esto). Dous caualeiros castellaaos. eran culpados en muitos maaos feitos ɛ o cōde foy pedir por merçee aelrrey que lhes perdoasse. Eelle non o quis fazer. ante lhe disse. que lhes guardaria o foro ɛ dereito segundo seu mereçer. E o conde uyo que non podiam escapar de morte ɛ foisse con elle pera aalen mar pera miraamolim de marrocos q̄o recebeu muy ben ɛ lhe fez muita honrra. E ally viueo con elle gram tempo muy honrradamente ataa ([3] o tēpo de sua morte). E os caualeiros do espital ɛ aquelles dous que se con elle foram ([4] que) auyam tomado o auito ɛ outros q̄ con elle ādauam. o ajudaron ([5] atrazer) aaponte de fiteiros hu jaz.

< Feitas > ɛ acabadas ([6] estas) uodas[a] foy mouida < grande > contenda antre os franceses ɛ os castellaãos. dizendo os franceses q̄ arrainha dona branca era amayor filha del rrey dom afonso. ɛ que por ([7] esta rrazō) deuya de herdar orreyno de castella. < ɛ q̄ ell's por amayor das yrmāās aleuaron p̱a frança. ɛ > con esta parte < ɛ entençon > eram os cōdes de lara < mas alguūs dos castellaãos diziam. que arrainha dona biringuela era amayor. ɛ sobresto ouuerō grādes departimentos. > outros < alguūs > < c͡5[b] > dizian que en caso que arrainha dona biringuela nō fosse amayor : que elles receberō ella ɛ seu filho por senhores de castella. < mayor mente que ella era a mayor ɛ que auya hy priuilegios do tempo de seu padre. Eo' franceses diziam. q̄ as sc͛pturas ɛ os seelo' ben os podiam fazer quaaes quisessem. mas que arrainha dona branca lhes for' dada por mayor. E > esta contenda durou muito tempo. ɛ < por esta rrazon > ([8] esteue) en ponto de auer y rreto de huū caualeiro por out°. hūū por parte delrrey de frança ɛ outro por parte delrrey de castella. Mas de como se estoruou ɛ como passarō todas estas cousas < ou per qual guisa foy : > no' nō queremos < agora > dello mais dizer por nō fazer longa estoria < desto >. se nō tam soom' que depois per espaço de gram tp̄o durando esta contenda. ouueronse ([9] dauijr) elrrei dom afonso de castella filho delrrey dom fernando. con elrrey de frança en

a) Les noces de Ferdinand et de Béatrice. (Ce chapitre suit immédiatement l'histoire des Laras. Il n'est pas dans Ocampo.) Ch. CVLVI dans le ms. de Paris.

b) « contra » (?).

1. xerez. — 2. foy por esto. — 3. (fol. 232) que morreo. — 4. ɛ. — 5. a trager. — 6. as. — 7. tanto. — 8. foy. — 9. a concordar.

esta guisa. que casassen o jffante don fernando filho primeiro deste rrey dom afonso ꝛ herdeiro de castella : con a jffante dona brãca filha delrrey dom luis ꝛ neta da rainha dono branca < de que ia ouuistes >. ꝛ que o p'meiro filho que delles saisse. que lhe fezesse elrrey dom afonso fazer menagen de todallas villas ꝛ castellos do senhorio de castella. En guisa que ajnda q̄ elrrei dom afonso outros filhos ouuesse. se morresse o iffante dom fernando ꝛ dona brãca. que ficasse o rreino de castella ao seu filho. ꝛ assi o fez elrrey dom afonso. ca fez fazer menagem a dom ([1] afonso) de la cerda filho do iffante dom fernando ꝛ de dona branca. quando se foy arroma por seer emperador. ꝛ en este ([2] comeos) morreo o jffante dom fernando. Depois tornousse elrrey dom afonso acastella ꝛ fez faz' menagem ao jffante dom sancho seu filho mayor depois do jffante dom fernando. de todallas villas ꝛ castellos de castella ꝛ de leon. E despois per tempo quise el rrey dom afonso ([3] tornar) esta menagem < a dom afonso de lacerda seu neto >. mas non o pode fazer. porq̄ o jffante dō sancho alçousse contra elle con todollos mais da terra ꝛ ([4] desherdouho do rreyno). ꝛ assi morreo elrrey dom afonso desherdado en seuilha. Mas depois acabo de gram tempo elrrey dom denis de portugal < ꝛ neto delrrey dom afonso de castela filho da rrainha dona beatriz sua filha >. ([5]) foy aaragon partir a contenda que era antre elrrey < dom fernando > de castella < seu genrro > ꝛ elrrey < dom james > daragon < seu cunhado ꝛ aueoos muy bem. Eentō trouue preitesia > ([6] con) dom afonso de laç'da que se chamaua rrey de castella < ꝛ > cō elrrey dom fernando que o era. < E a preitesia foy firmada > en esta guisa. que dom afonso renũciasse o nome de Rey. ꝛ quebrasse o seello. ꝛ que ([7] se nō chamasse) Rey en sua casa nem ([8] trouuesse) pendon con os signaaes de castella. ꝛ que por esto lhe dessem villas ꝛ castellos ꝛ grandes rrendas ([9] eño rreyno). as quaaes lhe logo foron assijnadas ꝛ entregues per certa sentença que elrrey dom denis sobresto deu ([10] eña) qual foy posto. que se dom afonso ([11] trouuesse) en seu pendon os signaaes de castella ou se chamasse rrey en sua casa. que perdesse todo aquello que lhe dauam no rreyno de castella. ꝛ todo outro d'eito ou senhorio seo hi auia ([12]). ꝛ que ficasse sem nenhũa contenda ([13] q'te ꝛ liure) < pera todo sempre > aelrrey dom fernando ꝛ aaquelles que del descendessē. < E depois per tempo foy achado a dom afonso os signaaes de castella no seu pendom. ꝛ chamauasse Rey en sua casa. ꝛ por esto perdeu aherdade ꝛ todo o dereito que auya en castella. E per ellrrey dom denis recebeo muyta honrra acasa de castella segundo aquy dizemos ꝛ adeante mais compridamente ouuirees. Mas hora leixaremos afalar desto. ꝛ tornaremos acontar delrrey dō fernado. >

(A suivre.) G. CIROT.

1. affoñ. — 2. tempo. — 3. rreuogar. — 4. despolo en valhadolide do rregno. — 5. quando. — 6. aueo. — 7. nō chamassen. — 8. tºuxesse. — 9. en castella ꝛ en leon. — 10. na. — 11. tºuxesse. — 12. pa todo sempre. — 13. liure ꝛ quite.

VARIÉTÉS

L'espionnage en Espagne au temps de la Reconquête.

L'historien Rodrigue de Tolède mentionne, à deux reprises différentes, une organisation de l'espionnage arabe en Espagne au temps de la Reconquête : véritable organisation, on peut le dire, et cela ressort des assertions mêmes de l'auteur. Rodrigue de Tolède est mort en 1236. La première allusion qu'il fait à l'espionnage arabe a trait à des événements qui se placent en 1065 ; la seconde se rapporte à l'année 1212. Celle-ci est donc d'une historicité certaine, en admettant que celle-là soit entachée de fantaisie et de légende. D'autre part, on sait que Rodrigo Ximénez de Rada prit part aux luttes d'Alphonse VIII et de Ferdinand III contre les Maures. De son siège archiépiscopal de Tolède, il put entendre bien des récits sur les guerres continuelles au cours desquelles l'impériale cité fut prise et reprise. Il devait être assez bien renseigné sur la façon de faire de l'ennemi tenace et redoutable dont l'Espagne a mis sept siècles à se débarrasser.

Le roi Sanche le Brave venait de périr, traîtreusement assassiné par Vellido Adolfo devant les murs de Zamora où il tenait assiégée sa sœur Urraca. Il ne laissait pas d'enfants. « Les Castillans et les Navarrais se rassemblèrent à Burgos, nous dit l'historien [1] ; et, en sujets fidèles, ils élurent d'un commun accord, comme roi et seigneur, son frère Alphonse, alors réfugié à Tolède (chez les Maures), mais à condition qu'il jurerait par serment qu'il n'était pour rien dans le meurtre du roi Sanche. Ils choisirent des messagers qu'ils lui envoyèrent secrètement. De son côté, la reine Urraca avait convoqué la curie des Léonais et des Zamorans, et, sur leur conseil, avait dépêché des courriers à son frère, qu'elle aimait avec prédilection, afin qu'il se hâtât de prendre possession des royaumes fraternels. A ces courriers elle avait recommandé de garder le plus grand secret : une indiscrétion pouvait mettre le roi en danger. Mais des suppôts du diable, de ceux qu'on appelle aujourd'hui des « initiés » [2], et qui tenaient les Arabes

1. *De rebus Hispaniae*, VI, 20.

2. « Viri diabolici, qui nunc dicuntur *initiati*. » Gil de Zamora, qui copieout bonnement Rodrigue ici, a *dominantur* au lieu de *dicuntur*, du moins dans le manuscrit A 189 de l'Academia de la Historia, reproduit par le P. Fita (*Boletin de la R. A. de la Historia*, 1884, p. 165). Cette leçon de Gil, *dominantur*, peut paraître intéressante, mais ne satisfait guère et ne peut primer celle de *dicuntur*, d'autant qu'elle peut provenir d'une abréviation mal lue par quelque copiste, si ce n'est par Gil lui-même.

au courant de tous les projets des chrétiens, ayant appris la mort du roi Sanche, prirent leur course pour l'aller annoncer aux Arabes.

» Cependant Pedro Ansurez (confident d'Alphonse), homme habile, versé dans la langue arabe, et aux aguets de toutes les nouvelles venant de sa patrie, sortait tous les jours de Tolède sous prétexte de se promener, allant à cheval à trois milles et plus. Il advint qu'un soir il trouva un homme qui arrivait et qui lui dit qu'il venait pour annoncer au roi de Tolède Almenon la mort de Sanche. Faisant mine de s'entretenir avec cet homme, Pedro l'entraîna hors de la route, et lui donna la mort en lui tranchant la tête. Revenant sur la route et avançant encore un peu, il croisa un autre homme qui venait pour apporter la même nouvelle : il le tua de même en l'égorgeant. Malgré tout, comme d'autres vinrent par un autre chemin, Almenon fut au courant du secret. Mais en troisième lieu, Pedro Ansurez rencontra un des courriers de la reine Urraca, qui lui raconta tout ce qui s'était passé. Alors, en toute hâte, il rentra à Tolède, et, à l'insu d'Alphonse, se mit à préparer ce qui était nécessaire pour le voyage.

» Le lendemain, le messager des Castillans arrivait et rendait compte au roi Alphonse. Celui-ci et Pedro Ansurez se trouvèrent perplexes. S'ils lui faisaient part de la nouvelle, Almenon pouvait emprisonner le roi et lui imposer de lourdes conditions. S'ils la lui cachaient et que lui-même l'apprît d'ailleurs, il pouvait se montrer plus rigoureux encore. Dans cette hésitation, le roi Alphonse, confiant en Dieu, dit à son ami : « Il m'a accueilli honorablement; il m'a donné libérale-
» ment tout le nécessaire; il m'a traité comme un fils. Comment lui
» céler ce que Dieu a fait pour moi? » Et allant trouver Almenon, il lui exposa ce qu'il tenait des messagers.

» Or, Almenon en avait déjà connaissance, et il avait donné l'ordre de garder avec soin le passage sur toutes les routes : si Alphonse voulait s'en aller sans le prévenir, les gardes devaient l'arrêter. Quand Alphonse lui eut parlé, tout joyeux il répondit : « Je remercie le
» Très-Haut d'avoir voulu m'épargner une infamie et te préserver d'un
» danger. Car si tu t'étais enfui à mon insu, tu n'aurais pas évité l'em-
» prisonnement ou même la mort. A présent, pars, prends possession
» de ton royaume, et reçois de moi de l'or, de l'argent, des chevaux,
» des armes, afin de pouvoir gagner la bonne volonté de tes sujets. »

Ces « initiés », *initiati* dans le latin de Rodrigue, jouent également un rôle, suivant le même historien [1], au moment de la bataille de Las Navas (1212). « Mahomet avait rassemblé ses troupes près de Jaen, dans les montagnes; et c'est là qu'il attendait l'armée des chrétiens. Il n'avait pas l'intention de livrer bataille, car il redoutait les auxiliaires venus de l'étranger. Il comptait attaquer ses ennemis sur la voie

1. VIII, 7.

du retour, espérant que fatigués et décimés ils ne pourraient alors lui résister. Ce fut peut-être une volonté du Très-Haut que les étrangers fissent alors défection; car après leur départ, certains initiés du diable [1], s'esquivant de notre armée, passèrent chez les Arabes, et leur firent part de la situation des chrétiens, et du manque de vivres, qui pourtant avait cessé depuis que les étrangers s'étaient séparés de nous à Calatrava. De sorte que, grâce à la Providence, qui ne se trompe pas dans ses desseins, le Maure, changeant d'avis, plein d'audace et d'espoir dans le succès, quitta la région de Jaen et s'avança en hâte contre nous jusqu'à Baeza... »

La Chronique générale attribuée à Alphonse le Sage suit dans ces deux récits le texte de l'archevêque de Tolède. Elle traduit le mot *initiati* par *enaziados* dans le premier récit et par *yniçiados* dans le second [2].

La forme *yniçiados* et celle, plus corrompue et plus populaire, de *enaziados* sont évidemment d'origine savante. La forme vraiment populaire eût comporté *z* ou *ç* et non *zi* ou *çi* [3]; d'autre part, l'*i* protonique interne aurait dû tomber [4]. Nous n'avons qu'à comparer *cum -initiare*, devenu *comenzar*. Faut-il croire que nous n'avons là qu'une simple romanisation du mot latin *initiatos* par le traducteur, qui n'aura pas su exactement trouver l'équivalent en *romance*, par exemple *barruntes*, que l'on trouve dans un ouvrage contemporain de la *Crónica general*, à savoir les *Siete partidas* ?

On trouve en effet dans les *Siete partidas* une loi curieuse [5] intitulée : « Quelle récompense doivent recevoir les espions et ceux qui vont prendre langue avec les ennemis ? » C'est par le mot *barruntes* qu'y sont désignés les espions. On voit facilement la relation de ce mot avec *barruntar*. « On appelle *barruntes* les hommes qu'on envoie pour aller se mêler aux ennemis et savoir ce qu'ils font, afin qu'ils avisent ceux qui les envoient et que ceux-ci se puissent garder, de manière à faire du mal et à n'en pas recevoir. Ces gens-là doivent posséder beaucoup d'habileté et d'expérience pour savoir d'une façon sûre ce qui a trait à l'ennemi, et le faire connaître aux leurs en toute certitude; car c'est là une chose qui importe grandement à ceux qui sont en guerre. Il y a aussi des gens qui vont prendre langue : c'est

1. « Quidam *initiati diabolo*. »

2. «... unos omnes malos a que agora dizen *enaziados*, que uan descobrir a los moros lo que los cristianos cuedan fazer...» (Ch. 840, p. 515¹, ligne 33 de l'édition Menéndez Pidal.) « ... Mas nuestro Sennor Dios dio y consseio desta guisa contra otros que se fizieron agenos de los de la hueste de los cristianos, et *yniçiados* al diablo, fueron se furtando de la nuestra hueste, et fuxieron a ascuso et passarouse a los moros; et descubrieron les luego ell estado de la hueste de los cristianos et de la mingua que avian. » (Ch. 1016, p. 697¹, ligne 41.)

3. Cf. Pidal, *Manual elemental de gramática histórica española*, § 53, 4.

4. Toutefois on peut citer *inimicum*, *enemigo ;* la persistance de la seconde syllabe peut s'expliquer par la valeur de préfixe de *in* (privatif dans *inimicum*, prépositionnel dans *initiatos*).

5. *Partida II*, *Titulo XXVI*, *Ley XI*.

lorsque l'on veut aller en troupe ou pour une expédition, et qu'on ne sait rien de précis sur les ennemis; on envoie des soldats saisir le premier homme ou la première femme qu'ils rencontreront afin d'obtenir d'eux des renseignements [1]. Et comme les *barruntes* dont nous parlions ont aussi pour rôle de renseigner les leurs sur l'ennemi, il y a naturellement des rapports entre eux et les précédents, car les *barruntes* doivent renseigner par eux-mêmes, et les autres par les gens dont ils s'emparent. Et comme pareille chose ne peut se faire sans grand danger, les anciens ont posé comme règle de leur donner le paiement convenu avant le partage du butin, et, de plus, tout ce qu'ils peuvent prendre au cours de leur mission doit leur appartenir sans conteste; car, de même que s'ils ne se conduisent pas loyalement ils doivent être punis de mort, il est bien naturel qu'ils reçoivent une récompense s'ils s'acquittent bien de leur office. »

Il est clair que les *initiati* de Rodrigue remplissent bien le rôle de *barruntes* et que le mot propre pour les désigner en latin serait soit *exploratores*, soit plutôt *speculatores* (on sait que la démarcation de sens entre ces deux vocables n'est pas très nette) [2].

M. Menéndez Pidal a dû, comme moi, être intéressé par le mot *enaciados*, qu'il trouvait dans un texte édité par lui, je veux dire précisément la Chronique générale. Pour expliquer dans son *Manual elemental de gramática española* [3], l'importance du contingent de mots arabes dans l'espagnol, il montre ces *enaciados* qui rôdaient autour des deux armées chrétienne et maure, et parlaient les deux langues, gens mal famés qui faisaient l'office de commissionnaires, de courriers entre les deux peuples, et servaient d'espions ou de guides à l'armée qui les payait le mieux. Il signale également le nombre de *moros latinados* ou *ladinos*, qui savaient le *romance* [4], et de

1. Le *Fatho-l-Andaluci* publié avec une traduction par Joaquin González (Alger, 1889) raconte comment Tarik et les siens, arrivés près de Cordoue, arrêtèrent un berger qui passait et le questionnèrent sur la ville; il leur indiqua une brèche à la partie sud de la muraille, près de laquelle il y avait un lion et un figuier; c'est par là que montèrent les musulmans (p. 9). La même histoire parle d'indicateurs occasionnels (p. 11 et 13). Le fameux pasteur qui montra aux chrétiens le chemin détourné par où ils surprirent les Arabes à *Las Navas*, s'il fut en vérité providentiel, pourrait bien n'avoir pas été plus volontaire que ceux dont parle le *Fatho-l-Andaluci*. Dans le traité XII de son *De praeconiis Hispaniae*, Gil de Zamora, précepteur de Sanche IV, consigne un exemple typique de ce qu'ont à faire ceux qui sont chargés d'aller prendre langue : « Marcus Ca[n]to in hyspania quia aliter hostium consilia scire non poterat, iussit trecentos milites super hostes impetum facere raptumque unum in castra perferri. Discussus ille omnia suorum secreta confessus est. » (Ms. Bibl. Nat. Paris, nov. acq. 175, folio 112 v.).

2. Cf. pourtant le manuel classique de F. Kraner, *L'année romaine* (Paris, Klincksieck), § 22.

3. § 4, 4.

4. On sait que *ladinar* signifie savoir non pas le latin, mais l'espagnol, dérivé du latin. C'est en ce sens que les Juifs portugais et espagnols de Bordeaux l'employaient au XVIIIe siècle. Les enfants de l'école du *Talmud Torah* devaient apprendre à *ladinar*, c'est-à-dire à parler l'espagnol, et non pas le latin, comme on pense bien.

cristianos algaraviados, qui savaient l'arabe. On va voir pourquoi je crois que les *enaciados*, les *initiati* de Rodrigue, faisaient partie du premier groupe, celui des *moros ladinos*.

Il semble que M. Menéndez Pidal comprend *enaciados* comme s'il s'agissait d'une initiation à une langue étrangère. On pourrait penser aussi à un sens différent, quoique voisin. Il s'agirait de l'initiation, de la participation à une sorte de corps secret comme peut l'être un service d'espionnage. L'expression *initiati diabolo* autorise cette façon de comprendre : ce sont des gens initiés à cette chose assurément diabolique qu'est l'espionnage.

Il est certain en tout cas que le mot *initiati*, ou son correspondant en *romance* avait une application courante au temps de Rodrigue, puisqu'il dit « *qui nunc dicuntur initiati* ».

Mais je crois décidément qu'il convient d'entendre par *initiati* des « fidèles » (en l'espèce des Maures convertis), ce qui d'abord est conforme au sens qu'a le mot dans les auteurs chrétiens. Forcellini cite dans Ausone : « Qui templa tibi et aras penetralibus *initiatorum* mentibus condidisti... ». Et Luc de Tuy, dans le récit, très analogue à celui de Rodrigue et vraisemblablement puisé à la même source, qu'il fait de l'aventure épique de Pedro Ansurez, dit : « Certains faux chrétiens [1], dès qu'ils apprirent la mort du roi Sanche, prirent les devants pour aller l'annoncer au roi barbare Almenon. » Il me semble que ce rapprochement suffit, d'autant plus que dans les deux passages de Rodrigue il s'agit sans nul doute de Maures convertis.

Luc, d'ailleurs, ne fait pas allusion aux espions qui, d'après Rodrigue, renseignèrent le roi Mahomet sur la situation de l'armée chrétienne avant la bataille de *Las Navas*. Quant à la Chronique latine des rois de Castille, il n'y est parlé d'espions à propos ni de cette bataille ni d'Alphonse VI. L'auteur de la Chronique dite de Silos, qui raconte à sa façon comment ce roi s'échappa de Tolède, emploie une de ces phrases d'allure poétique qu'il affectionne, pour dire que la nouvelle de la mort de Sanche parvint à Alphonse [2], mais il ne parle pas d'espions, non plus que Pélage d'Oviedo [3], du reste avare de détails, ni que le rédacteur de la Chronique léonaise [4], qui paraît les collectionner plus volontiers.

Nous n'avons donc en somme comme témoins à citer, que Luc et Rodrigue. Le premier explique le second, dont le langage ampoulé, d'allure orientale, à la fois biblique et arabe, peut donner lieu à mainte équivoque. *Initiati* dans la langue ecclésiastique, *yniciados*,

1. « Quidam etiam *falsi christiani*... »

2. « Huius tanti facinoris praeco postquam Toleto aures Aldefonsi Regis percussit. » (*España sagrada*, t. XVII, p. 267, § 11.)

3. *España sagrada*, t. XIV, p. 487.

4. *Bulletin hispanique*, t. XI, p. 276, § 16.

enaciados dans la langue populaire (et cette forme *enaciados* implique déjà, par rapport à *yniçiados*, une usure plus grande, une assimilation plus complète à la phonétique du *romance*, un usage de plus en plus fréquent), c'étaient, dis-je, les Maures convertis, et souvent, bien entendu, les faux chrétiens, les nouveaux naturalisés dont devait pulluler l'Espagne au temps de la Reconquête, et qui durent être, comme on peut supposer, un obstacle sérieux à la préparation et à l'exécution de toute campagne contre l'ennemi séculaire.

Les *falsi christiani*, nous les voyons déjà en mouvement au temps de Mauregato. Dozy [1] cite un passage des actes, suspectés il est vrai [2], d'un concile tenu à Oviedo en 811, et où sont désignés par ces mêmes mots les étrangers *(alienigenae)* qui vinrent, sous la conduite de Mohamut « ministre du diable et fils de perdition », attaquer le royaume chrétien alors gouverné par le dit roi, en 784, précisent les *Annales complutenses*. Au fur et à mesure que les frontières reculaient vers le sud, le nombre des Arabes, ou plutôt des Berbères mi-musulmans mi-chrétiens, devait augmenter soit par la contrainte, soit par suite d'unions plus ou moins volontaires. Luc et Rodrigue nous disent que Mauregat donna des jeunes filles en grand nombre aux Sarrasins : les enfants ne devaient pas avoir une religion bien définie. En tout cas, qu'ils fussent chrétiens pour une raison ou pour une autre, ces *enaziados*, ces convertis n'étaient que trop disposés à renseigner leurs anciens coreligionnaires. Peut-être étaient-ils secrètement organisés, formant un vaste réseau d'espionnage dans toute la Nouvelle-Castille, jadis arabe. C'est ce qui ressortirait de ce que dit Rodrigue dans son premier récit, à savoir que ces gens *avaient l'habitude* de tenir les Arabes au courant des projets des chrétiens [3]. Remarquons aussi l'avance considérable qu'ils ont sur les messagers des Castillans et de la reine Urraca. Ils savaient que l'espion doit avoir des ailes aux pieds. Rien ne nous indique, en revanche, que les Chrétiens eussent alors un contre-espionnage approprié, si ce n'est l'exploit peu banal de Pedro Ansurez, un homme d'initiative, qui savait prévenir, et trancher [4].

G. CIROT.

1. *Recherches*, t. I, p. 124 et XXIV.
2. Risco en défend pourtant l'authenticité (*Esp. sag.*, t. XXXVII, p. 166-193).
3. «... *solebant* Arabibus christianorum proposita denudare. »
4. Cet exploit est étrangement défiguré dans le romance que Menéndez Pelayo a publié sous le numéro 53 des *Romances históricos*, p. 97, t. VIII, de l'*Antología de poetas líricos españoles*. Il n'est pas question d'espions. C'est aux messagers envoyés par la reine Urraca que Peransurez coupe la tête, probablement pour éviter qu'ils ne commettent une indiscrétion une fois arrivés à Tolède.

Llamara á los mensajeros — en un lugar apartado,
cortárales las cabezas, — las cartas les ha tomado,
fuérase para Toledo, — sin á nadie haber topado...

Nous n'avons là probablement qu'une simplification tardive de l'épisode rapporté par les historiens.

Une lettre de Sainte Thérèse.

Le couvent des mères carmélites de Darlington possède une lettre de sainte Thérèse, qui lui a été envoyée par l'évêque de Valladolid. Comment cet évêque a-t-il pu, contre le vœu des religieuses de Valladolid et du public dévot, enfreindre la clôture et disposer de cette missive de la sainte? Nous n'avons rien à déclarer à ce sujet; mais la lettre en question répond à la *Carta CCLXXIV* de l'édition de Vicente de la Fuente, à propos de laquelle l'éditeur remarque ceci : « El original de esta carta se halla en el convento de nuestras religiosas de Valladolid, colocado y expuesto á la publica veneracion en el altar de la santa, que es uno de los colaterales de la capilla mayor. »

Cette lettre a, dans l'édition de Vicente de la Fuente, deux passages mal lus. La phrase qui commence par *En olvidarme tanto*, se lie très clairement à celle qui commence par *consuelo con saber que tienen salud y contento*. Et, dans l'autre cas, il ne faut pas lire *que me defiendo de ella*, mais *queria; dependo de ella*. Sans parler des formes tout à fait fautives employées par l'éditeur espagnol, telles que *haber, he, hija, habrá*, etc.

Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit à propos du trésor épistolaire de la sainte : « Les carmels d'Espagne se laissèrent souvent dépouiller, n'osant pas résister à la pression d'un supérieur ou de quelque grand personnage désireux de se procurer à bon compte une relique de la sainte. »

Nous devons au P. José Maria de Elizondo une copie très fidèle de la lettre à Maria de Jesus.

IHS

para mi yja la hermana
Maria de Jesus, carmelita[1].

La gracia del Spiritu Santo sea con V. C., yja mia. A tener mi mala cabeça y negoçios V. C. tuviera disculpa en aver tanto que no me escrive. Mas no aviendo esto, yo no se como me deje de quejar de V. C., y de mi querida hermana, Catalina de Jesus, pues çierto que no me lo deven, que, si pudiese, yo las escriviria tan a menudo que no las dejase dormir. En olvidarme tanto, consuelome con saber que tienen salud y contento y que, segun me diçen, sirven a nuestro Señor. Plega a Su

1. Ces deux lignes sont à la fin de la lettre.

Majestad sea ansi, que yo arto se lo suplico, y quisiera poderme aora consolar en esa casa de los muchos cansançios y trabajos q̄ estos años e tenido de artas maneras. Este deseo es conforme a mi sensualidad; mas quando torna la rraçon, bien veo que no merezco sino † y mas cruz y que me açe Dios arta merced en no me dar otra cosa.

Ya le avra dicho a V. C. la madre Priora como me mandan yr a una fundaçion adonde a años queria; dependo de ella, pues an perseverado tanto y a el Perlado le pareçe bien. Voy muy confiada sera para servir a nuestro Señor. V. C. se lo pida y que sienpre me deje açer su voluntad.

A la hermana Catalina de Jesus y Ysaber de Jesus y Leonor del Salvador dara V. C. mis encomiendas.

Yo quisiera tener tienpo y cabeça pa alargarme. V. C. no sea corta en escrivirme, ni se espanta si no las rrespondiere luego. Este çierta que me huelgo con sus cartas y que no olvido de encomendarla a nuestro Señor. Su Magestad lo aga tan santa como yo deseo.

Yndina sierva de
V. C.
Teresa de Jesus.

P.-S. — Puisque nous en sommes à parler de sainte Thérèse, j'attirerai l'attention sur une impression, fort peu connue, citée et offerte à la vente par José Dos Santos.

La lettre 247 de sainte Thérèse, adressée à D. Teutonio de Bragance, archevêque d'Evora, contient ceci, d'après la version de D. Vicente de la Fuente : « La semana pasada escribi á V. S. largo, y le envié el librillo, y asi no lo seré en esta, porque solo es por habérseme olvidado de suplicar á V. S. que *la vida de nuestro padre san Alberto, que va en un cuadernillo, en el mismo libro,* la mandase imprimir con él, porque será gran consuelo para todas nosotras, porque no la hay sino en latin; de donde la sacó un padre de la Orden de Santo Domingo, por amor de mi, de los buenos letrados que por aqui hay, y harto siervo de Dios; aunque no se pensó se habra de imprimir, porque no tiene licencia de su provincial, ni la pidió; mas mandándola V. S. y contentandole, poco debe de importar esto. »

La sainte envoie à D. Teutonio une *Vie de S. Albert*, que celui-ci se proposait d'imprimer avec le *Camino de perfección*. Elle dit qu'elle est d'un père de l'Ordre de S. Dominguē, qu'on sait être le père Diego

de Yanguas, mais elle ajoute que : D. Teutonio n'avait pas à se préoccuper de Yanguas, qui ne contant pas le publier et n'ayant pas obtenu de son provincial de licence d'imprimer, lui (Teutonio) n'avait qu'à mander de faire cette impression dans son diocèse.

Or, l'*Arquivo bibliographico* de José Dos Santos, t. I (Porto, 1915), cite :

La Vida y // milagros de el gloriofo padre // fant Alberto, de la fagrada // religion, de nueftra Se//ñora del Carmen ✝ // *Va efta obra dirigida a la muy religiofa fe-//ñora y madre nueftra Terefa de Iefus : fun-//dadora de las defcalfas Carmelitas : // A cuya inftancia fe efcribe : y fe // ponẽ muchas cofas fue//ra de la historia // pa mas* (sic)[1] *glo//ria de ef-//te glo//riofo// Sancto. // Año de . 1582.*

qui se trouve annexée au *Tratado* ou *Camino de perfección*, imprimée à Evora, l'un (le *Tratado*) en 1583, l'autre *(La Vida)* en 1582.

Le P. Antonio de San José a connu cette édition, mais il ne la cite qu'en termes très approximatifs : « La impresion que hizo el señor arzobispo fué en octavo ; tiene al principio una carta erudita de aquel principe, y los avisos de la Santa, y al fin la *Vida de San Alberto*, de que aqui habla en particular. » Il y en a encore trois : l'une appartenant à feu Don Pascual de Gayangos, l'autre à feu Don Marcelino Menéndez Pelayo et la troisième aux Carmélites du premier monastère de Paris (*Œuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus*, t. V, p. 17).

A. M.-F.

1. Ce *pa* pour *para* est fréquent dans les lettres de sainte Thérèse. Ainsi dans la lettre publiée ci-dessus, on trouve *pa alargarme* pour *para alargarme*.

NÉCROLOGIE

René Costes.

Il dort en terre reconquise, celui que je vis un jour, tout jeune, timide, rien moins que sûr de lui-même, prendre place dans notre petite salle de conférences, celui que depuis, pendant des années, j'ai revu, assidu et laborieux, d'abord simple étudiant, puis partageant un temps bien compté entre ses devoirs de professeur de collège et les exercices préparatoires aux joutes définitives qui classent et consacrent. Il est mort en héros, en brave officier, après huit jours d'agonie. Des balles l'avaient affreusement blessé, comme il sortait de la tranchée, à la tête de ses hommes, dans une de nos plus glorieuses journées (23 octobre 1917).

A ce sacrifice de lui-même, dont l'éventualité ne l'effrayait pas, à ces trois années de vie violente et rude qui se terminèrent si brutalement, si injustement, sont-ce des années d'études, sans autres incidents que des épreuves de virtuosité verbale ou écrite, qui l'avaient préparé? A la lettre, pour lui et pour tant d'autres, étudiants, professeurs, instituteurs, s'est appliqué ce précepte de Cicéron : « Educenda deinde dictio est ex hac domestica exercitatione et umbratili medium in agmen, in pulverem, in clamorem, in castra atque aciem... » Mais il ne s'agit pas de l'*aciem forensem*, dont nous parle ici le peintre de l'Orateur idéal. Il s'agit du front, de la tranchée, de la mort risquée à chaque minute. Ah! votre préparation à l'éloquence professorale n'aura pas été *umbratilis*, chers élèves qui prenez part en ce moment au grand concours, et dont les sanglants succès remplissent vos maîtres de fierté, d'inquiétude et de deuil ! La belle Université de notre belle France! La belle semence pour l'avenir ! Mais combien en reviendra-t-il, de ces élèves, ou plutôt de ces maîtres, deux fois maîtres? Heureusement, dans la Patrie comme dans l'Église, les morts communient avec les vivants, par le souvenir, par la vertu du sacrifice accompli ; et les blessés auront le même prestige que les morts. C'est centuplée qu'elle sera, l'énergie des générations qui vont venir peupler nos écoles.

Costes s'est révélé un de ces êtres supérieurs en qui brûle, flamme spontanée, la capacité de donner le noble exemple et de commander l'élan viril vers la mort. Sa carrière comme maître se continuera par

l'influence bienfaisante qui rayonnera de son héroïsme et de celui de tous les maîtres tombés comme lui.

S'il n'y avait cet espoir suprême et mystique, quelle consolation trouverions-nous à la perte de ces sujets d'élite, dont la formation a demandé tant de temps, de peine, à eux-mêmes et à ceux qui les ont conduits où ils étaient?

René Costes était d'une famille universitaire. Son père et son oncle étaient professeurs au collège de Bergerac. C'est dans cette ville qu'il naquit, le 4 juin 1885; c'est dans ce collège qu'il remporta, à l'âge de six ans, son premier prix, un prix d'application. En 1891, son père était nommé au collège de La Réole, comme professeur de mathématiques; après trois années bien employées à l'école communale, René entrait en sixième au collège où son père enseignait. Bachelier en 1902, il suivit les cours de la Faculté des Lettres de Bordeaux, obtint le grade de la licence ès lettres (espagnol) en 1904, et deux jours après, devançant l'appel de sa classe, entrait au régiment. A la fin de son année de service, il était réformé à la suite d'une bronchite grave; il se mit alors à préparer un mémoire en vue de l'obtention du diplôme d'études supérieures.

L'Espagne, à la langue et à la littérature de laquelle l'avaient initié ses études de licence et un premier séjour à Madrid, avait conquis sa nature en apparence réservée, froide et aussi peu méridionale que possible. Le formalisme espagnol l'avait-il séduit, lui, toujours correct et d'impeccable tenue? L'extériorisation d'une foi à laquelle lui-même ne participait point, attirait-elle son âme inquiète et compréhensive? Apercevait-il dans ce domaine si vaste la certitude de trouver pour toute sa vie du terrain à défricher, du travail neuf à entamer. et, en même temps que de l'occupation intellectuelle, des impressions rares, des jouissances bien personnelles, des visions réservées?

Lui, dont l'œil était habitué aux coteaux verdoyants et doux de notre Sud-Ouest, le contraste des plaines jaunes et des crêtes grises de l'âpre péninsule l'enchantait-il, comme plus tard, quand le hasard des affectations l'envoya à Tunis, la monotonie des confins du désert, où il poussa une pointe bien inattendue après des mois dans les tranchées de l'Argonne?

Il m'étonna une fois en me disant qu'il considérait la guerre comme un tourisme. C'est cela : il aimait *voir*. Il aimait le profil des villages castillans confondus avec la terre dont ils vivent; et de même il a aimé les sillons profonds où les hommes attendent l'attaque meurtrière, les trous d'obus où ils se tapissent pour bondir...

Lui qui devait avec le temps consacrer tout son labeur à l'étude du XVIe siècle espagnol, c'est à un auteur contemporain, à Blasco Ibáñez, qu'il voulut donner ses premiers efforts de documentation et de

composition. Je n'avais pas découragé cette initiative, parce que je trouve les vivants aussi intéressants que les morts, aussi intéressants je veux dire pour l'historien et même le philologue. Le sujet ne fut pourtant admis que comme exception à la règle posée en haut lieu et qui ne permet pas de franchir une certaine année, d'ailleurs imprécise. Au surplus, le mémoire était écrit et le diplôme conquis. Je ne regrette pas, pour mon compte, que Costes ait commencé par causer avec Blasco Ibáñez avant de s'entretenir avec Antonio de Guevara.

Pourvu de son diplôme, il se mit à préparer l'agrégation, tout en professant au Collège de La Rochefoucauld, où il resta deux ans. Il était marié depuis 1909. Reçu agrégé d'espagnol en 1911 et nommé à Cognac, d'où trois mois après il fut envoyé à Agen, il obtint en 1913 une bourse qui lui permit d'aller à Madrid travailler à ses thèses de doctorat. Chargé entre temps de suppléer un professeur à l'Institut français de Madrid, il devint secrétaire de la section toulousaine, rendant, par une gestion intelligente, des services appréciés. Il avait avec lui sa femme et ses deux enfants; et avant d'aller en Galicie pour chercher quelques traces du héros de sa thèse principale, l'évêque de Mondoñedo, il se donna la joie de faire venir ses parents à Madrid pendant un mois. Toute la famille se retrouvait en juin à Bordeaux, où il poussa la rédaction de ses notes, sachant s'abstraire dans son travail, concentrant toute sa vie sur les êtres chers qui l'entouraient et sur les deux sujets qu'il traitait, Antonio de Guevara et Pedro Mexía. Il jouissait à la fois du présent et de l'avenir, heureux et tranquille. Après tous les sacrifices consentis par l'inlassable dévouement de ses parents, dont il était la seule joie, le seul orgueil, il sentait chez eux l'immense reconnaissance envers le fils unique qui avait si bien comblé leurs ambitions et leurs vœux.

Vers la fin de juillet, il s'accorde une petite trêve, pour aller avec tous les siens chez son oncle de Bergerac. C'est là que la déclaration de guerre le surprend. Il renonce à profiter d'une invitation que lui ont faite des amis intimes. Le soir même, avec sa famille, il reprend le chemin de Bordeaux, pour se présenter dès le lendemain au bureau de recrutement et s'engager comme volontaire. Il ne veut pas se voir dans les rues lorsque sa classe sera partie. C'est en vain qu'on lui représente que, réformé, il n'a qu'à attendre qu'on dispose de lui comme de tous ceux qui sont dans son cas, qu'il doit songer à ses enfants. « C'est justement parce que j'y songe, répond-il; ce que nous ferons, ils n'auront pas à le faire ! »

Il s'engage au 141[e] régiment d'infanterie. Dix jours après son arrivée au dépôt de ce corps, à Marseille, il demande et obtient de partir pour le front avec un détachement. Sa femme, qui venait le rejoindre pour un suprême adieu, arrive trop tard. Il est en route, en route vers le nord, du côté de Verdun.

Il y fut juste au moment de la bataille de la Marne. Il ne connut pas l'angoisse de la retraite. C'était l'ennemi qui reculait. On le suivit sur les talons, puis on s'arrêta net devant Montfaucon. C'est là que Costes passa son premier hiver de guerre, s'offrant avec entrain pour les patrouilles facultatives, puis remplissant, zélé et dévoué, le rôle d'homme de liaison. Prédisposé aux bronchites, il en a une première, pour laquelle il refuse d'être évacué et qu'il soigne sur les grands chemins ; une seconde, plus grave, conséquence d'une longue station sous la neige au cours d'une reconnaissance volontaire. On l'envoie à l'hôpital du Touvet, dans l'Isère. Revenu au dépôt, craignant d'y attendre trop longtemps le retour au front, il demande et obtient de passer au 4ᵉ zouaves, en partance pour les Dardanelles. En passant à Tunis, au moment où ses camarades se réembarquaient, il est pris par la diphtérie. Guéri, après une permission passée à Kairouan dans une randonnée imprévue, il revient en France, passe l'examen de Saint-Maixent, d'où il sort aspirant trois mois après. Il retourne alors au front, mais cette fois dans l'Oise, à la cote 304, où monte plusieurs fois son régiment

A Douaumont, où il est agent de liaison, le 24 août 1916, il échappe à la mort par miracle, ayant été précipité contre un mur par l'explosion d'un obus sur l'abri, dont la toiture métallique lui tomba sur la tête et dont une pierre énorme vint le frapper sur le dos. Relevé sans connaissance, il se contente de vingt-quatre heures forcées de position horizontale, refuse d'être évacué et reprend sa liaison jusqu'au bout. Il expliquait quelques jours après à un parent pourquoi il tenait à rester au poste dangereux : « J'adore la vie, le bien-être sous toutes ses formes, et n'aspire qu'à la fin (glorieuse, bien entendu) du drame actuel, pour me remettre à mon labeur pacifique, et retrouver les joies du foyer, mon vieux Guevara, ma bibliothèque, etc. Mais ceci n'implique aucune contradiction avec mon désir manifesté de ne pas faire l'exercice à l'arrière quand ma compagnie monte en ligne; car étant venu pour me battre je préférerais de beaucoup retourner à mes bouquins et faire œuvre utile et agréable, ou rester dans une caserne de Bordeaux, que de demeurer à quinze kilomètres de la ligne de feu, quand les autres y sont. Donc, je me trouve logique. Ceci dit, je ne jouis pas moins actuellement avec satisfaction du repos qui nous est octroyé à T..., et qui va finir d'un jour à l'autre. » — On lui donne en récompense la croix de guerre, le grade de sous-lieutenant et une citation élogieuse : « Détaché comme agent de liaison entre son régiment et la 76ᵉ brigade, assura son service avec le plus grand succès et le plus entier dévouement, sans consentir à l'interrompre, bien qu'il ait été contusionné par l'explosion d'un projectile. » (21 novembre 1916, ordre de la brigade.)

Le 15 décembre, à la côte du Poivre (Louvemont), chargé, pendant

l'attaque, de nettoyer les abris du Helly, il pénètre, le revolver au poing et à la tête de ses zouaves, dans les sapes profondes qu'il vient d'arroser de ses grenades. Nouvelle citation à l'ordre du corps d'armée : « Sous-lieutenant Costes (René), 15e compagnie. Officier remarquable par son calme et son énergie. Au cours de l'attaque du 15 décembre 1916, a pris les plus judicieuses dispositions pour le nettoyage rapide d'un réduit occupé par l'ennemi. Assailli par un officier allemand qui sortait de l'un de ces réduits, l'a abattu, obligeant un autre officier à mettre bas les armes et lui arrachant un cri de surprise et d'admiration pour les troupes qu'il commandait. A contre-battu efficacement, par les feux de ses fusils mitrailleurs, une mitrailleuse ennemie qui harcelait une reconnaissance française, et s'est maintenu à son poste de combat jusqu'au jour de la relève, malgré l'état d'épuisement et de faiblesse extrême dans lequel il se trouvait. » Cet exploit a eu les honneurs d'un article de l'*Echo de Paris* (19 janvier 1917). « Très beaux, vos hommes ! », avait dit à son adversaire l'officier allemand, devant le cadavre de son camarade.

Au retour de l'attaque, un kilomètre avant d'arriver à Verdun, le voilà incapable d'avancer. Il avait les pieds gelés, après cinq jours et demi sous la pluie, la grêle, la neige, sans parler des obus. Il faut le mettre sur un brancard, dans une automobile; on le dirige sur l'hôpital de Troyes, puis sur celui de Limoges. Deux mois de convalescence achèvent de le guérir.

Une occasion s'offre alors à lui d'entrer dans un service à Paris, dans un poste intéressant où sa compétence, son sérieux et son esprit méthodique semblaient l'appeler. Malgré d'insistantes remontrances, il met aussi peu d'empressement que possible à la saisir ; il en met beaucoup à reprendre au bout de quelques jours sa liberté, la liberté de retourner à son régiment, qui, au début de l'été, est envoyé dans l'Aisne. Il monte plusieurs fois en secteur. Sa compagnie creuse les parallèles de départ, d'où elle doit sortir, écrit-il, pour une mission plus glorieuse. Il savait ce qui se préparait. Le 21 octobre, il envoyait quelques lignes à ses parents : « Vous recevrez peut-être encore un mot de moi, puis nous attendrons des temps meilleurs. »

Le 28, en effet, il écrit de nouveau, mais pour la dernière fois, à ses parents et à sa femme. Il explique brièvement, au crayon, qu'il est à l'hôpital, blessé, qu'il souffre beaucoup, mais qu'il espère « s'en tirer ».

C'est le 23 octobre, à l'attaque du fort de la Malmaison, qu'il avait été mortellement atteint par une balle de minenwerfer qui lui avait percé le corps de gauche à droite, au niveau de la ceinture, et touché les reins et la moelle épinière, provoquant la paralysie des jambes ; il avait aussi le bras traversé par une balle de mitrailleuse. Une bronchopneumonie vint tout compliquer, et l'emporta le 31 octobre. La nuit

qui précéda sa mort, il appelait sa mère, sa femme, ses enfants... Sa tombe est dans le petit cimetière de Cerseuil, près de Braine (Aisne).

Il venait d'être proposé pour la Légion d'honneur; il a eu, mort, la gloire d'une troisième citation : « Ordre du corps d'armée, 12 novembre 1917. Au cours de l'attaque du 23 octobre 1917, après avoir brillamment conduit sa section au premier objectif, à travers un barrage d'une rare violence, s'est levé le premier à l'heure fixée pour l'assaut de la deuxième position ennemie, électrisant ses zouaves par son exemple. Est aussitôt tombé, mortellement frappé. »

D'un de ses camarades, sa mère a reçu quelques détails qui complètent la sobre relation officielle : « Votre fils, très brave, est parti avec sa section le 23 octobre, jusqu'au fort de la Malmaison, que nous avons dépassé légèrement, et nous nous sommes logés dans des trous d'obus en attendant le signal de progresser plus avant. Nous attendîmes ainsi pendant quatre heures. A neuf heures du matin, l'ordre est arrivé de partir en avant. A ce moment, votre fils sort de son trou d'obus, le premier, et crie : « En avant! » à ses zouaves. Immédiatement, une balle de mitrailleuse l'atteint, lui traverse le bras gauche; une autre lui traverse le corps. Il tombe à la renverse et m'appelle. J'étais à dix mètres à sa droite. Immédiatement je le fais prendre par deux de ses hommes, et transporter au poste de secours, installé à cent mètres en arrière, au fort de la Malmaison. La balle ayant atteint la colonne vertébrale, j'ai su, par les hommes qui l'ont emporté, qu'il souffrait beaucoup. Je l'ai vu emporter. Il a alors crié à ses zouaves : « En avant! Vive la France! » Je ne l'ai plus revu. »

Bien que les journaux locaux aient la louable habitude d'insérer les citations méritées par les militaires de la région, c'est seulement après la mort de Costes que celles qu'il avait obtenues ont été publiées (*Petite Gironde* du 1er janvier 1918). C'est lui-même qui s'était opposé à l'insertion, on verra tout à l'heure pourquoi. Il y a quelque chose d'un peu âpre dans une telle modestie; mais quelle âme droite et sincère elle laisse deviner!

Ce que René Costes était comme camarade, c'est à un de ses amis d'études, le sergent Agostino, depuis le début de la guerre dans les tranchées, que j'ai demandé de le dire. La simple lettre que voici, écrite du front, marque un sentiment très profond d'affection et d'estime que j'ai toujours rencontré chez ceux qui ont connu Costes.

« J'aimais en lui, avec sa belle intelligence, sa simplicité, sa droiture, son grand cœur.

» Il était modeste à l'excès, toujours prêt à s'effacer, à oublier ses mérites. Vous savez la belle réponse qu'il fit à sa mère à propos de la citation qu'un de ses parents voulait insérer dans les journaux : « Ceux » qui me connaissent savent que je suis cité; ceux qui ne me connais- » sent pas n'ont pas besoin de le savoir. » Au cours d'une per-

mission où il était encore simple zouave, permission assez récente d'ailleurs, car il a conquis bien vite ses galons, je venais de le photographier avec ses enfants. Il était heureux. Quelqu'un s'avisa de lui demander pourquoi il ne faisait pas fantaisie, comme tant d'autres. Il répondit en souriant : « Faire fantaisie? A quoi bon? J'aime mon uni-» forme tel qu'il est! » Et l'on sentait qu'il était sincère, qu'il aimait vraiment cet uniforme librement choisi et qu'il en était fier. Vous savez d'ailleurs s'il avait grand air sous la chéchia crânement posée sur l'oreille, avec sa petite veste soutachée et ses culottes bouffantes! Au lieu d'adorner son uniforme, notre regretté ami a préféré l'honorer; et il l'a fait superbement!

» Je ne vous parlerai pas de sa droiture et de sa probité, que vous connaissez mieux que personne. Il ne savait — ni ne voulait — intriguer, répugnant aux visites de pure complaisance, prêt à refuser d'une manière farouche ce qu'il ne croyait pas dû au seul mérite ou conforme au droit le plus strict. Il allait même trop loin dans cette voie; et je me souviens qu'à la fin d'une convalescence où il était encore très fatigué, incapable vraiment de reprendre son service, il défendit aux siens et à ses amis de tenter la moindre démarche en sa faveur. Il devait être esclave du devoir — jusqu'au bout!

» C'est avec émotion et regret que j'évoque les heures délicieuses que nous avons passées ensemble à Madrid et à Séville. J'avais fait sa connaissance dans un des salons de l'Ateneo où les étudiants français aimaient se réunir. Thomas nous avait présentés l'un à l'autre. Dès les premiers jours, nous fûmes les meilleurs amis du monde. Costes préparait l'agrégation. Il caressait aussi des projets de mariage. Très vite, il s'abandonna aux confidences. Je le revois encore, renversé dans sa « mecedora », se balançant d'un geste régulier que n'interrompait point un léger tic nerveux (reste d'une maladie d'enfance), point désagréable d'ailleurs, auquel on s'accoutumait aisément... Je le revois, les yeux mi-clos, souriant à demi et poursuivant le rêve intérieur... Qui eût dit alors que le rêve (tôt réalisé) s'achèverait dans le cauchemar de la guerre, et que ce garçon si doux (nous l'avions surnommé le doux *Renato*) serait un jour le rude entraîneur d'hommes dont la fin devait être si tragique?

» Pendant la semaine sainte, Costes reçut une invitation du directeur de l'« Instituto de San Antonio de Padua » pour se rendre à Séville, à l'occasion de la « Feria ». Il voulut bien nous faire profiter, Thomas et moi, de la bonne aubaine. Le soir même, on prenait à la gare d'Atocha le fameux « tren botijo ». Foule bigarrée. Joie. Cris. Nous fîmes le voyage le plus pittoresque qui se puisse imaginer. J'eusse voulu noter les réflexions qu'inspirait à notre ami son esprit amusé : la plupart étaient des traits d'observation malicieuse et spirituelle. Je ne m'attarderai pas à vous conter le voyage. Au reste, j'en

serais incapable : la guerre m'a fait une mémoire infidèle et a brouillé bien des souvenirs. Mais il m'est resté qu'à la nuit tombante, nos compagnons de route s'étant déjà endormis, Costes proposa : « Si nous disions des vers? » Nous le priâmes de commencer. D'une voix attendrie, il nous récita des poésies de prime jeunesse, il nous chanta son âme en des vers charmants et si frais que nous en oubliâmes l'heure et le lieu : les dormeurs fatigués, les colis gênants, la chaleur étouffante, l'atmosphère lourde de fumée et empestée du relent des godailles de cette longue journée de voyage. Et quand vint l'instant de nous endormir, Costes eut un geste touchant à notre endroit. Il se plaça entre nous; et, nous prêtant ses larges épaules : « Je suis le plus » jeune, dit-il. Et je dors rarement dans le train ! »

» Ces menus sacrifices, quand on les répète, — et notre ami les répétait tous les jours, — n'expliquent-ils pas que le « doux René » soit devenu le héros magnifique que nous pleurons aujourd'hui? »

Toutes les fois que j'ai revu Costes pendant ces trois années de guerre, j'ai toujours été frappé de sa sérénité. Mais où j'ai compris combien cette impression correspondait à la réalité, c'est quand sa veuve m'a remis le manuscrit, mis au net par lui pendant ses permissions, et complètement prêt pour l'impression, de sa thèse secondaire, *Histoire de l'Empereur Charles-Quint par Pedro Mexia, son chroniste. Livres I et II. Édition critique.* Ce travail, qu'il avait entrepris sur le conseil et sous la direction de notre maître commun, M. Morel-Fatio, je me fais un devoir de le publier, ainsi que, si possible, sa thèse principale, sur Antonio de Guevara, dont le brouillon est complet, mais d'une transcription difficile et pas toujours sûre.

L'hispanisme était pour Costes une vocation et un apostolat. Il est mort avec le souvenir d'une Espagne aimable et chevaleresque, accessible aux grandes idées qui retournent le monde. Il n'a pas vu l'œuvre du mensonge, de l'impudence et de l'argent. Il n'a pas lu d'odieux journaux sortis de l'ombre, qui sont venus combattre la vieille presse, libérale ou conservatrice, où la France était toujours traitée comme une sœur, même dans les moments où il fallait discuter avec elle. Il n'a pas été contraint, par respect de lui-même et de son pays, à rompre avec d'anciens amis affichant leurs noms au bas de manifestes platement germanophiles... Il se battait avec des gens qui se battaient; il ne refusait pas d'envisager l'oubli et la réconciliation un jour, une fois la querelle bien vidée. Il a ignoré une Espagne malade, une Espagne triste et repliée... Mais il n'aura pas non plus la joie de la revoir, qui sait? guérie à jamais, ressuscitée!

G. CIROT.

BIBLIOGRAPHIE

H. Breuil, H. Obermaier et Willoughby Werner, *Peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques. La Pileta, à Benajoan (Málaga, Espagne)*. Institut de Paléontologie humaine. 1 vol. in-f° de 68 pages, XXII planches, 26 figures dans le texte et un plan. Monaco, 1915.

Le caverne de *La Pileta* s'ouvre dans le versant sud de la *sierra* du même nom qui fait partie du massif jurassique dominant à l'ouest la voie ferrée entre les stations de *Montejaque* et *Gaussin*. L'exploration en est rendue très pénible par la présence de seuils et d'abîmes difficiles à franchir, séparant les salles les unes des autres.

Les peintures peuvent se classer en trois catégories nettement déterminées :

1° Les plus anciennes sont les peintures jaunes à dessin serpentiforme ou zoomorphique. Les premières dérivent des traces de doigts barbouillés de matières colorantes et traînées sur les parois. D'autres ont pu être faites par un instrument à plusieurs pointes. Les figures animales de la première série, Bouquetins, Bœufs et Rhinocéros, sont étroitement apparentées aux précédentes par la technique qui est la même. Celles de la deuxième série (Chevaux, Bouquetins, Biches, Bœufs) sont identiques aux dessins zoomorphiques de la province de Santander (Aurignacien).

2° Les peintures rouges, uniformément plus anciennes que toutes les figures noires, représentent une phase spéciale de l'art pictural paléolithique intermédiaire entre l'époque des figures jaunes et celle des dessins en noir. Elles comprennent deux séries : *a)* figures animales, un Bison, trois Taureaux, trois Chevaux, trois Bouquetins, quatre Biches ou Cervidés sans cornes développées; *b)* figures symboliques : signes claviformes et figures d'armes rappelant en partie les claviformes des grottes pyrénéennes; puis un groupe de figures spiralées, ovoïdes, entièrement nouvelles. Les premières procèdent des serpents jaunâtres améliorés en vue d'en obtenir un meilleur effet décoratif. L'abbé H. Breuil les rapproche des dessins spiralés australiens symbolisant les intestins et les ovaires d'un Emou ; les secondes, de forme ovalaire, ouvertes ou fermées, seraient des représentations de mollusques ou de tortues. Sur les mêmes parois, on retrouve des tectiformes et analo-

gues rappelant ceux des régions cantabriques et des ponctuations en traits courts, en nombre ou dispersés deux à deux.

3° Le groupe le plus ancien des peintures noires est représenté par des figures d'animaux, Bouquetins, Chevaux, Cerfs, Bœufs et Poissons d'un tracé plus ou moins naturaliste. Fait nouveau dans l'art pariétal, on a relevé sur les murs de la caverne des Plies ou des Barbues. Jusqu'à la découverte de *La Pileta*, on ne connaissait d'autres représentations de poissons qu'à *Pindal* et à *Niaux* (Truites) et encore étaient-ils figurés en ronde-bosse soulignée d'un trait de couleur. Ce n'était pas à proprement parler des peintures murales. La série la plus récente est celle des dessins symboliques : images anthropomorphiques ou zoomorphiques, pour la plupart indéchiffrables. Cependant M. l'abbé Breuil a cru pouvoir reconnaître dans certains de ces signes un souvenir des têtes stylisées magdaléniennes et des dérivés du chevron.

La place occupée par la caverne de *La Pileta* dans l'histoire de l'art quaternaire est d'une certaine importance. Fréquentée d'abord par des populations analogues à celles de l'aurignacien, elle a ignoré le grand art magdalénien, mais elle a traversé des phases assez peu différentes les unes des autres. L'art animalier n'y atteint pas la perfection qu'il montre dans les provinces d'*Altamira*, de *Niaux* et de *Font-de-Gaume;* on y voit toutefois s'ébaucher le style de *Cogul* et on y entrevoit des relations avec les pays plus artistiques du nord. La parenté d'un grand nombre de symboles avec les rupestres de la moitié sud de la Péninsule permet de faire descendre la dernière phase de l'histoire artistique de la caverne jusqu'en plein néolithique.

En dehors des peintures pariétales, l'homme a laissé d'autres traces de son séjour à *La Pileta*. Dans les cendres des foyers abandonnés on a recueilli des tessons de poterie grossière non décorée et deux coupes ovales en forme de boîte cranienne ; d'autres fragments sont ornés de lignes incisées et de ponctuations alignées, généralement de petite taille. Il n'est pas jusqu'aux grands Ours qui n'aient laissé des traces de leur passage, sous formes de griffades sur les stalagmites.

RAYMOND LANTIER.

Manuel Azaña, *Reims y Verdun, Impresiones de un viage a Francia*, 32 pages; *Los motivos de la germanofilia*, 72 pages; Madrid, Imprenta Helénica, 1917.

Inutile de dire avec quelle sympathie nous avons accueilli ces deux petits volumes, dus à un ami qui nous a déjà dit dans le *Bulletin hispanique* [1] son enthousiasme et sa foi. Ce sont des conférences pro-

1. T. XIX, 1917, p. 26.

noncées à l'Ateneo de Madrid le 25 janvier et le 25 mai respectivement. La première traduit d'une façon merveilleusement *gráfica* les impressions déjà ici même exprimées, mais d'une autre manière; la seconde est une vigoureuse protestation contre la piètre attitude des neutralistes germanophiles espagnols. Les titres des chapitres diront assez ce qu'est l'argumentation : *España ante la guerra : La indefensión material; — La indefensión moral; — La primera negación : neutralidad; — La segunda negación : germanofilia; — No es lícita la abstención.* — Que de pareilles pages nous fassent oublier tant de colonnes de journaux, tant de réflexions insipides et niaises entendues, tant d'hostilité, il est vrai sourde ou même bonasse, dans une foule habilement circonvenue et à laquelle on fait penser ce qu'on veut, pourvu qu'on flatte son penchant à l'inertie.

Armando Palacio Valdés, *La Guerra injusta. Cartas de un Español*, 200 pages. Paris et Barcelone, Bloud et Gay, 1917.

La maison Bloud et Gay aura rendu par sa propagande intelligente, opportune et large, un des plus grands services que l'arrière ait pu rendre au front, en luttant contre l'effrontée et insidieuse publicité allemande en Espagne. Elle était d'autant plus désignée pour assumer cette lourde charge, que sa vieille réputation, ses traditions, son esprit profondément catholique et en même temps libéral, lui donnaient toute autorité pour s'adresser à l'Espagne catholique, et secouer un peu la vieille poussière des préventions et des méfiances.

En fondant la *Revista quincenal*, elle a tracé le jardin d'une académie où viendront disserter et discuter les plus brillants disciples et les maîtres les plus accrédités.

En publiant les brochures sensationnelles de M. Melgar, elle a, j'oserais dire, accompli un acte d'une portée politique qu'on ne soupçonne pas en France : car ces brochures, tirées à plus de cent mille exemplaires, ont provoqué un véritable schisme dans le monde carliste et fait connaître d'une façon patente la duplicité des chefs qui le conduisaient à de louches croisades. *En desagravio* et *La mentira anónima* ont ouvert les yeux à bien des braves gens, en leur démontrant clair comme le jour que la pensée et les préférences de leur chef suprême n'était pas fidèlement, bien loin de là, représentée par ceux qui avaient la prétention de parler en son nom. *La Reconquista*, du même insigne écrivain, a renouvelé profondément les idées que lui-même, lorsqu'il collaborait au *Correo español*, n'avait que trop contribué à répandre, au sujet de la France, dans le public pieux.

D'autre part, en réunissant en un volume les articles publiés par Azorín dans le journal germanophile *A B C*, c'est aux intellectuels les plus raffinés, aux esprits ouverts et libres, qu'on a donné la quintes-

sence de la pensée espagnole la plus personnelle et la plus compréhensive.

La Guerra injusta, Cartas de un Español, que vient de faire paraître la même maison, complète cette propagande, dont nul ne pourra dire que les origines en sont mystérieuses et les auteurs suspects de vénalité. Dans ce volume, on trouvera réunis les articles adressés de Paris à un journal jadis plutôt francophile, l'*Imparcial*, qui depuis... Mais sachons reconnaître les services passés! En envoyant à Paris comme correspondant un écrivain comme Armando Palacio Valdés, ce journal nous avait fait la part belle. Tout ce que la presse espagnole a envoyé à Berlin n'est que misère et pauvreté à côté. Habitué, comme il dit, à parler à voix basse avec les esprits qui ont de l'affinité avec le sien, sans que la multitude y prenne garde, D. Armando a cette fois voulu lui parler, à cette multitude. Il l'a fait, proclamant ses prédilections, sa francophilie, son anglophilie, noblement, courageusement, en Espagnol de bonne souche. Il n'entre pas dans des considérations à perte de vue. Il observe, il note, il sourit au besoin, mais toujours indulgent, parce qu'il sait voir, parmi les mille matières à petit scandale qui choquent l'étranger dans notre pays, ce qu'il y a de beau, ce qu'il y a d'unique, en définitive, chez nous en ce moment. C'est un témoin qui sait voir, deviner, justifier au besoin, et admirer, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Comparez avec le reportage mesquin et saugrenu de tant de péninsulaires qu'un séjour à Paris a choqués, affolés et remplis du plus noir pessimisme! — Mais aussi, ils n'y sont allés qu'avec leur corps, et non avec une âme capable de voir et de sentir!

St-C.

CHRONIQUE

— La « Casa editorial Calleja » a entrepris un programme de publications qui méritent toute la faveur du public. Les volumes de sa « Biblioteca Calleja, segunda Serie » se recommandent par l'élégance de la typographie et de la reliure, la commodité du format, le choix des œuvres, les notices mises en tête. Le groupe des *Antologías* comprend déjà des *Páginas escogidas* d'Azorín, d'Antonio Machado, d'Armando Palacio Valdés, de Leopoldo Alás (Clarín), de Montaigne et de Quevedo. Celui des contemporains : Ramón Pérez de Ayala, *La pata de la raposa;* Jules Renard, *Zanahoria (Poil de carotte);* S. et J. Alvarez Quintero, *Los Galeotes;* Gaston Leroux, *La esposa del sol;* D. Cirici Ventalló, *La tragedia del diputado Anfruns;* Stendhal, *La Cartuja de Parma.* Le groupe des classiques : F. de Rojas, *La Celestina;* Montesquieu, *Cartas persas;* Arcipreste de Hita, *Libro de Buen Amor;* Fray Luis de León, *De los nombres de Cristo* (2 vol.); Garcilaso et Boscán, *Obras poéticas.* — Souhaitons que cette collection réussisse et fasse oublier la si défectueuse *Biblioteca universal.*

— Le *Bulletin de l'Amérique latine*, qui depuis octobre 1916 a remplacé le *Bulletin de la Bibliothèque américaine*, créé il y a six ans, et qui est l'organe du « Groupement des Universités et grandes Écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine », est avant tout une publication de propagande depuis sa fondation. Il n'en est que plus à l'aise pour se consacrer aux luttes par la plume contre l'ennemi commun. Nous lui souhaitons la satisfaction de contribuer à parachever l'union de toute l'Amérique hispano-portugaise à côté de l'Amérique franco-anglaise.

G. C.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chronique.

III. Bibliographie.

IV. Gravures.

---

5 janvier 1918.

LA RÉDACTION : E. MERIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire*; G. RADET, *directeur-gérant*.

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Ms. de l'Académie des Sciences de Lisbonne

(Chronique générale).

ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XLe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME XX

1918



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille: PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS Montpellier: C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : EDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA

Paris :
E. DE BOCCARD
Ancienne librairie FONTEMOING & Cie, 4, RUE LE GOFF
ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

Vol. XX. Janvier-Mars 1918 Nº 1.

EL ALEJANDRINO CASTELLANO

A mi querido y respetado maestro
don Alfredo Morel-Fatio.

La publicación del poema épico *Anahuac*, cuyo autor es Manuel A. Chávez, viene ā reparar la injusticia que durante siglos se ha estado cometiendo en contra del verso alejandrino español, con no emplearlo como metro heroico. No se me oculta que son pocos en castellano los monumentos épicos originales; mas con todo, sitio holgado hubiera habido para el empleo del alejandrino en las traducciones de las antiguas epopeyas, especialmente las griegas y latinas, pues la *Jerusalem libertada* o los *Lusiadas*, escritas por sus autores en endecasílabos, tenían que conservar su ritmo primitivo al ser vertidas a un idioma como el nuestro cuya versificacíon es análoga a la italiana o portuguesa.

La injusticia estriba a mi ver en aserciones como la del benedictino Fray Ambrosio Gómez, quien afirmó por dos veces que el verso de Berceo era « bárbaro para este siglo » (el XVII), y en la creencia generalizada de que « sólo el endecasílabo puede tener toda la flexibilidad de los exámetros », según asienta Hermosilla en el Discurso preliminar de su traducción de la *Iliada*, y a la cual creencia se debe la supremacía que ha obtenido este verso sobre el alejandrino cuyo linaje es por lo menos tan esclarecido como el de su rival, y cuyo abolengo data de épocas más remotas.

Fray Prudencio de Sandoval, *Monasterio de San Pedro de Arlanza,* al fin de la *Historia de los Reyes*, p. 349, dice al hablar de la traslación de los santos Vicente, Sabina y Cristeta que « el maestro Fr. Gonzalo de Berceo... la escribió en verso el

más heroico que nuestros Castellanos usaban », y se me antoja que con el transcurso del tiempo antes ha ganado que perdido este metro bienquisto por los padres de la poesía española, sobre todo hoy que ya van por cauce fijo y seguro las corrientes literarias cuyas compuertas abrieron Gutiérrez Nájera, Asunción Silva y Darío.

El alejandrino es el metro español más antiguo, ya que los versos del « Poema del Cid » no pueden reducirse a ningún género de los que conocemos, y fué importado de Francia en el siglo XII, época en la que los poemas franceses, tales como *Le roman d'Alexandre* de Lambert le Tort y de Alexandre de Bernai daban la pauta en el elemento letrado. Una simple ojeada al verso francés de doce sílabas y al español de catorce basta para darse cuenta de que ambos tienen la misma medida y el mismo ritmo de acuerdo con la índole de cada idioma.

« En sus orígenes, dice Maurice Grammont, *Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie*, era el alejandrino un verso silábico compuesto de dos miembros iguales o hemistiquios separados por una cesura [1]. Cada hemistiquio constaba de seis sílabas, de las cuales la última debía estar por fuerza acentuada; pero cada hemistiquio era susceptible de contener otra sílaba que tuviese como vocal una *e* atona y terminase la palabra que constituía la sexta sílaba. Esta séptima sílaba no contaba en el metro, y su pronunciación hallaba sitio en la pausa que separaba un verso del siguiente o en la de la cesura... » « He aquí dos versos tomados del *Voyage de Charlemagne en Orient* (siglo XII), de los cuales el primero sólo consta de doce sílabas, mientras que en el segundo cada hemistiquio tiene una séptima que no cuenta :

L'emperére le vít // hastívement il díst [2].
Et prénget une cú/ve // que séit grande et parfón/de. »

Comparemos el valor silábico de estos versos con el de los

1. Hay que tener presente que la cesura en la poesía francesa es la pausa que sigue al hemistiquio; en la castellana la pausa de cesura es la ligerísima que se hace al cargarse la pronunciación en « cada acento métrico ».

2. Al citar versos omito el acento ortográfico en todas las palabras, y empleo dicho signo únicamente para marcar los acentos tónicos y rítmicos de los hemistiquios.

siguientes, tomados del *Sacrificio de la Misa* y de la *Vida de Santo Domingo de Silos* respectivamente,

> Que non tiénen de Diós // nin léy nin sinál (50 b) [1]
> De tódo muy derécho, // sin núlla depresúra (5 d),

y hallaremos que es el mismo, porque el verso alejandrino español, al igual del francés, lleva una pausa de cesura en las sílabas sextas de cada hemistiquio, y en esta pausa tienen cabida las sílabas atonas de las palabras graves y esdrújulas. Sobre esta firme e idéntica basa fijaron sus preceptos para el alejandrino las métricas francesa y española, de acuerdo con la prosodia de cada lengua [2].

El verso alejandrino español puede tener doce, trece, quatorce, quince o diez y seis sílabas, segun sean agudas, graves o esdrújulas las palabras finales de cada hemistiquio :

> 12 Fízolo encender // el locco pecador
> (Berceo, Milagros de Nuestra Señora 362c.)
>
> 13 Era en esi tiempo // un fiero matarral.
> (Id., Vida de San Millán 27c.)
>
> 13 Mirra pora condir // la mortal carnadura.
> (Id., Loores de Nuestra Señora 32d.)

1. Para hacer este trabajo he tenido a mano los siguientes textos, cuya es la numeración de las estrofas que cito :

Gonzalo de Berceo, *Colección de Poesías Castellanas anteriores al siglo* XV, publicadas por D. T. A. Sánchez. Nueva edición hecha bajo la dirección de D. Eugenio de Ochoa, Paris, Baudry, Librería Europea, 1842.

El Libro de Alixándre, Manuscrit esp. 488 de la Bibliothèque Nationale de Paris publié par Alfred Morel-Fatio. Dresden, 1906.

Libro de Cantares de Joan Roiz, Arcipreste de Fita. — Libre de Appollonio. — Poema del Conde Fernán González. — Poema de José. — Rimado de Palacio. — Poetas Castellanos anteriores al siglo XV. Colección hecha por don Tomás Antonio Sánchez, continuada por el Excelentísimo señor don Pedro José Pidal, y aumentada por don Florencio Janer. Madrid, 1864.

He conservado la orthografía de las ediciones Ochoa, Morel-Fatio y Janer, sin que esto signifique por mi parte aserto de exactitud en ella.

En cuanto a lecciones que mejoran la medida del verso, sólo indico las que se obtienen mediante comparación de diversos textos, pues me ha parecido que huelga anotar las que como *tuvies* por *tuviese, dixol* por *dixole, diz* por *dice* se imponen a primera vista.

2. No es este el lugar apropiado para tratar a fondo la versificación francesa, ni a mí incumbe el hacerlo; sin embargo, considero pertinente agregar que la única diferencia que hay entre el alejandrino español regular moderno y el mismo verso clásico francés consiste en que éste último sólo admite *e* atona al final del primer hemistiquio cuando el segundo principia por vocal (en el cual caso se elida la *e*), al paso que la eufonía del nuestro pide se evite el encuentro de vocales en los hemistiquios; pero las formas y ritmos de ambos son idénticos como puede verse comparando mi ensayo con el concienzudo estudio de Grammont ya citado.

14 Los sos santos sermones // eran tan adonados.
(Id., Duelo de la Virgen Maria 66a.)

14 Murieron los Apostolos // por a Christo seguir.
(Id., Martirio de San Lorenzo 31c.)

14 E dijieron al rey : // « Si nosotros lo viesemos.
(Poma de José 305a.)

15 Estas tres santas virgines // en cielo coronadas.
(Berceo, Vida de Santa Oria Virgen 30a.)

15 Non fablara mi lengua // contra lo que fablaredes.
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 927b.)

16 Si el huerfano guardaredes // e viuda defenderedes.
(Id., id., 256b.)

con lo cual poseemos nueve clases de alejandrinos, teniendo en consideración solamente el acento tónico de la palabra final de cada hemistiquio.

La mayor parte de los versos que nos ocupan, además de dicho acento *tónico*, tienen otros *rítmicos* en el cuerpo de los hemistiquios, lo que les da un ritmo constituído por sus cuatro acentos, de los cuales dos siempre caen en las sextas sílabas; los otros dos varían entre la primera y la cuarta de cada miembro. Siguiendo la designación hecha por Grammont, podemos llamar *tetrámetro* a este alejandrino, dada su perfecta división en cuatro *medidas*.

Ahora bien, cuenta habida de las combinaciones que de estos acentos se pueden hacer con las palabras finales de cada hemistiquio y las diversas harmonías ende resultantes, obtenemos ciento cuarenta y cuatro formas posibles de alejandrinos tetrámetros, formas que casi en su totalidad han sido usadas por los poetas de habla castellana y que, si miramos a la flexibilidad, colocan al más heroico de nuestros versos en primera línea, aunque no lo sienta así don José Gómez Hermosilla.

Alejandrinos graves.

Quiéro que lo sepádes // luégo de la priméra.
(Berceo, Vida de Santo Domingo de Silos 3a.)

Vid. Berceo, San Millán 22d, Sacrificio de la Misa 7c, San Lorenzo 2b, Loores de Ntra. Sra. 26a, Signos del Juicio 60c, Milagros de Ntra. Sra. 7c, Duelo de la Virgen 12a, Vida de Santa Oria 3c, Libro

de Alixandre 11c, Joan Roiz, Arcipreste de Fita, Libro de Cantares 92a, Libro de Appollonio 66b, Poema de Fernán González 36c, Poema de José 76a, Pero Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 52c.

Éranle estas nuévas // al diáblo muy pesádas.
(Id., id., 17d.)

Vid. Berceo, San Millán 10c, la Misa 13d, San Lorenzo 6a, Loores de Ntra. Sra. 13b, Juicio 6a, Milagros 3a, Duelo 3b, Sta. Oria 5 b, Anónimo, Alixandre 18a, Fita, Cantares 44a, Appollonio 11a, Fernán González 26b, Poéma de José 17d, Lopez de Ayala, Rimado 21a.

Démosle al de Sílos // por eguál compannero.
(Id., id., 26d.)

Vid. Millán 13c, la Misa 3d, San Lorenzo 14d, L. Ntra. Sra. 25d, Juicio 5a, Milagros 17a, Duelo 8c, Sta. Oria 17a, Alixandre 59b, Cantares 1d, Appollonio 9c, Fernán González 7b, P. de José 53c, Ayala, Rimado 34a.

Tiénen las voluntádes // en corazón mas fítas.
(Id., id., 63c.)

Vid. Millán 16b, la Misa 22a, Sn. Lorenzo 8c, L. N. Sra. 10b, Juicio 25d, Milagros 72c, Duelo 74a, Sta. Oria 6c, Alixandre 52b, Cantares 116c, Appollonio 87a, Fernán González 466b, P. de José 1c, Rimado 124c.

Durmio cuanto Dios quíso // suénno dulz e temprádo.
(Id., La Estoria del Señor Sant Millán 11a.)

Vid. Sto. Domingo 5a, la Misa 5b, Sn. Lorenzo 2a, L. Ntra. Sra. 5a, Juicio 4c, Milagros 4b, Duelo 17c, Sta. Oria 2c, Alixandre 19b, Cantares 48a, Appollonio 4b, Fernán González 14c, José 48c, Rimado 15b.

En Cábo cuando fuére // leýdo el dictádo.
(Id., id., 2b.)

Vid. S. Domingo 5d, la Misa 3b, Sn. Lorenzo 13b, L. N. Sra. 8a, Juicio 2b, Milagros 13c, Duelo 17d, Sta. Oria 3d, Alixandre 2d, Cantares 1c, Appollonio 4d, Fernán González 12d, José 1b, Rimado 3d.

Andándo por las siérras, // su cayádo fincándo.
(Id., id., 10a.)

Vid. S. Domingo 6b, la Misa, 9b, Sn. Lorenzo 7d, L. N. Sra. 6c,

Juicio 2c, Milagros 2d, Duelo 1c., Sta. Oria 2 b, Alixandre 5d, Cantares 46a, Appollonio 4c, Fernán González 17 a, José 12a, Rimado 2a.

De dár las tres meáias // no li será pesádo.
(Id., id., 2d.)

Vid. S. Domingo 6a, la Misa 23b, Sn. Lorenzo 50 b, L. N. Sra. 46c, Juicio 29b, Milagros 13b, Duelo 9d, Sta. Oria 10c en el que leo « nochecerá », Alixandre 5b, Cantares 3c en el que leo « fer », Appollonio 12b, Fernán González 15a, José 48c, Rimado 58b.

Querien fér sacrifício // tóro sacrificában.
(Berceo, Sacrificio de la Misa 4 b.)

Vid. S. Domingo 5b, San Millán 9c, Sn. Lorenzo 24a, L. N. Sra. 5c, Juicio 9b, Milagros 10b, Duelo 2d, Sta. Orià 34b, Alixandre 30a, Cantares 6a, Appollonio 11c, Fernán González 16d, José 7a, Rimado 33b.

Mas de úna semána // los pánes non durában.
(Id., id., 10a.)

Vid. S. Domingo 1a, Millán 23d, Sn. Lorenzo 7b, L. N. Sra. 27b, Juicio 4b, Milagros 3b, Duelo 2b, Sta. Oria 2b, Alixandre 5c, Cantares 37a, Appollonio 3a, Fernán González 1a, *cf.* con Sto. Domingo 1a, José 7c, Rimado 8a.

Una árcha preciósa // de preciósa madéra.
(Id., id., 11c.)

Vid. S. Domingo 2a, Millán 11d, Sn. Lorenzo 4a, L. N. Sra. 4d, Juicio 14c, Milagros 2a, Duelo 1a, Sta. Oria 9c, Alixandre 33b, Cantares 44b, Appollonio 14a, Fernán González 10d, José 8d, Rimado 2b.

Enna cása segúnda, // que tras el vélo éra
(Id., id., 11a, según codice de Sn Millán.)

Vid. S. Domingo 4d, Millán 2c, Sn. Lorenzo 73a, L. N. Sra. 11b, Juicio 66d, Milagros 167d, Duelo 148b, Sta. Oria 4a, Alixandre 23a, Cantares 3d, Appollonio 101c, Fernán González 200b, José 3c, Rimado 11c.

A quantos ý estában // fízolis essi váuno.
(Berceo, Martirio de San Lorenzo 57b.)

Vid. S. Domingo 18d, Millán 79c, la Misa 8a, L. N. Sra. 11a, Juicio 2d, Milagros 7d, Duelo 22d, Sta. Oria 15d, Alixandre 142b, Cantares 57a, Appollonio 183d, Fernán González 47c, Rimado 16b [1].

Por ordenár las cósas // que ávie comendádas.
(Id., id., 7a.)

Vid. S. Domingo 15a, Millán 13b, la Misa 31a, L. N. Sra. 39a, Juicio 6c, Milagros 14c, Duelo 1b, Sta. Oria 21b, Alixandre 11b, Cantares 7a, Appollonio 42a, Fernán González 13c, José 30d, Rimado 81c.

Los que menguádos éran, // del almósna leváron.
(Id., id., 85c.)

Vid. S. Domingo 44d, Millán 7c, la Misa 3c, L. N. Sra. 4 a, Juicio 18a, Milagros 9c, Duelo 6d, Sta. Oria 132a, Alixandre 19c, Cantares 5c, Appollonio 12a, Fernán González 14c, José 46b, Rimado 15c.

Quando Lauréncio óvo // la oratión complída.
(Id., id., 61a.)

Vid. S. Domingo 53a, Millán 70a, la Misa 69c, L. N. Sra. 30b, Juicio 7a, Milagros 40b, Duelo 110a, Sta. Oria 55c, Alixandre 187b, Cantares 47b, Appollonio 63a, Fernán González 114b, en el cual leo « guardamos », José 2b, Rimado 32c.

Alejandrinos aguda-grave.

Víniendo a veér // tódos los de la vílla
(Berceo, Milagros de Nuestra Señora 215b.)

Vid. S. Domingo 142a, Millán 168b, la Misa 69b, Duelo 88a, Alixandre 15b, Cantares 203d, Fernán González 331c, José 53a, Rimado 514b.

Ténia su voluntát // con ésto mas segúra.
(Id., id., 145d.)

Vid. S. Domingo 83b, Millán 103a, la Misa 126d, S. Lorenzo 9a, L. N. Sra. 70a, Duelo 68b, Sta Oria 2a, Alixandre 139a, Cantares 7c, Appollonio 14c, Fernán González 10b, José 3a, Rimado 32a.

1. En el *Poema de José* no hay ningún alejandrino grave con acentos rítmicos en la cuarta sílaba del primer hemistiquio y primera del segundo. En lo subsecuente, cada que omita el citar cualquiera de los textos a mano, será debido a que no he hallado en él la classe de verso que me ocupe.

Mucho canto meiór // el varón Ysaya.

(Id., id., 28c.)

Vid. S. Domingo 307d, Millán 20b, la Misa 27b, L. N. Sra. 32d, Duelo 152a, Alixandre 44d, Cantares 75b, Appollonio 91b, Fernán González 29a, José 2a, Rimado 213b.

Dícien Sant Cassián // ond el canónge éra.

(Id., id., 330d.)

Vid. S. Domingo 225d, L. N. Sra. 32b, Alixandre 12c, Cantares 145a, F. González 242a, José 77d, Rimado 787d.

Las nuévas desti Réy // íbanse levantándo.

(Berceo, Loores de N. Señora 35a)

Vid. S. Domingo 29c, Millán 79b, la Misa 13c, Milagros 49b, Duelo 95c, Alixandre 400a, Cantares 43a, Appollonio 16d, F. González 101c, José 75b en el que leo « fer », Rimado 6d.

Pusiéronlo en Díos // mejór fer non podrían.

(Id., id., 140c.)

Vid. S. Domingo 27d, Millán 112c, la Misa 36b, S. Lorenzo 22c, Juicio 1b, Milagros 35d, Duelo 3c, Sta. Oria 31b, Alixandre 23b, Cantares 71c, Appollonio 18d, F. González 26c, José 2c, Rimado 16a.

De góze e de páz // nuevos cántos oyéron.

(Id., id., 28d.)

Vid. S. Domingo 183a, Millán 57c, la Misa 83b, S. Lorenzo 39b, Juicio 4a, Milagros 17b, Duelo 2a, Sta. Oria 117a, Alixandre 197b, Cantares 112c, Appollonio 47a, F. González 43a, José 23c, Rimado 3c.

Mandó creer un Diós // en el primér mandádo.

(Id., id., 88a.)

Vid. S. Domingo 9c, Millán 151a, la Misa 168b, Duelo 48d, Alixandre 197d, Cantares 87c, José 26c, Rimado 6c.

sy lo éra o nón // tódo el pueblo pecáua.

(Libro de Alixandre 19d.)

Vid. S. Domingo 33b, Millán 210b, la Misa 49c, D. N. Sra. 200a, Milagros 8c, Duelo 81a, Sta. Oria 183c, Cantares 204a, Appollonio 364c, F. González 53a en el que leo « peones e cavalleros », José 41a, Rimado 744a.

de los sígnos del sól, // sy qujér del fundamjénto.
(Id., 44c.)

Vid. S. Domingo 7b, Millán 29c, la Misa 1a, L. N. Sra. 42d, Milagros 12a, Duelo 30b, Sta. Oria 24d, Cantares 58a, Appollonio 12c, F. González 53d, José 40c, Rimado 18b.

Quando fuéres alcátt, // sienpre júdga derécho.
(Libro de Alixandre 58a.)

Vid. S. Domingo 4a, Millán 162a, Misa 85b, S. Lorenzo 100a, L. N. Sra. 22b, Milagros 78c, Sta. Oria 5d, Cantares 69d, Appollonio 1a, F. González 1b, José 29d, Rimado 6a.

Que i éra verdát // querien seyér certéros,
(Id., 252c.)

Vid. S. Domingo, 426b, Millán 153d, Misa 3a., L. N. Sra. 5d, Cantares 1203a, Appollonio 184b, F. González 153c, Rimado 170c.

Confesaré, Sennór, // óbras espirituáles.
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 174b.)

Vid. Millán 52c, Misa 26c, Milagros 190a, Alixandre 408d, Cantares 87a.

Non fallaré allá // ningúnt encarceládo.
(Id., id., 148a.)

Vid. S. Domingo 250c, Millán 82b, L. N. Sra. 27d, Milagros 843b, Duelo 74d, Alixandre 81a, Cantares 155b, Appollonio 67c, F. González 34a, José 12d.

Ca en quanto más está // de cuydádos partido.
(Id., id., 1031c.)

Vid. S. Domingo 410b, Millán 67a, Misa 94d, Milagros 191a, Alixandre 186c en el cual leo, comparando con la estrofa 180c de la edición Sánchez, « alegrósle la cara », Cantares 283c, Appollonio 653b, F. González 250c, José 121a.

Que por salír del mál // lo fallarás cerrádo [1].
(Id., id., 1406d.)

Vid. Millán 433b, Milagros 626a, Alixandre 176d, Cantares 239c, Appollonio 76c.

1. Leo « por » en vez de « para » como lo pide la medida.

Alejandrinos esdrújula-grave.

Pressos seran los ángeles. // ángeles infernáles.
(Berceo, Signos del Juicio 36a.)

Vid. S. Domingo 494a, Millán 302a, Misa 171b, S. Lorenzo 2c, L. N. Sra. 228a, Milagros 220a, Duelo 145a, Sta Oria 118a, Cantares 1466c, Appollonio 63b.

Príso del puro bálsamo // ca bién lo conescía.
(Libro de Appollonio 298c.)

Vid. S. Domingo 388d, Millán 4d, Misa 115d, S. Lorenzo 15d, Milagros 118c, Duelo 37a, Sta. Oria 42b, Alixandre 208a, verso que corrijo comparándolo con el 202a de la edición Sánchez: « Dícjen luenga rretórica ». También pudiera corregirse este verso « Dícjenle luenga cántica », lección que se obtiene comparando la estrofa 220 edición Sánchez, en la que ocurre de nuevo la palabra « canca », con la 227 edición Morel-Fatio. Vid. también Cantares 955d, F. González 12a y Rimado 700b.

Siémpre laudes angélicas, // ante mí cantarédes.
(Berceo, Signos del Juicio 30d.)

Vid. S. Domingo 767d, Millán 127b, Misa 101a, L. N. Sra. 208b, Milagros 60c, Sta. Oria 197c, Alixandre 900a, Cantares 610c.

Tódos fueron al tártaro // por generál senténcia.
(Berceo, Duelo de la Virgen María 85a.)

Vid. Libro de Appollonio 175c.

A ótro su discípulo, // Múnno era llamádo.
(Id., Vida de Sta Oria Virgen 84c.)

Vid. S. Domingo 35b en el que suprimo « et », Millán 7b, Misa 138c, S. Lorenzo 6b, L. N. Sra. 219b, Juicio 72b, Milagros 23a, Duelo 59a, Alixandre 328c, Cantares 43c, Appollonio 327c, Rimado 485b.

Dixéronli las mártires // respuésta muy sabrósa.
(Id., id., 59c.)

Vid. S. Domingo 37b, Millán 96c, Misa 75a, Lorenzo 6d, L. N. Sra. 62b, Milagros 2a, Duelo 97d, Alixandre 39a, Cantares 130a, Appollonio 10c, F. González 387c, Rimado 374b en el que suprimo « muy ».

Fabláronli las vírgines // de fermósa manéra.
(Id., id., 32a.)

Vid. S. Domingo 38b, Millán 22b, Misa 172a, Lorenzo 4d, Juicio 1a, Milagros 5b, Duelo 15b, Alixandre 227a, Cantares 44c, Appollonio 548a, F. González 198c, Rimado 488a.

En cábo de las vírgines, // toda la áz pasáda.
(Id., id., 77a.)

Vid. Millán 64d, Misa 275a, Alixandre 1131b, Appollonio 283c, Rimado 1043a.

Del mi fíio dulcíssimo // ámbas eran sus tias.
(Berceo, Duelo de la Virgen Maria 20d.)

Vid. Misa 43d, Milagros 216d, Sta. Oria 12a, Alixandre 1394b, Cantares 61a, F. González 554b, Rimado 319b.

Si la Mádre matáredes, // maiór merced abrédes.
(Id., id., 56c.)

Vid. S. Domingo 640c, Millán 101c, Misa 75b, L. N. Sra. 88c, Juicio 20c, Milagros 87a, Sta. Oria 30a, Alixandre 50a, Cantares 195a, Appollonio 326c, F. González 32c, Rimado 2d.

Creatúra angélica // de bondádes complido.
(Id., id., 120b.)

Vid. S. Domingo 38c, Millán 64c, Misa 82b, L. N. Sra. 152d, Juicio 35d, Milagros 74b, Sta. Oria 29a, Alixandre 188c, Cantares 193a, Appollonio 169a, F. González 399c.

Quebrantába los Sábados : // qual mereció, tal haía,
(Id., id., 23c.)

Vid. S. Domingo 514d, Millán 296c, Misa 40a, San Lorenzo 16b, Milagros 64a, Appollonio 346b.

El confesór Teófilo // óvo grand alegría.
(Berceo, Milagros de Nuestra Señora 825a.)

Vid. Misa 42a y S. Lorenzo 30c.

El Sacerdót legítimo // que núnca descamina.
(Berceo, El Sacrificio de la Misa 27a.)

Vid. S. Domingo 144a, L. N. Sra. 145b, Milagros 58c, Alixandre 135d en el cual leo « atal ». Cantares 722d, Appollonio 136b, Rimado 203c

Enderezár las lámpadas, // allumnár la posáda.
(Berceo, Milagros de Nuestra Señora 288d.

Vid. S. Domingo 365c, Millán 276b, Misa 49b, Sta. Oria 48b, Alixandre 1130a.

Amaneció el Sábbado // un peceménto día.
(Id., Duelo de la Virgen María 162a.)

Vid. S. Domingo 539b, Alixandre 2440a y Cantares 151c.

Alejandrinos agudas.

Múchos son por venír, // déveslos esperár.
(Poema del Conde Fernán González 340d.)

Vid. S. Domingo 695b, Millán 119c, Misa 213c, Lorenzo 43c, Milagros 762c, Alixandre 191c, Cantares 95d, Appollonio 334d, Rimado 634b.

Vyéron que syn pastór // non pódian byen venír.
(Id., 163c.)

Vid. S. Domingo 177a, L. N. Sra. 20c, Milagros 362c, Alixandre 375c, Cantares 434a en el que suprimo « la », Appollonio 7a, Rimado 59a.

Duénna syn pyedát // et syn buén conoscér.
(Id., id., 616a.)

Vid. Millán 170b, Misa 296a, L. N. Sra. 167b, Milagros 797c, Alixandre 507a, Cantares 129c, Appollonio 24c, Rimado 14b.

Avyan-lo de cumplír, // pero con grrán pesár.
(Id., id., 105d.)

Vid. Millán 25c, Alixandre 171c y Rimado 520d.

La léngua poridát // tóvo al corazón.
(Berceo, Milagros de Nuestra Señora 345b)

Vid. S. Domingo 632c, Millán 104a, Misa 166c, L. N. Sra. 15a, Duelo 202b, Alixandre 20b, Cantares 143a, José 307a, Rimado 5a.

Querríavos contár // un buén avenimént.
(Id., id., 1c.)

Vid. S. Domingo 272b, Millán 129d, Misa 145c, L. N. Sra. 165c,

Duelo 193c, Alixandre 38c, Cantares 8b, Appollonio 25a, F. González 44b, José 56c, Rimado 7d.

Mandólis atendér. // non osáron fer ál.
(Id., id. 88c.)

Vid. S. Domingo 126c, Millán 6a, Misa 73a, S. Lorenzo 11d, L. N. Sra. 20b, Sta. Oria 102b, Alixandre 20b, Cantares 132a, Appollonio 45a, F. González 310d, José 67b, Rimado 10a

Ficiéron confessión // como la dévien fár.
(Id., id., 398c.)

Vid. Alixandre 63a, Cantares 271c, Rimado 7c en el que suprimo el pronombre « yo ».

Qve la quiére levár // siémpre tiene temór.
(Joan Roiz, Libro de Cantares 775d.)

Vid. S. Domingo 20d, Millán 3d, S. Lorenzo 11a, Milagros 693b, Sta. Oria 187a, Alixandre 41d, Appollonio 440b, F. González 248d, Rimado 102c.

Del que nace, tal és // su fádo et su dón.
(Joan Roiz, Libro de Cantares 114d.

Vid. S. Domingo 746a, Millán 104d, Misa 50b, L. N. Sra. 50c, Milagros 224d, Alixandre 200b. Appollonio 86a, F. González 2a, José 177d, Rimado 1a.

E sabér bien. e mál, // e usar lo mejór.
(Id., id., 66d.)

Vid. S. Domingo 107c, Millán 179b, Misa 145b, Lorenzo 1c, L. N. Sra. 113d, Juicio 59c, Milagros 34d. Duelo 140c, Sta. Oria 41c, Alixandre 330b, Appollonio 61c, F. González 115a, José 199d, Rimado 91c.

Non me puédo entendér // en vuestra chica edát.
(Id., id., 646c.)

Vid. S. Domingo 392c, Milagros 379d, Alixandre 229a, Appollonio 232a, Rimado 154a.

En consejár la pás. // fága a su podér.
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 519b.)

Vid. Alixandre 74b, Cantares 1176d.

Ca siempre fuí e só // muy mál ayunadór.
(Id., id., 110c.)

Vid. S. Domingo 155d, Misa 218d, L. N. Sra. 124d, Sta. Oria 14b, Alixandre 284a, Cantares 8a, F. González 323a, José 72a.

Porque tu gránt podér // se pudiés demostrár.
(Id., id., 637c.)

Vid. Millán 77b, L. N. Sra. 189d, Milagros 124d, Alixandre 2071d, Cantares 923d, F. González 203d.

Que por pavór, Señor, // Sin otro mál lleuár.
(Libro de Alixandre 2563c.)

Vid. Poema de José 181b.

Alejandrinos grave-aguda.

Ávien vientos deréchos // fácienles bien corrér.
(Libre de Appollonio 106b.)

Vid. S. Domingo 40c, Millán 59a, Misa 54c, S. Lorenzo 5d, L. N. Sra. 3b, Juicio 24c, Milagros 29d, Duelo 64a, Sta. Oria 22a, Alixandre 100d, Cantares 72b, F. González 28c, José 31d, Rimado 223d.

Dícian que non se súpo // guardár de mal englút.
(Id., 20c.)

Vid. S. Domingo 10c, Millán 27c, Misa 53b, Lorenzo 10b, L. N. Sra. 7c, Juicio 13d, Milagros 34a, Duelo 5a, Sta Oria 26c, Alixandre 178c., Cantares 66b, F. González 19b, José 47c, Rimado 41d.

Luégo de la priméra // demetió su raçón.
(Id., 21a.)

Vid. S. Domingo 51d, Millán 8a, Misa 39c, Lorenzo 11c, L. N. Sra. 40b, Juicio 64d, Milagros 34c, Duelo 7a, Sta. Oria 23b, Alixandre 1c, Cantares 83a, F. González 42a, José 18a, Rimado 53a.

Cómmo perdio la fíja, // e la mugér capdál.
(Id., 2c.)

Vid. S. Domingo 154a, Millán 352d, Misa 296d, Milagros, 385d, Duelo 199c, Sta. Oria 135b, Alixandre 34c, Cantares 133c, F. González 105a, José 84a, Rimado 153a.

Leál e verdadéro, // fírme en el Criadór.
(Poema de José 65c.)

Vid. S. Domingo 31b, Millán 8c, Misa 37b, Lorenzo 12a, L. N. Sra.

3d, Juicio 26a, Milagros 11a, Duelo 7d, Sta. Oria 1d, Alixandre 3d, Cantares 82c, Appollonio 30d, Rimado 7b.

Enfiándose en éllos, // non quíso mas dubdár,
(Id., 13b.)

Vid. S. Domingo 16d, Millán 3c, Misa 21c, Lorenzo 23c, L. N. Sra. 1d, Juicio 3c, Milagros 1a, Duelo 5b, Sta. Oria, 14a, Alixandre 1b, Cantares 34a, Appollonio 7d, F. González 28d, Rimado 4c.

Mas vído que no éra // a su pádre honrár.
(Id., 83c.)

Vid. S. Domingo 16a, Millán 5b, Misa 39d, Lorenzo 5c, L. N. Sra. 2d, Juicio 3a, Milagros 29c, Duelo 7b, Sta. Oria 18a, Alixandre 1a, Cantares 2c, Appollonio 3d, F. González 27d, Rimado 1c.

Alláh me traiga en tiémpo // que yo lo puéda honrár.
(Id., 201c.)

Vid. S. Domingo 55c, Millán 27d, Misa 118b, Lorenzo 17c, L. N. Sra. 15d, Milagros 103b, Duelo 102d, Sta. Oria 115b, Alixandre 27a, Cantares 55d, Appollonio 36d, F. González 28a, Rimado 27d.

Andarán los pescádos // tódos sobre la már.
(Berceo, Signos del Juicio 8c.)

Vid. S. Domingo 40a, Millán 21c, Misa 6b, Lorenzo 5a, L. N. Sra. 48c, Milagros 20a, Sta. Oria 1c, Alixandre 14a, Cantares 9c, Appollonio 17a, F. González 20a, José 56a, Rimado 9a.

En el día septéno // verná priessa mortál.
(Id., id., 13a.)

Vid. S. Domingo 14b, Millán 19a, Misa 2d, Lorenzo 1a, L. N. Sra. 7b, Milagros 11b, Duelo 11b, Sta. Oria 11a, Alixandre 3c, Cantares 2a, Appollonio 5b, F. González 2c, José 18b, Rimado 4d.

Lidiarán como ómes // que se quiéren fer mál.
(Id., id, 13c.)

Vid. S. Domingo, 16b, Millán 1c, Misa 19c, Lorenzo 21a, L. N. Sra. 16c, Milagros 41a, Duelo 18d, Sta. Oria, 1a, Alixandre 14a, Cantares 2b, Appollonio 5a, F. González 2b, José 62c, Rimado 4a.

Inclinó la cabéza // como qui quiér dormir.
(Id., Duelo de la Virgen María 108c.)

Vid. S. Domingo 91d, Millán 1a, Misa 91b, Lorenzo 31d, Milagros 66a, Sta. Oria 40d, Alixandre 38b, Cantares 1486a, Appollonio 19c, F. González 404a, José 136c, Rimado 19b.

Con qui partió Messías // tóda su poridád.
(Id., id., 5c.)

Vid. S. Domingo 153d, Millán 5c, Misa 2a, Lorenzo 29d, L. N. Sra. 48a, Milagros 62a, Sta. Oria 25d, Alixandre 144c, Cantares 8c, Appollonio 7c, José 106c, Rimado 93c.

Quando cobré el sésso, // catém'a derredór.
(Id., id., 18a.)

Vid. S. Domingo 30a, Millán 75a, Misa 48a, L. N. Sra. 2a, Juicio 10c, Milagros 59a, Sta. Oria 8c, Alixandre 16c, Cantares 4c, Appollonio 55a, F. González 45c, José 11d, Rimado 8c.

Non una véz ca múchas // el devóto varón.
(Berceo, Duelo de la Virgen 4a.)

Vid. S. Domingo 99d, Millán 6c, Misa 20a, Lorenzo 45a, L. N. Sra. 2b, Juicio 3d, Milagros 75d, Sta. Oria 195c, Alixandre 74d, Cantares 62c, Appollonio 56d, F. González 48d, José 51d, Rimado 4b.

De quanto físo aquésta // por me fasér plasér.
(Johan Roiz, Libro de Cantares 672d.)

Vid. S. Domingo 247d, Millán 114a, Misa 118a, L. N. Sra. 96b, Milagros 845d, Alixandre 351a, Appollonio 29d, F. González 653d, Rimado 9b.

Alejandrinos esdrújula-aguda.

Disen *que* los antípades // qujére venjr buscár.
(Libro de Alixandre 2418b.)

Vid. Misa 65c, verso que cito por ser el único, aun cuando en realidad no tiene acento rítmico en el primer hemistiquio, Milagros 237a, Sta. Oria 86a, Rimado 1b.

Vído tres santas vírgines // de gránt auctoridát.
(Berceo, Vida de Sta Oria Virgen 27a.)

Vid. Millán 26b, Misa 81b, Milagros 610b, Cantares 1143a, Appollonio 297b, Rimado 583b.

Tóda la quadragésima // la que dízen mayór.
(Id., Vida de San Millán 143b.)

Vid. Lorenzo 91d, Milagros 45a, Alixandre 43a, Cantares 62b, Appollonio 301a, Rimado 1060a.

Tórne cosa angélica / la que carnál nació [1].
(Berceo, Sacrificio de la Misa 142c.)

Prendiéndo malas pérdidas, / óvolos a vencér.
(Libro de Alixandre 1920d.)

Vid. Millán 267d, Misa 6a, Juicio 54b, Milagros 29a, Duelo 205b, Sta. Oria 73a, Appollonio 404a.

Aprís toda la física, // so méie naturál.
(Id., 42a.)

Vid. S. Domingo 522a, en el que leo « deredor » con el códice de Monserrate, Millán 3b, Misa 65b, Lorenzo 34c, L. N. Sra. 150d, Milagros 1b, Duelo 4b, Cantares 223b, Appollonio 399a, Rimado 608b.

Cascúno con sus títulos // por mellór deujsár.
(Id., 95d.)

Vid. S. Domingo 581a, Millán 132b, Misa 29b, Lorenzo 29c, Milagros 124c, Sta. Oria 199d, Appollonio 116a, F. González 204b, la cual estrofa en la edición Janer está numerada 304 por más que sigue inmediatamente a la 203, Rimado 93b.

La lúna de los bárbaros // *que* en oriénte són.
(Id., 1209d.)

Vid. Millán 91d, Misa 107c, Appollonio 82a.

De sy mjsmos los árboles // tánto ha*n* bue*n* olór.
(Libro de Alixandre 1444a.)

Vid. Millán 160b, Misa 107a, Milagros 29b, Cantares 559b, Rimado 576a.

Non vos qujero gra*n*t prólogo / njn grándes nueuas fér;
(Id., 4b.)

Vid. S. Domingo 488d, Misa 50c, Lorenzo 26b, Milagros 179b, Sta. Oria 41a, Cantares 672c, Appollonio 268a, Rimado 292c.

Abrahám el católico, /; Isaác cerca él [2].
(Id., 1222a.)

Vid. Millán 396c, Misa 48b, Lorenzo 10d, Milagros 174b, Duelo 159c, Sta. Oria 27b, Appollonio 109a, F. González, 602c, Rimado 1376c.

1. Este alejandrino de Berceo esdrújula-aguda es el único que con acentos 1-6 // 4-6 he hallado en todo el acervo de la poesía castellana anterior al siglo XV.

2. « Isac », dice el códice de Paris, pero falta una silaba al hemistiquio. Para completar la medida puede corregirse también « e Isac ». Desgraciadamente no cabe comparación de textos, porque desde la estrofa 1212MF (que corresponde a la 1183 ediciones Ochoa y Janer) hasta la 1325 falta en el manuscrito de Madrid.

por fazér tantos huérfanoS // de tan gentìl Señor?[1]
(Id., 2615d.)

Lo que por nós fiziéremos // ésso nos huuiará,
(Id., 652c.)

Vid. Rimado 1415a.

E de los sánctos mártires // de fírme voluntád,
(Berceo, Sacrificio de la Misa 231c.)

Vid. S. Domingo 487a, L. N. Sra. 144b, Milagros 127a, Alixandre 1809d, Appollonio 386c, Rimado 1362b.

Fasta que fuésse el término // de la sáncta pascór.
(Id., Vida de San Millán 143d.)

Vid. L. N. Sra. 189c, Duelo 135c, Alixandre 2404c.

Bien se cuidó el Clérigo // de la pressón essír,
(Id., Milagros de Nuestra Señora 128a.)

Vid. S. Domingo 777c, aunque el acento rítmico del segundo hemistiquio no esté bien marcado.

Alejandrinos esdrújulas.

Si el huérfano guardáredes // e viúda defendéredes.
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 256b.)

Alejandrinos grave-esdrújula.

Estovyésedes quédo // fásta que guaresciésedes,
(Poema del Conde Fernán González 336c.)

Que por mála codícia // en yérro non cayésedes.
(Id., 336d.)

Non fablará mi léngua // cóntra lo que fabláredes.
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 927b.

Alejandrinos aguda-esdrújula.

Tódo lo conpliré // así como mandáredes.
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 927d.)

Siénpre obedesceré // a lo que bién judgáredes,
(Id., id., 927a.)

1. Corrijo este verso comparando la estrofa 2615MF, con las 2486 de las ediciones Ochoa y Janer. Digo además de él lo mismo que del 142c del *Sacrificio de la Misa*.

Veníd, dise el Sennór // pedíd lo que quisiéredes.
(Id., id., 256c.)

E dijiéron al réy : // « Si nosótros lo viésemos.
(Poema de José 305a.)

Todos bién ordenát, // ca lo que vós falláredes,
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 927c.)[1]

Dejo asentado ya que los acentos rítmicos pueden caer en cualquiera de las cuatro primeras sílabas de cada hemistiquio, y para los tetrámetros ésta es una regla de eufonía que no se puede infringir so pena de hacer versos ríspidos y duros al oído, el cual no soporta que juntas vayan dos cesuras. Los padres del alejandrino eran tan cuidadosos en esto de poner un acento rítmico en la sílaba quinta, que Berceo ¡y vaya que fué prolífico! sólo comete tal falta veinte veces, a saber :

La Estoria del Señor Sant Millán, 34b, 79a, 375d.
El Sacrificio de la Misa, 6d, 38d, 41d, 68a, 72d.
Martirio de San Lorenzo 29a, 68c.
Loores de Nuestra Señora 6b.
Signos del Juicio 49c.
Milagros de Nuestra Señora 217b, 480d, 766c, 771d.
Vida de Santa Oria Virgen 86d, 101d. 106c, 171a.

Los autores anónimos del *Libro de Alixandre* y del *Libre de Appollonio* no son para menos; pues a cargo del primero sólo tengo que anotar los versos 591a, 1685b, 2030d, 2300c, y del segundo los 39b y 428d. Mas, ¿qué diremos del ignorado monje de San Pedro de Arlanza, o lo que sea, quién nos legó el *Poema del Conde Fernán González*, en cuyos numerosos alejandrinos únicamente el b269 juzgo merecedor de los grillos?

1. Pocos ejemplos cito parar mostrar los distintos acentos rítmicos en los hemistiquios de los alejandrinos esdrújulas. Nada me hubiera sido más fácil que entrarme en los jardines poéticos modernos y cortar cuantos frutos de esta familia se me ofreciesen al paso, o echar mano de mi acervo particular en donde yacen amontonados algunos versos del tipo que nos ocupa; pero de nada me hubiera aprovechado tal diligencia, ya que mi objeto es exponer lo que el verso alejandrino ha sido. Cuanto y más que la existencia de los ejemplares citados es presunción bastante para afirmar que si no fuera por la dificultad de consonantes esdrújulos en la *cuaderna via* existieran sin duda todos los tipos correspondientes a los otros alejandrinos graves y agudos.

El Arcipreste de Hita y Pero López de Ayala, magníficos versificadores ambos, pagan sin embargo en sus obras inmoderado tributo a este grave defecto de harmonía. En el *Libro de Buen Amor* hallo insoportables los versos d9, a35, b98, c551, b598, d699, c797, c821, d1116, a1141, a1152, d1243, b1272, d1287, a1335, b1379, b1510, c1677, y en el *Rimado de Palacio* los d47, b72, c157, b181, a201, a234, d494, b539, a580, d1035, a1100, d1220, c1232 y d1421 no les van en zaga.

Otro tanto puede decirse del moro anónimo autor del poema aljamiado de *José*, quien, con todo y ser tan corta su composicíon, incurre por tres veces en la falta que señalo -27d, 68a y 140c.

He aquí el muestrario :

De la temporál vída //
(Berceo, Vida de San Millán 34b.)

Entre la mayór cása //
(Id., Sacrificio de la Misa 6d.)

El Emperadór ánda //
(Id., Martirio de Sn Lorenzo 29a.)

Et remanesció sáno //
(Id., Loores de Nuestra Señora 6b.)

// quando lo mandó ír.
(Id., Milagaos de Nuestra Señora 480d.)

La su claridád óme //
(Id., Vida de Santa Oria 86d.)

No deseredé huérfano //
(Libro de Alixandre 1685b.)

Nunca me fabló ómbre //
(Libre de Appollonio 39b.)

Porque les dexó vér //
(Poema de F. González 269b.)

Mecho las guardé siémpre, //
(Joan Roiz, Libro de Cantares 551c.)

Que se lo comió 'l lóbo, //
(Poema de José 27d.)

Que la petición núnca //
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 1232c.)

En la mayor parte de los versos que acabamos de examinar, la palabra que cierra el primer hemistiquio y la que inicia el

segundo pertenecen a distintos grupos gramaticales; algunos hay, sin embargo, cuya pausa rítmica no corresponde a ningún corte de sintaxis, y de ellos podemos decir que tienen *machiembre*[1] de hemistiquios :

Mucha merced me fiso Dios. en me dar lugar
E tiempo de servirle.....

(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 421.)

Vid. también 43d, 1016c, Berceo, Milagros de Ntra Señora 537d, y Poéma de Fernán González 153c.

Y no los hubiera anotado ni de pasada (ya que por lo que toca al ritmo caben perfectamente en el grupo de los tetrámetros), sino fuera porque sirven de puente para llegar a los *trímetros*[2].

Los cuales pueden ser *regulares* e *irregulares* o *caídos*.

El trímetro regular es un alejandrino agudas, aguda-grave o aguda-esdrújula, al que por carecer de corte de hemistiquio le falta un acento tónico; con lo cual su ritmo queda constituído únicamente por tres cesuras que lo dividen en otros tantos miembros. Quedo por dicho que la harmonía reclama cesuras equidistantes; y esta eufónica colocación de ellas se logra en el alejandrino agudas de modo más completo que en ningún otro, cargando los acentos en la cuarta sílaba del primer hemistiquio y en la segunda y sexta del segundo.

Veamos algunos ejemplos de esta categoría de versos, ya empleados por los poetas castellanos anteriores al siglo XX, puesto que de tarde en cuando y acaso inconscientemente.

1. Juzgo adoptable este vocablo para llamar castizamente lo que la métrica francesa designa con el nombre de *rejet* y *enjambement*.

2. Grammont, en el libro que a cada triquitraque me veo obligado a citar, considera estos versos propios para expresar la rapidez; para contener una enumeración de tres términos, pues por el acercamienio sintético debido a la celeridad los tres miembros forman un todo que resume el punto, o propios para hacer resaltar un pensamiento gracias al contraste que resulta de la llegada de un trímetro tras una tirada de tetrámetros. Mas a otros que no a mí, al tratar con mejor conocimiento el asunto que esbozo, les tocará poner en claro las relaciones que existen entre la cadencia que las pausas de cesura producen y las ideas que se deseen expresar.

Alejandrinos agudas.

El con ssu réy/na hun serví/cio tan leyál.
(Libre de Appollonio 638c.)

Ligera có/sa es la muér/te de pasár.
(Poema de F. González 438a.)

Dise el prelá/do : non querrí/a vno baldón.
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 509a.)

Aguda-grave.

Como si fué/sse de pequé/nyo hí criá/do
(Libre de Appollonio 145d.)

Que me membrás/tes a mi hermá/no el bellí/do.
(Poema de José 236c.)

E si la cár/ga es mas quel frú/to que tené/mos.
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 1449a)[1].

Espigados en los mismos campos tengo estos tres trímetros, cuyos acentos, mal situados, rompen la harmonía del verso.

Los que sabor án/ de su condúcho prénder.
(Libre de Appollonio 65a.)

Lievate el diá/blo en el infiér/no te qué/ma.
(Joan Roiz, Libro de Cantares 283c.)

Quando al fí/sico por su dolén/cia pregún/tan.
(Id., id., 1510c.)

El trímetro irregular tiene un acento rítmico y dos tónicos. Esta particularidad hace que uno de los hemistiquios se pre-

1. Estos alejandrinos y los versos *románticos* franceses son todos uno. Citar es probarlo :

Toujours aimer,/ toujours souffrir,/ toujours mourir.
(Corneille, Suréna.)

Tantôt légers,/ tantôt boîteux,/ toujours pieds nus!
(Musset, Sur la paresse.)

Je sais cela,/ Je sais aussi/ qu'on peut mourir.
(Hugo, Le détroit de l'Euripe.)

L'Archer super/be fit un pas / dans les roseaux.
(Heredia, Stymphale.)

Traîner les pieds, mener les bras, / hocher la tes/te.
(D'Aubigné, Les Tragiques.)

Maudit château! / maudit amour!-maudit voya/ge.
(La Fontaine, Ragotin.)

cipite rápidamente, como si cayera, hasta la sílaba tónica, y llenando una sola medida con elementos correspondientes a dos, produzca compases distintos de los que dejamos anotados.

Hay acopio de ellos en los autores que consulto :

Que se maravillába // tóda la vecindád.
(Berceo, Vida de Santo Domingo 10d.)

Vid. 14c, 30 d, 47b, 82b, 95b, 186d, y 300d.

Nol pódie conocér // la su generación.
(Id., Vida de San Millán 94b.)

Vid. 1b, 24b, 40a, 49b, 86a, 199a, 213a, 286d.

La tórtora es sígno // de la su castidád.
(Id., Sacrificio de la Misa 21b.)

Vid. 41b, 66a, 70c, 133c, 150b, 182c, 211d, 226d, 257b, 269d.

A lo que prometiémos // pensémos de tornár.
(Id., Martirio de San Lorenzo 17d.)

Vid. 4b, 5b, 9d, 12b-c. 35a, 36b, 45c, y 60d.

A los sus peccadóres // grant esfuérzo nos dió.
(Id., Loores de Ntra. Señora 113a.)

Vid. 6d, 21a, 27c, 33a, 42b, 52b, 95d, 124a, 165a, 170b-c, 197c, 200d y 232a.

Los que testíguan fálso, // et los escarnidóres.
(Id., Signos del Juicio 41b.)

Vid. 24d. 28a, 30a, 39a, 52a y 68c.

Guárdenos de pecádo // e de tribulación.
(Id., Milagros de Ntra. Señora 499b.)

Vid. 9b, 11c, 20b, 23d, 51d, 59c, 73d, 97c, 98c, 104a, 116d, 120b, 151b, 159a, 167b, 169b, 182d, 207d, 220d, 227b, 230d, 235d, 271d, 305d, 311d, 316d, 358d, 359c, 396c, 426d, 448b, 495b, 499a, 516c, 518e, 572d, 540c, 546a-c, 549c, 574a-b, 586a, 649d, 551b, 664c-d, 655b-c, 685d, 708d, 712d, 714a, 717c-d, 740b-c, 756b, 768d, 777b, 784d, 794a-b-c, 802a, 812a, 825b, 830a-b, 854a, 856a, 896c, 897c, 903b, 910c.

Nin de los sus discípulos // nin de ótras estránnas.
(Berceo, Duelo de la Virgen María 174b.)

Vid. 4d, 5d, 6c, 9b, 13d, 19d, 22b, 40d, 57c, 67b, 86c, 107d, 113a, 141b, 150a, 168a, 191d, y 208c.

En el mi corazón // una grand dúbda tráyo.
(Id., Vida de Santa Oria 53c.)

Vid. 3a, 22d, 23a-d, 24a, 35a, 57d, 58b, 65a, 74b, 85b, 86c, 104b, 108b, 121b-c, 132d, 146a, 170b, 184a-b, 191b, 198a y 204a.

Nabucadenesór // que conquisó Judéa.
(Libro de Alixandre 972b.

Vid. 2c, 11a, 26b, 165d, 168b, 314c, 507b, 514c, 516c, 598c-d, 619c, 634c, 670b, 680c, 746d, 826c, 831b, 894d, 910d, 912d, 925d, 968c, 973b, 975b, 977d, 1042a, 1067b, 1084b, 1086a, 1097d, 1101a, 1112d, 1122c, 1134d, 1141c, 1155d, 1206d, 1215b, 1238c, 1258a, 1267d, 1280d, 1302c, 1371a, 1408a, 1433b-c, 1511c, 1630a, 1633d, 1639c, 1644a, 1646b, 1752a, 1858a, 1862d, 1946c, 2001a, 2010b, 2020c, 2040c, 2046b, 2062c, 2077a, 2083a, 2086b-d, 2136c, 2147a, 2266c, 2300b, 2351c, 2363c, 2408c, 2456d, 2466d, 2492b, 2550d, 2556d, 2557b y 2626b.

Sábelo entiéndelo // por la antiguedád.
(Joan Roiz, Libro de Cantares 617d.).

Vid. 2d, 46b, 50a, 70b, 71a, 113b, 114c, 115d, 125d, 134a, 139c, 223c, 237d, 250c, 258a, 265c, 295a, 336a, 340a, 342d, 344b-c, 359b, 401b, 453b, 467d, 477a-b, 495b, 501a, 511d, 514d, 539c, 612a, 709a, 765a, 768c, 787a, 792c, 817c, 823a, 862a, 866d, 874d, 887b, 915a, 1045c, 1049d, 1105a, 1105d, 1126a, 1149c, 1157b, 1197a, 1210a, 1211b, 1212a, 1213a, 1225c, 1255b, 1158d, 1265c, 1281b, 1288b, 1337a, 1342b, 1363b, 1379a, 1397d, 1478b, 1487b, 1509a-b, 1531c, 1540a, 1546c, 1580a, 1590d.

Que por la su mercéd // podámos escapár.
(Libre de Appollonio 656d.)

Vid. 1d, 2b, 15c, 20b, 27a, 28b, 37b, 72d, 73d, 116d, 149a, 199a, 214a, 256c, 321d, 334c, 371b, 384b, 404c, 423a, 616c, 624a y 652b.

Que výva cada úno // en las sus eredádes
(Poema de Fernán González 63d.)

Vid. 65a, 84c, 92d, 133d, 135c, 157a, 159a-d, 201c, 249b, 285b, 300d, 349b, 352b, 398c, 426c, 603c, 628c y 658b.

Non védian por do ír // con la mercadería.
(Poema de José 52d.)

Vid. 3b, 55d, 189c, 192b, 217a-c, 306b y 311c.

La primogenitúra // a Jacób fuera dár.
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 104b.)

Vid. 1d, 49d, 53b, 57c, 62b, 70c-d, 90a, 98d, 117b, 121a, 140c, 144c, 172c, 177a, 178a, 178d, 183b, 188c, 211c, 212c, 223a, 229b, 231d, 233a-c, 243a, 246a, 247d, 255b, 269a, 271a, 298a, 398a, 405b, 413b, 418a-d, 431b, 432c, 529c, 537a, 551c-d, 567a, 595a, 599a-c, 604a, 630c, 636d, 719b, 721e, 724f, 773e, 779b, 784c, 792d, 851a, 871d, 879a, 893a, 913a, 917b, 931c, 950a, 983c, 987d, 1012b, 1024d, 1027c, 1031b, 1032c, 1055a, 1063d, 1065c, 1068a, 1111d, 1149b, 1156d, 1158b, 1159a, 1190d, 1195c, 1233a, 1263d, 1264a-b, 1304c-d, 1332c, 1338d, 1368a, 1398d, 1413d, 1421b, 1459d, 1495c, 1498b, 1500a, 1520d, 1522c, 1528a y 1443c.

También acontece, aunque raramente, que ambos hemistiquios son caídos, y la cadencia ende resultante nos proporciona nueva categoría de versos, los *bímetros*, sin más acentuación que la tónica.

He aquí algunos :

Que vos espantarédes // de lo que vos dizrémos.
(Berceo, Vida de San Millán 377d.)

Que a su Apostóligo // no li obedecie.
(Berceo, Martirio de San Lorenzo 14b.)

Mas si el Apostóligo // con la su clerecía.
(Id., Milagros de Ntra. Señora 251a.)

Que gelo condonáse // por la su piedát.
(Id., Vida de Santa Oria 100c.)

Por á los sacerdótes // e por a los convéntes.
(Libro de Alixandre 2607c.)

Si non tan solaménte // ya vos que lo fablédes.
(Joan Roiz, Libro de Cantares 1454c.)

E como parcionéros // con la diuinidát.
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 1507a.)

Además de las formas que anteceden puede el alejandrino adoptar las de *pentámetro* y *exámetro*, y en tales casos pide tres y cuatro acentos rítmicos respectivamente :

Sennór, sennór, acórrenos // tú que matas e sanas.
(Joan Roiz, Libro de Cantares 193b.)

Entró en la ciudát, // mandó pregón metér,
(Libre de Appollonio 90c.)

Non pódrya ningún óme // quantos éran asmár.
(Poema de F. González 73d.

Múcho pequé, Sennór, // e contra tí erré.
(Lopez de Ayala, Rimado de Palacio 713a.)

Sennór, pequé a ty, // el santo Jób desía.
(Id., id., 1163a.)

Luégo que fué Licórides // de éste múndo pasáda.
(Libre de Appollonio 364a.)

Cómmo cobró la tiérra // tóda de már a már.
(Poema de F. González 2d.)

Finalmente, he encontrado algunos versos que no admiten clasificación, porque con todo y tener catorce sílabas carecen del ritmo peculiar al alejandrino tal como queda fijado con apoyo de las autoridades en la materia. Me limito a citarlos según aparecen en los textos sin deducir nada de ellos, pues a lo mejor sólo son malas lecturas debidas a errores de copistas, y el poeta no tuvo ninguna parte en la existencia de esta forma disonante :

El mensaje recebiste con grant humildat,
Lo que dixo conociste que era verdat,
La manera pregunltesti de la prennedat :
El respondió e te dixo la certenidad.
(Berceo, Dolores de Ntra. Señóra 24.)

Fecistes mal de la Madre que non la matastes.
(Id., Duelo de la Virgen Maria 58d.)

Y porque considero haber mostrado suficientemente cuánto es flexible y harmonioso el alejandrino, metro superior a otro cualquiera, y sobre todo haber demostrado cuán antiguas son ciertas formas cuyo hallazgo suele atribuírse a poetas contemporáneos, cierro el punto deseando que plumas autorizadas lo traten con mayor extensión y profundidad.

CARLOS BARRERA.

Cristianía, primavera de MCMXVII.

APPENDICES

A LA

CHRONIQUE LATINE DES ROIS DE CASTILLE

JUSQU'EN 1236 *

IV

Les campagnes de Ferdinand III contre les Maures avant la prise de Cordoue.

(CHRONIQUE GÉNÉRALE)

[D'après le ms. castillan Matrit. 1347, ancien F. 42 [1].]

(Fol. 425). Capº CCCCºXXXX. coṁo el Rey do ferr fue correr trra de moros.

Cuenta la estoria q̄ los de cuenca ɀ huete ɀ alarcō ɀ moya ¶ entrarō correr trrā de moros ɀ corrierō ɀ q̄bratarō muchas aldeas ɀ alcarias ɀ catiuarō muchos moros ɀ moras ¶ E el Rey dō ferrº q̄ando lo sopo saco su hueste muy grande sobʳ los moros ¶ E q̄ndo fue al puerto del muladar estremo algaras q̄ fuesen correr toda la trra adelante ¶ E fuerō alla don lope dias ɀ don gº Ruyz girō ɀ dō aº telles, cō setecientos cauall'os muy bien g̃sados [2]. E estonçes el Rey de baeça q̄ndo lo sopo q̄ el Rey do ferrº venia saliole a Reçebir fasta guadalhimar ɀ finco por su vasallo con q̄nto auia ¶ E el Rey mouio dende ɀ fue sobᵉ q̄sada ɀ tomola por fuerça ɀ tomo y muchos moros ɀ catiuo bie seys mill ¶ E fallo tres castillos desanparados lezar ɀ toria ɀ palos ɀ dende fuesse ꝑa cosnador (?), ɀ mando delRibar el castillo ¶ E fuese ꝑa estrinel (?) ɀ ꝑa espoly ɀ tomolos ɀ mando los derribar ¶ E estando y ouo sabiduria de grāt hueste de alarauẽ q̄ era en biuoras con sus ganados ¶ E enbio alla a don lope dias cō q̄troçientos cauall'os ɀ fuerō conel el maestre de stiago ɀ el maestᵉ de calatraua con grād gēte ¶ E llegarō alos moros q̄ eran biē çinco mill ɀ q̄nietos | cauall'ros ¶ E fue la lid muy ferida de amas partes ɀ murierō y muchos moros ɀ fuerō los moros vençidos ɀ los x̃stianos catiuarō muy grāt gente de moros ɀ dexarō los en g̃rda a vna pieça de x̃stiaºs de pie ¶ E los moros q̄ yuā vençidos aptose vna alça vela dellos ɀ dierō tornada ɀ

* Voir *Bull. hisp.*, t. XIV, p. 30, 109, 244 et 353; t. XV, p. 18, 170, 268 et 411 (tiré à part, Bordeaux, Feret, 1913, *Chronique latine des Rois de Castille jusqu'en 1236. I. Le manuscrit et le texte*); t. XIX, p. 101 et 243.

1. Cf. t. XIX, p. 101, n. 1, et la note 2 du § 43 de la Chronique.

2. « guisados ».

mataro todos los x̄stianos q̄ ḡrdauan alos moros ꝛ ellos mataron todos los presos q̄ guardauā ¶ E los x̄stianos dierō tornada ꝛ matarō todos los moros ꝛ ganaron dellos muchas tiendas ꝛ paños ꝛ cauallos ꝛ ganados de todas mañas ꝛ otras cosas muchas ꝛ tornarōse al Rey ¶ E tal fue el comienço de la p̄mera entrada q̄ el Rey dō frrᵒ fiẓo a trrā de moros ꝛ los moros fincaro muy espantados ꝛ muy q̄brantados ¶ E el Rey do ferrᵒ tornose ꝑa toledo do era su madᵉ doña berenguella ꝛ su mugr̄ la Reyna doña beatȳ ¶ E mouio dende luego ꝛ fuese ꝑa cuenca ꝛ andādo por esa trra cuydando como entraria a trra de moros a murçia ꝛ a valēçia ¶ ouolo de saber el Rey de valençia ꝛ vino sse ꝑa el Rey don ferrᵒ ꝛ finco por su vassallo cō qn̄ta trrā el auia ꝛ besole las manos ¶ E en este tiēpo era desamor entᵉ el ꝛ el Rey de aragō por q̄ corria vnas aldeas de soria ¶ mas despus le fiẓo entrada ꝛ le perdono el Rey do ferrᵒ [1].

Cap.ᵒ CCCCᵒ XXXVI. como el (fol. 426) Rey don ferrᵒ çerco a Jahe.

Despues desto enel mes de março ¶ saco el noble Rey dō ferrᵒ su hueste muy grande ꝛ mouio de tolosa *(sic)* ¶ E llego a el el Rey de baeça ꝛ llego a Jahē ꝛ puso fuego vna torre ꝛ murierō y muchos moros q̄mados q̄ se despeñauā q̄ los Recogiā enlos lanças ¶ E otro dia paso çerca de la villa ꝛ defendio q̄ nō se acostase ningᵒ aella nī alas barreras ¶ E nīgᵒ non q̄so pasar su mādado ꝛ los moros q̄ndo esto viero atrevierō se aellos ꝛ veniā biē fasta las batallas ꝛ matauā los om̄s ꝛ leuaua las bestias ꝛ faẓian grat daño ¶ E el Rey ouo su consejo ꝛ dio doẓientos caualłos q̄ derranchasen enellos ꝛ treẓientos q̄los acorriesen luego ¶ E los moros Recudieron enellos com̄o solian ꝛ los doẓientos caualłros entrarō entᵉ ellos ꝛ la villa ¶ E los otros treẓientos caualłros Recudiero de la otra ꝑte ꝛ otros grandes gentes de la hueste firiendo ꝛ matando enllos fasta la villa ¶ E caualłros oro y q̄ entrarō dentᵒ enla villa ꝛ tomaron muerte dentᵒ ¶ E murierō desta espolonada bien doẓientos ꝛ çinq̄nta moros delos mas honrrados ꝛ delos otros de pie mas de dos mill ¶ desta guisa lo escarmentaron assy q̄ non ossa-uan despus̄ sayr | al real ¶ E los x̄stianos q̄maro todas las cassas q̄ estauā çerca de la villa asy q̄ nō finco ning̃ cosa fuera della ¶ E los conçejos de segouia ꝛ de auila ꝛ de cuellar ꝛ de sepulveda pasaron de la otra ꝑte çerca de la carrera q̄ va a Granada ¶ E entōces fue la gente mouida a conbatilla en ḡsa q̄ los no podiā assosegar ꝛ deẓian q̄los Ricos om̄es auiā tomado algo por q̄ nō la conbatiesen ¶ E el Rey con saña mando la conbatir muy de Reẓio mas por q̄ lo deẓien q̄ nō por q̄ fuese guisado ¶ E estaua dentro don aluar ꝑs cō cient caualłros x̄stia-nos ꝛ la uilla era muy fuerte ꝛ bien entorreada ꝛ yaẓiā dentᵒ biē tres mill caualłos de moros ꝛ bien çinq̄nta mill om̄s de pie ¶ E cōba-tierola tan fuerte mente q̄ llegarō alas cauas ꝛ forodarō las barua

1. Ces deux dernières phrases se trouvent aussi, et à la même place, dans Ocampo (fol. ccccv) avec deux variantes, *empues* pour *despues*, et *emienda* pour *entrada*.

canas ¶ E ferianse a manteniente vnos con otros dentro enla barua cana ε murierō muchos oms̄ ε murierō y pieça de cauall'os x̄stianos ε muchos cauallos ε los matauā y de piedras ε de saetas q̄ venia tan espessas com̄o lluuia ε el Rey mādo q̄ nō cōbatiesen ¶ E desq̄ todos fuero asosegados en sus posadas los moros viero apartados los q̄tro cocejos q̄ vos diximos ¶ salieron a ellos ε cometiero los muy de Reẓio ε vēçierō los por dos veẓes ¶ mas tan grande era el poder delos moros (fol. 427) q̄ les faẓia muy grande dan̄o ε matauā lés los cauallos ε derribauā les los cauallos ¶ E los moros cresçiā ε los x̄stianos menguauā ε los moros q̄rien los prender a manos ¶ E entᵒ tanto fiẓo se el Ruydo por la hueste ε acorrierō los ε ante q̄ los moros se acogiesen ala villa atajaron los ε matarō y muchos dellos ε fuero muchos feridos ¶ E fuerō firiendo ε matando enellos ε fiẓierō les muy grād dan̄o.

Capᵒ. CCCCᵒ XXXVII. com̄o se alço de sobre jahē el Rey do ferrᵒ ε corrio muchos lugars̄ dela frōtera — cuenta la estoria q̄ el Rey estando sobᵉ Jahē ¶ ouo su consejo cō los om̄s buenos dela hueste com̄o nō tenia ḡsado de conbatir la villa pus̄ q̄ nō tenia engen̄os ¶ E q̄ seria menester andar por la tr̄ra ε q̄ la estragasen ε q̄ nō fincassen ally ¶ E el auia toda la tr̄ra estragada fasta guadalbollon ε fasta guadalhim̄ar [1] ε fasta las sierras de susan̄a ε de sy mouio dende ε fuese ꝑa martos ¶ E el Rey de baeça pidiole merçed por ellos q̄les nō fiẓiese mal ala tornada ε q̄l faria q̄nto mandasse ¶ E el Rey copo su Ruego ε fuese ꝑa biuoras ε q̄so conbatir el castillo ε el Rey de baeça pidiole merçed por ellos q̄ los dexasse ¶ E el Rey touo lo por biē ε mouio dēde ε fuese sobre alcabdete ¶ E el Rey de baeça | pidio gela ε ayudarō le los om̄s buenos ε el Rey por consejo dellos diogela con tal condiçiō q̄le nō demādasse mas ¶ E mouio dende e echo se sobᵉ p̄ego villa fuerte ε mucho abondada ε Rica ε muy sano lugar ε muy buenas aquas ε muy poblada ε muy entorreada ε alcaçar fuerte ¶ E alli folgarō dos dias cabo aq̄llas aḡs buenas ε astragādo toda la tr̄ra enderredor ¶ E al terçero dia q̄ y llegarō cōbatiola ε ese dia mismo la tomarō por fuerça asy q̄ todos los moros muriero sy nō los q̄ se acogierō al alcaçar ε ganaro y muy grande algo ¶ Ca la villa era de caualleros almohads̄ de grā cuenta de sy conbatiero el alcaçar ¶ E los moro syntierō se maltrechos ε troxiero pleytesia por el Rey de baeça q̄ dariā al Rey todo q̄nto auer auia en la villa por los cuerpos tan sola mente q̄ le dariā ocheta m̄ill mr̄s de plata ¶ E el Rey touo lo por biē ε dierō le en arrehenes por el auer çinq̄nta cavall'os los mas honrrados ε cinq̄nta ε çinco duen̄as muy fermosas ε dela otra gente nueueçientos moros ¶ Desꝑtio el Rey sus arrehenes por los om̄s buenos de la hueste ε por las ordenes ¶ E el Rey de baeça pidiole las

1. Même addition dans le ms. de l'Acad. de Lisbonne; cf. la note 5 du § 46.

dueñas en guarda fasta la salida ɛ el Rey de castilla dio gelas ¶ E de sy monio el Rey dede (fol. 428) ɛ fuese albergar a vn valle muy fermoso entre vnas peñas ¶ E a la media noche moniero dende ɛ fuero contra loxa ɛ el Rey erro el Rastro ɛ tomo ot° camino ¶ E yua conel don g° Ruiz giro ɛ don giª ferrªs de villa mayor ɛ caualł'ros dela su messnada en ḡsa q̄ era por todos q̄nientos caualł'ros ɛ la hueste fue derecha mente a loxa ɛ çercaro la en derredor ¶ E el Rey ɛ los q̄ yua con el erraro el rrastro ɛ vieron sse en grā barata q̄ no auia q̄ comer ni en q̄ lo ḡsar ¶ E plogo al señor dios q̄ fallaro vna alcaria muy buena ɛ biē encastellada ɛ cobatieron la ɛ entrarōla por fuerça ɛ mataro muchos m̄oros[1] ɛ muchas moras ¶ fallarō mucha viāda y yantaro muy bien ɛ q̄syero y albergar mas era muy mal lugar de biuoras q̄les mataro dos om̄s ¶ E salieron dende ɛ fuerō albergar mas adelante.

Ca° CCCC° XXXVIII° Com̄o el Rey do frr° tomo a loxa ɛ mato todos los moros q̄ en̄lla fallo.

otro dia caualgarō ¶ E pasaron por vn lugªr do yazia siete durmientes q̄ dormia de luengos tp̄os ɛ entrolos el Rey aver ¶ E entoçes llegole mandado com̄o su hueste tenia çercada a loxa ɛ ala ora de las bisperas llego el Rey aloxa ado estaua su hueste ¶ E desy al terçero dia conbatieron la villa ɛ foradarō los muros ɛ q̄brantarō las puertas ɛ entraro la villa por fuerça ɛ matarō todos los moros synō los q̄ se acogiero al alcaçar ¶ E tollo les el agª de vna fuente muy buenª q̄ nasçia a pie de vna peña ¶ E en tal mañā los aq̄xaro q̄ dixierō q̄ q̄rian dar el alcaçar al Rey ɛ q̄ los dexase salir cōlos cuerpos ¶ E estonçes mando el Rey tomar su pendon ɛ q̄le pusiesen enla mas alta torre del alcaçar ¶ E los moros arrepintiero se ɛ dixierō q̄ non q̄rian ɛ el Rey ouo grā saña ɛ mādo los conbatir ¶ E los moros con grā cuyta dixierō q̄ le q̄ria dar el alcaçar ɛ el Rey no q̄ria por lo q̄ ante auia fecho ¶ mas los omes buenos trauaron conel q̄ serie biē ɛ q̄ escusaria muy grand daño q̄ enla gente podria venir ¶ E q̄ndo el Rey q̄so aRepintiero se com̄o de cabo ɛ el Rey con muy grāt saña mādo la conbatir muy de Rezio ¶ E ellos con la grāt cuyta q̄ria dar el alcaçar mas el Rey nō q̄so sy non q̄los tomasen por fuerça ¶ E tan fuerte mente los cobatieron q̄los entrarō por fuerça ɛ mataro ɛ catiuaro todos los moros ¶ E segūt dixiero los catiuos dizen q̄ muriero de treze a catorze m̄ill personas ɛ ganaro y muy grāt algo ɛ mādo la el Rey toda destruyr ¶ E monio dende ɛ fuese p̄a alhanbª villa fuerte ɛ bien çercada ɛ estaua en somo de vna sierra ɛ fallaro la desanparada ¶ q̄ non fallaron y (fol. 429) persona q̄ no osaro y fincar por miedo delo q̄ acaesçio alos de loxa ¶ E fuyerō conlos cuerpos tan sola mente ɛ finco la villa con todo el algo ɛ cō los ganados ɛ Robaro la toda ɛ derribaro la villa por suelo ¶ E moniero dende ɛ entraro por la vega de granada q̄ era Rica cosa

1. Cf. ms. de l'Acad. de Lisbonne, note 6 du § 46.

ꝛ cortarō las huertas ꝛ derribarō las torres, q̄ y era ¶ E estragarō muchos viçiosos lugares q̄ auia en toda esa tr̄a en derredor ¶ E matarō muchos moros ꝛ fiȥierō grandes ganācias ꝛ matarō vn adalid muy bueno q̄ auia nob^e hareps̄ q̄ faȥia mucho mal en tr̄a de x̄stianos ¶ E el Rey fuese acostado ala villa ꝛ los moros ouierō miedo del q̄les cortaria vna huerta muy buena q̄ era çerca d'la villa ¶ E estaua y estonçes aluar ꝑs ꝛ los moros Rogarō le q̄les troxiese pleytesia con̄l Rey q̄ seria el moro su vasallo [1] ꝛ q̄le daria q̄ntos catiuos enla villa auia ꝛ q̄ nō le cortase la huerta q̄ era çerca de la villa ni les fiȥiese mas daño ¶ E el Rey por sacar los catiuos touo por biē la pleytesia ꝛ otorgo gela ¶ E entregarōle les catiuos q̄ era fasta mill et treȥientos ꝛ el Rey vinose ꝑa monte sycar [2] ꝛ derribola toda ꝛ fue sob^e teua ꝛ fiȥo eso mesmo ¶ E don aluar ꝑs conla pleytesia delos moros cob^o la merçed del Rey ꝛ vino se conel ¶ E guiole por pegafajar ꝛ por mongibar ꝛ estrago los todos por suelo en ḡsa q̄ non finco en toda esa tr̄a pared en fiesta [3] q̄ todo nō fuese a mal ¶ E el Rey llego a estiuel ya-de venida.

Cap^o CCCC^o XXXIX. com̄o el Rey don ferr^e ouo el alcaçar de martos ꝛ de andujar ꝛ com̄o dexo Ricos oms en̄llos.

cuenta la historia q̄ el Rey a ot^o año torno a la frōtera ¶ ꝛ el Rey de baeça entrego el alcaçar de martos ꝛ el de anduxa ꝛ el Rey dexolos a don aluar ꝑs ꝛ diole çinq^ntas mill mar̄s ꝑa la Retenēçia ¶ E finco y conel el m^e de calat^ua ꝛ ot^os om̄s buenos froteros ꝛ el Rey fiȥo les pl'ito q̄ seria conellos mediado marӡo auiendo salud ¶ desy tornose ꝑa toledo do estauā su mad^e ꝛ su muger q̄los amaua mucho ¶ E alli ꝑtio conllos sus donas muy grandes ꝛ dio alas igl'ias muchas cortinas ꝛ muchos paños nobles q̄ enplearō muy bien ꝛ estouierō y ya q^nto ¶ desy paso la sierra faȥiendo justiçia 2 sosegado la tr̄a ꝛ do aluar ꝑs ꝛ los otros q̄ fincarō enla frōtera ꝛ el Rey de baeça fuerō a correr tr̄a de seuilla ¶ E los de tejada [4] ꝛ los de carmona ꝛ toda esta tr̄a ayuntarō se muy grand poder dellos ꝛ vinierō a lidiar cōlos x̄stianos ¶ E fue la faȥienda muy ferida de amas las partes ꝑo plogo a nr̄o señor ihu x̄p̄o q̄ vençieron los x̄stianos ¶ E duro el alcaçe biē çinco leguas firiendo ꝛ matando en ḡsa q̄ murierō [5] y biē veyte mill moros entre muertos ꝛ catiuos ¶ tornarō se los x̄stia^os con grands̄ ganançias (fol. 430) ꝛ con grande honrra ¶ E ellos viniendo con esta honrra llegoles mādado como teniā los moros çercado a m̄in gordillo en aguas [6] ¶ E mouieron ꝑa alla por le acorrer ꝛ pasarō g^adalq̄bir ꝛ otro sy el Rey don ferr^o viniendo al pl'ito q̄ auia cō do aluar ꝑs ¶ E oyo eso

1. Cf. variantes du ms. 8817 et du ms. de Lisbonne, note 8 du § 46.
2. Cf. note 9 du § 46.
3. Oc : *sierra nin llano nin logar*, etc.
4. Cf. note 5 du § 47, variante du ms. de Lisbonne.
5. Oc. *se perdieron* (correction, semble-t-il).
6. Cf. note 2 du § 48.

mesmo como era çercada aguas ꝛ yual en acorro, mas antes q̄ ningᵒs llegasen era ꝑdido el castillo ¶ E yuā conel Rey don Lope dias ꝛ don gᵒ Ruyꝫ giro ꝛ do aᵒ telles ꝛ don guillen ꝑs de guꝫman ꝛ don gᵃi ferrᵃs de vila mayor ꝛ otros Ricos omš honrrados ¶ E el Rey fuese ꝑa andujar [1] ꝛ el Rey de baeça llego y co tres m̄ill cauall'os ꝛ almohades ꝛ alaraues ꝛ andaluꝫes ꝛ turcos bien cō treynta mill omš de pie co muchas tronpas ꝛ con muchos atābores ꝛ co muy grand Ruydo ¶ E el Rey dō ferrᵒ salio les a Reçebir ꝛ ouo plaꝫer conellos ꝛ estādo y troxierō pleytesia q̄ diese el Rey de baeça al Rey dō ferrᵒ estos castillos salua tr̄ra ꝛ capilla ꝛ velmar ¶ E diole en arrehenes el alcaçar de baeça q̄lo touiesse fasta q̄le entregase esstos castillos q̄le faziā mucha guerra ¶ E el Rey dexo cn̄l alcaçar a don gonçalo yuañes maestre de calatᵃua ꝛ a don ꝑo gᵒs maestre de veles [2] ¶ E el Rey de baeça dio por manero al fijo de dan albuher q̄ entregase al Rey los castillos ¶ E el Rey mouio luego ꝛ fuesse ꝑa alla ꝛ qᵃndo llego aburjalançe dierō gela luego ꝛ fuerō sobre capilla ꝛ de | fendierō gela ꝛ non gela q̄sierō dar ¶ E por essto finco el Rey enel alcaçar de baeça ꝛ asosego su frōtera ꝛ tornose ꝑa [3] toledo.

Capᵒ CCCCᵒ XL. como el Rey dō frrᵒ tomo a capilla ꝛ como mataron los moros de cordoua al Rey de baeça.

cuenta la estoria q̄ el Rey dō ferrᵒ ¶ saco su hueste [4] ꝛ fue çercar capilla ꝛ yogo sobrella grā tp̄o ꝛ el Rey de baeça enbio le mucha farina ꝛ mucho fierro ꝛ cuerdas ꝑa los engeños q̄ el Rey le ponia ¶ E el castillo era muy fuerte ꝛ çercado de tres çintos ꝛ esta en vna peña biua ꝛ las torres mucho altas ¶ E el alcaçar muy fuerte ꝛ conbatierō lo tan fuerte mente que entrarō por fuerça la villa ¶ E pu̅s q̄los moros vierō q nō auiā acorro ningᵒ ꝛ q̄ no podia defender ¶ dixierō q̄los dexase salir conlos cuerpos tan sola mente ꝛ ante q̄ se fuese dende dierō le stē esteuā ꝛ asnatorahe ¶ E mientᵃ q̄ el Rey tenia çercada a capilla el Rey de baeça estaua en cordoua ꝛ los moros qᵃndo bierō q̄ enbiaua viadas ala hueste delos x̄stiaᵒs alboroçarō se contᵃ el por le matar ¶ E el cō miedo salio dela villa por vna puerta q̄ era contᵃ las huertas por se acoger al castillo de almodouar ¶ los moros fueron empos del ꝛ alcançaronle en la cuesta ante que llegase ala villa ¶ E ally le matarō ꝛ cortarou le la cabeça ꝛ leuaron la (fol. 431) al Rey de Seuilla en presente cuydando q̄le fariā plaꝫer enello mas el entendio gelo mejor ¶ E por la trayçiō q̄ fiꝫierō madoles cortar las cabeças ꝛ q̄ las echasen alos canes [5].

Capᵒ CCCCᵒ XLI. como el Rey de seuilla çerco a martos.

1. Cf. note 2 du § 48.
2. Cf. note 3 du § 48, variantes des ms. portugais.
3. Un mot biffé : *frontera*.
4. Cf. note 3 du § 49 (même variante dans 8817).
5. Il manque ici une phrase qu'ajoute le texte d'Ocampo; cf. note 3 du § 49.

cuenta la estoria q̄ q^a ndo el Rey do ferr^o q̄ el Rey de baeça sopo [1] q̄ era muerto ouo ende grāt pesar ¶ E temio q̄ se alçariā los moros asy como lo fizierō ⁊ enbio a andujar a do aluar ꝑs ⁊ a dō a^o telles ¶ E los moros temiendo se delo q̄ auiā fecho dexarō la villa ⁊ fuerō se todos que nō finco y ning^o ¶ E ot^o sy finco el Rey en el alcaçar de baeça ⁊ dexo enel a dō lope dias co q̄nientos cauallos ⁊ dexo en martos a don aluar ꝑs ⁊ a dō a^o telles ⁊ el Rey vinose ꝑa toledo ¶ E de sy don tel a^o q̄so se con su gente la mas q̄ pudo auer ⁊ fue correr luçena ⁊ vaena ⁊ toda esa tr̄ra ¶ E el Rey de seuilla era salido con grat hueste ⁊ fue correr tr̄ra de x̄stianos q̄ auian ganado nueua mente ⁊ llego a binoras ¶ E don tel a^o nō sabiendo dellos ꝑte por aventura los suyos prendierō vn moro de com̄o supierō q̄ el Rey de seuilla yua sob^e martos ¶ E don tel a^o era en grāt cuyta q̄ nō auia por do entrasen a martos ⁊ temie dela perder ¶ E fuese alla q^a nto mas pudo cala villa avn nō era biē çercada ¶ E estaua y la condesa doña erenias muger de dō aluar ꝑs ¶ E don tel a^o nō auia por do entrase sy no por la hueste d'los moros ¶ E entōçe fizo vn t^o pel de toda su gente ⁊ endereço ala villa ⁊ los moros Recudiero conel ⁊ fizierōle muy grand daño enlos q̄ yuā derramados del tropel ¶ E yuāse defendiēdo q^a nto mas podia ⁊ llegarō ala puerta dela villa ⁊ alli les dierō muy grāt p̄sa ¶ E matarō vn cauallero ferrā grr^o s [2] de padilla ⁊ era alferez de dō tel a^o ⁊ el mismo muriera y sy nō por vna cōpania de escuderos de pie q̄ salierō dela villa q̄ le ayudaron a defender ¶ E el Rey moro [3] çerco la villa enderredor ⁊ la peña nō era avn çercada mas de vn tapial ⁊ cobatiero la tan de Rezio q̄ matarō y biē dozientos ⁊ çinq^a nta [4] x̄stianos ¶ E q̄sierō la labrar mas nō q̄so dios q̄ tamaño vagar les diese ¶ E los x̄stianos estauā muy cuytados ⁊ auian muy grāt miedo dela ꝑder q̄ no tenia vianda ⁊ comiā los bueyes ⁊ las bestias [5] ¶ E don g^o yuañs fijo del conde dō g^o estaua en baeça ⁊ q^a ndo lo sopo vinose para Martos ⁊ metiose dent^o co çient caualleros ¶ E entre tanto llego madado al Rey dō ferr^o q̄ era en g^a dalajara ⁊ enbio luego alla a don aluar ps q̄ era y conel ⁊ adō a^o telles ⁊ adō ꝑo g^o s maestre de veles ⁊ a don g^o yuanes maest^e de calatraua ¶ E fuerō se para martos ⁊ metieron sse en la villa ⁊ defendiero la muy biē ⁊ cobr^a on la peña ⁊ los moros fuerō luego su via ¶ E los x̄ia^o s (fol. 432) enbiarō luego mādado al Rey don ferr^o com̄o era descercados ¶ E el Rey q̄ yua por los desçercar llego le el mandado enla calçada ⁊ tornose ꝑa toledo.

Ca^o CCCC^o XLII. com̄o el Rey de Seuilla dio parias al Rey dō ferr^o.

cuenta la estoria q̄ andados sseys años del Reynado del Rey dō ferr^o

1. *Sic.*
2. Même variante dans le ms. 8817; cf. note 2 du § 50.
3. Même observation.
4. 8817 : *t'zentos.*
5. Curieuse variante.

¶ saco su hueste ɛ fuese ꝑa la frontera ɛ qⁿndo llego a andujar fallo y a don aluar ꝑs q̄ estaua doliente ¶ E posso fuera dela villa Ribera del Rio ɛ estando y llego al Rey mēsajero del Rey de seuilla q̄ le daria tre̜ientas ve̜es mill mr̄s por tregua de vn año q̄le nō fi̜iesse mal en la tr̄ra ¶ E el Rey touolo por biē ɛ Reçibio el auer ¶ E en aq̄l tp̄o [1] era abuhabud vn moro q̄ se leuantara en Ricoq̄ vn castillo de tr̄ra de murçia q̄ se alço contᵃ los almohads̄ ɛ apᵉmiaua mucho los moros de aq̄nde el mar ¶ E ellos conla grāt pᵉmia alçaronse cō albuhabud ɛ Reçibierō le por Rey ɛ por señor en tr̄ra de murcia ɛ en otᵒs lugares ¶ E el qⁿntos almohades fallaua descabeço los todos ɛ touo q̄ las mesq̄tas erā ensu̜iadas conellos ¶ E fi̜o espar̜ir agua por ellas biē asy com̄o fa̜en los x̄stianos por las igl̄ias qⁿndo las recollen ¶ E fi̜o señales de sus armas negras ɛ en poco tp̄o gano el andalu̜ia ɛ fue señor della sy nō de valēçia [2] ¶ E este albuhabud era d'el linaje de abenalfanje | por su esfuerço ɛ por su bodad valio mucho ɛ fue buen Rey ɛ justiçiero ɛ esforçado ɛ verdadero ¶[3] E despues ala çima conbido le vn su vasallo a comer en almeria, q̄ auia nōbᵉ yuda Romā ɛ cortole la cabeça ¶ E despus̄ deste leuāto se otᵒ moro q̄ de̜iā mahomad ymar q̄ ante q̄ Reynase andaua arādo tras los bueyes ¶ E fue Rey de Jahē ɛ de arjona ɛ de granada ɛ de otros lugares muchos, pus̄ que murio el moro ꝑtiose la tr̄ra por muchos señorios ɛ esto ayudo mucho alos x̄stianos.

Capᵒ CCCCᵒ XLIII. de los daños q̄ fi̜o el Rey dō ferrᵒ en Jahē a su comarca ɛ delo q̄ fi̜o sobre vbeda.

el Rey dō ferrᵒ estādo en andujar diole el Rey de seuilla tre̜ientas ve̜es m̄ill mr̄s ¶ [4] E aesta sa̜on el Rey don ferrᵒ mouio de andujar ɛ fue contᵃ Jahen ɛ paso guadalbollon ¶ E derribo las torres ɛ los molinos ɛ corto las viñas ɛ las huertas [5] q̄ estauā ya cresçidas despues q̄ las el cortara ¶ E astrago qⁿnto fallo en mengibar ɛ por toda esa tr̄ra ɛ matarō muchos moros ɛ q̄brantarō toda la tr̄ra fasta granada ¶[6] E despus̄ fue sobre ubeda ɛ corto les los pans̄ ɛ las viñas ɛ las huertas ¶ E gano sauiote ɛ agᵃs ɛ xodar ɛ derribo muchas torrs̄ ɛ estonçes abuhabud asono toda la tr̄ra ɛ vino cō grā hueste a çerca dela delos x̄stiaᵒs ¶ E el Rey cuydo q̄le daria lid mas no oso ɛ fuese ꝑa merida ¶ E lidio con dō aᵒ Rey de leon q̄ era y ɛ fue vençido el moro ɛ desbaratado ¶ E estando y el Rey dō ferrᵓ fa̜iendo à su ḡsa por toda esta tr̄ra enbiole el Rey de seuilla tre̜ientas ve̜es m̄il mr̄s por otro año ¶ De sy tornose ꝑa castilla muy honrrado ɛ dexo toda esa frontera estragada.

1. Ce qui suit est à peu près pareil dans Ocampo. Cf. texte de Pidal, p. 721ᵇ, l. 13.
2. Manque ici un membre de phrase qui est dans Ocampo. Cf. la note 5 du § 53.
3. Ce qui suit manque dans Ocampo. Cf. le texte de Pidal et le ms. 8817 (même note).
4. Manque ici une phrase qui est dans Ocampo et 8817.
5. Cf. Ocampo (même note).
6. Même observation.

Capº CCCCº XLIIIIº. como ebio a deçir la Reyna doña berenguella al Rey dō ferrº su fijo como era finado el Rey de leon su padre.

cuenta la estoria q̄ enel ochano año del Reynado del Rey dō ferrº ¶ saco su hueste ꝛ fue pa la frontera ꝛ çerco a Jahen q̄ auia muy sabor de tomar ꝛ puso sus engeños enderredor q̄ tiraua muchas piedᵃs ¶ E estando y teniendo çercada a Jahē lego le mandado como era finado el Rey de leo su padᵉ ¶ E enbio le deçir la Rey *(sic)* doña berenguella su madᵉ q̄ se viniese ꝛ nō fiçiese ende al ¶ E q̄ fuese entrar el Reyno de leon ca los leoneses q̄rian alçar Rey al Infante don aº su herº ¶ E por verdad asy erā las nueuas mas no lo q̄so el ser ꝛ el touo por bien de faẓer lo q̄ su madᵉ le enbiaua a mandar ¶ E el Rey don ferrº vino se pa castilla ꝛ viose cō su madᵉ q̄lo salia a Reçebir al camino por donde venia pa acuçiar le q̄ fuese qᵘnto mas pudiese a Reçebir el Reyno de su padᵉ ¶ ante q̄ nasçiese y algūt estoruo por aventura ꝛ erā ally estonçes[1]....

G. CIROT.

(A suivre.)

1. La suite comme dans Pidal, p. 723, l. 21.

INVENTAIRE DE LA COLLECTION TIRAN

(*Suite*[1].)

---

565. **Universités de Salamanque, Valladolid et Alcalá de Henares.**

COLLÈGES MAJEURS de San Bartholomé, Cuenca, del Arzobispo et de Oviedo à Salamanque; — de Santa Cruz à Valladolid; — de San Ildefonso à Alcalá. — Cédule royale relative à la préséance des quatre collèges majeurs de Salamanque (1688). — Décrets royaux relatifs aux réformes à introduire dans les collèges majeurs, impr. 2 ex. (15 et 22 février 1771). — Lettre adressée à l'évêque de Salamanque et instruction à lui donnée pour la surveillance des collèges majeurs de sa ville épiscopale (mars 1771). — « Ilustración apologética ....a las reales cédulas... y respuesta al memorial que a nombre de los seis colegios mayores se presentó a S. M.. » — Ordre d'exil des recteurs et boursiers délégués par les collèges majeurs (1773). — Supplique des exilés et lettre relative à la levée de l'ordre d'exil. — Lettre du comte de Aranda chargeant l'évêque de Salamanque de faire une enquête, et rapport de cet évêque (1773). — Lettre [de D. Francisco Perez Bayer] à Charles III, lui conseillant de solliciter du Pape des changements aux constitutions des collèges majeurs de Salamanque (17 janvier 1774). — Mémoire au roi sur les constitutions de ces collèges (janvier 1774). — Bref de Pie VI nommant D. Felipe Beltran, évêque de Salamanque, visiteur apostolique des collèges majeurs de Salamanque, Valladolid et Alcalá (8 octobre 1777). — Minutes de lettres relatives à l'exécution de ce bref. — Mémoire adressé au roi par les quatre collèges majeurs de Salamanque, impr. et ms. (1713). — « Defensa juridica que hacen los quatro colegios mayores... de Salamanca », impr. (1728). — Mémoire adressé au roi par les six collèges majeurs (1771). — Mémoire adressé au roi par les collèges del Arzobispo et de Cuenca au sujet des querelles que leur suscitent les « regidores » de Salamanque lors des courses de taureaux. — Mémoire adressé au roi par les quatre collèges majeurs de Salamanque sur une question de préséance (S. D.).

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XIX, p. 189.

Documents relatifs à l'attribution des bourses dans les collèges majeurs de Salamanque (1777). — Lettres de D. Francisco Perez Bayer sur le même sujet (1771). — Extraits des archives de ces collèges sur différents points des constitutions qui les régissent. — Budget de ces collèges. — Mémoires et notes sur les « hospederias » dans lesdits collèges.

Collège majeur « de Santiago el Zebedeo vulgo del Arzobispo » à Salamanque. — « Memorial juridico... en defensa del derecho que tienen las becas de capellanes del colegio mayor de Santiago el Cebedeo... a la oposicion de las catedras... » présenté au Conseil de Castille, impr. (1680). — « Copia de papel que escrivió D. Rodrigo Cavallero... corregidor de Salamanca al rector y colegio mayor del Arzobispo » (1729). — « Real cédula sobre la reforma y arreglo del colegio mayor de Santiago el Zebedeo... » impr., 2 ex. (1777). — Notes sur les boursiers et hôtes de ce collège (1771). — Pétitions de deux boursiers (1773). — Notes extraites des archives.

Collège majeur de San Bartholomé à Salamanque. — Extraits des constitutions d'après les pièces des archives. — Minute d'une lettre écrite par l'évêque de Salamanque pour présenter aux « becas » (1777). — Récit d'un incident auquel est mêlé un boursier de ce collège. — Notes sur les constitutions données à ce collège par D. Diego de Añaya, archevêque de Séville (1771). — Observations sur l'inexactitude d'une réimpression de l'histoire de ce collège, faite par D. Joseph de Rojas y Contreras, marquis de Alventos. — Rapports de l'évêque de Salamanque, D. Felipe Beltran, à ce sujet. — « Real cédula... sobre la reforma y arreglo del colegio mayor de San Bartholomé... » impr. (1777).

Collège majeur de Cuenca à Salamanque. — Extraits des constitutions d'après les pièces des archives. — Devis d'un architecte au sujet de réparations à faire aux bâtiments. — « Real cédula... sobre la reforma y arreglo del colegio mayor de... Cuenca » impr. (1777).

Collège majeur de San Salvador de Oviedo à Salamanque. — Extraits des constitutions d'après les pièces d'archives. — « Resumen del numero de vecas del colegio... de Oviedo ». — Lettres adressées à l'évêque de Salamanque par les enquêteurs (1771 et 1777). — Rapports sur l'histoire et les revenus du collège. — « Real cédula... sobre la reforma y arreglo del colegio mayor de S. Salvador de Oviedo... » impr. (1777).

566 Collèges mineurs de l'Université de Salamanque.

Collège de Santa Catalina : enquête et actes de visite, supplique du recteur (1777-1778). — Collège de Santa Maria Magdalena : rapports (1780-1781). — Collège de la Purísima Concepcion de los huer-

FANOS : enquête, rapports, actes de visite, ordonnance de l'évêque de Salamanque (1777-1781). — Collège TRILINGÜE : rapports. — Collège de SAN ILDEFONSO : enquête (1777-1779).

Collège de SANTA MARIA DE LOS ANGELES : acte de visite (1777). — Collège de MONTE OLIVETE : rapports, actes de visite, enquêtes (1777). — Collège de SANTO THOMAS : supplique de trois boursiers, actes de visite, enquête (1777-1779). — Collège de SAN MILLAN et de SANTA CRUZ DE CAÑIZARES : rapports. — Rapports et lettres au sujet de la réunion des collèges mineurs (1779-1781).

Lettres adressées à D. Felipe Beltran, évêque de Salamanque, sur la situation des collèges et leur réunion (1777-1781). — « Por el bien de la paz entre real Universidad y ciudad de Salamanca... por D. Rodrigo Cavallero... corregidor de dicha ciudad, sobre punto de carnicerias », impr. (1729). — « Indice de los instrumentos .. sobre que la Universidad de Salamanca funda su intencion de abrir sus carnicerias para abastecer en ellas a todo el pueblo », impr. (1730). — « Por el concejo, justicia y regimiento de la... ciudad de Salamanca, en respuesta a el papel... que se ha impresso... con el título : indice de los instrumentos... », impr.

Collection des lettres adressées par le roi et le conseil de Castille à l'Université de Salamanque (1759-1770).

Université de Saint-Jacques de Compostelle.

Règlement sur la préséance à l'intérieur de l'Université et au dehors; — mémoire exposant les titres du collège de SAN CLEMENTE à recevoir le titre de « mayor », impr. (1731); — mémoires des chanoines de l'église métropolitaine de Santiago et des membres du collège de FONSECA de la même ville sur une question de préséance (1732).

566bis Université d'Alcalá et Collège majeur de San Ildefonso.

Mémoire sur la question de savoir « si es, o no, conveniente la tripartita alternativa en las dos cathedras de phylosophia que ay de quadrienio en esta universidad... », impr. — « Real cédula... sobre la reforma y arreglo del colegio mayor de San Ildefonso... », impr. (1777). — Mémoire en faveur du collège de San Ildefonso dans le procès qu'il soutient contre le collège royal de Saint-Philippe et Saint-Jacques de la même ville, impr. — Mémoire du collège de San Ildefonso contre les chanoines de la collégiale San Justo de la même ville, impr. — « Judicium universitatis Complutensis super tria quaesita a catholico rege... Carolo 4° sibi proposita ».

Université de Valladolid.

Mémoire écrit au nom de cette université (1714); — liste de professeurs et de gradués.

Collège de Santa Cruz à Valladolid. Liste des étudiants qui se sont illustrés ; — « Constitutiones et statuta collegii Sanctæ Crucis », impr. (1641 et 1701); — mémoire du recteur, des conseillers et boursiers à l'occasion d'un procès; — inventaire de quelques documents intéressant ce collège; — mémoire contre une décision du nonce apostolique suspendant l'élection du recteur, impr. 2 ex.; — mémoire contre une prétention de l'église de Tolède, impr.; — cédule royale pour la réforme du collège (1777).

Instruction publique : divers.

Décret de Ferdinand VI instituant à Madrid une académie de latinité (1755). — « Real provision en que se prescriben los requisitos que han de concurrir en las personas que se dediquen al magisterio de las primeras letras... », impr. (1771). — Notes sur l'Académie royale de la langue. — Note sur l'Académie d'histoire ecclésiastique d'Espagne instituée à Rome. — Édit royal relatif au programme des études du « colegio imperial » et à la nomination des professeurs, impr. (1770). — Adresse des enfants orphelins du collège de San Vicente de Valence à l'archevêque de cette ville, impr. (1755). — Mémoires imprimés soutenant les privilèges de l'Université de Valence contre les Pères des « Escuelas pias ». — « Noticia... de los principios, progreso y ereccion de la R. Academia de las nobles artes pintura, escultura y arquitectura establecida en Valencia con el titulo de San Carlos », impr. (1773). — « De scholis Matritensibus a Philippo IV erectis, regia Caroli III munificientia restitutis, oratio... », impr. (1771). — « Noticia de los premios distribuidos a las discipulas de los quatro escuelas patrioticas de Madrid... con un idilio que... leyó... D. Joseph Olmeda y Leon... » (1781). — Règlement des écoles d'enfants de Pampelune, impr. (1736). — Plans d'études, entre autres pour l'université de Séville (1767). — Mémoire adressé à Campomanes par D. Gabriel Francisco Arias de Saavedra sur l'établissement d'écoles à Cáceres (1768). — Affaire de Martin Joseph de Arrechea qui prétend être reçu chirurgien (1737). — Mémoire pour le collège de Santos à Mexico, impr.

567. Ordres de chevalerie ; ordres religieux et militaires.

« Hordenamiento de los cavalleros de la Vanda... » (1330); — ordonnance d'Alphonse XI relative aux Frères de l'Hôpital du Roi, près de Burgos (1338); — bulles de Martin IV confirmant à Jean II, roi de

Castille, la nomination des maîtres d'Alcántara, Santiago et Calatrava et du prieur de Saint-Jean-de-Jérusalem, ainsi que les droits possédés par ses prédécesseurs sur les églises du royaume (1421). — Copie d'une « prematica » défendant de porter l'habit d'un ordre militaire étranger (1690 ?).

Instruction sur la manière de faire l'enquête relative à la noblesse et à la pureté de sang des candidats à un habit d'un des ordres militaires; — ordonnances diverses relatives à ces preuves (xviie et xviiie s.).

Mémoire du procureur général de l'ordre de Calatrava (D. Luis de Salazar y Castro) au sujet de l'incompatibilité du port de l'habit d'un des ordres militaires et du collier du Saint-Esprit; — « representacion... sobre la capacidad que tienen los religiosos de las ordenes militares para ser del consejo de ellas... » par le même Salazar (1710); — conclusions du « fiscal » et des procureurs généraux des ordres au sujet de la bulle *apostolici ministerii*, incomplet (1723); — mémoire des procureurs généraux des ordres au sujet d'une convocation adressée au roi pour assister au chapitre général de Cîteaux (1738).

Pièces relatives à des questions de juridiction sur les chevaliers (xviie et xviiie s.); — pièces relatives à l'administration des biens des ordres militaires et aux fonctionnaires qui en sont chargés (1674-1748); — « resumen legal de los fundamentos juridicos que prueban el dominio directo solar perteneciente a las ordenes militares en los territorios donados por los señores reyes cathólicos », impr.

Conseil des ordres. — « Consultas » de ce conseil (1666 et 1709); — ordonnance royale relative à la compétence judiciaire de ce conseil, impr. 5 ex. (1707); — « cédula real declarando la jurisdicion limitada de el consejo de ordenes... » (1714); — employés qui composent la secrétairerie du conseil (1717); — mémoire adressé au roi par le « fiscal » du conseil et les procureurs généraux de Calatrava et d'Alcántara (1717); — « auto de los sres del consejo... sobre la forma de poner los ábitos » (1727); — rapport adressé au conseil par le secrétaire des ordres (1734); — archives du conseil (1735); — mémoires imprimés adressés au conseil (1742); — mémoire sur la prétention du conseil d'exercer toute juridiction sur la ville d'Alcañiz; — « consulta de la junta de competencias » au sujet d'un conflit entre le conseil des ordres et la chancellerie de Grenade (1743); — décret royal réunissant à la couronne la « contaduria » des ordres militaires (1748).

567 bis. Ordres religieux et militaires.

Traité historique et juridique sur ces ordres, composé à la demande de Ferdinand VI par D. Pedro de Cantos Benitez, « alcalde de casa y corte » (copie entière et copie partielle).

Ordre d'Alcántara. — Copies: charte d'Alphonse X fixant les limites

entre les possessions de l'ordre et celles de la cité de Tolède (1262); — charte de Pierre Ier en faveur de Diego Gonzalez de Oviedo, fils de D. Gonzalo, jadis maître d'Alcántara (1351); — sommaire des 13 premiers chapitres d'un mémoire sur l'ordre d'Alcántara, composé par un religieux de cet ordre nommé Torres; — rapport sur la conduite du comte de Gomara, chevalier d'Alcántara, et décision du roi (1738).

Ordre de Calatrava. — Copies : donations faites à l'ordre par le comte D. Pedro (1187 et 1189); — charte d'Alphonse X confirmant un arrangement intervenu entre l'ordre et la cité de Tolède au sujet des limites de leurs possessions (incomplet et non daté); — sentence arbitrale rendue par Alphonse X entre l'ordre et la cité de Tolède (1259); — mémoire adressé au roi par le procureur général de l'ordre de Calatrava (D. Luis de Salazar y Castro) sur la capacité de tester des chevaliers et religieux des ordres, impr.; — « Exemplar y documento para hacer pruevas de la orden de Calatrava o Montesa »; — nomination par Charles-Quint d'un « contador mayor de la mesa maestral de Calatrava » (1522); — décision de Philippe II au sujet des paturages de ladite « mesa maestral » (1566); — traduction d'un bref d'Innocent XI relatif à l'attribution d'une commanderie à la duchesse de Montalto (1692); — mémoire sur l'utilité de recouvrer les « vacantes, decenios y tercias » de l'ordre de Calatrava; — affaire des religieuses Calatravas d'Almagro (1738).

Ordre de Santiago. — Mémoire imprimé des prieurs de Santiago de Uclés, San Marcos de Leon et Santiago de Séville; — mémoire imprimé de D. Bernabé de Chaves, religieux de l'ordre de Santiago, contenant une liste des privilèges royaux concédés à l'ordre; — traduction d'un bref adressé par Clément X à Charles II au sujet des ornements sacrés des églises de l'ordre (1671); — « Consulta » du conseil des ordres au sujet de la dégradation d'un chevalier (1723); — couvent des religieuses de Santa Cruz de Valladolid, dépendant de l'ordre de Santiago (1718-1719); — décret royal relatif au couvent du Saint-Esprit de Salamanque, dépendant de l'ordre (1728); — mémoire imprimé du président et de la communauté de San Marcos de Leon; — mémoire relatif à un conflit de juridiction entre le conseil des ordres et l'autorité ecclésiastique à propos d'un chevalier de Santiago; — rapport sur l'admission de D. Juan de Bassecourt, capitaine des gardes wallones (1783).

568.

Ordres de Montesa et Saint Georges d'Alfama réunis. Traduction de la bulle de Sixte-Quint réunissant à la couronne la maîtrise de l'ordre de Montesa (1587). — « Noticias sobre la renuncia del Maestrasgo de Montesa ». — « Exemplar y documento para hazer pruevas

de la orden de... Montesa ». — « Instruccion para pruebas ». — « Formulario para armar y dar el hábito a las caballeros », impr. — « Ynstruccion del modo de dar la profesion a los novicios del... convento... de Montesa ». — « Las preguntas que se han de hacer a los testigos que han de .. examinar para el hábito de caballero... », impr. (1796). — Liste de chevaliers (1773). — Rapport sur l'examen des candidats. — Enquêtes (1792-1797). — Procès-verbal de la résignation de la cure d'Alcalá de Gisbert ou Chivert (prov. de Castellon de la Plana) tenue par un prêtre de l'ordre de Montesa (1791).

Administration de l'Ordre : pouvoirs du lieutenant-général et du prieur; — archives de l'ordre, impression de son bullaire; — question de préséance entre les frères de l'ordre et les chevaliers; — juridiction de l'ordre (xviiie siècle).

Couvent et collège de Santa Maria de Montesa et prieuré de Saint-Georges à Valence (xviie et xviiie s.); — séparation du couvent et du collège; — fragments de comptes; — catalogue de la bibliothèque du couvent (1773); — fragment d'un commentaire de la règle de saint Benoît, chapitres 6 et 7; — divers.

Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. — Mémoires pour défendre le droit d'exemption dont jouit cet ordre (1657); — cédule royale nommant un lieutenant au prince Charles de Lorraine, grand prieur en Castille et Leon (1692); — comptes des revenus du grand prieuré mis sous séquestre (1705); — rapports sur l'administration du prieuré pendant la minorité de l'infant D. Felipe (1736).

Ordre de Charles III. — « Bula en que... Clemente XIV aprueba y confirma la real distinguida orden... de Carlos III », texte et traduction, impr. 3 ex. (1772); — « Ceremonial que manda el Rei se observe en la funcion de prestar el juramento... los caballeros grandes cruces... », impr. 2 ex. (1772); — décret royal relatif à la dotation de cet ordre (1776); — liste des chevaliers pensionnés, impr.; — « real despacho en que el Rey... establece la contribucion que han de hacer las encomiendas de las ordenes militares, mitras... a la real... orden... de Carlos III », impr. 3 ex. (1775); — circulaire pour l'exécution de cette mesure (1776); — liste des commanderies de Santiago, Calatrava, Alcántara et Montesa avec le montant de leur contribution.

G. DAUMET.

(A suivre.)

UNE LETTRE DE PALAFOX

Exmo Señor,

Nada aflige mas al hombre de bien, q^{do} se halla en el estado en el q^{e} yo me hallo, q^{e} la incertidumbre de saber si su Hombria de bien es, ò no, conocida verdaderamente. Yo me encuentro en el momento actual sofocado p^{r} esta duda (unica afliccion q^{e} padezco en esta Prision donde la suerte de la guerra me hà constituido). No hay causa alguna q^{e} no necesite ser bien explicada p^{a} juzgarla acertadam^{te}, y yo, al cabo de dos meses, sin comunicacion alguna, me hallo bien lexos de todos los q^{e} pueden con verdad responder de mi Conducta. No sè si acierto; p^{o} nunca puede serme contrario, ni menos perjudicial, enterar á un tribunal recto, de la verdad de mi hecho y de los contecedentes q^{e} causaron sus efectos. Dado caso q^{e} hubiera informado mal ò equivocadamen^{te} de mi integridad, sp̃re deberà servir de contrapeso à toda impostura la verdad que ciertam^{te} se halla en este escrito.

Nada es mas peligroso, p^{a} el hombre en tan delicada situacion, como el estar expuesto al tiro de las Personas q^{e} menos le conocen y à quienes es facil juzgar en virtud de falsas noticias. ¿Si no le han visto mas q^{e} una vez, y en situacion en q^{e} nadie se veé libre de enemigos p^{r} su Empleo, p^{r} el Puesto q^{e} ocupaba, y p^{r} la variacion q^{e} produce de un momento à otro la suerte de la guerra, como pueden formar un juicio acertado? Si le forman, es un caso felix y la suerte no sp̃re està favorable en tales casos. Debo pues recelar q^{e} acaso no es conocida la Verdad en mis hechos; p^{s} mi Conciencia (q^{e} es el Fiscal mas severo del hombre) nada me dice q^{e} pueda impedir una marcha regular y feliz en mi asunto. Este es el motivo, Exmo S^{r}, q^{e} me obliga à atreverme à escribir à V. E., p^{s} siendo conocida su rectitud, creo desearà en todos casos saber la verdad; bien

veo q^e^ molestarà quiza su atencion, distrayendole de sus negocios, p^o^ p^a^ mi nada es mas interesante q^e^ mi buena Opinion. La suerte de la guerra me ha constituido Prisionero, es una prueba de q^e^ no estaba lexos de mi puesto. Ya q^e^ lo soy, me lisonjea al menos serlo de un Poderoso guerrero, cuyas victorias le han inmortalizado; p^o^ p^a^ mi lo mas apreciable, y lo mas preciso è interesante en la actualidad, es el ser conocido fielmente de S. M^d^. Enterado V. E. de la verdad desnuda, como ella es p^r^ mi escrito, podrà informarle con exactitud en caso q^e^ alguna vez tenga la bondad de hablarle sobre el particular. Como nadie mejor q^e^ S. M^d^ I. conoce el arte de la guerra, sabra mejor q^e^ nadie graduar la defensa de Zarag^a^, previo el conocimiento exacto de las causas q^e^ la precedieron, p^o^ sin este talvez seria al contrario, p^s^ la verdad sp̃e ha sido fuerte, y es la que responde à qualesquiera impostura. Ademas de esto, la suerte del hombre es la que ordinariamente decide de su bien y de su mal, q^do^ no es conocida la Verdad, corre mas riesgo; p^r^ esta razon unicam^te^ y p^r^ mi opinion, viendome solo en el vacio immenso de la ocisiodad, ignorado de todos, y viviendo como una maquina en esta Prision (p^r^ la prima vez de mi vida), he tomado el partido de enterar à V. E. clara y sencillam^te^ de todo (aunq^e^ con brebedad por no molestarla), p^r^ medio de esta Carta.

Yo vivia, aunq^e^ en la Corte, bien lexos de los asuntos q^e^ hàn agitado la España, y siguiendo mi modo de pensar, cumplida q^e^ fue una comision en q^e^ me hallaba, fuera de Madrid, p^r^ disposicion de mis gefes, obtuve de ellos licencia p^a^ irme à mi Patria, à restablecer mi salud algo quebrantada. Al mom^to^ que llegue, elegi una Casa de Campo, con el animo de pasar mi tp̃o tranquilam^te^ y libre de los compromelimientos q^e^ en aquella estacion eran frequentes. Bien poco me durò este descanso, p^s^ q^do^ menos lo esperaba, me vi rodeado p^r^ una porcion considerable de Pueblo armado, q^e^, â pesar de mis esfuerzos p^r^ escusarme, me condujo à la Ciudad, donde fui recibido p^r^ todos del mismo modo. El dia anterior, habian conducido al Cap^n^ Grãl del Reyno [1] (q^e^ reside en la Capital), á la Fortaleza,

1. D. Jorge Juan de Guillelmi.

y toda la ciudad tenia un vivo empeño en q^e yo le succediera en el mando. Nada bastò p^a acallarlos : no sirvio ninguna escusa ni razon p^a disuadirlos. Yo me presenté en el tribunal de la R^l Audiencia, en union de los Ministros q^e le componian, p^a tomar sus luces y hallar un medio termino en tan apurada situacion; p^o el Pueblo, desconfiando al parecer de este paso q^e yo daba, no se satisfizo, hasta llegar à entrar en el tribunal mismo, y solo se retiró, q^do presenció la entera aprobacion de todos aquellos SS^res y del 2de grãl [1] q^e presidia, en defecto del primº, y q^e tenia interinam^te el mando.

¿Como desasirme yà en este momento? Rogado de todos, era impossible; tomè el mando : fuè preciso obedecer sin repugnancia â la Masa pudiente. Bien conocido, Exño S^r, es el riesgo q^e hay en estos movimientos Populares, p^o hay la diferencia q^e el hombre, q^e hà recibido buena educacion y buen nacimiento, nunca olvida sus principios, y una vez q^e la suerte le hà conducido à hacer la guerra, la hace con el decoro q^e previenen los nobles reglas militares. Este hà sido mi gran cuidado; observar religiosam^te las inmunidades de la guerra y hacerlas observar à los q^e estaban bajo mi direccion. No dejaba de ser dificil en aquella epoca, p^o creo q^e nadie habrà notado en mi una falta en este particular.

Yo me encontraba arbitro, *al parecer* de mis acciones y en estado de conducir à los demas, p^o *en la realidad* limitado, p^s solo podia seguir un camino, y este dificil y estrecho en aquellas criticas circonstancias. Entregado, solo, à mi reflexion, no podia dar salida à la enorme carga de mi Empleo. Comboqué al instante las Ciudades del Reyno, q^e tienen *voto en Cortes*, p^a dirigir, en virtud de la celebracion del *Acto de Cortes*, mis ulteriores operaciones, à modo de no engañarme à mi mismo y causar al Reyno perjuicios inevitables. Era preciso no ignorar las Leyes, y es justamente un estudio q^e yo no habia hecho profundamente. El Pueblo queria su constitucion antigua. Esta fue sp̃re en Aragon del todo diferente de las demas de España; p^o yo q^e preveia la consequencias, y q^e solo deseaba verme libre del compromiso en q^e estaba, no

1. D. Carlos Mori.

creyendome nunca capaz de tanta carga, ¿ q[1] partido habia de tomar? ¿ como salir de este embarazo q[e] superaba mis fuerzas? Tomè el unico partido q[e] habia, de aconsejarme de hombres de talento instruidos en las leyes, y sujetarme à su parecer, y à sus escritos; y yo me dediquè à dar organizacion militar à un Pueblo, q[e] habia encontrado ya armado y mas fuerte q[e] yo. Por uno y p[r] otro ramo debia darme à conocer, y no podia alexarme de la gral opinion que reynaba en todos. Felizmente, p[a] mi embarazo, q[e] la situacion local del Reyno de Aragon, enteramen[te] està esenta de toda comunicacion con el Estrangero, y sin Puertos, p[r] hallarse rodeado de otros Reynos ò Provincias. P[r] lo q[e] ni el comercio, q[e] solo es proporcionado á la subsistencia del terreno, ni las relaciones de Estado ocupaban mi responsabilidad, y asi solo me dediquè à la instruccion militar, y à procurar el bien q[to] podia, administrando Justicia imparcial y procurando no desmentir la buena opinion q[e] tenia grangeada antes de ser conocido.

Lexos de mi todo genero de violencia en mi modo de governar. He logrado la satisfacion de contener al Pueblo diferentes veces, en ocasiones en q[e] la reflexion suele eclipsarse, y evitado, p[r] medio de la dulzura y la entereza, aquellas escenas q[e] suelen acontecer y que nunca producen buenos efectos. Sin estas medidas los estrangeros hubieran padecido, pues no basta en tales casos la circunstancia de estar domiciliados.

Pasados los prim[s] momentos, en q[e] la sorpresa y la Confusion q[e] me causaba verme en un puesto q[e] nunca habia ambicionado, me habia reducido à un estado fatal y casi apurado mis fuerzas fisicas y morales. Ya habia vuelto un poco en mi, hallando mas facil la marcha ordinaria de los asuntos, y enpecé à dedicarme à rectificar mis prim[s] pasos, y à poner un orden mas exacto y justo en mis operaciones q[e] en los principios: fué preciso sujetarlas à no desagradar como succede en todos esos casos. Pero bien pronto me hallé rodeado y atacado p[r] un Exercito decidido à hacerse dueño de la ciudad; como quiera q[e] esta Ciudad me estaba à mi confiada p[a] su defensa, y q[e] tenia à la vista mas de 30 mil Paysanos armados

y ciegos p[r] combatir. Yo solo era el responsable: no dejarà V. E. de notar el gran comprometimiento mio en esta occasion. Yo tenia todos los Almahacenes llenos de viveres, no me faltaban de toda especie de municiones de guerra ni carecia de un tren regular de artilleria; ninguna escusa habia p[a] faltar à mi deber. Comenzò el Sitio y, al fin de 61 dias q[e] duró, quedò la Ciudad libre, desp[s] de haber sufrido su guarnicion 14 ataques y una buena porcion de bombas y granadas. El sitio fué lebantado; y yo obligado ya p[r] este medio à seguir la suerte de la guerra. Esta, en 2 meses y 1/2. me proporcionò 2 acciones, fuera de la Ciudad, y à 10 dias desp[s] dela 2[da], q[e] se dió en Tudela, otra vez, Exm̃o S[r], me encuentro estrechado y sitiado p[r] un Exto mas numeroso. Las bombas, las minas, y el fuego continuo de una numerosa artilleria, haciendo este sitio bien diferente al primero, en 72 dias q[e] duró y 32 asaltos q[e] recibió la Guarnicion, pusieron la Ciudad en un estado lastimoso; mas de la 3[a] parte de ella destruida, el resto quasi arruinado, y encendida una epidemia q[e] destruyò cerca de 14 mil hom[s] del Exto q[e] estaba à mi mando, con un num[o] mayor de los Habitantes El Cañon q[e] no cesaba, el espantoso estruendo de las minas, y el verse tanto tp̃o sitiados, les hacia respirar un aire desagradable y esto aumentò con tal fuerza la epidemia, q[e] mas pronto llegò à ser la Ciudad toda un Hospital q[e] una Plaza à defender. Parece increible à vista de esto (p[o] todos lo han visto) q[e] no llegaron à abatirse las fuerzas ni el animo decidido de los q[e] combatian: à mi mismo me caussaba admiracion, p[o] no podia hacer otra cosa q[e] vigilar sobre todos los puestos. Habia municiones aun p[a] mas tp̃o; yo preguntaba à cada instante: sp̃re los hallaba fuertes. P[o] de dia en dia iba aumentado mas y mas mi cuidado, yo no conoci en todo este tp̃o el descanso; la noche y el dia eran p[a] mi iguales y este inmenso trabajo unido à los anteriores me obligò à caer malo, à causa de la enfermedad general Fue al fin preciso dejar todos los asuntos y separarme de todos los cuidados q[e] se me havian confiado, p[r] q[e] la fuerza de la enfermedad me tubo bastantes dias en los ultimos momentos de mi vida y perdido enteram[te] el conocim[to] natural. La Ciudad fué governada en

este corto tp̃o por una Junta nombrada p^{a} el efecto. Los Sitiadores bien pronto se hicieron dueños de ella, me hicieron Prisionero, con toda la guarnicion, hallandome postrado en mi Cama y en tan deplorable estado, q^{e} hasta unos dias desp^{s} no supe q^{to} habia pasado. Tal era mi situacion y tal fuè mi sorpresa, q^{do} al empezar à recobrar algun tanto mis fuerzas, q^{e} y^{a} conocia los q^{e} me asistian, me ve rodeado de Centinelas y supe q^{e} era Prisionero. Juzgue, V. E., ahora la suerte del Militar, q^{e} se veè en este caso y observará les reflexiones q^{e} agitarian entonces mi debil imaginacion. Con todo me servia de consuelo no haber faltado à las reglas militares durante esta Campaña; mi enfermedad se agrabò p^{r} algunos días, p^{o} no impidiò esto mi pronto viaje à este destino. Mi salud no hà vuelto aun enteram^{te} à su ser; mi imaginacion agitada todo el camino destruia mis fuerzas. Perdido q^{to} tenia, y entregado à nuebos sujetos q^{e} no conocia, cercado de guardias, enfin, cambiado enterame^{te} de estado, no debe causar admiracion. En Bayona recobré algun tanto mis fuerzas, en unos cortos dias q^{e} me concedieron p^{a} restablecerme, y luego fui conducido à esta Prision; ignorando mi destino hasta llegar a ella.

Esta es la Verdad pura y desnuda de todo el hecho.

V. E. tendrá la Bondad de dispensarme la escriba en mi idioma, p^{r} q^{e}, como estoy privado de toda comunicación desde q^{e} entré en Francia, no estoy seguro de poderme explicar en el suyo, como lo hago en el mio. No quisiera ciertamen^{te} que la traduccion de mi Carta discordase del Original. P^{r} esto, me atrebo á suplicar à V. E , tenga la bondad de hacerme veer la version en Frances, p^{a} reconocer en ella los mismos terminos y la misma fuerza, en la significacion de lo q^{e} contiene mi escrito.

Por el, tengo la ventaja de q^{e} queda V. E. ya enterado (aunq^{e} no tan difusam^{te} como exigiria una completa relacion de todo lo ocurrido, p^{r} no permitirlo la extension de una Carta) de mi conducta y de q^{to} hà pasado p^{r} mi. Podrá juzgar de mi modo de pensar, viendo, q^{e} lexos de ambicionar el mando (como es publico), no me quedò q^{e} hacer p^{r} evitarlo. Q^{o} una vez constituido en el, me fui preciso olvidarme de mi

mismo y obrar segun aquellas circunstancias (esto todos lo diran); p^{s} bien cierto es q^{e} el hombre en tales Puestos no manda en si, y solo siente en su interior la perdida del tp̃o en q^{e}, mas libre y feliz, era obedeciendo q^{e} mandando. Asi me sucedia à mi, p^{o} era tarde esta reflexion y no bastaba à sosegarme; con todo bien me sirvió p^{a} governarme, p^{s} bien pronto vi los riesgos à q^{e} esta expuesto el hombre constituido en este estado. La buena Opinion, ni la arreglada conducta, no me libertaron de tener Enemigos y Aduladores: estos, q^{e} son peores q^{e} los primeros, procuraron bien mi daño, p^{o} no pudieron destruir mi Opinion en virtud de q^{e} todas mis acciones eran publicas y tenian la verdad p^{r} apoyo. Con todo, en sus escritos, en los annonimos y otras invenciones, q^{e} so pretexto de lisongear las ideas del Pueblo en gr̃al salian de las Imprentas, tomando el nombre de las Personas mas publicas p^{r} sus empleos, estaba bien descifrada la intriga, que fue preciso p^{a} evitar estos abusos tan perjudiciales. P^{r} prohivir la libertad de la Imprenta, no me libertè yo de ser bastantes veces su objeto, p^{o} no me ha dado nunca el menor cuidado, p^{s} nadie ignora estos hechos, y como mis escritos son iguales à mis acciones y el Publico las hà visto, mi estilo decide en ellos; y à el apelo, como igualm^{te} à la sana reflexion de los q^{e} raciocinan y saben distiguir (*sic*) de caratéres y conocer los verdaderos.

Algun me hé alargado en esta Carta, Exm̃o S^{r}, p^{e} p^{a} mi la gravedad del asunto es de gran consequencia y solo deseo (como el unico objeto de esta carta), si las medidas Politicas lo permiten, saber q^{e} S. M^{d} ha llegado à conocer mi integridad. Que todo q^{to} pudiera haberse suscitado equivocam^{te} contra mi, p^{r} falsas exposiciones, queda destruido p^{r} la verdad de mi escrito, y q^{e}, V. E., queda firmem^{te} persuadido de la verdad de mis palabres.

Donjon de Vincennes à 30 de
Mayo de 1809.

Exm̃o S^{r}
B. L. M. de V. E.
su mas atento y seg^{o} serv^{r}
Joseph de Palafox y Melzi.

Exmo Sr Ministro de Policia.

P. D. Si alguna duda hubiese, todavia
estoy pronto à satisfacerla, y asi
no deseo mas qe el ser pregun-
tado, qe pa mi serà la mayor
satisfaccion.

Palafox fut détenu au Donjon de Vincennes du 1er avril 1809 au 17 décembre 1813. Il y était connu sous le nom de Pedro Mendoza, ou *Mendola*, par suite d'une erreur d'écriture.

A. M.-F.

LE « CONVENIO » FRANCO-ESPAGNOL

Après une période de discussions, un peu délicates, la France et l'Espagne sont arrivées à se mettre d'accord pour régulariser, autant que possible, leurs rapports commerciaux jusqu'à la fin de la guerre européenne : les lecteurs du *Bulletin hispanique* trouveront peut-être quelque intérêt à la lecture de certains détails sur cette question, car les affaires économiques sont destinées à occuper longtemps l'attention du public, même après la guerre.

Depuis 1914, le commerce franco-espagnol a été bouleversé de fond en comble : en 1913, dernière année normale, le mouvement de l'interchange entre les deux pays fut le suivant :

ANNÉES	IMPORTATIONS, En millions de pesetas (VALEURS	EXPORTATIONS ESPAGNOLES)
1913	140	244
1914	100	206
1915	88	516
1916	94	534
1917 (évaluations)	85	500
TOTAL	507	2.000
Solde au crédit des exportations		1.493

En réalité, ce solde est inférieur au chiffre vrai, attendu que les valeurs en douanes n'ont pas été remaniées depuis le commencement de la guerre, à cause de l'impossibilité de les calculer avec une approximation suffisante ; il faut y ajouter encore le chapitre des frets, qui est très élevé, les envois d'argent faits par les ouvriers espagnols travaillant en France, etc.

Ces transactions n'ont pas augmenté seulement en capital, elles ont porté aussi sur le poids et sur le volume des marchandises, car la France a demandé à l'Espagne beaucoup plus de produits qu'aupara-

vant : en 1913, les tableaux du commerce extérieur signalaient de 150 à 160 articles ; actuellement il y en a près de 300, et leur poids s'élève à 2,000,000 de tonnes, en chiffre rond, au lieu de 1,200,000 tonnes avant la guerre.

De ce chef, l'Espagne devait, forcément, remarquer le changement survenu dans l'organisation du commerce avec la France.

Avant la guerre, la majeure partie de ce commerce se faisait par mer : la valeur des marchandises sorties par les douanes frontières était de 90 millions de pesetas en chiffres ronds ; mais à présent il n'en est plus de même : les proportions sont renversées, et une partie des 700,000 tonnes achetées en plus par la France a suivi la voie terrestre au lieu de la voie maritime.

Ce supplément de transports ne constituait pas un inconvénient trop sérieux pour les Compagnies de chemins de fer espagnol, mais il coïncida avec une augmentation, encore plus forte, de transit intérieur pour compte espagnol, notamment pour la houille, dont une grande partie était expédiée à destination par cabotage; il y avait, il y a encore, une véritable pénurie de matériel de traction, et l'attention du public fut attirée vers le fait qu'une partie, moins importante qu'on ne le disait, des wagons de marchandises dirigés vers la frontière française y restait, peut-être plus longtemps que de raison, ce qui excita des réclamations multiples, car on se demandait si le déchargement de ces wagons était opéré avec la rapidité convenable, ce qui aurait coupé court à une bonne partie de ces critiques au grand profit des bonnes relations entre les deux pays.

Au fur et à mesure que croissaient les exportations vers la France ou vers d'autres pays, les producteurs espagnols, délivrés du souci de toute concurrence, élevaient leurs prix dans des proportions qui alarmaient les consommateurs et les firent engager une campagne contre l'exportation de nombre de marchandises et spécialement des denrées alimentaires de première nécessité : il y eut dans cette croisade un phénomène de généralisation à outrance, car, pour certains articles, l'exportation ne jouait pas : par exemple, la houille, dont le prix a haussé dans des proportions extraordinaires; quoi qu'il en soit, la hausse, dans son ensemble, fut mise au compte de l'exportation, mais un autre facteur contribua beaucoup à cet état d'esprit, l'anarchie régnant dans les achats faits en Espagne.

Au début de la guerre, quand tout le monde était à court de matières premières et d'articles manufacturés, l'affairement était naturel, même inévitable : chacun achetait où il pouvait ; mais cette pratique, justifiable provisoirement, resta en vigueur et elle devait entraîner, comme elle entraîna, un double préjudice : pour l'acheteur étranger qui faisait monter les prix par une demande désordonnée, où il se faisait parfois concurrence lui-même; pour l'habitant du pays auquel l'exportation

aurait été indifférente pourvu qu'il n'en ressentît la répercussion. Ajoutons que les producteurs, sollicités de tous côtés, et bien informés des besoins des alliés, furent incités, logiquement, à réserver leurs marchandises dans l'espoir de les vendre encore plus cher, ce qui amena un ralentissement d'offres sur le marché intérieur et fournit un nouvel argument à l'appui de la campagne menée contre les exportations de denrées alimentaires : les consommateurs faisaient valoir que si quelques-unes étaient en surproduction, elles n'en devaient pas moins être retenues dans le pays afin de mettre à la portée de tout le monde des aliments à un prix réduit, en remplacement des articles dont la hausse avait été trop forte.

Ceci pour la partie commerciale ; passons à la partie financière.

Au début de la guerre la prime de la peseta était peu élevée, mais augmenta au fur et à mesure de l'accroissement des achats pour compte français, de la diminution des exportations françaises, de la hausse des prix qui augmentait le solde à payer, et de la diminution des moyens de payer rapidement le montant de celui-ci; il est indéniable que la France détient encore un portefeuille important de valeurs espagnoles, mais il faut du temps pour le mobiliser et il y avait intérêt pour les deux pays à aboutir, en attendant, à une combinaison aussi équitable que possible et à liquider une situation dans laquelle l'un ne pouvait pas acheter, l'autre vendre, bien que les deux eussent à leur disposition les éléments nécessaires pour s'entendre.

Les négociateurs du *convenio* franco-espagnol, signé récemment, ont essayé de résoudre ce problème et il est bien difficile de prévoir les résultats de cette combinaison élaborée dans des circonstances particulièrement délicates.

Relativement à son influence sur le cours du change, elle dépendra en grande partie du montant des achats : il est clair comme le jour que, si on ne restreint pas le volume des importations, les 350 millions de pesetas du crédit accordé, plus la valeur des exportations françaises en Espagne, seront insuffisants pour compenser le débit de la France envers l'Espagne : à raison de 35 millions par mois on diposera jusqu'à la fin de 1918 de 315 millions : et seulement le vin, l'huile et le plomb, calculé aux prix d'avant-guerre absorberont près de cent millions ; maintenant, si ces achats sont limités et obtenus à de meilleures conditions, on peut entrevoir une amélioration de l'état de choses actuel, pourvu qu'aucun autre élément ne vienne en troubler l'équilibre.

Il peut arriver qu'en dépit du doigté le plus soigneux dans la réalisation des achats, ils ne soient un point d'appui pour une nouvelle poussée à la hausse sur le marché intérieur; alors on se trouvera en présence d'une campagne contre l'autorisation d'exporter certaines denrées alimentaires : il y a un exemple tout prêt.

L'huile d'olive a toujours été l'objet d'un commerce actif comme on peut s'en assurer par le tableau ci-après :

ANNÉES	EXPORTATION en milliers de kilos	
	FRANCE	AUTRES PAYS
1913	4.427	25.771
1914	7.520	37.290
1915	7.921	59.580
1916	14.825	74.026
1917	23.135	58.433
TOTAL	57.828	255.100

En absolu, l'exportation a plus que doublé, mais proportionnellement la part de la France a plus que quintuplé.

La récolte de 1918 a été excellente; mais les oléiculteurs, sachant que le débouché de leur marchandise est assuré et qu'ils n'ont à craindre aucune concurrence sérieuse, entendent tirer tout le parti possible de cette situation avantageuse pour eux.

Il y a un an, le kilogramme d'huile coûtait, selon la qualité, 20 ou 25 o/o meilleur marché qu'à présent ; aussitôt qu'il fut question de négocier avec la France pour régulariser les exportations, on remarqua un resserrement du marché intérieur, accompagné d'une annonce de hausse des prix aussitôt que la sortie de l'huile sera autorisée.

Cet exemple suffit pour démontrer combien il peut être difficile de diriger sans encombre l'application de cet accord, pour peu qu'on se trouve en présence de facteurs imprévus.

ANDRÉ BARTHE.

VARIÉTÉS

Le Docteur « eximio » et le Docteur Poschmann.

On sait qu'au congrès célébré à Grenade en septembre dernier pour fêter le troisième centenaire de la mort du P. Francisco Suárez, le « Doctor eximius », on vit apparaître, au dernier moment, deux directeurs de collèges allemands en Espagne, les Docteurs Poschmann, de Madrid, et Koetke, de Málaga, dépêchés par le prince de Ratibor pour représenter la science d'outre-Rhin. On lira avec intérêt à ce sujet la page suivante que nous empruntons au R. P. Dudon, S. J. (*Revista quincenal*, 25 janvier 1918, p. 133).

« Nota la *Gaceta del Sur*, diario católico de Granada, que al levantarse en el Congreso « el ilustre literato » Adolfo Poschmann, y al terminar sus dos palabrillas, le favorecieron los oyentes con « una ovación enorme, frenética, entusiasta » ¿Qué había dicho, pues, el eminente doctor? Había dicho que Suárez es una gloria mundial, y que España es una tierra hidalga, hospitalaria, llena de encantos; y tenía razón el hombre, aunque semejantes párrafos nada tengan para asombrar el espíritu. Había dicho también que en Berlín se veneraba y amaba tanto á Suárez que habian dado su nombre á « una de las calles más importantes » de la ciudad. Y creyeron y vitorearon aquella frescura, persuadidos sin duda de que un doctor alemán, como el mismo Dios, no puede ser ni engañado ni engañador.

Sepan pues que, en efecto, consultando libros competentes, se verifica que hay en el SO. de Charlotenburg una calle llamada Svarez; y que esta calle, por llegar como sus vecinas a la *Plaza del Tribunal*, la bautizaron los prusianos de Charlotenburg, no con el nombre católico del jesuíta andaluz — que esto fuera milagro — sino con el nombre protestante de un jurista alemán, Carl Gottlieb Svarez. Este es contemporáneo, no de Felipe III, pero sí de Federico el Grande; no escribió el tratado *De Legibus*, pero sí arregló el Código prusiano de 1781 y de 1794; no ha nacido en Granada, pero sí en Schwendnitz, y tiene su estatua en Berlín, junto al Ministerio de Justicia, y otra en Breslau. Quien quisiera saber más datos de aquel prusiano célebre, puede recorrer su vida escrita por el Dr. Adolfo Stölzel; para los aficionados añado que se compra el libro en casa del librero berlinés Francisco Valhen.

Ciertamente que la mano del príncipe Ratibor fué muy infeliz en escoger sus diputados al congreso de Granada: además de que ambos eran protestantes, tuvo la desdicha el que tomó el papel de *representante de los hombres científicos de Alemania* ó de errar ó de mentir

Y no veo cual de los dos era más a propósito para honrar a un hombre que fué, como el P. Suárez, durante su vida, amante tan humilde y tan fiel de la verdad. »

Les épreuves de l'article du P. Dudon ayant été envoyées à l'« illustre » Poschmann, il sera intéressant de lire les explications de ce dernier, pris en flagrant délit d'erreur ou de mensonge. E. M.

« Mare nostrum », par V. Blasco Ibáñez.

L'ironie tragique du titre annonce la pensée de l'œuvre. L'un des romanciers les plus en vue de l'Espagne, l'auteur de *La Barraca,* de *Flor de Mayo,* de *Cañas y barro,* auquel le traducteur de d'Annunzio n'a pas dédaigné de consacrer l'effort de son rendu exact et limpide, a senti son âme, celle de sa race frémir sous l'outrage répété, systématique et calculé que les Allemands se disent obligés de commettre par la nécessité de se défendre.

C'est au moment où le nombre de bateaux espagnols coulés passait la soixantaine, que M. Blasco Ibáñez a lancé ce manifeste émouvant, rédigé suivant la formule de son art méthodique, avec toute la puissance émotive d'une imagination exercée par tant d'activité antérieure, excitée par un spectacle si terrifiant, si honteux.

Sans doute, il a ménagé les susceptibilités de ses compatriotes, les siennes propres, en faisant du héros de cette triste histoire le jouet d'une femme, non un salarié. Comme le personnage homérique dont il porte le nom, Ulysse Ferragut, capitaine de la marine espagnole, est fasciné par une Calypso qui le retient loin du foyer, de la patrie et du devoir; mais sa destinée est plus lamentable. Il ne reverra pas son fils, victime des pirates que lui-même a ravitaillés. Il ne reverra qu'une épouse en larmes, méprisante et froide. Lui-même finira, frappé comme son fils, après avoir racheté héroïquement sa faute. Si bien que la pitié efface la honte.

Il n'y en a pas moins, dans ce romanesque récit, une réprobation synthétique de tout un ensemble de faits dont l'histoire multiple ne peut s'écrire et ne s'écrira probablement jamais, parce qu'il y a des choses qu'il vaut mieux, dans l'intérêt de l'avenir, ne pas retracer, même sur le sable... A moins que ne perce quelque jour la vérité, provoquant un scandale salutaire et réparateur, découvrant, dans la réalité autrement mesquine et vulgaire, quelque Ferragut, combien moins sympathique et moins excusable !

Quoi qu'il en soit, c'est un honnête homme qui parle dans ce livre attachant et grave, pour fixer le jugement peut-être encore flottant de ses concitoyens. C'est un homme aux idées généreuses. *Vox clamantis in deserto?* Non, elle trouvera un écho, cette voix, comme celle de d'Annunzio, dans la patrie inquiète et humiliée... St-C.

BIBLIOGRAPHIE

Paul Wernert, *Representaciones de antepasados en el Arte paleolítico*. Comisión de Investigaciones paleontológicas y prehistóricas. Memoria nº 12, 1 vol. in-4º de 62 pages et 42 figures dans le texte. Madrid, Museo de Ciencias naturales, 1916.

Les découvertes, qui vont chaque année en se multipliant, de cavernes et d'abris sous roches décorés de peintures pariétales, de rochers ornés de sculptures ou de dessins gravés en creux, posent le problème de la religion de l'humanité primitive. Dans le très intéressant mémoire que M. Paul Wernert a publié l'an dernier, il y a une heureuse tentative d'explication de ces peintures et de ces dessins à l'aide de l'étude comparée de sociétés primitives actuelles et de leurs rites.

L'auteur part de ce principe, exposé par Bastian, que chez tous les primitifs, quels que soient leurs origines ou le groupe ethnique auquel ils appartiennent, il y a un fond de pensées et d'idées communes. La croyance aux esprits, à une nouvelle existence qui se déroule au delà de la mort avec les mêmes besoins et dans les mêmes conditions que la vie terrestre, appartient à cette catégorie de préoccupations communes à l'humanité primitive. Cette croyance se manifeste par l'usage de déposer dans les sépultures les objets nécessaires à cette seconde vie; elle exerce même sur l'individu une telle influence qu'il arrive, principalement en rêve, à se former une image charnelle du mort plus ou moins confuse et de là, chez les primitifs, la terreur de la nuit et des cimetières. L'une des plus curieuses manifestations de ces conceptions communes est la représentation des ancêtres au moyen de dessins gravés ou peints, et c'est à l'étude de ces représentations, comparées avec les documents fournis par les sociétés primitives actuelles que M. Wernert consacre le présent mémoire.

Le second chapitre traite « *de la figure humaine schématisée et de sa signification primitive* ». La découverte des galets colorés du Mas d'Azil et d'objets similaires dans les couches magdaléniennes et aziliennes de France, Suisse, Allemagne, Grande-Bretagne et Espagne a pendant longtemps exercé en vain la sagacité des archéologues et des ethnologues. Dans son ouvrage, *El Hombre fósil* (p. 328-334 et

pl. IX), M. Obermaier a démontré de façon définitive que les signes peints sur ces galets n'étaient pas autre chose que « les dérivés stylisés de la figure humaine du vieux style naturaliste ». Grâce à cette explication d'une grande partie des emblèmes peints du Mas d'Azil, l'analogie déjà signalée par A. B. Cook entre ces galets et les « churingas » australiens est parfaitement démontrée. Certains dessins du Mas d'Azil montrent la même conception dans la stylisation du corps humain (bras arrondis le long du corps, tête indiquée par un cercle, deux figures humaines diamétralement opposées sur le même objet) que les peintures australiennes. On sait d'autre part que la majeure partie des churingas représentent des emblèmes totémiques zoo ou phytomorphiques, qu'ils sont la représentation d'un ancêtre incarné dans l'un de ses descendants, et qu'ils sont précieusement gardés dans un endroit inviolable, caché aux yeux des non-initiés. Enfin chaque churinga porte un nom qu'il n'est pas permis de révéler aux non-initiés sous peine des plus grands malheurs pour son propriétaire. Une découverte récente est venue encore renforcer les analogies qui existent entre ces objets et les galets colorés du Mas d'Azil. Dans la caverne de Birseck, on a découvert des galets colorés brisés intentionnellement. L'inventeur, M. Sarrasin, voit très justement dans ce fait la vengeance d'une tribu qui a voulu poursuivre ses ennemis au delà de la tombe. Enfin, et c'est là un fait de la plus haute importance, les churingas et les galets colorés magdaléniens et aziliens se divisent en deux groupes, les uns montrant des figures humaines stylisées, les autres des signes symboliques, biomorphiques ou géométriques. Il y a donc tout lieu de supposer que certaines tribus reconnaissent comme ancêtres certains animaux ou certaines plantes, alors que d'autres veulent se rattacher à des êtres humains (p. 30). L'analogie est donc complète entre ces deux catégories d'objets.

Il reste maintenant à établir la relation des figures peintes sur les galets paléolithiques avec les pétroglyphes de l'Espagne. M. Wernert ne croit pas possible d'attribuer ces gravures rupestres à une période nettement déterminée, car il les considère comme faisant partie du patrimoine d'idées communes à tous les primitifs en des lieux et des époques très divers. Quant à leur signification, ils représentent l'esprit des morts ou des ancêtres, les roches ayant été considérées comme leurs demeures. Ces rochers décorés de gravures seraient l'équivalent de la hutte ou de la caverne où la tribu conserve ses churingas.

Les stylisations observées sur les galets colorés magdaléniens et aziliens ne sont pas les seules représentations magiques de défunts dans l'art paléolithique. Le troisième chapitre de la monographie de M. Wernert est consacré à l'étude de la célèbre baguette magique

découverte dans la caverne de Lourdes. L'auteur la compare aux « talismans Korwar », actuellement en usage chez les Papous de la baie de Geelvink, dans la Nouvelle-Guinée hollandaise. Ces talismans sont étroitement liés à la croyance aux esprits et particulièrement au culte du crâne. Ils sont de deux sortes, les uns figurant une statuette à l'intérieur de la tête de laquelle est conservé le crâne, les autres consistent en une baguette de bois ou quelquefois de corne de cerf sur laquelle est sculptée une représentation anthropomorphique fortement stylisée. La baguette magique de Lourdes présente de nombreuses analogies avec cette seconde catégorie. M. Wernert y voit la représentation d'un homme la tête coiffée d'un bonnet assujetti en arrière par une courroie. La ligne brisée qui lui fait suite serait un diadème. L'aile du nez, la bouche, le menton, le maxillaire inférieur et l'oreille sont délimités par la double spirale gravée. Le signe en forme de fer à cheval représente le sexe et les trois cercles à saillant central de la partie inférieure figurent les jambes. Le trait que montre le cercle central est considéré par l'auteur comme une jarretière, signe distinctif des hommes dans l'art paléolithique (*cueva de la Vieja* à *Alpera* et bâton de commandement de *Laugerie Basse*). De même que dans les Korwar, la disproportion est remarquable entre les proportions de la tête et du corps sur la baguette de Lourdes : la première occupant une notable partie de l'objet. Enfin le caractère portatif de la baguette est un nouveau trait de ressemblance avec les Korwar. De ces analogies, l'auteur tire quelques conclusions précises sur le culte du crâne à l'époque paléolithique. Ce document s'ajoute aux découvertes du dépôt de crânes d'Ofnet et à celle des crânes isolés du Placard, de la Grotte des Hommes, de Gourdan, du Mas d'Azil et de Kaufertsberg. Ces découvertes prouvent que les paléolithiques attribuaient au crâne une importance toute particulière, par suite de cette croyance commune à tous les primitifs que le crâne abrite l'esprit du défunt. D'autre part, la baguette de Lourdes n'est pas un portrait, pas plus que la quasi-totalité des peintures à représentations humaines, mais bien le produit d'une stylisation volontaire figurant « l'esprit du mort ».

De ces remarquables observations M. Wernert a tiré un certain nombre d'observations sur la religion paléolithique. Pendant le paléolithique inférieur (*Homo neandertalensis*), on n'observe guère que des pratiques de magie : culte de certains objets, de la hache en particulier; cannibalisme (grotte de *Kropina*, en Autriche), mâchoires néanderthaloïdes recueillies en de nombreux gisements. Cependant à la grotte de *La Ferrassée* on observe les premières indications d'une croyance à des idées animistes. Un squelette y a été découvert dans la position accroupie et solidement ligoté, alors que dans toutes les autres sépultures le cadavre était étendu sur le dos dans la position du repos.

Paléolithique supérieur (Homo sapiens fossilis). Les pratiques magiques atteignent alors un grand développement et les récentes découvertes en ont fait connaître toute une série: mains humaines aux doigts mutilés, animaux percés de flèches (magie de la chasse), phallus et vulves (magie de la reproduction), animaux à course rapide sur des propulseurs et autres armes de jet (magie des armes). Au même cercle d'idées correspondent les peintures corporelles et les coupes taillées dans les crânes.

La religion proprement dite, culte des mânes et des animaux, par suite de la diversité des races, montre une grande variété. Le culte des morts avec la série des offrandes qu'il entraîne apparaît étroitement uni à celui des ancêtres. Le mémoire de M. Wernert en donne des preuves indiscutables. Quelques animaux, comme les mammouths, ont dû être également l'objet d'un culte. Enfin, certaines danses où les personnages portent des masques d'animaux peuvent être interprétées comme les premiers indices d'un totémisme primitif.

Pendant la période *épipaléolithique (Homo sapiens)*, ces différentes manifestations de la religion, magie, animisme, manisme et totémisme, se rencontrent avec un développement plus marqué.

RAYMOND LANTIER.

Enrique de Aguilera y Gamboa, marqués de Cerralbo, *Las Necrópolis ibéricas.* Trabajo publicado en la Asociación española para el progreso de las ciencias. T. II. Conferencias de las Seciones, 1 vol. in-8° de 97 pages, XIV planches et 45 figures. Madrid, 1915.

Les fouilles entreprises par le marquis de Cerralbo dans les nécropoles de l'âge du fer des provinces de *Soria* et de *Guadalajara* sont des plus intéressantes pour la connaissance de l'Espagne ibérique. Armes, objets de parure, fibules, poteries y ont été rencontrées par milliers. Il est fort regrettable que l'heureux inventeur de tant de belles découvertes n'ait pas cru devoir, jusqu'à ce jour, en faire connaître les résultats dans le détail. Une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une rapide lecture au Congrès anthropologique de Genève (1912) sont les seuls documents que nous possédons sur ces intéressantes explorations. Le présent volume, malgré ses nombreuses imperfections, ses lacunes et le défaut de méthode qui en rend la lecture parfois pénible, permet de se faire une idée sommaire des résultats obtenus. Il pose tant de problèmes nouveaux, rend compte de découvertes tellement inattendues qu'il fait encore plus regretter que M. de Cerralbo ne nous ait pas encore donné la publication vraiment scientifique permettant un contrôle sévère des découvertes et des interprétations qu'il propose.

Les nécropoles explorées, toutes à incinération, sont situées dans la plaine, à peu de distance des cours d'eau ou près des sources salées qui abondent dans la région. Le présent mémoire étudie les trois principales d'entre elles, *Aguilar de Anguita, Arcobriga et Luzaga*, correspondant chacune à une période déterminée de la civilisation du fer (Hallstatt II, La Tène I et II).

La disposition de ces cimetières paraît obéir à un plan à peu près identique pour tous. Ils sont divisés en un certain nombre de sections formant de vastes parallélogrammes à l'intérieur desquels les tombes sont disposées sur plusieurs rangs, séparés par des allées. A *Aguilar de Anguita*, on compte trois sections renfermant plus de 5,000 sépultures. L'emplacement de chaque tombe est marqué par une stèle de pierre brute de 3 mètres de hauteur, dressée verticalement au-dessus de l'urne contenant les cendres et le mobilier funéraire. Certaines nécropoles de la province de Guadalajara *(Hortezuela de Ocen, Olmeda, Padilla, Valdenovillos et Alcoba de las Peñas)* présentent une remarquable particularité dans la disposition générale. Une allée sur deux n'est pas empierrée, et d'après l'épaisse couche de cendres recueillie sur cet emplacement, il semble que l'on se trouve en présence de l'endroit sur lequel s'élevaient les bûchers où l'on brûlait les cadavres.

Les urnes découvertes dans les sépultures sont en terre grossière, très mal cuite et de formes imparfaites. Presque toujours l'urne est recouverte par un petit couvercle dont les anses perforées correspondent à celles de l'urne. Les coupes de *Luzaga* rappellent par leurs formes celles de la station de El Argar. Quelques-unes portent sur le rebord externe une petite coupe additionnelle.

Les sépultures viriles renferment l'équipement complet d'un guerrier, fantassin ou cavalier : épée à antennes toute en fer, avec le fourreau muni de boucle de suspension et terminé par une bouterolle ; deux lances de grandeur différente, généralement minces et effilées ; un javelot dont la hampe et la pointe sont faites de la même barre de fer et qui n'est autre que l'ὁλοσίδηρος des Ibères. Les armes défensives sont représentées par des fragments d'umbos de boucliers de forme ronde et par des plaques de bronze destinées à protéger les épaules et la poitrine des guerriers. Ces plaques sont ornées de dessins au repoussé ou estampés, montrant généralement des combinaisons de cercles. L'un de ces objets est décoré de petites lamelles d'argent, sur lesquelles, sans raison plausible, l'auteur croit reconnaître des épées à antennes alternant avec des sortes de tiares (p. 35), se rapportant à un culte du soleil. Jusqu'à ce jour un seul casque a été découvert

Parmi les pièces qui ont trait à l'équipement militaire, on peut encore signaler les bracelets de bronze filiformes réunis en nombre

pour former une armille et des agrafes de ceinturon de même métal, décorées d'incisions remplies de matières colorantes dont la plupart présentent une grande analogie avec les objets de même nature provenant de la Grèce.

Les épées recueillies dans la nécropole d'*Aguilar de Anguita* sont du type hallstattien à antennes. Quelques-unes montrent une riche décoration géométrique obtenue par l'incrustation sur la poignée de plaquettes ou de filets d'argent. Lorsque auront été enfin publiées les planches donnant l'ensemble de tous les types d'épées recueillies par M. de Cerralbo, dans ses nécropoles, nous pourrons juger alors en toute connaissance de cause des indications qu'il donne sur le passage, en Espagne, du type de Hallstatt à celui de La Tène. Un exemplaire d'épée à antennes, provenant de la nécropole de *Higes*, présente la curieuse particularité de porter sur le fourreau une petite gaine renfermant un couteau.

Parmi les plus intéressantes découvertes réalisées à *Aguilar de Anguita*, il faut signaler une remarquable collection de mors et de caveçons ayant fait partie du harnachement des chevaux. Quelques exemplaires montrent des types déjà très perfectionnés, depuis les mors de forme archaïque que l'on observe sur les statuettes votives de Despeñaperros, jusqu'aux filets se rapprochant des objets similaires modernes. A ces trouvailles, il faut joindre la non moins curieuse découverte de neuf fers à chevaux rencontrés sur l'emplacement de la même nécropole.

Lourds et pesants, percés de neuf ou dix trous carrés pour le passage des clous, ils se rapprochent beaucoup plus par la forme et la technique des types contemporains que les ferrures trouvées dans les diverses fouilles archéologiques. Lors de la première publication de cette remarquable découverte, on a constaté le caractère antique de ces objets. Postérieurement à cette trouvaille, le marquis de Cerralbo, dans des cimetières voisins, a recueilli de nouveaux fragments de ferrures, et M. Morenas de Tejada, à la nécropole de la Requijada de Gormaz, a eu la bonne fortune de pouvoir explorer une tombe appartenant à la seconde période hallstattienne, qui amena la découverte d'un fer à cheval parmi le mobilier funéraire. La découverte de ces objets sur un territoire ainsi nettement délimité ne peut être attribuée au hasard. La présence d'un fer à cheval parmi le mobilier funéraire d'une tombe hallstattienne est un précieux indice de l'antiquité de ces ferrures.

D'autre part, ainsi que le faisait remarquer J. Déchelette dans une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (*C. R. des séances*, 1912, p. 436-439), il semblerait, d'après d'autres découvertes effectuées en Étrurie et dans l'est de la Gaule, que l'usage de ferrer les chevaux remonte à une assez haute antiquité. Enfin, la

présence de ces objets n'est pas pour étonner en ces régions d'élevage et de forgerons particulièrement habiles, où le terrain rocheux rendait nécessaire de protéger le sabot des chevaux contre l'extrême dureté du sol.

Non moins curieuses sont les découvertes faites dans les sépultures de femmes. Le peu de détails livrés à la connaissance du public permet toutefois de se rendre compte des influences qui ont présidé à l'évolution de l'art ibérique, et apporte une très intéressante contribution à l'étude de la parure féminine dans la civilisation de La Tène.

Chaque tombe renferme généralement, en plus des armilles dont il a déjà été question à propos des sépultures viriles, et des plaques de ceinture, un collier cylindrique de fer, enté à sa partie médiane d'une tige très mince, bifurquée à son extrémité libre et haute de 30 à 40 centimètres. M. de Cerralbo y voit avec raison l'armature qui, au dire d'Artémidore (Strabon, III, 47), soutenait la haute coiffure des femmes ibères ; des fragments de trousse de toilette, pinces à épiler, épingles ornées de boules d'ambre jaune, restes d'un petit réticule en mailles de bronze ; parmi les bijoux proprements dits, on peut citer des bagues, des colliers, des ornements de poitrine en bronze estampé, des « châtelaines » en mailles de bronze pour suspendre les pinces et autres petits instruments de toilette. Enfin, dans un certain nombre de tombes, on a recueilli de petites plaquettes de bronze estampé qui ont pu appartenir à la décoration d'un coffret.

La décoration de ces petites plaques est le plus souvent composée de cercles inscrits, souvent entourés de rayons et de palmettes. Un exemplaire montre une suite de chevaux. Les cercles concentriques et la spirale ont joué un rôle prépondérant dans la décoration des plaques de poitrine, des pendants d'oreille et des agrafes. Parmi les pièces les plus curieuses je remarque (fig. 38) une petite plaque ornée de points au repoussé et de dents de scie surmontée d'une très mince fibule destinée à la fixer sur la robe ; (pl. XI) un diadème (?) ou ornement de poitrine, composé de douze spirales entées sur un arc et qui se terminent par de petites clochettes de bronze ; (pl. XII) un remarquable collier composé de petites boules et de barrettes de terre cuite, de petites roues et d'oiseaux, également de terre cuite. La reconstitution proposée par le marquis de Cerralbo est intéressante, mais ne repose sur aucune base scientifique. L'auteur a été comme hypnotisé par l'idée de retrouver dans la décoration de ces divers objets les traces d'un culte solaire.

Dans toutes les sépultures, on a découvert un très grand nombre de fusaïoles de terre cuite (p. 49-53), sur la signification desquelles on est loin d'être fixé. Pour ma part, jusqu'à plus ample information, il m'est impossible de souscrire à l'explication donnée par M. de Cerralbo : les types coniques auraient une signification religieuse et seraient la

représentation du Soleil (encore et toujours la hantise des cultes solaires); les types globulaires répondraient à des préoccupations animistes et seraient le symbole de la vie. Tout ce que l'on peut admettre, c'est que ces petits monuments répondent à une préoccupation mystique, mais laquelle? Les pages consacrées par l'auteur à une tentative d'interprétation ne sont que littérature et imagination pure. En archéologie il est des questions où un aveu d'ignorance vaut mieux qu'une tentative d'explication qui ne repose sur rien.

Les fibules rencontrées dans la nécropole d'*Aguilar de Anguita* sont toutes du type d'Hallstatt III ou du type ibérique à timbale; à *Arcobriga*, les fibules appartiennent presque toutes aux périodes de La Tène I et II.

Une grave lacune du présent mémoire, c'est de ne pas tenter de tirer quelques conclusions générales de ces remarquables découvertes pour l'histoire de l'art et de la civilisation des tribus de la Celtibérie. Là, l'auteur ce serait trouvé sur un terrain autrement solide que celui sur lequel il base ses hypothèses solaires.

Les auteurs anciens (Martial, i, 50; iv, 55; xi, 18; — Pline, xxxiv, 41, et Justin, xliv, iii) sont d'accord pour vanter l'habileté des forgerons et la qualité des armes fabriquées dans la vallée du Bétis, également renommée pour la richesse de ses pâturages et les nombreux troupeaux de chevaux qu'on y élevait. Les découvertes de la vallée du Jalon confirment ces témoignages.

Elles montrent également une étroite parenté entre les populations ibériques de l'Èbre et celles d'Aquitaine. De part et d'autre, on ne trouve que des incinérations; la seule différence réside dans la richesse du mobilier, tout à l'avantage des tombes ibériques et dans la présence de tumulus en Aquitaine. Dans la vallée du Jalon, comme dans les tombes d'Avezac Prat et du plateau de Gers, on ne trouve aucun des objets importés par le commerce celtique des vi^e^ et ve siècles: stamnoi, trépieds, chaudrons, œnochoés de bronze de fabrication hellénique, situles coniques à cordons et cistes, etc. Il n'y a que les spécimens d'une industrie locale, qui est déjà en pleine possession de tous ses moyens. L'épée à antennes d'*Aguilar de Anguita* nous conduit en pleine civilisation d'Hallstatt, les glaives d'*Arcobriga* sont contemporains de La Tène. C'est à cette dernière période qu'il faut attribuer la majorité des objets recueillis dans ces explorations. Enfin, pour si originale que soit cette civilisation, nous devrons tourner nos regards vers la Grèce et vers les colonies helléniques de l'Italie méridionale, quand nous voudrons rechercher les influences qui ont présidé à la création et au développement de cet art.

RAYMOND LANTIER.

Junta superior de Excavaciones y Antigüedades. *Excavaciones en la Cueva y Collado de los Jardines (Santa Elena Jaen).* Memoria de los trabajos realizados por los Delegados-Directores en el año 1916. 1 brochure in-8° de 41 pages et XXI planches. Madrid, 1916.

La civilisation de la Tène a laissé en Espagne des vestiges nombreux et d'une grande originalité. Les statuettes découvertes, l'an dernier, par MM. Cabré et Calvo, au *Collado de los Jardines*, dans le célèbre défilé de Despeñaperros, viennent fort heureusement compléter et préciser les données que l'on possédait sur l'art et la technique des bronziers ibères. Une cinquième partie à peine du gisement ayant été explorée, il est permis d'espérer que les fouilles à venir réservent encore de nouvelles surprises et qu'elles seront d'une grande utilité pour résoudre le problème encore si complexe des origines de l'art de l'Espagne avant la conquête romaine.

Le défilé de *Despeñaperros* est le chemin naturel qui permet de passer des plaines d'Andalousie sur les hauts plateaux de Castille et d'Aragon. Ce territoire a été de tout temps une région de passage fréquentée tour à tour par les tribus paléo et néolithiques et, plus tard, par les conquérants et les trafiquants venus de la Péninsule à la recherche des gisements miniers de la *Sierra Morena*. Ces diverses peuplades ont laissé des traces visibles de leur passage : campements ou établissements permanents sur les rives du *rio Tamujar* ou sur les hauteurs qui en dominent le cours; objets et instruments de quartzite et de calcaire dur à *El Atajo de los Arcos;* peintures rupestres du style de l'Espagne du Sud aux *cuevas del Santo* et *del Retamoso*. A peu de distance de là s'ouvre la caverne où se cache le sanctuaire ibérique du *Collado de los Jardines*.

La présence de cavernes sacrées sur un espace aussi rapproché n'est pas pour étonner. Ces trois sanctuaires, *cuevas del Santo* et *del Retamoso* et *Collado de los Jardines*, ont entre eux une étroite relation. Leur création répond au désir souvent exprimé des voyageurs de se mettre sous la protection de la divinité qui garde le passage. Avec le temps, cette première conception disparaît pour faire place à celle d'une divinité guérisseuse qui rend ses oracles en un point déterminé du passage. Car, ici comme au sanctuaire ibérique de *Castellar de Santisteban*, la disposition des lieux est la même : une caverne creusée dans la montagne, au voisinage d'une source à laquelle on attribue des propriétés miraculeuses, est l'habitat du dieu encore inconnu de *Despeñaperros*.

L'analogie se poursuit quand on étudie la disposition du sanctuaire et les ex-voto qu'on y a recueillis. A *Castellar* comme au *Collado de*

los Jardines, les couches archéologiques du gisement montrent un enchevêtrement indescriptible des objets : statuettes d'hommes et de femmes, figurines d'animaux, fibules et bijoux votifs sont entassés pêle-mêle : les figurines d'une technique enfantine et grossière se rencontrant sur le même plan que des images montrant un réel sentiment de la forme et du mouvement. On peut attribuer cette disposition à un pillage et à la ruine définitive du sanctuaire aussi bien qu'à un acte voulu des gardiens du temple, désireux de le débarrasser d'offrandes qui, avec le temps, auraient fini par l'encombrer inutilement. Peut-être même ces ex-voto ont-ils été déposés simplement par les fidèles au voisinage de la source miraculeuse, comme le fait se produit encore de nos jours pour certaines fontaines où les dévots vont jeter épingles ou figurines pour y lire leur destinée.

Ces deux sanctuaires ont fourni l'un et l'autre des statuettes d'*orantes* et d'*orantes* absolument identiques. Ce sont les mêmes « bonshommes » grossièrement fondus ou taillés dans une barre de bronze et répétant de façon monotone le même geste de prière ou de soumission. Le type même reste impersonnel et ne prend un caractère sacré que par la volonté du dévot qui le consacre.

Cependant, parmi les figurines recueillies au *Collado de los Jardines*, il en est quelques-unes qui méritent de retenir l'attention. M. Horace Sandars en avait déjà fait connaître quelques-unes dans sa remarquable communication à la Société royale des Antiquaires de Londres. Ce sont des statuettes de guerriers ou de porteuses d'offrandes dans lesquelles se trahit, avec un réel souci de la forme, l'influence bien marquée des traditions artistiques gréco-orientales. Le gisement de *Castellar* n'avait donné que trois figurines de guerriers à pied et pas un seul cavalier ; à *Despeñaperros*, les premières explorations ont déjà ramené à la lumière un vingtaine d'exemplaires des deux types. Parmi ces images, la statuette de guerrier sans tête publiée à la planche IX de la monographie est des plus remarquables : le personnage est représenté debout sur un socle, dont les bords repliés forment pied. Il est vêtu d'une tunique à manches courtes qui retombe en collant sur les hanches et laisse le sexe à découvert. Elle est serrée à la taille par un ceinturon sans fermeture et s'échancre en triangle à la naissance de la poitrine. Deux bretelles qui se croisent dans le dos la maintiennent aux épaules. Les bras retombent le long du corps, et dans la main droite le guerrier tient un poignard à lame triangulaire dont le manche se termine par un double bouton. Il en est de même pour la statuette de porteuse d'offrande (pl. XII), où se trahit une influence très marquée des statues polychromes trouvées sur l'Acropole d'Athènes. Vêtue d'une tunique étroite descendant jusqu'aux chevilles, serrée à la taille par une ceinture qui se plisse, et maintenue par deux bretelles se croisant dans le dos, l'orante tient

dans la main gauche un oiseau. Elle est coiffée d'une petite mitre semi-circulaire et deux torsades de cheveux terminées par une boule retombent de chaque côté du visage, sur les épaules. D'autres images de femme présentent une ressemblance très marquée avec les statuettes de divinités puniques découvertes à Ibiza (Baléares). On y retrouve le même geste rituel des mains portées à la poitrine sur les seins et la même disposition de la longue robe retombant jusque sur les pieds en masquant les formes.

Si maintenant on laisse de côté le caractère artistique très réel de ces petits monuments, on s'aperçoit qu'ils présentent de précieux indices pour la chronologie du gisement. L'armement des guerriers du *Collado de los Jardines*, sabre d'*Almedinella* et poignard à courte lame triangulaire et à manche terminé par un double bouton, était en usage dans la Péninsule à la fin du IVe et au IIIe siècle. La présence de nombreuses fibules hispaniques, du type annulaire à timbale, nous amène à de semblables conclusions et permet de faire descendre les dates du gisement jusqu'au milieu du second siècle avant notre ère (fouilles de Schulten à Numance, 132 A. C.). Enfin, les monnaies impériales romaines prouvent que le sanctuaire ne fut définitivement abandonné qu'aux premières années du IVe siècle.

Il est à regretter que les auteurs de la monographie aient cru devoir écrire un très long paragraphe sur les conclusions historico-sociologiques qu'ils ont essayé de dégager de leurs travaux au *Collado de los Jardines*. De ces six pages, il n'y a guère à retenir que ce qui a trait aux costumes. L'on sait encore trop peu de chose de l'état social et politique, des idées religieuses de ces tribus pour faire œuvre de science. Il eût été préférable que MM. Calvo et Cabré aient consacré ces mêmes pages à une description précise des figurines les plus importantes qu'ils avaient eu la bonne fortune de découvrir. De plus, le mode de classement adopté pour les statuettes est des plus incommodes et manque de méthode. Les types masculins et féminins ne sont pas séparés, et au lieu de procéder à un classement par l'attitude des personnages qui est manifestée par la disposition des bras, ils ont cherché à les grouper par catégories obtenues suivant le degré plus ou moins important de la stylisation des formes. Dans ces genres de monuments, il ne faut pas oublier que l'expression n'est obtenue que par la disposition des bras, et c'est, à notre avis, le seul moyen logique d'obtenir un classement rationnel.

Bien plus intéressante est la remarque que les auteurs ont recueillie de l'inspection de cartes archéologiques montrant la répartition du sabre d'*Almedinella* et de la poterie peinte ibérique dans la Péninsule (p. 18). La partie sud-orientale de l'Espagne (provinces d'Alicante, Murcie, Almeria, Grenade, Cordoue et Jaen) était alors occupée par une population qui employait cette arme et faisait usage de cette céra-

mique. Ces mêmes tribus pénétrèrent vers l'intérieur de la Péninsule, à l'ouest par les vallées du Tage et du Douro, et à l'est par l'Èbre et la vallée du Jalón. Comme elles avaient en leur possession les gisements miniers du centre, elles donnèrent un grand développement à la métallurgie. C'est à elles également que l'on doit les principaux monuments artistiques, sculptures des sanctuaires du *Cerro de los Santos*, de *Castellar de Santisteban* et du *Collado de los Jardines* et poterie peinte de Numance, qui furent une véritable révélation pour le monde savant.

RAYMOND LANTIER.

Ramón Menéndez Pidal, *Antología de prosistas castellanos* (*Publicaciones de la Revista de filología española*), Madrid, 1917, 384 pages in-8°.

C'est une deuxième édition que nous offre ici M. Ramón Menéndez Pidal. Il en avait abandonné l'idée, et c'est seulement dix-huit ans après qu'il vient nous la donner. Dans la première édition, il n'avait consacré que 271 pages de texte (*Segunda enseñanza... Edicion oficial*. Madrid, 1899) à l'*Antología*, dédiée à Menéndez y Pelayo, auquel ce maître s'intéressait vivement. Dans la seconde édition, M. Pidal a notablement étendu son choix, en y faisant entrer quatre auteurs du Moyen-Age, du XIIIe au XVe siècle. Il a encore changé le passage du conde de Toreno, 2 mai 1808, et il a mis à la place l'histoire du premier siège de Zaragoza : on comprendra aisément le motif de cette substitution.

Quelle pouvait être l'intention de l'éditeur en ajoutant ces textes du Moyen-Age? Évidemment, c'est que dans l'enseignement secondaire espagnol on cherche à consacrer une étude aussi approfondie aux textes du Moyen-Age qu'aux textes classiques, et c'est là une très heureuse innovation, dont nous sommes redevables à MM. Pidal, Américo Castro, etc. Dans une remarque « sur la langue mediévale », M. Pidal traite de la discussion entre *s* sourde et une autre sonore, distinction qui s'observe aussi pour *ç* sourd et *z* sonore, pour *x* sourd et pour *j* sonore, pour *b* occlusive et *v* fricative. Sur cette dernière distinction, il y aurait à citer un grand ami de l'Espagne, Victor Hugo : « Me voici dans le pays où l'on prononce *b* pour *v*; ce dont s'extasiait cet ivrogne de Scaliger : *Felices populi*, s'écriait-il, *quibus vivere* est *bibere*. » Je me permets de trouver aussi que M. Pidal sépare trop les textes qu'il a choisi dans le Moyen-Age de ceux des temps plus modernes, car bien des traits de prononciation, et notamment pour les sourdes d'avec les sonores, persistent bien plus longtemps. A propos de sainte Thérèse, il a employé la Bibliothèque des Auteurs espagnols, malgré les avertisse-

ments de D. Américo Castro dans sa remarquable brochure[1]. Pourquoi n'avoir pas consulté les fac-similés de la sainte? D. Vicente de la Fuente n'était pas beaucoup plus regardant que les autres éditeurs. Dans le chapitre premier de la Vie de la Sainte, il imprime trois fois *aun* à la place de *an*, *nada que hacer* pour *nada por açer*. *del dia* pour *de el dia*, sans parler de nombreuses formes où il a suivi l'usage moderne. Entre le *Lazarille* et Diego Hurtado de Mendoza, M. Pidal n'aurait pas mal fait d'insérer un ou deux passages d'Antonio de Guevara. Sans compter qu'il est très plaisant dans ses Lettres, ou son *Menosprecio de corte* ou le *Libro de marear*, personne n'a mieux que lui uni les habitudes du prédicateur avec les grâces des lettrés, et il a bien mérité de figurer avant Luis de Grenade et Luis de Leon. Il a, dans le genre du prédicateur orné, la tendance à se rapprocher du style imité des anciens lettrés. Pour Diego de Mendoza, notre auteur a très bien montré que l'hypothèse de D. Lucas de la Torre, qui voulait voir dans la *Guerre de Grenade* une simple adaptation de l'*Austriada* de Juan Rufo, ne résiste pas à l'examen. Il suffisait de le dire, d'autant plus que les raisons, invoquées par D. Lucas de la Torre, que les noms de lieux et de fleuves, comme les noms de personnes, sont très difficiles à mettre dans le même ordre, à la fois dans la *Austriada* et dans la *Guerra*, ne comptent pas. Il est d'avis que la *Guerre* est de Mendoza, et nous partageons cet avis. Passons aux fragments de Luis de Grenade, et ici, je crois, M. Pidal ne s'est pas conformé à l'écriture du dominicain. Luis de Grenade écrivait *hazer*, *passava*[2], etc., et il en est de même pour tous les auteurs du XVIIe siècle.

Telles sont les remarques que nous inspire cette seconde édition de l'*Antología*, où tout a été revu avec le plus grand soin, où les notes ont été augmentées, où les introductions sur chaque auteur ont subi des retouches : tout cela indique un grand progrès dont nous ne pouvons que féliciter l'auteur.

A. M.-F.

S. L. **Millard Rosenberg**. — *Comedia famosa de las Burlas veras, de Julian de Armendariz* (Publications of the University of Pennsylvania). Philadelphia, 1917, 1 vol. de 206 pages.

M. Millard Rosenberg continue, avec une louable persévérance, ses recherches sur un groupe de comédies qui ont pour titre, ou pour sous-titre, les mots de *Burlas veras*. Elles ont été par suite souvent confondues entre elles. M. Millard Rosenberg discute les attributions qui en ont été faites à tel ou tel auteur, et il publie, avec notes et

1. *La crítica filológica de los textos*, Madrid, 1917.
2. *Coleccion de autógrafos históricos*, Madrid, 1878, n° XLII.

commentaires, les comédies elles-mêmes, que l'on ne peut que difficilement se procurer aujourd'hui.

Déjà, en 1911, il avait édité *La Española de Florencia, ó Burlas veras y Amor invencionero*, donnée comme de Calderón dans l'édition de 1658. Il adoptait cette attribution, et s'efforçait de la justifier par des raisons sur lesquelles on a dû, ici même, faire quelques réserves. (Voyez *Bulletin Hispanique*, 1911, p. 499.) L'année suivante, il publiait la comédie des *Burlas veras*, que l'on peut avec plus de sûreté adjuger à Lope de Vega. (Voy. *ibid.*, 1914, p. 122.) Enfin, en 1917, il imprime, d'après un manuscrit unique de la Bibliothèque Palatine de Parme, la comédie inédite de *las Burlas veras*, de Julian de Armendariz.

Dans l'Introduction (p. 1-74), il reprend et discute à nouveau la question des confusions produites par la quasi-similitude des titres de ces pièces (auxquelles il semble inutile d'ajouter les *Burlas y enredos de Benito*, car elle n'a pas grand rapport, même de titre, avec les précédentes). Il nous donne, en terminant, une notice sur l'auteur, dans laquelle se trouve réunis tous les renseignements (encore bien incomplets) qui nous ont été transmis sur sa personne ou sur son œuvre.

Nous savons, grâce à Mme Blanca de Los Rios de Lampérez (*Del siglo de Oro*, 1910, p. 136-138) que ce Julian de Armendáriz (alias Armendares, Almendares, etc.), né à Salamanque, y fut immatriculé à la Faculté des Arts, le 14 décembre 1599, ce qui permet de fixer la date de sa naissance aux environs de 1585. D'autre part, Pérez Pastor (*Bibliogr. Madrileña*, III, p. 328) a publié son testament, duquel il appert qu'il mourut dans sa ville natale, le 27 septembre 1614, âgé par conséquent d'une trentaine d'années. Du peu que nous apprennent de lui quelques contemporains (Lope, Cervantes et Agustín de Rojas) et de quelques autres documents réunis par M. M. Rosenberg on peut conclure que son activité se manifesta exclusivement dans les lettres et au théâtre. Mais l'œuvre de ce « poeta fecundísimo » ne nous est aujourd'hui connue que par un poème édifiant publié en 1603, à Salamanque, et une comédie, celle-là même que publie M. Rosenberg.

La comédie des *Burlas veras*, que son éditeur suppose antérieure à 1610, ne s'écarte point du type courant de la comédie de *capa y espada*. Si Armendáriz n'aimait pas les « librillos » de Lope, d'après la lettre de ce dernier au duc de Sessa, d'août 1604, il suivait du moins fidèlement ses errements dramatiques. Theodóra, la *dama*, Diego, le *galán*, Rafael, le prétendant importun, Tiberio, le père noble, Lamparilla, le *gracioso*, Sevilla, la suivante, remplissent consciencieusement, et sans excès d'originalité, les rôles traditionnels. Lamparilla, dont le sobriquet fut repris par un comique du temps de Quiñones de Benavente, paraît avoir laissé quelque trace sur la scène. Une brimade d'étudiants et une maison hantée corsent un peu l'intrigue. Cette dernière se passe à Bologne, où Diego, frais émoulu de Sala-

manque, vient briguer une bourse au Collège espagnol de Saint-Clément. Conclure de là que même chose dut arriver à l'auteur paraît bien aventureux, en l'absence de tout autre témoignage. Le rôle de Flora, fille noble mariée à un roturier, et partagée entre un amour mal dissimulé pour Diego et son amitié pour Théodora, est, à mon avis, le plus original de la pièce. Il eût pu devenir tout à fait intéressant si la *comedia* eût souffert plus de psychologie. Les *redondillas* de Flora à don Diego (acte II, scène 2) sont fort jolies, une fois admis le goût et la phraséologie de l'époque. Elles forment un agréable pendant aux sixains de Don Diègue, à la scène précédente.

La même facilité élégante et un peu molle se retrouve dans le chant Ier du poème en l'honneur du *Patron de Salamanque* (S. Juan de Sahagún) reproduit en appendice, à la suite des *Burlas veras.* Ces *quintillas,* malgré leur monotonie, prouvent à la fois la reconnaissance de l'auteur pour le saint salmantin qui l'avait guéri de l'épilepsie, et l'aisance avec laquelle il rimait.

La présente édition est faite avec tout le soin matériel auquel nous ont habitués les presses de l'Université de Pensylvanie. Introduction, notes, appendices fournissent le nécessaire pour l'étude de l'œuvre ou l'intelligence du texte. Le manuscrit, dont l'éditeur n'a modifié que la ponctuation, n'est certainement pas le texte autographe et original. M. Rosenberg me permettra de noter ici quelques remarques faites au courant de la lecture et que, pour ne pas abuser, je bornerai au premier acte.

Vers 66 : (Sevilla) *¡Prolija vienes!* [Teodora] *¿Tu carga?* — Le sens ne m'apparaît pas; je préférerais : *Tu* (s.-e. vienes) *carga.* — V. 77. Ce vers serait mieux placé dans la bouche de Sevilla. — V. 264, *busca;* entendre *buscad.* — V. 318. *Vos á don Gonzalo hicistes* n'offre pas de sens acceptable; lire probablement *heristes.* — V. 386. *Y cuando en el mundo ubiera Quien á mi cielo ygualara, Tanpoco su luz mirara Quen tus ojos la pusiera.* M. Rosenberg construit *mirara (yo).* Je comprends : *¿Tan poco su luz mirara (ella)...* c'est-à-dire : estimerait-elle si peu son éclat qu'elle consentirait à le mirer dans tes yeux? — V. 438. Lire *Pues voy ablandando un diamante,* et non *ablando,* qui n'offre aucun sens — V. 482 *Tuvo mi madre riqueza.* La correction *padre* s'impose. — V. 518. *No es nada, roba la niña;* plutôt *¡robar la niña!* — V. 600, note. Pour expliquer une locution d'un usage aussi courant que *Peor está que estaba,* est-il bien nécessaire de supposer qu'une comédie de ce titre a dû exister antérieurement? — V. 762, note. *Vino de lágrima,* par opposition à *Vino de Malvasía* qui précède, vin de Lacrima-Christi. — V. 772. *¿Qué más? Ponen á un rocín Quando le llevan al prado.* Lire : ¿Qué más ponen á un rocín...? — V. 832, 833. Ces deux vers doivent, selon moi, être restitués à Lamparilla. — V. 847. *Soy de Saona;* probablement *Savona.*

E. M.

Américo Castro, *Francisco de Rojas Zorrilla : Cada cual lo que le toca, y La Viña de Nabot* [*Teatro antiguo español*, tome II]. Madrid, 1917, 270 pages.

Excellente édition, très digne de celle de *La Serrana de la Vera*, donnée par M. R. Menéndez Pidal, comme tome premier de la même collection (cf. *Bulletin hispanique*, XVIII, 4, p. 290). Le but de cette collection, on se le rappelle, est de publier des pièces inédites de l'ancien théâtre, ou de réimprimer certaines œuvres qui méritent une édition nouvelle. Les deux pièces de Rojas Zorrilla choisies par M. Castro — une comédie et un *auto sacramental* — n'existent qu'en manuscrit à la *Nacional*. Mais, sans parler de la place qu'occupe l'auteur de *García del Castañar* parmi les dramaturges du XVIIe siècle, il y a une autre raison qui, au jugement de l'éditeur, justifie ce choix, du moins en ce qui concerne la comédie, dont seule nous nous occuperons aujourd'hui. Il estime, en effet, que cette dernière est une application intéressante de la théorie d'après laquelle « la femme a des droits analogues à ceux de l'homme en ce qui touche à l'amour et — ajouterait Rojas — en ce qui concerne l'honneur dans le mariage ». Comme on en jugera par la brève analyse qui suit, « l'honneur chez la femme mariée » n'est pas précisément ce que l'on entendrait aujourd'hui par ces mots. — Isabel, surprise un jour par Fernando, tandis qu'elle se baignait dans le Pisuerga, a décidé qu'elle ne pouvait avoir d'autre époux que celui qui l'a vue en de telles circonstances. Elle s'offre donc à lui, pour recouvrer par le mariage un honneur qu'elle estime perdu. Mais avant cette formalité, Fernando l'abandonne, et Isabel, sur les ordres de son père, épouse Don Luis, non sans l'avoir loyalement averti :

No conviene
Ni á mi casarme con vos
Ni á vos casaros conmigo.

Son honneur à elle exige la mort de Fernando, et l'honneur de D. Luis la mort d'Isabel elle-même. L'occasion s'offrant, elle exécute le traître avec le propre poignard du mari. Elle a donc fait ce qu'elle devait; au mari à faire ce qu'il doit : *cada cual lo que le toca*. Mais Don Luis pardonne.

On remarquera tout d'abord que ce dénouement n'est conforme ni aux données, ni au titre de la pièce. Don Luis ne fait pas « ce qu'il doit », et c'est peut-être dans cette inconséquence que consiste l'originalité de l'œuvre. N'est-ce point là aussi ce qui a déconcerté le public, qui siffla la pièce? Pourquoi l'a-t il sifflée? Au dire de Bances Candamo, de qui nous tenons le fait, parce qu'il ne supporta pas « un mari qui, en se mariant, trouvait sa femme violée par l'amour d'un autre ».

A vrai dire, le patio ne paraît pas avoir été si délicat sur ce point : il en avait vu bien d'autres. Mais il n'entendait pas raillerie sur les lois de l'honneur, telles qu'on les lui avait apprises, et il méconnut ce mari philosophe, qui refusait de faire « ce qu'il devait », ce que tout le monde, même sa femme, s'attendait à ce qu'il fît, et qui, le moment venu, remettait tranquillement au fourreau cette épée qu'il brandit tout le long de la pièce. C'était reconnaître l'innocence de cette femme, même souillée par un amour antérieur, et avouer qu'en fin de compte il ne devait s'en prendre qu'à lui-même de sa fâcheuse aventure. Cela dérangeait le public dans ses habitudes. Ce qui aggraverait le cas de Rojas c'est que, s'il faut en croire M. Castro, la même conception de l'honneur et des droits de la femme se retrouverait plus ou moins dans plusieurs de ses pièces, par exemple dans *Los bandos de Verona*, dans *Donde hay agravios no hay celos*, dans *Peligrar en los remedios*, dans *Don Lucas del Cigarral* (avec transposition dans le mode comique), et surtout dans *La traición busca el castigo*, et dans *Progne y Filomena*. C'est sans doute là ce qui a attiré sur *Cada cual* l'attention de M. Castro, qui a consacré une étude si complète et si pénétrante au sentiment de l'honneur dans la littérature espagnole. Car il faut bien reconnaître qu'à d'autres points de vue cette pièce ne se recommande point par des mérites transcendants. La valeur psychologique des caractères n'apparaît guère. Celui d'Isabel ne « se tient pas ». On comprend mal qu'une dame si férue d'honneur offre le sien au premier venu que le hasard conduit sur les bords du fleuve où elle a la fantaisie de se baigner, et moins encore qu'une femme si résolue et qui poignarde si prestement, se laisse docilement marier à un homme qu'elle n'aime point. Quant à D. Luis, ce n'est pas un héros certes; malgré son air fatal et tragique, il côtoie toujours la comédie; son valet lui-même s'en aperçoit et le dit Mais, selon moi, c'est le seul personnage à peu près sympathique, le seul qui offre quelque vérité psychologique, car Isabel, dont la vie sentimentale reste si obscure, n'est guère que la personnification d'une idée abstraite. Les autres caractères n'existent pas.

Et ici se poserait la question de savoir dans quelle mesure cette loi de l'honneur, si tyrannique dans la *comedia* espagnole, enlève à l'étude des passions et des sentiments, en se substituant à elle, son intérêt véritablement humain et sa portée générale. Que ce point d'honneur ait été un puissant ressort dramatique, il n'est point douteux : maints chefs-d'œuvre sont là pour l'attester. Mais presque toujours dans ces derniers la vérité psychologique s'accorde plus ou moins avec cette loi. En est-il de même ici? Il est permis d'en douter, et c'est pourquoi je croirais volontiers, avec V. Schmidt, cité par M. Castro, que Rojas n'a emprunté de la manière caldéronienne que ce qui est purement extérieur et formel sans pénétrer dans ce qui est interne et essentiel.

Quant à l'intrigue, M. Castro estime qu'elle manque de nouveauté, et il le prouve en effet par d'assez nombreux rapprochements. J'ajouterai qu'elle est si inutilement compliquée d'incidents accessoires que l'idée morale, quelle qu'elle soit, en demeure obscurcie. D'autre part, les mérites du style ne sont pas tels qu'ils puissent compenser tous ces défauts. Les morceaux de bravoure n'y manquent point, non plus que ces raisonnements syllogistiques ornés et fleuris d'une poésie banale, dont les termes sont repris et rétorqués dans une nouvelle série de métaphores, ni ces phrases balancées et coupées sur le modèle courant, ni enfin tous les procédés de la rhétorique du temps[1]. Et je ne contesterai pas à M. Castro que « tous ces défauts ne se puissent retrouver dans une multitude de comédies de Calderón », ce qui prouve une fois de plus qu'il est plus facile d'imiter les défauts que les qualités.

Il reste donc que si la comédie de *Cada cual* n'ajoute rien à la gloire du dramaturge tolédan, elle peut cependant fournir à l'historien moraliste des données intéressantes, très particulières, semble-t-il, à Rojas, sur la conception de l'honneur chez la femme ou chez le mari; elle peut même accuser une tendance nouvelle vers un progrès moral que le public n'était pas encore en état d'apprécier. Telle est la thèse de M. Castro : elle suffit à justifier son choix.

Il reste aussi une édition qui, au point de vue de l'étude formelle du texte et (dans les passages difficiles) de son interprétation, peut servir de modèle. Il y a beaucoup à apprendre dans ses notes discrètes, précises, appuyées sur une riche documentation : elles forment une utile contribution à l'étude, encore bien incomplète, de la langue dramatique en général, et de celle de Rojas en particulier.

E. M.

Emilio Cotarelo y Mori, *Orígenes y establecimiento de la ópera en España hasta 1800.* — Madrid, 1917, 1 vol. in-8° de 459 pages.

M. Cotarelo s'est proposé dans ce nouvel ouvrage de retracer l'histoire de l'opéra, et, en général, de la musique dramatique en Espagne, en complétant les monographies antérieures de Luis Carmena y Millán, de F. Virella y Cassanes et de Asenjo Barbieri. Des douze chapitres qui composent le livre, le premier est consacré au XVIe et au XVIIe siècles, les onze suivants au XVIIIe siècle.

Comme on le sait, l'opéra en Espagne a été presque exclusivement italien, et italiennes furent presque toutes les compagnies qui repré-

1. Je renverrai seulement à deux exemples, d'abord, les confidences amoureuses de D. Luis à ces deux bonnes pièces de Beltrán et d'Angela, aussi peu en situation que possible (*La rosa que el viento frío*, v. 101), et la subtile discussion entre Luis et Isabel, dont la réverbération du soleil sur un vase plein d'eau fait tous les frais (*Da el sol en una vacía*, v. 543).

sentèrent soit sur le théâtre du Colisée du Buen Retiro et autres palais royaux, soit au théâtre des Caños del Peral, situé à peu près sur l'emplacement actuel du Théâtre Royal, soit enfin dans les diverses provinces, à Barcelone, à Cadiz, à Valence, etc. L'histoire détaillée, la composition, le répertoire de toutes ces compagnies forment la matière même de l'ouvrage. La multitude des renseignements empruntés aux archives municipales et aux dépôts officiels en rend l'analyse impossible. Qu'il suffise de dire que l'index alphabétique des noms de personnes ou d'œuvres citées comprend, à lui seul, 26 pages à deux colonnes. Bien peu de ces noms ont survécu, car la gloire d'un virtuose du chant disparaît bien plus vite encore et plus complètement que celle d'un orateur. Barbieri a beau nous dire que la voix de Farinelli embrassait sans aucune difficulté dix-huit notes et que dans une seule cadence, sur une seule syllabe, il pouvait émettre cent cinquante notes; les *aficionados* madrilènes au *bel canto* ont beau couvrir de fleurs poétiques la Benini Mengozzi, la Banti ou la Morichelli; le grave Quintana lui-même a beau célébrer, en strophes enthousiastes, l'art de la Todi, comme notre Musset célébrera celui de la Malibran, rien ne pourra faire revivre désormais les échos de ces voix mélodieuses.

L'extraordinaire carrière de Carlo Broschi, dit Farinelli, nous est racontée dans deux chapitres intéressants (chap. V et VI). Cette époque constitue la période la plus brillante de l'histoire de la musique italienne en Espagne. Le triomphe de l'illustre castrat, favori du roi D. Fernando, dont il charmait l'incurable folie et de Dª Bárbara de Braganza, fut complet et dura pendant vingt-deux ans, jusqu'à l'avènement de Carlos III. Ce dernier, qui n'aimait pas la musique ni les musiciens, se hâta de renvoyer Farinelli en Italie. L'opéra n'en continua pas moins à jouir des faveurs du public, mais il devint bientôt impossible de subvenir aux dépenses que nécessitaient la mise en scène, les décors de plus en plus somptueux, le luxe des costumes, les ballets et pantomimes. Les impresarii se ruinaient successivement : ni l'État ni la ville ne se souciaient de maintenir un divertissement si coûteux. L'opéra italien fut supprimé d'ordre royal le 28 décembre 1799. On le remplaçait par « des représentations ou des chants espagnols et par des acteurs du pays. » Ce fut le commencement de la vogue de Isidoro Máiquez et de Manuel García.

Sur cette révolution se termine le livre de M. Cotarelo. On y trouvera en foule tous les documents nécessaires pour illustrer le sujet, listes des diverses compagnies et des œuvres représentées par chacune d'elles, inventaires du matériel, décors et costumes, législation des théâtres et règlements de police, prix des places au Caños del Peral, etc. Si l'abondance même des documents et des renseignements rend quelque peu monotone cette lecture, il faut savoir gré du moins au laborieux auteur de n'avoir pas ménagé sa peine pour les réunir. E. M.

CHRONIQUE

~~~ Voici une petite revue portugaise à encourager, et qui mériterait de vivre à côté de la *Revista lusitana,* dont le directeur, le savant réputé M. José Leite de Vasconcellos, lui accorde du reste généreusement sa collaboration autorisée. On y trouve de curieuses notes sur les usages locaux, les costumes, les proverbes, les œuvres populaires — en particulier *A batalha entre turcos e cristiãnos na Ribeira (Ponte do Lima),* et aussi une chanson populaire inspirée par la guerre contre l'Allemagne, qui nous rappelle certains *cantares* publiés ici (1903, p. 189) et inspirés par les guerres de Melilla, de Cuba et des Philippines. Cette modeste publication s'intitule *Lusa.*

Le directeur-éditeur est M. Cláudio Basto, à Viana do Castelo.

~~~ A la liste des ouvrages parus dans la « Biblioteca Calleja, Segunda serie », et signalés dans notre dernier fascicule, il en faut ajouter trois nouveaux : *Calila y Dimna, Fábulas, antigua versión castellana*, avec prologue et vocabulaire, par Antonio G. Solalinde, dont le nom seul est une garantie, et qui a cherché à donner une édition lisible en même temps que conforme aux exigences de la critique; Pío Baroja, *Páginas escogidas.* c'est-à-dire un choix formé, préfacé et annoté par l'auteur lui-même, innovation assez heureuse de cette Bibliothèque pour les recueils de morceaux choisis d'écrivains encore vivants; enfin, Stendhal, *La Cartuja de Parma*, t. II, traduction de M. Manuel G. Morente, qui s'est chargé de présenter brièvement dans une notice l'auteur et ses œuvres.

Nous renouvelons nos souhaits pour le succès de cette jolie collection.

~~~ *Erratum.* Dans le précédent fascicule (1917, n° 4) lire p. 270, l. 17, « en Galice »; p. 271, « mais cette fois dans le Nord, dans l'Oise, à la cote 304 »..

---

31 mai 1918.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 9-11.
~~~

Vol. XX. Avril-Juin 1918 N° 2.

EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE DE BOLONIA

(PROVINCE DE CADIX)

L'École des Hautes Études hispaniques a obtenu, le 2 octobre 1914, l'autorisation de faire des fouilles sur l'emplacement d'une ville antique qui porte aujourd'hui le nom de *Campo de Bolonia*, et où subsistent des ruines importantes.

L'œuvre, qui s'annonçait comme d'assez longue haleine, devait être naturellement confiée, sous la surveillance du directeur, aux membres archéologues de l'École. Nous avions eu aussi la bonne fortune d'associer à notre entreprise, en signe d'excellente confraternité scientifique franco-espagnole, la *Junta para ampliación de estudios científicos e históricos*.

La guerre ayant mobilisé tous les jeunes savants de l'École qualifiés pour cette tâche, l'ouverture des chantiers a dû être retardée de 1914 à 1915, puis de 1915 à 1916 et à 1917. C'est alors que le directeur, pour éviter de plus longs retards, s'est décidé à commencer lui-même l'exploration en mai 1917.

Malgré son désir d'y prendre une part effective, la *Junta* a dû s'abstenir, parce qu'elle n'a pu encore trouver le jeune collaborateur qui devait la représenter. Ce n'est d'ailleurs, nous l'espérons, que partie remise.

En revanche, nous avons heureusement pu nous adjoindre pour cette première campagne, et, nous pouvons y compter, pour les suivantes, notre savant ami M. George Bonsor, hispanisant des mieux qualifiés pour les recherches archéologiques en Andalousie. Tout le monde connaît ses admirables fouilles dans les nécropoles préhistoriques de l'Alcor, ses importantes recherches sur les colonies agricoles de la vallée du Bétis, et surtout sa découverte et son exploration de la vaste nécropole ibéro-romaine de Carmona, l'une des plus

attrayantes merveilles de l'Espagne antique. Sa compétence toute spéciale en fait d'archéologie funéraire, son talent de dessinateur, son habileté de maître de chantier en font pour nous le plus précieux des collaborateurs, et chacun se félicitera, en reconnaissant la grande part qu'il a prise à la préparation, à la rédaction et à l'illustration de ce premier mémoire, qu'il ait bien voulu y travailler et le signer avec nous.

Enfin, nous devons faire savoir que si le budget ordinaire de l'École a pu nous fournir quelques très modestes subsides, c'est l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* qui nous a fourni le gros appoint sans lequel nous n'aurions pu que bien petitement nous mettre au travail, et nous lui exprimons ici, avec notre vive gratitude personnelle, tous les remerciements de l'École.

Pierre PARIS.

I

Les ruines de Bolonia sont situées sur le bord de la mer, juste en face de Tanger, à quelques kilomètres à l'ouest de Tarifa, à peu près à égale distance de cette ville, au territoire de qui elles appartiennent, et du gros bourg de Zahara, situé à 12 kilomètres. Il y existe actuellement un hameau de quelques maisons, et il ne semble pas que le point ait été jamais désert depuis l'antiquité. Cependant le site a été assez rarement signalé.

La plus ancienne mention, à notre connaissance, en est due au licencié Don Macario Fariñas del Corral, qui écrivit, en 1663, à Ronda, un petit mémoire intitulé : *Tratado de las marinas desde Malaga a Cadiz y algunos lugares sus vecinos segun fueron en los siglos antiguos*. Nous ne croyons pas que ce mémoire ait jamais été imprimé. Dédié à *Sr Dn Pedro de Ulloa Golfin, de el Consejo de Su Mag. y su servidor en la Rl Chancilleria de Granada*, le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire à Madrid, où nous avons pu le lire (*Discursos académicos*, t. VI, cote E. 181). D. Macario

a écrit ces pages pour essayer de mettre d'accord les auteurs anciens qui nous donnent sur les stations de la route de Malaga à Cadix des renseignements peu précis et souvent contradictoires. Il insiste sur ce point qu'il ne travaille pas d'après les livres, mais a parcouru le pays et a visité toutes les ruines. Il est donc allé certainement à Bolonia, et voici ce qu'il en dit : « Ensuite, avec tous les auteurs, Marcianus d'Héraclée nomme *Mellaria;* nous trouvons cette ville à trois lieues de Tarifa; une de ces lieues est en plaine, les deux autres traversent des sierras. On appelle cette sierra *la Tembladera* (grand vase à deux anses si fin et léger qu'il semble trembler au moindre mouvement), et son extrémité le *cap de la Plata*. Là se voient les ruines d'une ville submergée, dont les maisons et les tours se découvrent à marée basse. On donne à cette ville le nom de Bolonia. » L'auteur est seulement préoccupé de mesurer des distances et de faire des identifications; aussi notre curiosité est-elle déçue; nous aurions aimé une description un peu précise et détaillée.

Au 18e volume du *Viaje de España*, de D. Antonio Ponz, publié en 1794, l'auteur n'indique pas très clairement si en allant de Medina Sidonïa à Tarifa il a visité ou non le *despoblado* de Bolonia : « On laisse à sa droite, écrit-il, un despoblado couvert de ruines que les paysans appellent *Bolonia* et qui sans doute fut l'ancienne Belon ou Belonion (?). Une part de ces ruines est maintenant couverte par l'eau de mer, et l'autre part existe encore sous la terre. Elles sont situées au pied d'une petite colline que l'on appelle cerro de la Plata. On distingue et reconnaît clairement la forme d'un amphithéâtre et de place en place les restes d'un aqueduc qui traversait la vallée jusqu'à la sierra de las Palomas. »

Plus tard, en 1832, Cean Bermudez (*Sumario de las antiguedades que hay en España*, p. 231, à l'article *Bolonia o Villavieja*) après avoir rappelé Fariñas, signale « un grand tronçon et d'autres plus petits de la muraille qui se dirigent du nord au sud, et dans l'enceinte les ruines d'autres édifices. On y trouve des restes de statues de marbre, des inscriptions que l'on n'a pas pu lire, de minces lames de plomb, des clous de bronze

et autres antiquités. Il s'y conserve aussi des vestiges d'un amphithéâtre dont les gradins et la cavea sont à découvert. Hors de la muraille se trouvent des tombeaux, et l'on reconnaît des ruines de maisons et de tours dans la mer même, jusqu'où s'étendait la ville. Elle s'approvisionnait d'eau à une source qui coule encore au cap de las Palomas, et que l'on amenait par un magnifique aqueduc dont il ne reste plus que des fragments de murs, d'arcades et de piliers. »

Pour avoir des précisions nouvelles au sujet de ces ruines, il faut arriver jusqu'à 1907. A cette date, le R. P. jésuite Jules Furgus, qu'un accident affreux a prématurément ravi à l'archéologie espagnole, a donné dans les *Annales de la Société archéologique de Bruxelles* (t. XX, 1er et 2e livr., p. 149-160) le récit d'une excursion accompagnée de fouilles qu'il venait de faire à Bolonia. Il y cite des passages d'un rapport adressé par D. Amadeo Rodriguez, architecte provincial, à la *Commission du Musée archéologique et des monuments historiques de Cadix*, et publié dans le *Diario de Cadix*, n° 8919. « A environ 11 kilomètres à l'ouest de Tarifa, sur la côte voisine du cap de Plata et au pied de la sierra de Retin, se trouve un petit assemblage de maisons et un poste de carabiniers, appelé *Bolonia* (corruption du nom primitif), qui constitue un hameau dépendant de la ville de Tarifa. Il existe, en cet endroit, les restes visibles d'une ville jadis très importante à cause de sa proximité du cap Espartel, surtout pendant les âges où la navigation, dépourvue de boussole, se bornait à longer les côtes, et où les Phéniciens avaient le monopole du commerce, et principalement durant la période des guerres puniques. Des vestiges de l'ancien port qui fut, sans doute, décoré avec la magnificence propre à ces temps éloignés, se montrent sur le rivage de la mer, et l'on voit même des chapiteaux, des fûts de colonnes d'un style antérieur à la florissante architecture de l'Empire romain. Le bon état de conservation de l'amphithéâtre est aussi digne de remarque; les degrés, les portails et les caves destinées aux bêtes féroces se distinguent encore parfaitement, et la ressemblance de ce monument avec les constructions analogues qu'on admire à Pompéi et en bien d'autres lieux est frappante.

L'hémicycle tourné vers le rivage, et dont l'un des diamètres est formé par la scène, est habilement disposé, de sorte que le fond du tableau soit formé par la mer et au dernier plan l'horizon festonné par les montagnes d'Afrique, ce qui donne à l'ensemble une beauté et une grandeur impossibles à décrire. Un aqueduc en maçonnerie, qui vient se perdre dans les alentours de ce monument, me fait soupçonner qu'il aurait peut-être servi en certaines occasions de naumachie.

» Non loin du rivage, on distingue, parfaitement définies, les murailles qui défendaient la ville et les débris des tours; dans l'enceinte de ces remparts s'élèvent çà et là des monceaux de décombres, restes d'anciennes habitations. »

A cette description intéressante, malgré certaines erreurs d'appréciation, le R. P. Furgus se contente d'ajouter quelques lignes : « Il est nécessaire de faire remarquer, dit-il (p. 8), que les ruines que l'on aperçoit dans la triste vallée de Belon appartiennent aux bâtiments les plus saillants; les autres, en plus grand nombre, ont disparu sous une épaisse couche de sable. En effet, le vent d'est, très violent sur la côte de Tarifa, en écorchant le rivage, a couvert toute cette contrée, sur une étendue de plusieurs lieues, d'une nappe de sable qui atteint quelquefois 3 ou 4 mètres de profondeur. » Il dit encore (pp. 6 et 7) : « A en juger par le périmètre qu'occupent les ruines, la ville de Belon dut être très étendue. Aujourd'hui cette plage presque déserte n'est animée que par quelques chaumières parsemées, çà et là, dans la vallée, et dont l'ensemble prend le nom de *Despoblado de Bolonia*. On y découvre partout des restes d'édifices écroulés : près du rivage de la mer, les décombres du temple de Baal, dont les fragments de colonnes et quelques énormes chapiteaux jonchent le sol, à demi ensevelis dans le sable, et abandonnés à cause de l'impossibilité du transport. Plus loin, les fameuses *almadrabas* qui servaient pour la pêche et la salaison du thon, dont le commerce fut, tout le long de cette côte, déjà exploité par les Phéniciens. Mais ce qui attire singulièrement l'attention, c'est l'amphithéâtre, dont les hautes murailles sont à différents intervalles percées par des antres profonds, destinés à ren-

fermer les bêtes féroces. Ce monument, autrefois sans doute magnifique, d'où l'on peut contempler à très courte distance la vaste plaine des eaux du détroit de Gibraltar et les hautes montagnes de la côte d'Afrique, pouvait, dit-on, contenir plus de 50.000 personnes. »

Ces descriptions nous décidèrent à aller à notre tour visiter Bolonia, pour nous rendre compte de l'opportunité et de la facilité de fouilles méthodiques en des lieux si séduisants. Il s'agissait, il est vrai, d'une ville romaine, bien que le nom des Phéniciens soit venu sous la plume de quelques-uns de ceux que nous venons de citer, et ces villes risquent, en Espagne, d'être moins intéressantes que les villes phéniciennes ou grecques, et surtout que les villes purement ibériques. Mais il se trouve que les numismates ont tous signalé de très curieuses monnaies, du reste assez rares, au nom de *Bailo* ou *Baelo* et portant aussi d'autres inscriptions en caractères inconnus et jusqu'ici illisibles; ils ont d'ordinaire appelé ces monnaies *bastulo-phéniciennes*, sans que cette appellation soit clairement justifiée. Cela, joint à la mention faite par Bermudez d'inscriptions illisibles, nous donnait à penser que sous les ruines romaines, ou non loin des ruines romaines, devaient se trouver celles d'une cité indigène qu'il serait important de connaître ou d'étudier.

Au mois de juin 1914, nous fîmes l'excursion avec M. Vallois, ancien membre de l'École française d'Athènes, alors membre de l'École des Hautes Études hispaniques, et nous en revînmes avec la conviction qu'il y avait beaucoup à faire.

Notre première campagne, qui a duré un mois, n'a pas trompé nos espérances.

II

Quelle est vraiment la ville romaine qui se cache sous le nom de *Bolonia*? Le problème, jusqu'à présent, n'est pas très facile à résoudre.

Les auteurs anciens ont signalé sur la côte, dans les parages où est située Bolonia, entre *Calpe* (Gibraltar) et le cap Tra-

falgar (*promontoire de Junon*), quelques établissements dont les noms se rapprochent plus ou moins de la forme Bolonia.

Strabon, après avoir parlé de Mellaria, place non loin d'elle, vers l'ouest, la ville de Belo, Βέλων πόλις, et le fleuve du même nom. On exportait de là beaucoup d'articles de commerce, et en particulier des poissons salés qui avaient du renom (III, 140).

Pline l'Ancien (III, 3, 7), citant les villes qui se trouvent sur la côte depuis le *Promontorium Junonis* jusqu'à *Calpe*, les énumère dans cet ordre : *Baelo*, *Mellaria*, *fretum ex Atalantico mari*, *Carteia Tartesos a Graecis dicta*, *mons Calpe*.

Pomponius Mela, qui est également du premier siècle, énumère aussi, mais en sens contraire, *Mellaria*, et *Bello* (*sic*) et *Baesippo* (II, 6, p. 54).

Au milieu du IIe siècle, Ptolémée (II, 4, 5) nomme la ville et le fleuve homonyme, comme Strabon, après le promontoire de Junon, sous la forme qui correspond bien au Bailo ou Baelo des monnaie. Son énumération diffère, du reste, un peu des précédentes, et elle est plus complète (ce qui ne veut pas dire qu'elle ne renferme pas d'erreurs) que les précédentes; il cite, après Βαίλων, Μενραλία (Μελλαρία), Τρανσδοῦκτα, Βαρβήσουλα et Καρτεία.

Les géographes plus récents perdent la notion jusque-là une et assez simple de cette région. Par exemple, au IIIe siècle, Solin (24, 1) transforme Βέλων ou Βαίλων en *Belone* ou *Bellone*; l'itinéraire d'Antonin (407, 3) en fait *Belone* ou *Bellone Claudia*, d'accord en cela avec le géographe de Ravenne (305, 12; 344, 9).

Au Ve siècle, tandis que Marcien d'Héraclée reprend la forme Βέλων πόλις et Βέλων ποταμός, il nous apprend qu'il y a de 150 à 200 stades entre la ville et l'embouchure du fleuve du même nom, ce qui est difficile à comprendre (p. 547, 7).

Quant à Étienne de Byzance, il dénature le nom en Βῆλος ou Μῆλος, afin de pouvoir en donner une étymologie. Le passage vaut d'être cité : « Βῆλος ἡ καὶ Μῆλος, πρὸς ταῖς Ἡρακλέους στήλαις, ἀμφοτέρων ἐτύμως λεγομένων τῷ τοὺς ἀρχαίους βηλὸν λέγειν τὸν οὐδὸν τῆς θύρας, καὶ ταύτην κεῖσθαι παρὰ τὸν οὐδὸν τοῦ Ὠκεανοῦ. Μῆλος

δὲ καὶ Μηλαρία, δύο πόλεις ἐπὶ τοῖς πέρασι, τὴν αὐτὴν ἔμφασιν ἔχουσιν ἀπὸ τῆς κλήσεως τῶν μήλων, ἃ χρύσεα λέγεται Ἡρακλῆς ἐκ τῆς Λιβύης ἀγηοχέναι. »

Enfin Tzetzès, au XIIe siècle, retrouve la forme correcte *Bailo* (S. 710), qui est non seulement donnée par quelques-uns des auteurs cités, mais par les monnaies dont nous avons déjà parlé.

Étant donnés ces textes, et puisque jusqu'ici aucun document épigraphique ne nous vient en aide, la question est de savoir à quelle des villes signalées entre Calpe et le promontoire de Junon peuvent bien correspondre les ruines de Bolonia.

Il vient tout d'abord à l'esprit que *Bolonia* est *Belo*. Cependant l'identification n'a pas été toujours admise. Fariñas place à Bolonia la ville de Mellaria, et repousse Belo jusqu'à Barbate. « A Bolonia, ni à plus de deux lieues sur la côte, de part et d'autre, il n'y a aucun fleuve que le Rio Barbate. » Quant à Besippo, il la place à Trafalgar. Son argument a peu de valeur, car il y a bien, à l'est de Bolonia, et touchant presque la nécropole, un torrent assez important pour que l'on ait dû construire, afin que l'aqueduc puisse le franchir, de hautes et larges arcades.

Céan Bermudez se trompe lorsqu'il attribue à Fariñas l'identification de Bolonia avec Julia Traducta, identification qu'il accepte. Mais il ajoute aussi que quelques géographes modernes placent Julia Traducta à *Bullon*, site peu éloigné de l'embouchure du rio Barbate; c'est là qu'il veut reconnaître, dans des ruines qu'il y signale, la ville que Strabon appelle *Bellus (sic)*. Ainsi donc, il se retrouve tout de même d'accord, ou à peu près, avec Fariñas.

Ponz ne se prononce pas; quant à Florez : « Nous ne pouvons pas douter, dit-il (*Esp. Sagr.*, XVIII, p. 54), que le rio Belon soit celui que l'on appelle Barbate, car il n'y en a pas d'autre entre Trafalgar et la pointe de Tarifa, près de laquelle était située Mellaria; venait ensuite la ville de Belo, et Besippo était au cap Trafalgar. »

Il semble que cette opinion ait longtemps prévalu. Mais,

d'autre part, A. de Castro, dans son *Historia de Cádiz* (1858), p. 14, s'il identifie bien le *rio Barbate* avec le *Belona (?)* des anciens, place tout de même Belo à Bolonia. La même solution bâtarde du problème se retrouve dans l'œuvre de D. Pedro Madrazo, *España, sus monumentos e historia*, Sevilla y Cadiz, p. 181 (cité par le R. P. Furgus).

Enfin, les géographes et archéologues plus récents reviennent peu à peu à l'idée que Belo doit être située à Bolonia. Madoz (*Diccionario geográfico-histórico*, s. v. *Belon*) écrit, sans du reste donner ses preuves : « Cette ville se réduit avec toute précision à Belon. »

Nous sommes étonnés que le savant Emil Hübner, qui, il vrai, n'a pas visité Bolonia et n'a pas su qu'il y a véritablement un rio presque dans les ruines, ait continué à identifier le Belon avec le rio Barbate, tout en situant Belon polis à Bolonia. Il est pourtant inadmissible *a priori* qu'un fleuve qui a donné son nom à une ville, ou qui l'a reçu d'elle, se trouve à plusieurs lieues de cette ville. Quoi qu'il en soit, il n'hésite pas à poser que *Bolonia* = *Belo*, expliquant ainsi l'origine du nom : « *Boloniae nomen ex Baelone sive Baelona potest corruptum esse, ut ex Barcinone evasit Barcelona.* » Hübner soutient la même thèse dans l'article *Baelo* de la Real-Encyclopaedie de Pauly-Wissowa [1].

Quant aux numismates, A. Heiss, *Monnaies antiques de l'Espagne*, p. 340, affirme à tort que « l'identification de cette ville avec le despoblado connu sous le nom de Bolonia est admise par tous les auteurs espagnols », et Delgado, *Nuevo Metodo de clasificacion de las medallas autonomas de España*, I, p. 38, se contente de dire que l'opinion générale place Belo à la Tour de Bolonia, non loin du rio Barbate. Ainsi ne se compromet-il pas. Nous ne savons pas d'ailleurs où il a puisé la mention de la *Torre de Bolonia*. Il n'y a de tours, à Bolonia, que celles qui subsistent plus ou moins bien conservées dans l'enceinte romaine. Peut-être quelqu'un a-t-il désigné sous ce

1. Nous n'avons pu prendre connaissance de l'article de la *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, XIII, 1862, p. 35 sq., où Hübner explique son opinion, non plus que de celui où Detlefsen s'y rallie, *Philol.*, XXX, 1870, p. 285.

nom un tombeau antique qui se dresse sur le bord de la mer, au milieu de la nécropole, et dont nous nous occuperons plus tard.

En somme, ce qui est le plus clairement établi, c'est que Belo se trouvait entre Mellaria et Baesippo. L'essentiel est donc de fixer d'abord l'emplacement de ces deux villes.

Pour Mellaria, nous ne savons rien de précis. D'après les itinéraires, Mellaria se trouvait à six mille romains de Belo, c'est-à-dire à peu près à neuf kilomètres. Or, si l'on rapporte cette distance sur les meilleures cartes espagnoles, à l'est de Bolonia, on tombe, en suivant la côte, au *rio del Valle*, et à la petite baie de *Valdevaqueros*, en face de las *Casas de Porro*. En cet endroit, sont d'ailleurs signalés des emplacements dont les noms sont d'ordinaire de bons indices d'antiquités : *las Mezquitas*, *Cabrerizas subterraneas*, *Cuevas*, etc. Pour Baesippo, on peut la fixer à 1 kilomètre à l'ouest du petit port de Barbate, près du castillo de Santiago, où il existe des ruines plusieurs fois signalées. Hübner y a reconnu les vestiges d'un temple ou d'une basilique chrétienne, une *exedra* taillée dans le roc, et de nombreux bassins à salaisons.

Si ces deux indications sont exactes, il ne semble guère y avoir place au doute : *Bolonia* est bien la *Belon polis*, *Belon*, *Belo* des textes, *Baelo*, *Bailo* des monnaies, dont le nom s'est conservé sans déformation ou transformation trop lointaine. Cependant, on n'aura une certitude complète que lorsqu'un document épigraphique viendra nous l'apporter[1].

III

L'un de nous a décrit les ruines de Bolonia telles qu'elles se présentaient avant les fouilles, et si l'on veut bien se reporter à la *Promenade archéologique* récemment publiée dans le *Bulletin hispanique*, on saura que le périmètre de la ville romaine est nettement déterminé par les restes d'une muraille fortifiée. Cette muraille forme un long rectangle dont un petit

1. Nous renvoyons pour cette question à l'article que l'un de nous vient de publier dans le *Bulletin* : G. Bonsor, *Les villes antiques du détroit de Gibraltar*, et à la carte qui l'accompagne.

côté, au sud, borde exactement le rivage de la mer, tandis que les grands côtés s'élèvent perpendiculairement à ce rivage, sur le penchant assez raide d'une colline. Les restes d'une nécropole s'étendent sur un petit plateau à peine élevé d'un ou deux



FIG. 1

mètres au-dessus du niveau de la plage, et situé tout contre la ville, à l'est.

Les fouilles de mai 1917 ont été effectuées :

1° Sur une partie du front de mer;

2° En arrière de la caserne des carabiniers, juste au point où commence la pente de la colline, au départ de la *vereda* (piste suivie par les piétons, les bêtes de somme et les troupeaux), semée de palmiers nains et de lentisques, qui l'escalade;

3° Dans la nécropole.

Tous les visiteurs de Bolonia ont été intéressés par les débris antiques, grosses pierres de taille plus ou moins ouvragées, blocs de béton congloméré avec des petits cailloux, des moellons écrasés, des fragments de tuiles et de briques, qui sont épars dans le sable au pied d'une muraille plus ou moins détruite et d'un terre-plein qui supporte, avec une misérable cabane, très vieille et couverte d'un toit en feuilles de palmito, une petite cantine toute neuve, horriblement coiffée de tôle ondulée.

Il y a quelques années, entre la première de ces constructions et le terre-plein, apparaissait le haut d'un fût de colonne qui portait encore un grand chapiteau; un autre tambour se voyait aussi, affleurant le sol ou plutôt le sable.

C'est ce que montre une intéressante photographie que nous pouvons reproduire ici *(fig. 1)*. Elle fut prise il y a quelque trente ans par D. Angel Fernandez de Castro, alors *ingeniero de montes*. Quand nous avons visité Bolonia pour la première fois, il ne restait rien de cet ensemble. Les habitants de Bolonia nous ont raconté qu'il y a une dizaine d'années on eut l'idée d'enlever le chapiteau apparent et plusieurs autres, que la photographie ne montre pas, pour les transporter au musée de Cadix. On les jeta à bas du terre-plein pour les traîner ensuite sur le sable et les embarquer. Mais la barque envoyée de Tarifa se perdit corps et biens sur les dangereux récifs du cap de las Palomas, et l'on renonça au projet. Les chapiteaux furent bientôt recouverts par le sable; mais de temps en temps, aux jours de fortes marées, l'un ou l'autre apparaissait de nouveau.

L'imagination des voyageurs a travaillé au sujet de ces chapiteaux et de ces colonnes encore en place il y a peu d'années. Le R. P. Furgus dit notamment (p. 6) : « Dans le despoblado de Bolonia, on découvre partout des restes d'édifices écroulés. Près du rivage de la mer, les décombres du temple de Baal, dont les fragments de colonnes et quelques énormes chapiteaux jonchent le sol à demi ensevelis dans le sable et abandonnés à cause de l'impossibilité du transport. » Ce n'est pas, d'ailleurs, le bon Jésuite qui a inventé le Temple

de Baal; le rédacteur du Rapport, D. Amadeo Rodriguez, n'en parle pas. Il se contente de dire : « Des vestiges de l'ancien port, qui fut, sans doute, décoré avec la magnificence propre à ces temps éloignés, se montrent sur le rivage de la mer, où l'on voit même des chapiteaux, des fûts de colonnes d'un style antérieur à la florissante architecture de l'Empire romain. » Mais il semble bien, jusqu'à plus ample informé, que ce soit là une opinion très ancienne, fondée sur on ne sait quelle tradi-



Fig. 2

tion, et répétée sans critique. On la trouve, par exemple, exprimée par Don Adolfo de Castro, dans son *Historia de Cadiz y su Provincia*, publiée en 1858 (p. 14), et l'auteur ne cite comme autorité que le livre du docteur Villanueva, intitulé *Iberia Phoenicea* (Dublin, 1831). Elle apparaît aussi dans le livre de D. Pedro Madrazo, *España, sus monumentos e historia*, Sevilla y Cadiz, qui a dit (p. 181), en parlant de la ville antique appelée aujourd'hui Bolonia : « Son origine était phénicienne, et il y avait un temple consacré à Baal ou Bel. » Cet auteur dit un peu plus haut, en parlant de *Bellone Claudia*, qu'il identifie avec le despoblado de Bolonia : « ville située non loin du petit fleuve du même nom (Belona, aujourd'hui Barbate). On déduit la position qu'elle occupait des textes comparés de l'Antoninus, Pline et Solinus, qui conviennent qu'elle était le port d'où,

généralement, les navires mettaient à la voile pour aller en Afrique. » Comme il confond, semble-t-il, la ville antique située à Bolonia et la ville antique située à Barbate (Baesippo?), il a dû attribuer à la première le temple que les auteurs attribuent à la seconde. Peut-être, plus simplement, faut-il admettre que le nom de *Belo* commençant par la syllabe *bel*, syllabe qui donne une forme courante du nom du dieu Baal, cela a suffi pour que l'on se soit cru autorisé à dire que Belo était la ville de Baal, lequel y avait tout naturellement un culte et un temple.

Une tradition rapportée par le P. Furgus veut qu'une partie de la ville ait été engloutie par la mer. On prétend même que parfois on aperçoit des ruines sous les flots. Il ne fait pas de doute pour nous — les fouilles en ont déjà donné la preuve — que la dispersion des pierres taillées au pied de la muraille, telle qu'elle apparaît dans la photographie que nous avons prise avant de commencer les fouilles, a fait naître cette légende (*fig. 2*).

Notre premier soin devait être d'explorer le sable au pied de la muraille pour recueillir les fragments architecturaux qu'il pouvait cacher, et de dégager un peu le front de cette muraille pour voir à quelle profondeur elle s'enfonce et sur quel sol elle repose.

Nous avons d'abord retourné les gros blocs travaillés dont çà et là une surface ou un angle émergeait, et nous avons eu la chance de retrouver, parmi les fragments ouvragés de moindre importance, dont un tambour de colonne cannelée et un morceau de vigoureuse corniche à moulures, trois des chapiteaux précipités du haut du terre plein. Nous les avons fait remonter avec beaucoup de peine, non pas à leur place primitive, où ils seraient trop exposés, mais jusqu'à la caserne des carabiniers, dont ils égaient maintenant la plate façade blanche, et où ils sont en sûreté.

Le premier que nous avons retrouvé est justement celui que montre encore en place la photographie ancienne.

Le chapiteau n'est pas complet; il était formé de deux morceaux; c'est la partie supérieure qui nous est conservée. A le

voir d'un peu loin, il semble dans un excellent état; mais ce n'est qu'une apparence. Nous ne possédons vraiment qu'un squelette, et encore a-t-il été lavé et rongé par la pluie, les embruns et le sable, qui pendant des siècles l'ont assailli tandis qu'il était à découvert. D'abord, le stuc qui le garnissait complètement a sauté jusqu'à la dernière parcelle; puis la



Fig. 3

pierre, malgré sa très grande dureté, a été polie et pour ainsi dire émoussée, autant que pouvait l'être une pierre pleine de trous, de graviers et de coquillages fossiles incrustés. Tel qu'il est, le fragment laisse reconnaître la carcasse d'un grand chapiteau de style corinthien, dont les acanthes, les volutes et les autres ornements étaient largement et sobrement traités, par grandes masses peu détaillées. D'ailleurs, il n'est pas tout à fait juste de parler d'acanthe, car, à moins que le stuc n'ait précisé la forme et le détail des feuilles, dans le style gréco-romain, nous avons plutôt ici une interprétation large de ces ornements, et il paraît certain que l'auteur était un ouvrier du pays, fortement influencé par un art importé et dont il connaissait mal les conditions et la valeur. Pour tout dire, le

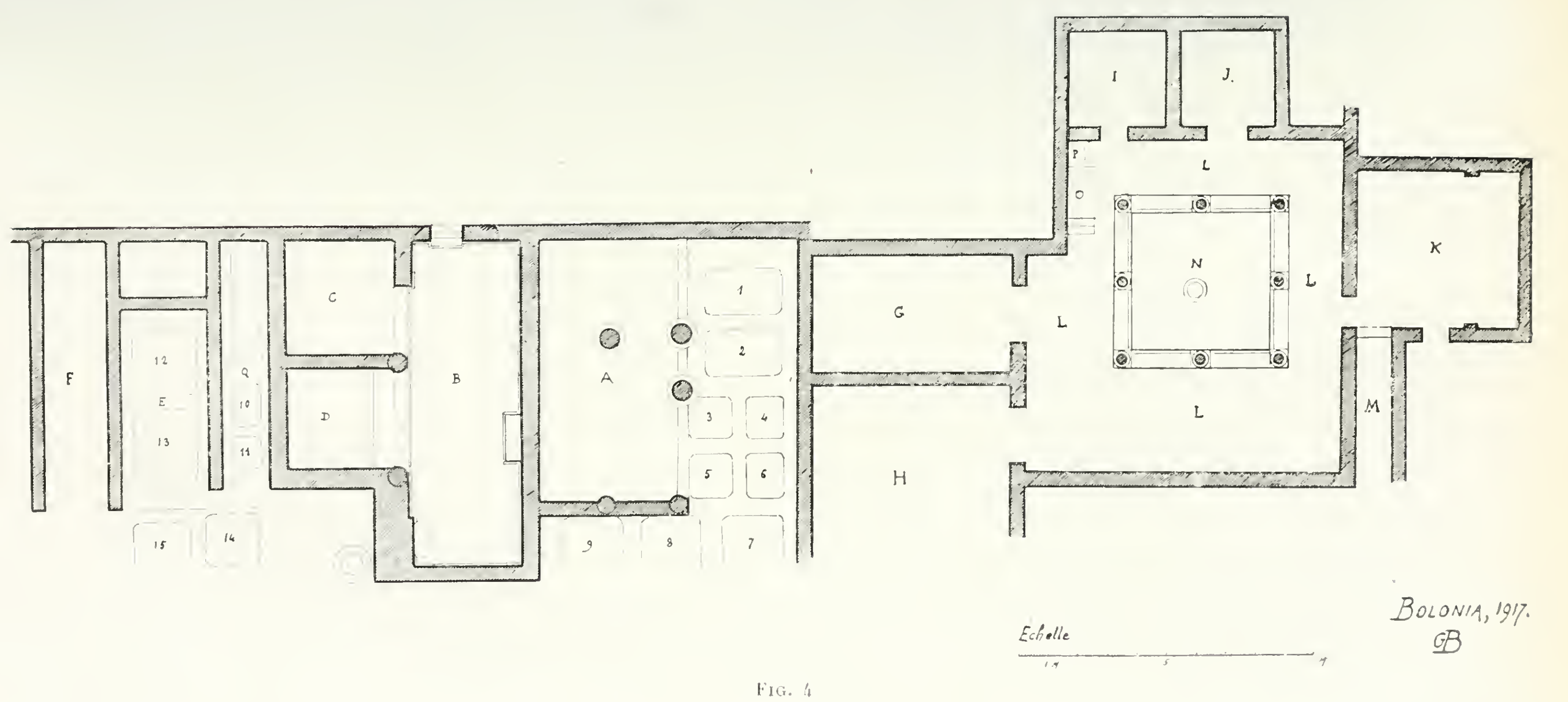
chapiteau est ibéro-romain: il nous donne un excellent exemple de ce que produit en architecture l'influence étrangère sur le génie indigène. L'impression qu'il nous donne, avec ses grandes proportions, la haute saillie de ses reliefs, où jouent largement la lumière et l'ombre, est celle d'une force qui ne nous étonne pas, et à la fois d'une sobriété assez rare dans l'art ibérique.

Les deux autres chapiteaux ne sont non plus que des fragments, comprenant l'abaque et l'extrémité supérieure des ornements qui paraient l'échine; mais ils sont moins épais. Comme, d'autre part, ils sont abolument semblables de proportions, de forme, de décoration et de travail, il faut remarquer le peu de soin qu'a eu le sculpteur d'introduire entre eux une uniformité absolue. Il faut dire, pour son excuse, que le stuc rendant invisible le raccord des deux pierres employées, l'inconvénient n'était pas bien grave.

En arrière de la caserne des carabiniers, au bas de la colline, nous avons retrouvé dans les broussailles un quatrième chapiteau analogue qui, n'ayant jamais été enterré, a beaucoup plus souffert que les précédents. Les chocs divers qu'il a subis au cours des siècles, l'action de l'air salin et des mousses l'ont rendu très fruste et presque méconnaissable. Il a appartenu sans aucun doute au même édifice. Nous l'avons, autant que possible, sauvé d'une lente destruction.

Après ce premier succès, nous avons ouvert dans le sable de la plage une tranchée perpendiculaire à la muraille, que nous avons dégagée sur une longueur de plusieurs mètres jusqu'aux fondations (*fig. 3*). Elle est très peu élevée dans l'état actuel; suivant que la crête en est plus ou moins déchiquetée, elle s'élève de 5 à 6 mètres au-dessus du niveau de la mer. Reposant sur un terrain mal défini, où le sable se mêle à la terre, elle est constituée d'abord par des fondations irrégulières en pierres de diverses grosseurs, les unes brutes, les autres sommairement équarries et mal parées sur la façade, ce qui semble indiquer que cette base était destinée à être cachée par un remblai ou un talus.

Sur cette substruction, dont la ligne supérieure n'est pas



I
J.
P
L
O
N
K
L
G
L
1
2
C
F
12
Q
B
A
E
10
D
3
4
L
M
13
11
5
6
H
15
14
9
8
7
Bolonia, 1917.
GB
Echelle

Fig. 4

horizontale, reposent un peu en retrait deux assises un peu plus régulières, sans être pourtant en files correctes, et sur ces assises plusieurs rangs de pierres plus grosses, bien taillées et bien assemblées, et bien parées en façade, sans être pour cela de formes et de dimensions égales.

En somme, toute cette construction paraît une œuvre hâtive et de basse époque, et, dans tous les cas, une bien mauvaise fortification. Les matériaux en sont sans aucun doute réemployés, sans que l'on puisse dire encore d'où ils proviennent, ni à quelle bâtisse ils ont été empruntés. Nous verrons plus tard ce qu'il faut penser de cette muraille, que nous découvrirons d'ailleurs sur un front plus étendu dans la suite de nos fouilles.

Mais dès à présent nous pouvons affirmer que le sable ne s'est pas accumulé au fond de la baie de Bolonia en une aussi grande masse que l'on peut le croire à première vue, et que la tradition d'une ville profondément ensevelie a pu permettre de le supposer. Il est certain que le vent d'est, le *Levante*, remue le sable avec une continuité et une violence qui l'amoncellent rapidement; il forme en certains endroits, aux deux extrémités de la baie, des dunes énormes qui s'exhaussent sans cesse, et réussissent par endroits à escalader jusqu'au sommet l'escarpement vertical de très hautes falaises rocheuses; mais il arrive sans cesse, au lieu même de Bolonia, que la mer détruit l'œuvre de l'air, et que les vagues dispersent ou remportent ce que le Levante a entassé. Ainsi seulement s'explique que toute la ville antique n'ait pas depuis longtemps disparu jusqu'à ses derniers vestiges, et que les quelques masures du hameau résistent aux pluies de sable qui les fouettent, les balaient, et se condensent autour d'elles sans réussir à les submerger.

Ce point une fois établi, nous avons attaqué les constructions de la terrasse, à l'endroit où était présumée la présence des colonnes récemment encore surmontées de leurs chapiteaux, et où l'on plaçait arbitrairement le temple de Baal.

Ce n'est pas un temple que nous avons déblayé, mais une importante usine à salaisons (Plan, *fig.* 4).

On sait que l'industrie du poisson salé ou conservé dans la saumure fut florissante durant toute l'antiquité sur toutes les côtes du sud de l'Ibérie, en particulier dans les régions du Portugal actuel et des provinces espagnoles d'Huelva, de Cadix et de Malaga. Ce n'est pas le lieu de rappeler tout ce que l'on sait sur la pêche du thon et du maquereau, sur le *garum*, etc., ni tous les sites où l'on a signalé des restes de bassins ou plutôt de grandes cuves bétonnées qui renferment assez souvent, avec des arêtes de poissons, des hameçons en bronze ou en fer de différentes dimensions. Il nous suffira de renvoyer à l'article *Garum* du *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg, Saglio et Pottier, et surtout à un article très bien documenté publié dans le *Bulletin hispanique*, en 1906, par un jeune savant portugais très actif, M. Mesquita de Figueiredo.

Mais si l'on a mentionné de nombreux bassins de ce genre, on n'avait pas encore eu l'occasion d'étudier l'ensemble d'un établissement destiné au nettoyage, au dépècement, puis à la salaison du poisson, et l'intérêt de notre découverte est d'autant plus grand que la ville de Belo était réputée comme un centre plus important de cette industrie si spéciale.

Déjà le R. P. Furgus avait remarqué que quelques vestiges apparents au bord de notre plage concordaient très bien avec le texte de Strabon : « Plus loin (que le temple de Baal), on voit les fameuses almadrabas qui servaient pour la pêche et la salaison du thon, dont le commerce fut tout le long de cette côte déjà exploité par les Phéniciens. » Cela n'est pas très juste, car par *almadraba* il faut entendre la *madrague*, bien connue de nos Provençaux, c'est-à-dire le filet de pêche, et les bassins en question, où l'on faisait macérer ou conserver le poisson, n'ont rien à voir avec sa capture. Mais on distingue en effet nettement, non seulement tout le long de la terrasse de la ville, mais à droite et à gauche, en dehors des murailles, les bords de plusieurs cuves plus ou moins intactes, et comblées de sable. Il s'en trouve même quelques-unes au bord de la nécropole à l'est, et à l'ouest, sur la plage même, à quelques mètres du talus qui la limite.

Les premières pelletées de sable que nous avons extraites,

juste en arrière du front de muraille que nous avons mis à l'air, nous ont fait entrer dans une fosse carrée (*7* du plan), profonde, dont la destination n'était pas douteuse, et peu à peu nous en avons déblayé trois qui étaient contiguës, et qui varient peu de dimensions et de cavité *(7, 8, 9)*.

Ces bassins se sont ensuite multipliés, et l'établissement semble en avoir compris en tout au moins 15, que nous situerons au fur et à mesure de notre exposé.

Le plan nous dispense d'une description fastidieuse. L'essentiel est de savoir que ces cuves sont toutes formées par des bassins étanches, construits en béton très dur et compact, où de menues pierres, des graviers, des fragments de tuiles et de briques concassées sont amalgamés dans le ciment. La surface est polie avec soin, les angles sont arrondis, et tout autour du fond règne un gros boudin en demi-rond destiné certainement à éviter que l'humidité ne séjourne dans l'angle formé par le fond et les parois, et pour faciliter le nettoyage. Aucun des bassins ne communique avec ses voisins, et l'on peut circuler facilement entre eux sur les cloisons, qui sont assez larges.

Le sable qui les remplissait ne contenait aucun objet intéressant. Il y avait de très nombreux os de poissons et des coquillages d'espèces diverses en abondance, mais ces détritus sont arrivés là avec le sable, et l'on ne peut y voir les restes de l'industrie antique. Nous avons seulement recueilli un certain nombre de gros clous en bronze qui probablement proviennent de l'auvent en planches qui devait abriter l'usine. Nous disons auvent, car rien ne nous autorise à dire que l'établissement était complètement clos et revêtu d'un toit en forme; nous verrons plus loin comment nous avons des raisons de croire qu'on y travaillait, sinon à l'air libre, du moins sous un couvert qui protégeait contre le soleil et la pluie.

Dans ces fosses, on versait sans doute la saumure dans laquelle on plongeait et laissait macérer les poissons; quelques-unes ont pu servir aussi de magasins pour conserver le poisson empilé. Mais avant la salaison d'autres opérations

étaient nécessaires : il fallait d'abord dépecer et nettoyer le poisson. Cette préparation avait lieu, croyons-nous, dans la grande salle marquée B sur notre plan.

Celle-ci est moins large que longue; le sol, qui est légèrement en pente vers la mer, est constitué comme le sol des bassins, du même conglomérat artificiel; les parois également. C'est là qu'on lavait le poisson à grande eau après l'avoir dépecé peut-être sur une grande dalle plate, en forme de banc, un peu surélevée, qui se trouve contre la paroi de l'est. Une sorte de saillie ronde autour de laquelle se creuse une rainure est ménagée à l'angle de la dalle, contre le mur, du côté de la terre; si nous comprenons bien, ce bouton solide était destiné à passer un tour de corde pour maintenir le poisson pendant qu'on le vidait et nettoyait.

Les eaux s'écoulaient vers l'angle de l'ouest, où a été ingénieusement ménagé un petit bassin; c'est là sans doute que l'on poussait avec une pelle ou un balai les eaux qui auraient pu être difficilement recueillies sur le sol plat; rassemblées dans la petite cuve, on pouvait aisément les épuiser.

Nous avons cru d'abord que ce petit bassin communiquait avec un grand puisard (D du plan) qui se trouve de l'autre côté du mur, mais il n'en est rien.

Nous avons vidé ce puisard jusqu'à la profondeur où, ayant atteint le niveau de la mer, l'eau a afflué, et arrêté le travail. Il est construit en moellons, assez soigneusement, mais sans aucun revêtement qui en assure l'étanchéité. Il était comblé, non plus de sable, comme les fosses à poissons, sinon à la couche supérieure, mais de terre grasse, de pierres, de briques, de charbons et de débris divers. On y a retrouvé beaucoup de tessons provenant de poteries grossières, de grands récipients de plusieurs formes. Il y avait aussi des fragments de la poterie dite sagontine (*barro saguntino*), rouge ou jaune, dont un seul avec marque, un morceau de lampe romaine, des clous de bronze et une monnaie en très mauvais état. Mais ce qui dominait, c'était les os de poissons et d'autres animaux.

A mi-hauteur, dans le mur parallèle à la mer, une ou deux pierres saillantes semblent disposées pour que l'on puisse y

poser les pieds et descendre vers le fond. Un peu au-dessus de ces pierres, on a disposé dans la paroi quelques moellons verticaux séparés par des vides; nous avons songé à un trop-plein, mais les vides ne traversant pas la muraille, rien n'est plus incertain.

En avant du puits et jusqu'à la muraille de soutènement, il existe un espace libre, une petite salle carrée et plane, dont seulement un angle est occupé par une grande cuvette circulaire, à rebords saillants, qui est fort endommagée, et semble avoir souffert d'un remaniement des murs en cette région.

En arrière du puits est une salle plus grande (C), sans aucune cavité, et refendue en deux parties inégales par une large murette partant de la paroi de l'ouest, mais interrompue avant de rejoindre la paroi parallèle. Dans le mur de fond, sur lequel nous reviendrons, et au ras du sol, est insérée une dalle saillante de 25 centimètres, qui a pu servir à maints usages.

Nous avons atteint certainement la limite de l'usine vers l'est, après avoir mis à découvert deux grandes pièces très différentes l'une de l'autre.

La première, salle A, est toute unie et toute nue; le sol est, comme toujours, bétonné, et elle n'a d'intérêt que grâce à l'existence d'une colonne à peu près centrale, dont nous reparlerons. Il est difficile d'indiquer quelle était la destination de cette chambre, qui a $8^{m}75$ sur $5^{m}05$. A défaut de toute disposition qui permette d'y reconnaître un atelier, on peut songer à un magasin.

La seconde, à droite de la première, est plus intéressante. Aussi longue et un peu plus étroite que la précédente, elle est limitée à l'est par une muraille assez haute, sans ouvertures, qui rappelle la première que nous avons décrite. On peut bien en observer la construction, en moellons et ciment, sur la photographie ancienne que reproduit la *figure 1;* on la voit sortant un peu du sol en arrière des colonnes. Cette salle a ceci de particulier qu'au fond le sol de béton est surélevé sur toute la largeur, comme pour favoriser l'écoulement d'un liquide; ce n'était pourtant pas là une laverie, car tout l'espace

qui reste libre est occupé par six fosses à salaison, deux grandes, qui occupent chacune toute la largeur, et quatre petites disposées deux par deux *(1, 2, 3, 4, 5, 6)*.

D'autre part, à l'ouest, à gauche du puisard en regardant la ville, nous avons aussi déblayé deux salles. La première, Q du plan, est tout étroite, et occupée par trois petites fosses oblongues profondes d'un peu plus de 1 mètre. La seconde, E du plan, comprend, au fond, une petite chambre rectangulaire qui semble complètement close; du moins, actuellement, on n'y reconnaît aucune porte, et en avant deux grands bassins profonds de 1m20 *(12, 13)*. En avant de Q et E, contre la muraille extérieure, il y a encore deux grands bassins profonds, qui s'alignent à peu près avec les premiers que nous avons explorés, à l'est *(14* et *15)*.

La salle E est fermée à l'ouest par un mur semblable au mur limite de l'est, mur sans percée aucune, du moins dans la partie conservée, et qui pourrait bien marquer, de ce côté, la limite de l'usine. Nous n'avons plus déblayé de ce côté qu'un couloir étroit, F, sans ouvertures latérales, et venant buter contre le mur du nord. Mais pour avoir la certitude qu'il n'y a pas encore par là une succession de compartiments du même genre, il faut attendre la suite des fouilles.

Toutes ces constructions sont certainement d'époque romaine et de date assez basse. Nous en avons plusieurs preuves intéressantes.

D'abord toutes les salles sont adossées à une muraille dont on ne pouvait pas soupçonner l'existence avant les fouilles, et qui était la véritable muraille de la ville sur le front de mer. Celle-ci n'est pas édifiée, comme celle dont nous avons parlé plus haut, avec des pierres de fortune, empruntées pour la plupart à des démolitions. Les assises de moellons et de dalles qui la composent ne sont ni uniformes ni régulières, mais l'ensemble a un aspect d'unité qui n'est pas trompeur. Il ressemble du reste à celui des tronçons de l'enceinte qui subsistent encore et déterminent le périmètre de la ville. Cela prouve que toute la terrasse qu'occupe l'usine est artificielle et postérieure à l'édification de l'enceinte romaine. La première

muraille que nous avons décrite a été élevée à seule fin de soutenir le terre-plein où devait s'asseoir notre établissement, et elle double, pour ainsi dire, la muraille ancienne.

Cette dernière est percée d'une série de meurtrières antiques, avec ébrasement extérieur, et placées tout près du sommet actuel. Cela prouve qu'il régnait un chemin de ronde à l'intérieur.

Pour donner accès à l'usine, on avait percé dans la muraille une porte étroite et haute qui donne justement dans la grande salle B. Nous avons dû la faire murer, après l'avoir dégagée à l'extérieur, parce qu'en arrière de l'enceinte, comme en avant, le sable s'est amoncelé, comblant la ville, et que peu compact et mal résistant, ce sable glissait et s'écoulait par l'ouverture, et la petite cabane construite au-dessus risquait de venir à bas. Nous avons eu là une première preuve que le sol de Belo était notablement au-dessous du sol de Bolonia.

Quant aux colonnes qui supportèrent jadis les chapiteaux et donnaient, avant les fouilles, quelque apparence de vérité à l'hypothèse d'un temple ou de tout autre grand édifice en ce lieu, nous les avons retrouvées au nombre de cinq, disposées de façon curieuse. Mais elles n'ont été mises là, malheureusement, qu'à titre de matériaux réemployés. On pouvait, du reste, le prévoir dès qu'il a été certain que la construction explorée était relativement récente.

Dans la grande salle A, il y en avait une placée en avant du mur de ville et sur la ligne médiane de la salle. C'est celle qui supportait le grand chapiteau n° 1 tel qu'il apparaît sur la photographie ancienne. Il ne s'agit pas d'ailleurs de colonne proprement dite, mais d'un tronçon de colonne sur laquelle on avait adapté une moitié de chapiteau. Elle se compose d'une base pesante, seulement moulurée de deux gros tores très saillants, et de deux tambours à pans coupés au nombre de seize. Elle repose directement sur le sol.

Dans le mur qui sépare la salle A de la salle de droite, il y avait deux autres tronçons de colonnes engagées. La première était à la même distance du mur de la ville que celle que nous venons de décrire, et s'alignait avec elle. Elle est constituée

par une base identique et un seul tambour également à pans coupés. La seconde est, dans le mur, à peu près à la même distance de la première que celle-ci de la colonne isolée. Elle comprenait aussi une base semblable engagée de même dans le mur jusqu'au-dessous du premier tore et débordant à droite et à gauche, plus un seul tambour, lisse cette fois.

On a pris grand soin que les surfaces supérieures de ces trois supports fussent au même niveau, ce qui indique clairement qu'ils jouaient un rôle commun. Il ne nous semble pas qu'ils aient pu servir à autre chose qu'à supporter le toit de bois de l'édifice, tel que nous l'avons supposé. Chacun portait un des trois chapiteaux décrits plus haut. Il est remarquable que dans l'alignement de la colonne 1 et dans celui des colonnes 2 et 3, normalement au mur d'enceinte, nous avons trouvé profondément enfoncés et maçonnés dans un petit mur parallèle au front de mer, et séparant la salle A des bassins à poissons *8* et *9* qui la précèdent, deux fûts de colonnes de petit diamètre qui, eux aussi, sont bien disposés pour recevoir un poteau vertical.

Il est naturel que dans une salle sans cesse mouillée on ait évité de faire reposer du bois directement sur le sol. Il est seulement étrange que l'on se soit donné la peine de transporter des tronçons de colonnes aussi grosses et pesantes et de les couronner de leurs chapiteaux, car si le chapiteau n° 1 a bien certainement été placé sur la colonne 1, il n'est pas douteux que les deux autres chapiteaux que nous avons extraits du sable étaient jadis adaptés au sommet des colonnes 2 et 3.

La muraille qui sépare la grande salle B de la salle C et du puisard D nous réservait une surprise du même genre. Là aussi nous avons trouvé engagées deux colonnes factices, surmontées encore de leurs chapiteaux, mais sans bases. Il n'est pas probable qu'elles proviennent du même édifice que les trois premières, car elles en diffèrent complètement.

Les tambours sont non plus à pans coupés, ou lisses, mais à grosses cannelures et recouverts de stuc. Les chapiteaux ne sont pas plus complets que les précédents; ils étaient taillés

dans deux blocs qui se superposaient. On n'a employé que les pierres inférieures et il manque celles qui comprenaient les abaques. On a vu que c'était justement le contraire qui s'était produit pour les trois chapiteaux de la salle A.

Ces chapiteaux étaient d'un style corinthien assez pur. Taillés, comme les colonnes, dans une pierre très mauvaise



Fig. 5

impossible à polir, tous les accidents de toute sorte y abondant, on y avait sculpté sommairement, comme pour les autres, une sorte de squelette très peu détaillé, où les feuilles d'acanthe étaient rapidement ébauchées. Ce squelette avait été partout recouvert d'une couche assez épaisse de stuc très plastique qui avait permis de préciser avec quelque finesse tous les détails de l'ornementation. Cet enduit est presque partout conservé. Le style est habile, et plus près des modèles classiques que le sculpteur avait pu voir et étudier; mais le style est loin cependant de l'élégance des beaux chapiteaux grecs ou romains du même ordre. Il y a surtout abondance de

rainures verticales et de trous profonds dans la dentelure retroussée des feuillages, et cela sent nettement la décadence (*fig.* 5 et 6).

Comme les deux colonnes étaient engagées dans le mur, qui n'a pas plus de 1 mètre de hauteur, et que le bas du premier



Fig. 6

tambour était caché par le béton du sol, nous avons pu croire un instant que les fûts se prolongeraient par le bas et pourraient, encore en place, provenir d'un édifice antérieur à l'usine. Mais il n'en était rien, et nous avons pu nous convaincre, en creusant un grand trou auprès d'elles, que le terre-plein, tout entier formé de terres et de pierres rapportées, ne cache rien dans sa masse artificielle.

Nous savons du moins à quoi servaient ces deux supports. En effet, l'extrémité de la banquette où étaient encastrées les colonnes se relève en une pile lorsqu'elle vient buter contre

le mur de la ville; cette pile était couronnée par une large pierre saillant à droite et à gauche en forme de corbeaux, dont la face supérieure était juste au niveau de la face supérieure des chapiteaux. Sur cette sorte de sommier reposait encore le départ d'un arc en maçonnerie dont l'autre extrémité venait poser sur la première colonne. On en voit nettement les traces sur le chapiteau. Il est probable qu'un arc semblable



Fig. 7

se tendait de ce chapiteau au suivant. Les salles B et C avaient donc vue l'une sur l'autre par cette double ouverture, sans pour cela communiquer entre elles, car le mur bas de séparation n'a pas de porte. Il est d'ailleurs bâti, sous le recouvrement de béton, en maçonnerie très solide, où de grosses pierres de taille réemployées se mêlent à des pierres plus petites et à des moellons. La face supérieure formait comme une banquette aux angles émoussés.

Assurément le dos des arcs soutenait les poutres du toit.

Pour sauver les chapiteaux, dont le stuc est très fragile, et se décolle trop facilement, nous les avons fait remonter comme

les autres, avec leurs colonnes, devant la caserne des carabiniers dont elles flanquent la porte d'entrée en attendant qu'on les transporte en un lieu plus sûr encore.

Nous avons dit que le déblaiement de l'usine n'était pas terminé peut-être; nous ne savons pas encore exactement jusqu'où elle s'étendait à gauche. Il est fort possible d'autre part qu'elle ait eu des dépendances en arrière du mur de ville



Fig. 8

et que la porte de la grande salle B soit non pas la porte d'entrée, mais une porte de communication avec d'autres salles destinées par exemple à la manutention du poisson, à la préparation du garum, aux bureaux de commerce, etc. Mais pour pousser la fouille dans ce sens il faudrait exproprier et démolir la cabane et la cantine, ce qui se fera peut être un jour.

En attendant, nous avons porté les travaux à droite de la salle A, c'est-à-dire à l'est, où la place était libre, au bord de la grande esplanade qui sert de place publique à Bolonia.

Nous y avons promptement découvert et déblayé une grande maison entièrement comblée de sable, qui a pu être celle du propriétaire de l'usine. Elle ne manque pas d'intérêt.

C'est une maison construite sur le plan des maisons gréco-romaines, telles que celles de Délos, par exemple. Les pièces d'habitation s'y distribuent autour d'un péristyle.

Ce péristyle est assez bien conservé (*fig. 7* et *8*). De forme à peu près carrée, il est constitué par une large galerie dont le toit était soutenu par huit colonnes disposées en carré autour d'un



Fig. 9

large impluvium. Ces colonnes ne reposent pas sur le sol; elles sont élevées et engagées dans une banquette d'un mètre de hauteur environ, et un peu plus étroite en haut qu'à la base. Cette banquette en maçonnerie était arrondie par le haut et recouverte entièrement de stuc peint en rose tendre. A l'ouest l'œuvre est mieux conservée que sur les autres côtés. On remarque à la base un coussinet saillant, en demi-rond, comme ceux qui règnent autour des bassins et des chambres de l'usine, ce qui semble prouver que le sol du patio était également bétonné et préparé soit pour recevoir les eaux pluviales, soit pour être lavé à grande eau. Nous n'avons pas vu le moindre vestige qui puisse faire songer à un pavage en mosaïque.

A l'est, la banquette ne subsiste intacte qu'en partie; c'est dans ce mur qu'il y avait sans doute un passage pour descendre dans le patio, dont le sol était plus bas que celui du péristyle. Le mur du nord a été remanié; il est plus élevé que les autres, irrégulier et sans stuc; on l'a prolongé aux deux bouts au delà des colonnes d'angles pour isoler et fermer le couloir



Fig. 10

correspondant du péristyle. Aux deux extrémités de cette adjonction nous avons trouvé en place et appuyées contre les murs latéraux les deux parties d'un fût de colonne coupé en deux dans le sens de la longueur.

Quant aux colonnes, elles méritent attention. Les bases de cinq d'entre elles sont encore à leur place. Six sont constituées par une base prolongée en fût plus ou moins long et plus ou moins conique. Pour celles qui étaient les plus courtes, nous les avons aisément surmontées d'une partie de leurs piliers retrouvés étendus à pied d'œuvre.

Ces bases sont fort simples; comme celles des hautes colonnes réemployées dans l'usine, elles montrent en principe un double boudin séparé par une gorge plus ou moins étroite

et profonde. Aucune d'elles d'ailleurs n'offre le même profil. L'une d'elles, n° 3[1], a le boudin supérieur aplati en un listel aux bords arrondis. Celle qui porte le n° 8 est plus soignée : le boudin supérieur se raccorde au fût par un listel, et le boudin inférieur se raccorde à la gorge de séparation par une moulure plate semblable. Le départ du fût est très oblique à la base, ce qui indique une colonne très fortement conique. Les bases n[os] 4 et 5 ont aussi un système délicat de moulures entre les deux parties saillantes, dont la première est un gros tore, tandis que la seconde est aplatie en listel.

Ce qui constitue les supports des colonnes 6 et 7 est beaucoup plus intéressant : ce ne sont plus des bases, mais des chapiteaux renversés, reposant sur l'abaque, et cela nous en dit long sur l'époque où fut construite la maison, sur la valeur et le goût de l'architecte et de son temps *(fig. 9* et *10)*. Comme on en peut juger par nos photographies, les deux chapiteaux-bases ne sont pas identiques; ils sont tous les deux d'ordre dorique romain, mais l'échine de l'un et de l'autre a renoncé à la forme bombée qui est la grande originalité de l'ordre dorique grec. Le n° 6 se compose d'une première partie plate et oblique qui se raccorde à une partie très légèrement concave, laquelle s'arrête à l'annelet. Au n° 7, plus élégant et soigné, il y a sous le tailloir une partie plate perpendiculaire qui s'unit par une fine gorge et un petit rond à une partie concave obliquant vers l'annelet très saillant.

La pierre de ces différents membres d'architecture, tirés on ne sait d'où, et si arbitrairement assemblés et employés, est mauvaise comme toute celle du pays, de grain rude, semée de trous, mais le tout était recouvert de stuc peint. Il en reste encore d'assez larges plaques, en particulier sur la colonne n° 3, et ce stuc était coloré d'un beau rouge pompéien.

Nous avons relevé dans les rares pierres ornementales qui gisaient dans le sable trois autres chapiteaux qui, sans doute, jouaient bien ceux là le rôle pour lequel ils avaient été taillés primitivement. Ils sont tous les trois distincts, mais également

1. Nous comptons les colonnes en partant de l'angle sud-est et en suivant et tournant de droite à gauche du plan.

d'un dorique très bâtard, comme le montrent nos photographies. L'état de conservation en est du reste très mauvais, et ils ne gardent pas trace de stuc (*fig. 11* et *12*).

En dehors des bases, des chapiteaux et des fûts, nous n'avons recueilli comme fragments d'architecture importants que deux débris de demi-colonnes engagées, surmontées d'une moulure qui peut marquer le départ d'une base aussi bien que d'un chapiteau; mais nous n'avons pas reconnu où ces pierres ont pu être employées.



Fig. 11

L'impluvium, limité par le petit mur et la colonnade, devait être pavé, comme nous l'avons dit, mais nous ne savons pas comment. Par suite de la disparition de ce pavement, le sol a été abaissé au-dessous de celui du péristyle. Au centre se trouvait un puits étroit, N, que nous avons fait vider, sans y rien trouver d'intéressant jusqu'au niveau des eaux de la mer, où nous n'avons plus rencontré qu'une boue gluante. L'ouverture avait été couverte d'une large pierre plate, et le *puteal*, aux bords tout usés par le frottement des cordes, avait été relégué dans un angle de l'impluvium. Nous l'avons retrouvé et remis sommairement en place. Il est en pierre, et formé, semble-t-il, d'un tambour de colonne évidé.

Le péristyle et l'impluvium n'étaient pas situés au centre de la maison. Sur le front de mer, côté sud, nous avons provisoi-

rement arrêté la fouille au mur du péristyle, et nous ne savons pas encore s'il y avait quelque salle entre ce mur et le mur de la ville. Dans tous les cas, nous n'avons pas remarqué qu'il y eût une porte.

Sur le côté est nous avons dégagé un couloir M, assez étroit, montant en pente douce perpendiculairement à la mer. Il est



Fig. 12

très probable que c'était le couloir d'accès au péristyle, et peut-être le couloir d'entrée de l'habitation. Ce n'était certainement pas une ruelle, comme nous y avions songé d'abord, car il débouche dans une pièce assez grande, K, par une porte dont le seuil est encore en place. Cette pièce communique avec le péristyle et aussi avec une autre salle placée en avant d'elle, et qui n'est pas encore complètement déblayée.

Sur le côté nord, parallèle à la mer, nous avons nettoyé deux chambres. La première, J, n'a de particulier qu'un dallage en pierres irrégulières. Sur les murs, à la partie basse, on voit des restes d'un enduit décoré de bandes rouges. Sans doute lorsque l'on a fermé ce côté du péristyle, comme nous l'avons dit plus haut, on a retréci la porte par un mur à mi-hauteur

qui l'obstrue à moitié. On remarque dans les montants d'une part un trou, de l'autre une encoche en virgule destinés à une fermeture à la barre telle qu'on la pratique encore de nos jours en bien des pays. Le mur de droite de cette salle est mitoyen avec une maison voisine, qui s'enfonce en coin dans celle qui nous occupe, et dont nous avons réservé le déblaiement.

La salle adjacente, I, à gauche, est sans intérêt. Elle ne communique pas avec la précédente, et la porte qui donne sur le péristyle en a été également rendue plus étroite lorsque l'on a construit dans l'angle nord-ouest du péristyle une sorte d'escalier massif, O, flanquant un petit fourneau de cuisine en maçonnerie, P, que nous avons retrouvé en bon état.

Le mur de l'ouest est mitoyen avec une autre maison enfouie sous le sable, et dont nous réservons le déblaiement pour une prochaine campagne. On peut déjà constater que nous sommes tombés sur un îlot de maisons assez compact, maisons enchevêtrées les unes dans les autres, et que nous pouvons espérer rendre au jour un quartier assez complet.

Sur le côté ouest du péristyle s'ouvrent enfin deux pièces qui semblent avoir été les principales de la maison. Elles paraissent avoir été décorées avec un certain soin, et même quelque luxe. La première, G, était revêtue de stuc peint. Il était figuré à la base une plinthe où des bandes verticales de diverses couleurs, soulignées de traits blancs, déterminaient des tableaux. La seconde, H, est remarquable par les restes de grands dessins en rouge sur fond jaune. Ils représentent des feuilles largement traitées, du reste sans aucun souci de copier ou d'imiter la nature. Mais ce qu'il y a de très intéressant, c'est que les mêmes motifs, exécutés certainement par le même peintre, se retrouvent sur les parois d'une fosse funéraire qui sera décrite dans un autre chapitre, et cela pourra nous donner quelque éclaircissement sur l'époque où furent construites la maison et la tombe.

Pour le moment, il nous suffit de revenir et d'insister sur ce point bien établi que la maison, quoique construite suivant la meilleure tradition de l'architecture romano-grecque, est de

basse époque. Le réemploi de matériaux anciens, utilisés parfois à contresens, le prouve clairement. De plus, l'habitation est contemporaine de l'établissement à salaisons, où nous avons reconnu des réemplois du même genre, et dont les murs sont de type exactement analogue.

Ajoutons qu'à une époque plus récente encore, la partie arrière de la construction a été modifiée, et c'est à cette époque sans doute que la margelle du puits, qui gênait les occupants à sa place centrale, a été roulée à l'angle d'où nous l'avons tirée[1]. Il n'est pas dit, d'ailleurs, que ç'ait été là le dernier avatar, car plus d'un de nos ouvriers de Bolonia a rêvé d'échanger sa pauvre baraque contre la vieille maison romaine et nous ne serions pas étonnés, si l'on n'a pas fait bonne garde, de trouver quelque pittoresque tribu de gitanes confortablement installée dans le tablinum hospitalier.

Cette première fouille nous donne l'assurance que tout le quartier de la ville qui s'étendait du bord de la plage au pied de la colline est assez bien conservé sous le sable, et nous essaierons de le déblayer, tout autant que les constructions modernes qui l'entourent et le recouvrent en partie nous le permettront.

IV

A la fin du mois de mai, le Levante a soufflé parfois avec une telle force que le sable fouettait le visage des ouvriers travaillant au bord de la mer et les aveuglait. Nous avons dû transporter les fouilles en un site plus abrité, et nous avons choisi, en arrière du quartier des carabiniers, le point où la *vereda* buissonneuse commence à gravir la colline.

Le site était marqué par quelques grosses pierres qui, sous les lentisques et les palmiers nains, paraissaient disposées en ordre. Là le travail était plus lent et plus dur, car le sable est remplacé par une terre compacte et lourde entremêlée de

1. Nous apprenons avec regret que ce puteal a été enlevé de la maison par ceux mêmes qui auraient dû le protéger, et surmonte maintenant le puits de la caserne des douaniers.

cailloux, et où se cramponnent profondément les racines des buissons. Nous avons pourtant réussi à déblayer assez vite une curieuse construction de bonne époque romaine, une fontaine publique monumentale.

Le plan en est très simple : c'est un bassin dont la forme générale est un segment de cercle, très peu profond, où les eaux se déversaient par des bouches fixées sur un gros mur d'arrière (*fig. 13* et *14*).

Au milieu de l'arc, dont la concavité est tournée vers la



Fig. 13

mer, se détache en forte saillie une sorte de socle massif qui était sans doute destiné à supporter un motif ornemental, soit sculpture, soit simplement architecture. Lorsque nous continuerons la fouille en arrière de l'édifice, où le terrain paraît amoncelé en butte artificielle, nous retrouverons sans doute les conduits qui amenaient l'eau et pourrons savoir d'où celle-ci provenait. Il est plus que probable qu'elle descendait par des canaux souterrains d'une grande citerne qui se trouve à mi-hauteur de la colline, presque au centre de l'enceinte murée. Cette citerne elle-même devait être le réceptacle des eaux amenées par les deux aqueducs venant l'un de l'est, l'autre de l'ouest, dont il reste d'importants vestiges, et que nous étudierons plus tard.

Quoi qu'il en soit, la fontaine fut construite avec beaucoup de soin, et décorée avec un certain luxe. Tandis que la corde tendue sous l'arc du bassin est formée d'une petite banquette

basse en pierres recouvertes de béton, le bassin lui-même est solidement bétonné, et, comme dans les salles et bassins de l'usine, il court au fond, tout autour, un coussinet arrondi qui rendait plus facile le nettoyage. Quant à l'arc lui-même, avec sa partie saillante, il est établi actuellement par trois assises de grosses pierres de taille bien équarries et bien

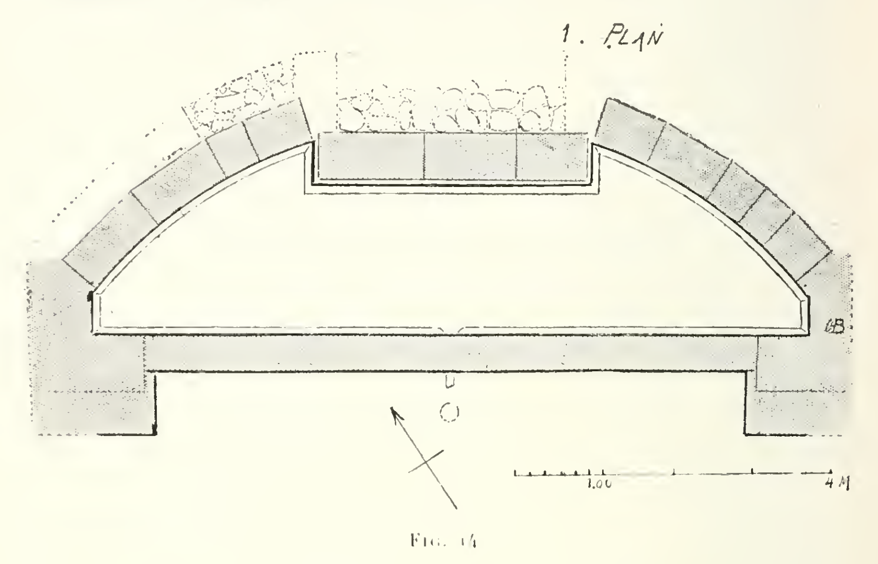


Fig. 14

jointes. Elles étaient à l'origine ravalées au même plan ; mais sans doute à la suite d'un tremblement de terre il y a eu un mouvement régulier qui a chassé les deux assises supérieures en avant, de sorte qu'aujourd'hui la plus haute fait une légère saillie sur celle du milieu, et celle-ci sur la troisième, qui, fortement adhérente au sol, n'a pas bougé. Le socle a été lui-même ébranlé, mais les blocs dont il est construit étant plus lourds ont mieux résisté à la poussée, et le mouvement en avant a été moins sensible. Il se compose d'un soubassement assez bas, supportant deux assises en retrait de quelques centimètres. A l'assise supérieure il manque un des blocs, qui en avait été arraché avant les fouilles. La face du socle est plane, et cette masse cubique et rectiligne coupe heureusement la courbe du reste de la paroi de fond.

Toute la surface des pierres a été à dessein laissée assez

fruste, pour permettre la meilleure adhérence d'une couche épaisse de mortier très dur qui la recouvrait entièrement. Cet enduit s'est conservé en beaucoup d'endroits. Le tremblement de terre qui a ébranlé les blocs l'a presque toujours brisé suivant les lignes de joint; mais il a résisté par places et s'est seulement détaché sans tomber, formant ainsi des boursouflures qui sont de véritables témoins du cataclysme.

Cet enduit de mortier a été partout piqueté avec la pointe de la truelle. C'est qu'il n'était pas apparent : toute la muraille était revêtue de minces plaques de marbre blanc, dont nous avons retrouvé beaucoup de morceaux dans les décombres. La plupart de ces plaques sont lisses, mais plusieurs sont ornées de cannelures rudentées, ce qui prouve une certaine variété dans la décoration.

On remarque dans l'enduit de mortier, et, quand le mortier a disparu, dans la pierre, un grand nombre de trous qui sont les trous des crampons de bronze par où se fixait ce riche revêtement : quelques-uns de ces crampons ont été retrouvés.

On voit de plus à droite et à gauche du socle, et sur le socle même, des trous plus nets, plus profonds et régulièrement placés : ils servaient sans doute à fixer des ornements, mais non des bouches d'eau, comme nous y avions songé tout d'abord, parce que les pierres ne sont pas percées pour l'adduction du liquide. Il est possible que l'eau n'ait été projetée dans le bassin que par un mufle de lion fixé assez haut sur une pierre d'une assise disparue du socle. Nous avons en effet recueilli dans le bassin un fragment de sculpture en bronze qui provient certainement d'une crinière.

L'eau s'écoulait du bassin par un tuyau de plomb que nous avons retrouvé en place, juste au milieu de la banquette d'avant, et juste au ras du sol bétonné. Elle se déversait dans un petit puisard à embouchure ronde (de 25 à 30 centimètres de diamètre) et creusée dans une pierre posée à plat. En avant du bassin le sol, qui est un peu en contre-bas du radier, est lui-même bétonné; nous n'avons pas encore découvert cette surface, et ne savons pas s'il s'agit d'un bassin secondaire

placé devant l'autre, ou simplement d'une petite place d'accès à la fontaine.

Enfin nous avons recueilli d'assez nombreux fragments de la dédicace monumentale qui relatait l'histoire de l'œuvre. Quelques uns, les plus petits, étaient épars dans les décombres, à divers niveaux; les plus grands étaient à plat sur le sol même du bassin, mêlés à des débris d'une moulure en marbre teinté et veiné de rose, qui certainement formait un cadre à l'inscription.

Par malheur, malgré tous nos efforts et un patient travail de mosaïstes, nous n'avons pas pu reconstituer le texte.

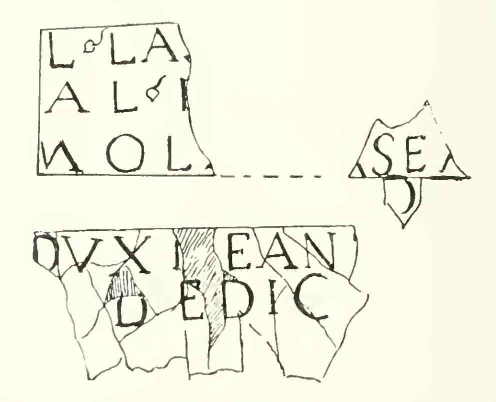
L'inscription était certainement en deux parties, car trois morceaux sont plus épais que les autres.



De la première, dont voici le fac-similé, il ne reste que quelques lettres, hautes de 12 centimètres. On n'en peut rien tirer, et l'on voit seulement qu'elle comprenait trois lignes au moins.

La seconde est plus importante. Elle comportait au moins six lignes gravées aussi en grandes lettres de 11 à 12 centimètres et fort belles.

Le deuxième fragment est composé de 19 morceaux.



Comme l'indique le dernier mot, DEDIC, la fontaine était un présent fait à la ville. A la ligne précédente, il faut sans doute restituer *ad*] *duxi* [*t*, ce qui prouve que le bienfaiteur de Bolonia non seulement construisit la fontaine publique, mais fit les frais de l'adduction des eaux.

A la première ligne de la première plaque on lisait probablement le nom de ce bienfaiteur, *L. LA*... La syllabe AL, à la seconde ligne, est peut-être le reste du mot GAL, *G[al]eria tribu*, car il est certain que l'inscription débordait sur une plaque à gauche. Nous ne savons que tirer de la syllabe MOL à la troisième ligne, car on voit à droite, sur la cassure, le départ d'un jambage qui ne peut provenir que d'un A, et l'on ne peut songer à aucune forme du substantif *moles*, qui aurait pu faire allusion aux aqueducs ou à la construction même de la fontaine, ni du verbe *moliri*. D'autre part, comme les mots de l'inscription semblent avoir été tous séparés, il est difficile de voir ici la fin d'un mot au datif ou à l'ablatif, ou toute autre forme terminée en *mo*, avec le début d'un autre mot.

Le mystère où nous restons est regrettable. Du moins avons-nous trouvé le premier document épigraphique de Bolonia, car on ne peut compter pour tels un petit débris d'épitaphe de basse époque signalé par le R. P. Furgus, et un autre que nous avons vu en la possession d'un habitant de Bolonia.

Si l'on en juge par la forme des lettres, et malgré les feuilles de lierre qui servent de points, la fontaine a pu être édifiée aussi bien au premier qu'au second siècle de notre ère, et c'est là une remarque de bon augure pour les trouvailles futures.

V

La Nécropole[1].

A trois cents mètres environ à l'est de Bolonia on remarque, isolé au milieu d'une plaine de sable un peu élevée en plateau au-dessus du niveau de la mer, un petit édifice à base carrée dont la partie supérieure se terminait en pyramide. C'était un mausolée romain, le seul qui reste encore debout de la vaste nécropole qui s'étendait entre une voie romaine et la mer. Il mesure $2^{m}20$ de côté, et repose sur une base qu'une fouille nous a permis de voir. Celle ci a $2^{m}75$ de côté et 48 centimètres

1. Ce chapitre est dû exclusivement à M. George Bonsor.

de hauteur. L'édifice complet mesurait environ 6 mètres de hauteur. Le côté nord du mausolée représente une petite



Fig. 15

ouverture carrée qui donnait accès à une niche ou cellule intérieure destinée à recevoir plusieurs urnes cinéraires. Il est probable que sur la dalle de marbre qui fermait cette ouverture

était gravée l'inscription funéraire que tout passant pouvait lire de la voie romaine, le chemin actuel de Bolonia au hameau voisin El Lentiscar *(fig. 15* et *16)*.

Les gens du pays appellent ce petit édifice *El hornillo* de



Fig. 16

Sainte Catherine. On sait que cette sainte ne fut pas brûlée comme sainte Eulalie de Mérida ; il faudrait donc donner ici au mot *hornillo* une autre signification. Peut-être s'agit-il tout simplement d'une *hornacina*, c'est-à-dire une niche dans laquelle aurait été exposée pendant plusieurs siècles à la vénération des paysans une statuette de la sainte. Ce serait même à cause de cet emploi sous les Visigoths ou après la Reconquista que le mausolée devrait d'être encore debout.

Le 20 mai, nous découvrîmes à 30 mètres à l'est de cette niche ou chapelle de sainte Catherine le premier tombeau.

Celui-ci se présente sous la forme d'un petit enclos muré, à base carrée, mesurant à l'intérieur 1m80 de côté. La cons-

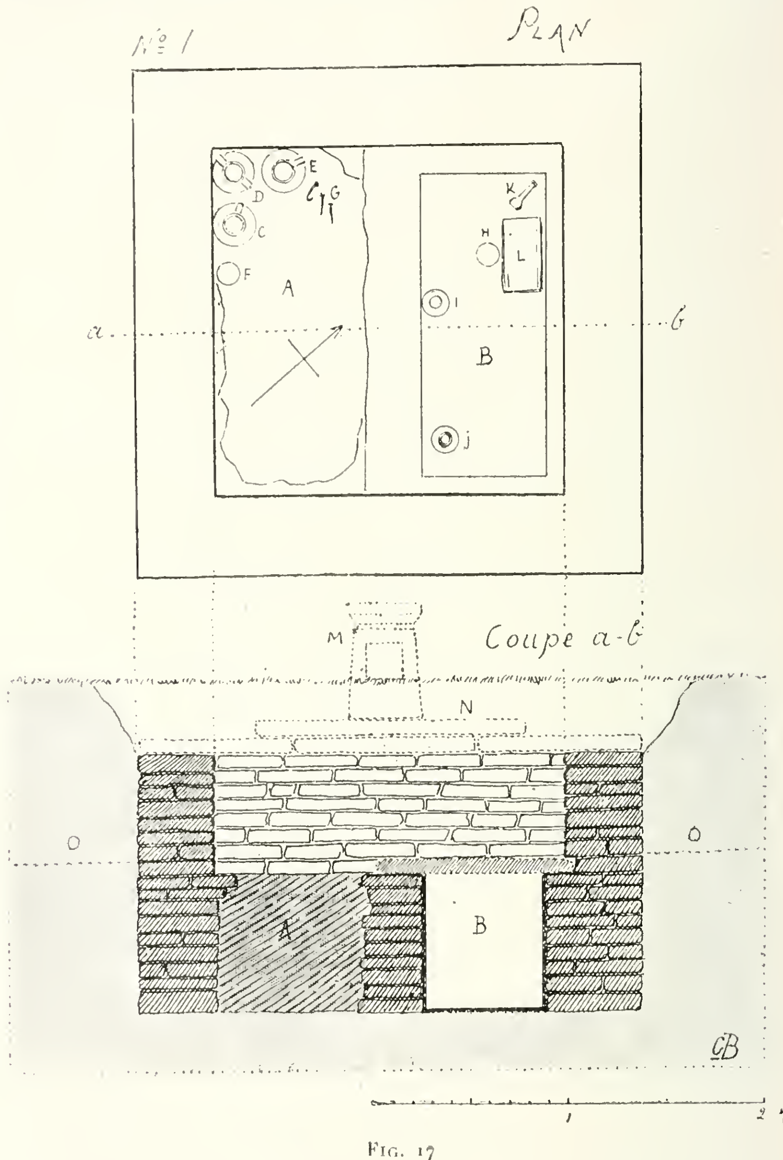


FIG. 17

truction en est en pierres irrégulières noyées dans un mortier d'une grande dureté. On déblaya l'intérieur où l'on trouva perdu dans le sable un cippe funéraire de pierre qui avait été

enduit de stuc. A 60 centimètres de profondeur on découvrit une fosse à crémation, et à côté un caveau, la tombe proprement dite, dont les dalles de couverture avaient disparu, ce qui indique clairement que la tombe avait été violée. Les parois du caveau avaient été enduites de stuc. Au fond on trouva quelques objets épars : une urne de pierre, deux petits pots, une tasse et une fiole de verre. Dans un coin de l'empla-

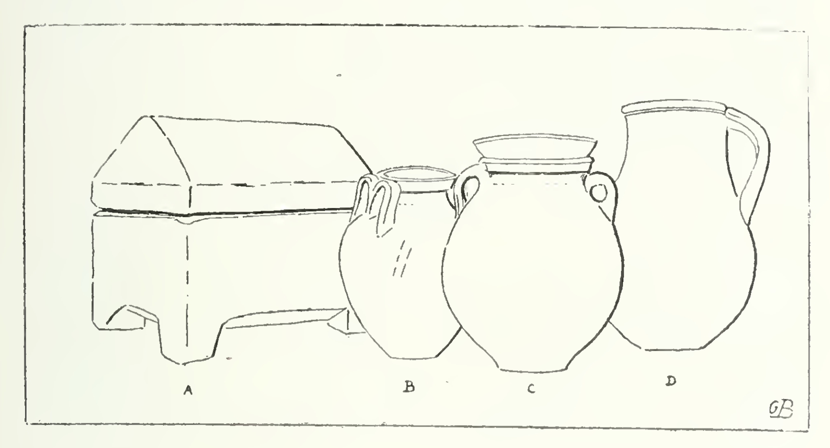


Fig. 18

cement du bûcher on trouva enfouies dans un sable noirâtre mélangé de cendres trois grandes cruches, dont une avec deux anses, une patère et trois grands clous de fer. Ces clous nous rappellent, ici comme à Carmona, que le brancard *(feretrum)* pour le transport des morts était déposé sur le bûcher et brûlé avec le corps *(fig. 17 et 18)*.

Le 29 mai on découvrit un second tombeau de la même forme et construction, mais plus grand que le premier, mesurant à l'intérieur 2m60 de côté. Malheureusement, le caveau avait aussi été violé et les dalles de couverture enlevées, à l'exception d'un fragment qui, étant tombé au fond du caveau, avait réduit en pièces une urne de verre et un godet de cuivre. On releva près de là, en bon état de conservation, un miroir circulaire métallique. Le site de l'*ustrinum* nous procura encore moins d'objets que le caveau : une grande cruche ne contenant que du sable, un fond de patère en

poterie rouge, une fiole de verre et une petite pelle de fer qui dut servir à racler la terre des outils (*fig. 19* et *20*).

On pouvait pénétrer dans le caveau par une petite ouverture pratiquée du côté de la fosse à crémation. Cette porte mesure 30 centimètres de largeur et 48 de hauteur; elle était suffisam-



FIG. 19

ment large pour permettre à une personne de se glisser à l'intérieur pour y déposer de nouvelles urnes. Nous en avons fait la preuve avec un de nos ouvriers. Cette entrée dispensait de lever les dalles de couverture. Une surprise nous était réservée : les parois de ce caveau étaient peintes. On y voit une décoration de feuillages, de grandes feuilles vertes cernées d'un trait rouge sur un fond jaune. C'est mauvais comme décoration; nous espérons trouver mieux dans d'autres tombes. En général, les peintures qui ne devaient jamais voir le jour n'étaient pas exécutées avec soin. Nous avons reconnu la même peinture, mais plus soignée, sur les murs d'une des salles de la maison attenante à l'usine de salaisons. Sans aucun doute la maison et l'usine sont bien contemporaines; malheu-

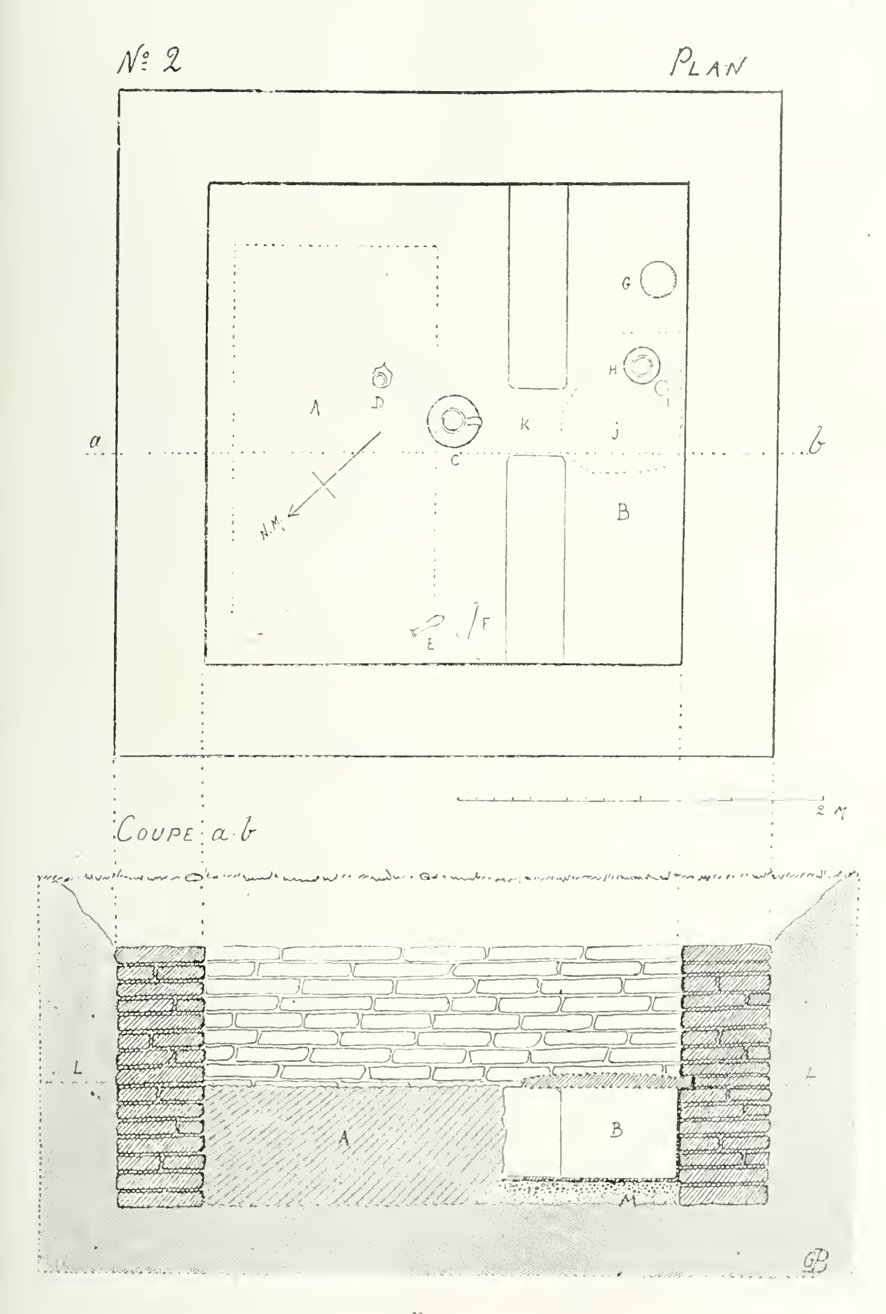


FIG. 20

reusement, aucune monnaie n'a été recueillie dans la tombe, pour nous fixer sur l'époque de ces constructions.

D'autres enclos funéraires plus ou moins semblables aux deux tombeaux que nous venons de décrire apparaissent à la surface du sol près de la mer. Il y en a un surtout, le plus grand, mesurant plus de 10 mètres de côté, et dont l'intérieur paraît avoir été complètement bouleversé par les chercheurs

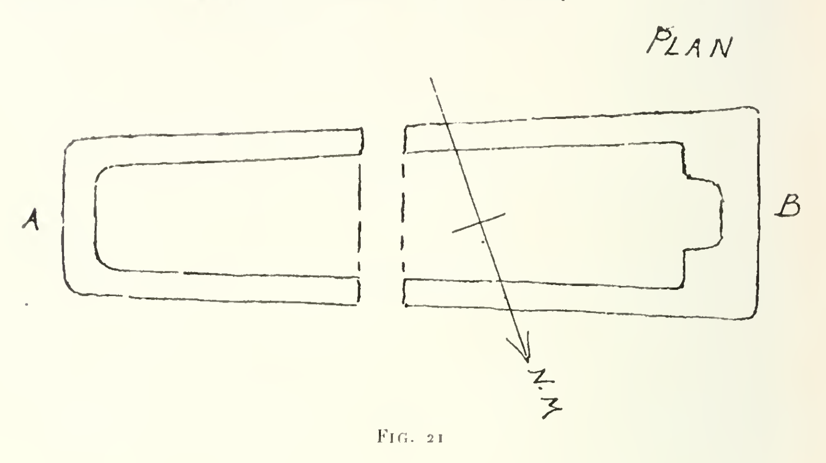


Fig. 21

de trésors de Bolonia. Il conviendrait cependant de le vider entièrement afin de se rendre compte de la division intérieure, où, en plus du caveau et de l'*ustrinum,* on trouvera peut-être un ou plusieurs *triclinia* et d'autres dépendances du service des banquets funéraires.

Ces constructions sont d'une solidité à toute épreuve. Ce sont des tombes de famille dont les caveaux pouvaient contenir un grand nombre d'urnes. Après chaque funéraille on remplissait l'enclos de sable qu'on couvrait ensuite de grandes dalles, et on plaçait au milieu le cippe avec l'inscription. Cette forme de tombe romaine n'avait pas encore été signalée dans l'archéologie espagnole; aussi croyons-nous que les fouilles futures nous réservent des découvertes encore plus intéressantes.

A l'extrémité orientale de la nécropole, près du ruisseau Alpariate, qui semble en indiquer la limite, on découvrit il y a quelques années un véritable champ d'urnes (romaines).

Elles se présentaient groupées, chacune dans un creux du sol et recouverte d'une pierre; d'autres urnes en poterie, des vases, des patères, etc., se trouvaient sous un toit de tuiles plates disposées en dos d'âne. Un trou creusé dans une pierre de taille contenait une belle urne de verre à deux anses. De nombreux objets de verre en parfait état de conservation furent aussi découverts dans un caveau formé de dalles.

Ces détails nous furent communiqués par les auteurs des

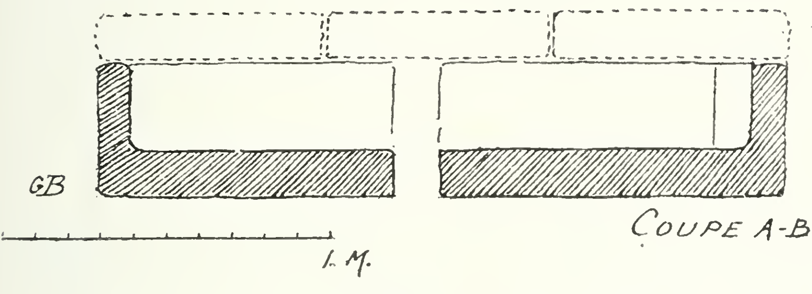


Fig. 22

fouilles, des pêcheurs de Bolonia, qui vendirent tous ces objets à Tarifa, sauf l'urne de verre et d'autres objets intéressants que nous avons pu voir chez un habitant du hameau. Quand l'état de la mer ne leur permettait pas de s'embarquer, ces braves gens se livraient à cette pêche assez lucrative dans les sables de l'antique nécropole qu'ils dévastèrent.

Avant notre arrivée à Bolonia, le lieutenant de carabiniers, qui constitue à lui seul toute l'autorité du village (car il n'y a à Bolonia ni alcade, ni juge, ni curé, ni médecin), avait été averti par le gouvernement que toute fouille clandestine devait être dorénavant rigoureusement interdite.

Notre ami M. Arthur Engel nous a donné ce renseignement intéressant qu'un sabre ou une épée antique trouvée à Bolonia avait été offerte en don à l'ayuntamiento d'Algésiras. Cette arme (était-elle ibérique ou romaine, il serait utile de le savoir) provenait très probablement de la nécropole. Nous n'oublierons pas de faire une petite enquête à ce sujet.

Dans la muraille d'enceinte, du côté de l'est, nous avons vu dans le jardin d'un original personnage qui s'est fait maestro

ambulant, des ruines qui semblent indiquer une porte de ville. Elle est en partie recouverte de sable, ce qui nous a empêchés d'en lever le plan. Près de cette porte, entre la muraille et les premiers tombeaux romains, vers l'est, nous découvrîmes un cimetière chrétien visigoth.

On y voit plusieurs rangées de sépultures à inhumation,

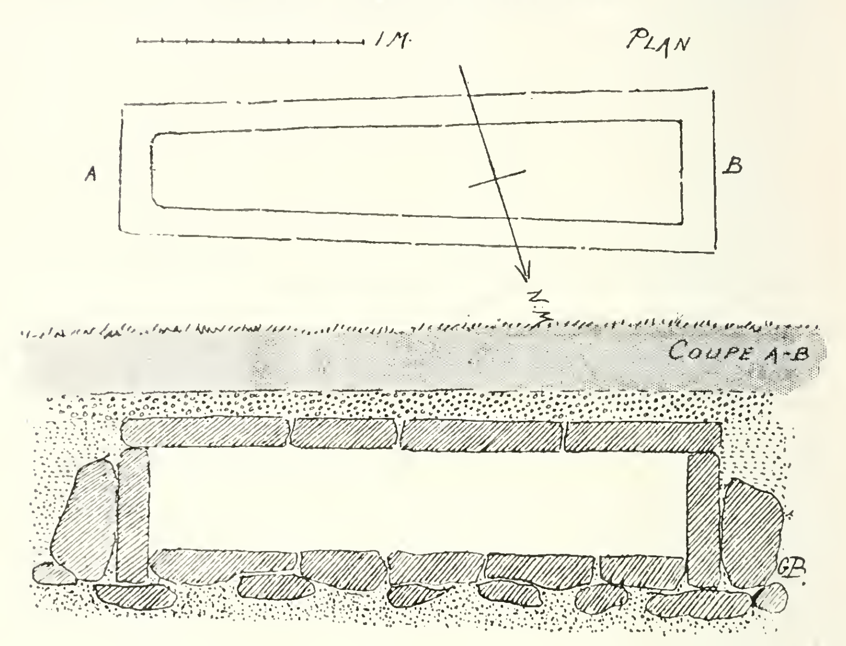


Fig. 23

à peu de profondeur. Ce sont des auges sépulcrales en pierre *(fig. 21 et 22)*, des fosses en maçonnerie *(fig. 23)* ou simplement creusées dans le sol et recouvertes de dalles. Toutes ces sépultures, qui ne contiennent que des squelettes, sont orientées de l'est à l'ouest, la tête invariablement vers l'ouest. Aucun objet n'a été relevé jusqu'ici.

Il convient cependant d'en continuer l'exploration, si l'on considère que d'autres cimetières visigoths en Andalousie, comme par exemple à *La Peña de la Sal* et à *Peñaflor*, sur le Guadalquivir, nous procurèrent l'occasion de découvrir de nombreux cercueils en plomb, des inscriptions et quelques joyaux intéressants.

Enfin, une troisième nécropole a été signalée par le R. P. Furgus, dans le récit de sa rapide excursion à Bolonia (p. 11 du tiré à part). Elle se trouvait à l'ouest de Bolonia, « sur une petite colline couverte d'une couche de sable épaisse parfois de 2 à 3 mètres », de l'autre côté du ruisseau qui descend du moulin de Carrisales. Le P. Furgus n'y trouva, dit-il, que des urnes funéraires.

Nous n'avons pas eu le temps de reconnaître les lieux ; aussi regrettons-nous d'avoir à remettre à une autre occasion l'exploration de ce cimetière.

Pierre PARIS et George BONSOR.

LE PORTUGAL ET L'ALLEMAGNE

La Situation avant la Guerre.

Depuis la réalisation de l'unité allemande jusqu'au commencement de la guerre actuelle les relations entre le Portugal et la Confédération germanique ont été normales de chancellerie à chancellerie.

Jamais cependant elles n'ont gagné en profondeur.

Sauf au point de vue commercial, les deux pays se sont maintenus aussi éloignés en rapports qu'en distance.

On se méfiait beaucoup au Portugal des ambitions coloniales allemandes et on suivait d'un œil inquiet les visées impérialistes du pangermanisme. Déjà en 1884 Bismarck s'était opposé à la reconnaissance des droits, pourtant incontestables, que le Portugal possédait sur le bas Congo.

Quelques années après le Portugal réussit à fixer, par des conventions datées du 30 août et du 1er octobre 1890, les frontières de ses colonies limitrophes des colonies allemandes d'Afrique.

Malgré cela, les politiciens et les coloniaux allemands ont toujours suivi une politique agressive envers le domaine colonial portugais et, à plusieurs reprises, ils ont essayé d'entraîner l'Angleterre dans leurs visées annexionnistes.

Tant bien que mal, le Portugal a réussi à parer au danger, grâce surtout au solide appui de son alliance avec l'Angleterre.

Pour désarmer l'Allemagne, les gouvernements portugais ont dû lui accorder quelquefois des concessions qui, du reste, n'ont servi qu'à aiguiser l'appétit allemand.

Une de ces concessions, celle des *Sanatoria* de l'île de Madeira, a entraîné de grosses difficultés diplomatiques avec l'Angleterre.

Le trésor portugais a dû payer assez cher le droit de la résilier.

Une autre, beaucoup plus importante à certains points de vue, celle des droits de transit dans l'Angola, peut montrer

jusqu'à quel degré de complaisance se pliaient certains gouvernements portugais pour apaiser les exigences allemandes.

Le Portugal n'avait donc pas beaucoup à se louer de ses rapports politiques avec l'Allemagne trop impérieuse et trop avide

Dans le domaine commercial les choses se passaient d'autre façon. Rusés, habiles, actifs, les voyageurs de commerce et les commerçants allemands nouaient facilement des relations commerciales et accordaient toutes sortes de facilités

En peu de temps ils avaient conquis une place prépondérante dans certaines branches du commerce, non seulement au Portugal, mais encore aux colonies portugaises mêmes.

L'évolution du commerce allemand avec le Portugal ressort d'une façon saisissante des chiffres suivants :

En 1892, au moment de la mise en vigueur d'un tarif protectionniste, le mouvement commercial entre l'Allemagne et le Portugal était représenté par ces chiffres :

Importations de l'Allemagne. . .	16,5	millions de francs.
Exportations pour l'Allemagne. .	11	—

En 1913, à la veille de la guerre, ces chiffres avaient subi les augmentations suivantes :

Importations	79	millions.
Exportations	34	—

Ainsi en vingt ans l'Allemagne avait quintuplé le chiffre de ses exportations pour le Portugal, tandis que le Portugal n'avait que triplé le chiffre de ses exportations pour l'Allemagne.

D'un côté l'Allemagne s'était placée au second rang des fournisseurs du Portugal ; et d'autre part le marché allemand présentait pour certains produits du Portugal ou de ses colonies, notamment pour le cacao, le caoutchouc, le liège, les fruits, les conserves et le vin, une importance qui grandissait de jour en jour.

A la veille de la guerre, sur un mouvement commercial total de 845 millions, l'Allemagne détenait le 13,5 %.

En prenant séparément les chiffres de l'importation et de l'exportation, ce pourcentage est encore un peu plus fort.

Sur une importation de marchandises étrangères de 555 millions l'Allemagne fournissait au Portugal le 16 %.

Pour un montant d'exportations de produits du Portugal et de ses colonies d'une valeur de 248 millions l'Allemagne recevait le 14 %.

La guerre a changé de fond en comble cette situation. Tous les rapports avec l'Allemagne ont été brisés. L'esprit de méfiance a cédé la place au besoin de défense.

La menace allemande contre le domaine colonial portugais s'est transformée en un danger effectif.

L'Allemagne qu'on craignait est devenue l'Allemagne qu'on combat.

La Guerre.

Ce ne fut que le 9 mars 1916 que l'Allemagne déclara la guerre au Portugal. En réalité, l'état de paix entre les deux pays avait cessé dès le commencement de la guerre européenne.

Le gouvernement portugais avait lu aux Chambres, le 7 août 1914, non une déclaration de neutralité, mais une déclaration affirmant que le pays se maintiendrait fidèle aux obligations de son alliance avec l'Angleterre.

Cela équivalait, en raison du jeu des alliances créé par la guerre, à prendre rang dans le clan des alliés.

Cette décision correspondait au sentiment général du pays, qui s'inspirait de la fidélité à l'alliance anglaise, des vieilles sympathies intellectuelles pour la France et de l'esprit de solidarité envers les petites nationalités envahies et violentées par les Austro-Allemands.

Quoiqu'il ne fût pas en cause dans le conflit, le Portugal ne se laissa pas tenter par la formule possible d'une neutralité bienveillante.

S'inspirant des devoirs de sa situation d'allié de l'Angleterre, il accorda aux alliés, dès le commencement de la guerre, son concours actif ou passif chaque fois qu'on le lui réclama au nom de l'alliance. Ce fut ainsi :

Que les bateaux de guerre alliés furent ravitaillés dans les ports portugais;

Que le Portugal envoya à l'Angleterre toutes les batteries d'artillerie dont il a pu disposer et quelques dizaines de milliers de fusils ;

Que le ravitaillement de Gibraltar se fit en grande partie par l'entremise du Portugal ;

Que certains ports portugais de l'Atlantique servirent d'appui aux escadres alliées ;

Que des troupes anglaises traversèrent le Mozambique pour aller défendre l' « Hinterland » britannique ;

Que beaucoup d'ouvriers portugais sont partis pour la France et l'Angleterre afin de travailler dans les usines de guerre.

Malgré cette attitude, l'Allemagne, dans des intentions très visibles, persista à conserver sa représentation diplomatique à Lisbonne pendant dix-neuf mois. Ce ne fut qu'au commencement de 1916 qu'elle crut utile de changer de procédé. Le *casus belli* fut la réquisition des bateaux allemands.

L'Angleterre avait demandé au gouvernement portugais, par une note du 17 février 1916, de réquisitionner les bateaux allemands ancrés dans les ports portugais, pour remédier à la pénurie du fret dont souffraient les relations entre les deux pays. Les autorités maritimes portugaises prirent en effet possession des bateaux et en dressèrent inventaire pour régler les indemnités à accorder selon la loi portugaise aux propriétaires allemands.

L'Allemagne protesta, et le 9 mars 1916 le ministre Rosen présenta au gouvernement de Lisbonne la déclaration de guerre de l'Allemagne.

Cet événement entraîna le Portugal aux actes de guerre en Afrique *sponte sua*, et sur le front français à la demande des alliés.

Jusqu'alors le Portugal avait limité son action en Afrique au renforcement des postes des frontières germano-portugaises et à repousser quelques attaques entreprises par les Allemands en août et octobre 1914.

A partir de la déclaration de guerre, pour prévenir l'offensive probable des Allemands en Afrique Orientale, les Portugais prirent Kionga et, ayant traversé le Rovuma où ils subirent quelques insuccès, ils se mirent en liaison avec les troupes anglaises opérant dans la région.

Actuellement les soldats portugais avec les Anglais poursuivent le restant des troupes de von Lattow, qui se sont éparpillées dans le Nyassaland portugais.

En Europe, la déclaration de guerre de l'Allemagne avait forcé le gouvernement portugais à prendre quelques mesures de défense, malgré l'éloignement de l'ennemi. C'était tout ce que le Portugal avait alors besoin de faire.

Bientôt cependant il dut élargir son intervention, car le 15 juillet 1915 l'Angleterre demanda la coopération du Portugal dans les champs de bataille de l'Europe. Les détails de cette coopération furent réglés par des conventions conclues avec la France et l'Angleterre.

En décembre 1916 les premiers éléments du contingent portugais partaient pour la France où depuis bientôt un an les Portugais combattent à côté de leurs camarades français, anglais et belges.

Il est indéniable que l'effort militaire imposé par la guerre, les charges financières et surtout les difficultés économiques pèsent lourdement sur la vie nationale; mais le pays subit son sort avec fermeté.

Ce ne sera pas au Portugal que l'on souhaitera la paix allemande! Les partis politiques peuvent diverger sur les détails de l'action extérieure ou sur des questions d'organisation; mais tout le monde est d'accord pour accompagner les alliés jusqu'au bout, sans regarder ni aux sacrifices, ni aux dangers, ni aux risques.

Parmi ces risques l'Allemagne a dernièrement mis en vedette celui qui frapperait le plus durement le Portugal, s'il pouvait devenir la pire des réalités. Ce serait la perte des colonies.

En des discours récents le chancelier et d'autres hommes politiques allemands ont fait allusion à un remaniement des possessions africaines des pays belligérants, comme une des conditions de la paix.

Le ministre impérial des colonies, le docteur Solf, a dernièrement dévoilé les intentions contenues dans cette proposition, en exposant devant la *Kolonialgesellschaft* un véritable plan de spoliation coloniale, dont le Portugal, la Belgique et même la France feraient le plus fort des dépens. L'Allemagne choisirait,

pour punir le Portugal de son attitude loyale et dévouée à la cause des alliés, un des points les plus sensibles de sa vie comme nationalité.

Les colonies sont en effet pour le Portugal un élément puissant de force politique, économique et sociale. L'intérêt international de son domaine colonial est la base de toute la politique extérieure portugaise. Son importance commerciale et économique peut se mesurer par la simple constatation des deux faits suivants :

Les colonies portugaises occupent le *quatrième* rang parmi les marchés d'exportations du Portugal et le *sixième* parmi les pourvoyeurs de son importation. Les réexportations coloniales fournissent le 25 °/₀ de l'actif de la balance commerciale portugaise.

D'autre part, les colonies sont un déversoir nécessaire pour l'excès d'émigration des Portugais, dont le coefficient n'est surpassé en Europe que par les Italiens.

Le Portugal a été le devancier des autres colonisateurs de l'Afrique. Il y a dépensé quelques centaines de millions, et son œuvre coloniale ne craint pas la comparaison avec celle des pays voisins.

On comprendra donc facilement l'attachement du Portugal à ses colonies et l'émotion causée par la menace allemande.

L'Avenir.

Quel sera l'avenir du Portugal au lendemain de la paix?

Cette question angoissante aura été posée quelquefois par ceux des Portugais qui ne craignent pas d'interroger l'avenir dans des buts de prévoyance patriotique.

Quelle que soit l'issue de la guerre, et nous sommes de ceux qui ne pourront jamais croire au triomphe des Allemands, certains principes ne peuvent pas changer. D'autres, au contraire, seront influencés par le plus ou moins de profondeur de la victoire des alliés et par la formule d'équilibre politique international qui sera adoptée par les principaux États du monde.

Au point de vue politique, il est certain que le Portugal restera attaché à sa vieille alliance avec l'Angleterre et que les liens de sympathie et d'amitié qui l'unissaient à la France seront puissamment renforcés.

Avec les autres pays alliés et surtout avec le Brésil, la Belgique, l'Italie et les États-Unis, la fraternité des armes et la communauté de vues resserreront les relations amicales et faciliteront les rapports déjà existants.

Au point de vue du commerce, le Portugal sera entraîné dans les combinaisons économiques et commerciales qui découleront pour les alliés de l'enchevêtrement très compliqué des faits économiques et des besoins imposés par la guerre et par la réadaptation à la vie normale.

Ces deux principes constituent la prévision la plus sensée des événements à venir concernant la politique extérieure du Portugal.

Il est aussi naturel de croire que les alliés n'oublieront pas les sacrifices supportés par le Portugal, et que chacun d'eux réglera son action envers lui sur les principes de solidarité tant de fois proclamés par leurs hommes d'État.

Le Portugal n'avait rien à gagner à la guerre. En se rangeant loyalement à côté des alliés, en prenant sa part des sacrifices de vies et de richesses faits au Moloch germanique, il s'est attiré la colère et le désir de vengeance de l'Allemagne.

Les hommes politiques allemands font figurer dans leurs conditions de paix un nouveau partage de l'Afrique, qui servirait de prétexte à l'incorporation d'une partie des colonies portugaises dans le domaine colonial allemand.

Il est évident qu'il est du devoir des alliés de s'opposer à une telle spoliation.

A la thèse allemande du remaniement il faut opposer le maintien de l'intégrité des colonies portugaises. Ce principe est du reste une des raisons logiques de l'alliance anglo-portugaise, de la plus ancienne alliance existante, car elle date de 1373. A plusieurs reprises il a été proclamé avec netteté par les voix les plus autorisées.

Quand, en 1903, le roi Édouard VII visita officiellement le Portugal, il affirma dans un discours public que « l'intégrité et la conservation des colonies des deux pays alliés comptaient parmi ses objectifs et ses desiderata les plus chers ».

Tout récemment, lord Cecil, répondant dans le Parlement

à une question posée au gouvernement, a rappelé les obligations de l'alliance en disant : « Pour ce qui concerne les colonies portugaises, l'Angleterre a promis de les protéger et de les défendre contre tous les ennemis. » Cet engagement formel de l'alliance anglo-portugaise, qui représente le maintien d'un droit légitime et séculaire, est en parfaite harmonie avec l'intérêt politique, économique et commercial des alliés.

En effet, les colonies portugaises produisent une quantité appréciable de quelques-unes des matières premières nécessaires aux industries et dont le monopole constitue une des supériorités des alliés.

Le Portugal lui-même en consomme très peu. Les alliés trouveront donc aux colonies portugaises une source de production toute à leur profit. D'autre part, l'importance stratégique de certains ports des colonies portugaises rendrait leur passage aux mains des Allemands extrêmement dangereux pour les alliés.

Le maintien de l'intégrité des colonies portugaises, qui figure parmi les obligations morales et les engagements positifs des alliés, a donc pour eux-mêmes un double intérêt.

L'effort militaire et financier et la contrainte économique imposés par la guerre causeront au Portugal des pertes et des affaiblissements d'autant plus sensibles que ses facultés de récupération ne sont pas trop abondantes.

C'est là le côté le plus sombre de l'avenir.

La situation financière du pays sera extrêmement lourde. La dette publique, qui était déjà écrasante et absorbait environ le tiers des recettes, sera peut-être doublée.

La circulation fiduciaire aura atteint des chiffres absolument dangereux, car depuis le commencement de la guerre elle a déjà augmenté de 500 millions.

Le change aura baissé dans des proportions effrayantes. Au commencement de la guerre l'écu portugais valait 44,5 pence; il cote aujourd'hui 28,5 pence environ.

Le budget sera grevé de quantité de dépenses nouvelles provenant des charges imposées par la guerre et aussi du lourd fardeau des mille ravages du régime étatiste.

L'agriculture subira les crises très graves provoquées par la

hausse des salaires, le renchérissement du prix des engrais et des machines, l'augmentation des impôts et les réglementations de toutes sortes.

Le commerce, étouffé par les difficultés des transports, les limitations et les restrictions d'exportation et d'importation, les charges fiscales et la hausse du loyer de l'argent, manquera de force d'expansion.

Bref, la vie économique et financière du pays sera très pénible.

C'est le moment où l'aide des alliés pourra permettre au Portugal de remonter le courant de la débâcle financière et économique. Quelques facilités monétaires et commerciales seront suffisantes pour enrayer le mal.

Le Portugal aura besoin d'assainir ses finances, de réorganiser certains services publics, de financer quelques-uns de ses instruments de production. Il lui faudra des marchés prêts à remplacer le marché allemand perdu. Il y a là une œuvre de coordination d'efforts que la bienveillance et l'intérêt même des alliés peuvent rendre très efficace et productive.

Si le pays retrouve la paix intérieure, s'il se met courageusement à la besogne et s'il est soutenu par les alliés, on peut prévoir que dans très peu d'années les ravages de la guerre auront été réparés et que le Portugal aura repris son essor de progrès et de développement, se vouant particulièrement à l'œuvre coloniale qu'il a déjà si puissamment amorcée.

En résumé, deux grosses inquiétudes assombrissent l'avenir du Portugal. Ce sont les difficultés économiques et financières provenant de sa participation à la guerre et la menace allemande contre les colonies portugaises. Avec l'aide des alliés, elles doivent être surmontées et vaincues.

La dure épreuve de la guerre a créé de nouvelles énergies. Le Portugal possède en réserve des forces latentes qui agiront au moment nécessaire.

Un peuple qui dans huit siècles d'histoire a su faire tant d'œuvres extraordinaires, depuis l'épopée maritime que Camoëns a chantée, jusqu'à la création du Brésil, ne peut jamais perdre confiance dans son avenir.

Comte de PENHA-GARCIA.

BIBLIOGRAPHIE

El cronista Alonso de Palencia. Su vida y sus obras; sus Décadas y las Crónicas contemporáneas; Ilustraciones de las Décadas y notas varias, por **A. Paz y Mélia**. The Hispanic Society of America, Madrid, 1914 : LXXXVII-475 pages in-8°.

Il y a longtemps, sans l'actuel bouleversement, que j'aurais consacré quelques loisirs à un livre de cette valeur, — où j'avais au surplus le plaisir, toujours sensible à quiconque, de voir approuver, sans réserve et avec l'autorité d'un homme comme M. Paz y Mélia, une thèse que j'avais cru pouvoir déjà soutenir, autant par conjecture que grâce aux preuves documentaires alors à ma portée (*Bull. hisp.*, t. XI, 1909, p. 425-442).

Il ne s'agit pas pour moi de payer l'auteur en compliments. Il suffit d'ouvrir ce volume pour en apprécier le mérite et l'intérêt. En réunissant tous les textes qui peuvent éclairer l'œuvre de ce chroniqueur hors pair qu'est Alfonso de Palencia, en y joignant des notes extrêmement denses et fouillées, particulièrement sur les personnages cités, M. Paz y Mélia a fait une œuvre digne de lui, encore qu'il ne paraisse pas satisfait de l'état incomplet où il s'est décidé ou résigné à la publier. En pareille matière, comment arriver à la perfection? Ce sont là des travaux qui ne sont jamais finis et qui ne constituent jamais, bien entendu, que des contributions à l'œuvre définitive qu'il faudrait écrire et que personne n'osera peut-être entreprendre. Il est bon en attendant d'exposer les matériaux.

Deux chapitres fort nourris précèdent les *Ilustraciones de las Décadas* : 1° *Noticia de la vida y obras de Alonso Fernández de Palencia*; 2° *Las Décadas de Palencia y las Crónicas contemporáneas.*

Dans le premier sont consignées toutes les données autobiographiques que nous fournit Palencia (nous n'avons guère d'autre source à cet égard), avec une énumération détaillée des œuvres de cet écrivain fécond.

Dans le second sont étudiés le texte latin de Palencia avec la Chronique castillane attribuée à cet auteur, le *Memorial de hazañas* de Diego de Valera, et la Chronique de Henri IV par Diego Enriquez del Castillo. Les rapports entre les trois premiers textes ont été patiemment

mis en lumière dans des tableaux synoptiques dont la conclusion s'impose aux yeux. Le quatrième est excellemment caractérisé. Quant aux Décades elles-mêmes, M. Paz y Mélia en ébauche un aperçu et une appréciation qui donnent envie de faire plus ample connaissance avec elles, si ce n'est dans le texte original, malheureusement peu accessible, du moins dans la traduction (délestée des longueurs) que nous fournit la *Colección de escritores castellanos*.

Mais tout cela n'est que l'introduction, très substantielle et très intéressante, aux *Ilustraciones de las Décadas*, c'est-à-dire à la collection des documents pouvant servir à éclairer l'œuvre de Palencia, avec quelques reproductions photographiques. Je citerai seulement le nº 9, *Compromiso y sentencia dados por Luis XI de Francia acerca de las diferencias entre don Juan II de Navarra y Enrique IV* (1463); le nº 10, *Representación dirigida por varios prelados, ricos-hombres y caballeros de Castilla y León á Enrique IV acerca del mal gobierno del reino;* la correspondance de Don Fernando et d'Isabel avec Jean II de Navarre, disséminée dans le recueil; les *Votos de dos consejeros de Enrique IV de Castilla sobre la sucesión á esta corona de la Infante doña Isabel* (1468). Le plus grand nombre provient des papiers de Zurita; quelques-uns, de ceux de Burriel.

G. CIROT.

Edgar Prestage, *D. Francisco Manuel de Mello, Esboço biographico*. Coimbra, 1914, xxxv-614 pages in-8°.

Les circonstances excuseront le retard apporté à la publication d'un compte rendu de cet ouvage, qui méritait d'être mentionné dans le *Bulletin hispanique* dès son apparition. Malgré la modestie du titre et de l'auteur, nous pouvons dire que l'ouvrage est de ceux qui s'imposent par la sûreté de l'information et par l'intérêt du sujet.

Francisco Manuel de Mello est un styliste de l'école de Tacite; et de la même école sont, je l'ai indiqué (*Bull. hisp.*, 1902, p. 163), La Bruyère et Flaubert. M. Prestage définit excellemment, en ce qui concerne Mello, le procédé caractéristique : « Em lugar de explicar as suas ideias, suggera-as, deixando ao lector o trabalho de as penetrar sózinho. Fecha os periodos com um pensamento subtíl e profundo em que resume o que tinha dito antes. » Ce n'est ni du conceptisme à proprement parler, car c'est discret, extrêmement discret; ni du cultéranisme, car c'est clair, quoique un peu obscur au premier abord; ni du guévarisme, car c'est le contraire du délayage. Cette observation nous permet de considérer Mello comme un écrivain vraiment remarquable, surtout vu l'époque où il vivait.

Il marque une réaction sur les abus de Quevedo, dont l'influence

sur lui est pourtant incontestable. Son admiration pour Lope de Vega prouverait, à elle seule, l'excellence de son goût. Il a un style à lui, un style typique, aussi distant, en somme, d'une préciosité systématique que de la platitude. C'est fort et sain, pur et limpide, à condition de savoir lire. Aussi son *Historia de los Movimientos y Separación de Cataluña* est-elle du nombre des livres espagnols qu'on peut et qu'on doit non seulement lire, mais étudier.

L'auteur auquel M. Prestage a consacré son labeur d'érudit ne vaut pas seulement par le style. Il a laissé un livre qui se recommande par l'intérêt du sujet (lequel n'a pas cessé d'avoir quelque actualité), comme par l'aspect tragique des événements racontés, l'étude des causes, des symptômes, des acteurs, l'impression de *fini*, de *complet*, qu'il laisse au lecteur.

Qu'on ajoute à cela l'intérêt que présente la vie mouvementée de l'auteur lui-même, on comprendra l'opiniâtreté vraiment exemplaire de M. Prestage à en rechercher les détails, à en reconstituer les péripéties, à construire enfin cet *esboço* qu'il avait fait précéder de plusieurs publications appréciées, cela en dépit de la rareté des sources d'information, dont il se lamente non sans motifs. Il n'a d'ailleurs pas borné son rôle à cette reconstitution. Il a cherché à tracer un portrait de son personnage, dans un dernier chapitre où il ne s'évertue pas à en peindre plus qu'il n'a pu en voir, comme cela arrive souvent, et où néanmoins sont rassemblés assez de traits pour donner une idée de cette physionomie réellement attachante, qui n'a rien du pédant (quoique ce fût bien de mode alors) ni du libertin. L'anecdote plaisante y trouve sa place (la nonne qui cherche à aguicher D. Francisco). Moralement comme littérairement, nous avons affaire à un homme qui se surveille : il ne détestait pas les femmes, mais il s'en méfiait; il eût sacrifié volontiers au cultisme et au conceptisme, mais il s'en gardait dans les œuvres qu'il soignait. Certes, voilà un homme qui a de la maîtrise sur soi-même.

Ce n'est pas seulement par là qu'il s'impose à l'attention. Son rôle militaire et diplomatique double l'intérêt qui s'attache à l'écrivain et à l'homme. Son biographe le suit en Portugal, en Catalogne, en Castille, en Angleterre, en Hollande, au Brésil, en France, en Italie; il nous le montre à l'*Academia dos Generosos* et en prison : partout où les documents le mènent. Il sait très bien qu'il ne les a pas tous eus dans les mains; mais il en a eu tout de même un bon nombre. Il a su en tirer parti.

D. Francisco Manuel n'est pas l'homme d'un seul livre; il a écrit énormément, et de tout. M. Prestage a eu à cataloguer toute cette production, ce qu'il a fait dans une *Bibliographia;* à la replacer pièce à pièce dans la vie de l'auteur et à en tirer toutes données biographiques utiles. On voit que la tâche n'était pas de celles dont on

s'acquitte en un tournemain. Il faut lui savoir gré de l'avoir menée à terme, et, on peut le dire, à bien.

Encore qu'il ait eu la précaution d'intituler son livre *Esboço biographico*, il n'a point laissé de donner une idée des œuvres elles-mêmes : l'*Ecco polytico*, en castillan, paru la même année que l'*Historia de los Movimientos* (1645), la *Carta de Guia de Casados* (1651), joliment écrite, plus connue peut-être si elle l'eût été en espagnol (il en donne d'ailleurs et fort à propos des extraits); *les Apologos Dialogaes* (posthumes) dégagés de toute affectation: les *Epanaphoras* (1660), dont l'intérêt est surtout historique; les *Obras morales*, les *Cartas familiares* (1664).

De l'œuvre poétique de Francisco Manuel et des conditions dans lesquelles elle est éclose, nous en apprenons par M. Prestage bien largement ce que nous désirons savoir, car ce n'est pas elle qui peut beaucoup accroître la réputation de l'écrivain lusitanien; mais il n'est pas sans intérêt de voir ce militaire de carrière s'adonner aux exercices un peu frivoles de l'*Academia dos Generosos*; et quelques-uns de ses sonnets, reproduits comme documents autobiographiques, nous permettent de revoir l'homme vivant dans l'œuvre morte.

Il n'était pas possible d'apporter plus de conscience à l'élaboration d'une monographie. M. Prestage a certes bien mérité de son pays d'adoption, en payant pareil tribut, loyalement et richement.

G. CIROT.

---

21 juillet 1918.

LA RÉDACTION : E. MERIMEE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Vol. XX. Juillet-Septembre 1918 N° 3.

LES VILLES ANTIQUES

DU DÉTROIT DE GIBRALTAR

L'ancien *Fretum Herculeum*, le détroit de Gibraltar, comprenait, du côté de l'Espagne, toute la partie du littoral située entre le *Promontoire de Junon* (cap Trafalgar) et le *Mont Calpe* (Gibraltar). Pline réduit le détroit de l'île de Tarifa à Gibraltar (H. N., liv. III, 3, 2). Tite Live semble ne lui donner que le passage même entre Gibraltar et Ceuta. Aussi ce dernier parle-t-il de *Carteia*, qui se trouvait dans la baie d'Algeciras, comme *baignée par l'Océan à l'endroit où la mer, jusqu'ici resserrée, commence à s'élargir* (Liv. XXVIII, 30).

Une voie romaine suivait toute cette partie du littoral, de *Baesippo à Carteia*, dont la distance totale, donnée par les *Itinéraires d'Antonin*, était de XXXVI M. P., ou 54 kilomètres. Étant donnés les trois points de repère indiqués par les ruines de *Baesippo*, de *Belon* et de *Carteia*, il était relativement facile de déterminer les emplacements des autres stations antiques de la côte.

Voici le tableau de toutes les dénominations géographiques modernes et anciennes de ce côté du détroit :

	Kilom.	DÉNOMINATIONS GÉOGRAPHIQUES ACTUELLES	Itinér. d'Antonin	DÉNOMINATIONS ANTIQUES
FRETVM HERCVLEVM		Cap Trafalgar.		PROMONTORIVM JVNONIS
	1	Varadero de Meca.		
	5	Tour de Meca.		
	3	El Cañaveralejo.		
	1	Castillo de Santiago (ruines).		BAESIPPO
	1	Baie du Barbate (village).		
	1 1/2	Rio Barbate.		FLVMEN LACCA
	7 1/2	Castillo et Almadraba de Zahara.		(BESILVS ?)
	5	Cap de la Plata.	XII M.P.	
	2	Pointe de Gracia.		
	2	Cap Camarinal.		
	2	Cale del Tesorillo.		
	1	Plage de Bolonia (ruines).		BAELO (ville et fleuve)
	4 1/2	Pointe de las Palomas.	VI M.P.	(BELON)
	3 1/2	Rio del Valle.		
	1	Baie de Valdevaqueros.		MELLARIA
	2 1/2	Pointe et Tour de la Peña.		
	4 1/2	Rio de la Jara.		CETRARIA
		Los Lances (plage).		
	4	Tarifa et son Ile.	XII (XXII) M.P.	JVLIA TRADVCTA
	8	Rio Guadalmesi.		
	4	Baie d'El Tolmo.		
	4	Cala Arena.		
	2 1/2	Pointe et Tour del Carnero.		
	2 1/2	Baie de Getarés.		
	4	Rio de la Miel-Algéciras.		PORTVS ALBVS
	5	Rio Palmones.		
	3	Rio Guadarranque.	VI M.P.	
	1	El Rocadillo (ruines).		CARTEIA
	3	El Campamento.		
	3 1/2	La Linea.		
	2	Gibraltar.		MONS CALPE
	4	Pointe d'Europe.		

— *PROMONTORIVM IVNONIS.* — Le cap Trafalgar, où il y avait probablement un temple de Junon.

— *BAESIPPO.* — Le *Portus Baesippo* de Pline. On a supposé qu'il s'agissait d'un port dont la ville se trouvait à l'intérieur, éloignée de la mer, Veger par exemple. Mais Hübner semble avoir reconnu les ruines de *Baesippo* près du Castillo de Santiago, à 1 kilomètre du village de Barbate et à 2 kilomètres et demi de l'embouchure du fleuve. Il observa à cet


Conil
MERCABLO
LACCA
Vejer
Lac de la Janda
FL: LACCA
BAESIPPO
Rio Barbate
PROMONTORIVM IVNONIS
Cap Trafalgar
Zahara
BAELO
Bolonia
Cap Camarinal
Pointe de las Palomas
MELLARIA
CETRARIA
IVLIA TRADVCTA
Tarifa
BARBESVLA
San Roque
CARTEIA El Rocadillo
Los Barrios
Algeciras
PORTVS ALBVS
Ile Verte
La Linea
MONS CALPE
Gibraltar
Pointe del Carnero
FRETVM HERCVLEVM GADITANVM
35°
ECHELLE
Itinéraires d'Antonin
Pointe Cires
Ile Perejil
PROM: ALBVM
Cap Blanc
SEPTEM FRATRES
Ceuta
MONS ABILA
Alcazar
Tanger
TING
PROM: AMPELVSIA
Cap Spartel
DETROIT
DE
GIBRALTAR
6° Long. Ouest de Greenwich

endroit les ruines d'un temple romain ou d'une basilique chrétienne, une *exedra* taillée dans le roc et, sur le bord de la mer, de nombreux bassins à salaisons. (E. Hübner, *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, vol. XIII, 1862, p. 35 et suiv.)

— *FLVMEN LACCA.* — Le Barbate. Marcien d'Héraclée confond le rio Barbate avec le *Belon* qu'il place à 50 à 75 stades à l'ouest de *Belon;* mais Strabon (III, I, 8) dit que le Belon *suit la ville*, et il est tout naturel de le reconnaître dans l'un des petits torrents qui se déversent sur la plage de Bolonia. C'est le même rio peut-être que le *Besilus* d'Avienus (*Ora maritima*, II, 320). Mais le véritable nom du Barbate, sous Antonin le Pieux, par exemple, serait le *Lacca*, d'après les écritures relevées sur les amphores espagnoles du *Monte Testaccio*, près de Rome[1]. Ces écritures nous donnent en nombreux exemplaires : *Lacca* et *Lacc* de l'année 149, *Lacci* de l'année 154, *Lac*, sans date[2]. L'origine ibérique de cette dénomination est reconnue, dit Hübner, dans bien d'autres noms de lieux en Espagne, ainsi que dans les mots *Lacas* ou *Lacam* des monnaies de *Segontia*. (E. Hübner, *Mon.-Ling. Iber.*, n° 95). Simonet prête au mot *Lacca* la signification de lagune et il suppose que le fleuve de la province de *Sidonia* appelé sous les Arabes *Guadi-Lacca*, *Bacca* ou *Becca* aurait été ainsi nommé à cause du voisinage du grand lac de la Janda[3]. Les orientalistes Dozy[4] et Gayangos ont d'ailleurs depuis longtemps reconnu que la bataille qui se termina par la défaite de Rodrigue et des Visigoths, le 17 juillet 711, se livra à proximité de ce lac et du Barbate et non pas sur les bords du Guadalete et les environs de Jerez, comme le déclarent encore aujourd'hui tant de poètes et d'historiens, sans aucun fondement.

Le Barbate peut être remonté 9 kilomètres de son embou-

1. Dressel, *Corpus inscriptionum latinarum*, vol. XV, 2e partie, 1899.
2. E. Hübner, *Boletín de la Real Acad. de la Hist.*, t. XXXIV, pp. 465-503 et t. XXXVI, pp. 402-408.
3. Francisco Javier Simonet, *Glosario de voces ibéricas y latinas usadas entre los Mozárabes*. Madrid, 1889, p. 28.
4. R. Dozy, *Invest. acerca de la Historia y de la Literatura de España*, t. I, p. 401. Trad. Machado y Alvarez.

chure, jusqu'à Veger de la Frontera, qu'on appelait au XVIe siècle *Bejer de la Miel*, et qui serait la *Becca* des Arabes. On trouve encore une réminiscence de ce nom dans celui de *Altos* et *Meseta de Mecca*, par lequel on désigne la chaîne de collines dominée à l'extrémité septentrionale par Veger. Nous proposons donc d'identifier la *Becca* des Arabes avec la *Lacca* qui, à l'époque romaine, apparaît si souvent sur les amphores du *Monte Testaccio* [1]; cette *Lacca* serait la pittoresque ville actuelle de Veger de la Frontera.

Il faudrait aussi chercher sur les rives du Barbate les ruines d'un établissement antique indiqué par plusieurs marques du *Monte Testaccio: Frigidum*, qu'on lit sur une amphore de *Lacca* de l'année 149 *Frigidese* (Dressel 3917). Ce *Frigidense* aurait probablement pris ce nom, nous dit Hübner, d'un *balneum frigidum*. Il faudrait donc chercher ce bain dans le voisinage d'une source et d'un établissement de potier riverain du Barbate, en aval de Veger.

BAELO. — On lit sur les monnaies *Bailo*, qui serait la manière archaïque d'écrire ce nom; comme sur les monnaies d'*Obulco* nous voyons écrit *Aimilius* pour *Aemilius* [2]. La *Belo* de P. Mela, « *Belon* », *où on s'embarque pour Tingis en Afrique*, nous dit Strabon. La distance de *Tingis* (Tanger) à l'*oppidum de Belon* serait, selon Pline, de XXX M. P. Les Itinéraires d'Antonin mentionnent *Bellone Claudia* à XII M. P. de *Baesippo* et VI M. P. de *Mellaria*. L'emplacement est facile à déterminer par la présence de ruines romaines considérables à Bolonia, un village de pêcheurs situé à 19 kilomètres et demi à l'est de l'embouchure du Barbate et à environ 18 kilomètres par un chemin plus direct, l'ancienne voie romaine, du Castillo de Santiago *(Baesippo)*, précisément les 12 milles romains, à *Belon*. Les importantes ruines de Bolonia : théâtre, aqueducs, fontaines, citernes, murailles, établissements de salaisons, nécropoles, ne nous laissent aucun doute au sujet de l'emplacement de cette antique ville.

1. Dressel, n°s 3717, 3718, 3731, etc.
2. Ant. Delgado, *Medallas autónomas de España*, t. I, p. 38.

MELLARIA. — La *Menlaria* de Strabon. Ici, comme dans la plupart des villes de la côte de Malaga à l'Algarve, il y avait des établissements à salaisons et, comme son nom l'indique, le miel devait être aussi un des principaux produits de la région. Le miel des territoires de Tarifa et d'Algéciras est encore aujourd'hui très estimé. Les Itinéraires placent *Mellaria* à VI M. P. ou 9 kilomètres de *Belon* (Bolonia). Comme la route romaine devait ici nécessairement suivre la côte, on ne trouve aucune difficulté à fixer le site de *Mellaria* dans la baie *de Valdevaqueros*, entre les pointes de *las Palomas* et de la Tour de *la Peña*. On trouve là plusieurs sources, le *Rio del Valle*, des terres cultivables et des prairies à l'abri du vent et du sable. Toute trace de l'existence de cette ville semble avoir disparu; il serait intéressant d'en découvrir les ruines, sous le sable de ces parages.

La distance de XII M. P. de *Mellaria* à *Portus Albus* nous permet de supposer une erreur de X milles dans les Itinéraires; car *Portus Albus*, le port actuel d'Algeciras, se trouve à 36 kilomètres en suivant la côte et à 33 kilomètres (les 22 milles romains) par la route directe. La distance de VI milles, ou 9 kilomètres, d'Algéciras aux ruines de l'antique *Carteia* ne nous laisse aucun doute au sujet de l'emplacement de *Portus Albus* à Algéciras[1].

CETRARIA. — Ville signalée par l'Anonyme de Ravenne sur la côte, entre *Mellaria* et *Traducta;* elle est inconnue dans les autres géographies. Ce nom, selon Hübner, semble provenir de κητοθηρεῖα, la pêche du thon (*Arqueología de España*, p. 224). La situation probable serait près de l'embouchure du Rio de la Jara, à 3 kilomètres à l'ouest de Tarifa.

IVLIA TRADVCTA, dont il existe de nombreuses monnaies, celles-ci en général du type de *Colonia Patricia* (Cordoue).

1. Les géographes anciens mentionnent en Espagne trois *Mellaria* : celle du détroit, une autre dans la *Baeturia* (inscriptions de Fuente Ovejuna, *Corpus Inscr. lat.*, vol. II, n° 2344) et une troisième en Contestanie (Ptolémée, II, 6, p. 43), aujourd'hui Muchamiel ou Biar, entre Alicante et Villajoyosa.

On y voit au revers les produits de son commerce indiqués par la pêche du thon, l'épi de blé ou la grappe de raisin. Strabon l'appelle *Julia Joza*, c'est-à-dire *Julia Transducta*, car ses habitants furent transportés en Espagne d'une ville voisine de Tanger appelée *Zelis* et augmentée d'une partie de la population de *Tingis* et d'une colonie de citoyens romains [1]. C'est pourquoi Pomponius Méla l'appelle *Tingentera* ou *Tingis altera;* l'autre, ou la nouvelle *Tingis*, c'était la ville natale de ce géographe.

Marcien d'Héraclée nous donne une indication assez précise au sujet de la situation de cette ville sur la côte. Il y a, dit-il, la même distance de *Carteia* à *Barbesula* que de *Mellaria* à *Traducta.*

Or, de *Carteia* à *Barbesula* il y a 17 stades et, selon les Itinéraires X M. P. ou 14 kilomètres environ : c'est précisément la distance de *Mellaria* à Tarifa par une ancienne route qui s'éloignait un peu de la mer. L'emplacement de *Traducta* à Tarifa et son île, le point le plus rapproché de l'Afrique, aurait été reconnu par Grégoire de Tours, Macario Fariñas, Forbiger, Dozy, etc.

PORTVS ALBVS. — Le port actuel d'Algéciras, à l'embouchure du Rio de la Miel, situé à VI milles romains de l'antique *Carteia* et à XXII milles de *Mellaria* selon notre correction de l'Itinéraire. A l'époque de l'invasion des Arabes, ce port devint le plus important du détroit.

CARTEIA. — A 6 milles romains, ou 9 kilomètres du port d'Algéciras, se trouvait la ville antique maritime la plus considérable de la Bétique après Cadix, selon les historiens et géographes, et à en juger encore par l'extension des ruines actuelles au fond de la baie et à l'est de l'embouchure du Guadarranque, à l'endroit appelé *El Rocadillo.* Comme à *Belon* et à *Meltaria* il y avait, dit Pline, à *Carteia* des viviers où l'on enfermait le poisson pour les salaisons et la préparation du

1. Strabon, *Géogr.*, l. III, 1, 8.

garum (H. N., liv. IX, 48). On recueillait aussi sur ces côtes les buccins et le murex pour fabriquer la pourpre [1]. Il est probable que cette industrie de la pourpre fut introduite à *Carteia* par les premiers colons phéniciens. Cette ville, d'origine ibérique, fut pendant plusieurs siècles le centre commercial du détroit; sa décadence date de l'invasion musulmane, quand ses habitants en vinrent graduellement à peupler les villes voisines.

MONS CALPE. — Gibraltar. La route romaine s'éloigne de Calpe, se dirigeant de *Carteia* vers *Barbesula* ou *Barbariana*, un port sur la mer intérieure dont on a reconnu les ruines, confirmées par des inscriptions géographiques, à gauche du Rio Guadairo.

C'est à Gibraltar que débarqua en 711, à la conquête de l'Espagne, le chef berbère Tarick, lieutenant de Muza, avec une armée de 12,000 hommes. C'est depuis lors que le Mont Calpe prit le nom de *Gebel-Tarick* au Gibraltar. Une année auparavant (710) un autre chef, Tarif, ayant réalisé une descente à *Traducta*, cette ville fut alors appelée Tarifa; *Portus Albus* devint Algéciras. L'invasion dut nécessairement s'effectuer par la voie romaine du littoral. Sur leur passage les Berbères pillèrent et détruisirent toutes les villes qui s'y trouvaient; la plupart tombèrent pour ne plus se relever, ce fut le sort de *Carteia*, *Cetraria*, *Mellaria*, *Belon*, *Baesippo* et plus loin de *Mergablo* [2] et du fameux temple de l'Hercule Gaditan qui aurait été consacré par les Visigoths à saint Pierre [3]. Tarick rencontra l'armée des Visigoths près du Barbate *(Guadi Lacca)*; c'est là que s'engagea la grande bataille décisive qui livra l'Espagne aux Musulmans.

George BONSOR.

1. Strabon, *Géogr.*, liv. III, ch. II, 7.
2. Ruines de *Patria*, entre Conil et Veger.
3. Adolfo de Castro, *Historia de Cádiz*, p. 207. Ce fait est rappelé par l'îlot de *Santi Petri* où se trouvait le temple désigné aussi par les Arabes sous le nom de *San Beter*. L'emplacement de l'ancien temple est actuellement occupé par un fort moderne qui défend l'entrée du canal aussi appelé de *Santi Petri*.

APPENDICES

A LA

CHRONIQUE LATINE DES ROIS DE CASTILLE

JUSQU'EN 1236*

V

Documents relatifs à Alphonse II d'Aragon.

[*Traslado de las escrituras del Reynado del Señor Don Alphonso I*, tomes III et IV**, Archivo de la Corona de Aragón.]

* Voir *Bull. hisp.*, t. XIV, p. 30, 109, 244 et 353; t. XV, p. 18, 170, 268 et 411 (tiré à part, Bordeaux, Feret, 1913, *Chronique latine des Rois de Castille jusqu'en 1236. I. Le manuscrit et le texte*); t. XIX, p. 101 et 243; t. XX, p. 27.

** C'est ce *Traslado* que j'ai utilisé pour la transcription des documents qui vont suivre; mais j'ai collationné avec les parchemins originaux et j'ai substitué purement et simplement les vraies leçons aux mauvaises. Je n'ai pas jugé utile de restituer régulièrement *u* et *i* là où le *Traslado* met *v* et *j*. Il n'y a aucune raison plausible pour respecter à cet égard un usage qui est à peine trois fois séculaire et qui ne va pas sans inconvénient, mais les originaux ont eux-mêmes parfois *j* ou *v* à l'initiale: j'ai jugé plus simple d'adopter la transcription uniforme du *Traslado*. Je donne en bas de pages les abréviations dont la résolution peut donner lieu à quelque incertitude. Je mets la ponctuation convenable.

Aucun des documents reproduits n'a été publié dans la *Coleccion de documentos inéditos del Archivo general de la Corona de Aragon* commencée par D. Próspero Bofarull y Mascaró. Le tome IV, qui a pour sous-titre *Procesos de las antiguas cortes y parlamentos de Cataluña, Aragon y Valencia custodiados en el Archivo general de la Corona de Aragon* (Barcelona, 1849), contient des textes qui peuvent servir d'illustration à notre Chronique, par exemple, sous le n° CLXVIII, le testament d'Alphonse II d'Aragon, 1194 (cf. § 15 de la *Chr. des Rois de Cast.*):

« ... Dimitto autem illustrem filium meum regem Petrum cum regno Aragone et Cathalonie et cum omnibus aliis in posse et custodia domine Sancie regine illustrissime uxoris mee ita ut totum teneat et habeat donec filius meus rex Petrus etatis sit regnandi vigenti videlicet annorum : rogo tamen et diligenti peto obsecracione ut domina Sancia regina illustrissima uxor mea propter fedus amoris et vinculum dileccionis quod est inter me et illam et semper enituit post obitum meum vivat domina et regina pre omnibus honoranda caste et sine marito : cumque prenominatus rex Petrus filius meus fuerit etatis regnandi vigenti scilicet annorum vivat predicta regina continens ut dictum est et honeste sine marito habeatque integre et sine contradiccione suum sponsalicium quod ego sibi feci dedi et concessi sicut continetur in carta a me sibi concessa et corroborata sive recipiat habitum religionis sive non : sed post ejus obitum revertatur totum integre jamdicto filio meo regi Petro et ejus successoribus... » (Alfonso I, n° 700).

Traités avec Alphonse VIII de Castille.

N° 431 (t. III, fol. 145). Armari 17 de Aragó, sach Sant Martí, n° 44. (A) Charte-partie. — Duplicado, n° 265 (B)*. Année 1186.

[In Dei nomine] notum sit omnibus hominibus quod nos ambo reges, Ego Aldefonsus, Dei gratia[1] Rex Castelle el Toleti et Ego Ildefonsus, eadem gratia Rex Aragonis[2], Comes Barchinone[3] et Marchio[4] Provincie, facimus pacem, contrahimus concordiam et firmamus amiciciam veram inter nos et filios et nostras filias et posteros et omnes successores nostros [omnes] perpetuo duraturam. Modus itaque nostre pacificationis est hic. Ego dictus I., Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, diffinio, absoluo et relinquo libere et absolute vobis pretaxato domino A., Regi Castelle et Toleti, castellum quod vocatur Fariza, cum omnibus pertinencis et terminis suis, quos hodie tenet idem castellum et possidet, preter aldeam que dicitur Algezira cum terminis suis, vobis et filiis el filiabus vestris et posteris et omnibus successoribus vestris, jure hereditario in perpetuum habendum et irrevocabiliter possidendum. Ita quod nec Ego nec filius meus nec aliquis de posteris seu successoribus meis aliquam habeamus rationem[5] vel causam habendi dictum castrum Farizam nomine nec possimus illud a vobis vel a filiis vestris vel filiabus vel ab aliquo posterorum vel successorum vestrorum repetere, nec super eiusdem castri possessionem aliquo modo vos inquietare. Similiter Ego A. dictus, Rex Castelle et Toleti, diffinio, absolvo et relinquo libere et absolute vobis pretaxato Domino I., Regi Aragonis, Comiti Barchinone et Marchioni Provincie, castellum quod dicitur Verdeio cum omnibus pertinenciis et terminis suis, quod hodie tenet idem castellum et possidet, vobis et filiis filiabus vestris, vestris[6] et posteris et omnibus successoribus vestris, jure hereditario in perpetuum habendum et irrevocabiliter possidendum. Ita quod nec ego nec filius meus, nec aliquis de posteris seu successoribus meis aliquam habeamus rationem sive causam habendi dictum Castrum Verdeio nomine nec possimus illud a vobis vel a filiis vestris vel filiabus vel ab aliquo posterorum vel successorum vestrorum repetere nec super eiusdem castri possessionem aliquo modo vos inquietare. Necnon et Ego A., Rex Castelle et Toleti, diffinio, absolvo et relinquo libere et absolute vobis Domino I., Regi Aragonis, Comiti Barchinone et Marchioni Provincie, castellum quod dicitur Sancta Maria de Alverrazim, cum pertinenciis

* Je mets entre crochets les mots illisibles ou manquant dans A, par suite de détériorations, et entre < > ce qui manque dans B, qui n'est qu'une copie sans les signatures.

1. *gr̄a* (toujours). — 2. *arag̃* (toujours). — 3. *barch'* (toujours). — 4. *march'* (toujours). — 5. *ronē*. — 6. *Sic* dans A.

et terminis suis omnibus, postquam[1] Petrus Roderici de Aszaphra[2] mentitus fuerit michi[3] super pacto quod michi[4] fecit ut vos postquam pactum michi[5] factum ipse infregerit aut michi[6] mentitus fuerit, illud adquiratis et jure hereditario vos et omnis vestra posteritas et successio in perpetuum habeatis, et promitto vobis et convenio quod ex quo ipse michi[7] mentitus fuerit vos adjuvem et mecum vobis auxilium ad predicti castri adquisitionem impendam bona fide et sine omni fraude, dolo et enganno. Et si ego vel aliquis successor meus vel vassallus meus vel successoris mei ab hac die in antea illud aliquo modo adquisierimus, vobis et successoribus vestris illud reddamus et tribuamus bona fide et sine omni fraude et enganno. Et Ego I., Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, diffinio, absolvo et relinquo libere et absolute omnia castella, cum omnibus terminis suis, que habet P. Roderici de Aszafra et tenet et omnem hereditatem eiusdem P. Roderici preter predictum castrum nominatum Sancta Maria de Alverrazim, cum suis terminis et pertinenciis omnibus, vobis Domino A.. Regi [Castelle] et Toleti, ut illa adquiratis et jure hereditario vos et omnis vestra posteritas et successio in perpetuum habeatis. Et promito vobis et convenio quod vos adjuvem et meum vobis auxilium ad predictorum castrorum P. Roderici et tocius hereditatis seu adquisicionem, preter predictum castrum nominatum Sancta Maria [de Alverrazim], impendam bona fide et sine omni fraude et enganno. Et si ego vel aliquis de posteris meis vel aliquis vassallus meus vel posterorum meorum aliquod vel aliqua castrorum P. Roderici vel aliquam eius hereditatem, preter sepe nominatum Castrum Sancta Maria de Alverrazim, cum perterminis et pertinenciis omnibus, adquisierimus [aliquo modo vobis et successoribus] vestris illud vel illa vel illam reddamus et tribuamus bona fide et sine omni fraude et enganno. Et si forte P. Roderici autequam mentiatur Regi Castelle defuncto vel ipso vivo existente, alter in Castro Sancte Marie vel in aliquo vel aliquibus ceterorum castrorum vel aliqua eius hereditate illi suc[cesserit, in hoc eodem pacto] nos ambo reges nobis ad invicem contra illum teneamur astricti, quod contra P. Roderici supradiximus observandum. Et Ego A., Rex Castelle concedo et absolvo vobis I. Regi Aragonis quod si P. Roderici noluerit treugas habere vobiscum, ad voluntatem et ad monitum meum inferatis ei [malum] quod poteritis. Ego preterea I., Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, facio tale pactum et convenienciam vobis sepe nominato A., Regi Castelle et Toleti, quod ab hac die in antea quandocumque meum auxilium postulaveritis ad inquietandum Regem Navarre, vos juvem et meum vobis juvamen conferam contra ipsum, bona fide et sine omni fraude et enganno. Et ego A., Rex

1. *p'quā.* — 2. *Sic* dans A. — 3. *mich'.* — 4. *m'.* — 5. *m'.* — 6. *m'.* — 7. *m'.*

Castelle et Toleti promitto et convenenciam facio vobis I., Regi Aragonis, quod postquam vos vestrum michi[1] semel feceritis adjutorium contra Regem Navarre, ego deinceps tenear vos adjuvare contra eum omni tempore et ex tunc adjuvemus nos ambo ad invicem alter alterum contra Regem Navarre, bona fide et sine omni fraude et enganno in perpetuum. Item promitto et convenio vobis quod a modo[2] nullum federis pactum vel concordie vel amicicie unitatem contraham ultra illud quod jamdudum contraxi cum Rege Navarre nec accipiam, si ipse etiam michi[3] velit dare Alavam, nec [Pinedam[4]], nec aliquod castrum vel aliquam aliam hereditatem ab eo, preter castella que sunt in fidelitate in manu Reimiri de Barea, sine voluntate vestra et assensu. Asimili, Ego I., Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, promito et convenio vobis A., Regi Castelle et Toleti, quod a modo[5] nullum federis pactum vel concordie vel amicicie unitatem contraham cum Rege Navarre, nec castra que michi[6] abstulit nec aliquod castrum vel castra alia nec aliquam aliam hereditatem ab eo accipiam, etiam si ipse michi[7] velit dare, sine voluntate vestra et assensu. Ad hoc nos ambo Reges, Ego A., Rex Castelle et Toleti, et Ego I., Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, promittimus et convenimus nobis ad invicem quod juvemus nos et alter alteri auxilium suum impendat omni tempore, bona fide et sine omni fraude et enganno, contra Sarracenos et etiam juvemus nos bona fide et sine omni fraude et enganno contra Regem Navarre et contra Petrum Rodericum de Szafra[8] supra scripto modo. Ut igitur supra memoratum pactum et conveniencia rata et stabilis[9] omni tempore perseveret et inviolata permaneat, nos ambo Reges mittimus sex castra in fidelitate, quisque nostrum tria. Ego A., Rex Castelle et Toleti, mitto in fidelitate in manu Domini[10] Didaci Xemenis supscripta tria castella, Agredam, Cervariam et Aguilar, ut ipse Dominus Didacus Xemeniz teneat ea in fidelitate per manum Regis Aragonis, tradita sibi a portario eius, et non sit de illis vasallis meis sed[11] Regis Aragonis et teneat ea per tres annos tali modo ut si interim ego vel aliquis vassallus meus suprascriptum pactum infregerimus, si ego infra quatuor menses postquam a rege Aragonis vel a nunciis suis fuero conmonitus quod infractum fuerit non fecero resarciri et malum illatum emmendari, perdam prenominata castra fidelitatis, et Dominus[12] D. det ea vobis predicto Regi Aragonis et ob hoc minus non valeat. Similiter Ego I., Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, mitto eodem modo in fidelitate in manu Berengarii de Entencia hec subscripta tria castra, Arandam, Boriam et Argedes, ut ipse B. de Entencia teneat ea in fidelitate per manum Regis Castelle

1. *m'*. — 2. *a m°*. — 3. *m'*. — 4. Je lirais plutôt *ruedam*. — 5. *a m°*. — 6. *m'*. — 7. *m'*. — 8. Sic dans A. — 9. *stabil'*. — 10. *doñi*. — 11. *de ill' uassal' m̅' s;*. — 12. *dōn'*.

tradita sibi a portario eius et non sit de illis vassallis meis sed[1] Regis Castelle et teneat ea per tres annos tali modo, quod si interim Ego vel aliquis vassallus meus suprascriptum pactum infregerimus, si ego infra [quatuor] menses posquam a Rege Castelle vel a nunciis suis fuero premonitus, infractum pactum non fecero resarciri et malum illatum emendari, perdam prenominata castra fidelitatis, et Dominus B. det ea predicto A., Regi Castelle, et ob hoc minus non valeat. Si forte tamen Dominus Didacus [Xemenis vel Dominus] B., sive ambo in horum triorum annorum spacio decesserint aut capti fuerint aut a sua voluerint patria recedere, substituatur loco eorum alii duo fideles qui prescripta castra prescripto modo teneant. Ex parte Regis Castelle, Lupus Diaz de Mena vel Egidius [Gomiz, quem horum duorum] elegerit pro fideli et maluerit Rex Aragonis. Ex parte Regis Aragonis, Domnus[2] Peregrinus de Castellazol aut frater eius W. de Castellazol, quem horum duorum elegerit pro fideli Rex Castelle. Post istos vero tres annos, Rex qui voluerit mutare fidelem, mutet [hoc modo, videlicet ut Rex Castelle] substituat Lupum Diaz de Mena vel Egidium Gomiz, qualem istorum Rex Aragonis maluerit. Et Rex Aragonis substituat Domnum[3] Peregrinum aut fratrem eius W. de Castellazol, qualem istorum Rex Castelle maluerit. Et si forte omnes prenominati [milites obierint aut capti] fuerint aut a sua patria recesserint, substituant loco eorum dicti Reges alios predictorum castrorum fideles : videlicet ut Rex Castelle de regno Regis Aragonis quem voluerit fidelem, et Rex Aragonis similiter eligat de regno Regis Castelle quem voluerit fidelem, et illi ambo fideles prefata castra, sex scilicet, pacti prescripti tenorem teneant et de illis sicut suprascriptum est faciant. Et nos ambo reges, Ego A., Rex Castelle, et Ego I., Rex Aragonis, assecuramus vos Domnum[4] Didacum Xemeniz et Domnum[5] B. de Entencia, et vestra corpora et sex supranominata castella ; et convenimus vobis quod ea vobis non furemur, nec furari faciamus, nec forcemus ea vobis, nec forzari faciamus, nec aliquam fraudem sive engannum vobis in illis faciamus ; et si aliquis in illis vobis malum fecerit, juvemus vos contra eum bona fide et sine enganno. Facta carta apud Castrum Verdejo[6], Era M^a CC^a XX^a IIII^a, anno Incarnationis M°C°LXXX° VI°, tercio Nonas Octobris. Et Ego A. sepedictus, Rex Castelle et Toleti, hanc cartam propia manu roboro et confirmo et signo meo et sigillo munio. =[7] SIGNUM ADELFONSI REGIS CASTELLE = Ego similiter I., Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, hanc cartam propia manu roboro et confirmo et signo propio et sigillo munio. = Sig† num Ildefonsi, Dei gratia Regis Aragonis, Comitis Barchinone et Marchionis Provincie. = Testes huius rei et pacti sunt,

1. *de ill' uassal' m̄' s;.* — 2. *domn'.* — 3. *dōn'.* — 4. *dōnū.* — 5 *dōnū.* — 6. Mot écrit par une main moderne sur un mot effacé. — 7. Dans un cercle, une croix au milieu.

ex parte Regis Aragonis : Domina[1] Sancia Regina Aragonis, Comitissa Barchinone et Marchesia Provincie; Domnus[2] Berengarius, Terrachone Archiepiscopus; Domnus[3] Peregrinus de Castellazol. Ex parte Regis Castelle : Domnus[4] Tellus Petri, Lupus Diaz de Fitero, Lupus Diaz de Mena, Sancius Martini, Martinus Lupi de Lograno. = Ego Petrus de Blandis, Notharius Domini[5] Regis Aragonis, presente et teste magistro Mica, Nothario Domini Regis Castelle, hanc cartam scripsi et sum testis, et feci hoc sig†num.

* * *

N° 402 (t. III, fol. 115).

Armari 5 de Saragosa, sach 1, n° 100. Copie sur parchemin*. Année 1186.

Hec est commemoratio pacti quod Dominus A., Rex Castelle et Toleti, et Dominus I., Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, habuerunt super Petrum Roderici, videlicet ut nullus eorum reciperet Petrum Roderici, nec eum, nec fratres suos, nec parentes suos, qui ad suum proficium ibi essent, neque facerent eidem Petro Roderici bonum nec profectum, nec aliquibus hominibus qui ad proficium Petri Roderici forent, preter Gonzalvum Roderici, qui tunc temporis erat vasallus Domini A., Regis Castelle et Toleti, quem scilicet[6] Gunzalvum Roderici habuit Rex Dominus A. secum tenere et pro isto pacto eum non eicere. Set non habuit ei facere bonum ad profectum P. Roderici, et postquam dictus Gonzaluus Roderici semel se partisset de rege Domino Aldephonso, non habuit illum postea recipere, Rex Castelle A. nec Rex Aragonis I., sed habuit esse in predicto pacto sepedictus G. Roderici, sicut et ceteri parentes Petri Roderici, et istud totum habuit esse per bonam fidem et sine malo ingenio et sine omni enganno. Et nos ambo Reges, A., Rex Castelle et Toleti, et Ego Dominus I., Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, suprascriptum pactum pro ut dictum est fecimus, concedimus et affirmamus, et promittimus et juramus quod illud, sicut in presenti pagina scriptum est, servemus et teneamus per bonam fidem et sine malo enganno, ita quod nemo nostrum possit supra memoratum pactum solvere absque consensu et voluntate

* « (MCLXXXVI) Ianuario mense Agredæ Reges congrediuntur : atque inter se comparant, ne auxilia Azagræ clam, palamue submittantur. neque eum, fratresue eius recipi patiantur : & gonzaluum Ruizium Azagram eius fratrem excipiunt, Castellæ Regi subditicium hominem » (*Indices rerum ab Aragoniæ Regibus gestarum... a Hieronymo Surita... parati et expositi...* MDLXXIIX, p. 82). Cf. les *Anales* du même auteur, parte I, libro II, cap. XLI, et la *Chron. lat. des Rois de Castille*, § 15.

1. *dña.* — 2. *don'.* — 3. *don'.* — 4. *dõn'.* — 5. *dni.* — 6. *ſ'.*

alterius. Facta carta apud Agredam, era $M^a CC^a XX^a III^a$. XII° kalendas Februarii. Testes huius rei et pacti ex parte Domini A. Regis Castelle : Domnus[1]. Rodericus, Senescallus regis ; Domnus[2] Didacus Xemenez ; Domnus[3] Tellus Petri ; Domnus[4] Lupus Didaci, Merinus Regis. Ex parte Domini I. Regis Aragonis : Domnus[5] Sancius de Orta, Senescallus Regis ; Domnus[6] Gumbaldus, Ylerdensis Archidiachonus ; Petrus de Blandis, Notarius Dōmini Regis Aragonis[7] ; Magister Mica, Domini A. Regis Castelle notarius, presente et assistente eodem Petro de Blandis, Notario Regis Aragonis[8], hanc cartam scripsit.

*
* *

N° 460 (t. III, fol. 180).

Armari 17 de Aragó, sach s^{ta} Engracia n° 125. Copie sur parchemin*. Année 1187.

Hec est memoratio amoris quam facit A., Rex Castelle et Toleti, Domino Ildefonso Regi Aragonis, Comiti Barchinone et Marchioni Provincie, de negocio F. Roderici de Azagra. Absolvit ei quod recipiat F. Roderici statim pro vassallo, et si infra spacium duorum annorum post proximum festum Natalis Domini, F. Roderici jam dictus dederit Castrum Sancte Marie de Alvarrazin I., Regi Aragonis, habeat et teneat idem Rex illum pro vassallo deinceps si voluerit ; et si pleitum vel compositionem[9] voluerit facere F. Roderici Regi Aragonis I. de castro predicto quod ipsi regi placeat, significet et aperiat et referri faciat Dominus I., Rex Aragonis, Domino A., Regi Castelle, ordinem illius pleiti et composicionis[10] quam F. Roderici ei facere voluerit ; et si placuerit Regi Castelle, faciat illud pleitum Rex Aragonis cum F. Roderici ; sed sine voluntate et assensu Regis Castelle non posit illud pleitum facere vel contrahere I., Rex Aragonis, cum F. Roderici. Preterea, Dominus I., Rex Aragonis, absolvit Dominum A., Regem Castelle, ut sit solutus ab hac die hodierna in antea usque ad transactos duos annos post proximum festum Natalis Domini ab omni illo auxilio et juvamine quod ei facere tenebatur hucusque et impendere contra F. Roderici ; et transactis istis duobus annis post proximum festum Natalis Domini, juvet A., Rex Castelle, I., Regem Aragonis, contra F. Roderici bona fide et sine malo enganno, sicut hucusque tenebatur, si I., Rex Aragonis, pleitum non habuerit de castello illo, sicut in presenti pagina ista supra scriptum est ; et si pleitum habuerit I., Rex Aragonis, de prephato castello, sicut suprascriptum est, usque ad transactos duos annos post festum Natalis Domini, Rex

* Cf. *Chron. lat. des Rois de Cast.*, § 15, note 4.

1. *Dōn'.* — 2. *Dōn'.* — 3. *Dōn'.* — 4. *Dōn'.* — 5. *Dōn'.* — 6. *Dōn'.* — 7. *Aragoñ.* — 8. *Aragoñ.* — 9. *cōpōnē.* — 10. *cōpōnis.*

Castelle A. sit absolutus deinceps imperpetuum ab omni pacto quo tenebatur usque nunc de faciendo illi suo auxilio contra F. Roderici. Quod si Dominus I., Rex Aragonis, usque ad transactos duos annos post proximum Natalis[1] Domini non fecerit compositionem[2] cum F. Roderici eo modo sicut prescriptum est in hac pagina, I., Rex Aragonis, desamparet F. Roderici et non teneat nec habeat eum pro vassallo nec unquam amplius possit eum pro vassallo recipere, nisi cum voluntate et assensu Domini A., Regis Castelle. Transactis vero sepe dictis duobus annis, carta ista igne comburatur. Set Rex Castelle A. teneatur deinceps juvare I., Regem Aragonis, contra F. Roderici per bonam fidem et sine malo enganno, sicut hactenus tenebatur, si Rex Aragonis I. suprascripto modo, sicut superius est scriptum, non composuerit de castello prenominato, et non aliter. Testes huius rei sunt : Dominus B. Tarrachone Archiepiscopus; Domnus[3] Didacus Xemeniz; Domnus[4] Rodericus, Maiordomus Curie Regis Castelle; Domnus[5] Gomez Garsie. Facta carta apud aldeam Sorie Savuquello[6], Era M^a CC^a XXV^a, crastina die post festum Michaelis Archangeli.

Traité avec Sanche de Portugal et Alphonse de Léon.

N° 585 (t. IV, fol. 84).

Armari 67 de Aragó, sach B, n° 280*. Année 1191.

In Christi nomine et eius divina clemencia. Hec est scriptura conventionum quas Ego Ildefonsus, Dei gratia Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, facio cum Illustribus regibus, videlicet cum Sancio, Rege Purtugalensi[7] et Algarbi, et Aldefonso, Regi Legionum[8] et Gallicie, licet inter nos parentela et sanguinis linea non inmerita concordiam iunxerit et amorem, ad maioris tamen dilectionis evidenciam et inimicorum nostrorum detrimentum firmamus, ut nos ad invicem bono animo et affectu juvemus bona legalique fide et absque enganno contra Aldefonssum, Regem Castellie[9]. Ego itaque predictus Ildefonsus, Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, promito et bona veraque fide convenio et absque aliquo enganno quod nunquam in omni vita mea faciam pacem, treugas sive aliam

* Cf. les §§ 14-15 de la *Chron. lat. des Rois de Castille;* Zurita, *Indices*, p. 83 : « Legati Sanctii Portugaliæ, & Alfonsi Legionensis, & Galleciæ Regum Oscæ Regem Sanctii affinem conueniunt. Fœdus inter Reges ictum Maio mense (MCXCI) iure iurando sanxere : eorumque amicitia, ac societate fides deuincitur. Aequo pactionum iure aduersus, Alfonsum Castellæ Regem astringuntur. » Cf. les *Anales*, I, II, cap. XLIIII.

1. *nl'is.* — 2. *cōpōne.* — 3. *Dōn'.* — 4. *Dōn'.* — 5. *Dōn'.* — 6. *sauuquello.* — 7. *purtugal'n.* — 8. *legionū.* — 9. Sic.

aliquam compositionem vel pactum cum predicto Rege Castelle[1] sine consilio, voluntate et assensu predictorum Regum, et semper eos adjuvem bona fide et sine enganno contra predictum Regem Castelle[2], et ei guerram semper faciam, dum ipsi cum eo guerram habuerint. Ad maiorem autem confirmacionem huius pacti et convencionis, et ut firmius observentur predicta, Ego, predictus Ildefonsus Rex, facio et presto hominium et fidelitatem tibi Guiraldo de Bezon, militi supradictorum Regum, positis manibus meis inter tuas sub nomine ipsorum Regum, videlicet Sancii, Regis Purtugale[3] et Algarbi, et A., Regi Legionum[4] et Gallicie, cum baronibus meis inferius scriptis, quod omnes predictas conveniencias et pactiones prout continentur in hac presenti pagina, bona fide et legali et absque aliquo enganno vel ingenio bene et fideliter servem et attendam omnibus diebus vite mee prenominatis regibus, videlicet Domino Sancio, Regi Purtugale[5] et Algarbi, et A., Regi Legionum[6] et Gallicie. Nomina siguidem eorum qui hominium faciunt : Artaldus de Alagone, Fortunius de Stala, Guillelmus de Granata, Tarinus, Eximinus Cornelii, Sancius de Orta, Arbertus de Castro Veteri, Guillelmus de Cervilione, Arnaldus Palatini, Garcias[7] Vrtiz, Michael de Valamazano, Lupuz Exemenz et Eximinus de Artosella. Datum apud Oscam, mense Madio, sub anno ab incarnato Domino M° C° XC° I°. = Signum † Ildefonsi, Regis Aragonis, Comitis Barchinone et Marchionis Provincie, qui predicta promito attendere et proprio signo confirmo et corroboro. = Testes huius Rei : Ferrandus Rodrici, Berengarius de Atencia, Eximinus de Lusia, Bernardus de Roda, Pelegrinus de Castellazolo. Signum † Johannis de Berachio, Domini Regis Aragonis Notarius, qui hanc cartam eiusdem mandato scripsit, mense et anno quo supra.

Traité avec Sanche de Navarre.

N° 630 (t. IV, fol. 135).

Armari 7 de Concordias reals. Sach St Francisco Xavier, n° 24. Charte-partie*. Année 1192.

Manifestum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod nos ambo Reges, Ego videlicet Ildefonsus, Rex Aragonis[8], Comes Barchinone, Marchio Provincie, et Ego Sancius, Rex Navarre, convenimus inter nos ad invicem bona et legali fide et etiam prestito corporaliter sacramento super sancta Evangelia, juramus quod alter alteri bene et

* Cf. les §§ 14-15 de la *Chron. lat. des Rois de Castille.*

1. Sic. — 2. *castell'.* — 3. *purtugal'.* — 4. *legionū.* — 5. *purt'.* — 6. *legionu.* — 7. *Garc'.* — 8. *aragon̄.*

fideliter et sine omni fraude et enganno observamus et attendamus conveniencias et pactationes que continentur in instrumento conventionum nostrarum, quod Ferrandus Roderici habet et tenet pro utriusque nostrum fidelitate, et nec ipso sacramento quod facimus domino Cardinali nec aliqua occasione alia ille convenientie que scripte sunt in illo instrumento predicto aliquatenus infringantur sive deleantur, set eas sicut in instrumento quod pro vobis tenet Ferrandus Roderici et in cartis nostris conventionum continetur, firmiter bona fide teneamus et observemus. Promittimus etiam et convenimus inter nos ad invicem quod quandocumque alter nostrum submonuerit alterum ad guerram Regi Castelle faciendam, adjuvemus nos bona fide et ei guerram faciamus; et si alter nostrum ab altero monitus guerram Regi Castelle facere noluerit, mandamus Ferrando Roderici quod donet et reddat castra fidelitatis illius regis qui convenientias attendere et servare noluerit reliquo Regi infra tempus quod assignatum est in aliis nostris cartis conventionum. Et si forte Ferrandus Roderici non teneret illa castra fidelitatum, statuimus quod illi qui ea tenuerint teneantur nobis sub eisdem convenienciis quibus Ferrandus Roderici tenetur. Acta sunt hec apud Tirasonam, mense Julio, Era M^a CC^a XXX^a. = Signum † Ildefonsi, Regis Aragonis, Comitis Barchinone, Marchionis Provincie, laudantis et confirmantis hec omnia suprascripta. = Signum † Sancii, Regis Navarre, laudantis et confirmantis hec omnia suprascripta. Testes ex parte Regis Aragonis : Sancius de Orta, Maiordomus; Artaldus de Alagone, Alferiç. Testes ex parte Regis Navarre : Michael de Lerant, alferiç; Petrus de Cascante.

La Reine D^a Sancha.

N° 454 (t. III, fol. 172).

Armari 21 del Regne de Valencia, sach C, n° 185. Charte-partie*. Année 1187.

In Dei nomine, sit notum cunctis quod ego Ildefonsus[1], Dei gratia Rex Aragonis, Comes Barchinone et Marchio Provincie, dono, concedo et cum hac presenti carta confirmo vobis S., Regine eorundem, dilecte uxori mee, in tota vita vestra hec decem castra per vestrum sponsalicium, scilicet Darocam, Epilam, Vnum Castellum, Pinam, Barbastrum, Castrum Sancti Stephani, Tamaritum, Cervariam, Montem Album, et Siuranam, cum eorum pertinenciis et terminis. Tali quidem condicione, ut milites qui per me predicta castra tenent recipiant ea per manum vestri portarii et inde vobis hominium faciant. Ea condi-

* Cf. *Chron. lat. des Rois de Cast.*, § 15.

1. *ID'*.

cione quod, si me prius vobis decedere contingeret, predicta castra irati sive paccati, sine omni dolo et fraude, vobis reddant, prout vassallus debet facere domino suo. Si interim vero vellem aliquando aliquem alium in predictis castris mutare dominum, ille qui castra recepturus esset cum altero qui foret removendus veniant similiter ante presentiam vestram et faciat vobis hominium qui castrum fuerit recepturus et per manum vestri portarii sicut prior fecerat. Verumtamen si miles qui castra teneret vellet illud dimitere et ego noluero dare militem qui hominium vobis faceret er per manum vestri portarii reciperet, liceat ei militi qui castrum tenuerit illud vobis reddere sine toto malestare. A simili si vos nolletis recipere hominium illius militis cui ego castrum vellem tradere et portarium vestrum ei dare, liceat ei qui castrum tenuerit mihi[1] illud reddere sine omni malestare. Sciendum tamen quod, post obitum vestrum, ille cui regnum Aragonis dimisero habeat ex supradictis castris ea que ad regnum Aragonis pertinent; et ille cui comitatum Barchinone dimisero habeat ea que ad comitatum pertinent Barchinone. Data apud Cesaraugustam, Era M^a^ CC^a^ XXV^a^, anno M° C° LXXX° VII° ab incarnatione Domini, mense Madii. Signum † Ildefonsi, Regis Aragonis, Comitis Barchinone et Marchionis Provincie. [2] Sig†num Santie, Regine Aragonis, Comitisse Barchinone et Marchessie Provincie. [3] Huius rei testes sunt : Didacus Xamenis, vassallus Regis Castelle; B. de Entencia; Pelegrinus de Castellozol; Willelmus, frater eius; Tarimus, Alferiz. Martinus Pedriz; Michael de Villamanzano; Examen de Artusella; Don Dalcalano; P. Cortiel; Fortunius de Stalla; Artaldus de Alagone; Examen Cornel; Assalitus de Godal; Aznardus Pardi; Petrus de Stapanano. Ego Petrus de Blandis, Notharius Domini Regis, hec supradicta scripsi mense et anno quo supra, et hoc sig†num feci.

VI

Documents relatifs à Pierre II d'Aragon

[*Traslado de las escrituras pertenecientes al Reynado del Sr D. Pedro I de Cataluña y II de Aragon*, Archivo de la Corona de Aragón *.]

* L'Archivo de la Corona de Aragón à Barcelone possède un *Traslado de las escrituras en pergamino pertenecientes al Reynado del Sr D^n^ Pedro I de Cataluña y II de Aragon y 14e conde de Barcelona (que empezo à reynar en 26 de Abril de 1196 y acabó en 13 de setiembre de 1213). Por Antonio Marin Miret y Vives que le empezo en 7 de Encro de 1817.*

Ce *Traslado* contient 457 documents, dont le dernier est daté « III Kalendas Febroarii, anno domini M.CC.XIII ». Il est préférable à la copie qui en a été faite sous la direction de Próspero de Bofarull y Mascaró, « archivero mayor » (1820) et

1. m^i^. — 2. Autre main. — 3. Même main que le reste.

La reine Dª Sancha.

Nº 98 (fol. 84). Armari 30 de testamˢ reals, sach S. nº 105*. Charte-partie. Année 1200.

In nomine Domini : Notum sit cunctis quod post multas contentiones que fuerunt inter me Dominam Sanciam, Reginam Aragonis[1], Comitissam Barchinone[2] et Marchesiam[3] Provincie, et filium meum Dominum[4] Petrum Regem Aragonis[1] et Comitis[5] Barchinone[2], veniendo invicem ad finem et ad perfectam concordiam de omnibus supradictis consilio et laudamento Domini A., Illustris Regis Castelle et Toleti, et in manu et presentia ipsius, ego inquam supradicta Domina Regina per me et per omnes meos reddo et trado, absolvo et diffinio in perpetuum vobis Domino P. prefato Regi, filio meo, castrum et villam de Fariza cum castro et villa de Embith, et cum omnibus dominicaturis et omnibus aldeis et terminis et pertinentiis suis omnibus, donationibus exceptis quas ibidem ad quosdam de creatione mea contuli et in ecclesiam quam de novo construxi ob remissionem peccatorum meorum et venerabilis Viri mei Domini Adefonsi bone memorie, Regis Aragonis[6], et salva restitutione vinee quam feci P. Ennegez. Item reddo, trado, absolvo et diffinio in perpetuum vobis prenominato filio meo et omnibus successoribus vestris, castrum et villam de Epila cum omnibus terminis et pertinentiis suis. Item restituo vobis illud jus et rationem quam ego habebam in redditibus Caldarie de Calatajub, et jus et rationem quam ego habebam in orto de Jerundella qui est in Osca juxta Sanctum Ciprianum. Item restituo vobis prenominato filio meo illos CCC. Morabitinos[7] censuales quos

qui est du reste incomplète (le second tome n'arrive qu'au document 293, non terminé). Une note, qui se trouve au folio 1 du *Traslado* de 1817 et qui doit être de Bofarull, formule cette prescription : « Antes de ponerlo en limpio se han de comprobar estos borradores con los originales, y despues las nuevas copias con los borradores comprobados. » Le *Traslado* de 1817 comporte, en effet, des corrections, provenant évidemment de ce collationnement. Il est dès lors plus sûr d'y recourir, car la mise au net peut présenter des fautes par rapport au premier *Traslado* ainsi amendé. J'ai du reste corrigé d'après les originaux, dont je mets en bas de pages les abréviations remarquables.

* « Initio regni, cum magna inter Regē, cuius alioqui mirifica indoles virtutis apparebat, & Reginam parentem & obtrectatio inuidiæ, & maleuolentia coorta esset, summeque inter se dissiderent, (MCC) A. D. II K. Oct. Farizæ cum Castellæ Rege ad colloquium perveniunt. Paciscuntur, vti Regina Farizæ, Embiti, & Epilæ, arces filio tradat; quæ cum externi regni finibus propinquæ essent, haud leuis causa suberat, vt inde grauis oriretur suspicio : & intestinum odium cum acri dissidio existeret. Apparebat enim Reginam liberos aditus, atque exitus ex Castellanis regionibus cōparauisse » (*Indices*, p. 85). Cf. les *Anales de la Corona de Aragón* du même auteur, parte I, libro II, cap. XLIX).

1. *Arag̃* (toujours abrégé). — 2. *Barch'* (id.). — 3. *march'*. — 4. *dñm* (toujours en abrégé). — 5. *Comit'*. — 6. *Arag̃*. — 7. *morb'*.

habebam in redditibus de Seros. Item ego prenominata Domina Sancia[1], Regina Aragonis[2], absolvo et diffinio in perpetuum vobis Domino Petro Regi Aragonis, prefato filio meo, et successoribus vestris, illas peticiones[3] quas ego movebam vel movere poteram contra vos super illa parte sponsalicii quam ego non tenebam, quocumque locorum sit constituta in Catalonia[4] vel in Aragone, eo salvo quod a vobis inferius[5] accipio pro hac transactione. Omnia itaque jura et singula que insupra dictis locis et singulis sicut superius continetur habebam vel habere debebam dono et remitto per me et per (fol. 85) omnes meos vobis sepe dicto venerabili filio meo et successoribus vestris sine aliqua retentione quam ibi non facio aliquo modo, et sicut melius dici aut intelligi potest ad bonum et utilitatem vestram et vestrorum. Adicio etiam quod ille qui a me castella et villas inferius connumerandas habet, tenet, habuerit et tenuerit, faciat vobis fidelitatem et hominium quod post obitum meum vel in vita mea si ego voluero vobis et successoribus vestris ea reddat sine aliquo contradicto, nulla exceptione[6] ab eo obicienda vobis vel successoribus vestris pro impensis, pro opere[7], pro melioramento quolibet in eis quocumque modo facto. E contra, ego prememoratus Dominus Petrus, Dei gratia Rex Aragonis et Comes Barchinone, propter bonum pacis et propter maternam dilectionem et reverentiam quam vobis venerabili matri mee Domine Sancie[8], Regine Aragonis, exibere debeo, dono, reddo et in presentiarum trado castrum et villam de Azcon cum omnibus terminis et pertinentiis suis, franchum et ingenuum, et castrum et civitatem de Tortosa ingenuam, liberam et quietam cum militibus et cum hominibus et mulieribus presentibus et futuris, cum dominicaturis, leuzdis et passaticis, cum terminis et pertinentiis suis omnibus, pratis, pascuis, aquis, silvis et nemoribus, montibus et planis, heremis et populatis, cum omni omnino sennorivo[9] integro et pleno quod per aquam et per terram in singulis locis superius comprehensis pater meus Dominus Ildefonsus[10] bone memorie habebat et habere debebat et sicut vobis supradicta loca in sponsalicium contulerat largitatem eo tempore quando supradictum castrum et villam de Azcon et supradictum castrum et civitatem Dertose[11] Templariis tradidit et donavit, salvo et excepto omni eo jure quod Templarii tunc temporis in supradictis locis habebant et habere debebant et salva ea portione emptionum, helemosinarum et acquisitionum[12] omnium quas Templarii ibidem ab illo tempore fecerunt, sicut in instrumento inter illustrem Patrem meum bone memorie et Templarios facto plenissime continetur, et salvo stabilimento candele quam Dominus pater meus statuit ad altare Sancte Marie Dertose[13], et

1. *S.* — 2. *Arag̃.* — 3. *peticiōns.* — 4. *Catal'.* — 5. *a uob' inferi'.* — 6. *exceptōne.* — 7. *ope.* — 8. *S.* — 9. *sennoriuo.* — 10. *Ild'.* — 11. *dertos'.* — 12. *acq̄istionū.* — 13. *dertos'.*

salvis C. solidis Barchinone[1] quos fratres de Xartosa annuatim debent ibi accipere et salvis X. morabitinis[2] quos Domine de Valbona annuatim sunt ibi accepture, que omnia Domina Regina persolvere debet dum Dertosam tenuerit. Item ego, Dominus Petrus Aragonis, concedo et confirmo vobis sepe dicte venerabili matri mee, sine aliqua retentione quam ibi non facio de vita vestra tamen, totum illud sponsalicium quod vos nunc tenetis in Catalonia[3] et in Aragone sicut plenissime in instrumento vestro continetur, eo salvo et excepto quod mihi superius reddidistis et diffinistis, pro ut superius (fol. 86) continetur. Est autem sciendum quod illa loca sponsalicii vestri que modo vos tenetis et que vobis confirmo sunt hec : castrum de Siurana cum omnibus castellis suis et villis et omnibus terminis et pertinentiis suis et cum castello et villa Montisalbi cum omnibus terminis et pertinentiis suis, et castrum et villa de Cervera cum omnibus terminis et pertinentiis suis, et castrum et villa de Tamarito, cum omnibus terminis et pertinentiis suis, et castrum et villa Sancti Stephani cum omnibus terminis et pertinentiis suis, et castrum et villa de Barbastro cum omnibus terminis et pertinentiis suis, et castrum et villa de Pina cum omnibus terminis et pertinentiis suis per terram et aquam[4], et castrum et villa de Yxar cum omnibus terminis et pertinentiis suis, et castrum et villa de Vnicastro cum omnibus terminis et pertinentiis suis, et castrum et villa de Daroca cum omnibus castellis et aldeis, terminis et pertinentiis suis, et castrum et villa de Burbagana cum omnibus terminis et pertinentiis suis. Superius itaque connumerata omnia loca et singula que vobis nunc confirmo, et castrum et villam de Azcon, et castrum et civitatem Dertose[5] que vobis pro hac transactione tradidi et donavi, volo quod habeatis libera, quieta et ingenua cum omni omnino suo sennorivo per aquam et per terram ad omnes vestras voluntates faciendas sine aliqua retentione quam ibi non facio de vita vestra, sive in seculo remanseritis, sive ordinem intraveritis sicut melius et plenius dici vel intelligi potest ad bonum et utilitatem vestram : hac sola conditione adjecta[6], quod post obitum vestrum supradicta omnia loca et singula que vobis nunc confirmo, et nominatim castrum et villam de Azcon, et castrum et civitas Dertose[7] cum omnibus terminis et pertinentiis suis, sicut superius est comprehensum que vobis nunc dono et trado pro hac transactione ad me revertantur et ad successores meos libera et quieta, illesa penitus et incorrupta sine aliquo pejeramento[8], et cum omni omnino melioramento a vobis ibidem vel ab hominibus vestris in opere vel alio quocumque modo facto, eo salvo quod dictum est post dies vestros de tota montana de Siurana sicut in instrumento vobis facto a patre meo plenissime continetur; et si forte, quod absit,

1. *barch'*. — 2. *morb'*. — 3. *Catal'*. — 4. *p aq^a m*. — 5. *Dertof'*. — 6. *adjecta* (comme *jure*). — 7. *dertof'*. — 8. sic dans l'orig.

contingeret quod ego vel alius nomine meo in supradictis locis omnibus et singulis vel in Tortosa vel in Azcon tangerem, prenderem vel forciarem aliquid sine voluntate vestra, promitto vobis interroganti [1] et convenio bona fide et sine enganno quod ego infra II. menses postquam per vos, per litteras vestras, vel per nuncium vestrum fuero commonitus, plene vobis restituam et sine aliquo contra (fol. 89) dicto. Quod nisi facerem, volo quod liceat vobis supradictas omnes querimonias sponsalicii vel alias quas superius mihi remisistis ex integro suscitare presenti vobis transactione rata transactione manente [2] in aliquo non obstante. Item ego prenominatus Dominus Petrus, Rex Aragonis et Comes Barchinone, promittendo in fide et legalitate mea, recipio per bonam fidem et sine enganno sub mea defensione et protectione personam vestram et homines vestros tam masculos quam feminas, et omnes res vestras tam mobiles quam immobiles et omnium hominum vestrorum nulla penitus exceptione facta. Est autem sciendum quod ego Domina Sancia, Regina Aragonis, et ego prenominatus Petrus, Rex Aragonis, convenimus nobis et promittimus ad invicem per bonam fidem et sine enganno, quod observemus nobis ad invicem omnes alias convenientias que in scriptis non sunt redacte = Datum Farice ultima die Martis, Mensis septembris, per manum Johannis de Berix [3] Domini Regis Notarii et mandato ejus scripta a Petro scriptore. Sub era M.CC.XXX.VIII. et anno Domini M.CC. = Signum + Petri, Regis Aragonis et Comitis Barchinone. = Signum + Sancie, Dei gratia Regine Aragonis, Comitisse [4] Barchinone, Marchesie [5] Provincie = Ego Raimundus, Cesaraugustanus Episcopus, hoc signum facio [6] = Signum Gomballi, Ilerdensis [7] Episcopi. = Testis Petrus Ferrandiz = Testes: Guilielmus de Castellazolo = Eximenus Cornelii = Bernardus de Benavento = Martinus Pedriz de Vilel = Eximinus de Lusia = Eximinus de Rada = Michael de Lusia = Petrus Xemenez de Orrea = Petrus Latro = Lupus de Valterra = Arnaldus de Stopannano = Raimundus de Castro veteri = Hugo de Turre rubea = Petrus de Mediano = Jurdanus de Petra alta = Assalitus de Gudal. Signum + Johannis de Berax [8] Domini Regis Notarii.

* * *

N° 121 (fol. 109). Charte-partie en double exemplaire (Année 1201): A (Armari 19 de Guesca, sach Sn Llorens, n° 24 Duppdo).
B (Armari 57 de Arago, sach C n° 317)*.

* Le copiste du recueil s'est servi de A; j'ai corrigé sur B. — « MCCI. Cum Rex pacta cum regina conuenta, fœderaque siue mobilitate, & leuitate animi, seu inue-

1. Ajouté dans l'original, même main. — 2. Même remarque pour ces trois mots. — 3. *b'ix (b'ax?)*. — 4. *com'*. — 5. *march'*. — 6. Cette phrase est d'une autre main et d'une encre plus pâle dans l'original. — 7. *Ylerdñ* (même remarque). — 8. *b'ax* (même remarque).

Omnibus sit manifestum quod ego Petrus, Dei gratia Rex Aragonis [1], Comes Barchinone [2], bono animo et spontanea voluntate post multas et varias dissensiones que inter me et vos Dominam [3] Sanciam Reginam, matrem meam, fuerunt venio ad finem et concordiam et amicabilem compositionem [4] vobiscum super omnibus querimoniis et controversiis quas adversus vos usque in presentem diem habebam vel habere poteram. Modus autem compositionis [5] talis est quod ego jam dictus Rex Petrus convenio vobis domine Sancie Regine, matri mee, quod ab hac ora in antea [6] corpus vestrum salvum et securum custodiam et teneam omni tempore vite mee ab omni inquietacione [7] et gravamine, et benigne ac fideliter tractem sine omni dedecore et vexacione. Promitto etiam vobis atque convenio quod omnia castra vestra villas que habetis racione sponsalicii vestri et vassallos et omnes homines vestros cum omnibus que habent et habituri sunt et omnia vestra que in presenti habetis vel in antea estis habitura vobis intemerata et inviolata conservem nec inde vobis aliquid auferam nec aliquis nomine meo sive studio aut ingenio meo nec auferri permitam, et hoc vobis promitto per bonam fidem sine malo ingenio ad vestrum bonum (fol. 110) intellectum. Et ad majorem securitatem vestri vestrorumque et cautelam facio vobis hominium et juro in propria persona super sancta IIII. Evangelia quod hec omnia sicut superius scripta sunt compleam et attendam et attendi faciam bona fide sine omni vestro vestrorumque enganno [8]. Adhuc etiam ad majorem et firmissimam securitatem vestram vobis addo assigno [9] et constituo quod Berengarius de Entencia, Guillelmus [10] de Castro Azol, et Garcia Rumei [11], et Guillelmus [12] de Cardona, Albertus de Castro veteri, et Raimundus de Villa mulorum jurent vobis et hominium faciant quod ego hec omnia sicut superius scripta sunt vobis attendam. Quod nisi fecero, volo quod ipsi cum corporibus et hominibus et hereditatibus suis se vobiscum teneant et adjuvent vos fideliter per bonam fidem sine malo ingenio omnibus diebus vite vestre.

nili licentia, aut prauis consultoribus inductus, fregisset, & rursus intestinis seditionibus lacerarentur, interuētu Berengarii Entenze, Guilielmi Castellitioli, Garciæ Romæi, Guilielmi Cardonæ, Alberti Casteluellii, Raimundi Vilademulii, Raimundi Gurbii Templariorum Magistri, Simonis Labatæ Magistri Hospitalariorum Ampostæ præfecti, Simonis Cornelii, Garciæ Orticij, Artalli Alagonis, Petri Sesesii, Michaelis Lucsiæ, Arnaldi Palatini, Arnaldi Foxani Darocæ Nouembri mense ad colloquium congredientes, obsidibus vltro, citroque datis, fides reconciliationis firmata est : & in pristinam concordiam reducuntur. Iuris iurandi religione proceres ii obstringuntur, Regem, parentem, vt par erat, obseruantia, cultuque, & honore reueriturum : neque oppidorum, aut arcium, quæ a Rege viro traditæ illi fuerant, possessione exclusurum : atque in ea, regio præsidio permansuram. Arcium earum præfecti Reginæ Regi se irato, aut pacato, parituros, atque eius imperio obtemperaturos, fidelitatis sacramento obtestantur. » (*Indices*, p. 85). Cf. *Anales*, loc. cit.

1. *Arag̃.* — 2. *barch'.* — 3. *dña.* — 4. *cōpositⁱnē.* — 5. *cōpositⁱnis.* — 6. *inantea.* — 7. *īqⁱtacⁱn̄.* — 8. *engaño.* — 9. *asigno.* — 10. *G.* — 11. *rumi.* — 12. *G.*

Si vero aliquis eorum forte obierit vel a terra mea recesserit promitto et convenio vobis quod alium loco ejus vobis statuam juxta vestri voluntatem, qui simile vobis hominium faciat et sacramentum prestet. Ego vero Berengarius de Entenza facio vobis Domine Sancie Regine predicte hominium, et super Sancta IIII. Evangelia juro quod ego dem operam et studium bona fide ut Dominus Rex Petrus predicta vobis attendat. Si autem in aliquo contravenerit et non satisfecerit vobis infra II. menses postquam per vos aut per nuncium vestrum ei denunciatum fuerit promitto vobis sub hominio et sacramento quod omnibus diebus vite mee adjuvem vos in propria persona cum hominibus et hereditatibus meis bona fide sine malo ingenio vestro bono intellectui; hoc idem hominium facio jurans, conveniens et promittens ego Guillelmus[1] de Castro Azol; hoc idem hominium facio jurans, conveniens et promittens Ego Garcia Rumei[2]; hoc idem hominium facio jurans, conveniens et promittens ego Guillelmus[3] de Cardona; hoc idem hominium facio jurans, conveniens et promittens ego Arbertus[4] de Castro veteri; hoc idem hominium facio jurans, conveniens et promittens ego Raimundus[5] de Villa Mulorum. Preterea est sciendum quod ego Petrus Rex predictus laudo, confirmo atque concedo illas conveniencias que fuerunt facte inter me et vos Dominam Sanciam Reginam, matrem meam, apud Ferizam in presencia Aldefonsi Regis Castelle. Et ego Sancia, Dei gratia Regina Aragonis[6], Comitissa Barchinone[7] et Marchesie[8] Provincie, convenio vobis Petro, Regi Aragonis, Comiti Barchinone[9], supra dicto filio meo, atque promitto per bonam fidem sine malo omni enganno quod vos et omnia ad honorem et comodum vestrum spectancia bono animo et sincera fide diligam, excepto quod gerram per vos cum aliquo non intrabo (fol. 111) nisi de mea fuerit voluntate. Preterea remitto vobis bono animo et spontanea voluntate omnem rancorem animi et omnem malam voluntatem siquam uersus[10] vos umquam habui, bona fide sine omni enganno. Adicio etiam atque convenio et promitto quod ille vel illi qui castra sive villas que ego a patre vestro habeo, tenuerint vel habuerint, faciant vobis fidelitatem et hominium ut post obitum meum aut invita mea si ego voluero vobis vel illi qui locum vestrum tenuerit ea reddant sine aliquo contradicto, nulla occasione ab eis vobis vel successoribus vestris obicienda, neque pro impensis, nec[11] pro opere, neque pro alio quolibet melioramento quocumque modo ibi facto sicut continetur in instrumento inter me et vos apud Ferizam in presencia Regis Aldefonsi[12], Regis Castelle, facto, eo etiam salvo quod continetur in instrumento a Patre vestro mihi facto de tota montanna de Siurana : hoc siquidem omnia sicut superius scripta sunt promitto et convenio vobis dicto filio meo per bonam fidem sine

1. *G.* — 2. *rumi.* — 3. *G.* — 4. *Arb'tꝰ.* — 5. *R.* — 6. *Arag.* — 7. *barch'.* — 8. *march'.* — 9. *barch'.* — 10. *u'ſꝰ.* — 11. *nᶜ.* — 12. *A.*

enganno attendere et complere[1]. Preterea est sciendum quod Ego Sancia Regina supra dicta laudo et confirmo atque concedo illas conveniencias que fuerunt facte inter me et vos apud Ferizam in presentia Aldefonsi, Regis Castelle. = Datum apud Darocam. Mense Novembris, anno M.CC. primo et Era M.CC.XXX.VIIII. = Sig + num Petri, Dei gratia Regis Aragonis et Comitis Barchinone, qui hoc laudo et firmo = Signum Sancie, Dei gratia Regine Aragonis, Comitisse[2] Barchinone, Marchesie[3] Provincie = Signum Berengarii de Entenza = Signum Guillelmi de Castro Azol = Signum Garcia Rumei = Signum Guillelmi[4] de Cardona = Signum Arberti[5] de Castro Veteri = Signum Raimundi de Villa Mulorum = Signum Raimundi de Gurb, Magistri milicie Templi = Signum Exemeni de Lavata, Magistri Emposte = Signum Exemeni Cornelii, Majoris Domus Aragonis = Signum Ferrandi Martiniz [de Fita[6]], Fratris de Ocles = Signum Garcie Ortiz = Signum Artaldi de Alagone[7] = Signum Martini Periz de Vilello = Signum Petri Sesse = Signum Michaelis de Lusia = Signum Arnaldi Paladini = Signum Petri de Belvis = Signum Arnaldi de Fuxano[8] = Signum Guilielmi de Corrore[9], Domini Regis Notarii, qui hoc scripsit mandato Domini[10] Regis et Domine[11] Regine, cum litteris rasis et emendatis in linea XIIª et XIIIª [et XIIIIª[12]]. Mense et anno quo supra.

***

N° 214 (fol. 195). Arm. 26 de Teruel, sach 6, n° 100. Année 1205.

Ad noticiam cunctorum perveniat quod Ego Petrus, Dei gratia Rex Aragonis[13], comes Barchinone[14] et dominus Montispesulani[15], in concambium de Burbagana, quam Domina Regina Sancia, Illustrissima mater mea, propter sponsalicium et donacionem Domini[16] Aldefonsi[17] Regis, patris mei, piissime recordacionis, tenebat et possidebat, dono et trado ei inpresenti villam Felices cum universis directis et pertinentiis suis, cultis et incultis, quam siquidem omnibus diebus vite sue jure hereditario habeat, teneat et possideat atque expletet libere et quiete sub eo modo et condicione qua prefatam villam de Burbagana habebat, tenebat et possidebat, ita quod ego nec alius ibi quicquam habeat dominacionis, nec quicquam teneatur ibi percipere nisi ipsa vel quem statuerit eius mandato. = Datum apud Darocham mense Madii per manum Iohannis de Berix[18], Domini[19] Regis Notarii, et mandato eius scripta, sub Era Mª CCª XLª tercia. = Signum + Petri Regis Aragonis[20], Comitis Barchinone[21] et Domini Montispessulani[22].

1. *cõpl'e.* — 2. *Com'.* — 3. *March'.* — 4. *Gll'mi.* — 5. *arb'ti.* — 6. Omis dans B. — 7. *alag'.* — 8. *fuxā.* — 9. *corror̄.* — 10. *dñi.* — 11. *dñe.* — 12. Omis dans B. Il y a bien des grattages dans B aux lignes 12-13, et aux lignes 12-13-14 de A. — 13. *Aragoñ.* — 14. *barch'.* — 15. *montisp'.* — 16. *dñi.* — 17. *All'.* — 18. *b'ix.* — 19. *dñi.* — 20 *Aragon.* — 21. *barch'.* — 22. *montisp'.*

= Huius Rei testes = Arnaldus de Alascone, Majordomus = Berengarius de Attentia = Garcia Rumei = Acenarius Pardi = Assalitus de Gudal = Petrus Sesse = Guilielmus[1] de Alcala = Martinus de Caneto = Signum Iohannis Beraxensis[2], Domini[3] Regis Notarii.

Les dettes de Pierre II.

Nᵉ 232 (fol. 218ʳ). Armari de Aragó, sach Sᵗᵃ Engracia, nº 180, Ind. de Letras P. nº 54. Charte-partie. Année 1206.

Manifestum sit omnibus quod ego Petrus, Dei gratia Rex Aragonis[4], Comes Barchinone[5], et Dominus[6] Montispessulani[7], profiteor et recognosco me debere tibi Petro Ferrandi viginti quatuor mille et ducentos sexaginta septem morabetinos[8] alfussinos quos mihi mutuo tradidisti, et triginta (fol. 217) milia mazmutinas[9] quas persolvisti pro me apud Sibiliam mercatoribus Montispessulani[10] et Narbone[11] et decem milia solidos, quos similiter pro me persolvisti Petro Sesse; pro predictis autem morabitinis, mazmutinis et denariis obligo et impignoro tibi Ferizam, Emvit[12], Fontes de Calatajub, Osam, Montem Albanum, et la Camarenam, cum omnibus terminis et pertinentiis et juribus suis, et totas salinas de Calatajub sicut stabilite sunt; Rotam etiam et Epilam, Escho, et Pennam (quando illa redempta habuero et adquietata a Rege Navarre), cum omnibus que ad ea pertinent et pertinere debent aliquo modo, ita videlicet, quod omnia Castella ista cum omnibus supradictis teneas et habeas pro tuo pignore integre et in paçe donec tota peccunia supradicta tibi sit aut tuo mandatario per me aut meos sine aliqua diminutione soluta : promitto itaque tibi bona fide et sine malo ingenio quod supradicta omnia te vel eos quos tu volueris et mandaveris plenarie tenere faciam et pacifice possidere, et quod in his omnibus nichil forciem vel tangam vel forciari vel tangi ab aliquo permittam sive in vita sive in morte mea vel tua donec peccunia supradicta sit tibi vel cui tu mandaveris omnino soluta. Promitto preterea bona fide et sine omni enganno quod personam tuam et parentes tuos et omnes illos tuos qui fuerint in terra mea et qui supradicta per te tenuerint defendam et custodiam fideliter ab omni dampno et gravamine personarum et rerum meo posse secundum meum et tuum bonum intellectum. Et ego Petrus Ferrandi per me et omnes meos qui castra supradicta tenuerint facio hominiaticum, junctis meis propriis manibus, vobis Domino meo Petro, Regi Aragonis, et devenio vester vassallus promittens in mea fide et legalitate et sub hominiatico et vassallatico que vobis corporaliter feci quod omnia predicta Castella, cum universis ad ea pertinentibus, vobis aut vestris in pace et sine aliqua contra-

1. *Guill'.* — 2. *b'axnssis.* — 3. *dni.* — 4. *Arag'.* — 5. *barch'.* — 6. *dñs.* — 7. *mõtpss'i.* — 8. *morab't.* — 9. *mdz.* — 10. *mõtpss'.* — 11. *narbñ.* — 12. *Emuit.*

dictione et occasione reddam et ex toto liberem et solvam statim cum peccunia supradicta mihi aut mandatorio meo per vos vel vestros paccata fuerit et soluta. Datum Cesarauguste pridie nonas Madii per manum Petri de Blandis, Notarii Domini Regis, sub Era M^a CC^a XL^a IIII^a. Signum + Petri, Dei gratia Regis Aragonis, Comitis Barchinone et Domini Montispessulani [1]. = Ego Petrus Ferrandi hoc laudo concedo et firmo et a testibus firmari rogo. = Huius rei testes sunt: R., Episcopus Cesaraugustanus = G., Tirassone [2] Episcopus = Eximinus [3] de Lavata, Prior Sancti Egidii = F., Archidiaconus Cesaraugustanus = Adam de Alascone = Rodericus Petriz = Garsia Romei = Eximinus [3] Cornelii = Michael de Lusia = A. de Alascone = Garsia Ortiz = Petrus de Navaschos = Egidius Garcez = Blascho Romei = P. Eximinus [3] de Orreia = Atto Orella = Furtunius Valerii = P. Sesse = Machalo = P. Momez = P. Goterriz = Garsia Goterriz = Alfonz Albariz = Aprilis [4] Garsie = Loferreno de Luna = Gomez de Luna = Guilielmus Durfort = Sig + num Petri de Blandis, Notarii Domini Regis qui mandato eius supradicta scribi fecit, era, die, mense et loco quibus supra = Ego Ferrarius, Notarius Domini Regis, testis suscribo.

*
* *

N° 265 (fol. 256^v). Armari 2 de Barcelona, sach. C, n° 364. Année 1207.

Manifestum sit omnibus quod nos Petrus Dei gratia Rex Aragonis et Comes Barchinone [5] profitemur et recognoscimus tibi B., Abbati Sancti Cucuphatis, et universo eiusdem Conventui: quod propter maximam necessitatem nobis incumbentem et ad persolvenda debita nostra gratis et spontanea voluntate non ex censu debito vel usatico concessistis no (fol. 257) bis quod per singulos mansos hominum vestrorum detis nobis decem solidos; et quia hoc fecistis nobis habita plena deliberatione, non coacti nec per violentiam, promittimus vobis et successoribus vestris per nos et per omnes successores nostros quod istud servicium quod nobis facitis gratis et sine debito non trahatur unquam vobis aut successoribus vestris neque hominibus vestris aut posteris eorum in consuetudinem neque in usaticum sive censum, nec unquam alicuius arte vel ingenio ex presenti servitio nobis ex sola gratia et liberalitate collato vobis vel successoribus vestris nec hominibus vestris aut posteris eorum possit aliquid preiudicium generari. Promittimus etiam vobis bona fide consilio Venerabilis R., Tarrachone [6] Archiepiscopi, G., Ausone [7] Episcopi, G. de Rocabertino, G. de Cervaria, G. de Crexello et aliorum Procerum

1. *mōtisp'.* — 2. *tirasson̄.* — 3. *Ex̄.* — 4. *apl'.* — 5. *barch'.* — 6. *trach'.* — 7. *auson̄.*

Curie nostri, quod de cetero hoc pretextu vel alia qualibet ratione non exigamus vel exigi faciamus aliquid in mansis vestris vel hominibus aut honoribus vestris et conservabimus libertatem antiquam quam cum nostris antecessoribus habuistis et deffendemus vos et jura vestra et homines vestros et omnes possessiones vestras et conservabimus vobis jura vestra et privilegia et consuetudines. Pro collato autem nobis in hac necessitate [1] servicio reddimus vobis grates uberrimas et copiosas. Datum Barchinone, VII. Kalendas Novembris, anno Domini M.CC. septimo, per manum Columbi, Notarii nostri = Signum Gaufridi de Rocabertino = Signum Guilielmi [2] de Cervaria = Signum Guilielmi [3] de Crexello *.

Traités avec Sanche de Navarre.

N° 312 (fol. 311). Arm. 7, Concordias Reals S. St Franco Xavier, n° 3. Charte-partie. Année 1209.

Sit notum cunctis quod ego Sancius [4], Dei gratia Rex Navarre, convenio et promitto bona fide et sine aliquo malo ingenio vobis Karissimo consanguineo meo Petro, eadem gratia Regi Aragonum [5], Comiti Barchinone [6], quod ab hac hora in antea non recipiam unquam neque colligam per vassallum vel per hominem meum neque in tota terra mea permitam esse, consenciam [7] stare vel remanere aliquo modo aliquem hominem vel aliquos homines de terra vestra, sive illi sint richihomines, sive barones vel alii milites, sive alii quicumque homines, absque assensu, licencia et voluntate vestra. Convenio etiam vobis eidem regi quod si aliquis richus homo vester, vel quilibet [8] miles, vel aliquis alius homo quicumque sit de terra vestra, ceperit aliquod castrum vestrum, podium vel oterum, vel pecuniam vel contra vos [9] cum castro vestro proprio, villa vel forcia, vel aliquo alio modo se levaverit [10] vel guerram aliquam vel disturbium aliquod vobis fecerit in toto Aragone, adjuvem vos fideliter et sine aliquo ingenio meo [11] posse recuperare omnia illa loca que isti supradicti ceperint vel tenuerint in Aragone contra [12] voluntatem vestram et de illis personis bonam et dignam vindictam accipere statim [13] cum a [14] vobis per nuncium aut per litteras vestras fuero requisitus [15], ita est, quod illa castra, ville, vel loca jam dicta [16] sint vestra propria et specialia et sint in Aragone, et persone que hoc fecerint sint similiter in Aragone. Et Ego P., Rex Aragonum [17], simili, modo convenio et promito

* Mêmes documents, avec mêmes dates et mêmes signatures, délivrés « Abbati de Balneolis » (fol. 257v, n° 266), « Abbati Sancti Petri Bisuldini » (fol. 258, n° 267), « Priori de Corniliano » (fol. 259, n° 268).

1. *neccitate*. — 2. *Gll'mi*. — 3. *Gll'mi* — 4. *S*. — 5. *Arag̅*. — 6. *barch'*. — 7. *ꝯsecià*. — 8. *q'lib;*. — 9. *ꝯa uos*. — 10. *leuaüit*. — 11. *m̅o*. — 12. *ꝯa*. — 13. *stati*. — 14. *.A.* (pour *a*). — 15. *reqisitꝯ*. — 16. *iädicta*. — 17. *Arag̅*.

bona fide et sine aliquo malo ingenio vobis Karissimo consanguineo meo S., Dei gratia Regi Navarre, quod ab hac hora in antea non recipiam unquam neque colligam per vassallum vel per hominem meum neque in tota terra mea permitam esse, consenciam [1] stare, vel remanere aliquo modo aliquem hominem vel aliquos homines de terra vestra, sive illi sint richihomines, sive barones vel alii milites, sive alii quicumque homines, absque assensu, licencia et voluntate vestra. Convenio etiam vobis eidem Regi Navarre quod si aliquis richus homo vester, vel quilibet [2] miles, vel aliquis alius homo quicumque sit (fol. 312) de terra vestra ceperit aliquid castrum vestrum, podium vel oterum vel pecuniam vel contra vos [3] cum castro vestro aliquo villa vel forcia vel aliquo alio modo se levaverit [4], vel guerram aliquam vel disturbium aliquod vobis fecerit [5] in tota Navarria, adjuvem vos fideliter et sine aliquo ingenio meo [6] posse recuperare omnia illa loca que [7] isti supradicti ceperint vel tenuerint in tota Navarria contra [8] voluntatem vestram et de illis personis bonam et dignam vindictam accipere statim cum a vobis per nuncium aut per litteras vestras fuero requisitus. Adicimus etiam nos predicti Reges et promitimus nobis ad invicem, quod quisquis [9] nostrum contra supradictam convenienciam [10] veniret ingenio aliquo, fraude, vel scatima, valeat inde minus semper, et possit inde reptari et dici ei mala de suo corpore, neque possit se inde salvare, sicut ille qui mentitur illud quod promitit in bona fide sua et in legalitate sui hominii. = Actum est hoc apud Montem-Agut IIII idus februarii Era M.CC. XL. VII. = Ego P. Christophori [11], Regis Navarre Notarius, hoc scripsi mandato ipsius et domini P., Illustris Regis Aragonum [12], loco, die et Era prefixis.

* * *

N° 441 (fol. 432). Armari 19 de Huesca, sach St Llorens, n° 28. Charte-partie. Année 1212.

Sit notum cunctis quod nos Petrus, Dei gratia [13] Rex Aragonis [14] et Comes Barchinone [15], profitemur [16] et recognoscimus in veritate cum hac scriptura publica nos debere vobis karissimo consanguineo nostro Sanccio, per eandem, Illustri Regi Navarre, et vestris, decem milia mazmutinarum argenti quas a vobis recepimus in alquilatis, et tenemus nos de eis bene per paccatos a vobis, renunciantes exceptioni non numerate pecunie et non tradite rei. Pro hac ergo [17] tota summa [18] pecunie impigneramus et pro vestro pignore tradimus vobis et vestris castrum nostrum et villam de Tresmoz cum omnibus termi-

1. *?senciam.* — 2. *q^i^lib;.* — 3. *?uos.* — 4. *leuaūit.* — 5. *fec̄it.* — 6. *m̄o.* — 7. *q̄.* — 8. *?a.* — 9. *q^i^sq^i^s.* — 10. *?aenie̅cia̅.* — 11. *xofori.* — 12. *arag̅.* — 13. *gra̅.* — 14. *arag'.* — 15. *barch'.* — 16. *profitem˜.* — 17. *ġ.* — 18. *su̅ma*

nis et tenimentis ac pertinenciis suis, cum hominibus et feminis, christianis et mauris ibi habitantibus et habitaturis, cum aquis suis omnibus, cum montibus et planis, cum nemoribus, silvis et carrascalibus, cum venationibus, cum arboribus cuiuslibet generis, cum fustibus et lignis, cum pratis, pascuis et herbaticis, cum petris, pedidis, cenis, precariis et caloniis omnibus, cum placitis et firmamentis universis, et cum omnibus aliis redditibus, proventibus, fructibus et expletis inde provenientibus et proventuris, et cum omnibus omnino[1] aliis juribus et causis que nos ibi habemus et accipimus, et habere et accipere debemus aliqua racione; tali modo quod dictum castrum et villam cum omnibus supradictis, habeatis, teneatis et possideatis sine omni diminucione vos et vestri, per vestrum propium pignus, pro summa[2] pecunie supradicta, sub illis convenienciis et condicionibus atque pactis sub quibus tenetis in pignore per viginti milia morabetinorum alfossinorum, castra et villas de Galur, de Pitela, de Pinna et de Ezco, sicut in instrumentis per alfabetum divisis inde inter nos et vos factis melius et plenius continetur*, et teneatis et habeatis istud pignus simul cum aliis predictis castris ad voltas, tandiu donec nos vel nostri reddiderimus et persolverimus vobis vel cui vos mandaveritis verbo vel scripto, predictas decem milia mazmutinas argenti plenarie et in pace. Nos vero promittimus vobis et vestris bona fide et sine omni enganno, attendere et complere de hoc pignore illas conveniencias et conditiones quas promisimus attendere de pignore 9 predictorum quatuor castrorum, et vos similiter et vestri bona fide et sine omni enganno attendatis nobis et nostris, et compleatis de pignore[3] isto de Tresmoz illas convenencias et condiciones quas attendere promissistis de IIII^or castris et villis predictis; fructus autem et exitus et expleta qui et que de predicto pignore provenerint et exierint, non computentur in sortem vel pagam debiti supradicti, sed eos omnes et ea habeatis pro custodia et retentione prescripti castri et ville de Tresmoz integre et in pace. Hoc autem[4] hic expressum esse volu (fol. 433) mus, quod quandocumque nos vel nostri persolverimus vobis vel cui vos mandaveritis, predictas decem milia mazmutinas argenti, vos vel vestri sine omni contradiccione et ocasione reddatis nobis vel nostris predictum castrum et villam de Tresmoz, licet tunc non redderimus alia castra predicta. Datum Cesarauguste, IIII. Idus Marcii, per manum Berengarii de Olzina, Notarii nostri, et mandato eius scripta a Bononato, Era M^a CC^a quin-

*. « (MCCIX) A. D. II non. Iun. ad Malienem Aragoniæ, & Nauarræ Reges ad colloquia conueniunt. Rex a Nauarro XX. M. nummorum aureorum, quos morabetinos vocabant, mutuatur : eorumque pignori arces, & oppida Pinæ, Esconis, Pitillæ, & Galluris opponit : adeo in summa difficultate nummaria non Rex modo, sed ea tempora versabantur » (*Indices*, p. 91).

1. *oib; oio.* — 2. *sūma.* — 3. *d'pign'e.* — 4. *h'a'.*

quagesima. Signum + Petri, Dei gracia Regis Aragonis[1] et Comitis Barchinone[2] = Testes huius rei sunt Michael de Lusia, Maiordomus Aragonis[1] = Arnaldus Palacini, Martinus Eneguez, Poncius de Eril, Artallus[3] de Artusella, Marchus de Liççana, Martinus Lupi de Novar. — Ego Berengarius de Olzina, Notarius domini Regis, hoc scribi feci mandato ipsius, loco die et anno prefixis.

VII

Traité entre Alphonse VIII de Castille et Alphonse IX de Léon

[Archivo de la Corona de Aragón.]

N° 227* (fol. 208). Armari 5 de Tarragona, sach L, n° 103. Année 1206.

In nomine Domini nostri Jeshu Christi amen. Esta es la forma de la paz que es firmada entre el Rei Don Alfonso de Castella et[4] el Rei dn Alfonso de Leon et entre el Rei de Leon et el filio daques Rei de Castella que enpos el reinara. Primeramente da el Rei Don Alfonso de Castilla a suo nieto Don Ferrando, filio del Rei de Leon e de la Reina Doña[5] Berenguela, Monreal, Carpio, Almanza, Castroterra, Valderas, Bollannos, Villa fruchosa, Siero et Siero. Et la Reina Donna Berenguela de Leon, filia del Rei de Castella, da a es suo filio Cabreros, et solta aquellos que tenent las arras, et otorga et dalas a es suo filio. Los Castellos de las arras son estos : En Galecia, San Pelai de Lodo, Aguilares de Mola, Alba de Buval, Aguilar de Pedraio. En terra de campos, Vega, Castro Gonzalvo, Valencia, el Castro de los Judeos de Maiorga, Villa Lugun, Castroverde. En Somoza Colle, Portella, Alion, Pennafiel. En Asturias Siero cerca Oviedo, Aguilar, Gozon, Tudela, Coriel, Laisla, Lugaz, Ventas, Buanga, Miranda de Mieua, Buraon, Pennafiel de Iler, Sancta Crux de Vneu. Et el Rei de Leon da al sobredicho suo filio Luna, Arbuen, Gordon, Ferrera, et dal et otorgal todos los castellos de las arras que nombrado son desuso. Et demas dal Tegra et Alba dalist. Et todos estos Castellos deve aver el sobredicho nieto del Rei de Castella, filio del Rei de Leon, cum alfozes et directuras et todas suas pertinencias por juro de heredad por sempre. Et demas

* Même *Traslado*. L'original, parchemin grand format, n'est qu'une copie sans les sceaux, figurés par deux cercles. Publié par Risco, *Esp. sagrada*, t. XXXVI, ap. LXII, d'après un parchemin de la cathédrale de Léon ; on verra par les variantes, que je mets en bas de page, qu'une nouvelle édition d'après la copie de Barcelone n'était pas inutile. — Ceci était en épreuves quand M. Menéndez Pidal m'a montré la photographie de l'original de Risco, qu'il doit publier prochainement.

1. *araḡ*. — 2. *Barchn̄*. — 3. *artall?*. — 4. Partout, sauf ici, le *Traslado* rend par *et* le signe ɛ. L'original porte *Et* après un point. — 5. Le *Traslado* écrit *Donna, Domna*; l'original, *Doña*.

otorgal el Rei de Leon suo Padre des pues sue morte todo su Reyno, et fazel end fazer omenage del. Todos los Castellos sobrenombrados son del Rei de Leon; pero assi que el sobredicho filio del Rei (fol. 209) de Leon los aia por juro de heredad assi como [1] dicho es desuso, et los caveros que los devieren tener recibidos por portero del sobre nombrado filio del Rei de Leon et sean vassallos del dellos et retenganlos por conplir todos los pleitos que por ellos deven seer conplidos. Et aquellos que ovieren los Castellos que dichos son desuso quando los recibieren fagan omenage al Rei de Leon y sean vassallos del por complirle [2] el servicio de terras et de pertinencias et de terminos daquellos Castellos saccadas las retenencias de los Castellos mesuradas, et esto deven fer por bona fe sines enganno, et si end al fizieren, sean end traidores, et el Rei de Leon aia i pedido et comer et otras directuras mesuradamentre como en el otro suo Regno. Et si el Rei de Leon desmesuradamentre los agravare aquel que el Castello toviere en que lo fiziere ben gelo pueda defender sin mal estanza dessi et sin reprendimento [3]. De los quinque sobre nominados Castellos convien a saber Valderas, Villa fruchaso [4], Bollanos, Siero et Siero, non deve el Rei de Leon recebir otro servicio en vida de la Reina Doña Berenguela sino que coma en ellos una vegada cada anno assi que por est comer aia en Valderas sexanta maravidis [5], en Villafruchaso sexanta maravidis, en Bollannos quinquaginta maravidis, en Siero de Rianno trenta [6] maravidis, que todas las rendas dellos deve la Reina recebir en toda sue vida por dos mil maravidis que deve recebir cada anno por suas arras; pues morte della aia end servicio del Rei de Leon como scripto es desuso de los otros Castellos. Et foras estos dos mil maravidis deve haver la Reina de Leon Donna Berenguela quatro mil maravidis in aquestas Villas, en Beneventh, en Villafranca, et en Valcarcel assi como los tomava la Reina Doña Taresa filia del Rei de Portugal et quel conplan dos mil maravidis demas en el Portazgo dastorga et de Mansella et de las pontes del ferro, et en Ovedo et en Abiles. Et estos octo mil maravidis deve aver la Reina Doña Berenguela en suos dies en aquestos logares que aqui son escritos; pero aquellos quatro mil maravidis que la Reina Doña Berenguela ha ad aver en Beneventh et en Villafranca et

1. *q°m°.* — 2. *?plirle.* — 3. *repdimto.* — 4. *Sic* dans l'original. — 5. *marauidis* (corrigé à tort chaque fois dans le *Traslado* en « maravidiis »). — 6. *trẽta.*

Variantes de Risco : daquel — el suo filio — suelta (un blanc) tenen — esse — castillos — galliza — Pelayo — Bunal — tierra — Castillo de los Yudeos — Lugan — Somozas — Ventosa — damieva — dayler — de Tineu — Argueyo — castillos — nombrados — Tedra — Castilla (toujours) — en Alfozes — direttzis *(sic)* et con todas — siempre — suo Regno — facel end facer — Regno de Leon para asi — caballeros — recibanlos por portero — tovieren — perlinenzas — da que los — retenenzas dessos — fee senes — derechuras — ... mente (toujours) — agravar — ficere bien — (omet « quinque »).

en Valcarcel degelos hi el Rei de Leon, mas non de las rendes de la Reina Doña Taresa fasta que los quatro Castellos de Toroño sean livrados, et quando livrados fueren aialos la Reina Doña Berenguela en aquellas rendas sobredichas en que los a la Reina Doña Taresa; et porque la Reina Doña Berenguela segura sea en aver estos octo mil maravidis, mete el Rei de Leon estos octo Castellos en segurancia en manos de vassallos del nieto del Rei de Castella filio del Rei de Leon, en aquellos que aqui seran nominados de parte del Rei de Castella suos naturales, et destos octo Castellos los sex deve recebir el que los oviere a tener por mano del portero (fol. 210) del ninno et los dos por mano del portero de la Reina Doña Berenguela; et estos son los sex castellos que deven recebir por mano del portero del ninno : Arbuero, Gordon, et Luna, Castroterra, Alion, Ferrera; et los que deven recebir por mano del portero de la Reina son estos : Tiedra et Alba dalist; et si la Reina forza recebiere en aquestos sex mil maravidiis digalo ad aquel o ad aquellos que estos castellos tovieren et ellos diganlo al Rei de Leon que lo emende, et si no lo emendare fasta un mese des que ge lo dixieren guerreenlo destos e todos los otros castellos del infant, e si fasta sex meses no lo emendare, den a la Reina Dª Berenguela aquellos dos castellos, Tedra et Alba dalist, en tal guisa que aquel vassallo o vassallos de la Reina Doña Berenguela a qui[1] los ella mandare dar, fagan omenage primeramentre al filio del Rei de Leon et de la Reina Doña Berenguela que pos morte della tornen en suo filio de Rei de Leon et de la Reina Doña Berenguela; et si conteciese que suos filios del Rei de Leon que a de la Reina Doña Berenguela muriesen antes quel[2] Rei de Leon que sea en el omenage que tornen al Rei de Leon; et estos que tenen todos estos so nombrados Castellos de la Reina Domna Berenguela et de suo filio an a devenir suos vassallos del ninno, de todos estos Castellos sobrenombrados, et an a fazer omenage quel complan[3] todo este pleito quanto quel end an a conplir como en esta carta dize, et an a fer omenage al Rei de Leon et devenir end suos vassallos quel conplan suo servicio et suo pleito, como en esta carta dize, et a la Reina

1. *q*ⁱ. — 2. *ql*. — 3. *ꝯplan*.

Risco : conviene — Villafruchosso — clos — el comer — morabedis (toujours) — Villa fruchosso — Siero de Niaño — treenta — (om. « que todas ») — sua — post morte — escripto — estes dos — en aquestas — Venaventh — Teresa — cumplan — Portadgo — las fontes del Fierro — Oviedo — Avelles — ocho — doy (un blanc) la Reina — sos dias — ha haver en Venaventh — dejelos — mas no de las rendas — ...oño sean delibrados — fuerint hayalos é la Reyna — Teresa — ocho — (om. « mete ») — ocho — seguranza — seran aqui nombrados de part — sos — ocho — recibir — hovier — debe recibir — Argueyo — debe recebir — Tedra et Alva de Alist — forzia recebir — elos digan al — dixeren — y de todos — gisa — aquellos — a que los ela — omenaxe primeramentre (un blanc) é despues (un blanc) en suo filio et del Rey.

Domna Berenguela han a fer omenage por complir[1] suo pleito todo cum[2] en esta carta dize. Et deven fer omenage al Rei de Castella et al Rei de Leon que lealmentre fagan tener las pazes intre ellos, et el Rei de Leon, et el filio del Rei de Castella, como en esta carta dize, et aquel delos quer[3] que las quebrentare quel guerreen de todos los Castellos por fe sines enganno, como en esta carta dize, et non vala menos por el omenage que aian[4] fecho ad ambos los Rees ni por ella[5] naturaleza que aian con ellos ni por el vassallage del servicio del Rei de Leon fasta que la paz sea adobada, et la paz adobada tornen en todo aquel debdo que dicho es desuso. Et si el Rei de Leon fiziere fer omenage de suo Regno ad alguno omne otro fora al suo filio, nieto del Rei de Castella, o alguna parte enagenare ques pierda del sennorio del Regno, vivendo alguno filio del Rei de Leon, nieto del Rei de Castella [et no lo emendare fasta sex meses perdat de istos quinque castellos, Montreal, Carpio, Castroverde, Castrogonzalvo, Valencia, el servicio que end devia aver et faganlo a suo filio, filio de la Reina Doña Berenguela, nieto del Rei de Castella[6]]; pero los Castellos finquen en manos de los fieles en toda la vida del Rei de Leon por fer conplir todas las otras conveniencias como en esta carta dize, et guerreen al Rei de Leon de todos los otros fasta que lo emende; el Rei de Leon quitas de toda demandanza et se parte end, que (fol. 211) nunqua[7] se rancure ni por otro end a Roma ni a suo legado destos octo mil maravidis en vida de la Reina; et si lo fiziere et sobresto descomulgamento o devedamento viniere al Rei de Castella o a suo Regno o a suo filio qui regnare, o a la Reina Doña Berenguela, sea tenudo el Rei de Leon quandol demandare los que tovieren los castellos de otorgar que pagado es destos octo mil maravidiis, et que nenguna rancura no end a, et que otorga el plaze que los aia la Reina Doña Berenguela en toda sue vida, et si asi no lo dixiere quando el tenedor o los tenedores de los castellos gelo demandaren guerreenle de todos los castellos fasta que la sentencia del descomulgamento et del devedamento sea tollida, et aquel o aquellos tenedores de los castellos a qui lo dixiere la Reina Doña Berenguela o a qui lo mandare dizir sean tenudos de lo dizir por el omenage que fecho an

1. *ꝯplir.* — 2. *cu.* — 3. *q̄r.* — 4. *aiā.* — 5. *el la.* — 6. Les lignes entre crochets ont été ajoutées entre les lignes, peut-être de la même main, sur l'original. — 7. *nūq'.*

Risco: antes del — que sea en el (un blanc) que tornen — tienen todos estos sobrenombrados — a de venir — cumplan — todo aqueste pleito — et de venir — cumplir todo suo pleyto como — entre — aquel de ellos quier — quebrantar — fee sin — haya fecho — Reyes — por la — haya — fizer — algun otro omne fora a suo — pierda — destos qñq. — convenenzas — emiende — quitase — rencure — Legado (un blanc) ocho — ficere — descomulgamiento e devedamiento — que regnare — demandaren — de (un blanc) a. que pagado — rencura — sua — dixere — sentenza — descomulgamiento — devedamiento — a que — dixere — o lo mandare.

que lo digan al Rei de Leon que lo compla como la carta dize, et devense aiudar sobre todos los omnes del mundo asi moros como christianos foras del Rei daragon et el Rei de Francia, et de todos los castellos que dichos son de suso. Estos son los castellos que an a tener naturales del Rei de Castella : Monreal, Carpio, Alba dalist, Tedra, Castro Gonzalvo, Valderas, Villafrucho, Bollannos, Castroverde, Villa Lugan, Cabreros, Valencia, Castro terra, Almanza, Siero et Siero, Luna, Arbuero, Gordon, Alion, Ferrera, Portella, Pennafiel. Et estos son los castellos que an a tener los naturales del Rei de Leon : Vega, Castro de los Judeos de Maiorga, Colle, Siero cerca Oviedo, Aguilar, Gozon, Tudela, Coriel, La Isla, Lugaz, Ventosa, Buanga, Miranda de Mieua, Buraon, Pennafiel dalier, et Santa[1] Cruz de Tineu. En Galicia Sant Pelai de Lodo, Aguilares de Mola, Alba de Buval, Aguilar de Pedraio. Et estos son los diez y quatro cavaeros naturales del Rei de Castella que deven tener estos castellos, que an a ser tenudos por naturales del Rei de Castella, Albar Nuniz, Roi diez, Gonzalvo Roiz, Pedro Roiz, Munion Roiz, Rodrigo Rodrigues, Bertran Joannes, Ferrand Joannes, Nuño Pedriz, Gomiz Pedriz, Alfonso Telliz, Suero Telliz, Wilielmo Gonzaluiz, Martin Munioz. Et el Rei de Castella a destos diez et quatro cavaeros que son nombrados sos naturales a destos diez et quatro a escoger dos o mas quales quisiere que tengan estos castellos que son nombrados por tener naturales del Rei de Castella, et quando el Rei de Castella alguno o algunos destos diez et quatro conombrados mudar quisiere daquellos que tovieren los castellos o ellos se quisieren end esir o murieren, destos nombrados a el Rei de Castella a meter aquel o aquelles[2] que quisiere que tengan los castellos : et si conteciere que todos estos mueran o uno solo remaneciere, a a escoger otros tantos quantos antes eran de los mejores de suo Regno que (fol. 212) entren en logar de estos, et el Rei de Castella mude los tenedores destos castellos en estos conombrados en quales quisiere et quando quisiere, mas aquel o aquellos que quisiere el Rei de Castella que tengan los castellos, antes devengan vassallos del Infant filio del Rei de Leoṅ et de la Reina Doña Berenguela et recibanlos por suo portero. Et ante que reciban los castellos o el castello, devengan vassallos del Rei de Leon por el servicio complir, assi como dicho es desuso, et faganle end omenage et ante fagan omenage ad ambos los Rees et a la Reina Doña Berenguela, por fazer tener las

1. *s̄ta.* — 2. *a q'l o a q'les.*

Risco : dizer — Franza — de alest́ — Villafruchoso — Argueyo — Castillo de los Yudeos — damieva — Galiza — Pelayo — Bunal — caballeros — Nuñez — Munio Ruiz — Rodriguez — Bertran Johis. Ferran Johis — Pedrez — Pedrez — Suer — Guillen Gonzalvez — Martin Moñiz — caballeros — (omet « a deslos diez el quatro » après « naturales ») — quisier — no... por — da quelos —

pazes et las convenenzas de los Rees et de la Reina,.assi como es escripto desuso. Et si el Rei de Leon oviere rancura de los tenedores de los castellos, naturales del Rei de Castella, que nol fazen el servicio como deven, fagalo saber al Rei de Castella, et el Rei de Castella fagalo emendar por bona fe sin mal enganno; et si por el Rei de Castella no lo quisieren emendar, saquelos[1] end el Rei de Castella, et meta hi otros quales quisiere de los que son nombrados. Et del Rei de Leon estos son los diez e quatro cauaeros sos naturales que deben tener estos castellos que an a ser tenudos por naturales del Rei de Leon : Gonzalvo Joannes, Arias Pedrez, Nunio Nuniz, Roi Gonzaluiz, Pelai Subredina, Ordonno Albariz, Pedro Palaiz, Sebastian Guterriz, Roi Pedriz, Ferrand Gonzaluiz, Ferrand Ferrandiz, Pedro Ovariz, Roi Ferrandiz, Ferrand Pedrez nieto. Et el Rei de Leon a destos diez et quatro cavaeros que son nombrados sos naturales a escoger dos o mas quales quisiere que tengan estos castellos que son nombrados por tener sos naturales del Rei de Leon. Et quando el Rei de Leon alguno o algunos destos diez et quatro conombrados mudar quisiere daquellos que tovieren los castellos o ellos quisieren end exir o murieren destos nombrados a el Rei de Leon a meter aquel o aquellos que quisiere que tengan los castellos. Et si conteciere que todos estos murieren o uno solo remaneciere a a escoger otros tantos quantos antes eran de los mejores de suo Regno que entren en logar destos; et el Rei de Leon mude los tenedores destos castellos en estos conombrados en quales quisiere et quando quisiere; mas aquel o aquellos que quisiere el Rei de Leon que tengan los castellos antes devengan vassallos del Infant suo filio et de la Reina Doña Berenguela et recibalos por suo portero, et antes que reciban el castello o los castellos devengan vasallos del Rei de Leon por el serviciol conplir, assi como dicho es desuso, et faganle end omenage, et ante fagan omenage ad ambos los Rees et a la Reina Doña Berenguela por fazer tener las pazes et las convenenzas de los Rees et de la Reina assi como es escripto. Et quando el Rei de Leon muriere, todos los castellos que dichos son desuso denlos a suo filio Don Ferrando el maior filio de la Reina Doña Berenguela, et si el muriere al otro suo filio et de la Reina Doña Berenguela, quitos de todo pleito foras los castellos que son (fol. 213) postos por los octo[2] mil maravidis de la Reina Doña Berenguela que an a estar por suo pleito en toda sue vida et pues sue mort deven tornar en el ninno, quitos[3] otro si como estos otros.

1. *saq̄los.* — 2. Correction du *Traslado:* l'original porte *otro.* — 3. *q'tos.*

Risco : exir — aquellos — mayores — conombrados quales — Infante — antes — (om. « o el castello ») — servizo — fagan lend — antes — Reyes — Reyes — rencura — (om. « naturales ») — fagagelo — por fee — emendar (un blanc) end — Castella oviera hy otros — quisiere (un blanc) nombrados — caballeros — Johis — Nuño Nuñez (un blanc) Ordon Alvariz (un blanc) Roi Pedrez.

Et si alguna querela dalgun danno fuere entre los Regnos, pues que la querella veniere al Rei de cuia parte fura[1] feça fagala emendar fasta quaranta dies, en tal guisa que se el danno fuere fasta a diez maravidis aquel que se querellare escoja quatro de los vicinos daquella villa end fuere aquel de quis querella, et aquel de quis querella salves[2] por jura con aquellos quatro que aquesto danno non[3] fizo et sea quito de la demanda, assi que entre aquellos que escogere non[4] sea nenguno que sea enemigo manifesto daquel de quin[5] se querela; et se oviere rancura de conceio[6] escoja quinque des conceio que juren por conceio[7] que el conceio non fize el danno et el conceio sea quito; mas si el danno fuere sobre diez maravidis deliures[8] por batalla en conceio daquel a qui demandan, et sera en escogenza daquel a qui demandan de fazer esta batalla de uno por uno, a for de cavalero o a for de peon; et si aquel a quin[9] demandan fuere fidalgo et el danno fuere fasta quingentos soldos, salves con otros quatro filios dalgo et sea quito; mas si el danno fuere sobre quingentos soldos, termines la querela por batalla de uno por uno, en la cort daquel Rei ond sera aquel a qui demandan : et fara la batala por si o pór otro como escogere aquel a qui demandan; et si alguno de los Rees pues que a el veniere la querela de la rabina fasta quaranta dies non fiziere complir[10] drecho al quereloso assi como aqui es escripto, pechelo en tres dupplo, et si non quisiere pechar el tres dupplo, los fieles que tueren mas cerca pendrenlo luego por aguel tres dupplo : et si sobresto enparar se quisiere guerreenle luego todos los fieles dambas[11] las partes, et el otro Rei de cuia terra[12] fuere el querelloso aiude a los fieles a guerrear sin mal estanza et sin quebrentamento de todas suas convenenzas fasta que lo emende como aqui es escripto. Et de quanto perdiere en esta guerra de moble non sean tenudos de gelo mas cobrar; mas si castello o villa o heredad alguna tomaren, tornengela quando lo oviere emendado como aqui es dicho : et si algun de los Rees prisiere o fiziere prender alguno daquellos que tovieren los castellos o alguno de los castellos que desuso son nombrados lugol[13] guerreen los fieles todos et el otro Rei fasta que sea quito, et esto no les torne

1. *fura* ou *fora*. — 2. « sálvese ». — 3. *n̄*. — 4. *n̄*. — 5. *q*ⁱ*n*. — 6. *9ceio*. — 7. *n*. — 8. « delíbrese ». — 9. *q'n*. — 10. *9plir*. — 11. *dãbas*. — 12. *t̄ra*. — 13. « luego le ».

Risco : Ferran Gonzalvez, Ferran Ferrandez, Pedro Oarez, Roy Ferrandez — caballeros — quatro caballeros conombrados — da quelos tovieren — todos estos mueran — remaneeere ha escoger — mayores — quales — reeibanlos — el castello — servicio cumplir — Reyes — Reyes — moriese — morire — pueslos — octo — sua — fuer — querela — part — sera fecha — quarenta — fuer hasta diez — querelar escogia — vecinos — und — de quien — de quien se querella — cum — de quien — qñq des (un blanc) que juren á quien — seera en — á quien demandan (un blanc) esta batalla — cabaleyro — a quien — fuer — quinentos — salves. en otros — mas se — fuer — quinentos — terminese (un blanc) por — Corte — und — fora batalla — viniere — ravina — quarenta d (un blanc) derecho — quisiere — prendanlo — amparar — part (un blanc) de cuya tierra — quebrantamiento de todas suas convenencias.

en mal estanza ne en quebrentamento de las convenenzas que en esta carta son escriptas; et otro si si alguno de los Rees prisiere o fiziere prender alguno de los castellos que desuso son nombrados et del dia que gelo dixieren si fasta quaranta dies no la entegrare ad aquel fiel quel tenia o al otro que fuere en suo logar guerreel el otro Rei et todos los fieles fasta que lo entegre; et de quanto perdiere en aquesta guerra de moble non sean tenudos de gelo mas cobrar; mas si castello o villa o heredad alguna tomaren, tornengela quando lo oviere emendado como aqui es dicho. Et si algun otro omne (fol. 214) prisiere alguno de los castellos o de los fieles que desuso son nombrados ambos los Rees con todos los otros fieles ajudense por bona fe sines enganno fasta que cobrado sea el castello et quito el fiel. Et qual de los Rees esto no quisier conplir todos los fieles et el otro Rei guerreenle fasta que lo conpla; et de quanto perdiere en esta guerra de moble non sean tenudos de gelo mas cobrar; mas si castello o villa o heredad alguna tomaren tornengela quando lo oviere emendado como aqui es dicho. Et io el Rei Don Alfonso de Castella et de Toledo, et io Rei Don Alfonso de Leo et de Galicia, esta carta que mandamos fer otorgamosla et per jura de nos mismos confirmamosla. Et si alguno de nos non toviere fielmentre todas las convenencias[1] et los pleitos que en esta carta son escriptos, sea prejurado et traidor. et los fieles que estos castellos tovieren sean tenudos de conplir todos los pleitos et todas las convenencias que ellos an a conplir assi como en esta carta dize; et si assi no lo fizieren sean prejurados et traidores et per nenguna razon nos puedan end salvar. El omenage del Regno de Leon como dicho es desuso deve seer fecho al Infant Don Ferrando, filio del Rei de Leon et de la Reina Donna Berenguela, et, si el muriere, a Don Alfonso su ermano, filio del Rei de Leon et de la Reina Donna Berenguela. Et otorgamos et mandamos que quando Don Ferrando filio del Rei de Leon et de la Reina Donna Berenguela fuere Rei de Leon o, si el muriere. que sea Rei de Leon el otro suo ermano filio del Rei de Leon et de la Reina Donna Berenguela, estonz que los Castellos seran quitos desta fieldad; sea luego Castroterra tornado a la Eglesia de Leon cuius es de heredad; et si conteciere que los filios de la Reina Donna Berenguela et del Rei de Leon murieren ante que el Rei de Leon, pues

1. *ꝯuenēcias.*

Risco : emiende — como qui — prisere o fizeire — luegol — fieles (un blanc) otro — nol es torne ni en mal estanza ni en quebrantamiento — convenienzas — prisere o ficer prendere — nombrados, & del (un blanc) si fasta quaraenta dias — o otro — fuere i so logar — entregare — mas tornar. Mas — ome prisere algun — ayudense (un blanc) sin es engaño — quel de los Rees — quisiere — Galiza — carta (un blanc) otorgamosla et por jura — algun — convenenzas — perjurado — tenudos (un blanc) todos — convenenzas — perjurados — por — salvare — suso (un blanc) Infant — moriere — Leon é s (un blanc) moriere — Berenguela (un blanc) que los — Castrotierra — cuyo es.

muerte del Rei de Leon torne Castroterra a la Eglesia de Leon cuio es. Facta carta apud Cabreros Dominica in Ramis Palmarum. VII. Kalendas Aprilis, Era M^a CC^a XL^a quarta. Testes qui presentes fuerunt ex utraque parte sunt isti = Ex parte Regis Castelle, isti : Dominus Martinus, Toletanus Archiepiscopus = Aldericus, Palentinus Episcopus = Julianus, Conchensis[1] Episcopus = Petrus, Abulensis[2] Episcopus = Brictius, Placentinus Episcopus = Aluarus Nunii = Rodericus Diaz = Gondisaluus Roiz, Regis Maiordomus = Petrus Roderici = Munio Roderici[3], Rodericus Roderici[3] = Fernandus Garsie = Rodericus Garsie = Guillielmus Gonzaluiz = Nunius Petri = Gomez Pedrez = Suerius Telliz = Petrus Xemenez de Quadreta = Aprilis Garsie = Petrus Gonsaluiz = Garsia Roderici, Regis Merinus = Ex parte Regis Legionensis sunt isti : Dominus Petrus, Compostellanus Archiepiscopus = Petrus, Legionensis Episcopus = Petrus, Astoricensis Episcopus = Martinus, Cemorensis Episcopus = Gundissalvus, Salamantinus Episcopus = Arnaldus, Cau (fol. 215) riensis Episcopus = Dompnus Didacus Lupi de Faro = Lupus Didaci = Gonzalvus Gomez, Signifer Regis = Rodericus Petri = Arias Petri = Fernandus Gonzalui = Rodericus Fernandi = Petrus Oariz = Garsia Ordoniz = Ferrandus Ferrandiz = Dompnus Corbaranus = Fernandus Petri Nieto = Fernandus Pelagii de Tedra = Hermildus Pelagii = Petrus Pelagii Asturianus = Fernandus Albariz = Didaco Garsie existente Cancellario, Dominicus, Domini Regis Castelle Notarius, scribi fecit.

VIII

La trêve entre Alphonse VIII de Castille et Sanche de Navarre.

[Archivo de la Corona de Aragón].

N° 269 * (fol. 259^v).

Armari 20 de Negocis entre Reis. Sach B. n° 96. Année 1207 **.

* Même *Traslado*. Le parchemin original paraît n'être lui-même qu'une copie : l ne porte ni sceaux ni signatures.

** « Octobri mense Castellae, & Nauarrae reges in Carpetanis Guadalaiarae congressi, depactis in quinquiennium indutiis & vt earum iura seruarentur, arcibus etiam traditis, Castellanus pollicetur, se in ea foedera Aragoniae Regem deducturum : ut fraterna vnanimitate, aduersus exultantes Maurorum conatus obuiam eatur » (*Indices*, p. 90).

1. *Conchen̄.* — 2. *Abulen̄.* — 3. Manque dans le *Traslado*.

Risco : morte — Castrotierra al Eglesia — Cabreros (un blanc) VII Kal — (om. « isti » après « Castelle ») — (om. Aldericus... Juliaus; — Petrus... Brictius; — Aluarus... Rodericus; — Gondizaluus... Roderici Regis; — Petrus legionensis; — Gundissalvus) — Doñus Didacus — Rudericus — Gonzalviz — Fernandiz — Fernandus Fernandiz — Donus — Petri (un blanc) Ero. Fernandus (un blanc) Pelagii (un blanc). — Dans son original Risco note les *signa* des deux rois de Castille et de Leon, qui manquent dans la copie de Barcelone, et la mention du scribe : « ... Compostelano Decano, Regis Legion. cancellario, Petrus Petri Regis notarius scripsit. » Notre copie serait donc due à un scribe castillan et celle de Risco à un scribe léonais.

In nomine Patris et Filii (fol. 260) et Spiritus Sancti amen. Hec est forma pacis que firmatur inter Regem Castelle et Regem Navarre, scilicet quod ambo jurent sibi ad invicem quod teneant istas treugas per bonam fidem sine malo ingenio, ab isto Festo Beati Michaelis proximo venturo usque ad quinque annos. Et Rex Castelle debet jurare cum sex suos ricos hominibus; et Rex Navarre similiter debet jurare cum aliis sex suis ricos hominibus; et debet ponere unusquisque illorum tria Castella pro parte sua in fidelitate; et debet nominare Rex Castelle quatuor ricos homines Regis Navarre scilicet Almoravet, Johannem de Bidarra, Xemenum de Rada et Petrum Jordani; et qualemcumque ex istis quatuor Rex Navarre elegerit debet tenere illa tria castella que Rex Navarre ponit in fidelitate pro parte sua, scilicet, Irureta, Inzula, Sant Adrian; et si ipse quem elegerit moriatur, vel ab ipso discesserit, debet eligere alium ex istis tribus qui remanent qui teneat illa tria castella. Et similiter Rex Navarre debet nominare quatuor ricos homines Regis Castelle pro parte sua, scilicet Alvarum Nunii, Lupum Diaz, Gonzalvum Roderici et Nunium Petri, et qualemcumque ex istis quatuor Rex Castelle elegerit, debet tenere illa tria castella que Rex Castelle ponit in fidelitate pro parte sua, scilicet Clavijo, Iuvera et Aguseio; et si ipse quem elegerit moriatur vel ab ipso discesserit, debet eligere alium ex istis tribus qui remanent qui teneat illa tria castella; et si forte duo vel tres vel omnes isti quatuor moriantur vel discedant a Rege cuius castella tenuerint in fidelitate, Rex Castelle et Rex Navarre ambo insimul debent eligere alios quatuor ricos homines ex utraque parte, per bonam fidem sine malo ingenio, quos ipsi ambo viderint esse tales qui ita fideliter illa castella teneant; et quicumque ex illis quatuor ricos hominibus Regis Castelle qui illa castella tenuerit que ponuntur in fidelitate pro parte Regis Castelle debet recipere illa castella per portarium Regis Navarre, et debet inde devenire de illis tribus castellis vassallus Regis Navarre et debet ei facere inde ominium tale, quod si Rex Castelle non tenuerit istas treuguas fideliter supradictas usque ad predictum terminum, quod guerreet cum illis castellis per bonam fidem sine malo ingenio contra Regem Castelle et contra suam terram et quod adjuvet Regem Navarre contra Regem Castelle donec illud tempus quo treuge iste compleantur, et debet recipere vassallos Regis Navarre in illis castellis qui adjuvent illum ad guerreare contra Regem Castelle et contra suam terram; tamen priusquam eos recipiat in istis castellis debet recipere suum ominium de illis qui voluerint intrare (fol. 261) in illis castellis quod non faciant ei forciam de illo castello in quo eos receperit et deveniant sui vassalli quamdiu in illis castellis extiterint et quod adjuvent illum ad guerreare fideliter contra Regem Castelle et contra suam terram; et cum treugue quinque annorum erunt complete, debet reddere sua castella

sine malestancia de semetipso. Similiter quicumque ex illis quatuor ricos hominibus Regis Navarre qui illa castella tenuerit que ponuntur in fidelitate pro parte Regis Navarre debet recipere illa castella per portarium Regis Castelle, et debet inde devenire de illis tribus castellis vassallus Regis Castelle, et debet ei inde facere tale ominium quod, si Rex Navarre non tenuerit fideliter istas treuguas supradictas usque ad predictum terminum, quod guerreet cum illis castellis per bonam fidem sine malo ingenio contra Regem Navarre et contra suam terram et quod adjuvet Regem Castelle contra Regem Navarre et contra suam terram, donec illud tempus quo iste treuge compleantur: et debet recipere vassallos Regis Castelle in illis castellis qui adjuvent illum ad guerreare contra Regem Navarre et contra suam terram; tamen priusquam eos recipiat in illis castellis, debet recipere suum ominium de illis qui voluerint intrare in illis castellis quod non faciant ei forciam de illo castello in quo eos receperit et deveniant sui vassalli quamdiu in illis castellis extiterint, et quod adjuvent illum ad guerreare fideliter contra Regem Navarre et contra suam terram; et cum treuge quinque annorum erunt complete, debet reddere sua castella Regi Navarre sine malestancia de semetipso. Insuper, sex ricos homines Regis Navarre debent facere tale ominium Regi Castelle, quod si Rex Navarre fregerit istas treuguas usque ad predictum plazum, ipsi se transferant ad Regem Castelle cum militibus et hominibus suis et cum toto illo quod habere potuerint et quod adjuvent illum ad guerreare contra Regem Navarre et contra suam terram per bonam fidem sine malo ingenio, donec iste treuge compleantur et sint in adjutorio Regis Castelle et in toto deservitio Regis Navarre; et si forte discesserint propter aliquam disconvenientiam isti sex ricos homines a Rege Navarre ubicumque fuerint, tenentur guerreare contra Regem Navarre et contra suam terram et esse in suo deservitio; et Rex Navarre debet ponere alios sex ricos homines suos qui jurent Regi Castelle quod compleant totum illud quod alii sex ricos homines qui prius juraverant tenebantur complere. Similiter sex ricos homines Regis Castelle debent facere tale ominium Regi Navarre, quod si Rex Castelle fregerit istas treuguas usque ad plazum predictum, ipsi se transferant ad Regem Navarre (fol. 262) cum militibus et hominibus suis et cum toto illo quod habere potuerint et quod adjuvent illum ad guerreare contra Regem Castelle et contra suam terram per bonam fidem, sine malo ingenio, donec iste treuge compleantur, et sint in adjutorio Regis Navarre et in toto deservitio Regis Castelle; et si forte discesserint propter aliquam disconvenienciam isti sex ricos homines a Rege Castelle, ubicumque fuerint tenentur guerreare contra Regem Castelle et contra suam terram et esse in suo deservitio; et Rex Castelle debet ponere alios sex ricos homines suos qui jurent Regi Navarre quod compleant totum illud quod alii sex ricos homines qui

prius juraverant tenebantur complere. Preterea vassalli Regis Castelle et omnes res sue debent ire et transire per terram Regis Navarre quando voluerint secure, ita tamen quod non transeant nisi centum milites insimul vel deinde ad visum[1]; et postquam illi centum milites transierint et jam de terra exierint, possunt alii sub eodem numero transire, et sic de ceteris. Similiter Regis Navarre vassalli et omnes res sue debent ire et transire per terram Regis Castelle quando voluerint secure, ita tamen quod non transeant nisi centum milites insimul vel deinde ad visum; et postquam illi centum milites transierint et jam de terra exierint, possunt alii sub eodem numero transire, et sic de ceteris. Rex autem Aragonis[2] debet facere et ponere tale pleitum cum Rege Navarre quale positum est supra in ista carta inter Regem Castelle et Regem Navarre; et si forte Rex Aragonis non tenuerit istud pleitum quod ponit cum Rege Navarre, sicut est positum inter Regem Castelle et Regem Navarre, et fregerit las treugas et guerreaverit contra Regem Navarre, si Rex Castelle adjuvaverit Regem Aragonis[2] contra Regem Navarre, non debet ideo perdere Rex Castelle aliquid, nec debent illum guerreare de illis castellis que ponit in fidelitate cum Rege Navarre nec facere contra ominium suorum vassallorum propter istud nec contra suum juramentum; et si Rex Navarre fregerit treugas positas et firmatas inter se et Regem Aragonis[2], et Rex Castelle adjuvaverit Regem Aragonis[2] contra Regem Navarre, non ideo debet perdere aliquid nec debent illum guerreare de illis castellis que ponit in fidelitate cum Rege Navarre, nec facere contra ominium suorum vassallorum nec contra suum juramentum. Si querela de aliquo dampno inter regna fuerit, postquam querela ad Regem ex cuius parte fiet pervenerit usque ad triginta dies, faciat illam emendari, ita quod, si tamen fuerit usque ad decem morabitinos[3], ille qui querelam proposuerit eligat quatuor de vicinis eiusdem ville de qua erit (fol. 263) ille de quo conqueritur, et cum illis quatuor purget se juramento quod damnum illud non fecit et absolvatur ab impetitore[4], ita quod inter illos quos elegerit non sit aliquis qui sit inimicus manifestus illius de quo conqueritur. Si vero adversus concilium deposuerit querelam, de ipso concilio eligat quinque qui jurent pro concilio, quod concilium non fecit illud dampnum[5] et absolvatur concilium. Si autem dampnum fuerit super decem morabitinos[6], per duellum terminetur in concilio eius qui impetitur, et erit in electione illius qui impetitur[7] facere duellum pro modo equitis vel pro modo peditis. Si vero fuerit nobilis qui impetitur et damnum fuerit usque ad quingentos solidos, purgabit se cum aliis quatuor nobilibus et absolvetur. Si autem damnum fuerit super quingentos solidos, per duellum finietur querela in curia Regis de qua erit ille qui

1. *aduisū.* — 2. *Aragoñ.* — 3. *mrbōs.* — 4. *īpetitore.* — 5. *dāpnū.* — 6. *mrbōs.* — 7. *īpetit˜.*

impetitur[1], et faciet duellum per se vel per alium militem sicut ipse elegerit qui impetitur. Et si aliquis Regum, postquam querela ad eum pervenerit de rapina, usque ad triginta dies non fecerit directum compleri conquerenti, faciat illud emendari fidelis usque ad alios triginta dies; et si in eo noluerit emendare, guerreet pro illo sicut pro treugis fractis. Si vero Rex Aragonis[2] non fuerit in Aragone[3], habeat spatium sexaginta dierum satisfaciendi conquerenti, et fideles predicti debent facere ominium unicuique Regum quod fideliter compleant et atendant[4] quicquid in hac carta scriptum est, et nisi facerent, essent perjuri et alevosi et proditores, et nullo modo possent se de proditione salvare. Et nos predicti Reges promittimus et juramus fideliter fidelibus qui castra fidelitatis tenuerint quod in spatio istarum treugarum aliquid castrum de fidelitatibus non furemur nec furari faciamus vi vel clam, et quod in hac carta scriptum est bona fide et sine malo ingenio compleamus, et promittimus nobis et juramus ad invicem quod treugas istas fideliter observemus et observari faciamus secundum quod scriptum est in ista carta, et quod fideliter custodiamus fideles qui castra fidelitatis tenuerint, et istas treugas facimus de nostris corporibus et de corporibus nostrorum vassallorum et de hereditatibus et rebus nostris et nostrorum vassallorum = Facta carta apud Guadalfaiaram IIII, Kalendas Novembris, Era M.CC.XLV.

G. CIROT.

1. *ipetit'.* — 2. *Aragoñ.* — 3. *Aragoñ.* — 4. *atēdāt.*

VARIÉTÉS

Au sujet de l'Andorre.

Les événements actuels ont leur répercussion jusqu'en Andorre. Ils viennent d'inspirer sur la question andorrane deux travaux, de valeur et de portée fort inégales. Il n'est peut-être pas inutile de mettre les choses au point.

***

Bien des gens, partant sans doute de ce principe que la guerre actuelle sera la dernière, jugent qu'elle entraînera dans le monde entier la liquidation des questions pendantes. Nous n'avons guère, en France, le temps d'y penser; de l'autre côté des Pyrénées, où l'on a plus de loisirs et où la propagande allemande suscite des convoitises multiples, des hommes très divers songent à des remaniements, dont l'un concernerait la vallée d'Andorre. Un érudit très distingué, M. Miret y Sans, qui compte chez nous des admirateurs et des amis, vient de consacrer une assez longue étude [1] à ce problème, qui est à la fois d'ordre historique et d'ordre diplomatique.

De son important mémoire, copieusement documenté, je retiendrai les grandes lignes. On me permettra de rappeler d'abord l'état de la question.

Il y a une trentaine d'années, mon confrère Baudon de Mony publia dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (1885, pp. 95-107) un travail intitulé : *Origines historiques de la question d'Andorre;* son opinion, qu'il reprit en 1896 avec plus d'ampleur dans les *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du XIVe siècle*, peut se résumer comme il suit. On savait que les comtes de Foix avaient reçu au moins partie de leurs droits en Andorre des vicomtes de Castelbon, dont l'héritière, Ermessinde, fut mariée vers 1206 à Roger-Bernard de Foix; M. Baudon de Mony

1. *Noves y documents inédits sobre la familia senyorial de Caboet y la qüestio d'Andorra*, per Joaquim Miret y Sans, doctor en dret civil y canònich, individuu de número de la Reyal Academia de Bones Lletres de Barcelona, membre de l'Institut d'Estudis catalans, « officier de l'Instruction publique » de la República francesa. Barcelone, 1918; petit in-4°, 99 pages.

précisa qu'Ermessinde tenait ces droits de sa mère Arnalde de Caboet et non pas de son père. Il ajoutait : « Cette distinction est très importante. »

Je fis observer : en premier lieu, que le fait était inexact, en ce sens que la maison de Caboet possédait seulement une partie des droits qui constituèrent la seigneurie andorrane : en second lieu, que ce fait, quand même il serait acquis, resterait sans influence sur la question actuelle d'Andorre, attendu qu'il s'agit aujourd'hui de définir la nature et l'étendue des pouvoirs respectifs de la France et de l'évêque d'Urgel et non pas de débrouiller l'origine de ces pouvoirs [1]. Quant à savoir si, en l'an de grâce 1206, Ermessinde de Castelbon possédait l'Andorre du chef de son père ou du chef de sa mère, cela ne peut pas avoir pour la diplomatie un intérêt quelconque.

Or, M. Miret y Sans, qui avait consacré précédemment un livre aux vicomtes de Castelbon [2], découvrit, il y a quelques années, les archives de la collégiale d'Organya, puis il les acquit et il y trouva des textes sur la maison de Caboet. Il a donc repris le problème posé par Baudon, ce qui est heureux, et aussi sa thèse, ce qui l'est peut-être moins. Nous allons tâcher de nous en rendre compte à l'aide des seuls documents publiés par M. Miret.

P. 22 : en 1096, Guitard, seigneur de Caboet, donne à sa fille et à son gendre « aliquid de nostra honore quem habemus infra fines de Valle Andorra, et est predicta honor ipsa parrochia de Ordinavi similiter cum ipsa de Chanillavi », quelque chose du domaine [3] qui nous appartient dans les limites de la vallée d'Andorre, lequel domaine consiste dans la paroisse d'Ordino et dans celle de Canillo [4].

De ce document j'aurais conclu que le seigneur de Caboet n'avait qu'une partie de l'Andorre ; M. Miret suppose (p. 26) que d'autres membres de la famille détenaient le reste. « Et cela, dit-il, nous porte à admettre l'hypothèse de M. Baudon de Mony, suivant laquelle la maison de Caboet possédait en fief *toute la vallée d'Andorre.* » Ces

1. Voir la discussion engagée à ce sujet dans la *Revue des Pyrénées*, 1891 et 1892.

2. *Investigación histórica sobre el vizcondado de Castellbó*; Barcelone, 1900, in-8°, 388 pages.

3. *Honor* signifie proprement immeuble : un privilège de 1165 pour Urgel oppose « de omni honore » à « de mobili » (Alart, *Privilèges et titres de Roussillon et de Cerdagne*, p. 47), et les usages de Barcelone portent en un passage, « honorem et mobile » (cf. mes *Populations rurales du Roussillon*, p. 81).

4. Cet acte renferme une clause qui est à signaler : « Si ulla chalumpnia illos (aux habitants desdites paroisses) advenerit ad tort de partibus tolosanensi vel cerdaniensi, ut adjutor illis fiatis ». M. Miret (p. 38) a traduit *chalumpnia* par « vexacions ò invasions ». Il est possible, en effet, que parfois, à titre exceptionnel, *calumnia* ait signifié voie de fait, vexation ; toutefois, l'acception la plus ordinaire et de beaucoup la plus fréquente est action en justice, *actio in jure*, dit Ducange. Au surplus, le document dont il s'agit précise : *ad tort*, une action mal fondée. Il est intéressant de savoir qu'une réclamation en justice pouvait venir à l'Andorre du côté de Toulouse.

derniers mots, que l'auteur a pris soin de souligner, sont bien clairs : si toute la vallée appartenait à la famille de Caboet, il n'y avait plus place pour d'autres seigneurs.

Or, sans même avoir à tourner le feuillet, p. 27, nous apprenons qu'en 1133 le comte d'Urgel fit donation aux évêques de tout ce qu'il possédait en Andorre : « id sunt census, usaticos et alodia », les cens, les usages et les biens-fonds ou peut-être les alleux. Les cens correspondent à une seigneurie foncière ; mais les usages supposent une organisation sociale qui dépasse de beaucoup les droits purement privés [1].

Et puis, nous avons d'autres textes. Pp. 43-44 : une charte de 1144 mentionnant un viguier d'Andorre, M. Miret conclut qu'il s'agit sûrement d'un viguier de l'évêque. On ne voit pas pourquoi l'évêque aurait nommé un viguier ni quels pouvoirs il aurait pu lui déléguer, si tous les pouvoirs étaient aux mains des Caboet.

Pp. 34-35 : en 1176, les Andorrans promettent de suivre l'évêque à la guerre.

P. 36 : en 1186, l'évêque, dans une charte où il concède l'Andorre en fief au vicomte de Castelbon, maintient les accords intervenus entre lui-même et les habitants.

P. 42 : nous sommes en 1278 ; le fief d'Andorre est passé des Caboet aux Castelbon et des Castelbon aux comtes de Foix ; le comte de Foix et l'évêque d'Urgel signent un paréage qui les associe l'un à l'autre pour l'exercice de leurs prérogatives seigneuriales en Andorre. Puisque les Caboet-Castelbon-Foix avaient auparavant la seigneurie totale, on pensera que le prélat gagne au nouvel ordre de choses ; loin de là, M. Miret signale « combien avait diminué le pouvoir épiscopal, combien avait augmenté le pouvoir comtal ». Et j'avoue que je ne comprends pas.

Les objections qui viennent d'être formulées sont singulièrement renforcées par toute une série de documents que l'on rencontre en dehors du travail de M. Miret. Ainsi que je l'écrivais en 1892, « si les vicomtes de Caboet et leurs successeurs ont possédé, depuis le XIe siècle jusqu'en 1278, « l'Andorre dans toute son étendue territoriale, » avec la plénitude des « droits politiques, militaires et judiciaires, » comment se fait-il... qu'en 1162, il existât des « liens de vassalité entre les vicomtes de Castelbon et l'église d'Urgel, au sujet... de la vallée d'Andorre » ? — Qu'en 1163 et 1176, l'évêque ait traité directement avec les Andorrans et qu'il se soit assuré de leur part le service militaire et la soumission à sa justice ? — Qu'en 1190, un château situé dans les Vallées ait été inféodé par le comte d'Urgel ?... — Qu'en 1206, l'évêque possédât certains émoluments de justice en Andorre ? —

1. Voir ce que je dis des usages dans les *Populations rurales du Roussillon*, pp. 152 et suiv. : ils payaient le battage, le vannage, la surveillance exercée par la bayle, etc.

Qu'en 1231, il reçût l'hommage de cent quatre-vingts délégués des paroisses andorranes [1] ? »

La vérité est que, dans ce couloir entre le sud de la France et le nord de l'Espagne, entre Foix et La Séo, les influences contraires se heurtaient, se combattaient, avançaient et reculaient tour à tour. Quand même on établirait qu'à un certain moment du XIe siècle les barons de Caboet avaient en fief de l'évêque toute la vallée de l'Andorre, on ne serait pas autorisé à soutenir que les choses sont restées en l'état jusqu'au moment du paréage, en 1278.

C'est dire que l'étude consacrée par M. Miret y Sans aux précédents du paréage n'a pas, pour le règlement de la question d'Andorre, toute la portée qu'il imagine. Je préfère ce qu'il raconte des temps qui ont suivi le paréage ; il jette un jour un peu cru, mais bien intéressant, sur le double jeu que l'Andorre jouait suivant les circonstances, affirmant tantôt qu'elle faisait partie de la Catalogne et tantôt qu'elle était indépendante.

Le dernier chapitre a pour objet la solution du problème andorran. La France et la mitre d'Urgel, dit M. Miret, se sont arrêtées à un *modus vivendi,* qui ne se modifiera pas dans un sens favorable à l'évêque, parce que les pouvoirs théocratiques ne sont pas en faveur. Au fond, l'Andorre est le théâtre d'une lutte entre la France et l'Espagne ; le représentant de l'Espagne, qui est l'évêque d'Urgel, a contre lui ce caractère religieux ; son prestige ira s'effaçant devant le resplendissement de la démocratie française.

Cependant l'Andorre est, de par la géographie et l'ethnographie, partie de la Catalogne : l'initiative du règlement de la question andorrane appartient à la « Mancomunitat » catalane, c'est-à-dire à l'organisme qui représente les aspirations catalanistes. Donc la « Mancomunitat » provoquera l'apport de l'Andorre à l'union catalane, non pas comme province, mais comme pays autonome.

Une pareille mesure aurait, entre autres, deux résultats : d'abord, soustraire la haute Catalogne aux dangers d'une attaque brusquée et d'une invasion par l'armée française ; ensuite, prévenir, au moment de l'inévitable séparation de l'Église et de l'État, cette situation étrange d'une contrée espagnole soumise à la souveraineté d'un personnage sans relations avec le gouvernement de l'Espagne.

1. Dans son gros ouvrage sur les *Relations des comtes de Foix avec la Catalogne* (t. I, pp. 72-74), Baudon de Mony répond assez longuement à mes objections : il convient que les évêques avaient retenu en Andorre des droits considérables. Ils ne possédaient donc pas toute la vallée ou, si l'on préfère, l'intégralité de la seigneurie andorrane. Quant à la concession d'un château par le comte d'Urgel, ce serait « un fait isolé » ; ce n'en est pas moins un fait, et d'autant plus remarquable qu'il s'est produit à une époque où le comte d'Urgel était l'allié de l'évêque (Baudon de Mony, même ouvrage, t. I, pp. 109-111). La possession par l'évêque est, elle aussi, un fait, à l'origine duquel nous ne trouvons aucun titre satisfaisant.

En somme, il s'agit de traiter avec la France et d'appliquer à l'évêqué, sujet espagnol, le principe de l'expropriation pour cause d'utilité publique. Les droits du prélat sont, les uns financiers, les autres honorifiques; on rachètera les premiers par une inscription au registre de la Dette; en ce qui concerne les autres, titres de gloriole et de vanité, l'Église, qui prèche l'humilité, ne saurait y attacher d'importance. — C'est toujours M. Miret qui parle.

Le rattachement de la Cerdagne et de la vallée de Carol à la France est, d'après lui, une anomalie injustifiable; ces deux contrées doivent être, en même temps que l'Andorre, abandonnées par la France, qui recevrait en échange la vallée d'Aran.

L'Andorre conservera son autonomie, une autonomie un peu spéciale, il est vrai, car l'organisation judiciaire sera remaniée; les pouvoirs des juges actuels seront dévolus à l'Espagne et les appels seront portés devant l'audience de la Catalogne. Un seul point arrête l'auteur de ce programme : y aura-t-il une frontière douanière unique englobant l'Andorre dans la Catalogne, ou bien y aura-t-il deux douanes, l'une entre la Catalogne et l'Andorre et l'autre entre l'Andorre et la France? Comme l'un des buts de M. Miret y Sans est la suppression de la contrebande, je me permets d'opiner pour la frontière unique.

Mes amis d'Andorre ne m'en voudront pas trop : avant que ces généreux projets soient réalisés, il coulera de l'eau sous les ponts des Escaldes et d'Angordany...

Les vues un peu trop théoriques de M. Miret y Sans se heurtent à bien des réalités, à bien des contingences, dont il faut cependant faire état. Par exemple, la cession de territoires qui sont partie de la France depuis Louis XIV soulèverait chez nous de grosses difficultés. Par exemple encore, ce qui assure l'existence de l'Andorre, c'est la nationalité différente des deux co-seigneurs; du jour où les Vallées andorranes n'auront plus cette garantie, elles seront bien près d'être absorbées par l'un de leurs puissants voisins; une Andorre autonome serait condamnée à disparaître promptement. Toujours à titre d'exemple : on propose à la France et à l'Espagne un échange pour assurer l'indépendance d'un tiers, l'Andorre; qui fera les frais de cette indépendance? Est-ce la France, est-ce l'Espagne? Le gouvernement français doit-il payer pour le seul avantage de voir l'Andorre lui échapper? Ou bien attend-on du gouvernement espagnol qu'il sacrifie ses intérêts à la « Mancomunitat » catalane?

Quand on y réfléchit, les objections se pressent en foule. Quelque sincère et consciencieux que soit son effort, M. Miret y Sans a, je le crains, échoué.

Pour le passé, sa thèse est inexacte; pour l'avenir, ses projets sont difficilement admissibles. Cela dit sans acrimonie : s'il ne sied pas de rappeler ici mes sentiments personnels à l'égard de M. Miret, il me

sera du moins permis de dire qu'il est de ces hommes qui ont rendu à la science assez de services pour avoir droit à la plus large, à la plus cordiale indulgence lorsque, par hasard, il leur arrive de se tromper.

*
* *

Il vient de paraître dans la *Rivista Araldica*[1] de Rome un articulet sur l'Andorre : deux pages seulement, mais quelles pages! Ce pays andorran, archaïque et mystérieux, généralement mal connu de ceux-là même qui en écrivent, a rarement inspiré autant de méprises et aussi divertissantes. De ces erreurs, je voudrais dire quelques mots, non pas certes pour tenter une réfutation superflue, mais pour montrer jusqu'où peut s'égarer la pensée d'un neutre qu'aveugle la prévention contre la France. Je dis : un neutre; car, malgré la forme italienne de la signature, je ne peux me résoudre à croire, sans parler d'autres raisons, qu'un travail aussi nettement antifrançais soit dû à un allié de notre pays. Cette tendance apparaît dès la première phrase :

> On appelle à tort République d'Andorra la Principauté de ce nom, dont le chef est Son Altesse Révérendissime Monseigneur l'Évêque Prince d'Urgel.

Comme grandiloquence et sonorité, ce début est assez joli. Il faut bien convenir cependant que *Évêque Prince d'Urgel* laisse à désirer. *Son Altesse Révérendissime Monseigneur l'Évêque d'Urgel, Prince Souverain des Vallées d'Andorre* serait préférable, non pas que la formule soit beaucoup plus exacte au fond, mais elle est moins invraisemblable et elle est d'orchestration plus brillante, ce qui paraît être l'essentiel.

Sur l'origine de la Principauté, voici une explication. Que dis-je? En voici deux dans le même alinéa, et qui s'excluent.

> La Souveraineté de l'Évêque d'Urgel dans cette région, date de Louis le Débonnaire, Empereur d'Occident et Roi de France, fils de Charlemagne, qui en 819 donna à l'Évêque d'Urgel le domaine temporel sur une grand *(sic)* partie de la vallée d'Andorra... Les termes du document paraissent avoir rapport seulement à la constitution du Diocèse d'Urgel sans que pour cela le concessionnaire *(sic)* ait eu l'intention de renoncer à sa jurisdiction *(sic)* politique.

On peut résumer fidèlement ces phrases en deux propositions : 1° l'acte de 819 est une concession de souveraineté; 2° l'objet de cet acte n'est pas la souveraineté. Il est difficile d'atteindre à un plus parfait détachement de la vérité objective. Continuons.

1. N° du 20 février 1917, pp. 75-76.

Ce qui est incontestable et que les historiens reconnaissent comme la véritable origine du domaine épiscopal, c'est la spoliation volontaire des Comtes d'Urgel à faveur de l'Évêque.

Peut-être vous demanderez-vous comment des comtes, qui n'étaient pas des souverains, ont pu faire abandon de la souveraineté. Mais, si on s'arrêtait à ces minuties, il n'y aurait plus moyen d'être francophobe.

L'auteur de l'article signale d'un mot diverses renonciations consenties au profit des évêques par les comtes : Armengaud en 1151, Armengaud et Adaquis en 1203, la comtesse Aurembiax en 1230. Le texte de 1151 est totalement inconnu ; en 1203, la comtesse d'Urgel se nommait Elvire et non pas Adaquis ; enfin, la renonciation de 1230 ne s'applique pas à l'Andorre[1].

Quand on est armé de pareils titres, on peut le prendre de haut avec ses adversaires. Il faut voir ce que deviennent, sous la plume redoutable du collaborateur de la *Rivista Araldica*, les droits de la France.

Et d'abord, en quoi consistent ces droits ?

La *Rivista* insiste sur ce que le comte de Foix se considérait, en 1278, comme le vassal de l'Évêque ; il omet d'ajouter, ce qui n'est cependant pas négligeable, que cette suzeraineté n'a pas été reconnue depuis. Il me sera permis de faire observer que, depuis cette date, il s'est écoulé près de six siècles et demi, il s'est passé quelques événements et il s'est produit des modifications appréciables dans le droit de l'Europe occidentale, chapitre des fiefs. Pour nous en tenir au point particulier qui nous occupe, les comtes de Foix ont eu des successeurs, comme Henri IV, Louis XIV et quelques autres, dont la vassalité eût été singulièrement flatteuse pour le prélat de la Séo. Le 9 juin 1806, l'évêque d'Urgel écrivit à Napoléon Ier : l'invitait-il à venir jurer fidélité à genoux, déceint, chaperon rabattu ? Pas le moins du monde ; il tenait à faire savoir à l'Empereur sa fierté de partager avec un tel associé le pouvoir politique dans les Vallées andorranes.

Mais il y a mieux, — ou pire : les droits que le gouvernement français exerce en Andorre ne lui appartiendraient pas.

Nous devons observer que la France conservait ce privilège[2] à cause que le Roi de France était aussi Roi de Navarre. Mais après la mort d'Henri V (le Comte de Chambord), sa sœur Louise Marie, épouse du Duc de Parme Charles III, a transmis le titre de Roi de Navarre à son fils, le duc de Parme... Si la Providence réservait à Philippe de France le trône de ses ancêtre *(sic)*, il ne pourra jamais prendre le titre de Roi de Navarre.

1. J'ai démontré tout cela dès 1891, dans *Étude critique sur les origines de la question d'Andorre*, pp. 22-24.

2. De nommer un bayle.

Ainsi donc, en plein xixe siècle, une princesse aurait disposé, comme d'une ferme ou d'une vieille armoire, de populations qui l'ignoraient profondément. Félicitons-nous qu'elle ne les ait pas cédées au roi de Prusse ou au grand Turc; c'est déjà bien assez que la Navarre et ses dépendances, Béarn, Andorre, Donnezan, une bonne partie des Basses-Pyrénées et de l'Ariège, soient échus à un personnage étranger.

Notez qu'en 1607 et en 1620, deux édits solennels de nos rois ont incorporé ces pays à la couronne et domaine de France, de telle sorte que les provinces en question font partie, non pas du patrimoine particulier des Bourbons, mais de l'État français. Ajoutez ce fait — singulièrement piquant — que l'auteur de l'article sait cela et qu'il l'a dit quelques lignes plus haut :

A l'extinction de la maison de Foix, ses états passèrent à ses héritiers les Rois de Navarre et Henri IV les réunit à la couronne de France.

Il y aurait encore quelques observations à présenter. A quoi bon? Le temps est précieux, le papier est terriblement cher, et la note que j'ai entrepris de faire connaître doit être dès à présent jugée à sa vraie valeur. Hâtons-nous d'en rire, de peur d'être obligés de nous en indigner.

J.-A. BRUTAILS.

BIBLIOGRAPHIE

Julián Zuazo y Palacios, *Meca (Contribución al estudio de las ciudades ibéricas). — Noticia de algunos descubrimientos arqueológicos en Montealegre (Albacete) (Memorias-resumen).* 1 vol. in-8° de 97 pages, XVIII planches et 12 figures. Madrid, hijos de Gómez Fuentenebro, 1916.

La province d'Albacete est l'une des plus riches en antiquités ibériques de toute la Péninsule. Avant la conquête romaine, elle était occupée par des populations établies au sommet des montagnes dans des acropoles qui dominaient les principaux passages conduisant des plaines de la Manche aux rivages de la Méditerranée. Les peuplades néolithiques ont laissé des vestiges importants de leur séjour dans le pays aux environs de *Montealegre* (dolmens des *cerros de la Perdiz*, *las Canteras*, *los Conejos*, *los Castillicos*, *Mediabarba*, *Cegarron* et *las Zorreras*). Des établissements ibériques ont été reconnus à *El Amarejo*, *Bonete* et *El Arabi*, près de *Yecla*. Parmi les plus importants, il faut signaler les célèbres sanctuaires du *Cerro de los Santos* et du *Llano de la Consolación* et l'acropole de *Meca*, objet du présent mémoire.

Les ruines de cette ville fortifiée occupent le sommet d'un *cerro* dont les flancs naturellement escarpés dominent la riche plaine d'*Alpera*, *Almansa*, *Montealegre* et *Bonete*. Le plateau, qui s'étend sur une superficie d'environ quinze mille mètres carrés, n'est accostable que par le sud-est à son point de contact avec le *Mugrón de Almansa*. De ce côté, afin d'assurer l'isolement complet de la ville, on a entaillé la montagne de main d'homme par une brèche qui atteint une profondeur de quatre ou cinq mètres. Un fortin, avec tour, dont les murs ont une épaisseur de 3m50 à la base, en assure la défense. La fortification générale est très simple : partout où l'escarpement de la montagne est suffisant pour empêcher toute surprise, on n'a eu recours à aucun moyen accessoire. On ne rencontre de murailles importantes que dans la partie nord-ouest, face au *llano de Ayora*, où deux murs parallèles barrent une petite gorge. De place en place, d'autres murailles, très courtes, relient entre eux les derniers points qui pourraient prêter à une escalade. Des postes de veille semblent avoir été pratiqués à l'est et à l'ouest pour la surveillance de la plaine.

Le chemin qui conduit à l'Acropole présente cette remarquable particularité qu'il est entaillé dans le roc jusqu'à une profondeur de parfois cinq mètres. Il se poursuit à l'intérieur de la cité. Malheureusement, l'auteur n'a pas cru devoir nous donner le point exact où se trouve ce chemin, pas plus que les emplacements des groupes de ruelles et de maisons, ni la forme de ces dernières. Dans ces directions, la monographie est des plus incomplètes. Par contre, il donne d'utiles indications sur les citernes ou silos, creusés à même le roc sur une profondeur qui peut atteindre parfois quatorze mètres.

De nombreux tessons de céramique grossière, de couleur grise, ont été recueillis en même temps que des fragments de poterie peinte ibérique où dominent le décor géométrique et le décor floral stylisé.

Malgré ses très nombreuses imperfections et le manque des renseignements précis qu'on est en droit d'exiger pour ces travaux, — il n'y a même pas un croquis topographique d'ensemble, — ce mémoire aura été d'une certaine utilité s'il attire l'attention des archéologues sur l'un des plus remarquables champs de fouilles que nous ait laissés la civilisation des Ibères.

Raymond LANTIER.

Collecção de manuscriptos ineditos agora dados á estampa. IV. Anacrisis historial por **Manuel Pereira de Novaes.** 4 vol. de xxx-294, x-256, xxii-408, x-399 pages, Porto, 1912, 1913, 1914, 1915; *II parte, Episcopológio*, vol. I, xvi-346 pages, Porto, 1916.

J'ai signalé dans le *Bulletin hispanique* en 1912 (p. 103) les trois premiers volumes [1] de cette collection, due à l'heureuse initiative du directeur de la Bibliothèque publique de Porto, M. José Pereira de

1. L'un d'eux, *Fastigimia*, œuvre du Portugais Thomé Pinheyro da Veiga, a eu la fortune d'intéresser un érudit de Valladolid, M. Narciso A. Cortés, qui en a publié (Valladolid, 1916) une traduction espagnole et a su tirer de ce livre bizarre des données intéressantes touchant Cervantes (*Casos cervantinos que tocan a Valladolid*, Madrid, 1914, cf. *Bull. hisp.*, 1916, p. 288). M. Cortés a bien vu que le romance chanté par la gitanilla, « de cuando la reina nuestra señora Margarita salió a misa de parida en Valladolid », trouve un curieux commentaire dans les détails donnés sur cette cérémonie par l'auteur de *Fastigimia*, à la date du 31 mai 1605 (p. 87). Je relèverai également, à la date du 10 juin suivant (p. 117), la description de cette mascarade formée par un *D. Quixote* sur sa rosse, précédé de *Sancho Pança;* une allusion plaisante à *Dulcenia del Tobozo;* à la date du 27 juin (p. 204-205), un autre *D. Quixote*, dans une posture ridicule, faisant la cour à des femmes, à genoux et sans rien dire (l'auteur joue plaisamment sur une expression célèbre : « calava como Sancho »). Il y a un autre passage qui a intrigué M. Cortés comme M. Rodríguez Marín ; c'est au sujet de ce ménage où la femme joue jusqu'au matin pendant que son mari va se coucher : « Cervantes, s'écrie-t-elle, dadme aquella palmatoria, veremos si le hajo callar. » Est-ce à l'auteur du *D. Quijote* qu'elle s'adresse ? Mystère.

On voit que la publication de ce t. III de la *Collecção de manuscriptos* a eu l'importance d'un événement dans le monde cervantiste.

Sampaio. Les quatre volumes qui composent l'*Anacrisis historial* de Manuel Pereira de Novaes doivent le jour au même érudit. L'*Episcopológio*, qui en forme la seconde partie, et qui doit comprendre un autre volume, paraît avec une note préliminaire où M. João Grave, directeur intérimaire, explique modestement la part qu'il a eu à prendre dans la publication de cette œuvre par suite de la maladie et de la mort de M. Pereira de Sampaio.

Le manuscrit original de l'*Anacrisis* se trouve à la bibliothèque universitaire de Santiago de Compostelle, où l'existence en fut révélée à M. Pereira de Sampaio par une indication donnée par Manuel Murguia au tome II de son *Historia de Galicia,* et où l'ouvrage fut retrouvé en effet par le directeur de cette bibliothèque, et signalé à M. Pereira. Mais, entre temps, celui-ci, guidé par une note qu'il avait rencontrée dans un exemplaire du *Summario a Bibliotheca Lusitana* de Bento José de Souza Farinha, avait orienté ses recherches vers la bibliothèque de Braga, où se trouvait, en effet, un autre exemplaire plus complet, destiné sans doute à l'impression, et comprenant, outre l'*Anacrisis*, les approbations, la licence de l'Ordre, et enfin l'*Episcopológio*, qui manquent dans l'exemplaire de Santiago. Ces détails montrent la persévérance louable de l'éditeur, à la fin si dignement récompensée.

L'auteur, un bénédictin qui fut prieur du monastère de San Martin el Real de Santiago, se trouve cité à plusieurs reprises dans la *Descripção topographica e historica da cidade do Porto* d'Agostinho Rebello da Costa et dans la seconde édition du *Catalogo dos Bispos do Porto* de Rodrigo da Cunha, due à Antonio Cerqueira Pinto. Diogo Barbosa Machado avait vu le manuscrit de l'*Anacrisis* à Porto et en donne une description. Le manuscrit de Santiago contient deux lettres datées de Porto et des années 1690 et 1691, et adressées à l'auteur par Bento Ferreira de Andrade. L'une de ces lettres fait allusion à un *Comento ao Poliphemo de Gongora* par l'auteur de l'*Anacrisis*. Enfin, d'un passage de l'*Episcopológio*, l'éditeur conclut que Pereira de Novaes dut naître à Porto en 1611. A cela se réduisent les renseignements biographiques que l'érudit bibliothécaire de Porto a pu réunir.

Que vaut l'œuvre en elle-même? Méritait-elle tant de recherches, puis les honneurs d'une impression en quatre volumes? La réponse dépendra du point de vue où l'on veut se placer.

Il s'agit d'une histoire des origines de Porto, ainsi que l'indique le titre complet : *Anacrisis historial del origen y fundacion y antiguidad de la mui noble y siempre leal ciudad de O Porto.* Pour qui connaît un peu la littérature historique du XVIIe siècle en Espagne, ce titre ne dit déjà rien de bon. Il ne rappelle que trop tant d'ouvrages indigestes, bourrés de citations et de conjectures pesantes, et dont l'armature a été fournie par les inventions de Rihuerga, de Padilla,

d'Ocampo, de Higuera, de Pellicer. Le fait est que, à part Nicolás Antonio et l'érudit marquis de Mondéjar, les historiens de cette époque semblent avoir été frappés de démence, et de démence triste, car vraiment leurs billevesées n'ont rien de réjouissant; elles sont à la fois trop niaises et trop abstruses pour qu'on ait envie d'en rire.

Hélas! l'*Anacrisis* est de son temps. Écrire de quoi remplir un volume (effectivement il n'y a pas autre chose dans le tome I) sur la question de savoir si Porto a été fondé par Gatel, fils de Cecrops, ou Diomède, ou Menelas, ou par l'argonaute Callaïs, fils de Borée et d'Orithye, ce qui finalement est l'opinion de l'auteur, voilà qui nous reporte bien à cette époque de décadence qu'a été, au point de vue des études historiques, toute la période qui va de Mariana à Ferreras.

Ce n'est pas que le bon Manuel Pereira de Novaes manque d'érudition, certes! Tous les textes possibles, toutes les opinions émises, toutes les argumentations, il les connaît, les cite et les discute. Mais il ne distingue pas entre les historiens et les poètes, ni entre ceux, historiens ou poètes, qui ont pu se renseigner à bonne source, non plus qu'entre les auteurs d'une authenticité indiscutée et ceux, pourtant déjà quelque peu suspects à Mariana, qu'Annius de Viterbe et Ocampo avaient allégués pour remplir les lacunes de la préhistoire, ou ceux que le P. Higuera ou ses acolytes avaient inventés pour assurer l'apostolicité de l'Église d'Espagne et répandre un peu de lumière dans l'histoire du haut Moyen-Age.

Le tome II contient, sous le titre impressionnant de *Topothesis*, une description de la ville de Porto. C'est évidemment le plus intéressant de tout ce fatras, encore que plus d'une assertion relative aux origines en vienne déprécier la valeur. Avec le tome III on revient à l'histoire: après quelques chapitres encore consacrés à l'histoire que j'appellerai inconnaissable, un exposé de l'histoire historique pour laquelle les textes authentiques nous documentent; puis une étude géographique de la province de *Entre Duero y Miño* ou *Duriminia*, qui continue dans le tome IV et s'y augmente d'un certain nombre de chapitres tendant à prouver que les Champs Élysées se trouvaient dans cette province, et que celle-ci fut peuplée par Tubal, par son frère Iavan, par ses enfants Élyssa et Tharsis, et aussi par Noé.

Il n'était pas mauvais de faire connaître un échantillon de cette indigeste et absurde littérature; mais on ne peut s'empêcher de regretter que tant de soin, de temps, de bonne volonté et de papier aient été employés à l'impression d'une œuvre pareille. Je crois qu'une étude de cinquante pages, illustrée par des exemples et des citations bien choisis, avec des rapprochements suggestifs, eût été plus utile et plus lue.

De l'*Episcopológio* (t. I), qui occupe un cinquième volume, je dirai seulement qu'il s'arrête avec Froarico cité à l'année 686, par Hauberto,

dont le nom seul nous en dit assez sur la valeur des sources du bon Novaes. Bien entendu, la question de la venue de saint Jacques, de saint Pierre et de saint Paul dans la province de prédilection de l'auteur préoccupe beaucoup celui-ci. Malheureusement, Hauberto lui-même ne garantit rien pour saint Pierre ; mais, pour saint Paul, Flavio Dextro est presque explicite...

G. CIROT.

Privilegis i ordinacions de les Valls pirenenques, editats per **Ferran Valls Taberner.** — *I, Vall d'Aran,* 1 vol. in-8° de XXVII + 206 pages. Barcelona, Impremta de la Casa de Caritat, 1915.

Le présent volume fait partie d'une belle collection de textes de vieux droit catalan, publiée sous le patronage de la Députation provinciale de Barcelone et sous la direction de MM. Ramon d'Abadal i Vinyals et Ferran Valls Taberner. Il est le second paru de la collection et le premier de la série consacrée aux vallées pyrénéennes. Les documents qu'il contient présentent un double intérêt. Les uns, les plus nombreux, nous renseignent sur le droit privé et public et sur la vie économique d'une vallée espagnole : ce sont les coutumes et les privilèges des habitants de la Vallée d'Aran. Les autres, réunis en *Appendice* à la fin du volume, nous éclairent sur les rapports des communautés espagnoles avec les communautés françaises : ce sont les traités conclus entre la Vallée d'Aran et les vallées françaises limitrophes. Une courte mais substantielle *Introduction* nous fournit les moyens de comprendre comment les Aranais réussirent à obtenir la reconnaissance puis la confirmation de ces libertés.

*
* *

Jusqu'au début du XIVe siècle, la situation politique de la Vallée d'Aran resta indécise entre les deux souverainetés d'Aragon et de France. Le premier document qui établisse la suzeraineté de la maison de Barcelone sur la Vallée est un acte de 1175 par lequel Alphonse I, roi d'Aragon et de Catalogne, donne en fief la Vallée d'Aran à Centulle, comte de Bigorre, qui avait épousé une de ses parentes éloignées. En 1192, il replaça la Vallée sous sa domination directe. Puis elle semble avoir été, pendant quelques années, concédée à Bernard, comte de Comminges. Dans le traité de Corbeil conclu, en 1258, entre saint Louis et Jayme I, le roi d'Aragon abandonnait définitivement ses prétentions sur la région placée au nord du Roussillon et sur le comté de Foix. Mais la Vallée d'Aran ne figurait pas parmi les territoires auxquels il renonçait. Sa situation restait donc indécise. Aussi

fut-elle envahie en 1285 par Philippe le Hardi, disputée entre la couronne de France et la couronne d'Aragon, placée pendant plusieurs années et en attendant un règlement définitif sous le séquestre du roi de Majorque. Et ce n'est qu'en 1313 que Philippe IV fit remise de la Vallée au roi d'Aragon Jayme II.

A partir de cette date, la Vallée d'Aran resta catalane. Encore semble-t-il qu'il y ait eu, au début du xv[e] siècle, lorsque la dynastie barcelonaise s'éteignit en la personne du roi Martin I et que la couronne passa à Ferdinand I de la maison de Castille, une tentative de la maison de Comminges pour reprendre ses anciennes visées sur la Vallée. Ce fut en tout cas la dernière. Le pays d'Aran resta définitivement placé sous la souveraineté de la Catalogne.

*
* *

Les textes des coutumes et privilèges, qui forment le corps même du volume de M. Valls, sont au nombre de quarante-six. Le premier est daté du 23 juillet 1265, le dernier du 21 décembre 1496. A rapprocher ces documents des événements relatés dans l'*Introduction*, on comprend combien la rivalité des deux maisons, l'état d'incertitude qui en fut pendant deux siècles la conséquence, enfin la faiblesse du pouvoir central favorisèrent l'affermissement des libertés aranaises. Et l'on apprécie avec quelle habileté les habitants exploitèrent cette situation.

C'est le 5 novembre 1298 que la Vallée obtint la première reconnaissance explicite de ses libertés. A cette époque, elle était placée sous le séquestre du roi de Majorque, et c'est du représentant de ce prince, Arnau de Sant Marsall, que les Aranais reçurent l'acte de confirmation. Il reconnaît aux habitants, individuellement et en corps *(universitas)*, l'usage des herbes et des eaux; la liberté d'acheter et de vendre dans les marchés et en dehors des marchés, par tout le Val d'Aran, sans acquitter ni leudes ni péages; la faculté de vendre et d'acheter des terres, vignes, prés, maisons, etc., sans aucun empêchement du seigneur; la jouissance exclusive des forêts, interdiction étant faite aux étrangers, nobles ou autres, d'y prendre des charges, fagots ou bûches sans la volonté des habitants du Val; la libre exploitation des mines de fer. Il sanctionne également les articles qui réglementent le régime des compositions et l'exercice de la justice; confirme le droit pour les habitants d'être jugés dans la Vallée par le juge ordinaire installé dans sa résidence et suivant les coutumes du pays. Enfin il fixe les redevances dues au seigneur et les obligations militaires. Les libertés aranaises furent de nouveau confirmées, le 27 janvier 1310, par un délégué du roi de Majorque. C'est donc à la faveur d'une sorte d'interrègne et des mains d'une puissance étrangère que les Aranais reçurent la reconnaissance de leurs privilèges.

Trois ans plus tard, le roi Jayme II d'Aragon reprenait possession de la Vallée. Les habitants ne manquèrent pas cette occasion décisive de faire reconnaître leurs droits. Et c'est ainsi que leur fut concédé le privilège du 23 août 1313, connu sous le nom de *Privilège de la Querimonia* et qui peut être considéré comme la véritable charte de la Vallée d'Aran. Ce document capital confirme les libertés, franchises, immunités et coutumes précédemment sanctionnées. Il y introduit, il est vrai, quelques dispositions destinées à garantir les droits de la souveraineté (art. 9, 12, 14, 17), et déclare, « en vue de répondre aux supplications des représentants et syndics des habitants » (art. 22), la Vallée unie pour toujours au royaume d'Aragon. En réalité il accroît les privilèges plus qu'il ne les restreint. C'est ainsi que le droit de disposer des eaux pour y pêcher, y établir des moulins ou irriguer les prés (art. 2), l'usage des bois (art. 3), des pâturages (art. 4), le droit de pignore (art. 5) sont développés et précisés. Les libertés publiques y apparaissent avec toute leur valeur, notamment la faculté de conclure des traités de paix et des trêves avec le comte de Comminges (art. 14)[1], de réunir les consuls [des communautés] en assemblée générale pour régler les affaires du peuple de la Vallée (art. 17).

Le privilège de 1313 fut complété, sous le même roi Jayme II, par des concessions successives destinées surtout à garantir les droits des habitants en matière de jugements. Il fut régulièrement confirmé par chacun de ses successeurs, Alphonse III, Pierre III, Jean I et Martin I. Après la mort de ce dernier prince, les entreprises de la comtesse de Comminges provoquèrent une démarche des Aranais auprès du Parlement de Catalogne. Le privilège du 28 avril 1414 marque à la fois un nouvel acte d'union de la Vallée avec le Royaume et une nouvelle confirmation de ses libertés par le roi Ferdinand I.

Ainsi chaque affirmation du pacte qui unissait la Vallée d'Aran avec la maison régnante de Catalogne a provoqué une nouvelle reconnaissance des privilèges aranais.

*
* *

La même constatation s'impose en ce qui concerne le droit revendiqué par les Aranais de conclure avec les vallées voisines ces traités de bon voisinage et de garantie réciproque que les montagnards pyrénéens ont désignés du nom de lies et de passeries.

Le volume de M. Valls Taberner fournit en effet une importante contribution à l'étude de ces curieux arrangements. C'est d'abord le grand privilège du 23 août 1313 qui, à l'article 14, reconnaît aux

1. Voir ci-dessous, p. 200.

habitants de la Vallée le droit de faire la paix et d'établir des trêves chaque année avec le comte de Comminges, avec Arnaud d'Espagne et avec les autres voisins de la dite université, à la condition qu'il soit spécifié que, si le seigneur roi d'Aragon, comte de Barcelone, ordonne aux habitants le contraire, ceux-ci, après un délai de dix jours donné à celui ou à ceux avec lesquels ils auraient fait paix ou trêve, n'observeront plus cette paix ou trêve et ne seront plus contraints de l'observer.

Ce sont surtout les trois documents figurant à l'Appendice. Le premier est un acte du 7 février 1381 par lequel Pierre III confirme les articles de paix (au nombre de six) conclus entre les hommes du Val d'Aran et Aymeric de Comminges, représentant des comtes de Comminges et d'Armagnac. Par ces articles, dont le texte figure dans l'acte de confirmation, les habitants de la Vallée d'Aran et le comte de Comminges s'engagent à se protéger mutuellement contre toute attaque qui leur viendrait de la vallée contractante, à moins que le seigneur roi d'Aragon et le comte de Comminges ne soient en état de guerre. Rapprochons de ce document un acte par lequel, quelques mois plus tard, le roi Pierre III prenait auprès des habitants de la Vallée l'engagement de ne jamais laisser leur pays être disjoint de la couronne d'Aragon, principat de Catalogne et comté de Barcelone (21 octobre 1381).

Le 15 avril 1387, Jean I confirme à son tour un traité de paix conclu entre les hommes de la Vallée d'Aran et le comte de Pailhars.

Enfin, le 8 octobre 1471, Jean II approuvait un pacte conclu le 23 septembre précédent à Saint-Béat entre les mêmes Aranais et les habitants du comté de Comminges. Ce dernier traité, plus complet que celui de 1381, garantit aux contractants la faculté de circuler dans la vallée alliée, avec ou sans armes, de jour et de nuit, avec or et argent, avec biens et marchandises. Il dispose que les conflits seront jugés suivant le droit par des hommes acceptés des deux parties et en un lieu commun et sûr; il réglemente la restitution des biens volés et l'exercice du droit de marque.

A l'époque où les habitants de la Vallée d'Aran se liaient avec les vallées voisines, notamment avec le groupe des vallées de Comminges (énumérées dans l'acte de 1471), par des traités destinés à assurer la liberté des transactions et à prévenir les conflits, des conventions analogues se négociaient et se nouaient, sur les deux versants des Pyrénées, entre d'autres vallées françaises et espagnoles. Ces conventions distinctes devaient, quelques années plus tard, se fondre en un seul acte, très élargi, la passerie du plan d'Arrem (1513)[1]. C'est un des services rendus par la publication de M. Valls, de nous avoir pré-

1. Voir notre étude sur les *Lies et passeries* (*Revue historique*, t. CV, année 1910). Le texte du traité du plan d'Arrem a été plus récemment publié par M. S. Mondon, dans la *Revue de Comminges* (tome XXX, année 1915).

cisément fourni une partie des éléments, encore inédits, dont le grand traité de 1513 n'a été en somme que le rafraîchissement et, pour ainsi dire, la codification.

* * *

Ainsi les intérêts privés ou publics des habitants de la Vallée d'Aran se trouvaient régis par des règlements intervenus entre eux, leurs rapports avec leurs voisins réglementés par des traités. Règlements intérieurs et traités internationaux ne nous sont connus que par les confirmations du pouvoir seigneurial. A en croire ces confirmations, ce sont les habitants qui « supplient » le seigneur de les garder dans leur souveraineté, et c'est le seigneur qui leur accorde, comme des privilèges, le droit de régler entre eux leurs différends, de disposer de leurs biens, de trafiquer librement ou de traiter avec l'étranger.

Ces formules ne peuvent pas nous tromper. En réalité, ce ne sont pas les habitants qui sont les « suppliants » : c'est le pouvoir seigneurial qui veut maintenir l'union et qui sollicite des actes de fidélité. Le soin même qu'il met à affirmer le loyalisme de ses vassaux, nous incite à penser que ce loyalisme n'est ni très spontané ni très sincère. Les coutumes qu'il sanctionne existaient avant qu'il fût le suzerain de la Vallée[1]. Il ne les reconnaît que pour obtenir la soumission des habitants, et longtemps il se contente d'une simple adhésion de forme. Il suffirait, si l'on en doutait, de rapprocher les unes des autres ces étapes décisives de l'histoire de la Vallée : en 1313, acte d'adhésion de la Vallée d'Aran au royaume d'Aragon et reconnaissance par le roi d'Aragon Jayme II des privilèges de la Vallée *(Querimonia)*; — en 1381, nouvel acte d'adhésion et reconnaissance par Pierre III du traité de paix conclu avec les comtes de Comminges et d'Armagnac; — en 1414, renouvellement du pacte qui unit les Aranais à la maison de Catalogne et nouvelle reconnaissance des privilèges. A chaque affirmation de son loyalisme, la Vallée a fait reconnaître, parfois développé ses libertés.

Il en a été ainsi dans toutes les vallées pyrénéennes. Toutes ont été des communautés libres, des « universités », de véritables républiques pastorales, longtemps indépendantes, auxquelles le pouvoir seigneurial n'a fait accepter la reconnaissance de sa souveraineté qu'au prix de patients efforts et de multiples concessions. Entre toutes, la Vallée d'Aran a su marchander sa fidélité. Placée sur le versant extérieur des Pyrénées, entourée de terres françaises, séparée par de puissantes montagnes du reste du royaume, elle a pu mettre sa soumission à plus haut prix, obtenir des libertés plus étendues et les garder plus longtemps.

H. CAVAILLÈS.

1. L'acte de confirmation de 1381 (art. 6) reconnaît l'antiquité des traités de paix.

Cancionero de Romances impreso en Amberes sin año. Edición facsímil con una introducción por **R. Menéndez Pidal** (Madrid, en 1914. XLVII folios, 275 pages).

Cette réimpression, due au *Centro de estudios históricos,* n'est pas seulement la bienvenue en tant qu'elle met à notre disposition l'original même d'un recueil rarissime; la main de M. Menéndez Pidal lui donne la valeur d'un événement dans l'histoire de la littérature des romances.

On en jugera par les conclusions, rigoureusement appuyées sur la comparaison minutieuse des éditions des romances, *cancioneros* ou *pliegos sueltos*: «...el Canc. s. a. en la mayor parte de los casos no hizo más que copiar a los pl. s... una buena parte del Canc. s. a. esta sacada del Canc. General de Hernando del Castillo.» D'autre part, consciencieux et ingénieux comme toujours, il a cherché à préciser le moyen de transmission qui a servi pour chacun des romances insérés dans le «Cancionero sin año». Il n'est pas possible d'arriver toujours à la certitude, mais l'hypothèse fournie a toujours sa valeur. Par exemple *En Sancta Gadea de Burgos*... (serment d'Alphonse VI), *Rey don Sancho, Rey don Sancho*... (mort de Sanche II), *Por aquel postigo viejo*... (mort de Fernand Arias) seraient dus à la tradition orale, en dépit de leur caractère historique; aussi bien se rattachent-ils au type populaire.

Autre constatation vraiment intéressante: «El Canc. Gral., copiando al de Constantina, incluía el texto solo de los romances artísticos, y el texto glosado de los rom. populares o juglarescos popularizados. Los pl. s. siguieron en general este mismo sistema... y en cuanto a los populares y juglarescos, al lado de los glosados, comenzaron a imprimir muchos otros sin glosa... El Canc. s. a. acogió en si estas dos recolecciones anteriores; pero, especializando rigurosamente, se interesó solo por el romance, y rechazó los adornos con que hasta entonces solía imprimirse..... En suma, fijándonos solo en los romances populares y juglares, vemos que para los Cancioneros de Constantina y de 1511, y sus derivados, lo principal eran las glosas de esos romances, mientras que para el Cancionero sin año y de 1550 lo único interesante fueron los romances mismos.»

On verra l'explication que M. Menéndez Pidal nous propose de ce fait bizarre. J'en ai dit, ou plutôt j'en ai transcrit assez pour montrer l'importance de sa réimpression et surtout de l'exposé dont elle a été l'occasion.

G. CIROT.

Archivo general de Simancas. Catálogo IV. Secretaría de Estado (Capitulaciones con Francia y negociaciones diplomáticas de los embajadores de España en aquella corte, seguido de una serie cronológica de estos) por Julián Paz, I (1265-1714). Madrid, 1916.

L'espoir de les voir réintégrer quelque jour le château royal où ils connurent une existence si paisible, et le désir, peut-être, d'interrompre la prescription, ont amené l'ancien directeur de l'Archivo de Simancas à dresser ce catalogue comme si la restitution était faite des dossiers actuellement aux Archives nationales [1].

Plus d'un érudit français depuis Forneron jusqu'à Morel-Fatio et Léonardon les avaient fouillés et dépouillés. M. J. Paz s'est livré au travail plus ingrat et désintéressé de les analyser, de dresser des index (personnes, lieux, matières). D'ici que le vœu qu'il formule se réalise, on aura au moins une idée de la documentation dont nous nous sommes faits les dépositaires. Par un juste retour des choses, c'est un Espagnol qui est venu en faire l'inventaire.

Les dossiers catalogués par M. J. Paz portent les cotes K-1386 à K-1711. Ils vont, chronologiquement, de l'année 1265 (investiture du royaume de Naples par Clément IV en faveur de Charles d'Anjou), à l'année 1712 (acte de renonciation de Philippe V à la couronne de France). Je ne chercherai pas à donner une idée du contenu : le titre même du catalogue en dit suffisamment par son simple énoncé. Beaucoup de *legajos* contiennent des pièces de provenance et d'objet divers; mais beaucoup aussi, en particulier ceux qui renferment la correspondance des ambassadeurs, comportent un titre qui fixe tout de suite le chercheur. Il est difficile de trouver plus de commodités dans un catalogue [2].

M. Paz n'a pas borné là son rôle. Il a eu l'excellente idée d'annexer, sous le titre de *Serie cronológica de los Embajadores de España en Francia según la correspondencia de Simancas*, des notices sur les ambassadeurs d'Espagne en France, notices qu'il avait constituées au fur et à mesure de son fastidieux labeur d'analyse, et qui compléteront le *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, dû à la collaboration de Morel-Fatio et de Léonardon. On remarquera surtout celle qui concerne Don Francés de Alava, et les

1. De ceux qui se trouvent encore à Simancas, un jeune érudit bordelais, Lande, avait tiré de nombreuses notes et de copieux extraits (ils ont été déposés à la Bibliothèque municipale de Bordeaux par les soins de son frère, feu le docteur Lande, ancien maire de cette ville), en vue d'un travail sur l'*Armada invencible*. Il est mort, victime d'un accident, sur les bords du Pisuerga, où les coudriers tentent le promeneur par la fraîcheur de leur ombre et de leurs fruits.

2. Les index renvoient aux pages et aux lignes, qui sont numérotées

observations faites par cet ambassadeur, qui mériterait assurément une plus ample étude. Parmi ces observations je relèverai seulement celle qui a trait aux espions que D. Francés entretenait à la cour de Charles IX (p. 693) : secrétaires, médecins, capitaines, bien en confiance auprès de Catherine ou des princes, le renseignaient moyennant une solde. D. Bernardino de Mendoza a eu les honneurs d'un article de M. Morel-Fatio (*Bull. hisp.*, 1906, p. 20 et 129), auquel renvoie M. Paz. D'autres encore seraient intéressants par les détails que contient leur correspondance, à en juger par les échantillons produits. D. Diego de Zúñiga, successeur de D. Francés, D. Juan de Vargas Mexía, D. Iñigo de Cárdenas, le duc de Feria, le duc de Monteleón, D. Cristóbal de Benavente, à côté desquels il convient de nommer D. Lorenzo Ramírez de Prado, l'ennemi du P. Mariana et le protecteur de Mantuano.

Ce catalogue a été publié par le *Centro de estudios históricos*.

G. CIROT.

---

24 août 1918.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

ALGUNOS CARACTERES PRIMORDIALES

DE LA LITERATURA ESPAÑOLA [1]

Al estudiar la epopeya, y sus derivaciones, es decir la creación más peculiar y fecunda de la poesía española, nos habremos de encontrar frente a los problemas más íntimos y comprensivos referentes a la vida artística de España, y será bien que ante todo orientemos de un modo general nuestro pensamiento, señalando ciertos rasgos característicos de la literatura española, los cuales nos ayudarán a comprender otros de los géneros de poesía en que nos vamos a ocupar. Me ha movido a esta labor previa el ver que algunos supuestos aceptados antes por mí llanamente, como sintiéndolos dotados de evidencia, han tropezado con la razonable incredulidad de otros críticos. En efecto, varios eruditos niegan o extrañan ciertos momentos culminantes, ciertos fenómenos capitales en la evolución de la poesía épica española, fundando, por lo común, su incredulidad en la comparación con otras literaturas donde esos momentos y esos fenómenos no se producen. Por ésto creo necesario considerar previamente algunos caracteres de los más típicos y diferenciales de nuestra literatura, esperando que sean ellos los que sentidos antes por mí como evidentes, hacían para mí llano lo que para otros resulta dificultoso o inadmisible. Esta falta de puntos de apoyo comunes nada tiene de particular, ya que muy poco se ha escrito sobre tan difícil y amplia materia, y eso poco es ya demasiado antiguo. Deseando, pues, ahora sentar algunos caracteres de

1. Estas páginas son parte de un capítulo de introducción destinado a la edición española de mi libro *L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole*, trad. H. Mérimée, 1910. Muchas de las ideas de este trabajo figuran ya en mi conferencia *Quelques caractères de la littérature espagnole*, leída en la Sorbonne el 28 Oct. 1916 y publicada en la *Revue internationale de l'Enseignement*, Paris, 15 novembre 1916.

nuestra literatura, que me importa hacer notar, recordaré hechos muy sabidos de todos, pero de los cuales espero luz al agruparlos aquí para someterlos a una interpretación.

Nos guiará a entrar en este asunto una consideración acerca del particular modo en que se produjo la civilización española medieval.

Los pueblos bárbaros llegaron a España con cultura demasiado escasa para poder influir en la de los hispano-romanos, así que la vida intelectual de la península siguió bajo la monarquía visigótica la dirección que traía en los últimos tiempos del imperio romano: las regiones del Levante y de Mediodía de España continuaron siendo las más adelantadas, y sólo sobrevino un cambio fundamental a partir del siglo VIII, cuando pueblos musulmanes dominaron casi toda España y en especial esas comarcas más cultas del levante y del sur. Entonces la civilización árabe, iluminada con los destellos del helenismo bizantino, aparecía mucho más rica, espléndida e insaciable que la europea, así que las manifestaciones superiores de la vida latina de España se fueron pronto vaciando en los moldes de la lengua o del pensamiento musulmanes, hasta llegar a una absorción completa del elemento cultural latino por el oriental.

La independencia de los cristianos de la península se salvó sólo en las montañas del norte; allí empezó a formarse la nueva España, apartada y oscuramente, envuelta en un misterio embrional; y en esta gestación no intervinieron para nada ninguno de los grandes centros de vida intelectual romana o visigoda. Tarraco, Cartago, Corduba, Hispalis, Emerita, Toleto... perdieron su carácter hispánico, y cuando esas ciudades completamente islamizadas, y decaídas desde fines del siglo XI, se fueron incorporando otra vez a la vida de los nuevos reinos españoles, ya estos habían definido enteramente su carácter.

De este modo los gallegos, los astures, los cántabros y los vascones, que según Estrabón eran los pueblos más bárbaros de la península, y que además fueron los más tardíamente sometidos al imperio romano y los menos influídos por su

civilización, fueron los que llevando a cabo la reconquista del suelo islamizado, realizaron la nueva romanización del mismo. Este carácter de los pueblos reconquistadores no ha sido tenido en cuenta para explicar el de la lengua y literatura españolas; y por otra parte van equivocados los que buscando en la fecha inicial de la romanización la base de los caracteres de cada romance, quieren descubrir en la lengua castellana como un reflejo o poco menos del latín arcaizante de los Escipiones que a fines del siglo III antes de Cristo conquistaron el Sur y el Levante de la península. A no haber mediado la invasión musulmana, la Bética, región más culta entre las ibéricas y después la más pronto romanizada, habría sido seguramente la que hubiera producido una temprana y pujante lengua literaria dentro de la península, como la produjo en la Galia la tan pronto y tan intensamente romanizada Provenza; pero la Bética dejó caer su romanismo en barbarie, deslumbrada por la civilización árabe, y las lenguas literarias hispánicas sólo se pudieron formar en las montañas del Norte, donde nunca brilló la cultura romana, y especialmente en Castilla, región vecina a los vascones nunca del todo romanizados. Téngase además presente que esas comarcas del Norte estuvieron hasta fines del siglo X envueltas en une lucha angustiosa por su independencia frente al floreciente Califato de Córdoba.

La lengua española nació, pues, en un medio rudo, no tan adverso como el que tuvo por ejemplo la rumana, pero sin duda en condiciones más desfavorables que las que tuvieron sus grandes hermanas el francés y el italiano. Añádase a esto, sobre todo, el espíritu democrático fuertemento arraigado en Castilla, hijo de esas mismas condiciones sociales y políticas que el carácter originario de la región y sus contínuas luchas contra los moros trajeron consigo, y se explicará bien que la lengua castellana, aún después de siglos de cultivo, muestre gran despego por el atildamiento gramatical, gran abandono sintáctico, aún en sus principales monumentos de la edad de oro, desde el *Lazarillo* al *Quijote;* en suma, una tendencia a la expresión más espontánea y popular, visible en muchos de los grandes autores.

* * *

Y dentro de esta misma tendencia, fijándonos en los caracteres literarios, señalaré en primer lugar como un distintivo de la poesía española la preferencia por las formas de verso menos artificiosas.

La epopeya en España, como en Francia, nace revestida de una versificación en extremo sencilla; su rima es pobre, es el simple asonante, y la variedad de éste es mínima, pues no se combinan diversas clases de ellos, sino que un mismo asonante se prolonga a través de muchos versos seguidos. La diferencia entre ambas epopeyas está en que mientras la francesa procuró salir pronto de esa sencillez, trocando el asonante por la rima perfecta, las gestas españolas continuaron siempre usando la forma primitiva.

Y es que la inartificiosa asonancia responde muy bien al carácter de la literatura hispánica, y por eso no sólo se conservó en la epopeya, sino que se introdujo después en otros géneros que primitivamente no la usaban. Tal sucede en varias manifestaciones líricas : la serranilla se despojó de sus estrofas consonantadas para revestir la asonancia monorrima[1], y la copla, que modernamente florece como forma casi única de nuestra lírica popular, representa el triunfo, muy reciente, de un par de asonantes sobre más complejas combinaciones métricas antiguas. Más eminente es aún el caso de la canción épico-lírica : sus poemitas se cantan en francés, en provenzal y en italiano, ora en pareados, ora en tercetos, ora en otras varias combinaciones estróficas, y ora también, es verdad, en asonancias monorrimas, pero estas se hallan por lo general en gran minoría respecto a los otros metros más complicados; muy al contrario en España los monorrimos asonantados o bien constituyen una inmensa mayoría, como sucede en Cataluña, o bien son casi la única forma empleada, como en Castilla y Portugal, donde en la simbólica palabra *romance* se han con-

1. Me refiero al ejemplo único (pero precioso dada la escasez de datos), de la « Serranilla de la Zarzuela », que publiqué en los *Studi Medievali*, Torino, 1905.

fundido las dos nociones de poema épico-lírico y de metro monorrimo asonantado. Y el prestigio de este metro fué tan grande, que en los siglos de oro de nuestra literatura se propagó a buena parte de la poesía lírica culta, y aún más, cuando el teatro se constituyó en su forma definitiva como un arte nacional, el metro de romance invadió también la escena, desalojando a varias combinaciones estróficas del teatro primitivo para hacerse el metro más usual. Y al decir esto queremos hacer notar, aunque sea de pasada, la gran diferencia entre el teatro español con su metro de giro enteramente popular y el teatro francés con su docto alejandrino.

La medida silábica de los versos se presta a consideraciones aún más claras que el asonante. El manuscrito del *Poema del Cid* nos ofrece versos de una medida constantemente irregular que oscila entre diez o veinte sílabas, y muchos críticos no quieren ver en ésto sino el resultado de la inhabilidad y estupidez de los copistas. Alguno declara que a un poeta como el de *Mio Cid*, que conoce las más altas leyes de la composición poética y sabe hallar 4,000 asonantes, no se le puede negar la facultad de medir bien los versos[1], argumento que podíamos aplicar a Rubén Darío para asegurar que sus versos desiguales en sílabas y en acentos eran mera corrupción debida a los cajistas de la imprenta. Otro erudito rechaza por incomprensible el verso amétrico por no hallarlo usado en otros países[2]; como si cada literatura no tuviese su carácter y éste no se manifestase en ciertas peculiaridades que faltan en las otras literaturas; en la española se dá el verso amétrico sin duda como un venerable arcaísmo sobreviviente de la época de orígenes de la métrica románica, cosa muy natural, que encaja perfectamente dentro de la tendencia a formas inartificiosas que venimos señalando cual peculiar de la literatura hispánica. Otro muy docto crítico, en fin, no comprende bien por qué motivo los juglares castellanos rehusarían imitar la música y metro regular de las epopeyas francesas[3]; como si la imi-

1. Cornu. Véase *Cantar de Mio Cid*, p. 82,.
2. H. R. Lang, en la *Romanic Review*, V, 1914. p. 17-18, etc. Cf. *Rev. Filol. Esp.*, III, 1916, p. 338 sig.
3. F. Hanssen. Véase *Cantar de Mio Cid*, p. 117n.

tación fuese necesaria, y como si, aún imitando une poesía francesa, aquel debate entre la amiga del clérigo y la del caballero, titulado *Elena y María*, no llegase a convertir los pareados eneasílabos franceses en pareados de medida irregular.

El hecho a que acabamos de aludir es muy sugestivo. Todas las formas francesas, anglo-normandas e italianas que se conocen del debate del clérigo y el caballero, tienen entre sí estrechísimo parentesco, mientras que la composición española, aunque derivada de una francesa, contiene buena cantidad de elementos irreductibles que la mantienen aparte de los grupos extranjeros : en Francia, en Inglaterra, en Italia, ese tema poético aparece, por el pulimento de su estilo y de sus ficciones, como obra de poetas más o menos eruditos, destinada al solaz de las clases elevadas; en España al contrario, se muestra francamente popular, como obra de juglares que la destinan al regocijo de la masa común del pueblo [1]. A un fondo poético popular, en oposición al de las otras literaturas, corresponde muy bien una forma inartificiosa, un verso amétrico, en oposición al de los otros poemas hermanos.

Insistamos, pues, en que *Elena y María* nos indica que los juglares leoneses (pues al reino de León pertenece este poema del siglo XIII) escribían pareados amétricos, aun cuando se hallaban bajo la influencia del pareado eneasílabo francés; y éste no es un caso en modo alguno único. Los juglares aragoneses coetáneos usaban un pareado amétrico semejante, imitando, o no, el eneasílabo ultrapirenáico, al escribir la *Razón de Amor*, la *Vida de Santa María Egipciaca* o los *Tres Reyes de Oriente*, y podemos creer que esos pareados dentro de la poesía lírica eran ya muy populares en Castilla en la primera mitad del siglo XIII, cuando Berceo escribía su *Cántica de Velador*, también amétrica. El verso amétrico tuvo tal boga que llegó a contaminar formas poéticas enteramente doctas y propias de los clérigos, como la cuaderna vía, siendo curioso observar que mientras esta estrofa se mantuvo

1. Véase *Rev. de Filol. Esp.*, I, 1914, p. 77 y 96.

pura, dentro de la regularidad con que la manejaban el riojano Berceo o el leonés Juan Lorenzo Segura, no tomó todo su brillo, pero llegó a una altura verdaderamente genial cuando un castellano, el Arcipreste de Hita, se irguió rebelde para desacatar la estricta medida que entre los eruditos entumecía esa forma poética.

Y volviendo a la obra de arte superior que antes citamos, al *Poema del Cid*, la duda respecto a la irregularidad de su metro es hoy ya insostenible dentro de toda crítica sensata, especialmente después del reciente descubrimiento del poema de *Roncesvalles*. Los cuatro manuscritos de poemas épicos conservados, procedentes los tres de Castilla y el otro de Navarra, están admirablemente concordes en ofrecernos el verso amétrico [1]. Es preciso concluir que el verso amétrico no es una deformación debida a inhábiles copistas, sino que fué la forma popular normal empleada por los juglares españoles; es preciso reconocer además, que si esto es un hecho excepcional, no es un hecho enteramente aislado, pues otras poesías populares ofrecen buenas muestras de verso irregular, por ejemplo la canción épico-lírica piamontesa [2]; y por otro lado vemos hoy que novísimas corrientes de técnica literaria muy refinada coinciden en parte con el pensamiento de aquellos antiguos juglares que no quisieron coartar el libre desenvolvimiento de su inspiración con una regularidad de forma y de detalle que pudiera oponerse a la más ingenua y honda impresión del conjunto. En suma, la versificación amétrica de la poesía medieval española, es ciertamente ruda excepción en la poesía románica, pero no es una excepción sin analogías en el arte popular y culto de otros países y de otras épocas, ni tampoco es una excepción incomprensible, sino que responde fielmente a la tendencia extremamente popular que vamos señalando como característica de la literatura española.

1. Véase *Rev. de Filol. Esp.*, IV, 1917, p. 123 sig.

2. Es curioso que Nigra cuando no acierta a fijar el metro de una canción nunca llega a decir que es amétrica. Aunque se suponga que el estado amétrico procede de otro métrico, no por eso es menos cierta la ametría.

*
* *

Este popularismo resaltará también si examinamos algunos aspectos del modo como la obra de un autor se trasmite al público coetáneo y a la posteridad. La filología se viene fijando en este proceso de la trasmisión de una obra, como una orientación necesaria para poder restaurar el texto en su estado original, pero a nosotros ahora nos puede interesar el proceso en sí mismo, como significativo del carácter de la obra.

Llama nuestra atención, desde luego, el escaso sentido de la paternidad literaria que se manifiesta en la trasmisión de multitud de obras, hijas sin duda de un arte cultísimo y cortesano, pero que no obstante se parecen en ésto a las obras de arte espontáneo y popular. Nos admira cuán a menudo el autor culto no produce su obra como una arrogante afirmación de personalidad; no pretende elevarse sobre el público encomendándose a su admiración, sino que realiza su esfuerzo intelectual para bien propio y de los demás, sin que la fama le preocupe lo más mínimo. Así, en la Edad Media, todas las numerosas y grandes crónicas nacionales son obra colectiva y anónima, como los grandes monumentos arquitectónicos coetáneos alzados por el esfuerzo de todo un pueblo; seguramente que tal cantidad de anónimo no se hallará en las producciones análogas de la historiografía de otros países. Muy revelador es también el hecho de que en plena exaltación renacentista de la personalidad, obras como *La Celestina* y *El Lazarillo* salieran al público envueltas en el velo del anónimo : son concepciones capitales de un arte acendrado, rebosan, cada una por su estilo, una originalidad creadora, que marca rumbos nuevos a la literatura, y sin embargo, el autor se anonada humildemente en la belleza de su obra, lleno de hermoso sentimiento de magnanimidad. En la historia de nuestro teatro clásico se ofrecen con abundancia extraños fenómenos de esta clase. Una creación dramática tan singular, tan descollante, como *El Condenado por desconfiado*, es de paternidad dudosa, discutiéndose aún su

atribución a Tirso; ¿se concibe una semejante incertidumbre respecto a las grandes obras de los dramaturgos franceses? Muchas comedias españolas de los siglos de oro se publican anónimas, o firmadas por « Un ingenio de esta corte », otras muchas aparecen bajo un nombre usurpado, y a menudo los grandes autores de entonces, repudian las comedias que les atribuyen y reclaman las que les hurtaron; en fin, de un modo u otro observamos fenómenos de anonimía semejantes a los que dominan en la poesía popular. Entre éstos no olvidemos el hecho muy análogo de la colaboración: a menudo tres autores de nota se reunen para escribir los tres actos de una comedia; la obra dramática toma así un carácter colectivo desde su primera concepción.

Y si hallamos embotado el sentimiento de la personalidad de autor, no podemos esperar que el texto de la obra se mantenga fielmente como patrimonio intangible de tal autor. Éste llega en España a aborrecer esa fidelidad. El mas genial poeta castellano de la Edad Media, el Arcipreste de Hita, muy lejos de ambicionar un admirativo respeto para su obra, desea que, como pelota jugada por doncellas, la coja quien pueda, y cualquiera que sepa trobar, enmiende y añada en ella lo que le venga en gana. Cuando la trasmisión de una obra al público es medianamente esmerada, se realiza por medio de escribas o de editores, que si alteran el texto que trasmiten es sólo por descuido; el público con su interés no interviene sino para salvar o condenar la obra que recibe, no puede llegar a influirla, se limita a acatarla como un hecho consumado. Pero cuando la obra individual surge ungida con el carácter del arte popular, al trasmitirse al público se entrega a él; y su belleza no es inmutable como esculpida en mármol, sino que vive y siente las palpitaciones de quien la admira: he aquí el anónimo libro de *Amadís*, he aquí el señor Infante Don Alfonso de Portugal que lo lee con honda emoción y que, habiendo piedad de la hermosa doncella Briolania cuando es desdeñada por el héroe, manda alterar el texto primitivo [1].

1. *Amadís de Gaula*, I, 40 y 42, donde se revelan diversas redacciones a que había sido sometido el texto primitivo.

El público entero toma un interés activo en la obra que le recrea; cada lector la siente tan en armonía con su propio gusto y su pensar, que no vacilará en rechazar como una equivocación cuanto le disuena, sintiéndose coautor de la obra y dueño de corregirla. Por esto pueden producirse multitud de variantes en la trasmisión escrita de una obra, como se producen infinitas versiones en la multiforme trasmisión oral de una canción popular. Así el público toma cierta parte en la creación individual, y la trasmisión reviste caracteres sociales, pues significa la aceptación y asimilación de la obra literaria por el pueblo.

Este fenómeno ocurre en todas las manifestaciones populares de cualquier literatura, especialmente en la Edad Media, pero hay que señalar su abundancia en la literatura española y su presencia en la trasmisión de las más cultas y elevadas producciones del arte español.

La bibliografía de las crónicas nacionales de otros países no tropieza con las complicaciones inestricables que se observan en nuestras crónicas: cada manuscrito de *crónica general de España* es un individuo aparte, que introduce grandes variantes en el original que traslada, ó lo somete a una completa refundición. Necesitaremos un fino sentido de orientación para atravesar esta selva confusa y de enmarañada fronda, llena de sombras y de claridades misteriosas; cuando después de un gran esfuerzo de atención indagadora, creamos estar en presencia del texto más antiguo de todos, — el que en su primera mitad lleva un nombre de autor ilustre, como el de Alfonso el Sabio, — al contemplarlo ávidamente, ese texto se desvanecerá a nuestra vista y no quedará con más existencia que la de un momento fugaz é inasequible, la de un borrador efímero y perdido del cual proceden variedades y refundiciones incalculables en número.

Pero aún más chocante es el hecho de que *La Celestina*, una obra de arte de poderosa personalidad, nos hiere sin embargo con vislumbres vivísimos de obra colectiva, ofreciendo a nuestro examen un completo enigma de composición y de trasmisión. Al comienzo de la obra se afirma que el primer

autó es de autor distinto que los quince siguientes, y aunque comunmente se desprecia este aserto, yo no hallo motivo para suponerlo una licción sin alcance ni sentido; después sabido es que la famosa tragicomedia fué retocada diversas veces y añadida en varios actos más.

Por otra parte un escritor como Fray Luis de León, — que pesaba al escrúpulo cada palabra empleada, queriendo poner en ella la mayor expresión y armonía posibles, — después de esmerar el trabajo en componer y corregir sus poesías, lejos de sentir por ellas el orgullo de autor, lejos de desear ser señalado « del vano dedo », se muestra perezoso en darles forma definitiva por medio de la imprenta y deja que el público se adueñe de ellas en multiformes copias manuscritas, donde se revelan diversas redacciones del autor y diversas variantes de los trasmisores. Así también, en esta obra de arte exquisito, la trasmisión se complica, asemejándose á la de la poesía popular, y el texto original esquiva la avidez de nuestra mirada, desvaneciéndose en cambiantes reflejos, llenos de interés poético [1].

Y claro que no es solo Fray Luis. Una gran porción de la lírica española del siglo XVI, a pesar de ser arte cortesano y atildado, nos aparece en los cancioneros y cartapacios de la época, envuelta en los torbellinos de la anonimía o de la incertidumbre de variantes que tras sí arrastra la descuidada trasmisión popular. El mismo fenómeno, atenuado, claro es, por las condiciones modernas de vida, podíamos señalar en las obras de insignes autores de ayer mismo.

El teatro por sí solo nos ofrecería los mejores ejemplos de esta trasmisión con caracteres de popular; nos bastará el caso de Lope de Vega. El gran poeta no se preocupó de imprimir sus comedias hasta que vió publicados ocho tomos de ellas, de las que se habían apoderado los impresores como de bienes comunales; y en realidad lo eran, pues cualquiera se había podido atrever a poner en ellas de propia minerva lo que mejor le hubiera parecido. Unos representantes hurtaban

1. Véase el importante estudio de F. de Onís, en la *Rev. de Filol. Esp.*, II, 1915, p. 217 y siguientes.

a los otros las comedias codiciadas, destrozándolas y recomponiéndolas a su modo, y el autor al recibir impresas las obras que asi habían rodado por el mundo, veía con pena « a seis renglones suyos ciento ajenos »[1].

¿Y quién podría sospechar que, tratándose de los tres actos de una comedia, se daba también una trasmisión oral, lo mismo que si fuesen una breve balada popular? Pues el propio Lope de Vega recordaba con terror el momento en que entre el público del teatro veía deslizarse uno de aquellos hombres de monstruosa retentiva, por el estilo de dos apodados el Memorilla y el Gran Memoria; estos aprendían, o creían aprender la obra de labios de los representantes, y luego la trasladaban con disparates enormes, capaces de quitar la honra y la opinión al mayor ingenio del mundo; y tan arraigada en el popularismo del teatro estaba esta costumbre, que resultaban inútiles las medidas que se tomaban para acabar con tales hombres, « que vivían, se sustentaban y vestían de hurtar a los autores las comedias »[2].

Pero en la trasmisión popular no es sólo la falta de memoria y la ignorancia lo que origina las variantes extrañas al autor : es también, como ya dijimos, el fermentar de la fantasía producido en quien contempla la obra poética recreándose en ella y a la vez recreándola, rehaciéndola, a impulsos de su emoción actual; es también, y principalmente, la necesidad de reacomodar la obra, ya anticuada, dentro de los nuevos gustos del público. La obra popular no se propaga a través de los siglos sino a costa de trasformaciones sucesivas : así vivieron durante toda la Edad Media los poemas heróicos de varias literaturas y las crónicas nacionales españolas; así vivieron en nuestro

1. *Comedias de Lope de Vega*, parte IX, Madrid, 1617, prólogo; y *Epístola al contador Gaspar de Barrionuevo*, en la *Bibl. de Aut. Esp.*, t. XXXVIII, p. 427. El descuido de Lope se manifiesta en el hecho de que, sin guardar una copia de sus comedias, entregaba el original a los representantes (prólogo de la parte XVII) o al duque de Sesa, a cuyos criados trataban de sobornar los libreros para publicarlas (*Obras de Lope* de la Acad., t. I, pag. 280-281). Sería muy útil en resultados un estudio especial de la trasmisión de las obras de Lope.

2. Véase *Comedias de Lope de Vega*, parte XIII, Madrid, 1620. Prólogo del volumen, y dedicatoria de *La Arcadia* al Licenciado Gregorio López Madera. (La dedicatoria de *La Arcadia* puede verse también en las *Obras de Lope*, de la Academia, t. V, p. 708.)

teatro muchas comedias gracias a frecuentes refundiciones. Lope de Vega creo que, a pesar de su pródiga inventiva, refundió obras de sus precursores; las comedias de Lope a su vez sabido es que fueron refundidas por muchos, y no sólo por poetastros como Claramonte; sabido es también que dos de las mejores obras de Calderón, *El Médico de su honra* y *El Alcalde de Zalamea*, son verdaderas refundiciones de obras de Lope. Hechos así no son insólitos en otras literaturas, pero en la vida del teatro español la refundición tiene una importancia muy especial, aún no bien apreciada. El espíritu del popularismo que dió vida al teatro sobrevive aún hoy, dando arraigo general a la costumbre, — que no mirada desde este punto de vista es simplemente bárbara, — de refundir las comedias de nuestros autores clásicos puestas hoy día en escena; no es que las obras de Lope, Tirso o Calderón estén más lejos del gusto moderno que las de Corneille y Racine, es sólo que nadie siente escrúpulos de profanar con su pluma las obras de los clásicos : son propiedad del pueblo en que nacieron y cualquiera se puede atrever a ellas ahora, lo mismo que en vida de sus autores.

Fijándonos en el género esencialmente popular más importante, en la epopeya, es por todos reconocido que gracias a las refundiciones vivieron durante varias centurias la *Chanson de Roland*, la *Chanson de Guillaume*, el *Poema del Cid* y demás gestas heróicas. Pero dentro de este modo común de vivir tales poemas, parece natural que se produzca alguna diferencia entre las producciones francesas y las españolas. Si la epopeya española es más popular según nos lo indica desde luego su forma métrica, podemos esperar que su mayor popularismo determine en ella una mayor vitalidad en la refundición ; y de hecho hallamos que la refundición española fué siempre más popular que la francesa. En Francia la refundición se dirigió hacia formas de arte más desarrolladas, más técnicas y más ambiciosas, perdiéndose en enormes poemas que aunque vacíos de inspiración, estaban mejor versificados que los antiguos, eran más difíciles de hacer, y por lo tanto sólo podía colaborar en ellos una restringida casta de poetas, más eruditos

que los del período verdaderamente nacional de la epopeya. Por el contrario, en España la refundición, lejos de ahuyentar con dificultades a los refundidores, conservó su vieja forma sencilla, propia para que colaborasen muchos poetas del pueblo; y así los antiguos poemas prolongando su vida popular, nada más natural que poco a poco abandonasen la amplia y compleja estructura de las gestas para abrazar la forma más humilde de la canción épico-lírica, esto es la del romance. Recuérdese que otras formas de poesía más artificiosa que la de las gestas, como el *Debate* y la *Serranilla*, evolucionaron también en España hacia formas populares alejadas de sus hermanas de otras literaturas; y se comprenderá bien el hecho de que, cual último eslabón de la refundición ininterrumpida de las gestas, se produzcan los poemitas épico-líricos llamados romances, que no son sino meros fragmentos de las gestas, popularizados según en lugar oportuno mostraremos.

Cierto que contra esta demostración se levantan varias voces, y en especial la de un ilustre romanista, el más autorizado acaso para emitir una opinión en este delicado asunto : Pío Rajna objeta que no se sabe que ninguna otra epopeya se haya descompuesto en cantos épicos-líricos, faltándole así el gran sufragio de la analogía a la explicación de los romances españoles como hijos de las gestas[1]. Pero no hay para qué decir que hallándose tal explicación apoyada por el carácter popular de la literatura española, rechazamos esa objeción, de igual modo que las análogas que anteriormente hemos rechazado y después rechazaremos, con tanta mas razón tratándose ahora de los orígenes de un género como el romancero que tanto tiene de típicamente español. Y conviene además hacer la salvedad de que ésto no significa que reconozcamos por nuestra parte que el paso de un poema extenso a una canción breve no se dé en otras literaturas, como sugiere Rajna; sino que aunque semejante paso fuese insólito en otros pueblos, no admitiríamos ésto cual un argumento que pudiese ser opuesto válidamente contra la palmaria demostración de que los

1. *Romanic Review*, VI, 1915, p. 15 ss. Véase también lo que a propósito de esto digo en la *Rev. de Filol. Esp.*, III, p. 245.

romances españoles se deriven directamente de las gestas, cuando tratan igual asunto que el de un episodio de ellas y cuando lo desarrollan bajo iguales formas y, por lo general, con iguales o muy semejantes vocablos, asonantes y versos.

Nótese también a este propósito, que la tendencia a la trasmisión fragmentaria es conocida en varias obras entregadas al interés popular. Así vemos divulgarse trozos de grandes crónicas, constituyendo individuos aparte, como la *Crónica del Cid,* la de *Fernán González,* la de *San Fernando,* la de *Once reyes,* segregadas de alguna Crónica General sin tan siquiera igualar los dentellones que las unían al cuerpo principal del edificio; así vemos también segregados de las Comedias Famosas algunos trozos que se difundían en humildes *Relaciones* o pliegos de cordel. Nada más natural que las gestas que por su gran extensión solían recitarse fragmentariamente, lo mismo en Francia que en España, propagasen entre el pueblo español tan sólo ciertos fragmentos muy gustados por el público, los cuales son los más viejos romances.

Y aún debemos volver a la trasmisión popular y descuidada de nuestro teatro clásico, para encarecer la enorme pérdida de obras teatrales que sabemos fueron escritas y no han llegado a nosotros; el arte popular, como la naturaleza misma, esparce pródigamente la vida abortada y la muerte en flor. Sólo de Lope de Vega se perdieron centenares de comedias, y otras muchas no llegaron a nosotros sino refundidas por poetas posteriores; ¿es concebible tal pérdida en autores, aunque sean mucho más remotos, de otras literaturas dramáticas? pues tan extraño accidente nos ilumina para comprender bien otro fenómeno de nuestra literatura medieval que algunos críticos se niegan a reconocer; una vez más comprobaremos que no podemos apreciar cualquier detalle de la historia sino guiados por la visión de los caracteres típicos del conjunto.

Por claros indicios, muchas veces evidentes, admitimos la existencia de algunos poemas heróicos de la Edad Media, de los cuales no se conserva el menor fragmento. Sin embargo, se objeta : ¿ cómo puede comprenderse la pérdida completa de tantos y tantos códices en que hemos de suponer andu-

vieron escritos esos poemas? sin duda, se añade, cuando no existe el menor rastro de esos códices, no es porque se hayan perdido, sino porque los poemas supuestos nunca llegaron a existir[1]. A esto respondemos : cierto que, frente a la pobreza bibliográfica de la epopeya castellana, la epopeya francesa conserva en abundancia sus códices; pero esta comparación no nos sirve más que para confirmarnos el carácter más popular de la epopeya española; sus escasos restos revelan el mayor descuido en la trasmisión, contrastando fuertemente con el cuidado de la trasmisión francesa. El *Poema del Cid*, el mejor conservado de todos los poemas antiguos españoles, está muy incompleto; el *Rodrigo* mucho más incompleto aún; el de los *Infantes de Lara* sólo se descubrió modernamente en fragmentos incrustados en la prosa de una Crónica; y esto era todo, hasta que ahora mismo aparecieron dos hojas de un *Roncesvalles*, salvadas no por ningún acto intencionado de trasmisión literaria, sino porque su pergamino había servido para formar un utensilio doméstico ¡una bolsa! He aquí como este hallazgo desautoriza a los escépticos[2]. Los centenares de folios de que constaba el códice de *Roncesvalles* y que no tuvieron la suerte de ser útiles para servir de bolsa, se perdieron sin dejar en la literatura el leve rastro de una alusión inequívoca exigido por algunos críticos como minimum de garantía para poder aceptar la existencia de un poema perdido. No había rastro directo ninguno de este poema, como los hay de los otros discutidos; pero sin embargo, una crítica menos positivista tenía que sospechar la existencia de un poema sobre *Roncesvalles*, como necesaria para explicar la evolución de formas épicas tardías, y la sospecha se ha hecho realidad por el hallazgo. Es más : la crítica está en el trance de suponer que existieron otros varios poemas de asunto francés, todo un ciclo, del cual sólo quedan, como único resto, esos dos folios que se salvaron en forma de bolsa. Y teniendo ésto en cuenta, ¿cabrá desconocer, que cuando la seca prosa

1. Véase como resumen de estas ideas a H. R. Lang, en la *Romanic Review*, V, 1914, p. 339-341.
2. *Rev. de Filol. Esp.*, IV, 1917, p. 195-196.

de las Crónicas se anima con colorido poético y hasta se metrifica con asonancias, cabrá desconocer que entonces denuncia un poema perdido, y más cuando ese poema cuenta con la alusión inequívoca exigida por algún crítico que por puro embrollo, la echa de menos como no existente? La pérdida de esos códices de gestas en los siglos XII y XIII es bastante más comprensible que la desaparición de tantísimos manuscritos e impresos de comedias en plenos siglos XVI y XVII. Increíble sí que sería el caso de la pérdida de tan gran parte de la producción de Lope de Vega, a no estar evidentemente documentada.

Hemos insistido sobre estos incidentes de trasmisión literaria tanto por su interés intrínseco, como por ser reveladores del carácter popular de las producciones que así se propagan. Y como conclusión insistamos en el carácter extraordinariamente popular que distingue a los grandes géneros de las gestas y de la comedia española. Es por todos aceptado que el teatro español lleva en sí un giro popular y nacional muy alejado del docto refinamiento que persigue el teatro francés; pero aún cuando se le compara con el teatro inglés, siendo éste también nacional, es fácil reconocer que lo es casi por obra personal de su gran poeta Shakespeare y de pocos de sus contemporáneos, mientras que en el teatro español se mantiene durante varias generaciones una íntima y duradera compenetración de los poetas con el espíritu de su pueblo, no desgarrada por codiciosos pruritos de novedad literaria[1]. Pues cosa análoga podemos decir de las dos epopeyas española y francesa, ambas nacionales también. Basta a este propósito observar que las novísimas corrientes críticas de Becker, Bédier y Wilmotte se esfuerzan en presentarnos las *chansons de geste* cual fruto de un arte muy personal y muy docto, ora como obras inspiradas principalmente por la erudición monacal, ora como escritas por autores que se encerraban en su cuarto de trabajo para apartarse del vulgo y consultar la *Eneida* y la *Farsalia*[2]; mien-

1. G. Ticknor, *Hist. de la Literat.*, III, 1854, p. 107. — A. F. Schack, *Hist. del Arte dramático en España*, II, Madrid, 1886, p. 178 s., M. Menéndez Pelayo.

2. Véase especialmente Maurice Wilmotte, en la *Revue historique*, CXX, 1915, p. 241, etc., sobre todo 264, etc.

tras por el contrario, nosotros, aunque a pesar de esas novísimas corrientes reconozcamos sin vacilación un carácter popular en la más antigua epopeya francesa, tenemos que reconocer en la epopeya española el mismo carácter mucho más acentuado y duradero, como lo indica la versificación y las refundiciones menós artificiosas que las de la epopeya francesa, asi como la extraordinaria pérdida de textos de cantares castellanos.

*
* *

Observémos ahora un contraste : dentro del popularismo del arte español las obras literarias se hunden a montones en la sima del olvido, pero los temas poéticos que las inspiran sobreviven a tanta pérdida, y perduran tenazmente; así en la naturaleza, lo individual es devorado de continuo por la muerte, pero permanece inalterable el espíritu que informa la especie en su incesante generación renovadora. Y este es otros de los rasgos más salientes de la literatura hispánica : la persistencia secular de los temas poéticos.

Debemos considerar este rasgo, en cierto modo, cual consecuencia de lo que venimos diciendo : el espíritu popular puede contentarse largos siglos con el mismo canto y el mismo relato, como conserva fielmente el mismo traje y los mismos usos abolengos, libre de la incesante movilidad de la moda que inquieta al gusto refinado y aristocrático. Pero ya esta continuidad en los giros de la inspiración poética nos eleva de lo popular a lo propiamiente nacional, toda vez que los temas más difundidos fueron los de la poesía heróica. Por cima de los ciclos de los *Amadises*, *Palmerines*, *Belianises* y *Febos*, por cima de las series de *Celestinas* y *Lazarillos*, descuellan los ciclos épicos, que son los verdaderamente característicos.

Cierto que los ciclos épicos existen en toda poesía heróico-nacional, lo mismo en la antigüedad que en la Edad Media. Pero en la generalidad de los países, los asuntos épicos, después de su florescencia, se extinguen como una planta

para la cual desaparecen en el terreno las condiciones de vida; no así en España, donde se mantuvieron con un verdor perenal, como el de los encinares de nuestras mesetas.

Otras dos grandes literaturas se podrían comparar a la española en este aspecto. La griega es sin duda la más semejante. En ella, los asuntos del ciclo tebano, más por el impulso tradicional que por la excelencia estética que Aristóteles señala en las leyendas de Alcmeón y Edipo, fueron temas predilectos del teatro desde los comienzos de éste; también los episodios de la guerra troyana se propagaron a través de todas las épocas de la tragedia, como la llamarada de los sarmientos encendidos en la cumbre del Ida se repitió por las atalayas de las islas hasta el Citeron y el Aracneo, anunciando a toda la Grecia la caída de Ilión; pero los ciclos heróicos fuera de la tragedia no alcanzan una verdadera vitalidad. A su vez Inglaterra, como Grecia y como España, produjo también un magnífico teatro nacional que se inspiró en las tradiciones patrias; no obstante, en él no resurgen las figuras propiamente heróicas: Maldon y Beowulf no pudieron levantar la losa del olvido que sobre ellos pesaba hacía mucho. En cambio, dentro de la literatura española, los antiguos héroes no cesaron de animar las más importantes renovaciones de la forma literaria; ni siquiera trajo olvido para ellos el ideal renacentista, que tan violentamente apartó a otros pueblos de Europa de su pasado medieval, y así la influencia de las leyendas épicas llegó ininterrumpida hasta el romanticismo de ayer, hasta el modernismo de hoy. De un modo exacto observa Pío Rajna que con ninguna otra producción artística, fuera de la española, puede formarse una antología como la *Gesta del Cid* de Restori que, ciñéndose a una sola tradición poética, reuna obras pertenecientes a todos los siglos y a la mayor parte de los géneros literarios, y Heinrich Morf admira igualmente el espectáculo de la sangrienta leyenda de los Infantes de Salas, que cruzando como una banda roja el campo de la poesía hispánica, puede servir para exponer toda la historia de la literatura nacional española.

Y la continuidad de los temas no es sino un aspecto saliente

de la unidad del conjunto. Otra continuidad más íntima se observa también en el fondo mismo de la creación poética, la cual reviste cierta unidad persistente de pensamiento, donde sobresalen la austeridad moral y el más hondo sentimiento de la dignidad humana. Cada escritor no se esfuerza ante todo por seguir caminos ignorados a los demás, en que se destaque solitaria su figura, sino que más bien lleno de la abnegación a que hemos ya aludido como propia de los obreros del arte espontáneo y popular, procura simplemente colaborar en el monumento literario que la nación entera construye. Por esto decía un antiguo crítico inglés, R. Ford, que « el mérito de la poesía española no se cifraba en bellezas aisladas, sino en el noble espíritu nacional que enlaza y armoniza su conjunto »; y encareciendo la unidad ideal que domina en ella, estimaba Federico Schlegel que « bajo el aspecto de su valor nacional, la literatura española ocupa el primer puesto, y la inglesa acaso el segundo » [1].

***

Fijándonos en el aspecto más estrictamente ético de esta continuidad de pensamiento, resalta a través de las más diversas épocas de la literatura una austeridad moral muy marcada, que podíamos jalonar por dos hechos culminantes. La adormercida imaginación novelística de Europa fué despertada un día por las caravanas que llegaban ante sus asombrados ojos cargadas con todos los tesoros invencionarios del Oriente; entonces Italia y Francia se prendaron de la cómica ingeniosidad de los cuentos populares, y sacavan de ellos la cínica desenvoltura en que florecen los fabliaux y las narraciones geniales de Boccaccio, la cual se propaga a través de los siglos, bastando recordar en el XVI los nombres de Lasca y Straparola, de Despériers y de la reina Margarita; pero España procura no fijar sus ojos en ese bajo mundo, y enamorándose de la belleza estrictamente didáctica que ennoblece el cuento

1. F. von Schlegel, *Geschichte der alten u. neuen Literatur, Vorlesungen gehalten in Wien im Jahre 1812*. Regensburg, 1911, II, p. 73.

tradicional cual venerable depósito de enseñanzas preciosas, produce como obra representativa el *Libro de Patronio,* de nuestro primer prosista medieval, cuyo espíritu moralizador anima también al rey don Sancho, al canciller Ayala, al Arcipreste de Talavera, y perdura hasta los siglos de oro, llegando a amargar la poderosa vena satírica que brota con la novela picaresca. También es muy significativo el modo con que España contribuyó a enriquecer el tesoro de la materia novelística de Bretaña. Europa entera se embelesó con las maravillosas aventuras de *Tristán y Lanzarote*, dichosas víctimas de la temible sirena, que rompen todo sagrado vínculo, atraídas con fatal encanto al adúltero infierno de amor: pero España al dar su fruto propio en este mundo de la ficción, produjo el *Amadis*, donde esa poesía cortés y aventurera desecha la levadura antisocial de los modelos franceses, para convertirse en la poesía del amor legítimo, sublimado por la más inquebrantable fidelidad. Y el *Amadis*, nimbado con esta luz divina, sobrevivió a la muerte de sus modelos y halló admiración en las literaturas renacentistas, cuando Bernardo Tasso transportaba las ficciones del libro de caballerías al poema épico, estimando que los poetas españoles sobrepasaban a los franceses por su concepción del amor cual un hábito nobilísimo y constante de la voluntad. Y aún más: en nuestros días, el conde de Gobineau, tan simplistamente convencido de la superioridad única de los pueblos arios y de la decadencia inevitable de los mestizos, cuando quiso coronar sus estudios sobre la raza superior con vaticinios poéticos, puesto a buscar un símbolo de la más elevada condición de la humanidad aria en lucha con la abyección de las razas espurias, desechó a Tristán y Lanzarote, y no acertó a hallar en toda la Edad Media otro héroe personificador más grande que este doncel Amadis, misteriosamente nacido en la literatura hispana. El diplomático y orientalista francés, lo mismo que el poeta italiano, reconocía la grandeza que fluye de la pureza moral del héroe español.

Al lado de esta austeridad ética podíamos colocar otras cualidades análogas. La raza española loada desde antiguo

por una sobriedad fisiológica notable, que hace de ella una máquina humana de gran rendimiento y pequeño consumo, se caracteriza asimismo por cierta sobriedad psicológica. Sus ideales son pocos y tenazmente mantenidos : alguno fué por ella fatalmente seguido durante los siglos modernos con estóica resignación de muerte, y hoy mismo, que lo ve a punto de extinguirse, no procura transformarlo como las necesidades actuales exigen, ni acierta a hallar otro con que sustituirlo. En el arte, esta sobriedad, además de aquella simplicidad de forma que al principio dejamos señalada respecto de la literatura, determina un especial realismo que muchos críticos han advertido, pero que aún espera una caracterización metódicamente amplia que nos señale por qué caminos ásperos y de gran esfuerzo la fantasía española asciende a la contemplación ideal de la realidad y a la vez en qué escollos peligrosísimos naufraga. Podemos fijarnos sólo en un punto. La escasez de lo maravilloso en la literatura española es un hecho indisputable, a pesar del empeño de algunos críticos en desmentirlo [1]. No es que tratemos de afirmar la incapacidad de la raza para crear ni para sentir la frescura de esa encantadora poesía de lo imposible y del ensueño que recreará siempre el espíritu como aura de eterna primavera que reflorece en nosotros la edad infantil; basta pensar en el recien mencionado *Amadis* y en su numerosa corte de novelas caballerescas; pero frente a esta tendencia universal, se yergue en el alma ibera un preponderante desdén hacia ese mundo quimérico, manifestado en la frecuencia con que a mi ver se produce el fenómeno de la eliminación de los elementos maravillosos ya existentes. Me refiero a casos como el que ofrece la tan citada disputa de *Elena y María*, en la que se descartan ciertos motivos maravillosos de los modelos franceses y se dá un paso brusco hacia el realismo [2]; y tal fenómeno adquiere todo su valor cuando observamos a la vez su contrario, es decir el caso de ficciones españolas, como la

1. Contra la notada escasez de cuentos maravillosos en España alega Milá, *De la Poesía her. pop.*, p. 380, n. — Contra afirmaciones de Ludwig Clarus, Almeida Garrett y Durán, v. Juan Menéndez Pidal, *Romances Asturianos*, 1885, p. 29.

2. *Rev. de Filol. Esp.*, I, p. 72-77.

leyenda del Rey Rodrigo o la de Fernán González, que al pasar a la literatura francesa, sienten la necesidad de tomar elementos maravillosos de que en España carecían, según indicaremos en el capítulo siguiente. Además, con este alejamiento de lo maravilloso debe relacionarse el gusto, tan arraigado en los artistas religiosos españoles, de reducir a un nivel común lo divino y lo humano, ora, dentro siempre de la más sincera piedad, contemplando atrevidamente lo sagrado con ojos profanos, ora el revés, tratando a lo divino los temas profanos en boga, aún aquellos que más pueden herir por contraste la excelsitud de lo sagrado, sin retroceder ante la estravagancia de un « Divino Escarramán », o una « Gallarda espiritual ». Por lo demás, ciñéndonos al fenómeno de eliminación de lo maravilloso literario preexistente conviene decir que se observa también dentro de la poesía heróico-popular : así en el romance de *La muerte ocultada* el elemento maravilloso que la leyenda reviste en otros países de Europa está representado en las redacciones más arcáicas españolas por el mítico Huerco que mata al protagonista, pero ese *huerco* en posteriores redacciones se convierte en un *puerco* montés, o desaparece por completo [1]; igualmente podríamos recordar el romance de *La linda Melisenda*, de origen francés, en cuya versión más antigua la heroína despliega prodigiosas artes de encantamiento que desaparecen del todo en la versión que después se propagó [2].

De un modo general, hace mucho que se notó cómo nuestros romances caballerescos e históricos carecen del artificio maravilloso que caracteriza a los poemas y cuentos franceses e italianos de donde aquellos derivan o de quien son similares. Durán y don Juan Valera han querido explicar esto, por el mayor afán en guardar la pureza de la fe, que caracteriza a España; el sol brillante del mediodía disipando todas las visiones heterodoxas de la fantasía popular medieval, hadas,

1. Véase *Cultura española*, Febr., 1907, p. 174.
2. Compárese el texto publicado por mí en *El Romancero español*, The Hispanic Society of América, 1910, p. 25, con el corriente publicado en la *Antología de poetas líricos* de Menéndez Pelayo, t. IX, p. 167.

encantadores y vestiglos[1]. Depping ha tratado también de dar como explicación lo tardíamente que se difundieron en España los cuentos bretones, cuando ya sus ficciones tan dadas a los encantamientos no hallaban terreno propicio para arraigar[2]. Otra razón, también de índole cronológica, busca muy equivocadamente F. Schlegel cuando cree que la eliminación de las invenciones fantásticas en la poesía narrativa hispánica data sólo de la época de las grandes aventuras de los españoles en el Nuevo Mundo, pues en estas lo real eclipsaba a todo lo imaginado e imaginable[3]. Acaso podríamos apoyar esta opinión en manifestaciones como la de Fernández de Oviedo, quien hacia 1550, encareciendo las nuevas y maravillosas narraciones verdaderas de su *Historia Natural de las Indias*, exclama: « Den, pues, los vanos sus orejas a los libros de Amadis y de Esplandian, y de los que dellos penden, que es ya una generación tan multiplicada de fábulas, que por cierto yo he vergüenza de oir que en España se escribieron tantas vanidades que hacen ya olvidar las de los griegos. Mal se acuerda quien tal escribe, y el que semejantes ficciones lee, de las palabras evangélicas que nos enseñan que el diablo es el padre de la mentira; pues luego quien la escribe, hijo suyo será; líbreme Dios de tamaño delicto[4]. » Pero este precioso testimonio no nos indica más sino que ora, según Schlegel, las maravillas naturales se sobrepongan en los entendimientos de entonces a las ficticias, ora, según Durán y Valera, influya el sentimiento religioso, sólo se trata de concausas episódicas de ese invencible desvío que la literatura española siente por las quimeras fantásticas, siempre que recoge sus íntimas fuerzas para producir los frutos más espontáneos. En ningún modo se trata

1. A. Duran, *Coleccion de Romances castellanos*, IV, 1832, p. XXVIII-XXIX. — J. Valera, *Discurso sobre el Quijote*, ante la Acad. Española en 24 set. 1864, p. 20-21.

2. G. B. Depping, *Romancero Castellano*, Leipsique, I, 1844, p. XXXVII.

3. Schlegel, *Geschischte...*, 1911, II, p. 74-75. Algo semejante en Menéndez Pelayo, *Orig. de la Novela*, I, 1905, p. CCXCIII. Un modo de ver las cosas opuesto a este expone A. F. Schack, *Hist. del arte dramático*, II, 1886, p. 137-140, cuando cree que el descubrimiento del Nuevo Mundo contribuyó a la boga de los libros de caballerias, y cuando cree que a su vez el *Amadis* influyó en la afición a lo fantástico y maravilloso que se observa en casi todos los poetas españoles; incluso en el *Persiles* de Cervantes.

4. *Hist. Nat. de las Indias*, I, 1851, p. 578.

de un fenómeno transitorio, como se puede dar en cualquier literatura, por el estilo del evemerismo hijo de una falsa madurez crítica, sino que se trata de un carácter originario y perdurable: casos medievales como los ya citados nos lo indicarían, y bastaría para probárnoslo el realismo histórico y la falta de lo maravilloso que como uno de sus caracteres más salientes ofrece la primitiva poesía heróica, según veremos después. La austeridad artística del alma íbera busca la emoción en las entrañas mismas de la realidad, y allí la encuentra cálida y palpitante; quiere realizar la belleza con sobriedad magistral de recursos, y siempre que se siente embelesar con las reverberaciones misteriosas de lo imposible, reacciona en una profunda añoranza por la meridiana luz de la realidad.

* * *

Pero Schlegel no es solo en separar los caracteres de la literatura española en dos épocas opuestas. Durán establece una división semejante, aunque sobre base en cierto modo contraria, pues para él la época de Lope y de Góngora logra la plenitud de la poesía castellana porque desechando la aridez y pobreza de imaginación que distingue a la poesía caballeresca medieval, realiza la fusión de los elementos nacionales y religiosos con los populares y a la vez « con la brillante imaginación árabe, con la sentimental y vehemente pasión de los escandinavos, y con la aventurosa y galante caballerosidad de los normandos ». Pudiéramos decir que la división de nuestra literatura en dos mitades opuestas es opinión común. Milá, coincidiendo bastante con Durán, halla también oposición entre los caracteres de los dos períodos de la literatura nacional, y señala como distintivo del segundo período, o sea de los siglos de oro, el ingenio vivo y agudo, la imaginación ardiente y a veces extraviada, y la ejecución que, de tosca y desnuda que antes era, se hizo culta, engalanada y brillante. Para Milá, sólo perdura, como carácter común a los dos períodos, uno más bien moral que propiamente artístico, y es cierto fondo

de gravedad y de dignidad altiva, a veces ceñuda, pero no enfática, nada sentimental o quejumbrosa[1].

Empero por todo cuánto llevamos dicho se comprenderá que no podemos aceptar esta división tan radical entre las dos grandes épocas. ¿Quien, por ejemplo, aceptará la distinción esencial en cuanto a la ejecución de las obras literarias, recordando la filiación métrica que une a la primitiva poesía heróica española con la comedia y la lírica de los siglos de oro?

Yo he querido mostrar en las anteriores páginas que no es sólo la *austeridad moral*, señalada por Milá, el carácter que une las dos grandes mitades de nuestra historia literaria. Unelas también una austeridad más propiamente estética, que se traduce en ese *realismo* tantas veces notado en toda clase de obras artísticas, pero no incluído en las enumeraciones de los caracteres esenciales y perdurables de nuestra literatura que dan autores como Ticknor y Milá[2]; y sin embargo, él informa ya las primitivas creaciones poéticas, y aún las más especiales manifestaciones de ese realismo se reiteran en todas las tiempos; así debe notarse que aquella tendencia a la eliminación de lo maravilloso preexistente, que hemos señalado, es la que inspira la concepción suprema de la literatura hispana; pues el *Quijote*, para comprender bien su valor representativo y su significación étnica, debe ser considerado como el momento genial de esa eliminación : Cervantes somete a la realista contemplación ibérica el mundo de las aventuras caballerescas, y desvaneciendo las fantásticas visiones que poblaban la imaginación europea medieval, creó la novela moderna. Pero además de ese realismo, me he esforzado sobre todo en hacer resaltar como otro carácter permanente, aunque tampoco no advertido como tal, que yo sepa, el *popularismo* que se muestra en los más varios fenómenos de la vida literaria. Los más aguileños vuelos del espíritu español van animados por una íntima com-

1. Milá, *Oración acerca de la Literatura española*, p. IV, y XVIII (al frente de la *Poes. heróico-popular*, 1874)

2. También Ticknor, *Hist. de la Literatura*, trad. española, I, 1851, p. 109-110, senala en el terreno moral, más que en el artístico, los dos signos peculiares y exclusivos de la literatura española : la fe religiosa y la lealtad caballeresca.

penetración del genio del artista con el de su pueblo, en que arrastrada la fantasía tras una visión vehemente, tumultuaria y romántica de la belleza, siente un profundo desdén hacia las formas artificiosas que sólo una selección de doctos es capaz de saborear. Ya hemos observado como el mester de Clerecía produjo su obra maestra sólo cuando su erudita regularidad originaria se hallaba rota, en manos del Arcipreste de Hita. Veremos, en el curso de este libro, como las viejas concepciones heróicas de España adquirieron su plenitud nacional tan sólo cuando se manifestaron en la forma irregular fugaz y entrecortada del romancero, elaborado por obra del pueblo. De igual modo el teatro español no queda constituído hasta que no desecha los sabios moldes a que antes aspiraba, hasta que Lope de Vega, venciendo su batalla interior contra los prestigiosos preceptos neoclásicos que subyugaban a todas las naciones cultas de entonces, abandonó docilmente su fantasía a las inspiraciones atávicas de su raza, y escribió para « el vulgo necio »:

*
* *

Difícil es decir hasta qué punto estos caracteres son totalmente españoles o más bien circunscritos a algunas regiones peninsulares preminentes. No creo, por ejemplo, que Portugal, Galicia o Asturias rechacen lo maravilloso como otras comarcas [1]. La mayor dificultad para discernir en este punto consiste en que a menudo se dá el caso de que lo que hoy estimamos propio de toda España fué en su origen algo especial-

1. Con esto claro es que no asiento a argumentos de la indole del que usa Almeida Garrett, *Romanceiro I*, 44 (vol. VII de las Obras Completas, 1904) cuando juzga de origen portugués el romance de « la infantina » (O caçador) fundado en que « o romance castelhano, propriamente dito, nunca se lançou no maravilhoso das fadas e encantamentos... o sobrenatural d'esta historia parece-se mais com as crenças e supertições, ainda hoje existentes no nosso povo, das moiras encantadas, das apparições da manhã de S. João e de outros mythos nacionaes ». — Lo maravilloso portugués estudiado por Th. Braga, *Hist. da Poes. pop. portuguesa*, Porto, 1867, p. 97, etc., es en su mayor parte común a toda España. En la p. 116 aduce estas curiosas palabras del mismo Garrett a propósito de lo maravilloso en la poesía popular portuguesa: « Composição em que elle appareça quasi sen exitar se deve atribuir a origen franceza, franco-normanda, ou mais seguramente a dos bardos e scaldos que por essas vias se derivasse até nos. »

mente castellano, algo que diferenció a Castilla de las otras regiones. Y la poesía heróica es de ésto una muestra relevante. La epopeya nace como una poesía cerradamente castellana, hostil a León y extraña a los otros reinos peninsulares; pero con el tiempo sus leyendas fantaseadas en el alfoz de Lara, en San Esteban de Gormaz, en el valle del Arlanza, con un sabor local muy pronunciado, dilataron su significación y se propagaron hasta los últimos confines hispánicos, donde los Infantes de Salas, el Cid y Fernán González fueron recibidos como héroes propios.

Este espectáculo contemplaremos a través de toda la literatura española en las páginas siguientes. Mas para comprenderlo bien, debemos decir algo de cómo Castilla nació entre las demás regiones españolas.

RAMÓN MENÉNDEZ PIDAL.

INVENTAIRE DE LA COLLECTION TIRAN

(*Suite*[1].)

569. Affaires ecclésiastiques par diocèses.

ALBARRACIN. — Lettre pastorale de l'évêque D. Joseph de Molina Lario y Navarro pour encourager ses diocésains aux travaux agricoles, impr. (1774); — sentence relative à des dîmes, impr. (1749).

ASTORGA. — Copie d'une charte d'Alphonse X sur les dîmes (1255); — mémoire pour défendre le droit de patronage royal sur l'abbaye de San Juan de Camba, impr.; — pétition pour la ville de Ponferrada (1775).

AVILA. — Pétition du doyen et du chapitre de la cathédrale sur la résidence d'un chanoine; — mémoire de ce chanoine, D. Martin de Barcia, impr.; — publication par l'évêque D. Joseph de Yermo y Santibañez des lettres du pape Benoît XIII sur la discipline ecclésiastique (1724); — lettre de l'évêque D. Pedro Gonzalez au doyen et au chapitre de la cathédrale (1745).

BADAJOZ. — Note sur un procès où sont intéressés l'évêque, le doyen et le chapitre de cette église (s. d.).

BARCELONE. — Instruction de l'évêque D. Josef Climent pour le jubilé, impr. (1770).

BURGOS. — Ordonnance de Charles II au sujet du privilège de juridiction du couvent de « las Huelgas » et de l' « Hospital del Rey », impr. (1661); — « consulta » au sujet d'un conflit entre le monastère de « las Huelgas » et l' « Hospital del Rey » (1702); — rapport de l'archevêque au sujet de l'établissement d'un évêché à Santander, impr. (s. d.); — mémoire en latin sur le même sujet, adressé à la Congrégation consistoriale, impr.; — mémoire de l'archevêque D. Joseph Xavier au sujet d'un procès soutenu contre son chapitre, impr. (1771); — supplique au roi en faveur de l'église collégiale de Santillana, impr. (s. d.); — « por la abadia de Santillana... respondiendo a las pretensiones de el fiscal general de el arzobispado de Burgos », impr.

1. Voir *Bull. hisp.*, t. XIX, p. 189; t. XX, p. 36.

Cadix. — Mandement de l'évêque D. Fr. Thomas del Valle au sujet du tremblement de terre, impr. 2 ex. (1755); — mémoire du couvent de San Juan de Dios à Cadix, impr. (s. d.); — « Los meritos, grados y exercicios del Dr D. Alexandro Pavia », chanoine de Cadix, impr. (XVIIIe s.).

Carthagène. — Mandement de l'évêque D. Juan Matheo au sujet de l'avènement de Ferdinand VI (1746); — « Breve confirmatorio de... Benedicto XIV de las pias fundaciones y memorias instituidas... por el... cardenal Belluga para beneficio de la diocesi de Cartagena », un volume (1741); — inscription latine composée par Benoît XIV en l'honneur du cardinal Belluga, ancien évêque de Carthagène, impr.

Ceuta. — Mémoire historique et juridique relatif au droit de patronage royal sur l'église de Ceuta par D. Blas Jover Alcazar, impr. (1747); — lettres de l'évêque D. Martin de Barcia au marquis de la Ensenada et au roi (1749 et 1753).

Cordoue. — Lettre de l'inquisiteur général D. Manuel Quintano Bonifaz, refusant l'évêché de Cordoue (1755).

Gerona. — Rapport sur le conflit élevé entre l'archiprêtre de l'église collégiale de Santa Maria de Villabeltran et les chanoines de cette église (1751).

Grenade. — Mémoire adressé à Philippe V au nom du monastère hiéronymite de Santa Maria de la Concepcion à Grenade, impr. (1705); — confrérie « del S. Christo de la Via Sacra » à Grenade, impr. (1675); — bulle de Benoit XIV en faveur de l'abbé et du chapitre collégial « del Sacro Monte extra muros » de Grenade, impr. incomplet ; — supplique du doyen et du chapitre de la métropole de Grenade sur les dîmes, et cédule royale, impr. (1736) ; — « consulta » au sujet d'une nomination à la dignité de trésorier de l'église métropolitaine de Grenade (1734) ; — mémoire de l'abbé et des chanoines de S. Salvador del Albaycin à Grenade, impr. (s. d.) ; — mémoire historique et juridique adressé au roi par l'église métropolitaine de Grenade sur l'origine du droit de patronage royal (s. d.).

Huesca. — Instruction donnée par l'évêque et le chapitre sur la vérification des terres nouvellement défrichées qui doivent payer au roi les dîmes et les prémices, impr. (1763); — mémoire au sujet de la nomination du curé de l'église paroissiale San Lorenzo de Huesca, impr. (1744); — copie d'une bulle de l'antipape Benoît XIII confirmant les privilèges du monastère de San Juan de la Peña (novembre 1409); — « consulta » ayant pour objet de présenter au roi les candidats à deux prieurés dépendant de ce monastère (1716) ; — note au sujet d'un procès soutenu par ce monastère (s. d.); — supplique au roi pour qu'il contribue à la reconstruction et à la décoration de ce monastère, impr. (s. d.).

Jaen. — Fragment d'un mémoire adressé à D. Baltazar Moscoso

y Sandoval, évêque de Jaen et cardinal, au sujet de son absence du diocèse (vers 1630); — « Manifiesto por la justicia de la Santa Iglesia de Jaen », impr. (s. d.); — abbaye d'Alcalá la Real (s. d.).

569 bis.

Léon. — Pétition de l'évêque, du doyen et du chapitre de Léon demandant vengeance de l'exécution injuste de D. Antonio de la Torre Barreda, chanoine de cette église (s. d.); — deux lettres adressées à D. Juan Blasco de Orozco au sujet du monastère de Sahagun (1716).

Lérida. — Mémoire de l'évêque D. Francisco Solis (1706).

Lugo. — Monastère et prieuré de San Martin de Acoba, impr. (1731); — pétition adressée au roi par le chapitre au sujet des prébendes, impr. (2e moitié du XVIIIe s.); — lettres de l'évêque D. Juan Bautista Ferrer à D. Blas Jover, plainte au pape contre son métropolitain, pétition au roi, discussion du droit de patronage royal (1746-1747).

Majorque (Palma). — Mémoire du chapitre (XVIIIe s.); — lettre pastorale de l'évêque D. Benito Pañelles y Escardo aux ecclésiastiques ayant charge d'âmes, impr. (1730); — pièces relatives à la dispute survenue entre une partie du clergé et les Dominicains au sujet de la béatification de Raymond Lull (1761-1763); — « consulta » au sujet de l'arrestation d'un chanoine de la cathédrale par ordre du commandant militaire (XVIIIe s.).

Malaga. — Mémoire juridique adressé au nonce apostolique par la congrégation de l'Oratoire de Malaga pour défendre son privilège d'exemption, impr. (s. d.); — mémoire d'un Père de la même congrégation (s. d.).

Mondoñedo. — Copies de lettres de D. Antonio Alejandro Sarmiento de Sotomayor, évêque de Mondoñedo, adressées au P. Clarke, confesseur du roi, aux évêques de Malaga et de Ségovie (1736-1737); — sentence de la « cámara » relative au prieuré de San Martin de Mondoñedo (1738-1743); — mémoires imprimés au nom du chapitre de l'église de Mondoñedo au sujet du droit de patronage royal sur ce prieuré.

Orihuela. — « Privilegio de adjuntos » pour les nouveaux « racioneros » de l'église de Orihuela (1751); — « consulta » du « fiscal de la cámara » relative à une demande de l'évêque de Orihuela, D. Joseph Tormo, et avis pastoral du même au sujet de l'érection de certains bénéfices simples en bénéfices à charge d'âmes, impr. (1765); — contestation relative aux dîmes, impr. (1743).

Osma. — Mémoire de D. Juan de Palafox y Mendoza, évêque d'Osma, pour défendre l'immunité ecclésiastique (1656); — lettre écrite par D. Juan de Palafox à D. Antonio de Ulloa (1659); — « decretum

Oxomense beatificationis et canonizationis venerabilis servi Dei Johannis de Palafox... », impr. (1771); — lettre adressée par D. Juan Ant. de Oruña, évêque d'Osma, à D. Blas Jover, accompagnée d'un état des pensions dont le revenu de l'évêché est grevé (1746).

Oviedo. — Note au sujet d'un procès relatif à un bénéfice de ce diocèse (1747); — pièces relatives au monastère de Contruezes (1722-1723); — « Real provision... en que se concede licencia al abad y cabildo... de Santa Maria de Covadonga para pedir limosna en estos reynos... aplicada al reedificio de aquel santuario », imp. (1777).

Palencia. — Copie authentique d'un acte daté du 3 février 920 reproduisant une bulle du pape Zacharie, datée du 1er avril 795 et relative au droit de patronage royal; copie d'un acte émané de l'abbé et du chapitre collégial de Santiago de Palencia, daté du 7 septembre 1294; — rapports sur la conduite de certains chanoines de Palencia (1715); — lettres adressées de Palencia par D. Silvestre Palomares à D. Blas Jover pour le mettre au courant de ses recherches dans les archives sur le droit de patronage royal (1727); — droit de patronage royal sur l'abbaye de Hermedes (1748); — mémoire imprimé en faveur de l'église cathédrale San Antoiin de Palencia contre l'amiral de Castille (s. d.); — mémoire de l'abbé du monastère de Alabanza (s. d.); — lettres de D. Joseph Ignacio Rodriguez Cornejo, évêque de Palencia, à D. Blas Jover au sujet du droit de patronage royal sur son église (1746-1749).

570.

Pampelune. — A. Copie d'un traité passé entre Thibaut IV, roi de Navarre, et D. Pedro, évêque de Pampelune (1255); — pétition de l'évêque de Pampelune à la congrégation des Rites au sujet de l'office de saint Firmin, patron de la ville et du diocèse, et supplique au pape Clément XII relative au palais épiscopal; — statuts donnés à l'église de Pampelune par l'évêque de Calahorra, visiteur apostolique (1575); — « Ilustracion apologética ».... au nom du prieur et du chapitre de l'église de Pampelune (xviiie s.); — pétition des trois états du royaume de Navarre, adressée au roi au sujet du chapitre de Pampelune (s. d.); — nomination des chanoines; — mémoire relatif aux sommes que l'évêque prétend percevoir sur les bénéfices vacants (xviie s.); — « censos a favor de la dignidad episcopal de Pamplona »; — documents relatifs aux moyens d'augmenter les revenus de l'église de Pampelune, impr. (1613); — mémoire au roi relatif aux dégâts subis par les établissements religieux de Pampelune par suite d'un incendie, impr. (1733); — ordonnance de Ferdinand VI relative à la procession des reliques de saint Grégoire conservées dans le diocèse de Pampelune, impr. (1756); — mémoire de D. Joseph de

Acedo y Badaran, chanoine de Pampelune, impr. (s. d.); — mémoire de D. Ignacio Armisen y Marin, commandeur de l'hôpital de San Antonio de Pampelune, contre le prieur et le chapitre de la cathédrale, impr. (1739).

B. Ordonnance de l'évêque de Pampelune, Fray Prudencio de Sandoval, au sujet du séminaire, impr. (1616); — procès-verbal d'une assemblée du clergé tenue à Pampelune pour le même objet, impr. (1619); — mémoire du collège des avocats de Pampelune contre le « fiscal » de l'évêché, impr. (1700); — documents relatifs à l'immunité de juridiction ecclésiastique; — lettre de Charles II à D. Toribio de Mier, évêque de Pampelune, pour régler une question de juridiction (1695); — « representacion que haze al Rey... D. Toribio de Mier... en defensa de la jurisdiccion, immunidad y libertad ecclesiastica... », impr. (1694); — « representation que hazen al Rey... los ministros de los tribunales reales del reyno de Navarra.., sobre competencia de jurisdiccion », impr.; — différends entre l'évêque de Pampelune d'une part, le vice-roi et le conseil de Navarre de l'autre, réquisitions du « fiscal », décisions du roi (1745).

C. Mémoires imprimés relatifs à des procès en cour de Rome au sujet des dîmes à réclamer aux religieux (1728-1734).

D. « Manifiesto... por... D. Francisco Añoa y Busto, obispo de Pamplona... en la disputa que en ocasion de las reales exequias de la reyna... Dª Maria Ana de Neoburg ha ocurrido con el... conde de Maceda virrey... del reyno de Navarra », impr. (1741); — « memorial segundo... » du même évêque, impr. — « Representacion que hacen al Rey .. el virrey, regente y consejo supremo de Navarra... », impr.; — décision du roi au sujet de ce conflit.

E. Mémoire de la cité de Pampelune au sujet de la chapelle de saint Firmin, impr. (XVIIIᵉ s.); — pièces relatives à des procès soutenus par l'abbaye de Roncevaux (1736); — mémoire des Carmes au sujet d'une maison qu'ils possèdent à Vera et où ils prétendent avoir le droit de dire la messe (s. d.); — église collégiale de Santa Maria de Alquezar (1741-1743); — documents relatifs au vœu fait par la province de Guipuzcoa de jeûner la veille de la fête de saint Ignace (1737); — abbaye de Larrainzar, cure de Zandueta (1736-1737).

570 bis.

Plasencia. — Jugement du tribunal de la Rote dans un procès entre l'évêque et les chanoines de la cathédrale, impr. (1744).

Salamanque. — Mémoire sur l'interprétation à donner à une bulle d'Alexandre VII concédant à l'église de Salamanque l'autorisation de percevoir des sommes d'argent destinées à l'achèvement de la « capilla mayor », impr. (1664); — statuts d'une confrérie du Rosaire (1768);

— supplique de l'évêque D. Felipe Bertran au roi pour obtenir l'érection de cures; — ordonnance dudit évêque nommant un curé à l'église San Miguel à Alba de Tormes (1766); — mémoire juridique en faveur du chapitre de la cathédrale au sujet de la perception de certaines dîmes, impr. (1803).

Santiago. — Lettre de D. Francisco Blanco, archevêque de Santiago, à D. Juan Ochoa y Salazar, évêque élu de Calahorra; — « consulta » de l'église de Santiago aux autres églises de Castille et de Leon, impr.; — documents relatifs à une querelle entre l'archevêque D. Joseph de Yermo et son chapitre au sujet des synodes, impr. (1735); — publication par l'archevêque D. Manuel Isidro Orozco Manrique de Lara, d'un bref de Benoît XIV au sujet des jeûnes, imp. (1744); — note sur le prieuré de Santa Maria la Real de Sar près Santiago (s. d.).

Saragosse. — Procès-verbal d'une délibération des « jurados » de Saragosse au sujet de l'assistance aux offices dans l'église Del Pilar; — lettre de D. Francisco Ignacio Añoa y Busto, archevêque de Saragosse, à D. Blas Jover pour défendre une congrégation de femmes de sa cité archiépiscopale (1746); — supplique adressée au roi par trois chanoines de l'église Del Pilar, impr. (s. d.); — « consulta » du Conseil de Castille au sujet d'une plainte des curés de l'église de Saragosse (1733); — confrérie de Saint Thomas d'Aquin à Saragosse.

Segorbe. — Requête adressée au roi par l'évêque D. Blas de Arganda au sujet d'un appel fait à la Congrégation du Concile par deux chanoines (1768).

Ségovie. — Procès-verbal de la consécration d'une église contiguë au palais royal de San Ildefonso, impr. (1723); — mandement de l'évêque D. Juan Joseph Martinez Escalzo à l'occasion de la consécration de la cathédrale, impr. (1768); — « Consulta » du Conseil au sujet d'un procès relatif à des dîmes et où est intéressé le chapitre de la cathédrale (1763).

Séville. — A. Questions qui doivent être adressées aux témoins qui déposeront à l'enquête ouverte par l'Ordinaire sur la vie et les vertus de D. Miguel Mañara Vicentelo de Leca, mort en 1679, impr.; — lettre de Philippe IV à l'archevêque au sujet de la contribution du clergé aux charges publiques (1657); — « Epistola capituli... ecclesiæ Hispalensis ad... Clementem XI... adversus calumnias Hispaniarum ecclesiis temere impositas », impr. (1718); — « Votum » du cardinal Belluga au sujet de l'extension des offices des saints Isidore et Léandre (1722); — lettre écrite au nom du roi au marquis de Campoverde chargé de l'administration de l'archevêché de Séville (1741); — « Extracto juridico... sobre expressar los atrasos que las fabricas... padecen por algunos abusos tolerados... » dédié à D. Luis de Salzedo archevêque de Séville, impr. (1723-1741); — conflit entre le roi Ferdinand VI et le chapitre de Séville au sujet de la non-résidence du

doyen de ce chapitre (1747-1749); — mandement du vicaire général du diocèse (1755); — mémoire du chapitre au sujet du môle du Guadalquivir (s. d.).

B. Documents relatifs au conflit élevé entre l'archevêque et le chapitre d'une part, et la collégiale d'Olivares d'autre part au sujet des dîmes, impr. et ms. (1771); — mémoire rédigé à cette occasion par D. Juan Lucas Cortés.

Tarazona. — Documents relatifs au conflit entre l'évêque de Tarazona et le chapitre de la collegiale de Tudela au sujet de l'union du décanat de cette église à la dignité épiscopale de Tarazona, impr. et ms. (1729-1735); — proposition d'ériger Tudela en siège épiscopal; — droits de patronage royal sur l'église del Santo Sepulcro de Calatayud, impr. et ms. (1745); — supplique adressée au roi par l'abbé de Fitero, impr. (s. d.); — ... « historia... para sufocar vagas infamatorias vozes contra el estado secular y ecclesiastico de Tudela », impr. (s. d.).

Tarragone. — Mémoire de l'archevêque et des évêques de Catalogne au sujet des impôts sur les biens ecclésiastiques (1729-1734); — possessions du monastère de Poblet dans les environs de Valence (1745).

Teruel. — Patronage royal sur les églises paroissiales de Teruel, impr. (1745); — « breve apuntamiento de la defensa canonica de la potestad de los obispos sobre sus subditos legos en las causas del fuero eclesiastico... », impr. (s. d.).

571.

Tolède. — « Consulta » relative à la dispute de la primauté entre l'église de Tolède et celle de Tarragone (1746); — « ... defensa... de la primacia de la santa Iglesia de Toledo », impr. (1728); — lettre de Philippe III au cardinal Borja au sujet de la nomination de l'infant D. Fernando au siège archiépiscopal de Tolède (1618); — supplique de l'église de Tolède à Philippe V au sujet de la nomination de l'infant D. Luis à ce siège archiépiscopal et de l'administration du diocèse (1736); — « ... Practica que tienen los... arzobispos de Toledo en el govierno de sus casas arzobispales... » (1708); — « consulta » et décision du roi au sujet de l'attribution d'un canonicat dans l'église de Tolède (1756); — différend entre le chapitre de Tolède et D. Joseph Fernandez de Jubera (1718-1724); — ordonnance prescrivant la confiscation d'un mémoire du chapitre au sujet d'un impôt et lettre écrite pour la défense du chapitre (1742); — révocation de l'ordonnance qui condamnait à l'exil un certain nombre de chanoines (1742); — mandements d'archevêques et d'administrateurs du diocèse (1724-1770); — maison de Santa Maria de las Recogidas à Madrid (1745); — avis donné au sujet d'une demande adressée par le P. Recteur de la Com-

pagnie de Jésus au chapitre de Tolède (1764); — ordonnance du Conseil relative au séjour des ecclésiastiques à Madrid, impr. (1766); — confréries de Madrid (1719-1775); — « apuntamiento de los derechos que se exigen en la visita ecclesiastica de Madrid » (1768); — mémoire relatif aux biens des Chartreux de Santa Maria del Paular (1768); — office de la fête « Sanctæ Mariæ a Capite nuncupatæ », impr. (1752); — *Culte mozarabe.* Bulle de Jules III confirmant une sentence arbitrale rendue entre le clergé latin et le clergé mozarabe de Tolède au sujet de la division des paroisses de la ville (1553); — « especialidades de algunas misas en algunos tiempos del año »; — « memorial presentado a S. M. par la congregacion de curas y beneficiados de las seis iglesias parroquiales mozarabes de la ciudad de Toledo, impr. (s. d.); — « breve representacion que hacen a S. M. su real capilla de señores Reyes Nuevos de Toledo y el real monasterio de San Lorenzo, con motivo de un memorial dado al Rey por la congregacion de los curas .. de las seis iglesias mozarabes de la misma ciudad », impr. (2e moitié du XVIIIe s.); — « Noticia de las seis parroquias... muzarabes de la ciudad de Toledo... » (s. d.).

VALENCE. — « Capitulos acordados ... entre la magestad de el Rey Dn Phelipe 3o... y arzobispo y cavildo » de Valence au sujet du droit d'asile (1607); — inventaires de meubles et ornements se trouvant dans le palais archiépiscopal de Valence et à Puzol (1774); — copie d'une donation faite par D. Jayme le Conquérant à l'évêque et au chapitre de Valence (1243); — fragment de compte du séquestre de l'archevêché (1730); — deux mémoires pour le chapitre à l'occasion de procès, impr. et ms. (1722); — mémoire adressé au roi par un juge de Valence contre l'archevêque Folch de Cardona; — visite du collège de « Corpus Christi » à Valence (XVIIe s.); — religieux déchaussés de l'ordre de Saint-François de la province de Valence (1733); — « informacion de la causa de beatificacion ... [de] D. Juan de Ribera ... arzobispo de Valencia », impr. (1790); — ordonnance de Philipe V nommant un trésorier de la croisade pour le royaume de Valence, impr. (1728); — mémoire relatif aux droits du roi sur les églises dans le royaume de Valence (1740); — documents relatifs aux dîmes (XVIIe et XVIIIe s.).

VALLADOLID. — Affaire du doyen de l'église de Valladolid au sujet du monastère de Prado, ordre des Hiéronymites (1716); — affaire de l'évêque et des religieuses du couvent de Saint-Augustin (1717); — « Consulta » sur une affaire concernant le monastère de San-Benito de Valladolid (1720); — réponses de l'évêque D. Julian Dominguez Toledo à la notification qui lui était faite d'une décision royale (1736-1737); — différend entre l'évêque de Valladolid et l'abbé de Medina del Campo (1775); — mandement de l'évêque D. Antonio Joachin de Soria, impr. (1775); — formule de la promesse faite par les membres d'une confrérie de Valladolid, impr. (1662).

« Plan de los arzobispados, obispados y abadias consistoriales y claustrales de los reynos de Castilla y Aragon e yslas adjacentes : sus ultimos valores annuales, cantidad de florines de oro en que estan tasados sus frutos en los libros de la Camara apostolica, la que exigen a los electos en el acto de la expedicion de sus bulas....., propinas que exige el cardenal protector de la corona..... », impr. 2 ex. (1768); — « repartimiento de 200,000 reales entre las dignidades arzobispales y episcopales de estos reynos a proporcion y prorrata de las rentas de cada una..... », impr. 2 ex. (s. d.).

571 bis **Affaires religieuses de l'Amérique.**

A. Évêché d'Antequera. — Mémoire de l'évêque au sujet de la création de quatre prébendes, impr. (1720).

Évêché de Guamanga. — Rapports de l'évêque (1701-1702).

Archevêché de Lima. — Conflit de juridiction entre le chapitre de l'église métropolitaine *sede vacante* et le marquis de Castel Fuerte, vice-roi, impr. (1731); — concile de la province de Lima (1773).

Évêché de la Puebla de los Angeles. — « Memorial historico, juridico, politico de la S. Iglesia catedral... », impr. (s. d.).

Évêché de Yucatan. — Mémoire en faveur du clergé séculier contre le provincial et les religieux de Saint François, impr.

Évêché de Portorico. — Lettre pastorale de l'évêque (1706).

Évêché de Oaxaca. — « Consulta » au sujet d'un conflit entre l'évêque et les Dominicains (1710).

Archevêché de Mexico. — Différend survenu au sein de la communauté des Bethléemites (1711); — « consulta » au sujet du payement des dîmes par les Pères de la Compagnie de Jésus (1736); — discours adressé par le vice-roi de la Nouvelle-Espagne aux Pères du IIIe concile provincial de Mexico (1771); — mémoire justificatif d'un religieux augustin de la province de Mexico, impr. (s. d.).

Évêché de Quito. — Plainte adressée par l'évêque au tribunal suprême de l'Inquisition (1713); — mémoire de D. Diego de Guevara, évêque de Quito, sur les droits réciproques des métropolitains et suffragants (1708).

Évêché de Caracas. — Mémoire de l'évêque D. Joseph Feliz Balberde, 2 ex. (s. d.).

Notes extraites des papiers de D. Juan de Palafox.

B. Analyses de bulles relatives à l'Amérique, depuis Alexandre VI jusqu'à Innocent XII (1493-1700); — bulles et brefs sur le même sujet (un volume); — mémoire adressé par le P. Altamirano à Ferdinand VI en vue d'une réorganisation des églises des Indes; — « Dictamen que

dió... D. Fr. Francisco de Solis... sobre las vacantes y expolios de los obispados de Indias », impr. (1712); — ordonnance royale sur les revenus des archevêchés et évêchés des Indes vacants, impr. 3 ex.; — « Manifiesto... del absoluto y libre derecho del rey... a la percepcion de las vacantes... de las iglesias de Indias » par D. Pedro de Hontalva y Arze, impr. (1737); — « extracto de los papeles remitidos... a la junta... mandada formar para el examen de la pertenencia de las vacantes de Indias », impr. (1737); — « dictamen de Fr. Juan de Ellacuriaga... electo obispo de Xaca » sur les droits de la couronne aux revenus vacants des églises des Indes (1737); — « repartimiento de los 40,000 pesos que se cargan a las mitras y cabildos de las iglesias metropolitanas y catedrales de Indias », impr. 2 ex.; — mémoire pour défendre les droits de patronage du roi sur les églises des Indes, impr. (s. d.).

572.

Bulles, brefs, traductions de bulles et de brefs, en copies manuscrites ou imprimées, des papes Zacharie, Alexandre III, Jean XXII, Martin V, Sixte IV, Paul V, Clément VIII, Innocent X, Innocent XI, Innocent XII, Clément XI, Urbain VIII, Innocent XIII, Benoit XIII, Clément XII, Benoit XIV, Clément XIII, Clément XIV, Pie VI (745-1779).

« Exclusiba de reyes... en la eleccion del Summo Pontifice... », dissertation par le P. Nicolas Martinez, S. J. (1662).

Actes royaux relatifs aux affaires religieuses, et en particulier, documents préparatoires à la promulgation de la « pragmatica » qui interdit la publication de tout écrit émané du Pape sans l'autorisation du Roi (1715-1778).

Église et hôpital de Santiago et San Ildefonso à Rome : rapports au Roi, impr. (1737); — collège de San Clemente à Bologne (1712-1756), mémoires relatifs au droit de patronage du Roi sur la basilique de Sainte-Marie-Majeure à Rome (XVIIIe s.)

572 bis.

A. Texte et analyses de bulles accordant aux rois d'Espagne les taxes sur les biens du clergé, dénommées « subsidio » et « escusado », depuis Pie IV jusqu'à Clément XII, impr. (1561-1749).

B. Suppliques adressées au Roi par le clergé de différentes églises à l'occasion de la levée de ces taxes. (1751-1775).

C. Ordonnances et instructions relatives à la levée desdites taxes (1748-1774).

D. Texte des arrangements conclus pour la levée de ces taxes par différentes églises :

Tolède, au nom des églises de Castille et de Léon (1688).
Saragosse, au nom des églises d'Aragon (1721).
Tolède, au nom des églises de Castille et de Léon (1726).
Saragosse, au nom des églises d'Aragon (1732).
Tarragone, au nom des églises de Catalogne (1736).
Plasencia (1775).
Jaen (1775).
Tolède (1727 et 1775).
Zamora (1775).
Cuenca, 2 exempl. (1776).
Palencia (1776).
Santander, 2 exempl. (1776).
Segovie (1776).
Séville (1776).
Tuy (1776).

E. Pièces relatives aux dépenses communes aux églises d'Espagne, « gastos comunes »; contestation entre Tolède et Séville, impr. et ms. (XVIIIe s.).

F. Biens de mainmorte. « Extracto del expediente... sobre poner limite a las ulteriores adquisiciones de bienes raizes... », impr. (1756). — « suplemento a la respuesta dada por el fiscal de hacienda sobre que se ponga limite a las adquisiciones de manos muertas », impr. (1765). — « minuta de los articulos para la pragmatica dirigida a detener las enagenaciones de bienes raices y derechos perpetuados en manos muertas », impr. (1765). — « representacion de la diputacion de millones de los reynos, en que pide... el establecimiento de una ley que contenga las ilimitados adquisiciones de las manos muertas...», impr. (1766). — « satisfaccion a el suplemento presentado en el consejo por el... fiscal de el de hacienda en el expediente sobre que se ponga limite a las adquisiciones de manos muertas», impr. (1766); — « edicto de la emperatriz reyna de Hungria... que prohibe... la enagenacion de bienes raices en manos muertas..., » impr. (1766); — « Edicto de la republica de Venecia para la puntual execucion de las leyes que prohiben la adquisicion de raices a las manos muertas », impr. (1766).

573. Bulle de la croisade.

« Breve del papa Benedicto XIV en que concede a S. M... plena y libre facultad de administrar... el producto de la cruzada... », impr. 2 ex. texte latin et traduction (1750); — « Justificacion de la facultad del... comisario general de la santa cruzada para conceder

oratorios privados .. » par D. Luis de Exea y Talayero, impr. (1677); — ordonnances des commissaires généraux de la croisade, impr. (1668-1775); — «resumen general de lo que producen los efectos y caudales de cruzada. subsidio y escusado» (1704); — mémoire de D. Joseph Adame y Arriaga, commissaire apostolique et subdélégué de la croisade dans la Nouvelle Espagne (fin du xviie s.); — rapport du commissaire général de la croisade au roi (1696); — note sur les fonctions de trésorier général des bulles de la croisade (1712); — « dictamen sobre que el rey tiene el libre uso y manejo de caudales de cruzada » (s. d.); — « consulta del consejo pleno en asunto de la suspension .. de las gracias de cruzada » y subsidio » et supplique adressée au pape à ce sujet (1718); — « consultas del consejo... sobre el expediente de revocacion de la cruzada... » et autres documents sur le même sujet (1719); — « assiento sobre la tesoreria general de la bula de la santa cruzada... » (1727, 1728, 1729); — « juris allegatio pro regio divae cruciatæ senatus fisco..., » par Juan de Meneses, impr. (1738); — « consulta del consejo de cruzada » (1745); — « reglamento que prescribe el metodo que S. M. manda observar en la quenta y distribucion de los fondos de cruzada », impr. (1745); — examen fait par le « fiscal » d'une « consulta » du commissaire général de la croisade (1746); — ordre du roi mandant à la « cámara » de donner son avis sur l'indépendance à laquelle prétend le commissaire général de la croisade (1746); — avis du conseil de la croisade (1746); — lettre du marquis de la Ensenada au gouverneur du conseil au sujet des comptables et trésoriers de la croisade (1747); — mémoire en faveur de ceux-ci; — mémoire de D. Andrés Diez Navarro, impr. et réplique du commissaire général de la croisade, impr. (1746-1747); — « consulta » au roi au sujet de la liquidation des offices de commissaire général, trésoriers et comptables de la croisade (vers 1748); — décret de Ferdinand VI sur le même sujet (1748); — décret de nomination de D. Bartholomé Rajoy y Losada comme commissaire général de la croisade (1750); — « forma que... se ha de guardar en la publicacion de la santa bula de cruzada en la corte... » (1750); — circulaire adressée aux membres du tribunal de la croisade, impr. (1760); — suppliques au roi et au conseil de la croisade (xviiie s.); — « instruccion de la forma y orden que se ha de observar en la publicacion y predicacion de la bula de la santa cruzada en los reynos de España e islas adyacentes..., » impr. (1774); — exemption de certaines charges accordée aux employés de la « santa cruzada » (1747-1756); — « assiento de la tesoreria de cruzada del reyno de Navarra... en favor de D. Juan Miguel de Essain... », impr. (1728); — mandement de D. Manuel Ventura Figueroa, commissaire général de la croisade, impr. (1775).

574. **Juridiction ecclésiastique.**

Conflit de juridiction entre le duc de Veragua, vice-roi de Valence, et l'archevêque de cette ville, impr. (1680). — Documents relatifs au bref de Clément XI contre les ecclésiastiques coupables de lèse-majesté (1705). — Affaire du Fr. Pablo de San Benito, carme déchaussé du couvent de San Lucar de Barrameda (1774). — « Consultas » du Conseil de Castille sur les abus de la juridiction ecclésiastique, le nombre des couvents et les biens-fonds qu'ils possèdent (1677); — fragments de mémoires sur les mêmes sujets. — Mémoire « por la juridicion de la sala de los alcaldes de la casa y corte de S. M. en el pleito con el fiscal eclesiastico... sobre inmunidad de Iglesia... » impr. (1687). — Lettre de l'évêque d'Oviedo, D. Gaspar Vasquez Tablada, gouverneur du Conseil, au sujet des prisonniers échappés qui se réfugient dans les églises (1747). — Rescrit de D. Henrique Henriquez, nonce du pape, apportant des restrictions au droit d'asile (1748). — Circulaire envoyée aux évêques d'Espagne au sujet de certains abus de la justice ecclésiastique, impr. (1763). — Mémoires divers sur l'immunité, le droit d'asile et la juridiction ecclésiastique (s. d.). — Mémoire sur un conflit de juridiction entre l'évêque et le chapitre de Gerona (s. d.). — Mémoire relatif aux « pleitos sobre preferenzia ». — « Discursus circa et de auctoritate saecularium in ecclesiasticos criminosos ». — « ... Adversus mores legesque quæ cognitionem per viam violentiae supremis tribunalibus saecularibus attribuunt apologia » par le P. Gabriel Vasquez, S. J., 2 exempl. (s. d.).

Divers. — Mémoire de D. Luis Curiel sur les abus de la cour de Rome en matière de collation de bénéfices (1715). — Mémoires et décisions au sujet de la « retencion de bulas », impr. et ms. (1743-1752). — Mémoires, lettres et rapports relatifs à des bénéfices ecclésiastiques (1736-1772). — Texte du serment que doivent prêter les archevêques et évêques élus en Espagne. — Lettre au roi sur le choix des évêques (1715). — Note relative à des nominations d'archevêques (1764). — « Consulta » et décision du roi au sujet de la nomination des archevêques (1764). — « Discurso..... a los... arzobispos, obispos y demas eclesiasticos.... que los habitadores de sus obispados hazen, representandoles su ruina... », impr. — Cérémonies (1605-1609). — « Consulta » relative aux processions de la semaine sainte (1732). — Avis donné au sujet de la saisie d'un rescrit pontifical adressé aux évêques d'Espagne (s. d.).

Preuves des droits de patronage royal sur les églises de Guipuzcoa et de Biscaye en un cahier relié parchemin (s. d.). — Mémoire intitulé : « Hecho y derecho sobre la perzepcion de los fructos de las sedes

vacantes en las yglesias catedrales » (s. d.). — Documents relatifs au patronage royal sur les églises (XVIII[e] s.).

575.

Clergé régulier. — A. « Edictum super reditu religiosorum apostatarum et fugitivorum ad eorum cujuslibet religionem ac pœnarum et pœnitentiarum condonatione », impr. (1724). — « Ignorantia instructa circa oppositionem quam omnes Hispaniæ regulares faciunt executioni bullæ a SS. D. N. Innocentio papa XIII editæ et ... a Benedicto papa XIII confirmatae... », impr. — Ordres relatifs aux ermites et aux religieux qui vivent hors de leurs couvents, impr. (1749-1762). — « Consulta » et rapport au roi sur les ordres religieux (1769).

B. Ordre de saint François. — « Copia de una carta escrita al padre general de la orden de S. Francisco por los padres que han sido provinciales en la provincia de Irlanda », impr. (1656); — « retractatorias voces... que da a la luz Fr. Julian Chumillas hijo... de la... religion de los Menores y en ella comissario general de las Indias occidentales... », impr. (1692); — supplique adressée au Roi par le ministre général de l'ordre de saint François au sujet de la nomination du commissaire général de cet ordre dans les Indes, impr. (1741); — conflit entre les Franciscains de Brozas (prov. de Cáceres) et le clergé séculier de cette localité, impr. (1741); — mémoire des Franciscains du faubourg de Ségovie et des « regidores » de cette ville contre la prétention des Jésuites d'y donner seuls l'enseignement, impr. (XVIII[e] siècle); — lettre pastorale de Fr. Pedro Juañez de Molina, ministre général des Frères Mineurs, impr. (1762); — mémoire de Fr. Pedro Juan de Molina, procureur général des religieux déchaussés récollets de saint François contre le Fr. Juan de la Torre, commissaire général du même ordre, impr. (s. d.); — « Coloquio entre un religioso Francisco y un Bastanés » (habitant du val de Baztan en Navarre).

Bernardins. — Patronage royal sur le monastère de Monte Sion hors les murs de Tolède (1735-1737).

Ordre du Carmel. — « Consulta » au roi relative à une demande du vicaire général des Carmes (1677); — lettre de l'archevêque de Séville au pape sur l'état de l'ordre des Carmes de l'ancienne observance en Andalousie (1725); — supplique adressée au roi par le provincial, le définitoire et les prieurs des Carmes de la province d'Andalousie (1725); — « reduccion y decretos dispuestos por el P. general del Carmen... para las provincias de su cargo... con la provision... del real y supremo consejo de Castilla », impr. (1772); — lettre pastorale du supérieur des Carmes déchaussés à l'occasion du

meurtre commis par un frère de cet ordre à San Lucar de Barrameda (1774).

Ordre de la Sainte-Trinité. — « Parecer que... dió Fr. Agustin Sanchez sobre la duda que oy se controvierte, de si es separable de este convento de la Santissima Trinidad de Calzados, la congregacion del Dulcissimo Nombre de Maria... », impr. 2 ex. (1742); — « dialogo sobre la existencia de el cuerpo verdadero de San Juan de Mata entre Trinitarios calzados y descalzos »; — examen d'un écrit intitulé : « Noticia succinta y verdadera » signé du P. Ministre de la Sainte Trinité des Chaussés (s. d.); — « Quexa christiana... dada... al R. P. M. Fr. Joseph Nicolas Cavero », impr. (s. d.).

Ordre de saint Basile. — Mémoire présenté à Philippe V par les moines basiliens de l'Université d'Alcalá, impr. (1735); — « Declaracion de un intentado cisma par algunos basilianos de San Agripino de Nápoles, manifestado a los basilios de España... » (1762).

Ordre de la Merci. — « Breve informe juridico... sobre el derecho privativo en lo tocante a redencion que goza el real orden de la Merced en los reynos de la corona de Aragon », impr. (s. d.); — « carta que escrivió un religioso de la provincia de Castilla a otro religioso de la provincia de Andaluzia de la orden de... la Merced... dandole quenta del estado en que esta el pleito... », impr.; — décision du roi au sujet de la juridiction compétente pour juger le procès pendant entre les Pères de la Merci et les Trinitaires, impr. (1732).

Ordre de saint Benoît. — Mémoires relatifs au patronage royal, impr. et ms. (1735-1736); — bref adressé par Benoit XIV aux abbés et supérieurs de la congrégation de Valladolid, impr. (1746).

Ordre de saint Dominique. — Bref de Benoît XIII en faveur des Dominicains, impr. (1724); — « ...Benedicti XIII... constitutio qua privilegia ordini prædicatorum... hactenus indulta confirmantur... », impr. (1727); — rapports au sujet de cette constitution; — « Benedicti papæ XIV allocutio habita in comitiis generalibus fratrum ordinis prædicatorum... », impr. (1756); — lettres pastorales de plusieurs maîtres généraux de l'ordre, impr. (1752-1764); — écrit intitulé : « Crisol en que se purifica la integridad en regular observancia... contra el artificioso zelo que ha intentado imputar relaxacion... a la provincia de España, orden de Predicadores... », impr.; — éloge du P. Antonio Garcés O. F. P. avec portrait gravé, impr. (1773); — éloge du P. Pedro de Soto O. F. P.

Congrégation de l'Oratoire. — « Breve noticia del principio y origen de la fundacion de la congregacion de San Felipe Neri de la ciudad de Valencia »; — « relacion breve de lo que passo en la fundacion de la congregacion del Oratorio... de Valencia y resumen de sus principales constituciones. »

C. Clercs réguliers dits « Escolapios » (XVIIIe s.).

D. Divers. — Couvent de San Isidro de Séville (1717). — Couvent de « Santi Spiritus » de Salamanque (1728). — Transfert d'une religieuse clarisse du couvent d'Arcos à celui de Madrid (1716). — Supplique adressée au roi par le provincial de l'ordre de saint Augustin et le définitoire de la province d'Andalousie, impr. (s. d.). — Pièces relatives à l'abbaye de Roncevaux, impr. et ms. (XVIe et XVIIe s.). — Circulaires imprimées adressées aux prieurs des couvents de Saint-Jean-de-Dieu (1781-1786). — « Executoria librada del consejo real... en favor de la orden de San Agustin y de los hermanos que hospedan en sus casas a sus religiosos », impr. (1587).

G. DAUMET.

(A suivre.)

CHRONIQUE IBÉRO-ROMAINE[1]

III. — 1917.

I. **Les Fouilles archéologiques.** — L'Espagne est actuellement le seul pays où le travail archéologique a pu se poursuivre normalement depuis le début du conflit mondial. Sous l'active impulsion de la *Junta superior de Excavaciones y Antigüedades*, de grands travaux de déblaiement ont été entrepris en divers points du royaume. Chaque année, des explorations archéologiques subventionnées par cette organisation font avancer dans une notable proportion notre connaissance des antiquités de la Péninsule. Des publications abondamment illustrées renseignent aussitôt le public savant sur les principaux résultats acquis.

Pendant le cours de l'année 1916, sous l'habile direction de don José Ramon Mélida, a été poursuivi le déblaiement de la ville ibérique de Numance et de l'amphithéâtre romain de Mérida. Le compte rendu des travaux de Numance n'est pas encore publié au moment où nous écrivons cette Chronique.

Déjà, l'an dernier, nous avons eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs des fouilles exécutées sous les auspices de l'Institut d'Estudis Catalans de Barcelone dans les nécropoles de Catalogne contemporaines des premiers âges des métaux[2]. Dans le centre de la province, depuis la Seo d'Urgel jusqu'à Solsona et Berga, les vestiges préhistoriques, habitations sous grottes, dolmens, nécropoles, sont fort nombreux.

A trois lieues de *Solsona*, près du village de *Llanera,* M. Juan Serra Villaro a exploré les ruines d'une galerie couverte, dont la chambre sépulcrale mesure intérieurement 9 mètres de longueur sur 1m90 de largeur[3]. Les parois sont formées par douze pierres dressées de grande taille. La porte d'entrée, par rapport à la paroi septentrionale, est placée obliquement.

A l'intérieur de la chambre se trouve une pierre levée destinée à soutenir l'une des grandes dalles de la toiture. Celle-ci est presque

1. Voir *Bulletin hispanique*, t. XVIII, 1916, p. 175; t. XIX, 1917, p. 200.

2. *Ibid.*, p. 201.

3. *Excavaciones de Llanera (Solsona)*. Memoria de los trabajos realizados en 1916, por Juan Serra Villaro. 1 brochure in-8° de 11 pages et VII planches hors texte, Madrid, 1917.

totalement effondrée. L'ensemble de la construction était complètement entouré d'un cercle de pierres dressées, à l'écartement de 1 mètre l'une de l'autre et mesurant 20 mètres de diamètre.

De même que la presque totalité des monuments de la région, le dolmen de *Llanera* a été pillé. Dès l'antiquité, il fut utilisé comme habitation, ainsi qu'en témoignent de nombreux restes de foyers, mêlés de débris romains, recueillis dans la chambre funéraire. Le mobilier archéologique découvert au cours des fouilles n'est pas très riche : pointes de flèches à pédoncule, tessons de céramique gravée de traits et d'incisions, fragments de vases du type d'*El Argar*.

La présence de ces poteries rencontrées avec de petits instruments de cuivre est un indice chronologique des plus intéressants qui permet de classer ce monument aux premiers temps des métaux. De l'ensemble de ces découvertes, on doit conclure que la Catalogne fut l'un des principaux foyers où se développa la civilisation d'*El Argar*.

La nouvelle campagne de fouilles aux nécropoles puniques de *Cádiz* n'a pas donné de résultats très remarquables[1]. Dans le groupe des sépultures explorées à *Villa Antonia*, on n'a pu recueillir que des fragments de céramique romaine. Cette nécropole était creusée sur l'emplacement d'une colline qui fut bouleversée postérieurement aux invasions barbares. A quelque distance de ce point, apparut un nouvel hypogée. Les tombes, malheureusement violées dès l'antiquité, ont fourni cependant quelques bijoux d'or, grains de collier, pendants d'oreilles, fibules, etc., identiques à ceux que nous signalions ici-même l'an dernier[2].

La découverte la plus intéressante est celle d'un cimetière ibérique, situé en bordure de la mer, sur la falaise Les tombes sont orientées est-ouest et disposées en lignes parallèles. Parmi les cendres étaient disposés un certain nombre de petits objets, fioles de verre, peignes d'os ou d'ivoire, monnaies. Il est à remarquer que dans aucune de ces sépultures, on n'a recueilli aucun exemplaire de ces fusaïoles si abondantes dans les cimetières ibériques des provinces de Soria et de Guadalajara. Parmi les autres objets découverts, il faut signaler une petite statuette de terre cuite représentant un guerrier, le torse protégé par une cuirasse, la tête couverte d'un casque à large visière avec deux ouvertures pour les yeux. Les monnaies, à part quelques as de l'époque républicaine, appartiennent au type de Cadix au premier siècle.

Avec cette dernière campagne, on peut considérer comme terminée l'exploration des nécropoles antiques de Cadix. Leur découverte a apporté une contribution des plus utiles à l'histoire de l'une des plus

1. *Excavaciones de Punta de la Vaca y en Puerta de Tierra (Ciudad de Cádiz)*. Memoria de los trabajos realizados en 1916 por don Pelayo Quintero y Atauri. 1 broch. in-8° de 7 pages et VII planches hors texte; Madrid, 1917.

2. *Bulletin hispanique*, t. XIX, 1917, p. 202.

anciennes cités de la Péninsule ibérique. Toutes étaient situées dans la presqu'île, sur le glacis des fortifications modernes et dans les barrios de San José et de San Severiano, en bordure de la voie romaine *(via Augusta)* qui succéda au vieux chemin ibérique connu sous le nom de chemin d'Hercule.

Comme toujours, ce sont les découvertes d'antiquités ibériques qui apportent les éléments les plus nouveaux et les plus intéressants. J'ai déjà eu l'occasion de signaler dans cette revue un travail consacré au sanctuaire ibérique de *Castellar de Santisteban* (Jaen)[1]. Voilà maintenant, grâce aux explorations de MM. Cabre et Calvo, qu'un nouveau sanctuaire, situé dans le défilé de *Despeñaperros*, au *Collado de los Jardines*[2], a été déblayé en partie. Déjà il y a une dizaine d'années, M. Horace Sandars avait attiré l'attention du monde savant sur les objets recueillis à Despeñaperros, dans un mémoire présenté à la Société royale des Antiquaires de Londres[3].

De tout temps le territoire qui nous occupe a été une région de passage tour à tour fréquentée par les tribus primitives et par les trafiquants venus dans la Péninsule à la conquête des riches gisements métallifères de la Sierra Morena. Sur cet étroit espace, placé aux confins des plaines andalouses et des hauts plateaux de Castille, sont venues se superposer les civilisations les plus diverses. Aux abords mêmes du sanctuaire ibérique dans les *cuevas del Santo* et *del Retamoso*, M. Cabre a découvert des peintures rupestres du style de l'Espagne du Sud; sur les rives du *río Tamujar* et sur les hauteurs qui en dominent le cours, on a retrouvé les vestiges de campements permanents préhistoriques, des stations ibériques et des établissements ibéro-romains.

La découverte de cavernes ornées de peintures rupestres dans le voisinage du sanctuaire montre que de tout temps le défilé de Despeñaperros fut considéré comme un lieu sacré, voué à la divinité qui est la gardienne du passage. On ne sait quel était le dieu adoré dans ces cavernes. Il semble hors de doute qu'à l'époque ibérique ait prédominé le caractère guérisseur, si l'on en juge par le culte qui lui était rendu. De ce côté, de même que dans la disposition du sanctuaire, l'analogie avec l'enceinte sacrée de *Castellar de Santisteban* est frappante. L'un et l'autre sont situés aux abords d'une source à laquelle le vulgaire paraît avoir attribué des vertus miraculeuses. La divinité rendait ses oracles dans une caverne naturelle, ouverte dans la montagne à peu de distance des sources. Aux abords de celles-ci, on a

1. *Ibid.*, p. 206.

2. *Excavaciones en la Cueva y Collado de los Jardines (Santa Elena, Jaen).* Memoria de los trabajos realizados. 1 brochure in-8° de 41 pages et XX planches hors texte. Cf. compte rendu dans le *Bulletin hispanique*, t. XX, 1918, p. 65-68.

3. H. Sandars, *Pre-roman bronze votive offerings from Despeñaperros in the Sierra Morena (Spain)*. Londres, 1906, in-4°.

découvert de très importants dépôts d'objets votifs. L'analogie est encore plus grande lorsqu'on vient à étudier la nature et la disposition des ex-voto dans les couches archéologiques. Celles-ci montrent un enchevêtrement indescriptible d'objets : statuettes d'hommes et de femmes, figurines d'animaux, fibules et bijoux votifs s'entassent pêle-mêle : les images d'une technique enfantine ou grossière se rencontrant sur le même plan que des monuments montrant un réel souci de la forme et un véritable sentiment de la vie. Une pareille accumulation d'objets sur un espace aussi restreint et dans un tel état de bouleversement ne peut s'expliquer que par un pillage consécutif à la ruine définitive du sanctuaire; c'est peut-être aussi un simple dépôt créé par les gardiens du temple, désireux de se débarrasser d'offrandes qui, avec le temps, auraient pu l'encombrer inutilement. Il se pourrait aussi que ces ex-voto aient été jetés directement par les fidèles eux-mêmes au voisinage de la fontaine miraculeuse, comme le fait se produit encore de nos jours pour certaines sources sacrées où les dévots vont jeter épingles ou figurines pour y lire leur destinée.

La presque totalité des statuettes représente un type unique, celui de l'orant et de l'orante. Quelle que soit en effet l'attitude du personnage, celle-ci tend invariablement, en dehors de toute considération de technique, à exprimer une idée de prière ou de soumission. Il serait vain également de rechercher dans ces figurines autre chose que la représentation impersonnelle des dévots qui vinrent successivement accomplir un vœu devant leur dieu et qui, pour que celui-ci ne les oublie pas, laissèrent sous ses yeux une statuette plus ou moins grande, plus ou moins bien faite, suivant leurs moyens.

A Despeñaperros, parmi les innombrables exemplaires de ces « bonshommes », grossièrement fondus ou façonnés dans une barre de métal et qui répètent d'une façon terriblement monotone la même attitude, un petit groupe de figurines mérite de retenir l'attention par une certaine recherche artistique dans l'exécution. Ce sont des statuettes de guerriers, cavaliers ou fantassins, et des porteuses d'offrandes. Les fouilles ont déjà ramené à la lumière une vingtaine d'exemplaires de la première série : cavaliers armés de la lance et du glaive recourbé d'Almedinilla, le bouclier rond au bras ; fantassins portant une courte tunique, le sabre courbe suspendu à un baudrier, le bouclier attaché dans le dos. Parmi ces images, la statuette de guerrier sans tête que publient les auteurs[1] est tout à fait remarquable. Il porte une tunique à manches courtes, qui retombe en collant sur les hanches et laisse le sexe à découvert. Ouverte en triangle à la naissance de la poitrine, un ceinturon sans plaque de fermeture la serre étroitement à la hauteur de la taille; deux bretelles

1. Pl. IV.

qui se croisent dans le dos la maintiennent aux épaules. Les bras tombent le long du corps, et dans la main droite le personnage tient un poignard à courte lame triangulaire dont le manche est terminé par un double bouton.

Le groupe des porteuses d'offrandes montre des femmes vêtues de la longue robe collante, la tête surmontée de la mitre en forme de croissant retournée ou pointue. Dans les mains tendues en avant, elles tiennent un petit animal ou un fruit. Les cheveux séparés sur le milieu de la tête retombent sur les épaules en deux longues tresses qui s'arrêtent dans de petits disques de métal [1]. La plupart de ces images paraissent des copies plus ou moins heureusement exécutées des dames de l'Acropole. Leur attitude un peu raide, les détails du costume, trahissent une influence très marquée des sculptures helléniques du VIe siècle. Il n'est pas jusqu'au plissement à peine ébauché de la bouche qui ne cherche à rappeler le sourire figé des porteuses d'offrande de l'Acropole.

D'autres figurines de femmes présentent un ressemblance frappante avec les statuettes de divinités puniques recueillies dans les fouilles d'Ibiza (Baléares) : même geste rituel des mains ramenées sur la poitrine à la hauteur des seins, même disposition de la longue robe en forme de gaine retombant jusque sur les pieds en masquant les formes.

Quel que puisse être l'intérêt archéologique et même le mérite artistique de certaines de ces productions, elles restent très en arrière des statues du *Cerro de los Santos*, dont elles ne sont en réalité que de simples réductions en bronze. Et cela n'est pas pour nous étonner; on retrouve en effet cette même impuissance à rendre le modelé du corps humain, ce même goût infantile sans aucun désir de progrès dans les œuvres que nous ont laissées les bronziers germains, gaulois et italiotes, aussi bien que les coroplastes de la Grèce archaïque. Par là, les figurines de Despeñaperros et celles de *Castellar* sont étroitement apparentées aux statuettes de même type de la Gaule, de l'Italie et de l'Europe centrale. Quant aux influences qui ont présidé à leur élaboration, c'est vers les pays de la Méditerranée orientale qu'il faut se tourner pour en rechercher les origines.

L'Espagne, aux époques qui nous occupent, était fréquentée par de nombreux colons grecs établis dans les comptoirs de la côte orientale et par des Carthaginois qui possédaient les importantes factoreries du Sud. Avec les objets d'échange, les uns et les autres apportèrent de nouvelles formes et de nouvelles conceptions artistiques. Certaines de ces petites figurines rappellent dans leur grossière nudité le souvenir des Apollons archaïques, alors que certains détails du costume

1. Pl. XII.

féminin, la mitre en particulier, sont d'origine orientale. A côté de ces influences indéniables, il y a certaines particularités dans la parure, dans le réalisme brutal de l'exécution, qui donnent à ces objets un caractère d'originalité nettement ibérique.

Ces détails de parure et de vêtement, aussi bien que l'armement, fournissent également de précieux indices chronologiques permettant de replacer dans le temps, et de façon assez précise, l'ensemble de la collection. On sait, en effet, que le glaive recourbé d'Almedinilla et le poignard à courte lame triangulaire, dont le pommeau se termine par un double bouton, furent en usage dans la Péninsule à la fin du IVe et au IIIe siècle. La présence dans le gisement de nombreuses fibules hispaniques à timbale permet d'en faire descendre les dates jusqu'au milieu du second siècle avant notre ère (fouilles de Schulten à Numance, 132 A. C.). Enfin, les monnaies impériales recueillies jusqu'à ce jour montrent que le sanctuaire ne fut définitivement abandonné des fidèles qu'aux premières années du IVe siècle ap. J. C.

Le Sud de la Péninsule, où se trouvent les grands sanctuaires de *Despeñaperros*, de *Castellar* et du *Cerro de los Santos*, apparaît dès lors comme le foyer principal d'où rayonna l'art ibérique sur l'ensemble du territoire. Un rapide examen de la carte archéologique montre que ces trois grands centres sont situés aux frontières des pays occupés par les populations qui firent usage du sabre recourbé d'Almedinilla et de la poterie peinte. Ces mêmes tribus se répandirent dans la Péninsule, et les fouilles récentes ont amené la découverte de leurs armes et de leurs vases dans les vallées du Tage et du Douro, de l'Èbre et du Jalon, qui furent leurs grandes voies de pénétration vers l'intérieur du pays. Maîtres des riches gisements miniers du centre, ces populations en contact avec les colonies grecques et puniques de la côte, donnèrent un essor remarquable à l'industrie des métaux et créèrent un civilisation qui, bien qu'apparentée de très près à celle de La Tène, présente un aspect si particulier et d'une telle originalité qu'il lui assure une place spéciale dans l'histoire des populations méditerranéennes à cette époque.

Deux mémoires seulement, cette année, sont consacrés aux antiquités romaines. Le premier se rapporte aux fouilles de *Mérida;* le second à l'exploration de voies romaines de la vallée du Douro et de la Vieille Castille.

A l'amphithéâtre de *Mérida*, trois nouveaux vomitoires ont été dégagés; deux d'entre eux conduisent à l'arène. Les fouilles ont également porté sur une partie du *podium* occidental et sur une partie des places réservées aux spectateurs.

Près du mur occidental du portique du théâtre romain, les travaux de déblaiement ont fait découvrir les restes d'un édifice qui par ses caractères généraux diffère entièrement de ce monument. Les murs

sont faits de pierres fort irrégulières, généralement petites, unies par un mélange de chaux et de terre. De place en place apparaissent de larges chaînages de briques. Le jambage des portes et les contreforts sont en granit[1].

L'entrée de l'édifice s'ouvre au couchant, sur la rue qui se dirige parallèlement à l'axe du portique du théâtre. Par une porte mesurant 4m55 de largeur, on pénètre dans un vestibule qui mène directement à un *atrium*, presque carré, entouré d'un portique couvert, dont la toiture est supportée par une colonnade et le sol recouvert d'un pavage de mosaïque. Dans l'angle N.-E. se trouve l'*impluvium*, petit bassin rectangulaire, entouré d'une margelle de marbre. Plusieurs habitations s'ouvrent sur l'*atrium*. L'une d'elles, qui porte des traces de modifications importantes, avait ses parois couvertes de peintures. Les logements du côté sud sont entièrement détruits.

Avec le côté oriental de l'*atrium* communique une pièce rectangulaire, terminée par une abside, jadis recouverte par une coupole et dans la muraille de laquelle sont pratiquées trois fenêtres. Communiquant avec celle-ci, une seconde pièce à abside s'élève parallèlement à la première. A l'intérieur, on a découvert un bassin rectangulaire et un canal de déversement. Trois petites niches étaient pratiquées dans le mur de séparation. Les parois de la première pièce étaient recouvertes de fresques et le sol de la nef pavé en mosaïque.

La technique de ces peintures est la même que celle des maisons pompéiennes. L'ensemble de la décoration montre un socle imitant un revêtement de marbre, où se détachent à intervalles réguliers des cercles noirs. Sur la paroi de droite, à la naissance de l'abside, sur une haute base, se dressent deux colonnes salomoniques. Entre les fenêtres sont représentés quatre personnages, de grandeur naturelle, debout sur un socle, mais dont les pieds et la partie inférieure de la robe sont seuls visibles. Des coupes dorées, dans des médaillons circulaires, décorent les parties planes des fenêtres. Au dessus du socle, sur la paroi de droite, s'étalent trois larges panneaux rouge pompéien, décorés d'une bordure de spirales jaunes, courant entre deux traits blancs. Au centre se voit un petit carré bleu clair. Extérieurement, près de la porte d'entrée qui s'ouvre sur l'*atrium*, dans un médaillon formé de lignes spiralées vertes et surmonté d'une colombe, un petit enfant chevauche un animal, sans doute un dauphin.

Dans les décombres, on a recueilli de nombreux fragments de corniches et de frises de stuc dont les décorations, oves et perles, guirlandes et fleurons, étaient recouvertes d'un enduit coloré. Les fenêtres

1. *Excavaciones de Mérida. Una basílica romano-cristiana*, por don J. Ramon Mélida. 1 brochure in-8° de 22 pages et XII planches hors texte; Madrid, 1917.

des absides étaient fermées par des plaques d'albâtre translucide, sculptées à jour d'une étoile à six branches, inscrite dans un cercle.

Les mosaïques de l'atrium et de la première pièce à abside sont identiques aux pavages semblables découverts à Mérida même. Tous montrent une décoration géométrique de fabrication courante, composée de petits cubes de marbre blanc, noir, bleu, rouge et jaune.

La destination de cet édifice ne semble pas douteuse. Les caractères de la construction, la décoration picturale sont pareils à ceux observés sur les basiliques chrétiennes primitives. Il est probable que ce monument n'ait pas été destiné à l'origine au culte chrétien. Il se pourrait que l'on se trouve en présence d'une habitation particulière, transformée par la suite en église. Le fait s'est produit assez fréquemment aux premiers temps du christianisme. Les modifications auraient consisté en l'adjonction des absides et dans l'agrandissement de l'atrium, qui porte des traces de transformations.

La construction même de cet édifice sur l'emplacement du théâtre antique donne un premier élément de datation. Cette petite basilique ne peut être antérieure qu'à l'abandon complet du théâtre, c'est-à-dire aux premières années du IVe siècle. La comparaison de ce monument avec la basilique d'Elx, le caractère de ses mosaïques et de la décoration picturale nous amènent à de semblables conclusions. La petite basilique chrétienne du théâtre est certainement l'un des plus anciens monuments de ce type à Mérida, si ce n'est le plus ancien (IVe ou Ve siècle).

Le mémoire que MM. A. Blázquez y Delgado Aguilera et C. Sánchez Albornoz[1] consacrent à l'exploration des voies romaines de la vallée du Douro et de la Vieille Castille renferme de précieux itinéraires où sont soigneusement notés, en plus du tracé des routes anciennes, toutes les antiquités : ponts, fortins, stations, cimetières, que les auteurs ont rencontrées sur leur chemin.

En terminant cette première partie de ma Chronique, je rappelle pour mémoire les travaux de déblaiement entrepris à Bolonia par l'École de Hautes Études Hispaniques de Madrid, sous la direction de M. Pierre Paris. Nos lecteurs ont trouvé dans ce même *Bulletin* le récit des premières explorations[2].

Raymond LANTIER.

1. *Vías romanas del Valle del Duero y Castilla la Nueva.* Memoria... por... Antonio Blázquez y Delgado Aguilera y Claudio Sánchez Albornoz. 1 brochure in-8° de 30 pages et XI planches hors texte; Madrid, 1917.

2. *Bull. hisp.*, t. XX, 1918, n° 2.

VARIÉTÉS

Un prospectus de Ferreras.

C'est M. Morel-Fatio qui m'a communiqué le document assez intéressant que je reproduis ici; il l'a trouvé dans la Collection Tiran, dont nous avons commencé à publier l'inventaire.

On verra que la collection projetée par l'érudit historien constituait comme des *Monumenta Hispaniae* dont une partie seulement a été éditée, soit par Ferreras lui-même dans sa *Synopsis*, soit par Berganza, soit par Flórez et Risco dans l'*España sagrada*, soit ailleurs, et qui n'ont jamais été réunis dans un *Corpus* unique.

Luc de Tuy n'a jamais été imprimé depuis Schott, et j'apprends que l'érudit très compétent qui avait pensé à en donner une 2e édition après trois siècles, renonce à son idée!

On sait combien est peu aisé le maniement des sources historiques du Moyen-Age espagnol, dispersées qu'elles sont dans les volumes de diverses collections. L'Académie de l'Histoire ne peut-elle rien *pour commencer tout au moins* une publication qui serait l'honneur de la science espagnole[1]?

G. CIROT.

Reverendissime et colendissime domine.

Ea est gentis nostrae sors, non ignavia aut incuria : ut hoc nimium literis exculto sęculo, cum Gallia, Germania & Anglia, Historica monumenta ordine & methodo collecta teneant, labore & studio virorum longe doctorum, qui improbis curis lustrarunt Bibliothecas et armaria Ecclesiarum, Monasteriorum, & urbium, è quibus plurima oblivione sepulta in lucem eruere, ut patrię Historię novam pręferrent lucem; id hucusque sit Hispanię nostrę denegatum : de quo iampridem mecum conquestus, dum in vivis ageret Excellentissimus Marchio Mondexarensis, iustoque lamento deplorant literatorum superstites plures.

Excellentissimus Marchio se censebat tanto operi ętate confectum, nec agredi posse in secessu, quo se parabat ad mortem, me que (meque) tunc

1. Le vœu, à peine formulé, serait-il exaucé, par d'autres dieux, il est vrai? Le *Centro de estudios históricos* entreprend une collection des *Textos latinos de la Edad media española*, et le premier échantillon qui vient d'en paraitre, la *Crónica de Alfonso III*, publiée par Zacarías García Villada (S. I.) augure vraiment bien de la suite.

suadebat, ut nimium laborioso operi me accingerem : cum robustis valerem viribus, oportuno tempore exequendum. Agebam tunc Parrochum Alvarensem, ac exinde reposui opus tentare; et si (etsi) pre oculis haberem nimium praepedientes dificultates. Considerabam etenim oportere primum notare authores typis donatos, deinde eos, qui solo nomine apud eos apparent, et adhuc tenebris delistescunt, quorum copiam nancisci omnino impossibile putabam, praesertim cum non essem sufultus magni nominis umbra, atque adeo haec oblivioni tradideram, intentus nostram conscribere historiam aliaque Theologi.

Ast cum Matritum venissem anno Nonagesimo Septimo elapsi saeculi, quae desponderam, animum maiori stimulo perculere : ac deinceps maioris curae fuit, intenta versare manu, quę publici juris facta, perlustrata Collectione *Hispaniae Illustratae* Francfurti edita anno 1603 et *Bibliotheca Hispana* Domini Nicolai Antonij ; ac notare quę supererant de novo luci donanda, ad haec que (ad haecque) conquirenda animum adijecere quibuslibet expensis et laboribus. Visum mihi fortunam incipere animo arridere : nam obeunte literis omnibus excultissimo viro Joanne Cortesio in paucis numerando, mihi propter Historię studio clarissimo, venijt ejus copiosa Bibliotheca, in qua erant selecti codices et manuscripta, de quibus dum viveret, me conscium rediderat : qua occasione selectioria *(sic)* ex codicibus & manuscriptis mihi comparavi centum aureis, tanto que gestii gaudio, ut ditiorem me putarem Crœsso. Plura congesta reperi ; deerant tamen aliqua, quę comparare licuit prospera sorte.

Comparatis manuscriptis pluribus, deterruere mox animum expensę necessariae, ut collectio in vulgus prodiret, maxime prępediente inimica sorte, quae me non addixit ; sed vinxit meorum necessitatibus providere, à qua lege salva conscientia non erat fas secedere. Verum inter haec nova spes affulsit, sed qua ratione evanuerit ; religioni duco profundo occulere silentio. Verum cum nunc Dominationis vestrę consilio et opera Rex noster spem faciat extructa publica Bibliotheca, literarum et literatorum velle se profiteri fautorem, libet operis specimen praeferre oculis, ut Dominatione vestra aspirante, si luce dignum censuerit, Regiis expensis prodeat in vulgus.

Hispaniae Historia sub primis incolis et ejus successoribus, longe distans, fabulosa complectitur plura, doctis despecta ; vera pauca. Ab eo tempore, quo cœpit Romanorum armis miti sub jugo, censeri que una ex provintijs Romani Imperij, quousque Suevi & Goti in ea fixere sedem, novis constitutis imperijs, literis mandata est ab Scriptoribus Romanis, qui nostra referunt, cum suas victorias & triumphos decantant. Quapropter solos dabimus Scriptores Latinos à tempore Suevorum & Gotorum ad tempora nostra, missis sublestae fidei, quorum specimen subijcimus breviter : & quae hoc signo † notata nondum sunt excussa.

I. Volumen dabit.

Idatij Lemicensis Chronicon ex edit. Sirmondi. — Fastos Consulares ex Scaligero. — Joannis Biclarensis Chronicon ex Labe. — Isidori Hispalensis Chronicon, ex editione Regia. — Historiam Suevorum & Gotorum &c. — Appendix ad Historiam Gotorum Isidori ex Codice Ovetensi. — Juliani Toletani de gestis in Gallia à Vvamba Rege & Chronicon breve ex Codice Toletano †. — Isidori Librum de Viris Illustribus. — Ildefonsi continuatio-

nem. — Pauli Diaconi Emeritensis de Vita & Mirac. PP. Emeritensium ex editione Vargas. — Vita S. Æmiliani authore S. Braulione. — Vita Ildefonsi, Cixila authore. — Vita S. Ildefonsi, S. Juliano Toletano authore. — Vita S. Juliani, Felice Toletano authore. — Vita S. Fructuosi, authore S. Valerio Abbate. — † De Vita et Sta. Peregrinatione Etherię eodem authore. — † Vita Donadei Abbatis, eodem authore. — † De Revelationibus Marini et Bonelli, eodem authore. — Epistolas Sisebuti Regis, si mederi liceat.

II. Dabit historicos a saeculo VIII ad XII.

Isidori Pacensis Chronicon Arabum, editum à Sandovalio, ex tribus antiquis codicibus emendatum & correctum, cum notis D. Gabrielis Albarez de Toledo Regij Bibliothecarij. — Adefonsi III. Asturiarum & Legionis Regis Historiam, quam Sandovalius edidit deformatam sub nomine Sebastiani Salmanticensis Episcopi, Authori et splendori restitutam, ex tribus antiquis codicibus, ab Vvamba Rege ad Ordonium I. Legionis Regem, quę est quasi Appendix ad Historiam Gotorum Isidori, seu eius continuatio [1].

Sanpiri Asturicensis Episcopi continuationem, ab Alfonso III. Asturiarum & Legionis Rege ad Veremundum II. ab eodem Sandovalio editam, emendatam, ex Codicibus Tolet. Mondejarensi et Nostro [2].

Pelagij Ovetensis continuationem usque ad Alfonsum VI. Legionis & Castellae Regem, ex Codice Ovetensi, quod transcripsit Pellizerius, & est apud me, ac Codice Mondejarensi [3].

† Monachi S. Dominici de Silos, Historia de Regibus Asturiarum & Legionis, à Pelagio ad Adefonsum VI. nondum excussa, ex antiquo manuscripto, quod dono dedit Excellentissimus Dominus Marchio de Quintana ex Bibliotheca Villaumbrosę. In qua est quidam hiatus, non animadversus à Nicolao Antonio aut aliis : qui ex Sanpiro supletus est ab scriptore [4].

† Historia Compostellana, de qua memoria apud plures, nondum excussa, edita ab Hugone Portuensi Episcopo et Bernardo Archidiacono Compostellano, iussu D. Didaci Gilmeiriz I. Archiepiscopi Compostellani ex Copia Ambrosij Morales, & eius cum Originali collatione, apud me [5].

Historia seu Chronica Adefonsi Imperatoris, ex Codice Toletanę Ecclesię, non excussa [6].

1. Ferreras a publié cette chronique dans le tome XVI de sa *Synopsis*, la copiant « del codice de la Santa Iglesia de Toledo, dos de la Real Libreria, bien que en uno y otro le falta el principio, y otra copia de otro Codice de ella, que decia ser de la Iglesia de Salamanca » (p. 2 de l'*Apendice*, édition de 1727).

2. Également dans la *Synopsis*. « En la Real Libreria hay dos Codices de ella, y casi uniformes, y en la Santa Iglesia de Toledo hay otro... »

3. Également dans la *Synopsis*, et d'après le même manuscrit que la Chronique de Sampiro.

4. Ferreras a renoncé à l'imprimer dans la *Synopsis* parce qu'elle l'avait été déjà par Berganza. « De esta Historia hay dos copias en la Real Bibliotheca y la una de mas de trescientos años, y correctissima. » (*Antiguëdades de España*, t. II, 1721.)

5. Ferreras aurait voulu l'imprimer dans sa *Synopsis*. « Pero como esta obra es de tanto cuerpo, es menester medios, para que sola por sí salga á luz : y aunque se les han hecho algunas insinuaciones á los Señores Prelados de aquella Santa Iglesia, embarazados de cuidados mayores, no han logrado su atencion. »

6. Ferreras ne l'a pas mise non plus dans la *Synopsis* : Berganza l'avait déjà imprimée « de un manuscrito de la Libreria de la Santa Iglesia de Toledo, corregido por el Doctor Siruela Canonigo de aquella Iglesia ».

III. Dabit eorum Saeculorum alia monumenta.

S. Eulogij memoriale Martirum, eiusque opera à Morales cum notis excussa.

S. Eulogij vitam à Sodali Alvaro scriptam, datam à Bollandianis ad diem Martij.

S. Pelagij Martiris Martirium, à Raguele Presbitero editum, ac publice lucis factum, ex antiquo Codice.

Expendendus Indiculus luminosus Alvari Cordubensis, an Historia possit accenseri.

† Chronicon Ovetense à Pelagio ad Ordonium I. quod ex vetusto Codice Ovetensis Ecclesiae excripsit *(sic)* Pellicerius, cuius apud me extat copia [1].

† Chronicon Albeldense, qui extat in Codice Conciliorum, qui fuit Monasterij S. Martini de Alvelda et ex prescripto Philippi II. Hispanorum Regis transtulit Ambrosius Morales ex Monasterio S. Æmiliani ad Bibliothecam Scoriacensem [2]. A quibusdam hac de causa dictum *Æmilianense*, sub nomine *Dulcidj* editum à Pellizerio cum notis, quas ad finem non libuit producere; cum *Appendice Vigilae* de Regibus Navarrae, ex Joannis Baptistae Perez copia, que extat apud me.

† Chronicon Iriense ad Veremundum II. excriptum ab Ambrosio Morales ex Codice Compostellanae Ecclesię, extat apud me, et in Codice Mondejarensi, nondum excussum [3].

† Chronologia Compostellana Regum Legionis ad Alfonsum VI. ex Codice eiusdem Ecclesiae, excripta ab Ambrosio Morales, nondum excussa.

† Chronicon seu Annales Complutenses, sub quo titulo citantur, ex Codice Bibliothecę Collegij maioris Complutensis, nondum editum [4].

† Chronicon seu Annales Compostellani, ex Codice eiusdem Ecclesiae, ac altero Toletanae Ecclesię, nondum editum [5].

† Chronicon seu Annales Toletanae Ecclesię, excripti ex eius Codice, nondum editum vulgari lingua, latina donandi.

† Chronicon seu Annales Toletanę Vrbis, excripti ex eius Codice, nondum editum vulgari lingua, latinitate donandum; extant apud me [6].

† Chronicon Caradignense, vulgo S. Pedro de Cardeña, a Sandovalio cita-

1. « El Chronicon de la Iglesia de Oviedo estaba en una copia de la Libreria del Conde de Villaumbrosa, de donde la sacó don Joseph de Pellicer », dit Ferreras dans la *Synopsis*, où il le donne.

2. Publié dans la *Synopsis* d'après « el Codice de Concilios del Escurial », c'est-à-dire celui « que sacó Ambrosio de Morales del Venerable Monasterio de San Millan, para la Libreria Real del Escurial ».

3. « El Chronicon Iriense está en un Codice de la Real Libreria, y Ambrosio de Morales le sacó tambien de otro Codice de la Apostolica iglesia de Santiago, de que tambien se han visto varias copias », déclare d'autre part Ferreras dans la *Synopsis*, où il l'a publié.

4. Inclus dans la *Synopsis*. « Los Anales Complutenses los sacó Ambrosio de Morales de un Codice de la Libreria del Colegio mayor de San Ildefonso de la Universidad de Alcalá, y de la copia de Morales se han sacado otras muchas. »

5. Dans la *Synopsis*. « Los Anales Compostelanos sacó tambien Ambrosio de Morales de un codice de la Santa Iglesia de Santiago, de quien hay varias copias, y una ó dos en la Bibliotheca del Rey nuestro Señor. »

6. Omis dans la *Synopsis*, pour la même raison que la Chronique de Silos et celle d'Alphonse VII (p. 10).

tum sub nomine *Annales* de Cardeña : cuius copiam fecit nuper fato functus R. M. F. Ludovicus Albarez eius Monasterij Abbas, religione et doctrina comendatione dignus, qui indefesso labore parabat Bibliothecam Benedictinam, seu tantę familię Scriptores [1].

† Dypticę Episcoporum Ecclesiae Toletanae, Hispalensis & Illiberitanae, ex Codice Conciliorum S. Æmiliani.

IV. Dabit historiographos saeculi XIII.

Ruderici Toletani Archiepiscopi † Historiam Romanorum, Gotorum & Arabum, ex variis Codicibus correctam, presertim meo Autori suppari, cum Catalogo Pontificum Imperatorum ad eius tempora, nondum excusso, ac aliquot eius fragmentis.

Lucae Tudensis Episcopi Historiam, ex optimae notae Codice Bibliothecę Conventus Toletani Ordinis Minorum, vulgo *S. Juan de los Reyes*.

† Joannis Ægidij Zamorensis [2] Ordinis Fratrum Minorum, Praeceptoris Infantis Sancii, qui postea Patri Alfonso successit in regno, librum de laudibus Hispaniae ex magno opere sub nomine *Armarij Historiarum* etc. sex aut septem voluminibus comprehenso, quod ex Zamorensi Coenobio translatum est ad Bibliothecam Coenobij S. Francisci Salmanticensis ex praescripto Reverendissimi Generalis Seraphicae Religionis F. Alfonsi de Viedma, mihi pluribus titulis colendissimi. Exscripserat sibi maiori ex parte hoc opus R. P. Fr. Michael Ordoñez Lector Jubilatus, et Custos Provinciae S. Jacobi, et sufragante Rmo. Generali missa ad nos copia, ex qua decerpsimus, quae ad Reges nostros spectant : cumque opus sit imperfectum procedatque per ordinem Alphabeti, nostrę curae fuit debito ordine digerere : atque (cum?) aliqua incuria servarentur prętata volumina in Bibliotheca Zamorensi, accidit, ut ex pluviis aqua tecto decidente super volumen literae O. R. et S. magna ex parte fuerit deformatum ac obliteratum, ex quo Reges Ordonios Ramiros et Sancios non licuit decerpere, ex alia tamen operis parte suplevimus; nam saepe bis aut ter de rebus pluribus pertractat [3] : *De Inventione Corporis S. Ildefonsi*. Libellum & alia.

V. Dabit saeculi XIV.

Pauli Burgensis Episcopi Historiam de Regibus Castellae ad Joannem II. ex Codice Coenobij S. Pauli Burgensis Ordinis Predicatorum, nondum excussam.

1. Même observation.

2. Voir mon travail *De operibus historicis Iohannis Aegidii Zamorensis*, *Bibliotheca latina medii aevi*, fasc. I, Bordeaux, Feret, 1913.

3. Ces détails nous permettent de compléter l'historique des manuscrits originaux de Gil ainsi que des deux volumes d'extraits formés par le P. Ordóñez. De ces deux volumes il fut fait successivement deux copies; l'une fut envoyée à Ferreras sur l'ordre du général de l'ordre des Franciscains; et l'autre fut exécutée pour le P. Flórez à Madrid où un autre général de l'ordre envoya le recueil d'Ordoñez (cf. l'ouvrage cité à la note précédente, p. 35-36). Ce recueil n'a pu être retrouvé par moi, et j'ai dû me contenter des extraits qu'en a tirés le scribe de Flórez. — A noter ce que Ferreras dit, d'après les explications d'Ordoñez, de l'état du tome qui comprenait les lettres O, R et S, et surtout du transfert, que j'ignorais jusqu'ici, des précieux volumes de Zamora au couvent des Franciscains de Salamanque. Combien de tomes y avait-il? c'est encore ce que Ferreras n'a pu dire au juste. J'ai essayé de répondre (voir surtout p. 45-48).

Alfonsi à Carthagena, prȩfati Pauli filij, itidem Burgensis Episcopi, Historiam de Regibus Castellae.

Ruderici Sancij de Arevalo Episcopi Palentini Hispaniae Historiam.

Francisci Tarrafae de Regibus Hispaniae.

† Jacobi Lopez de Stuniga de Regibus Hispaniae Historiam nondum editam.

Michaelis Ricij de Regibus Hispaniae Historiam.

VI. Dabit.

Alfonsi Palentini seu de Palencia Historiam sui temporis ab anno 1440. grandi volumine apud me extat nondum excussa, et duobus voluminibus optimo caractere in Bibliotheca Collegij S. Gregorij Vallisoletani Ordinis Praedicatorum, quam ibi vidisse memini, dum iuvenis essem : dicitur et extare in Regia Scoriaciensi [1].

VII. Dabit.

Ælij Antonij Nebrissensis Historiam de rebus à Ferdinando Rege et uxore Elisabetha gestis. Itidem de Bello Navarrensi.

Joannis Molis Margarit Episc. Gerundensis Paralipomenon.

Joannis Bassei Chronicon.

Lucij Marinei Siculi Libros de rebus Hispaniae.

Caroli Verardi de Expugnatione Granatae.

Albari Gometij de rebus gestis Ximenij.

Viperani de obtento Portugale.

J. B. Lambertini Theatrum Regum Hispaniae.

VIII. Dabit.

Joannis Marianae Historiam.

IX. Dabit hist. Cataloniae, Aragoniae, et Navarrae.

Gesta Comitum Barcinonensium Ribipollensis Monachi ex *Marca*.

Chronicon Barcinonense. *Marca*.

Chronicon Ulianense. *Marca*.

† Petrum Marsilium de Regibus Aragoniae Historiam nondum editam, quae apud me extat.

Bernardini de Miedes de Rebus Jacobi. &c.

Laurentium Vallam de Rebus Fernandi I.

Bartholomeum Facium de Rebus Alfonsi Aragoniae, Siciliae et Neapolis Rege *(sic)*.

Hieronimi Zurita Indices.

Hieronimi Blancas de Regibus Aragonię Historiam.

1. Dans son ouvrage *El cronista Alonso de Palencia* (cf. *Bull. hisp.*, 1918, p. 137), M. Paz y Melia ne parle ni du premier ni du second (hypothétique) de ces manuscrits. Le premier est peut-être un de ceux de la Biblioteca nacional.

X. Dabit hist. Lussitaniae.

Chronicon Alcobazense ex Brandaon.
Ossorio de Rebus Emanuelis et alia.
Vasconzelos de Regibus Portugaliae.

Cuiusvis authoris operi eius prefigenda noticia, seculi, munerum et laboris praestiti in re historica : in operibus nondum editis, ac in lucem mitendis, unde extracta : reponendumque quidquid iuverit ad dandam claritatem Autori.

Interim alia, quae desiderantur, vestigare et comparare erit sedulae curae nostrae, protegente Rege, quo nihil erit impervium : ac praecipue, si Dominationi vestrae, tantę mollis non displicet aussus, quam incolumen diu servet D. O. M. Matriti Maij die XV. Anni M. DCC. XII.

Dominationis Vestrae
Humillimus et ex corde devotus Servus,
D. Joannes de Ferreras
Parrochialis S. Andreae Rector.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Programmes des concours d'agrégation et de certificat pour l'année 1919[1]

Voici le programme d'agrégation d'espagnol pour 1919 :

I. — QUESTIONS ET AUTEURS.

1° Pourquoi et comment le castillan est-il devenu la langue officielle de l'Espagne ?

1. * Juan de Valdés. — *Diálogo de la lengua.*

2. * Juan Pablo Forner. — *Exequias de la lengua castellana.*

2° Les origines du goût mauresque dans la littérature espagnole.

1. * *Romances fronterizos*, nos 1038, 1064, 1102, 1088, 1083, 1085, 1180, du *Romancero general* de Durán, tome II (B. A. E.).

2. * Villegas. — *Historia del Abencerraje y la hermosa Jarifa.*

3° Les époques du drame religieux espagnol.

1. Juan del Encina. — *Representación á la muy bendita pasión y muerte de nuestro precioso Redentor* (Empieza : « Deo gracias, padre honrado »).

1. Pour mémoire, nous reproduisons les programmes de 1918 :

AGRÉGATION. — I. Les origines littéraires et la valeur sociale du roman picaresque.

1. *Arcipreste de Talavera* (Parte primera, cap. 17 y 25. — 2a parte, cap. 1, 7, 9, 12 y 14). (Edición de la Sociedad de biblióf. esp., Madrid, 1901.)

2. * *Lazarillo de Tormes.*

3. * A. J. de Salas Barbadillo, *La hija de Celestina.*

4. Quevedo, *Historia de la vida del Buscón* (Libro 1°, cap. I, II y III ; Libro 2°, cap. IX y X).

II. Les caractères particuliers du mouvement intellectuel à Séville pendant la seconde moitié du xvie siècle et le début du xviie siècle.

1. Barahona de Soto, *Poesías líricas (A Gregorio Silvestre ; A los acentos roncos de mi canto ; Contra los malos poetas afectados y escuros en sus poesías ; Contra algunas necedades).* Dans Fr. Rodríguez Marín, *Barahona de Soto* (Madrid, 1903).

2. * Juan de la Cueva, *Ejemplar poético.*

3. * Baltasar del Alcázar, *Poesías (Una cena ; Diálogo entre un galán y el Eco ; Sobre los consonantes ; Diálogo entre dos perrillos).*

4. * Cervantes, *Rinconete y Cortadillo.*

III. Auteurs supplémentaires :

1. * Padre Feijóo, *Discursos (Paralelo de las lenguas castellana y francesa ; Las modas ; Antipatía de Franceses y Españoles ; Mapa intelectual y cotejo de naciones ; Españoles americanos.*

2. * Espronceda, *El diablo mundo* (prologue et chant V).

3. * José Echegaray, *O locura ó santidad.*

4. * José Enrique Rodó, *Ariel.*

IV. Auteur latin : Horace, *Art poétique.*

Le programme du certificat comportait les auteurs marqués d'un astérisque dans la précédente liste (moins le *Mapa* de Feijóo).

2. Timoneda. — *La oveja perdida.*
3. Tirso de Molina. — *El condenado por desconfiado.*
4. * Calderón. — *La cena del rey Baltasar.*
5. * José Zorrilla. — *Don Juan Tenorio.*

II. — AUTEURS SUPPLÉMENTAIRES.

* *Don Quijote, segunda parte*, cap. 22-27.
* Juan Valera. — *La buena fama.*

III. — AUTEUR LATIN.

Dialogue des orateurs.

Le programme du certificat d'aptitude comprend les auteurs marqués d'un astérisque (*Bull. admin. du Minist. de l'Instr. publ.*, 21 septembre 1918).

L'agrégation des lettres (jeunes filles) comporte d'autre part pour l'espagnol les auteurs suivants (*Bull. de l'Instr. publ.*, 10 août 1918) :

Lazarillo de Tormes.
Calderón. — *La vida es sueño.*
Leandro Fernández de Moratín. — *El sí de las niñas.*
Armando Palacio Valdés. — *Marta y María.*

Le certificat d'aptitude (jeunes filles) comprend :

Lope de Rueda. — *Las aceitunas* (éd. de la Bibl. universal, t. 168).
Lope de Vega. — *La más prudente venganza* (éd. de la Bibl. univ., t. 73).
Tirso de Molina. — *El vergonzoso en palacio* (éd. de la Bibl. univ., t. 145).
Baltasar del Alcázar. — *Una cena* (dans les *Cien mejores poesías líricas*, éd. Perche).
Espronceda. — *Canto a Teresa* (dans les *Cien mejores poesías líricas*, éd. Perche).
Ramón D. Perés. — *Musgo.*
Azorín. — *Lecturas españolas* (éd. Nelson).

Programmes de licence (1918-1919).

PARIS :

Arcipreste de Talavera. — Parte primera, capítulos XVII y XXV; Segunda parte, capítulos I, VII, IX, XII y XIV (dans l'édit. des « Bibliófilos Españoles », Madrid, 1901).
Lazarillo de Tormes.
Baltasar del Alcázar. — *Poesías (Una cena. — Diálogo entre un galán y el Eco. — Sobre los consonantes. — Diálogo entre dos perrillos).*
Cervantes. — *Riconete y Cortadillo. — Coloquio de los perros.*
Lope de Vega. — *La más prudente venganza.*
Francisco de Rojas Zorrilla. — *Del rey abajo ninguno.*
A. J. de Salas Barbadillo. — *La hija de Celestina.*

Padre de Feijoo. — *Discursos (Paralelo de las lenguas castellana y francesa. — Las modas. — Antipatía de Franceses y Españoles. — Mapa intelectual y cotejo de naciones. — Españoles americanos. — Glorias de España).*
Espronceda. — *El diablo mundo.*
José Echegaray. — *Un crítico incipiente.*
José Enrique Rodó. — *Ariel.*

BORDEAUX :

Poema del Cid (édit. Menéndez Pidal. — Vers *2492-3507*).
Cervantes. — *Quijote*, parte 1ra, cap. XVIII; parte 2a, cap. LXXII, LXXIII y LXXIV.
Ruiz de Alarcón. — *Mudarse por mejorarse* (Biblioteca universal, tomo 33).
Gracián (Baltasar). — *El Discreto* (édit. Farinelli).
Quintana. — *Odas : A Juan de Padilla; A la Paz entre España y Francia en 1795; Al armamento de las provincias españolas; Al combate de Trafalgar; A España, después de la revolución de Marzo.*
J. M. de Pereda. — *Nubes de estío.*
J. y S. Quintero. — *El patio.*
Blasco Ibáñez. — *Sangre y arena.*
Azorín. — *La ruta de Don Quijote.*

MONTPELLIER :

Juan Ruiz, arcipreste de Hita. — *Libro de Buen amor* (Batalla de Don Carnal y Doña Cuaresma).
Garcilaso de la Vega. — *Eglogas.*
Vida de Lazarillo de Tormes.
Cervantes. — *La Gitanilla.*
Lope de Vega. — *El acero de Madrid.*
Tomás de Iriarte. — *Fábulas literarias.*
José Zorrilla. — *A buen juez mejor testigo. Margarita la tornera. El capitán Montoya.*
J. M. de Pereda. — *Escenas montañesas.*

TOULOUSE :

Juan de Mena. — *Laberinto (Orden de Marte : Muerte del Conde de Niebla; Muerte de Lorenzo Dávalos).*
Montemayor. — *La Diana, Libro III.*
Quevedo. — *Vida del Buscón*, depuis : première partie, chap. 13, jusqu'à : seconde partie, chap. 4, inclusivement.
Lope de Vega. — *El Perro del hortelano.*
Cadalso. — *Los Eruditos a la violeta.*
Juan Valera. — *La Buena Fama.*
Eduardo Marquina. — *Las Hijas del Cid.*

---

15 octobre 1918.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimeries GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 9-11.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

Pages.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chronique.

III. Bibliographie.

IV. Gravures.

PQ Bulletin hispanique
6001
B8
année 19-20

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY